

LE MESSENGER EVANGÉLIQUE

1900

Compilé article par article en continu

Le Messager Evangélique – Année 1900

TABLE DES MATIERES

Quelques remarques sur le livre du prophète Aggée et considérations sur les temps qui ont précédé.....	6
Première partie	6
1. <i>Transportation des Juifs à Babylone</i>	6
2. <i>Décret de Cyrus</i>	13
3. <i>Effet de la proclamation</i>	15
4. <i>Retour des captifs à Jérusalem</i>	18
5. <i>Opposition et déclin de la foi</i>	21
Seconde partie	23
1. <i>L'exhortation du prophète (chapitre 1: 1-11)</i>	23
2. <i>Résultat de l'exhortation. Réveil du peuple (chapitre 1: 12-15)</i>	32
3. <i>L'encouragement et la promesse (chapitre 2: 1-9)</i>	37
4. <i>La séparation et le jugement de soi-même (chapitre 2: 10-19)</i>	49
5. <i>Dernière prophétie ; bénédiction finale. Introduction du Messie comme Roi (chapitre 2: 20-23)</i>	57
«Ceux qui sont du Christ, à sa venue»	64
Préface.....	64
Lettres de Darby J.N.	70
Lettre de J.N.D. n° 237 – ME 1900 page 16	70
Lettre de J.N.D. n° 238 – ME 1900 page 18	70
Lettre de J.N.D. n° 239 – ME 1900 page 19	71
Lettre de J.N.D. n° 240 – ME 1900 page 39	72
Lettre de J.N.D. n° 241 – ME 1900 page 78	73
Lettre de J.N.D. n° 242 – ME 1900 page 80	74
Lettre de J.N.D. n° 243 – ME 1900 page 96	74
Lettre de J.N.D. n° 244 – ME 1900 page 138	76
Lettre de J.N.D. n° 245 – ME 1900 page 178	77
Lettre de J.N.D. n° 246 – ME 1900 page 197	78
Lettre de J.N.D. n° 247 – ME 1900 page 198	79
Lettre de J.N.D. n° 248 – ME 1900 page 219	80

Lettre de J.N.D. n° 249 – ME 1900 page 237	81
Lettre de J.N.D. n° 250 – ME 1900 page 238	81
Lettre de J.N.D. n° 251 – ME 1900 page 239	82
Lettre de J.N.D. n° 252 – ME 1900 page 258	83
Lettre de J.N.D. n° 253 – ME 1900 page 260	84
Lettre de J.N.D. n° 254 – ME 1900 page 297	84
Lettre de J.N.D. n° 255 – ME 1900 page 316	86
Lettre de J.N.D. n° 256 – ME 1900 page 319	87
Lettre de J.N.D. n° 257 – ME 1900 page 358	88
Lettre de J.N.D. n° 258 – ME 1900 page 398	89
Lettre de J.N.D. n° 259 – ME 1900 page 411	91
Lettre de J.N.D. n° 260 – ME 1900 page 415	93
Lettre de J.N.D. n° 261 – ME 1900 page 436	94
Lettre de J.N.D. n° 262 – ME 1900 page 438	95
Lettre de J.N.D. n° 263 – ME 1900 page 458	96
Lettre de J.N.D. n° 264 – ME 1900 page 472	98
Pensées	101
ME 1900 page 20	101
ME 1900 page 200	101
ME 1900 page 213	101
ME 1900 page 280	101
ME 1900 page 340	101
ME 1900 page 351	101
ME 1900 page 357	102
ME 1900 page 360	102
ME 1900 page 457	102
Fragments	103
ME 1900 page 38 - Gagnons le coeur aussi bien que la conscience	103
ME 1900 page 99	103
ME 1900 page 477	104
«C'est moi» ou la voix de Jésus dans la tempête	105
«Christ a aimé l'Assemblée»	117

Méditations de Darby J.N.	122
Méditation de J.N.D. n° 120 – ME 1900 page 131 Nombres 35: 9-34	122
Méditation de J.N.D. n° 121 – ME 1900 page 276 1 Corinthiens 2	125
Méditation de J.N.D. n° 122 – ME 1900 page 311 Philippiens 2: 1-18	126
Méditation de J.N.D. n° 123 – ME 1900 page 332 Psaume 88.....	128
Méditation de J.N.D. n° 124 – ME 1900 page 352 Esaïe 43: 14-28	130
Méditation de J.N.D. n° 125 – ME 1900 page 369 1 Jean 2: 3-27	132
Méditation de J.N.D. n° 126 – ME 1900 page 392 1 Pierre 1: 1-16.....	135
Méditation de J.N.D. n° 127 – ME 1900 page 396 1 Pierre 1: 17 – 2: 10	136
Méditation de J.N.D. n° 128 – ME 1900 page 430 Zacharie 3: 1-5.....	137
La marche chrétienne	141
Quelques mots sur l'usage que font de l'Ancien Testament les écrivains du Nouveau...	151
Quelques notes sur le royaume	166
Notes sur la première épître aux Corinthiens	171
Chapitre premier	171
Chapitre 2	176
Chapitre 3	180
Chapitre 4	184
Chapitre 5	187
Chapitre 6	189
Chapitre 7	193
Chapitre 8	197
Chapitre 9	200
Chapitre 10	205
Chapitre 11	213
Chapitre 12	221
Chapitre 13	226
Chapitre 14	229
Chapitre 15	234
Chapitre 16	250
«Christ est tout»	253
«Mes délices étaient dans les fils des hommes»	255

Fragment de lettre	258
Quelques aperçus sur l'épître aux Galates.....	260

Quelques remarques sur le livre du prophète Aggée et considérations sur les temps qui ont précédé

ME 1900 page 3

On peut diviser les prophètes en trois classes: ceux qui furent suscités avant la captivité; Jérémie en a été le dernier: il assista aux scènes finales de l'existence du royaume de Juda (Jérémie 1: 1-3). Ensuite viennent les deux prophètes de la captivité, Ezéchiel et Daniel; et enfin, les prophètes, messagers de Dieu auprès du résidu revenu de la captivité au pays de ses pères: ce sont Aggée, Zacharie et Malachie.

Je désire présenter quelques pensées sur le livre du premier de ces trois prophètes; mais, pour l'intelligence de cette prophétie, un mot d'introduction est nécessaire. Il est important de considérer le temps où elle fut délivrée, et l'occasion qui y donna lieu.

Première partie

1. Transportation des Juifs à Babylone

Nous savons, par les Ecritures, que Dieu avait donné aux Israélites, dans la personne de David, un roi selon son cœur, et que Salomon, son fils, éleva un temple magnifique à l'Eternel qui vint y faire sa demeure. «La gloire de l'Eternel remplissait la maison» (2 Chroniques 5: 14). Mais ni le peuple, ni ses rois, ne répondirent par leur fidélité à une faveur si merveilleuse. Salomon, le premier, se détourna de l'Eternel et rendit un culte aux idoles. En conséquence et comme châtiment, le royaume fut divisé; deux tribus seules restèrent attachées à la maison de David, les autres formèrent le royaume d'Israël. Gouverné par des rois qui, idolâtres eux-mêmes, entraînaient le peuple dans l'idolâtrie, il périt sous le jugement de Dieu. Les dix tribus furent emmenées par les Assyriens dans un exil dont on a perdu la trace. Dieu les retrouvera au temps fixé par ses conseils, quand il rassemblera tout son peuple dans sa terre (voyez Esaïe 11: 11, 12, 16; Jérémie 16: 14-16; Ezéchiel 37: 12-14, 21, 22).

Le châtiment infligé au royaume d'Israël aurait dû être un avertissement pour les rois et le peuple de Juda; mais ils fermèrent leurs yeux et leurs oreilles. Ils suivirent la même voie d'iniquité qu'Israël, et même allèrent plus loin dans leurs péchés (voyez Jérémie 3: 11; Ezéchiel 23: 11; comparez 2 Rois 21: 1-15). La conséquence en fut qu'après un long temps de patience et beaucoup d'avertissements de la part de Dieu, les jugements divins fondirent sur ce malheureux royaume. Nebucadnetsar, roi de Babylone, fut l'instrument, la verge, dont l'Eternel se servit pour châtier son peuple coupable. En premier lieu, après avoir abattu la puissance de l'Egypte, il avait asservi Jehoïakim, le roi que le Pharaon avait établi à Jérusalem (2 Rois 23: 34). Mais Jehoïakim, le roi impie qui méprisait et brûlait les paroles de Dieu (Jérémie 36: 16-26), s'étant révolté, Nebucadnetsar assiégea et prit une première fois Jérusalem, et emporta au pays de Shinar une partie des ustensiles de la maison de l'Eternel et les plaça

dans la maison de son Dieu (Daniel 1: 1, 2; 2 Chroniques 36: 5-7). C'est alors que Daniel fut emmené à Babylone avec ses compagnons.

Jehoïakin avait succédé à son père Jehoïakim, mais, au bout de trois mois, le roi de Babylone vint de nouveau contre la malheureuse cité. Jehoïakin se rendit à lui, et Nebucadnetsar emporta le reste des trésors de la maison de l'Eternel et transporta, avec le roi et sa famille, l'élite du peuple dans la Babylonie (2 Rois 24: 8-17). Le prophète Ezéchiel fut probablement du nombre des transportés. Ainsi Dieu avertissait le peuple par des jugements réitérés avant de porter le coup final. Et ici arrêtons-nous un instant, afin de considérer les tendres compassions de l'Eternel envers un peuple rebelle. Il ne voulut pas que dans l'exil, conséquence de ses péchés, où le peuple allait bientôt se trouver presque en entier, il fût abandonné à lui-même. Daniel, d'un côté, occupant, à la cour des rois babyloniens et perses, une haute position, put veiller aux intérêts des captifs, et en même temps leur faire entendre des paroles d'espoir et leur montrer que l'Eternel s'occupait d'eux (Daniel 9: 24-26; 10: 14; 12: 1). Ezéchiel, d'un autre côté, avec des messages de répréhension et d'avertissement, leur apporta des promesses d'une pleine restauration. Et il semble bien que, jointe au châtement divin, la mission de ces deux hommes de Dieu au milieu des captifs porta un fruit béni. Nous le voyons par le caractère de ceux qui revinrent de la transportation. Le démon de l'idolâtrie était chassé et la loi de l'Eternel remise en honneur. Mais j'anticipe.

A la place de Jehoïakin, Nebucadnetsar avait établi comme roi Sédécias, oncle du précédent monarque, et lui fit prêter serment de fidélité (2 Chroniques 36: 13; Ezéchiel 17: 13). L'avertissement solennel donné au roi et au peuple par le dernier siège de Jérusalem et ses résultats, ne leur profita point. Malgré les appels, les menaces et les exhortations que Jérémie leur adressa de la part de l'Eternel, ils persévérèrent dans le mal. «Sédécias fit ce qui est mauvais aux yeux de l'Eternel, son Dieu; il ne s'humilia pas devant Jérémie, le prophète, qui lui parlait de la part de l'Eternel; et il se révolta aussi contre le roi Nebucadnetsar, qui lui avait fait jurer par Dieu; et il roidit son cou, et endurcit son coeur pour ne pas retourner à l'Eternel, le Dieu d'Israël. Tous les chefs des sacrificateurs aussi, et le peuple, multiplièrent beaucoup leurs péchés, selon toutes les abominations des nations; et ils rendirent impure la maison de l'Eternel qu'il avait sanctifiée à Jérusalem» (2 Chroniques 36: 12-14). Et il n'y eut plus de remède. Le prophète Ezéchiel, au lieu de son exil, vit en vision les abominations par lesquelles le temple fut rendu impur. L'idolâtrie syrienne, celle d'Egypte et celle des Phéniciens, et le culte rendu au soleil à l'instar des Perses, tout s'y étalait ouvertement, et profanait le sanctuaire de l'Eternel (Ezéchiel 8). Comment l'Eternel, le Dieu jaloux de sa gloire, aurait-il pu y habiter encore? Il s'adresse au prophète et lui dit: «Fils d'homme, vois-tu ce qu'ils font, les grandes abominations que la maison d'Israël commet ici, pour m'éloigner de mon sanctuaire?» (verset 6). Et Ezéchiel voit la gloire de l'Eternel abandonner cette demeure souillée par ceux qui auraient dû en maintenir la pureté, et quitter aussi la ville. Dès lors rien ne s'oppose plus à ce que le jugement tombe sur elle. Le trône de l'Eternel n'est plus en elle; la domination est transférée aux nations, dont les temps commencent avec Nebucadnetsar (Ezéchiel 9; 10; 11; Daniel 2: 37, 38; Jérémie 27: 5-7).

Sédécias s'étant révolté contre le puissant roi de Babylone, en comptant sur l'appui de l'Egypte, ce roseau cassé (Ezéchiel 17: 11-15; 29: 6, 7), Nebucadnetsar assiégea de nouveau Jérusalem; la ville fut prise et détruite, et le temple fut brûlé le reste des ustensiles employé au service de l'Eternel fut brisé et emporté à Babylone. Rien ne demeura qu'un lieu désolé. Le peuple aussi fut transporté loin du pays de ses pères; il ne fut laissé qu'un certain nombre des plus pauvres pour cultiver la terre (2 Rois 25: 8-20; 2 Chroniques 36: 17-20).

Jérémie avait annoncé cette désolation et cette ruine (Jérémie 25: 3-11; 27: 21, 22), Ezéchiel aussi en avait parlé (Ezéchiel 12: 13-20). Mais au-dessus des péchés et des manquements de l'homme responsable qui attirent sur lui le jugement mérité, selon le juste jugement de Dieu, il y a les conseils immuables que, dans sa grâce, il a formés, et les promesses inconditionnelles qu'il a faites, conseils et promesses qui doivent avoir leur accomplissement. Or le suprême dessein de Dieu, le grand objet de la promesse, était pour Israël, et, par lui, pour les nations (*), la venue du Libérateur, semence de la femme, postérité d'Abraham, et fils de David, le Messie qui doit régner sur Israël. Or Babylone, terre de confusion et d'idolâtrie, ne pouvait être le lieu de sa naissance. Les prophéties faites à ce sujet s'y opposaient (voyez Michée 5: 2). La terre de Juda était celle où devait paraître ce rejeton du tronc d'Isaï, qui établirait son trône à Jérusalem, y régnerait sur son peuple, étendrait sa domination d'une mer à l'autre, et soumettrait à son joug les nations (Esaïe 11: 1; Psaumes 72: 8-11; 2: 8, 9). Et c'est pourquoi l'Eternel, en même temps qu'il annonçait le châtement à Juda à cause de ses péchés, ouvrait, dans sa grâce, une porte d'espérance, et faisait proclamer par le prophète la fin de la captivité après soixante-dix ans d'exil. «Et tout ce pays sera un désert, une désolation; et ces nations serviront le roi de Babylone *soixante-dix ans*. Et il arrivera, quand les *soixante-dix ans* seront accomplis, que je visiterai sur le roi de Babylone et sur cette nation-là leur iniquité, dit l'Eternel» (Jérémie 25: 9-12). «Ainsi dit l'Eternel: Lorsque *soixante-dix ans* seront accomplis pour Babylone, je vous visiterai, et j'accomplirai envers vous ma bonne parole, pour vous faire revenir en ce lieu. Car moi je connais les pensées que je pense à votre égard, dit l'Eternel, *pensées de paix* et non de mal, pour vous donner un *avenir* et une *espérance*» (Jérémie 29: 10-14; voyez aussi chapitre 32).

(*) «Car le salut vient des Juifs» (Jean 4: 22); et dans Aggée, «l'objet du désir des nations» (2: 7). Voyez aussi Luc 2: 29-32.

Quelle parole pour ces pauvres captifs, au moins pour ceux d'entre eux qui en eurent l'intelligence et la saisirent par la foi! Combien notre Dieu est vraiment un Dieu de grâce, de consolation et d'espérance! «L'Eternel est miséricordieux, et plein de grâce, lent à la colère et d'une grande bonté». Et s'il doit châtier dans sa colère, «il ne la garde pas à toujours» (Psaumes 103: 8, 9). «Il y a un moment dans sa colère, il y a une vie dans sa faveur» (Psaumes 30: 5). Ses pensées, pour son peuple, sont des pensées de paix. Mais il fallait *attendre* le temps qu'il avait fixé, et en attendant il veillait sur les captifs dans le pays étranger où il les avait exilés (Jérémie 29: 4-7).

Il est digne de remarque que toujours la position des fidèles a été une position *d'attente*, et par conséquent de *foi*. Marcher par la foi, non par la vue, n'ayant pas encore les choses

promises, mais les attendant avec confiance en Celui qui a fait la promesse et qui est fidèle et puissant pour l'accomplir, telle fut toujours l'attitude de ceux qui connaissaient et servaient Dieu (Hébreux 11: 13, 39, 40). Sans parler de la semence de la femme qui devait briser la tête du serpent, anéantir la puissance de Satan, et être ainsi l'objet de l'attente de tous ceux qui, dans les anciens jours, avaient foi en cette parole divine, nous voyons Abraham *attendant*, d'abord l'héritier qui devait sortir de ses entrailles, puis la cité qui a des fondements (Romains 4: 18-21; Hébreux 11: 10). Jacob, sur son lit de mort, après sa longue vie de pèlerinage, de pénibles expériences et de luttes douloureuses, s'écrie: «J'ai *attendu* ton salut, ô Eternel!» (Genèse 49: 18).

Mais cette position d'attente est plus frappante, lorsque les promesses regardant tout un peuple, un résidu fidèle seul les saisit et les réalise au milieu de l'indifférence ou de l'incrédulité générale. Nous pouvons, je crois, le voir dans le cas du peuple d'Israël esclave en Egypte. Jacob avait voulu être enterré dans la terre promise que, par la foi, il regardait comme sienne. Joseph, alors que le peuple était en Egypte dans un état prospère, ne s'y regardait que comme un étranger, et savait par la foi, foi si vive, que l'Eternel ramènerait Israël dans le pays «promis par serment à Abraham, à Isaac, et à Jacob» (Genèse 49: 28-33; 50: 24-26; Hébreux 11: 20-22). Mais lorsque Israël fut soumis au dur joug des Egyptiens, qui se souvenait de la promesse faite à Abraham, qui en attendait avec foi la réalisation? La promesse était ainsi conçue: «Ta semence séjournera dans un pays qui n'est pas le sien, et ils l'asserviront, et l'opprimeront, pendant quatre cents ans... Et après cela, ils sortiront avec de grands biens» (Genèse 15: 13, 14). Il fallait en attendre, avec foi et patience, l'exécution; cela eût allégé leurs maux; mais en général, les pauvres Israélites semblent l'avoir oubliée, et même avoir sacrifié aux idoles d'Egypte (Ezéchiel 20: 5-8). Ils avaient peut-être dit: «Où est la promesse?» et s'étaient découragés. N'est-ce pas le penchant naturel du cœur? En tout cas, s'ils ont crié sous le poids de l'oppression, ce n'est pas vers l'Eternel, afin qu'il accomplisse la promesse, mais ils crient à cause de leur dur service (Exode 2: 23-25). Ils n'étaient donc pas dans la position d'attente qui aurait dû les caractériser; pour y être, il faut la foi, et combien peu il y en avait chez eux! (Actes des Apôtres 7: 25). Toutefois, il se trouvait parmi eux un résidu croyant, bien peu nombreux peut-être, mais il existait: nous en avons la preuve dans les parents de Moïse. Le temps de l'accomplissement de la promesse approchait; les quatre cents années tiraient à leur fin, et, «par la foi» qui *attendait* ce moment, «Moïse étant né», cet enfant «divinement beau», fut caché trois mois par ses parents. Leur attente ne fut pas trompée, Moïse était le libérateur que la foi espérait.

Considérons encore les Juifs après la captivité. Qu'avaient-ils à *attendre* dans l'état d'abaissement où ils se trouvaient? La venue du Christ, le Messie, le Prince. Le temps avait été fixé pour son apparition. Soixante-neuf semaines d'années devaient s'écouler «depuis la sortie de la parole pour rétablir et rebâtir Jérusalem» (Daniel 9: 25). Les Juifs auraient dû se trouver dans une position d'attente active et vraie, à mesure qu'approchait le moment de l'accomplissement de la promesse. Mais combien y en avait-il qui *attendaient* réellement la consolation d'Israël et sa délivrance? (Luc 2: 25, 38). Un petit résidu seul, les Zacharie, les

Siméon, les Anne et quelques autres. Quant à la masse, l'indifférence des principaux sacrificateurs et des scribes même, et le trouble de Jérusalem à la question des mages, nous disent combien peu ils attendaient (Matthieu 2: 3-6). Et s'il y avait chez eux une attente, leur hostilité au Seigneur montre bien que l'objet de leur attente n'était pas celui que Dieu avait en vue. Ils voulaient un Messie conquérant et non souffrant, des avantages de ce monde et non le royaume de Dieu et sa justice. L'objet de l'attente doit être selon la vérité de la parole de Dieu.

Et nous, n'attendons-nous pas aussi? Assurément. L'attente est l'attitude chrétienne par excellence. Nous devons être «semblables à des hommes qui *attendent* leur maître;» si nous avons été convertis, c'est «pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour *attendre* des cieux son Fils Jésus», et ainsi «notre bourgeoisie est dans les cieux, d'où aussi nous *attendons* le Seigneur Jésus Christ» (Luc 12: 36; 1 Thessaloniens 1: 9, 10; Philippiens 3: 20). Mais combien y en a-t-il dans la chrétienté, et même parmi les vrais croyants, qui gardent cette attitude? N'attend-on pas des progrès, une amélioration, un établissement du règne de Dieu, ou même des tribulations préliminaires, au lieu d'attendre Jésus? Pour nous, nul temps n'est déterminé, nul événement n'est indiqué comme devant avoir lieu avant le retour de Christ; nous ne savons ni le jour ni l'heure; mais le Seigneur a dit: «Je viens bientôt», et le coeur fidèle garde la parole de sa patience, attend, et répond: «Amen, viens, Seigneur Jésus!» (Apocalypse 3: 10, 11; 22: 20).

Revenons aux exilés, aux transportés à Babylone. La miséricorde divine, par la bouche de Jérémie, avait fixé la durée de leur exil sur la terre étrangère. Ils avaient donc à attendre, et si leur coeur demeurait vraiment attaché à Sion, les circonstances extérieures ne devaient pas les détourner de penser au moment heureux de leur retour. Ils pouvaient à Babylone, selon la parole de Jérémie, bâtir des maisons et y habiter, planter des jardins et en manger les fruits, prendre des femmes, marier leurs enfants et multiplier dans ce pays, chercher la paix de la contrée où ils étaient transportés et prier pour elle (Jérémie 29: 4-7). Mais tout cela ne devait pas affaiblir leur amour pour Jérusalem, le désir de leur vraie patrie, l'attente de leur retour au pays de leurs pères.

N'en est-il pas ainsi de nous? Nous sommes laissés pour un peu de temps dans le monde; nous avons à y accomplir la tâche que Dieu nous a confiée, à faire le bien qui est placé devant nous, à prier pour tous les hommes, à poursuivre la paix; mais nous ne sommes pas du monde, et rien ne devrait détourner nos regards de la patrie céleste et du but que nous avons à poursuivre, «le prix de l'appel céleste de Dieu dans le Christ Jésus» (Philippiens 3: 14).

Tous les Juifs exilés attendaient-ils le moment de la délivrance? N'y en avait-il pas qui, sans cesser d'être Juifs, s'étaient attachés par la prospérité au pays où ils auraient dû rester comme étrangers? Il y a des raisons pour le penser. Le coeur de l'homme ne se laisse-t-il pas aisément envahir «par les richesses et par les voluptés de cette vie», aussi bien que par les soucis, de sorte que la parole est étouffée? Mais il y avait un résidu qui attendait réellement avec foi et espérance le jour de leur retour au pays de leurs pères, à Jérusalem, la ville sur laquelle l'Eternel a mis ses yeux et son coeur (2 Chroniques 7: 16). Tel, parmi ces fidèles, était

Daniel, qui, se fondant sur les paroles de Jérémie relatives aux soixante-dix années de captivité, présente à l'Eternel, son Dieu, au nom de tous, sa confession des péchés du peuple avec lequel il s'identifie, et sa supplication en sa faveur: «Fais luire ta face», dit-il, «sur ton sanctuaire désolé» (Daniel 9). Combien cela est beau! La promesse est faite; elle ne peut manquer de s'accomplir; mais l'âme fidèle du prophète ne peut s'empêcher de s'humilier, de reconnaître l'indignité du peuple, la justice de l'Eternel en le châtiant, et il intercède. Daniel reçut la réponse à sa foi; Dieu lui donna bien plus qu'il n'avait demandé. L'Eternel lui fit voir, au delà du retour des Juifs captifs, et comme une raison de ce retour, la venue du grand et puissant Libérateur, le Messie, qui, après avoir souffert et n'avoir rien eu à son premier avènement, régnera un jour sur son peuple et sur tout l'univers. «Soixante-dix semaines ont été déterminées sur ton peuple et sur ta sainte ville, pour clore la transgression, et pour en finir avec les péchés, et pour faire propitiation pour l'iniquité, et pour introduire la justice des siècles, et pour sceller la vision et le prophète, et pour oindre le saint des saints» (Daniel 9: 24). Soixante-neuf semaines sont écoulées; le Messie a été retranché; les voies de Dieu envers son peuple terrestre ont été interrompues; l'Eglise, peuple céleste, se forme par l'action de l'Esprit Saint. Mais son pèlerinage tire à sa fin, Jésus va venir et enlever les siens dans la gloire. Alors viendront les temps dans lesquels la dernière semaine s'accomplira par le jugement des nations et des apostats d'entre le peuple juif. Et alors, sur le fondement de l'oeuvre de Christ, la justice éternelle sera introduite, le sceau sera mis à la vision et à la prophétie, car tout sera accompli; Israël (le résidu) sera restauré dans sa terre, la sainte ville sera rétablie dans une splendeur sans égale, le temple relevé, le saint des saints dans le temple sera consacré, et l'Eternel, comme on le voit en Ezéchiel, y reviendra faire sa demeure. Quelles merveilleuses perspectives pour les exilés, s'ils en eurent quelque peu l'intelligence. Au moins purent-ils saisir dans cette prophétie, le fait de leur prochain retour et l'espérance plus grande du Messie à venir.

Mais il y avait d'autres prophéties remarquables, bien propres à soutenir l'espérance du résidu qui attendait l'instant de son retour au pays de Juda; prophéties qui non seulement l'annonçaient, mais en fixaient l'époque. Jérémie avait rattaché la fin de l'exil à celle de la domination babylonienne (Jérémie 25: 12). Daniel, dans l'explication qu'il donne du songe de Nebucadnetsar, avait indiqué le second grand empire qui devait suivre celui du grand roi représenté par la tête d'or, et l'interprétation des paroles tracées, la nuit du festin, sur les murailles du palais de Belshatsar, disait que ce second empire serait celui des Perses (Daniel 2: 39; 5: 28). Lorsque Darius le Mède reçut le royaume, Babylone étant tombée sous ses coups, l'espoir du résidu dut prendre une nouvelle force. C'est dans la première année de ce règne que Daniel fit sa confession. Mais celui qui devait prononcer la parole du retour n'était pas encore sur la scène comme roi.

Chose merveilleuse! Plus de deux cents ans avant son apparition, il avait été annoncé et nommé par son nom par le prophète Esaïe. Cette prophétie remarquable est comme une réponse anticipée aux supplications de Daniel. Lisons-la aux chapitres 44 et 45. «Je t'ai formé; tu es mon serviteur, Israël; tu ne seras pas oublié de moi (voyez Daniel 9: 16, 17). J'ai effacé

comme un nuage épais tes transgressions, et comme une nuée tes péchés: reviens à moi, car je t'ai racheté (voyez Daniel 9: 18, 19). Exultez, cieus,... car l'Eternel a racheté Jacob, et s'est glorifié en Israël... C'est moi, l'Eternel, qui ai fait toutes choses, qui seul ai déployé les cieus, et qui, par moi-même, ai étendu la terre,... qui dis à Jérusalem: Tu seras habitée, et aux villes de Juda: Vous serez bâties,... qui dis de *Cyrus*: Il est mon berger, et il accomplira tout mon bon plaisir, disant à Jérusalem: Tu seras bâtie, et au temple: Tes fondements seront posés. Ainsi dit l'Eternel à son oint, à Cyrus, dont j'ai tenu la droite pour soumettre devant lui des nations...: Moi, j'irai devant toi... afin que tu saches que moi, l'Eternel, qui t'ai appelé par ton nom, je suis le Dieu d'Israël. A cause de mon serviteur Jacob, et d'Israël, mon élu, je t'ai appelé par ton nom, je t'ai donné un nom, et tu ne me connaissais pas» (Esaïe 44: 21-28; 45: 1-4). Cette prophétie était sans nul doute connue de Daniel et des autres captifs (*) (Daniel connu par les livres, est-il dit: chapitre 9: 2), et le temps de son accomplissement était arrivé. En effet, Darius le Mède avait renversé l'empire babylonien (lisez Jérémie 51: 11, 31, 32 et Daniel 5: 29-31), aidé par son neveu Cyrus, fils du roi de Perse, Cyrus, qui bientôt succéda à la fois à son père et à son oncle, et réunit les deux royaumes en un. C'est le second grand empire des gentils, figuré par la poitrine et les bras d'argent dans la statue contemplée par Nebucadnetsar (Daniel 2: 32, 39), par la bête semblable à un ours, et par le bélier à deux cornes hautes mais inégales, dont la plus haute s'élevait la dernière, emblème frappant du royaume des Mèdes et des Perses, les derniers ayant prévalu sur les premiers (Daniel 7: 5, 17; 8: 3, 20). C'est ce Cyrus, premier roi du second grand empire, qu'avait annoncé Esaïe, duquel l'Eternel avait dit: «Moi, j'irai devant toi, et j'aplanirai les choses élevées; je briserai les portes d'airain, et je casserai les barres de fer», (Esaïe 45: 2), et qui devait proclamer la délivrance aux captifs de Juda.

(*) Nous avons déjà fait remarquer que le châtement de l'exil avait eu pour heureux effet de ramener les Juifs captifs à l'Eternel et à sa parole.

Cyrus eut-il connaissance de la haute mission qui lui était dévolue et pour laquelle l'Eternel l'avait désigné? Avant de répondre à cette question, considérons les merveilleux desseins de Dieu et les voies non moins merveilleuses par lesquelles il les accomplit. Quelle différence n'y verrons-nous pas avec les pensées des hommes!

L'historien non-croyant peut discourir sur les révolutions des empires et raisonner sur les causes qui amènent leur naissance, leur progrès, leur déclin et leur ruine, mais sait-il le *pourquoi* de ces grandes vicissitudes, et à quoi elles servent et doivent aboutir? Non, la raison lui en est cachée. Il faut pour la découvrir entrer dans le conseil de Dieu. Et alors on voit que tout tourne autour d'un petit peuple, race méprisée, «nation répandue loin et ravagée, peuple merveilleux dès ce temps et au delà, nation qui attend, attend, et qui est foulée aux pieds, de laquelle les rivières ont ravagé le pays» (Esaïe 18), oui, mais nation grande aux yeux de Dieu qui l'a élue pour être dépositaire de ses oracles, pour conserver son nom au milieu des nations, au sein de laquelle devait naître Celui qui est la lumière des nations, le Sauveur du monde; nation qui, un jour, doit être à la tête et non plus à la queue, dont la capitale dans l'avenir sera resplendissante de gloire, étant la métropole terrestre de ce cinquième et dernier empire qui ne sera jamais détruit, quand les saints des lieux très hauts posséderont le royaume (Daniel 2:

44; 7: 18, 22, 27). Et c'est en faveur du chétif résidu de ce petit peuple, afin que le dessein éternel de Dieu s'accomplît, que Babylone fut renversée (*), et que Cyrus fut suscité. «A cause de mon serviteur Jacob, et d'Israël, mon élu, je t'ai appelé par ton nom», est-il dit (Esaïe 45: 4). Sans doute que bien des leçons ressortent de ces grands événements, mais pour l'oeil de la foi, c'est sur Israël et Jérusalem que Dieu a son coeur arrêté, en ce qui concerne la terre (2 Chroniques 7: 16). Et la raison en est que c'est une partie de la gloire de son Fils, de Celui qui, fils de l'homme, va posséder «la domination, et l'honneur, et la royauté, pour que tous les peuples, les peuplades et les langues le servent. Sa domination est une domination éternelle, qui ne passera pas, et son royaume, un royaume qui ne sera pas détruit» (Daniel 7: 13, 14). Tous les événements, toutes les révolutions, tout ce qui occupe et agite les pensées des rois, des gouverneurs et des peuples, tend à l'accomplissement de ce qui établira la gloire de Celui que les chefs de ce monde n'ont pas connu et ne connaissent pas, du Seigneur de gloire qu'ils ont méprisé et crucifié, contre lequel ils marcheront un jour pour être anéantis.

(*) C'était aussi le châtement de son orgueil. Lisez le magnifique chapitre 51 de Jérémie et Esaïe 46 et 47.

Cyrus a-t-il donc connu la mission que l'Eternel lui confiait? A-t-il connu Celui qui l'avait appelé? Tout porte à le croire. Nous voyons Daniel qui, la dernière nuit du règne de Belshatsar, avait annoncé à celui-ci le sort qui l'attendait, établi par Darius, le roi vainqueur, dans une des plus hautes dignités du nouveau royaume (Daniel 6: 1-3). Sans doute la haute position qu'il avait occupée sous les rois de Babylone, et ce qui s'était passé en dernier lieu, avait attiré sur lui l'attention de Darius (comparez Daniel 5: 12, et 6: 3). Revêtu ainsi d'une charge si haute, possédant toute la confiance du roi, comment Cyrus n'aurait-il pas connu Daniel, et par lui le peuple captif dont Daniel faisait partie? Comment Daniel n'aurait-il pas fait connaître à Cyrus, héritier du trône, les prophéties qui annonçaient la chute de Babylone, les succès des Perses, et surtout celle d'Esaïe qui le désignait si clairement? Comment, avec la sagesse profonde que Dieu lui avait donnée, Daniel n'aurait-il pas parlé à Cyrus de ce Dieu Tout-puissant et Tout-sage, qui découvre les choses cachées, et dont le caractère et la grandeur sont si magnifiquement tracés par Esaïe? Combien Cyrus dut être frappé de se voir ainsi désigné et nommé d'avance!

Ce qui vient à l'appui de ce que nous disons, est le moment où est rendu le décret de Cyrus relatif au retour des Juifs dans leur pays, et les termes de ce décret, tels que nous les trouvons à la fin du second livre des Chroniques, et au commencement de celui d'Esdras. Examinons ce document remarquable et voyons ce qui suivit.

2. Décret de Cyrus

«Et la *première année de Cyrus*, roi de Perse, afin que fût accomplie la parole de l'Eternel, dite par la bouche de Jérémie, l'Eternel réveilla l'esprit de Cyrus, roi de Perse; et il fit une proclamation dans tout son royaume, et la publia aussi par écrit, disant: L'Eternel, le Dieu des cieux, *m'a donné tous les royaumes de la terre, et il m'a chargé de lui bâtir une maison* à Jérusalem, qui est en Juda. Qui d'entre vous, quel qu'il soit, est de son peuple, — que son Dieu soit avec lui, et qu'il monte à Jérusalem, qui est en Juda, et qu'il bâtisse la maison de l'Eternel,

le Dieu d'Israël (*lui est Dieu*), à Jérusalem. Et celui qui est de reste, dans tous les lieux où chacun séjourne, que les hommes du lieu lui viennent en aide, avec de l'argent, et avec de l'or, et avec des biens, et avec du bétail, outre les offrandes volontaires pour la maison de Dieu qui est à Jérusalem» (Esdras 1: 1-4). Proclamation remarquable à tous égards!

Nous y voyons la preuve de ce que nous avons avancé. En effet, Cyrus y montre qu'il connaissait l'Eternel, le Dieu d'Israël, et qu'il le reconnaissait comme Dieu — «*Lui est Dieu*» et comme le «Dieu des cieux». D'où aurait-il appris cela, lui élevé sans doute dans l'idolâtrie perse, l'adoration du feu? Ensuite, il reconnaît que c'est ce Dieu des cieux, l'Eternel, qui lui a donné tous les royaumes de la terre. Comparez cela avec ce qui est dit en Esaïe 45: 1-3: «Cyrus, dont j'ai tenu la droite pour soumettre devant lui des nations, etc.». Bien plus, la proclamation dit: «Il m'a chargé de lui bâtir une maison à Jérusalem», et le prophète avait annoncé: «Cyrus, mon berger,... disant à Jérusalem: Tu seras bâtie, et au temple: Tes fondements seront posés» (Esaïe 44: 28). On ne saurait douter que ce soit là que Cyrus a vu l'ordre que le Dieu des cieux, l'Eternel, le Dieu d'Israël, lui donnait, la mission dont il le chargeait envers son peuple.

D'abord, il ne connaissait pas l'Eternel, il ne savait pas qu'il était choisi par le Dieu d'Israël, pour accomplir tout son bon plaisir à l'égard de son peuple, pour renvoyer «libres les captifs, sans prix et sans argent» (Esaïe 45: 13). Mais il l'apprit par «la parole du serviteur de l'Eternel» et accomplit ainsi le conseil de ses messagers (Esaïe 44: 26). Mais quelle que fût la connaissance que Cyrus eût des prophéties faites à son sujet, il fallait pour le faire agir une action directe de l'Eternel, et quand le moment fut venu, «l'Eternel réveilla l'esprit de Cyrus». Ainsi en est-il dans ce que nous avons à accomplir pour le service du Seigneur. Nous avons besoin, non seulement de savoir quel est ce service, mais, si excellent soit-il, il est nécessaire que nous l'accomplissions au moment et dans les circonstances voulues de Dieu. Il faut qu'il agisse en nous comme en un homme que l'on réveille pour lui dire: Voilà le moment de travailler, bien qu'il ait su d'avance quel travail il avait à faire. Il faut que le serviteur de Dieu ait une oreille attentive à l'ordre de Dieu pour agir selon Lui.

Remarquons que c'est la *première année* de son règne que le décret est rendu. Il a reconnu la mission qui lui est confiée à l'égard d'Israël par le Dieu des cieux, et, dès qu'il a le pouvoir en main, il se hâte de l'accomplir. On voit combien il en est pénétré. Remarquons encore que la proclamation fut faite *dans tout le royaume* de Cyrus, sans doute parce que, durant les soixante-dix années de captivité, les Juifs selon ce que Jérémie leur avait dit de la part de l'Eternel: «Multipliez-vous là et ne diminuez pas» (Jérémie 29: 6), avaient multiplié et s'étaient répandus dans les diverses provinces de ce vaste empire, comme on le voit au temps d'Esther (Esther 3: 8). Mais la proclamation s'adresse essentiellement aux Juifs que Cyrus reconnaît comme étant le peuple de l'Eternel, le Dieu des cieux, le Dieu d'Israël, ajoutant cette expression remarquable: «*Lui est Dieu*», que nous avons déjà fait ressortir. Le grand roi proclame ainsi sa foi en ce Dieu d'un peuple de captifs. Quel contraste avec la hautaine parole du Pharaon d'autrefois: «Qui est l'Eternel pour que j'écoute sa voix et que je laisse aller Israël? Je ne connais pas l'Eternel, et je ne laisserai pas non plus aller Israël!» (Exode 5: 2). En lisant cette parole de Cyrus, on semble y entendre une réponse de son coeur aux déclarations

d'Esaië: «Moi, je suis l'Eternel, et il n'y en a point d'autre; il n'y a point de Dieu si ce n'est moi» (Esaië 45: 5). C'est ce Dieu des cieux, l'Eternel, duquel il reconnaît tenir sa puissance, et à la voix duquel il obéit en engageant le peuple juif à aller bâtir une maison à l'Eternel, à Jérusalem. Il y avait dans son royaume des villes renommées par leur splendeur — Suse, Ecbatane, Persépolis et d'autres, mais c'est une ville en ruines qui occupe l'esprit du roi, c'est la construction d'un temple dans cette ville et cette contrée dévastées à quoi il voue ses soins. Combien il est beau et touchant de voir l'action de l'Esprit de Dieu dans ce roi de tant de peuples! Il a à coeur le service du Dieu qu'il a appris à connaître, et il est prompt à accomplir la tâche qui lui est dévolue. Avons-nous pour le service de Jésus et de l'Eglise le même esprit que Cyrus?

Mais ce n'est pas lui-même, ou ses ouvriers, qui bâtit la maison de l'Eternel. Il comprend que c'est au peuple de l'Eternel qu'incombe ce service. Il ne l'impose pas non plus aux Juifs. C'est un peuple de franche volonté que Dieu réclame (Psaumes 110: 3); ce n'est pas une contrainte qu'il impose; c'est le coeur qui doit guider la main. Cyrus semble l'avoir saisi, en tout cas nous devrions agir sur ce principe. Cyrus place la grande oeuvre à accomplir devant les yeux du peuple: «Qui d'entre vous, quel qu'il soit, est de son peuple,... qu'il monte à Jérusalem et bâtit la maison de l'Eternel». Cyrus ne suppose pas qu'il y ait un seul d'entre les fils d'Israël, «quel qu'il soit», petit ou grand, riche ou pauvre, qui ne soit heureux de profiter de cette permission, inattendue, sans doute, et d'aller s'employer à cette oeuvre qui devait leur tenir à coeur. Et à ceux qui agiraient ainsi, il adresse ce souhait touchant: «Que son Dieu soit avec lui». Et de plus, il veut que tout le peuple sur lequel il domine et qui n'est pas d'Israël, s'associe à lui et favorise de ses dons les captifs qui vont retourner dans leur pays. Telle fut l'action remarquable de l'Esprit de Dieu en Cyrus. Et tout cela à cause de Jacob, son serviteur, et d'Israël, son élu. L'Eternel se souvenait de ses promesses.

3. Effet de la proclamation

Quel fut l'effet de la proclamation de Cyrus sur le peuple captif? Le livre d'Esdras nous l'apprend. Avec quels transports de joie, avec quels sentiments profonds de reconnaissance, n'eussent-ils pas dû tous l'accueillir? Mais tous n'y répondirent pas: le livre d'Esther est là pour nous le dire. Un grand nombre s'étaient habitués au pays, beaucoup y étaient nés qui n'avaient pas devant eux l'image vivante de la terre de leurs pères, leur vraie patrie. Tous restaient Juifs et connaissaient et répétaient le cantique des larmes: «Auprès des fleuves de Babylone, là nous nous sommes assis, et nous avons pleuré, nous souvenant de Sion. Aux saules qui étaient au milieu d'elle, nous avons suspendu nos harpes. Car là, ceux qui nous avaient emmenés captifs nous demandaient des cantiques, et ceux qui nous faisaient gémir, de la joie: Chantez-nous un des cantiques de Sion. Comment chanterions-nous un cantique de l'Eternel sur un sol étranger? Si je t'oublie, ô Jérusalem, que ma droite s'oublie! Que ma langue s'attache à mon palais si je ne me souviens de toi, si je n'élève Jérusalem au-dessus de la première de mes joies!» (Psaumes 137). C'était là l'expression de l'ardent amour du coeur pour le lieu où l'Eternel avait mis son nom et son repos à toujours (Psaumes 132: 13, 14). Loin de cette place heureuse où «l'Eternel a commandé la bénédiction, la vie pour l'éternité» (Psaumes 133: 3), il

ne pouvait y avoir que des larmes. Mais tous ne réalisaient pas ces choses, ils étaient à l'aise à Babylone, pourquoi la quitter? Ne pouvaient-ils pas y servir Dieu? Triste état du coeur quand on oublie sa vraie patrie! Un résidu seulement n'avait pu s'attacher à la terre étrangère; Sion et Jérusalem étaient restées dans leurs pensées et dans leurs coeurs. Comme Daniel, dans leurs prières, ils se tournaient du côté de Jérusalem, objet de leurs regrets, de leurs désirs et de leur espérance. Et le temps était venu où l'Eternel allait y répondre.

Mais n'en est-il pas ainsi de nos jours? Combien n'y a-t-il pas de chrétiens qui, tout en professant n'être pas du monde et avoir pour patrie le ciel, n'ont cependant pas, en réalité, quitté le monde, y restent attachés, comme le témoigne leur vie, sont loin de marcher ici-bas comme étrangers et voyageurs, et semblent oublier que leur bourgeoisie est dans le ciel, et qu'ils ont à vivre dans ce monde dans l'attente de Jésus venant des cieux comme Sauveur. Combien n'y en a-t-il pas aussi qui sont indifférents à la ruine de l'Eglise, qui ne songent pas à s'humilier et à pleurer sur elle. Ah! il ne suffit pas de *connaître* les choses, et c'est là ce qui malheureusement est si fréquent, il s'agit de les *réaliser* et d'élever Christ et ce qui tient au coeur de Christ «au-dessus de la première de nos joies» et de nos pensées. «Si donc vous êtes ressuscités avec le Christ, *cherchez* les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu; *pensez* aux choses qui sont en haut, et non à celles qui sont sur la terre» (Colossiens 3: 1, 2). Mais le Seigneur connaît ceux qui soupirent réellement après Lui, qui l'attendent vraiment, séparés pour Lui du monde et de ses convoitises et de ce qu'il poursuit, qui pleurent en pensant à tant de maux, d'erreurs et d'infidélité dans l'Eglise, et qui tournent leurs regards vers l'heureux moment où Christ viendra, les ravira avec Lui, et se présentera à Lui-même l'assemblée sans tache, ni ride, ni rien de semblable (Ephésiens 5).

De même le résidu en Babylone, ceux qui reçurent la proclamation de Cyrus, montrèrent, en en profitant, que l'Eternel, sa maison et sa ville étaient les objets de leur affection. Leur longue attente avait pris fin; leur foi était couronnée, une sainte joie remplissait leur coeur, et, au lieu des cantiques de larmes, ils pouvaient dire: «Quand l'Eternel rétablit les captifs de Sion, nous étions comme ceux qui songent. Alors notre bouche fut remplie de rire, et notre langue de chants de joie; alors on dit parmi les nations: L'Eternel a fait de grandes choses pour ceux-ci! L'Eternel a fait de grandes choses pour nous; nous en avons été réjouis. O Eternel! rétablis nos captifs, comme les ruisseaux dans le midi! Ceux qui sèment avec larmes, moissonneront avec chant de joie. Il va en pleurant, portant la semence qu'il répand; il revient avec chant de joie, portant ses gerbes» (Psaumes 126).

Et ces fidèles qui avaient soupiré avec larmes en pensant à Sion, maintenant que l'heure de la délivrance a sonné se lèvent avec joie pour retourner au lieu de leurs désirs: «Alors se levèrent les chefs des pères de Juda et de Benjamin (*), et les sacrificateurs et les lévites, tous ceux dont Dieu avait réveillé l'esprit, afin de monter pour bâtir la maison de l'Eternel qui est à Jérusalem». Remarquons encore ici, comme dans le cas de Cyrus, l'action de l'Esprit de Dieu en eux pour les porter à agir. La proclamation avait été adressée à tous, mais ce sont ceux qui ont reçu l'appel dans leur coeur, et qui ainsi avaient été réveillés, qui se lèvent pour monter à Jérusalem au moment voulu de Dieu. Ce n'était pas seulement parce que Cyrus le permettait,

mais ils voyaient dans l'acte de Cyrus l'appel même de Dieu, et ils se lèvent, soutenus et fortifiés par Lui pour accomplir ce grand ouvrage. Quand les Israélites étaient dans le désert, bien qu'ils sussent que, pour arriver en Canaan, il fallait marcher en avant, ils ne se mettaient en route que lorsque la nuée se levait et que les trompettes se faisaient entendre. Il en était ainsi pour les transportés.

(*) Il n'est pas question des dix tribus. Il s'agit seulement de ceux qui avaient été transportés par Nebucadnetsar.

Ils se levèrent donc pour agir selon l'appel qui leur avait été adressé et pour le service de leur Dieu. Après leur longue captivité, une ère nouvelle commençait; les ruines accumulées depuis tant d'années allaient être relevées. Comme ces paroles du Psaume 80 devaient leur revenir au coeur: «Berger d'Israël! prête l'oreille. Toi qui mènes Joseph comme un troupeau, et qui es assis entre les chérubins, fais luire ta splendeur! O Dieu! ramène-nous; et fais luire ta face, et nous serons sauvés... Que ta main soit sur l'homme de ta droite, sur le fils de l'homme que tu as fortifié pour toi: et nous ne nous retirerons pas de toi. Fais-nous revivre, et nous invoquerons ton nom. Eternel, Dieu des armées! ramène-nous; fais luire ta face, et nous serons sauvés!» Le Psaume rappelle ce qu'était Israël autrefois, puis sa désolation, et enfin la prière le termine. Souvent sans doute, dans leur exil, en pensant à la ruine de Jérusalem et du pays, cette prière: «Ramène-nous», s'était élevée du fond de leur coeur, et maintenant l'Eternel leur donnait la réponse.

Ce moment de l'histoire des Juifs ne rappelle-t-il pas ce temps, encore assez rapproché de nous, où Dieu, par son Esprit, agit dans les coeurs de plusieurs de ses serviteurs, leur remit au coeur, par sa Parole, de précieuses vérités oubliées depuis le commencement, et les réveilla pour qu'ils les fissent connaître, et qu'ainsi les âmes des saints fussent ramenées à ce qui avait été «entendu dès le commencement»? Il s'agissait de sortir de Babylone, de la confusion des systèmes qui ont envahi la chrétienté. Un bien grand nombre entendirent la proclamation, «le cri de minuit», mais qu'il fut, et qu'il est petit, le nombre de ceux qui sortirent! La plupart restèrent et restent attachés au monde, à ses coutumes et à ses systèmes (*). Puissent ceux qui sont sortis rester fidèles à leur appel!

(*) Nous ne voulons pas dire que parmi ceux-là il ne se trouve des enfants de Dieu, mais ils ne sont pas où Dieu les veut.

«Et tous ceux qui les entouraient» aidèrent de leurs biens et de leurs offrandes volontaires ceux qui se préparaient à monter à Jérusalem. Cyrus aussi rendit aux transportés qui allaient bâtir la maison de l'Eternel, les ustensiles qui y appartenaient et que Nebucadnetsar avait mis dans le temple de son dieu comme trophées de sa victoire sur le Dieu d'Israël. Eclairé par l'Esprit de Dieu, le roi de Perse comprenait que ces saints ustensiles ne pouvaient rester associés à l'idole. Autrefois Israël, sortant du pays d'esclavage, avait emporté les trésors des Egyptiens, ainsi le résidu d'Israël quittait Babylone en emportant des trésors, mais donnés volontairement, et parmi lesquels les plus précieux pour les coeurs fidèles étaient ceux qui devaient être employés de nouveau au service du temple de l'Eternel. Les transportés se mirent donc en route pour leur patrie sous la conduite de Zorobabel, prince de Juda, et de

Jéshua, le grand sacrificateur, et des chefs du peuple. Il y eut alors comme un premier accomplissement de ce qui aura lieu avec un éclat incomparablement plus grand et plus complet dans les jours à venir, et qu'Esaië annonce en ces termes: «Eclatez de joie, exultez ensemble, lieux déserts de Jérusalem; car l'Eternel console son peuple; il a racheté Jérusalem. L'Eternel a mis à nu le bras de sa sainteté aux yeux de toutes les nations; et tous les bouts de la terre verront le salut de notre Dieu. — Partez, partez sortez de là; ne touchez pas à ce qui est impur! Sortez du milieu d'elle, soyez purs, vous qui portez les vases de l'Eternel!» (Esaïe 52: 9-11). Quel appel! Et comme il insiste sur la séparation pour Dieu de ceux qu'il a choisis pour porter les choses saintes, parce qu'il est saint, Lui qui a étendu le bras de sa sainteté. Le même appel à la séparation nous est adressé par l'apôtre, lorsqu'il presse les chrétiens de ne pas rester associés à l'incrédulité, à l'iniquité, aux ténèbres, et à l'idolâtrie du monde: «Sortez du milieu d'eux», dit-il, «et soyez séparés, dit le Seigneur, et ne touchez pas à ce qui est impur, et moi, je vous recevrai» (2 Corinthiens 6: 17). Heureuse position dans laquelle on jouit de la communion de Dieu comme Père, dans la relation réalisée de fils et de filles! Nous l'oublions trop, et de là tant de souffrance, de misère et de faiblesse parmi les saints.

Le prophète ajoute: «Car vous ne sortirez pas avec précipitation et vous n'irez pas comme des fugitifs; car l'Eternel ira devant vous, et le Dieu d'Israël sera votre arrière-garde» (Esaïe 52: 12). Contraste et ressemblance en même temps avec la sortie d'Egypte. Alors le peuple sortit en hâte, chassé par ses oppresseurs, fuyant le pays d'esclavage et la colère du Pharaon; tandis que les captifs de Babylone s'en allaient paisiblement avec l'approbation du roi dont Dieu avait incliné le coeur en leur faveur. Mais dans les deux cas l'Eternel protégeait son peuple, allant devant lui pour le conduire et étant son arrière-garde pour le défendre (Exode 12: 33, 39; 13: 21; 14: 19, 20). Mais Israël sortant d'Egypte avait la nuée, témoignage visible de la présence de l'Eternel. Les captifs de Babylone ne l'avaient pas; ils marchaient par la foi en cette précieuse parole: «L'Eternel ira devant vous, et le Dieu d'Israël sera votre arrière-garde». Combien cette promesse devait leur être chère! Il en est ainsi de nous. Nous n'avons pas eu le souffle puissant et visible de l'Esprit au jour de la Pentecôte; dans le réveil qui a eu lieu, il s'est agi de marcher par la foi en la Parole, de compter sur la promesse: «Je suis avec vous», de réaliser la présence de l'Esprit Saint: telles sont encore les choses que nous avons à retenir, si nous avons entendu et suivi la voix qui dit: «Sortez de là». Et faibles comme nous sommes, nous pourrions compter sur le Seigneur pour nous guider et nous garder.

4. Retour des captifs à Jérusalem

Par l'effet de la bonté de l'Eternel et sous sa garde puissante, ceux dont l'esprit avait été réveillé et qui étaient partis pour Jérusalem, afin de bâtir la maison de Dieu, étaient arrivés au but de leur voyage. Leur pied foulait de nouveau le sol de la patrie bien-aimée. Ils allaient commencer l'ouvrage pour lequel ils y étaient rentrés. Mais ils comprirent qu'aucune incertitude, quant à leur qualité de fils d'Israël, ne pouvait être acceptée, et qu'avant tout il fallait que chacun prouvât qu'il l'était. Et ceux d'entre les fils des sacrificateurs qui furent hors d'état de faire la preuve de leur descendance, furent exclus de la sacrificature comme profanes. Le gouverneur leur dit de s'abstenir de manger des choses très saintes, privilège

réservé aux seuls sacrificateurs (Lévitique 22: 10-16; Nombres 18: 9-11) jusqu'à ce que fût suscité un sacrificateur avec les Urim et les Thummim et qui, par eux, pût interroger l'Eternel (Nombres 27: 21), si grand était le désir des captifs revenus à Jérusalem de se soumettre à la parole du commandement, si grande leur crainte de s'associer à ce qui ne serait pas reconnu de Dieu. N'est-ce pas le même principe suivant lequel nous avons à agir relativement à ceux qui désirent participer à la table du Seigneur? N'ont-ils pas à démontrer leur droit comme membres de Christ? Serons-nous moins fidèles à la Parole que le résidu qui était sorti de Babylone?

Remarquons aussi en passant que ce résidu n'avait point les lumières et les perfections qui permettaient de consulter directement l'Eternel afin d'avoir sa pensée. On ne niait pas que ceux qui n'avaient pas de généalogie à présenter, fussent d'Israël, mais dans l'incertitude, ils n'avaient pas le droit de jouir des privilèges qui appartenaient à ceux qui pouvaient prouver leur position. Si dans notre temps de ruine, il n'y a plus la puissance de discernement qui caractérisait les apôtres et d'autres (Actes des Apôtres 5: 1-5), nous avons la Parole pour nous guider et l'Esprit Saint qui nous éclaire, et la communion avec Dieu donne, par la Parole et l'Esprit, le discernement, bien que notre faiblesse nous expose à manquer, et que nous ayons souvent à remettre les choses à Dieu qui juge des pensées et des intentions du coeur.

Que fera maintenant le résidu? Sans doute tous savent qu'ils sont venus pour relever la maison de Dieu sur son emplacement (Esdras 2: 68), et dans ce but les chefs du peuple donnent une somme considérable. Sacrificateurs, lévites, et tout le peuple ont retrouvé leurs villes, et vont y habiter; ainsi «*tout Israël se trouva dans ses villes*». C'était une bonne chose qu'ils fussent ainsi établis et fixés chez eux, chacun dans sa possession. Nous devons savoir où nous sommes; les privilèges qui nous appartiennent comme chrétiens; en un mot, être bien établis et fermes. Remarquons aussi que, dans la pensée de Dieu, ils sont *Israël*; si peu nombreux qu'ils soient, ils représentent tout le peuple dispersé au loin (voyez Actes des Apôtres 26: 7 et 1 Rois 18: 31). Mais s'établir ainsi n'était pas le grand et principal objet de leur retour. Dieu les avait ramenés, afin qu'ils rebâtissent sa maison, et non afin qu'ils jouissent d'avoir retrouvé leurs possessions et leurs villes. C'est bien la tendance habituelle de nos coeurs de penser d'abord à nous-mêmes, de jouir des choses précieuses que Dieu nous a dispensées, des privilèges qu'il nous a départis, au lieu de penser au Donateur, à son service, à ce qui Lui tient à coeur et qui peut le glorifier, au grand but pour lequel il nous a tirés du monde et nous laisse sur la terre.

C'est ce que comprirent les fils d'Israël; et l'Esprit de Dieu les dirigea non seulement quant à l'oeuvre même, mais aussi quant au temps où ils devaient la commencer et à ce qui convenait qu'ils fissent d'abord.

En effet, «*quand arriva le septième mois, les fils d'Israël étant dans leurs villes, le peuple s'assembla comme un seul homme à Jérusalem*» (Esdras 3: 1). Ce passage a une grande portée. En premier lieu, remarquons l'époque de l'année indiquée — «*le septième mois*». Au chapitre 23 du Lévitique, nous lisons qu'en ce mois, il y avait trois fêtes successives. L'une avait lieu le premier jour du mois: c'était la fête des trompettes; la seconde tombait le dixième jour:

c'était celle des expiations; et enfin le quinzième jour venait la fête des tabernacles. Or ces fêtes, dans leur sens typique, indiquaient le réveil du peuple, sa repentance et sa restauration lors de l'ère bénie du millénium. Mais le retour de la captivité préfigurait — bien faiblement, sans doute — ce grand retour d'Israël dispersé dans la terre de ses pères, quand «on sonnera de *la grande trompette*; et que ceux qui périssaient dans le pays d'Assyrie, et les exilés du pays d'Egypte, viendront et se prosterneront devant l'Eternel, en la montagne sainte, à Jérusalem» (Esaïe 27: 12, 13 *(*)*) Alors Israël regardera «*vers celui qu'ils ont percé*», et mènera deuil. Puis lavés dans *la source ouverte* à Jérusalem, ils célébreront durant mille années la grande fête des tabernacles pleinement réalisée après leur longue dispersion parmi les peuples (Zacharie 12: 10; 13: 1). Ainsi, les exilés de Babylone, rentrés dans leur pays, entraient bien dans la pensée de Dieu en se rassemblant à Jérusalem le septième mois. Le *lieu* où ils s'assemblent a aussi sa signification: c'est Jérusalem, la ville où l'Eternel avait mis son nom, le lieu qu'il avait choisi (Deutéronome 16: 15; 2 Chroniques 7: 16; Psaumes 132: 13, 14). Et enfin, *l'unité* de pensée existait aussi chez le peuple: ils s'assemblent comme un seul homme. Cela ne rappelle-t-il pas ce jour de la Pentecôte où, à Jérusalem aussi, les disciples du Seigneur étaient tous ensemble, d'un commun accord dans un même lieu? (Actes des Apôtres 2: 1). Ils connaissaient Celui qui avait été percé pour ainsi dire sous leurs yeux; ils avaient cru en Lui, et le connaissaient comme ressuscité, et l'avaient vu monter au ciel, et là, ensemble, d'un accord, ils attendaient la promesse du Père, l'Esprit Saint qui devait les introduire dans des bénédictions infiniment plus précieuses que celles que préfigurait la fête des tabernacles, les bénédictions spirituelles et célestes de la nouvelle création, dont le huitième jour, le grand jour de la fête, était une figure (Jean 7: 37-39). Quelle place bénie est celle du chrétien!

() La proclamation de Cyrus était comme le son de la trompette pour les exilés à Babylone.*

Quel fut le premier objet dont s'occupèrent les fils de la transportation? Ils sentaient leur petitesse et leur faiblesse, entourés qu'ils étaient de ceux dont ils connaissaient et redoutaient l'inimitié, et que firent-ils? S'armèrent-ils? Recherchèrent-ils des alliances avantageuses afin de se protéger? Non: «Ils se levèrent et bâtirent l'autel du Dieu d'Israël, pour y offrir des holocaustes, *selon ce qui est écrit dans la loi de Moïse*, homme de Dieu (Exode 20: 24, 25). Et ils établirent l'autel sur son emplacement; car la terreur des peuples de ces contrées était sur eux; et ils offrirent dessus des holocaustes à l'Eternel, les holocaustes du matin et du soir (Exode 29: 38-42). Et ils firent la fête des tabernacles *selon ce qui est écrit*, et les holocaustes, jour par jour (Nombres 29), selon leur nombre, selon l'ordonnance, le service de chaque jour en son jour, et après cela l'holocauste continu, et celui des nouvelles lunes et de tous les jours solennels de l'Eternel qui étaient sanctifiés, et les holocaustes de tous ceux qui offraient une offrande volontaire à l'Eternel. Depuis le premier jour du septième mois, ils commencèrent à offrir des holocaustes à l'Eternel; mais les fondements du temple de l'Eternel n'étaient pas encore posés» (Esdras 3: 2-6).

Ainsi ils ne cherchent point de secours humain, mais, avec foi, ils se mettent à l'abri, sous la protection de leur Dieu, autour de son autel bâti sur son emplacement, à l'endroit, sans doute, où s'élevait devant le temple, l'autel des holocaustes. Ils s'attachent à la Parole, ne

voulant pas innover, à cause des circonstances différentes, mais revenant à *ce qui était au commencement*, ils font tout selon ce que l'Eternel avait prescrit. Et ils offrent des *holocaustes*. La terreur des peuples de ces contrées était sur eux; ils les craignaient: mais alors ils s'approchent de Dieu avec ces sacrifices d'agréable odeur où le croyant est identifié et accepté de Dieu avec la victime, et leur Dieu les agrée et répond à leur foi en les gardant contre leurs ennemis. La pensée, en contemplant ce faible résidu, ne peut s'empêcher de se reporter à un temps encore peu éloigné de nous. Alors Dieu réveilla l'esprit d'un petit nombre qui, faibles et méprisés, virent la ruine de l'Eglise, et qui, sortant de la confusion des systèmes humains, prenant l'Ecriture seule pour guide, se rassemblèrent simplement au nom de Jésus, et sur cet «emplacement» divin, celui du commencement, dressèrent la table du Seigneur. Beaucoup d'ennemis et d'opposition de toutes parts, mais le Seigneur était avec eux. Combien l'on jouissait alors de cet affranchissement et de la sainte liberté où Christ avait placé les saints! Avons-nous conservé la fraîcheur et la simplicité de ces premiers temps?

L'érection de l'autel et la célébration de la fête des tabernacles étaient choses à leur place, avant de commencer à poser les fondements de la maison de l'Eternel. Il fallait ensuite faire les préparatifs nécessaires à l'accomplissement de cette oeuvre. C'est pourquoi ce ne fut que «la seconde année de leur arrivée à la maison de Dieu à Jérusalem, au second mois», que, sous la conduite de ses chefs, le résidu commence à poser les fondements de la maison. Bien que ce fût au son des instruments et des chants des lévites louant l'Eternel et redisant les paroles qui expriment que le Dieu d'Israël est toujours le même en gratuité envers son peuple: «Célébrez l'Eternel, car il est bon, car sa bonté envers Israël demeure à toujours» — cantique chanté aussi quand Salomon eut bâti le temple (2 Chroniques 7: 3), malgré cela, les sentiments étaient bien mélangés. Si les uns poussaient des cris de joie, les vieillards qui avaient vu la maison dans sa première gloire et qui la comparaient avec le chétif édifice qui s'élevait alors, ne pouvaient retenir leurs larmes. Hélas! on les comprend. Qui pourrait ne pas s'attrister en se représentant ces jours radieux de l'Eglise décrits au commencement des Actes, et en reportant sa pensée sur le faible témoignage suscité de nos jours? Mais béni soit le Seigneur qui a voulu que, dans ces derniers et mauvais temps, il y en eût quelques-uns qui gardassent sa Parole et ne reniassent pas son nom. Ils n'ont pas lieu de se décourager, car bien qu'ayant peu de force, tant qu'ils retiendront ferme ce qui leur a été confié, le Seigneur, selon sa promesse, sera avec eux.

5. Opposition et déclin de la foi

Lorsqu'une oeuvre de Dieu se fait, l'ennemi, Satan, se réveille et s'y oppose, par ruse ou par violence. Le résidu juif ne tarda pas à s'en apercevoir; sa fidélité et sa foi furent mises à l'épreuve, comme nous allons voir: «Les ennemis de Juda et de Benjamin entendirent que les fils de la transportation bâtissaient le temple de l'Eternel, le Dieu d'Israël» (Esdras 4: 1). Qui étaient ces ennemis? Ils le disent eux-mêmes. Ils ne se montrent pas d'abord comme adversaires; loin de là, ils viennent comme amis, et avec de belles apparences de piété, pour prendre part à l'oeuvre. «Nous bâtissons avec vous», disent-ils, «car nous recherchons votre Dieu, comme vous, et nous lui offrons des sacrifices depuis les jours d'Esar-Haddon, roi

d'Assyrie, qui nous a fait monter ici» (verset 2). Offre séduisante mais insidieuse pour les fils de la transportation. Qu'étaient-ils donc en réalité, ceux qui s'offraient ainsi comme collaborateurs? Le chapitre 17 du second livre des Rois nous l'apprend. Ils n'étaient pas de la race d'Israël, mais les descendants des peuplades païennes qu'en effet le roi d'Assyrie, environ deux cents ans auparavant, avait fait venir de loin et avait établies dans le pays pour y remplacer les Israélites transportés en Assyrie. Or ces peuples, tout en conservant leurs dieux nationaux, servaient l'Eternel comme étant le dieu du pays nouveau qu'ils étaient venus habiter. Instruits par un sacrificateur d'Israël que leur avait envoyé le roi d'Assyrie et qui demeura à Béthel, ils adoptèrent les ordonnances juives, telles que la circoncision, le sabbat, les cérémonies de la loi et les cinq livres de Moïse. Mais ils conservèrent leurs idoles, et mêlèrent leur culte à celui de l'Eternel. Habitant essentiellement les villes de la Samarie, ils sont nommés Samaritains, et nous les retrouvons dans le Nouveau Testament.

Les Juifs fidèles ne pouvaient que repousser la demande des Samaritains. Ils savaient le danger de ces alliances défendues par la loi. C'était pour s'être laissé séduire par l'idolâtrie que leurs pères avaient été châtiés; voulaient-ils s'exposer à y retomber? Leur oeuvre sainte, leur travail pour l'Eternel, eût d'ailleurs été souillé par des mains profanes; eux-mêmes l'eussent été aussi. La réponse de Zorobabel, de Jéshua et des chefs du peuple est claire et péremptoire: «Vous n'avez pas affaire avec nous pour bâtir une maison à notre Dieu, mais nous *seuls*, nous bâtissons à l'Eternel, le Dieu d'Israël, comme nous l'a commandé le roi Cyrus, roi de Perse» (Esdras 4: 3). Belle réponse! Les Juifs maintiennent nettement leur séparation d'avec ceux qui ne sont pas du peuple de Dieu. Plût à Dieu que les chrétiens imitassent leur fidélité! Combien souvent ne voit-on pas, dans l'église professante, le monde invité à prendre part à des oeuvres religieuses! Les fils de la transportation ne se laissent pas prendre à la ruse de Satan. Dans ces faux amis, ils voient des ennemis de Dieu; coûte que coûte, ils les repoussent. Ainsi le premier effort de l'ennemi a été déjoué.

Mais la fidélité à garder une position de séparation ne prouve pas toujours l'intensité de la foi, et celle-ci ne reste pas toujours à la hauteur de celle-là. Nous en avons un exemple frappant en Elie. Quel témoignage éclatant n'a-t-il pas rendu au Dieu d'Israël sur le Carmel! Et quand il apprend que la cruelle Jézabel cherche sa vie, tout son courage est abattu, parce que sa foi a défailli (1 Rois 18; 19). Nous voyons chose semblable chez le résidu juif. L'ennemi change ses batteries. Sa ruse pour corrompre le saint ouvrage des fils d'Israël en poussant les Samaritains à s'y mêler, n'ayant pas réussi, il se tournera d'un autre côté, il induira les ennemis de Juda et de Benjamin à employer la violence pour empêcher la construction du temple. N'est-ce pas ainsi qu'il agit envers Paul et Silas, lorsque ces fidèles serviteurs de Jésus, repoussèrent le témoignage insidieux que l'esprit impur rendait à leur oeuvre? Satan les fit jeter en prison; mais cela tourna à sa confusion (Actes des Apôtres 16). Point d'association, quelle qu'elle soit, avec le mal, et sous n'importe quel prétexte, doit être la devise du fidèle.

Que firent donc les ennemis de Juda et de Benjamin? «Le peuple du pays rendit lâches les mains du peuple de Juda; et ils leur firent peur de bâtir, et ils soudoyèrent contre eux des conseillers pour faire échouer leur plan, durant tous les jours de Cyrus, roi de Perse, et

jusqu'au règne de Darius, roi de Perse» (Esdras 4: 4, 5). Les menaces et la connaissance des menées de leurs adversaires produisirent un tel effet sur le peuple de Juda et ses chefs, qu'ils cessèrent de bâtir avant même que l'effet des mauvais rapports de leurs ennemis eût été produit. D'où vint cette défaillance? Du manque de foi en l'Eternel. Tant qu'ils avaient pu compter sur la faveur du roi, ils avaient agi: quitté Babylone, commencé à poser les fondements du temple, repoussé une association profane. Mais on cherche à les effrayer par les fausses accusations portées contre eux devant le roi; ils cèdent, les voilà tremblants, leurs mains deviennent lâches, ils cessent de bâtir. La crainte de l'homme étouffe dans leur coeur la pensée de ce qu'ils doivent à leur Dieu. La foi fait défaut. Et remarquons que ce fut même durant les jours de Cyrus que les adversaires cherchèrent à attaquer les Juifs; puis ce fut durant le règne d'Assuérus qu'ils portèrent contre eux une accusation, mais sans réussir. Enfin, sous le règne d'Artaxerxès, leurs efforts furent couronnés de succès. Ils obtinrent un décret royal donnant l'ordre de cesser de bâtir. Le manque de foi avait déjà rendu languissantes les mains des Juifs, mais ils auraient pu reprendre courage. Maintenant leurs ennemis ont une arme contre eux. «Aussitôt que la lettre du roi Artaxerxès eut été lue» à ces adversaires, «ils allèrent en hâte à Jérusalem vers les Juifs, et les firent cesser par force et par puissance». Pauvre résidu! Si, sans s'inquiéter de rien, se confiant en l'Eternel, ils eussent continué à bâtir, Dieu aurait confondu leurs ennemis. Maintenant l'ennemi triomphe. Quelle leçon pour les chrétiens que la crainte du monde influence!

Mais la faiblesse de l'homme et ses manquements ne peuvent porter atteinte à la fidélité de Dieu et empêcher l'exécution de ses desseins. C'est Lui qui avait agi sur l'esprit de Cyrus pour qu'il renvoyât les captifs; Lui qui avait réveillé l'esprit des chefs des pères pour ramener au pays de leurs pères ceux du peuple qui en auraient la bonne volonté; c'est Lui qui maintenant va faire adresser au peuple et à ses gouverneurs un puissant appel, afin qu'ils se remettent à l'oeuvre abandonnée, sans se mettre en peine de leurs adversaires, ni de l'édit du roi. Et c'est ici que vient se placer la prophétie d'Aggée.

Seconde partie

1. L'exhortation du prophète (chapitre 1: 1-11)

Le grand sujet que Dieu a en vue, et qui nous est présenté dans ce livre, est la réédification du temple par le résidu de retour de la captivité; mais l'Esprit de Dieu, par le moyen du prophète, porte les regards du peuple, dans les temps à venir, vers la gloire qui remplira le temple quand Christ, par le jugement, aura établi son règne. Malgré les vicissitudes par lesquelles passe Israël, et bien que le temple, au point de vue humain, ait été détruit et reconstruit plus d'une fois, devant Dieu et pour la foi, c'est toujours la seule et même maison.

L'Ecriture se tait complètement sur les circonstances de la vie d'Aggée. Il est mentionné deux fois dans le livre d'Esdras, en rapport avec la construction du temple (Esdras 5: 1; 6: 14). Son livre, de très peu d'étendue, composé de quatre oracles distincts, délivrés dans l'espace de trois mois et vingt-quatre jours, est l'unique courte trace de son activité. Elle a pu se manifester par d'autres services (Esdras 5: 2), mais c'est celui-là seul que l'Esprit de Dieu a mis

en lumière, et dont le récit a été conservé pour l'instruction, l'encouragement et l'édification des fidèles en tout temps. Ce n'est pas toujours par l'abondance des écrits ou le grand nombre des prédications, par la longueur d'une vie de service, qu'un serviteur de Dieu sera distingué; souvent un ministère de peu de durée aura un résultat puissant et béni. «Il y a diversité de services», mais c'est le Maître qui assigne à chacun le sien, et ce qui importe, c'est qu'on soit fidèle à l'accomplir.

La date de la prophétie est importante à considérer. C'est la seconde année du roi Darius. Quatorze ans s'étaient écoulés depuis que les Juifs avaient, avec une grande joie, posé les fondements du temple; puis, effrayés et découragés par les menaces de leurs ennemis, et arrêtés ensuite par l'ordre royal, ils avaient laissé là l'ouvrage: abandon qui témoignait contre eux. Mais autre chose ressort de cette date. Avant la captivité, les prophètes dataient leurs oracles du règne des rois d'Israël ou de Juda sous lesquels ils prophétisaient. Mais le trône de l'Eternel n'étant plus à Jérusalem, Dieu ayant transféré le pouvoir aux nations auxquelles désormais le peuple infidèle était assujéti, c'est du règne des rois des nations que les années se comptent, comme un témoignage rendu au fait que les Juifs étaient, non plus libres, mais sous la domination des nations, à cause de leurs péchés. Le résidu acceptait, bien qu'avec douleur, cette position et s'en humiliait, et c'était ce qui convenait. Nous voyons, en Néhémie, ce qu'éprouvaient ces pauvres Juifs: «Voici», disent les lévites, au nom du peuple, en adressant leur prière à l'Eternel, «nous sommes aujourd'hui *serviteurs*, et quant au pays que tu donnas à nos pères pour qu'ils en mangeassent le fruit et les bons produits, voici, nous y sommes *serviteurs*; et il rapporte beaucoup aux rois que *tu as établis sur nous à cause de nos péchés*» (Néhémie 9: 36, 37). Esdras tient le même langage (Esdras 9: 7-9). C'est ce fait qu'au temps du Seigneur, les Juifs orgueilleux ne voulaient pas reconnaître, disant à Jésus: «Jamais nous ne fûmes dans la servitude de personne; comment dis-tu, toi: Vous serez rendus libres?» (Jean 8: 33). Et cet orgueil, qui était la résistance à la sentence que Dieu avait prononcée sur eux, et dont la domination des Romains était la preuve journalière, les empêchait de se soumettre au Fils qui les aurait affranchis, et ainsi fut consommée leur ruine. L'orgueil de l'homme fait qu'il se considère comme indépendant, alors qu'il est le misérable esclave de ses convoitises, et l'empêche de se ranger sous la loi de Celui qui seul donne la vraie liberté, en affranchissant de la domination des convoitises et de Satan, Quant au chrétien affranchi par Christ, il se soumet, durant son passage ici-bas, aux autorités que Dieu a constituées, non comme esclave, mais comme libre. Il ne se mêle pas du gouvernement de ce monde, dont il n'est pas, et ne s'insurge pas contre ceux qui ont le pouvoir en mains, quels qu'ils soient: il prie pour eux.

Ce fut en «la seconde année du roi Darius, au sixième mois, le premier jour du mois», que «la parole de l'Eternel vint par Aggée, le prophète, à Zorobabel, fils de Shealthiel, gouverneur de Juda, et à Joshua, fils de Jotsadak, le grand sacrificateur». Le fait que «*la parole de l'Eternel vint*», nous montre bien la bonté touchante et miséricordieuse de l'Eternel envers ce pauvre faible résidu abattu, découragé, par manque de foi et de confiance. C'est sur cette bonté qui demeure éternellement et qu'ils avaient célébrée aux jours de leur première ferveur (Esdras 3: 11) qu'ils n'auraient pas dû cesser de compter; qu'avaient-ils d'autre? Et quand ils l'ont

oubliée, c'est la voix de cette bonté qui vient à eux. Quelle fidélité que celle de notre Dieu! Ame découragée, dont la foi est obscurcie, la parole de Dieu est là, elle est venue à toi. Prends et lis, et vois combien ton Dieu t'aime. Elle te reprendra, sans doute, car tu as manqué en te laissant abattre: tu as mis en doute sa bonté; mais cette même parole te relèvera par les assurances de grâce et les promesses de gloire que Dieu te donne.

«La parole de l'Eternel vint par Aggée, le prophète». C'était alors ainsi que Dieu communiquait ses pensées. «Dieu», est-il écrit, «ayant autrefois, à plusieurs reprises et en diverses manières, parlé aux pères par les prophètes». Le prophète était la bouche de Dieu, l'instrument qu'il employait pour faire part à son peuple des choses qu'il avait à lui communiquer. Précieux ministère, et pour celui qui l'exerçait, et pour ceux à qui il s'adressait! A nous, Dieu a parlé dans le Fils. Dieu lui-même, dans la Personne de son Fils, est venu nous communiquer les pensées de son cœur. Les prophètes avertissaient, menaçaient, dénonçaient le châtiment aux rebelles; mais ils encourageaient aussi, et montraient le rétablissement futur d'Israël et sa gloire à venir, mais c'est une gloire terrestre. Le Fils, qui régnera alors, a découvert à nos yeux la gloire céleste dont il veut rendre les siens participants. Dieu a parlé: paroles des prophètes, paroles du Fils, paroles des apôtres inspirés par l'Esprit Saint — par tous ceux-là Dieu a parlé! Quel fait immense, quelle lumière dans nos ténèbres, quelle grâce pour nous! Prêtons l'oreille à cette voix qui nous parle du ciel; gardons avec amour la parole de notre Dieu.

Aggée n'était qu'un instrument, un faible instrument, en comparaison d'autres. Sa parole n'avait pas la grandeur et la majesté de celle d'Esaië, la véhémence indignation et la tendresse de Jérémie, l'énergie d'Ezéchiël, mais c'était la parole de l'Eternel. Paul n'avait pas l'éloquence d'Apollos; son apparence était méprisable; son langage n'avait rien de séduisant pour les oreilles habituées à la sagesse humaine, mais ce qu'il disait était la parole de Dieu. Peu importe l'instrument. Dieu choisit les choses faibles de ce monde, celles qui ne sont rien aux yeux de la chair, et c'est dans cette faiblesse et ce néant que sa puissance se montre et qu'il se glorifie.

Et à qui Aggée est-il envoyé? A ceux qui sont élevés en dignité: A Zorobabel, gouverneur de Juda (*), et au grand sacrificateur Joshua. C'étaient les deux chefs du peuple, responsables devant Dieu de la cessation du travail de l'édification du temple. Ils représentaient le peuple devant Dieu, l'un à cause de l'autorité gouvernementale qui lui avait été confiée, l'autre à cause de son caractère de chef religieux. Comme placés à la tête du peuple, ils auraient dû l'exhorter, le soutenir et arrêter le découragement, en rappelant que c'était pour leur Dieu et sous sa protection qu'ils avaient entrepris l'oeuvre et qu'ils ne devaient pas l'abandonner. Mais si l'énergie de la foi manque aux conducteurs, que devient le troupeau? C'est donc parce que l'Eternel les regarde comme responsables qu'il s'adresse par Aggée à Zorobabel et à Joshua.

(*) Bien qu'il fût de la lignée royale de David (Matthieu 1: 12), il ne pouvait pas prendre le titre du roi; il n'avait qu'une autorité déléguée par le roi de Perse.

C'est une chose sérieuse que d'occuper une place de responsabilité. Sans doute chacun individuellement est responsable; chacun portera son propre fardeau. Mais plus d'une

exhortation de la Parole nous montre que, si le Seigneur a confié une charge ou un ministère à quelqu'un, il doit être attentif à la manière dont il s'en acquitte, car il lui en sera demandé compte, comme ayant eu un résultat sur l'ensemble de ceux envers qui il avait à agir. Ainsi Paul dit à Archippe: «Prends garde au service que tu as reçu du Seigneur, afin que tu l'accomplisses» (Colossiens 4: 17). Et il avertit les anciens de l'assemblée d'Ephèse; c'était à eux de veiller sur le troupeau, et contre les loups et contre les mauvais enseignements. Ils étaient responsables du mal qui se serait introduit parmi les fidèles par leur manque de vigilance. Le Seigneur s'adresse aux anges des assemblées. Quels qu'ils soient, ils sont responsables devant Lui de l'état des assemblées. Pierre de même, exhorte les anciens à paître le troupeau avec désintéressement et en en étant les modèles. Leur marche fidèle aurait une précieuse influence sur ceux qui leur étaient confiés; ils en étaient responsables. Il en était ainsi au temps des rois de Juda et d'Israël. Les châtiments qu'amenait l'idolâtrie tombaient sur tout le peuple, car nul n'est excusable pour s'être laissé entraîner, mais les chefs du peuple étaient responsables d'avoir donné l'exemple du mal.

Le verset 2 décrit la condition morale du peuple, condition qui donne lieu à la première partie de la prophétie d'Aggée: «Ainsi parle l'Eternel des armées, disant: Ce peuple dit: Le temps n'est pas venu, le temps de la maison de l'Eternel, pour la bâtir».

Remarquons d'abord, comme nous l'avons déjà mentionné, que le grand sujet de la prophétie d'Aggée, c'est «la maison de l'Eternel». En effet, la construction de la maison de l'Eternel était le premier but du retour du résidu dans le pays. C'est pour cela que l'Eternel avait incliné le coeur de Cyrus et celui des chefs d'Israël et du peuple: Dieu avait à coeur sa maison. Elever le temple était être en communion avec la pensée de Dieu; c'était un témoignage rendu à l'Eternel devant les nations; et enfin, le temple était nécessairement le centre du rassemblement du peuple dans l'état imparfait où celui-ci se trouvait. Comme le dit quelqu'un: «C'était là, si Dieu permettait le rétablissement de leur culte, que les désirs du peuple devaient se concentrer; c'était la forme extérieure que devait prendre la piété du peuple comme tel; c'est ainsi que devait se signaler le retour de son coeur, à Dieu. Quelles que fussent les lacunes qui existassent dans le service lévitique restauré, c'était à la maison de l'Eternel que se rattachait ce qui pouvait se rétablir; c'était là qu'il avait un centre d'exercice (*)». On peut ajouter qu'à cela se rattachait aussi la gloire de Dieu, et que c'était ce que l'Eternel avait à coeur, soit pour sa gloire, soit pour le bien de son peuple, car ces deux choses sont intimement unies. Tout ce qui précède a une application évidente à l'état où nous nous trouvons au milieu de la ruine de l'Eglise et aux sentiments que nous devons avoir. L'Eglise ne saurait être indifférente à nos coeurs, si nous aimons Celui qui aime l'Assemblée.

(*) Etudes sur la Parole de Dieu, Tome III.

Les Juifs avaient oublié ce qui tenait au coeur de Dieu, alors qu'ils auraient dû l'avoir à coeur eux-mêmes. Des difficultés s'étaient présentées; leur foi s'était affaiblie; au lieu de regarder à Dieu, ils regardaient à eux-mêmes et à ces difficultés, et ils avaient cessé de bâtir. La torpeur les avait envahis. Ils regardaient «aux temps et aux saisons». Ils attendaient un temps plus favorable dont ils se posaient eux-mêmes les juges, au lieu de travailler en temps

et hors de temps. Ils n'apostasiaient pas. Ils continuaient sans doute à offrir des sacrifices sur l'autel qu'ils avaient érigé au commencement, à cause de la frayeur qu'ils avaient de leurs ennemis; ils n'avaient pas renoncé à célébrer leur culte, chose que leurs ennemis n'empêchaient pas. Mais la première ferveur était passée, et ils laissaient de côté ce pour quoi ils avaient été ramenés, ce qui était l'objet de la pensée de l'Eternel. Ils attendaient un temps plus favorable, une plus grande tranquillité, peut-être que leurs ennemis fussent apaisés. Cessera-t-il donc d'y avoir des ennemis de l'oeuvre de Dieu? La haine de l'homme et de Satan contre Dieu s'apaisera-t-elle donc? N'avons-nous pas à servir Dieu en dépit des obstacles? Est-ce à nous de juger quand est le temps favorable? Ce temps est «aujourd'hui», aussi bien pour le travail à accomplir que pour la conversion de l'âme.

Nous avons beaucoup à apprendre de tous ces faits. Le Seigneur, dans sa grâce, a remis en lumière des vérités longtemps cachées, relatives à l'Eglise chère à Christ. Bien des âmes les ont accueillies avec joie. On a appris quel était le vrai centre de rassemblement dans l'état de confusion où est l'Eglise; l'autel a été relevé, la table du Seigneur dressée sur son vrai terrain. Puis on a commencé, pour ainsi dire, à relever la maison; bien qu'en grande faiblesse et sans prétention de rétablir l'Eglise telle qu'elle était aux premiers jours, on a cherché quels étaient les principes scripturaires d'une marche selon Dieu: séparation du monde et des systèmes humains de rassemblement; on a saisi les grandes vérités relatives à l'Assemblée corps de Christ, ainsi qu'à la présence permanente de l'Esprit et de ses dons pour l'exercice des divers ministères, et son habitation dans l'Eglise et dans le croyant. On est revenu à «ce qui était dès le commencement», en bénissant et louant Dieu de ce que l'on pouvait être établi sur un fondement divin, celui de sa Parole. Grande fut la ferveur de ceux qui les premiers furent éclairés par ces lumières; précieuse pour leur coeur la jouissance d'être rassemblés simplement au nom du Seigneur Jésus, l'Esprit agissant avec liberté pour l'édification des saints. Mais n'est-il pas vrai que cette première ferveur s'est singulièrement refroidie? Que souvent règne dans les assemblées une sorte de torpeur? Que l'on retombe dans le formalisme et la routine? A-t-on à coeur l'Eglise que Christ chérit? On se rassemble, il est vrai, chaque premier jour de la semaine pour rompre le pain. N'est-ce pas souvent par habitude? On dit que l'on est réuni au nom du Seigneur présent selon sa promesse. A-t-on conscience de sa présence par l'Esprit au milieu de nous? La réalise-t-on avec joie et un saint respect? On professe rompre le pain comme membres de son corps, unis à Lui par l'Esprit Saint comme à notre Chef glorifié dans le ciel. Est-ce bien une réalité vivante pour le coeur? Enfin on annonce la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne. Vit-on en effet dans l'attente de son retour en étant ses témoins dans le monde, séparés effectivement de ce monde qui l'a crucifié? Hélas! nous sommes loin de ce temps du premier amour, et nous aurions besoin d'écouter la voix du Seigneur: «Repens-toi, et fais les premières oeuvres».

C'est la condition où se trouvaient les Juifs qui donne lieu, nous l'avons dit, à l'exhortation et aux reproches qu'Aggée leur adresse de la part de l'Eternel, c'est ce qui leur avait ôté la jouissance de la bénédiction. En effet, qu'était-il résulté de leur manque de foi, qui les avait fait négliger la maison de l'Eternel, de sorte qu'elle leur était devenue indifférente et n'avait

pour ainsi dire plus de place dans leurs pensées? Il faut à l'âme un objet: si ce n'est pas Dieu, ce sera le «*moi*». Si ce n'est pas l'intérêt pour le Seigneur et sa maison qui nous occupe, ce seront nos propres intérêts (Philippiens 2: 21). C'est ce que fait ressortir la parole de l'Eternel qui vient par Aggée le prophète, disant: «Est-ce le temps pour vous d'habiter dans vos maisons lambrissées, tandis que cette maison est dévastée?» Ils trouvaient que le temps n'était pas propice pour s'occuper de la maison de l'Eternel, mais le temps était toujours propice pour songer aux leurs. Ce qui aurait dû être le principal objet de leurs pensées et de leur coeur, c'est-à-dire l'Eternel et sa maison, se trouve déplacé par des préoccupations personnelles et mesquines. Quelle insensibilité de coeur cela dénote à l'égard de Dieu! Penser à sa propre maison, la lambrisser, l'orner, afin d'être bien à son aise et d'en jouir, et passer avec indifférence durant des années devant l'ouvrage délaissé de la maison de Dieu! Quelle voix cela devrait avoir pour nous! Tels n'étaient pas les pensées et les sentiments de David, comme il les exprime dans le Psaume 132: «Si j'entre dans la demeure de ma maison, et si je monte sur le lit où je couche, si je permets à mes yeux de dormir, à mes paupières de sommeiller, jusqu'à ce que j'aie trouvé un lieu pour l'Eternel, des demeures pour le Puissant de Jacob!» (versets 3-5). Ce qui passait avant tout pour l'homme selon le coeur de Dieu, c'était l'Eternel et sa maison. A côté de ces deux grands objets, il n'y avait aucune place pour ses aises et ses propres avantages. Il ne voulait rien mettre ni avant eux, ni sur la même ligne qu'eux. Tout le reste, sauf eux, disparaissait à ses yeux. Nous voyons cette même ferveur de coeur chez l'apôtre. Si tous cherchaient leurs propres intérêts, et non ceux de Christ, comme c'était le cas chez les Juifs, comme, hélas! ce n'est que trop le cas aujourd'hui chez les chrétiens, lui, Paul, n'avait qu'une chose qui remplissait sa vie, ses pensées et son coeur; c'était le Seigneur et l'Assemblée. «Ce qui me tient assiégé tous les jours», disait-il, c'est «la sollicitude pour toutes les assemblées» (2 Corinthiens 11: 28). «Je ne fais aucun cas de ma vie, ni ne la tiens pour précieuse à moi-même, pourvu que j'achève ma course, et le service que j'ai reçu du Seigneur Jésus pour rendre témoignage à l'évangile de la grâce de Dieu» (Actes des Apôtres 20: 24). «J'accomplis dans ma chair ce qui reste encore à souffrir des afflictions du Christ pour son corps qui est l'assemblée» (Colossiens 1: 24). Tels étaient les sentiments de ce fidèle et dévoué serviteur du Christ. Le Seigneur et son Assemblée étaient des réalités pour lui. Tout le reste était un néant. Où en sommes-nous, bien-aimés, à cet égard? Resterons-nous indifférents à Christ et aux intérêts de ce qui Lui est cher? Mettrons-nous en première ligne le soin de nos propres affaires, de notre bien-être, de notre avancement dans le monde? Serait-ce être en communion avec Lui?

Tel était l'état des Juifs. Ils négligeaient la maison de l'Eternel, mais avaient grand soin des leurs. De là l'appel sérieux que leur fait entendre l'Eternel par la bouche du prophète: «Et maintenant, ainsi dit l'Eternel des armées: Considérez bien vos voies». Rentrez en vous-mêmes, et voyez si vos voies ont été celles que Dieu approuve; s'il peut mettre son sceau sur votre indifférence à l'égard de sa maison, s'il peut vous bénir lorsque vous êtes si loin de la communion de ses pensées. Les faits prouvent le jugement que l'Eternel porte sur votre état et votre manière de faire. «Vous avez semé beaucoup, et vous rentrez peu; vous mangez, mais vous n'êtes pas rassasiés; vous buvez, mais vous n'en avez pas assez; vous vous vêtez, mais

personne n'a chaud; et celui qui travaille pour des gages, travaille pour les mettre dans une bourse trouée». C'est-à-dire que tout ce travail que vous accomplissez, toute cette peine que vous vous donnez pour vous-mêmes, ayant en vue vos propres intérêts, ne vous rapporte rien, ne vous satisfait pas; en réalité, vous manquez de tout: l'Eternel ne fait pas reposer sur vous sa bénédiction.

Il en est de même pour tout chrétien qui fait passer le soin de ses affaires, les choses périssables de la vie présente, avant le Seigneur et son service. En souci pour ce qui concerne les choses de ce monde, il ne goûte pas la paix qui est l'heureux partage de ceux qui vivent pour le Seigneur et qui, à cause de cela, peuvent Lui remettre toutes choses; il est inquiet et agité; souvent ces préoccupations matérielles l'empêchent d'être heureux quand il vient rendre culte au Seigneur; d'être heureux dans sa famille et de savoir la bien conduire; personne n'y a *chaud* de la chaleur des affections, et il ne s'y opère pas de bien. Jacob et sa famille n'en sont-ils pas un exemple frappant? A quoi sert alors le gain que l'on fait en travaillant comme un mercenaire? C'est mis comme dans une bourse percée. Le chrétien qui suit une telle voie en poursuivant les choses de la terre, perd vraiment sa vie, selon la parole du Seigneur: «Quiconque voudra sauver sa vie, la perdra». Oui, toute vie qui veut jouir des choses visibles et qui n'est pas pour le Seigneur, est une vie perdue. Elle peut être active extérieurement; on sème, on travaille, mais pour quel résultat? On entend la Parole, on la lit peut-être régulièrement, mais «les soucis de ce siècle, et la tromperie des richesses, étouffent la parole», et il n'y a pas de fruit pour nourrir l'âme et la satisfaire; et l'on n'est pas désaltéré et rafraîchi par les eaux pures de la grâce. On se désaltère, ou l'on croit se désaltérer à des eaux qui au fond ne produisent qu'amertume.

Mais en même temps que l'Eternel montre aux Juifs le peu de résultat de peines et de labeurs qui ne se rapportaient qu'à eux-mêmes, et l'absence de bénédiction de sa part, il leur indique le remède à cet état de choses, le moyen de ramener la bénédiction qui les avait fuis. Pour la seconde fois, il les exhorte à considérer bien leurs voies, ces voies dans lesquelles ils marchaient et qu'ils avaient à abandonner pour en suivre d'autres. Il fait appel à leur conscience et à leur coeur, et leur dit ce qu'ils ont à faire: «Montez à la montagne et apportez du bois, et bâtissez la maison; et j'y prendrai plaisir, et je serai glorifié, dit l'Eternel». Dieu a à coeur sa propre gloire, et c'est seulement quand nous entrons dans cette pensée que nous jouissons de son approbation. Les Juifs avaient été ramenés de Babylone pour bâtir la maison de l'Eternel; c'était en le faisant qu'ils glorifieraient le nom de l'Eternel aux yeux des nations; céder à de vaines craintes et abandonner son service pour le leur propre, c'était déshonorer leur Dieu. Remarquons que Dieu ne leur dit pas: «Bâtissez la maison, et je vous bénirai». On sert le Seigneur non en vue de soi-même et de la récompense, bien qu'elle ne manque pas, car il est fidèle pour rémunérer ses serviteurs: «Sachant», dit l'apôtre, «que votre travail n'est pas vain dans le Seigneur;» mais on sert en vue du Seigneur lui-même et de sa gloire. Il aime le coeur dévoué et le service désintéressé de l'âme qui l'a pour objet de son affection. C'est là ce qui anime et soutient. «C'est pour ta gloire, Seigneur, que nous agissons. Non point à nous, mais à ton nom donne gloire». Et la pensée que le Seigneur *prend plaisir* aux manifestations,

bien faibles cependant, de notre affection pour Lui, est un puissant stimulant pour le coeur. Paul disait: «Nous nous appliquons avec ardeur à lui être agréables». A de tels serviteurs, le Seigneur dira: «Bien, bon et fidèle esclave;» qu'elle est grande cette récompense!

Sans doute que la plaine où ils semaient beaucoup, pouvait sembler plus agréable aux Juifs que la montagne qu'il fallait gravir. Couper du bois et l'apporter était un travail rude et pénible; bâtir ensuite la maison ne rapportait rien, et laissait la bourse vide. Auraient-ils ainsi de quoi manger, boire et se vêtir? Ah! laissons là les mesquines considérations de l'intérêt propre, les soucis rongeurs de la vie. Sachons d'abord et sans motif intéressé, chercher ce qui plaît à Dieu: son royaume et sa justice, ce qui est pour son service et sa gloire, et nous aurons tout par-dessus. Elevons-nous au-dessus des brouillards de la plaine, et là, sur la montagne, en communion avec Dieu, nous recevrons ce qui peut concourir à l'édification de sa maison, et nous le rapporterons. Ne craignons pas le travail; «quant à l'activité, pas paresseux; soyons fervents en esprit, servant le Seigneur» (Romains 12: 11). Dieu y prendra plaisir; il sera glorifié, lorsque nous n'aurons plus un coeur occupé et préoccupé par les choses d'ici-bas qui laissent l'âme vide, altérée et languissante. Cherchons les choses qui sont en haut, comme étant ressuscités avec Christ, et que les choses de la terre descendent dans notre esprit au niveau qu'elles doivent avoir.

Ayant été ramenés dans leur pays, les Juifs qui avaient répondu à l'appel divin, s'attendaient à de riches bénédictions. Ils ne supposaient pas que, séparés de l'idolâtrie, ne servant que l'Eternel, il pût en être autrement, et ils s'étonnaient que, malgré tout leur travail, ils récoltassent si peu. Ils ne se rendaient pas compte que c'était à leur déclin dans le zèle qu'ils auraient dû avoir pour l'Eternel, qu'ils devaient attribuer leur pénurie de toutes choses. Mais Dieu met la main sur la plaie. «Vous vous attendiez à beaucoup, et voici, ce n'a été que peu; et vous l'avez apporté à la maison, et j'ai soufflé dessus», comme sur une chose de nulle valeur que le vent emporte. Le peu même qu'ils pensaient recueillir leur a été enlevé, «A celui qui a, il sera donné, et il sera dans l'abondance; mais à celui qui n'a pas, cela même qu'il a lui sera ôté». Ces Juifs n'avaient pas été des serviteurs fidèles, dévoués aux intérêts de leur Seigneur; ce qu'ils avaient, leur était ôté. Le coeur naturel se fait d'étranges illusions. Ils pensaient qu'ayant conservé leur fidélité à l'égard de certaines formes religieuses extérieures, ils pouvaient s'attendre à être bénis abondamment, et il n'en était rien. «Pourquoi? dit l'Eternel des armées», et Lui-même donne la réponse, qui nous montre clairement le fond de la pensée de son coeur: «A cause de ma maison qui est dévastée, et vous courez chacun à votre maison». Comment Dieu pouvait-il bénir dans un tel état de choses? Il voyait, d'un côté, cette maison sur laquelle ses yeux et son coeur étaient toujours (2 Chroniques 7: 16), et qui restait dévastée; et, d'un autre, le peuple qu'il avait ramené de la captivité pour la relever, et qui demeurait indifférent à cette ruine. Combien n'avaient-ils pas besoin de considérer leurs voies, afin de voir si elles étaient en harmonie avec les pensées de leur Dieu. Ils se plaignaient; mais l'Eternel n'avait-il pas à se plaindre d'eux beaucoup plus? Pouvait-il, en les bénissant, leur témoigner une approbation qu'ils ne méritaient pas? Non; la vraie marque de son amour pour eux, était, non de les bénir, mais de les châtier. «Celui que le Seigneur aime, il le discipline; et il fouette

tout fils qu'il agrée» (Hébreux 12: 5-11). Point de rosée bienfaisante, et par conséquent point de produit de la terre, mais, au contraire, la sécheresse qui flétrit tout, et anéantit le travail des mains.

Tout cela doit avoir une voix pour nous. «Considérons bien nos voies». Examinons où nous en sommes. Le Seigneur nous a accordé beaucoup de grâces et de privilèges; comment en avons-nous usé? N'avons-nous pas eu à coeur nos maisons, nos affaires, notre avancement et celui de nos enfants dans le monde, plus que la maison de Dieu, l'Eglise, ce qui est cher au coeur de Christ; et Lui-même a-t-il occupé, occupe-t-il, dans nos âmes la place qui Lui revient? La réponse se trouve dans l'état presque général des chrétiens. Beaucoup de connaissances, sans doute, car il a été beaucoup semé; mais peu de bénédiction. Et au lieu de la ferveur première, bien plutôt est-ce la langueur, la tiédeur, la sécheresse qui prédominent. Est-on rafraîchi, rassasié, heureux? Peut-on dire: «Mon âme est rassasiée comme de moelle et de graisse, et ma bouche te louera avec des lèvres qui chantent de joie»? (Psaumes 63: 5). Trop souvent il faut répondre: Non. La fraîche rosée d'en haut ne descend pas dans l'âme. On gémit, on soupire, on se plaint: «la pluie de bénédiction» ne comble pas les réservoirs (Psaumes 84: 6). On ne marche pas de force en force dans les chemins frayés par la grâce, mais on se traîne souvent avec un coeur affaissé comme sous un pesant fardeau de soucis et d'inquiétudes. Pourquoi? La réponse est simple. Il n'y a pas dans le coeur ce qu'exprime le psalmiste: le besoin de Christ, Christ comme unique objet: «O Dieu!» dit-il, «tu es mon Dieu; je te cherche au point du jour; mon âme a soif de toi, ma chair languit après toi, dans une terre aride et altérée, sans eau». Et encore: «Combien sont aimables tes demeures, ô Eternel des armées! Mon âme désire, et même elle languit après les parvis de l'Eternel; mon coeur et ma chair crient après le Dieu vivant... Tes autels, ô Eternel des armées! mon roi et mon Dieu!» Quand une fois l'âme s'oublie elle-même et ne veut que Celui qui est souverainement aimable; quand c'est Lui qui remplit constamment le coeur, «des le point du jour», et que l'on soupire, non après une amélioration quelconque des circonstances d'ici-bas, mais après une communion toujours plus intime avec le Seigneur, entrant dans les pensées de son coeur à l'égard de tout ce à quoi il prend intérêt, comme sa maison, son Assemblée; alors on est rafraîchi, rassasié, heureux, fortifié pour aller en avant, pour traverser le désert, jusqu'à ce que l'on arrive en Sion. L'heureux Paul qui ne voulait qu'une chose, connaître toujours plus Christ, et qui regardait tout le reste comme des ordures en comparaison de l'excellence de la connaissance du Sauveur, l'heureux Paul courait droit vers le but, et il invitait les chrétiens à faire comme lui. Si nous voulons posséder le même bonheur, jouir de la même bénédiction, écoutons l'exhortation: Considérez bien vos voies; et si nous sommes obligés de reconnaître que ce n'est pas Christ et ses intérêts qui ont occupé la première place dans notre vie, humilions-nous et demandons-lui de venir la prendre, et il le fera. Il dit: «Aie donc du zèle et te repens... Voici, je me tiens à la porte, et je frappe: si quelqu'un entend ma voix et qu'il ouvre la porte, j'entrerai chez lui et je souperai avec lui, et lui avec moi». Avec le retour du coeur vers Jésus, vient la bénédiction. Nous allons voir comment les Juifs reçurent l'exhortation de l'Eternel, donnée par la bouche du prophète.

2. Résultat de l'exhortation. Réveil du peuple (chapitre 1: 12-15)

Le résultat de l'exhortation adressée au résidu par le ministère d'Aggée fut que le vingt-quatrième jour du sixième mois, le peuple, avec ses gouverneurs, reprit le travail, longtemps interrompu, de la maison de l'Eternel. Trois semaines environ avaient suffi pour les restaurer, pour les amener à un état d'âme tel qu'ils pussent revenir à ce qui plaisait à Dieu. La parole qu'ils avaient entendue avait cette signification: «Souviens-toi d'où tu es déchu, et repens-toi, et fais les premières oeuvres».... «Aie donc du zèle et repens-toi», et ils avaient répondu à cette exhortation. Entrons maintenant dans les détails.

En premier lieu, remarquons que *tous*, Zorobabel, Joshua, et le reste du peuple, «*écoutèrent* la voix de l'Eternel, leur Dieu, et les paroles d'Aggée le prophète, selon la mission que lui avait donnée l'Eternel leur Dieu; et le peuple *craignit* l'Eternel». Il y eut unanimité dans les sentiments produits par la parole qui leur fut adressée. Ils reconnurent, quels fussent d'ailleurs la position du prophète, et son rang au milieu d'eux, éloquent ou non, riche ou pauvre, que le message ne venait pas de lui-même, mais qu'il était la bouche, la voix de l'Eternel, leur Dieu, qu'il tenait de Lui sa mission. Ses paroles, accompagnées de la puissance divine, se légitimaient à leur conscience, et ils *écoutèrent*. Cela ne veut pas dire simplement qu'ils entendirent, mais que leur attention fut éveillée, qu'ils sentirent dans leur coeur la force de la répréhension, et que leur conscience fut atteinte. La preuve en est qu'ils «*craignirent* l'Eternel». C'était l'action de l'Esprit de Dieu par les paroles du prophète.

Il y a là un principe que nous retrouvons partout dans la Parole. Nous voyons ici la *voix* de l'Eternel *liée* intimement aux *paroles* d'Aggée. Elle se fait entendre par son moyen, et sa mission est de la faire entendre. Il est ambassadeur pour l'Eternel, et de même qu'un ambassadeur est identifié avec celui qui l'envoie (2 Corinthiens 5: 20), ainsi le serviteur de Dieu, chargé d'une mission de sa part, est identifié avec Lui. C'est ce qui résulte des paroles du Seigneur: «Celui qui reçoit quelqu'un que j'envoie, me reçoit; et celui qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé» (Jean 13: 20; Matthieu 10: 40). Nous trouvons la contrepartie de ce passage dans cette autre parole du Seigneur: «Celui qui vous écoute, m'écoute; et celui qui vous rejette, me rejette; et celui qui me rejette, rejette celui qui m'a envoyé» (Luc 10: 16). On voit par là combien est sérieuse la responsabilité de ceux qui entendent le message délivré par un serviteur de Dieu. Quelque chétif que soit l'instrument, c'est Dieu lui-même qui parle; l'écouter, recevoir ses paroles comme étant celles du Maître qui l'envoie, c'est écouter et recevoir le Maître lui-même, Dieu par conséquent; le rejeter, c'est rejeter Jésus et sa parole, c'est mépriser Dieu lui-même. «C'est pourquoi», dit l'apôtre, «celui qui méprise, ne méprise pas l'homme, mais Dieu» (1 Thessaloniens 4: 8).

On dira: cela ne peut s'appliquer qu'à un prophète, tel qu'Aggée, ou à des apôtres directement envoyés par le Seigneur et inspirés de Dieu. C'est très vrai: seuls les apôtres inspirés pouvaient dire d'une manière absolue: «Nous, nous sommes de Dieu; celui qui connaît Dieu nous écoute; celui qui n'est pas de Dieu ne nous écoute pas: à cela nous connaissons l'esprit de vérité et l'esprit d'erreur» (1 Jean 4: 6). De nos jours il n'en est ainsi d'aucun serviteur de Dieu; cependant le principe demeure en ce sens que tout *vrai serviteur* n'apporte

pas sa parole et ses pensées, mais la parole et les pensées de Dieu. «Si quelqu'un parle, qu'il le fasse comme oracle de Dieu» (1 Pierre 4: 11). Et alors une autre responsabilité incombe aux saints; c'est d'éprouver «les esprits pour voir s'ils sont de Dieu, car beaucoup de faux prophètes sont sortis dans le monde» (1 Jean 4: 1). La pierre de touche est toujours la Parole écrite. Les Béréens «reçurent la parole avec toute bonne volonté, *examinant chaque jour les écritures* pour voir si les choses étaient ainsi» (Actes des Apôtres 17: 11). Le Seigneur n'en appelait-il pas toujours aux Ecritures, Lui qui était la vérité même? Si le serviteur est vraiment envoyé de Dieu, ses paroles se légitimeront à la conscience et au coeur des saints, qui reconnaîtront en elles ce que leur a enseigné par la Parole l'onction de la part du Saint (1 Jean 2: 20, 27).

Le serviteur lui-même doit avoir la certitude qu'il est effectivement envoyé pour porter aux âmes le message de Dieu, et alors s'effacer pour laisser parler Dieu, ne cherchant en rien à se faire valoir. Le rang, le talent, le savoir, n'y sont pour rien. «Parle-t-il les paroles de Dieu?» voilà la question. S'il le fait, alors écoutez-le, car le rejeter, c'est rejeter Dieu. Et le serviteur de son côté se demande: «Suis-je bien envoyé pour délivrer le message divin?» Si tu peux dire: Oui; j'ai répondu à l'appel de Dieu et de Christ, le seul valable, et non à un appel d'homme (Galates 1: 1), ni à un propre désir ou à un mouvement de ma propre volonté, alors «ne crains point, mais parle et ne te tais point» (Actes des Apôtres 18: 9). Qu'importe ce que disent ou pensent de toi les hommes: tu as le témoignage du Seigneur. Cela suffit, mais cela demande aussi une marche constante en la présence de Dieu, afin de ne tomber ni dans une haute idée de soi-même (Romains 12: 3), ni dans le découragement. Tel était Paul (1 Corinthiens 4: 1-4), tel nous voyons Aggée, le messenger de l'Eternel. Il délivre son message sans crainte, car c'est celui de l'Eternel. Il va troubler la quiétude dans laquelle les Juifs se sont endormis; il va secouer leur indifférence et s'élever contre cet amour de leurs aises, qui leur fait dire que le temps n'est pas venu de s'occuper de la maison de l'Eternel. Il leur fait sentir la pointe de l'épée en leur montrant avec une sorte d'ironie que tous leurs soucis et leur travail pour assurer leur bien-être n'ont abouti qu'à la ruine. Il met tout à nu. Il aurait pu craindre que les Juifs ne s'élevassent contre lui et ne le traitassent comme ils avaient fait au fidèle prophète Jérémie (Jérémie 38); et il y avait plus d'un autre exemple de leur impatience à supporter la répréhension. Peu lui importe: il délivre son message, et laisse à l'Eternel le soin d'opérer.

Et l'Eternel agit par sa parole qui est comme un marteau qui brise le roc, qui est toujours l'épée aiguë qui pénètre jusqu'aux parties les plus intimes de l'âme pour y produire la conviction et amener le jugement de soi-même.

Oui, les Juifs considérèrent leurs voies, et virent combien ils avaient dévié de leur premier zèle pour la maison de l'Eternel; combien l'amour du monde avait envahi leur coeur et chassé la pensée de ce qui plaisait à Dieu. Ils *écoutèrent*; ils laissèrent les paroles de l'Eternel descendre profondément en eux; ils s'humilièrent et «ils *craignirent* l'Eternel», et de là naquit dans leur coeur la résolution de se détourner de leurs anciennes voies pour en suivre de meilleures. C'est là l'effet produit par la réception de la Parole; c'est la preuve qu'elle a été vraiment *écoutée*: cesser de mal faire, apprendre à bien faire. Quelle chose précieuse lorsque,

dans une assemblée, la parole de Dieu apportée par un serviteur du Seigneur produit un tel fruit; que la tiédeur disparaît, que le jugement de soi-même a lieu, et que Christ redevient tout pour les âmes! L'important est que ce ne soit pas une excitation passagère, une piété semblable à la rosée du matin qui s'en va bientôt, mais un profond sentiment de la présence de Dieu, et une puissante action de sa Parole et de son Esprit sur le coeur et sur la conscience. On cesse alors d'avoir ses pensées attachées à la terre et aux intérêts terrestres; Christ et les choses qui sont en haut, Christ et l'intérêt pour ce qui le concerne et Lui est agréable, deviennent prédominants dans l'âme.

Examinons maintenant le second message de l'Eternel qu'Aggée, son messenger, apporta au peuple. Remarquons encore ici la force des expressions: «Et Aggée, le messenger de l'Eternel, parla au peuple par le message de l'Eternel, disant, etc.». Tout est de Dieu; le messenger est celui qu'il a choisi et qui vient de sa part; la parole que celui-ci adresse est le message de l'Eternel. Cela donne au messenger son poids et son autorité, et au message sa valeur. Ce message est court; quatre mots le composent, mais quel prix n'a-t-il pas! Combien le coeur de Dieu pour son peuple s'y montre avec beauté! «*Je suis avec vous*, dit l'Eternel». Les Juifs ont écouté et reçu la parole de réprimande; elle a produit son effet: ils sont prêts à obéir, ils ont reconnu leurs manquements, ils se sont tournés vers l'Eternel, et l'Eternel, qui les avait châtiés, qui les avait repris par la voix de son messenger, et qui l'avait fait dans son amour pour les ramener à Lui (Hébreux 12: 5, 6), vient, par cette même voix, et avec le même amour qui se réjouit de leur obéissance, leur donner cette assurance consolante et fortifiante: «*Je suis avec vous*». Quel Dieu que notre Dieu!

Et c'est, ainsi que nous le voyons toujours agir envers son peuple et envers ses serviteurs. On le comprend. Dans le chemin de l'obéissance on est sûr de rencontrer les obstacles provenant du monde et de l'ennemi qui s'opposent à l'oeuvre de Dieu. Combien n'a-t-on pas besoin de la précieuse certitude que, dans ce chemin, il est avec nous! Josué est devant la tâche lourde, difficile, effrayante aux yeux de la chair, de conduire le peuple à la conquête de Canaan. Il y avait bien de quoi trembler. Mais l'Eternel lui parle et l'exhorte à être ferme. Il déploie devant ses yeux le riche héritage qui doit appartenir à Israël: c'était chose bien propre à le remplir d'ardeur pour s'en emparer. Il lui dit d'être un homme très ferme et de se fortifier, lui, le Josué qui autrefois avait loué le bon pays quand les autres le décriaient, et qui, avec Caleb, avait dit au peuple: Montons hardiment. L'Eternel lui dit encore: «Tu feras hériter à ce peuple le pays que j'ai juré à leurs pères de leur donner»: c'est la certitude de la victoire. Mais tout cela n'est pas assez pour aller en avant: il faut la présence de Celui sans lequel tout manque, de Celui qui est la véritable force sans laquelle on n'est que faiblesse, et l'Eternel ajoute: «*Je serai avec toi*». Josué peut être ferme, très ferme maintenant; il a pour lui un appui que rien ne peut faire céder, une puissance à laquelle rien ne résiste: «*L'Eternel, ton Dieu, est avec toi* partout où tu iras», lui est-il dit.

Paul est arrivé à Corinthe. Les forteresses de Satan se dressent devant lui. Les richesses, le luxe, la luxure, l'idolâtrie, la philosophie humaine, tout ce qui flatte les convoitises des yeux et de la chair, tout l'orgueil de l'intelligence, de la raison, de la fausse sagesse, a élu son siège

à Corinthe, et Satan y garde sa proie avec un soin jaloux. L'apôtre sent toute sa faiblesse; il l'avoue lui-même: «J'ai été», dit-il, «parmi vous dans la faiblesse, et dans la crainte, et dans un grand tremblement» (1 Corinthiens 2: 1-3). Qu'est-il, en effet, lui, le pauvre Juif le faiseur de tentes, dépourvu de l'éloquence des rhéteurs, ignorant dans l'art de bien dire, au milieu de ce peuple raffiné, aux oreilles délicates, habituées à être flattées par des paroles harmonieuses? Que fera-t-il là? Il craint et il tremble, d'autant plus que l'opposition et la haine des Juifs se manifestent déjà. Mais le Seigneur vient lui dire: «*Ne crains point*, mais parle et ne te tais point, parce que *je suis avec toi*». Tu as mon oeuvre à faire; j'ai un grand peuple dans cette ville; ton travail ne sera pas vain. O serviteurs de Dieu qui sentez votre faiblesse devant l'oeuvre à accomplir, et qui tremblez devant la puissance des adversaires et l'opposition du monde, soyez fermes, ne craignez pas, le Seigneur est avec vous! Et vous, faibles chrétiens qui, par grâce, avez été saisis par la parole du Seigneur, et qui désirez aussi le servir dans votre mesure; vous qui avez du coeur pour Christ et son Assemblée, mais qui voyez le monde et toutes sortes de difficultés vous faire obstacle; vous qui connaissez et sentez votre impuissance, soyez sûrs que, dans le chemin de l'obéissance et d'une bonne et franche volonté, *le Seigneur est avec vous*. Jésus n'a-t-il pas dit avant de quitter les siens: «Voici, moi *je suis avec vous tous les jours*, jusqu'à la consommation du siècle»?

Le résidu avait des raisons de craindre et d'avoir besoin du secours tout puissant qu'apporte la présence du Seigneur, la certitude qu'il est avec nous. Nous avons vu que la foi avait manqué aux Juifs devant les menaces de leurs adversaires, et qu'avant même que l'édit provoqué par ceux-ci eût été rendu, ils avaient interrompu le travail du temple. L'édit ayant paru, il y avait un obstacle sérieux à ce qu'ils reprissent le travail, eussent-ils eu la foi pour le faire. Ils avaient contre eux l'édit et leurs adversaires jaloux de le faire observer. Ils avaient donc remis à des temps meilleurs la continuation de leur travail, comme si l'ennemi devait cesser un jour d'être l'ennemi, comme s'il se lasserait et de lui-même abandonnerait son dessein d'entraver l'oeuvre de Dieu. Et pendant ce temps, les pauvres Juifs, ayant abandonné ce qui aurait toujours dû être leur objet principal, s'étaient mis à s'occuper de leurs propres maisons. La foi manque, l'amour pour Dieu se refroidit, la crainte du monde envahit, et la mondanité se glisse dans le coeur. Et la bénédiction où est-elle? Evanouie — l'Eternel souffle dessus.

Mais quand le coeur a été touché et la conscience atteinte, on se tourne vers Dieu et on désire reprendre le service trop longtemps négligé. Les obstacles ont-ils donc disparu? L'édit a-t-il été rapporté? Les adversaires ont-ils eu la bouche fermée? Nullement; mais l'oeuvre est à faire, elle tient au coeur, et la voix réconfortante de l'Eternel s'est fait entendre: «*Je suis avec vous*». Quatre mots seulement, c'est tout le message, comme nous l'avons fait remarquer, mais ces quatre mots renferment toute la puissance de Dieu mise au service de la foi. Et alors qu'importent les obstacles, l'édit et les adversaires? Ah! bien-aimés, «la victoire par laquelle le monde est vaincu, c'est notre foi», et cette foi saisit la réalité de la promesse: «Je suis avec vous», et devant tout ce qui s'oppose, ou reste ferme «comme voyant celui qui est invisible».

C'est ce que nous voyons chez les Juifs; ils reprennent le travail sans rien attendre de l'homme, ainsi que nous le voyons en Esdras: «Et les prophètes, Aggée le prophète, et Zacharie, fils d'Iddo, prophétisèrent aux Juifs qui étaient en Juda et à Jérusalem, au nom du Dieu d'Israël. Alors Zorobabel, fils de Shealthiel, et Jéshua, fils de Jotsadak, se levèrent et commencèrent à bâtir la maison de Dieu qui est à Jérusalem, et avec eux, les prophètes de Dieu, qui les assistaient» (Esdras 5: 1, 2). C'est ce que nous trouvons aussi dans le livre d'Aggée, mais avec quelques détails importants sur lesquels nous reviendrons. L'édit n'avait pas été rapporté, et il y avait, sur le pays, des gouverneurs pour le roi de Perse, qui, comme c'était d'ailleurs leur devoir, viennent s'informer de ce qui se faisait: «Alors Thathnai, gouverneur de ce côté du fleuve (l'Euphrate), et Shethar-Boznaï, et leurs collègues, vinrent vers eux, et leur parlèrent ainsi: Qui vous a donné ordre de bâtir cette maison et d'achever cette muraille? Alors nous leur dîmes quels étaient les noms des hommes qui bâtissaient cet édifice. Et *l'oeil de leur Dieu* était sur les anciens des Juifs; et *ils ne les firent pas cesser* jusqu'à ce que l'affaire parvînt à Darius» (Esdras 5: 3-5). Ne voyons-nous pas en cela la réponse à leur foi et la réalisation de la promesse: «Je suis avec vous»? Dieu a écarté les ennemis des Juifs; il a incliné le coeur des nouveaux gouverneurs qui ne font pas cesser l'ouvrage, et qui dans leur rapport au roi Darius n'expriment rien d'hostile aux Juifs (Esdras 5: 6-17). Bien plus, à l'ouïe du rapport, le roi Darius (vrai successeur de Cyrus dont il respecte la mémoire) rend un édit qui, non seulement leur permet de continuer l'ouvrage, mais qui ordonne «que, des biens du roi provenant du tribut de l'autre côté du fleuve, les dépenses soient promptement payées à ces hommes, pour qu'ils ne soient pas interrompus; et que ce qui leur est nécessaire, jeunes taureaux, et béliers, et agneaux, pour les holocaustes au Dieu des cieux, froment, sel, vin, et huile, selon l'ordre des sacrificateurs qui sont à Jérusalem, leur soit donné, jour par jour, sans manquer, afin qu'ils offrent de l'encens au Dieu des cieux, et qu'ils prient pour la vie du roi et de ses fils» (Esdras 6: 8-10). On voit encore ici que l'Eternel est avec eux, et leur donne bien au delà de ce qu'ils auraient pensé. Ils étaient fidèles, obéissants, et «l'oeil de leur Dieu» peut s'arrêter sur eux, et il peut les bénir. Il en est ainsi pour nous. Dès que le sentier nous est montré, entrons-y, et Dieu nous y conduira pas à pas; il aplanira Lui-même les difficultés et fera au delà de ce que nous aurions jamais attendu. Il est impossible que Dieu manque à qui veut le servir d'un coeur sincère. Si Satan veut nous effrayer, ne disons pas comme le paresseux: «Il y a un lion rugissant sur le chemin, un lion dans les rues» (Proverbes 26: 13). Oui, il y a un lion rugissant; il tente de jeter la crainte en nos coeurs, afin de nous arrêter dans le chemin de l'obéissance; mais il y a quelqu'un qui a dompté et muselé le lion. C'est Celui qui dit: «Je suis avec vous».

Revenons aux versets 14 et 15 d'Aggée. Quelque chose avait précédé le moment où les Juifs se mirent à bâtir, et avait suivi les paroles: «Je suis avec vous». C'est l'action de l'Eternel, non sur leur coeur et leur conscience, mais en puissance dans leur esprit, afin qu'ils pussent accomplir l'ouvrage. Enchaînement merveilleux des faits! Ils écoutent les paroles de l'Eternel; ils craignent Dieu, ils ont considéré leurs voies et s'humilient; l'Eternel leur donne l'assurance de sa précieuse présence, puis «l'Eternel réveilla l'esprit de Zorobabel, fils de Shealthiel, gouverneur de Juda, et l'esprit de Joshua, fils de Jotsadak, le grand sacrificateur, et l'esprit de

tout le reste du peuple; et ils vinrent et travaillèrent à la maison de l'Eternel, leur Dieu». Il y a une similitude frappante entre ce qui se passe ici, et ce qui eut lieu avant le retour de la captivité. Cela nous fait voir que c'est l'Eternel qui accomplit tout. Il parle, il prépare, puis c'est Lui qui, pour l'exécution de ses desseins, agit dans les instruments qu'il a choisis. «Il opère en nous et le vouloir et le faire, selon son bon plaisir» (Philippiens 2: 13). Il avait réveillé l'esprit de Cyrus qui rend l'édit du retour; il réveille l'esprit des chefs, des lévites et du peuple, et ils reviennent à Jérusalem (Esdras 1: 1-5). Réveiller, c'est tirer du sommeil pour l'action; c'est sortir de la torpeur. Et c'est la parole de Dieu retentissant dans l'âme qui opère le réveil. Sans cette action puissante, les Juifs seraient restés dans l'inactivité; ils ne se seraient pas mis à l'ouvrage. Combien de chrétiens n'y a-t-il pas qui dorment enfouis dans leurs affaires et la poursuite des choses de la terre, et qui auraient besoin de céder à la voix qui leur crie: «Réveille-toi, toi qui dors, et relève-toi d'entre les morts, et le Christ luira sur toi» (Ephésiens 5: 14).

Remarquons encore ici la touchante unanimité d'action des Juifs. Tous furent réveillés et travaillèrent avec ensemble. Puisse-t-il en être ainsi parmi nous, dans toutes les assemblées! Pussions-nous, loin des vaines discussions, des déchirements causés par la propre volonté, l'esprit de parti et l'orgueil, avoir un même coeur, une même pensée, les mêmes sentiments, pour nous occuper de l'oeuvre du Seigneur et de tout ce qui se rapporte à sa gloire! (Philippiens 2: 1-5).

3. L'encouragement et la promesse (chapitre 2: 1-9)

Nous sommes transportés à environ un mois depuis que, réveillé et encouragé par la parole de l'Eternel, le résidu a repris le travail de l'édification du temple. Et voici que la parole de l'Eternel vient encore s'adresser aux Juifs par Aggée le prophète. Quelle fut l'occasion de ce nouveau message? C'était, non plus une réprimande qui, en atteignant la conscience, devait stimuler le zèle, mais ce que l'Eternel, dans ses tendres compassions, lisait dans le coeur de ce faible résidu. Preuve nouvelle de la réalité de sa parole: «Je suis avec vous», et qu'il va d'ailleurs lui répéter. Ce n'était pas seulement pour les réveiller et les exciter au travail de la maison, que l'Eternel va leur parler, mais pour les consoler, les encourager et dissiper les pensées troublantes qui surgissaient dans leurs esprits. La teneur du message nous apprend quelles étaient les pensées qui attristaient le coeur de plusieurs, et qui pouvaient avoir une influence alanguissante sur eux et par eux sur les autres. Car si les anciens sont abattus, qui soutiendra les jeunes et les faibles?

«Au septième mois, le vingt et unième jour du mois, la parole de l'Eternel vint par Aggée le prophète, disant: Parle à Zorobabel, fils de Shealthiel, gouverneur de Juda, et à Joshua, fils de Jotsadak, le grand sacrificateur, et au reste du peuple, disant: Qui est de reste parmi vous qui ait vu cette maison dans sa première gloire, et comment la voyez-vous maintenant? N'est-elle pas comme rien à vos yeux?» Telle était la pensée que l'Eternel lisait dans le coeur de plusieurs. Ils avaient vu dans toute sa grandeur le temple construit par Salomon, et, le comparant au chétif édifice que leurs mains élevaient, ils étaient abattus, presque découragés. C'est ce que décrit le livre d'Esdras: «Beaucoup d'entre les sacrificateurs, et d'entre les lévites,

et d'entre les chefs des pères, les vieillards qui avaient vu la première maison, pleuraient à haute voix lorsque les fondements de cette maison furent posés devant leurs yeux». Voilà ce qui était arrivé quand ils avaient posé les fondements du temple. Et maintenant qu'ils reprenaient l'ouvrage, les mêmes pensées revenaient agiter leur âme. Mais l'Eternel les connaissait, et il vient au-devant de ces troubles de leur coeur pour les apaiser. C'est comme s'il leur disait: «Je sais ce qui cause la souffrance que vous ressentez; vous gémissiez en voyant l'insignifiance de l'oeuvre que vous poursuivez; mais j'ai pour vous des consolations.

En effet, comme nous l'avons dit, le contraste était grand entre les circonstances où le résidu se trouvait, et celles dans lesquelles le temple de Salomon fut érigé. Alors il s'élevait par les soins d'un roi puissant, dominant sur un peuple libre. Ce roi employait pour sa construction les immenses richesses accumulées par son père, et des sujets tributaires étaient ses ouvriers. L'arche, le trône du Dieu d'Israël, était dans le sanctuaire, et la gloire de l'Eternel remplissait le temple d'une manière visible. Et maintenant le résidu, dépendant d'un monarque étranger, au milieu d'ennemis, avec de faibles ressources, fruits de contributions volontaires, édifiait un modeste édifice, dans lequel il n'y avait point d'arche à abriter, ni de gloire, aucun signe visible de la présence de Dieu pour les encourager. Tout leur disait leur faiblesse et la ruine, et ceux qui avaient des sentiments plus profonds devaient se dire: «Ce sont les péchés du peuple, ce sont nos péchés qui nous ont réduits à cet état». N'y avait-il pas de quoi s'attrister, gémir et se décourager? Nous pouvons sympathiser avec eux, lorsque nous pensons à ce qu'était au commencement la maison de Dieu, l'Assemblée, à la ruine au milieu de laquelle nous sommes aujourd'hui, à notre faiblesse et à notre chétivité, quand en nous humiliant, nous nous efforçons, non de rétablir, mais de marcher selon les principes que nous trouvons dans la Parole et qui rassemblaient les saints d'autrefois.

l'Eternel, nous l'avons dit, connaissait ce qui pesait sur le coeur du pauvre faible résidu. Et il n'y a rien de plus précieux et de plus consolant, quand une fois on l'a compris, que ce tendre intérêt que le Seigneur prend à ce qui concerne les siens. Avant même qu'ils aient rien exprimé, il vient au-devant de ce qui agite leur âme. Voyez au quatorzième chapitre de Jean. Les disciples ont entendu le Seigneur annoncer son départ, puis la trahison de l'un d'eux, le reniement d'un autre. Ils sont là, consternés, on peut le dire. Mais Jésus ouvre la bouche et leur dit: «Que votre coeur ne soit pas troublé», et il développe toutes les raisons qu'ils ont de bannir la crainte et le découragement. Nos coeurs diront parfois: «Nous désirons te servir, Seigneur; nous sommes occupés à ce que tu nous donnes à faire; mais que c'est peu ce que nous faisons combien nous sommes chétifs devant la tâche! Que de difficultés nous entourent! Que d'obstacles se dressent devant nous!» Et le Seigneur répond: «Je sais tout cela; mais que ton coeur ne se trouble pas: aie confiance en moi; ne perds pas courage». Oui, rien n'est plus propre à nous soutenir que de nous dire: «Mon Père sait; mon Sauveur connaît tout. Il ne me laissera pas; il ne m'abandonnera point». Quelle paix, quel repos d'esprit seraient les nôtres, si nous écoutions sans cesse la voix de Jésus disant: «Croyez aussi en moi; confiez-vous en mon amour.

Tout en étant assuré de l'intérêt que Dieu prend à ce qui nous concerne, nous n'avons pas moins besoin d'encouragements directs. L'Eternel ne manque pas de les donner à son peuple, au résidu qui marche dans l'obéissance, mais qui sent sa faiblesse et qui comprend la ruine où il se trouve, et quelle en est la cause. La confession d'Esdras (9: 6, 7) et celle de Néhémie (9: 33-37), nous montrent qu'ils ne l'ignoraient pas. Examinons donc les encouragements que l'Eternel donne aux Juifs par la bouche de son prophète. Il y a d'abord une exhortation qui semble contraster étrangement, mais d'une manière très belle, avec cette parole: «N'est-elle pas comme rien à vos yeux?» Le prophète dit: «Mais maintenant, sois fort, Zorobabel, dit l'Eternel, et sois fort, Joshua, fils de Jotsadak, grand sacrificateur, et soyez forts, vous, tout le peuple du pays, dit l'Eternel, et travaillez». Ne vous inquiétez pas si ce que vous faites est un rien à vos yeux. Il n'est pas bon d'avoir de hautes pensées ni de soi, ni de ce que l'on fait. Dieu ne mesure pas la valeur du travail à son apparence extérieure, à ce qui frappe le regard de l'homme; il regarde au coeur. Mais quelle que soit l'oeuvre, pour l'accomplir, il faut être *fort*; chacun d'ailleurs a à *travailler*. Remarquons en effet que l'exhortation ne s'adresse pas seulement à Zorobabel et à Joshua, mais à tous, car chacun, fût-ce le plus faible, a sa fonction dans le service du Seigneur. «Les membres du corps qui paraissent être les plus faibles sont nécessaires», dit l'apôtre (1 Corinthiens 12: 22). Il y a des différences, sans doute, dans la position et quant à l'étendue de la responsabilité; par exemple, nous voyons les anciens d'Ephèse être responsables du troupeau qui leur est confié, mais chaque partie du corps opère selon sa mesure l'accroissement de ce corps pour l'édification de lui-même en amour (Ephésiens 4: 16). Que le Seigneur donne à chaque croyant d'être bien pénétré de cette importante vérité qu'il a à agir pour le service du Maître, que si humble que soit sa position, si petite sa tâche, elle est nécessaire pour l'achèvement de l'ensemble, que la plus petite pierre a sa place marquée dans l'édifice. Il en était ainsi pour la construction de la maison de Dieu à Jérusalem. L'Eternel reconnaît et place au premier rang le gouverneur et le grand sacrificateur; mais seuls qu'eussent-ils pu faire? Tout le peuple du pays était nécessaire. L'Eternel les avait tous dans sa pensée pour accomplir l'ouvrage de sa maison. Les principaux dirigeaient; les lévites assignaient à chacun leur place et encourageaient; les uns charriaient les bois, les autres amenaient les pierres que d'autres posaient, peut-être y en avait-il qui n'apportaient qu'un seau d'eau, mais à tous et à chacun Dieu disait: «Soyez forts et travaillez;» le concours de tous était nécessaire. Notre Seigneur et Maître a besoin de chacun de nous pour son oeuvre sur la terre, nous le redisons encore. Se laisser aller, à l'insouciance et à l'indifférence quant au témoignage que nous avons à rendre, est coupable; d'un autre côté, se décourager parce que nous voyons beaucoup de faiblesse et de misères dans les assemblées, n'honore pas le Seigneur. L'exhortation est: «Soyez forts et travaillez», et encore: «Redressez les mains lassées et les genoux défaillants» (Hébreux 12: 12).

Mais où se trouve la source de la force qui relève les coeurs abattus, et qui rend le plus faible capable de travailler, et de travailler avec énergie? Dans le Seigneur et dans la parole même qu'il nous adresse. Gédéon se refusait à accepter la mission que l'Ange de l'Eternel lui donnait. «Mon millier est le plus pauvre en Manassé, et moi je suis le plus petit dans la maison de mon père», disait-il. Mais l'Eternel le regarde et lui dit: «Va avec cette force qui est en toi»,

et «moi je serai avec toi» (Juges 6); et Gédéon délivra Israël. Ainsi on peut se sentir faible, et il est bon de reconnaître son impuissance, mais la foi saisit le Seigneur et sa Parole, qui donne l'assurance qu'il est avec nous, et de faible on devient fort. C'est ainsi que l'Eternel disait à Josué: «Fortifie-toi et sois ferme... fortifie-toi et sois très ferme... car l'Eternel, ton Dieu, est avec toi partout où tu iras» (Josué 1: 6-9). A Timothée, dans les temps fâcheux qui commençaient déjà, Paul dit: «Fortifie-toi dans la grâce qui est dans le Christ Jésus» (2 Timothée 2: 1). Et à nous tous vient l'exhortation: «Fortifiez-vous dans le Seigneur et dans la puissance de sa force» (Ephésiens 6: 10).

L'Eternel ne se bornait donc pas à exhorter le résidu juif à être fort et à travailler. Il y ajoutait de puissants motifs, dont le premier est le renouvellement de l'assurance qu'il était avec eux. «Soyez forts et travaillez; car *je suis avec vous*, dit l'Eternel des armées». C'est bien, en effet, la chose propre à encourager et à rendre capable de travailler. On n'est pas seul; on a avec soi la force toute puissante de Dieu. Lui, l'Eternel, collaborait, pour ainsi dire, avec eux à l'oeuvre qui lui tenait à coeur. Si peu apparente qu'elle fût aux yeux des hommes et aux leurs, si mesquin que semblât l'édifice qui s'élevait, il était bien grand, puisque Dieu lui-même y prenait plaisir et était avec ceux qui y travaillaient. En effet, c'était sa maison, la maison du Dieu de gloire, bien au-dessus de tous les plus somptueux édifices élevés par l'art et le génie des Grecs et des Romains, ou par la puissance des Egyptiens. Il en était ainsi de l'oeuvre au commencement quand, par les mains d'ouvriers du Seigneur, s'élevait l'édifice de l'Assemblée. C'était chétif et méprisable aux yeux des hommes, et qu'étaient ceux qui y travaillaient? De pauvres pêcheurs de Galilée, un Paul, faiseur de tentes, un Aquilas et une Priscilla, et bien d'autres aussi obscurs. Mais ce qu'ils fondaient et édifiaient était la maison de Dieu, une oeuvre qui, achevée dans l'éternité, sera un temple saint; c'est ce qui est cher au coeur de Christ, plus grand et plus glorieux que tout ce que les hommes avec leur génie auront jamais édifié, car leurs ouvrages passeront, mais l'Eglise, le tabernacle de Dieu, subsistera à jamais avec la terre nouvelle. Et ces ouvriers du Seigneur, méconnus et méprisés du monde, étaient des «collaborateurs de Dieu» (1 Corinthiens 3: 9). Le Seigneur qui leur avait dit: «*Je suis avec vous* jusqu'à la consommation du siècle», «coopérait avec eux», tandis qu'ils «prêchaient partout» (Marc 16: 20). Ils pouvaient raconter à leurs frères «toutes les choses que *Dieu avait faites avec eux*» (Actes des Apôtres 14: 27). Et quelle que soit aujourd'hui notre faiblesse, le Seigneur qui ne change pas, collabore avec ceux qui travaillent pour Lui: il est avec nous. Quelle consolation et quel encouragement!

Rien ne pouvait fortifier le résidu comme la certitude de la présence de l'Eternel avec eux. Il n'y en avait pas de signe visible, c'est vrai. Mais la foi saisissait la parole qu'il avait dite par le prophète. Et la foi, quand elle est en exercice, «est l'assurance des choses qu'on espère, et la conviction de celles qu'on ne voit pas» (Hébreux 11: 1). Les yeux de leur foi contemplaient donc au milieu d'eux Celui qui est invisible, étendant le bras de sa puissance pour les soutenir et les protéger: «*Je suis avec vous*». Puissions-nous saisir la réalité de ces paroles!

Là ne se borne pas l'encouragement que l'Eternel donne au résidu. Il en appelle, pour les fortifier, à sa fidélité immuable. «La parole selon laquelle j'ai fait alliance avec vous, lorsque

vous sortîtes d'Egypte, et mon Esprit, demeurent au milieu de vous; ne craignez pas», leur dit-il. C'était Lui qui était intervenu en faveur d'Israël, son peuple, esclave en Egypte, et qui lui avait rappelé par la voix de Moïse l'alliance autrefois traitée avec leurs pères, Abraham, Isaac et Jacob (Exode 6: 4). Selon les paroles de cette alliance, Dieu avait fait sortir d'Egypte les Israélites, et cette parole immuable comme Lui-même subsistait pour le résidu: elle demeurait au milieu d'eux. Rien ne pouvait l'anéantir. Remarquons que ce résidu est identifié, avec le peuple qui sortit d'Egypte. «J'ai fait alliance avec *vous*, lorsque *vous* sortîtes d'Egypte», est-il dit. Ils avaient peu de force lorsqu'ils échappèrent au joug du Pharaon, mais l'Eternel, dans la nuée, était avec eux, les délivrait et accomplissait ses promesses (Exode 13: 21, 22; 14: 19, 20); et maintenant, faibles aussi, ils avaient, pour les soutenir, la même parole du Dieu qui ne peut mentir.

Quelle précieuse assurance pour le résidu! Cette parole, la parole de Dieu qui demeure éternellement la même, au milieu des fluctuations de l'esprit humain, des défaillances du coeur et des manquements de la vie; cette parole, dans la ruine où ils se trouvent, parole d'une alliance indestructible entre l'Eternel et eux, et qui assure leur relation avec Lui, elle était pour eux, après dix siècles, la même que lorsque l'Eternel agissait en puissance et faisait triompher le peuple sur le Pharaon et ses armées. Que pouvaient-ils craindre? Bien qu'invisible, le même Dieu était avec eux, et sa parole puissante qui frappait l'Egypte et fendait la mer Rouge, demeurait au milieu d'eux.

N'en est-il pas ainsi pour nous? Certes, dans la ruine de la maison de Dieu sur la terre, nous avons, comme le résidu, Jésus avec nous et sa parole qui demeure «éternellement». Ses desseins de grâce ne peuvent faillir à cause de l'infidélité de l'homme. «Si nous sommes incroyables, lui demeure fidèle, car il ne peut se renier lui-même» (2 Timothée 2: 13). Les dons de puissance ont disparu, les enfants de Dieu sont dispersés, l'erreur se multiplie, la marée de l'incrédulité monte, mais la parole de Dieu demeure comme un roc inébranlable. «Toute chair est comme l'herbe», les desseins de l'homme se flétriront, «mais la parole du Seigneur demeure éternellement» (1 Pierre 1: 24, 25), et c'est cette parole qui nous a été annoncée pour notre salut, notre espérance, et la consolation de nos âmes. Elle est immuable: le Seigneur dit: «Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point» (Matthieu 24: 35). «Sa parole est établie à toujours dans les cieux» (Psaumes 119: 89). La seconde épître à Timothée nous la montre comme la suprême ressource dans les temps fâcheux (3: 14-17); Pierre, dans sa seconde épître, et pour les mêmes temps, nous exhorte à nous en souvenir (3: 1, 2). Attachons-nous donc à cette Parole, lampe à nos pieds, lumière dans notre sentier, vivante et permanente, épée pénétrante, jugeant tout dans nos pensées et notre coeur, mais révélant Christ et sa grâce parfaite. Puissions-nous être comme ceux de Philadelphie à qui le Seigneur dit: «Tu as peu de force, et tu as gardé ma parole, et tu n'as pas renié mon nom».

Un troisième motif d'encouragement est donné aux Juifs qui construisaient le temple. Avec la parole du Dieu fidèle, ils avaient aussi son Esprit qui demeurait au milieu d'eux. Nous savons que l'Esprit reposait sur Moïse (Nombres 11: 17), que l'Esprit de la sainteté de l'Eternel, était au dedans de lui (Esaïe 63: 11), pour conduire les Israélites à travers les dangers et les

difficultés, le bras magnifique de l'Eternel les faisant marcher par la droite de Moïse. Le même Esprit de force demeurait au milieu du faible résidu, comme le passage suivant nous le fait voir: «C'est ici la parole de l'Eternel à Zorobabel, disant: Ni par force, ni par puissance, mais par mon Esprit, dit l'Eternel des armées. Qui es-tu, grande montagne, devant Zorobabel? Tu deviendras une plaine» (Zacharie 4: 6, 7). Ainsi, non par force, ni par puissance humaine, mais par celle de l'Esprit qui autrefois agissait en Moïse, tout obstacle, figuré par la grande montagne, disparaissait, toute difficulté était aplanie. Les Juifs pouvaient hardiment aller en avant pour accomplir leur ouvrage; tout leur serait fourni, et leurs ennemis ne pourraient rien contre eux. Ils n'avaient rien à craindre.

Or, dans ces derniers et mauvais jours, nous avons aussi, avec la présence du Seigneur et sa Parole au milieu de nous, l'Esprit Saint, l'Esprit de vérité qui demeure avec nous éternellement et qui est en nous. Il est l'onction de la part du Saint pour nous enseigner toutes choses; il nous scelle comme enfants de Dieu, et nous met en communion avec le Père et le Fils; il est les précieuses arrhes de notre héritage et vivifie notre espérance. Mais en même temps, il est non pas «un esprit de crainte, mais de puissance, et d'amour, et de conseil» (2 Timothée 1: 7); non pas un Esprit de servitude pour être dans la crainte, mais d'adoption. C'est pourquoi l'exhortation: «Ne craignez pas», adressée aux Juifs, s'applique aussi à nous.

Que d'exhortations à ne pas craindre ne trouvons-nous pas dans la Parole! C'est que nos pauvres coeurs, qui connaissent si peu Dieu, sa puissance et sa bonté, manquent beaucoup de confiance, d'une entière confiance en Lui. Nous sommes dans la crainte, et son amour veut la dissiper. Ecoutons les déclarations du Seigneur. Sans doute elles s'adressent à Israël, mais ne seraient-elles pas aussi pour nous, son peuple céleste? Toutes choses n'ont-elles pas été écrites «pour nous servir d'avertissement, à nous que les fins des siècles ont atteints»? (1 Corinthiens 10: 11). «Ne crains point, toi Jacob, vermisseau! et vous, hommes d'Israël. Moi, je t'aiderai, dit l'Eternel, et ton rédempteur, le Saint d'Israël» (Esaïe 41: 14). «Ne crains point, car je t'ai racheté; je t'ai appelé par ton nom; tu es à moi» (Esaïe 43: 1). Le résidu connaissait sans doute ces paroles, et c'est pourquoi il pouvait dire: «Je ne craindrai aucun mal, car tu es avec moi» (Psaumes 23: 4). «Quand une armée se lèverait contre moi, je ne craindrais pas» (Psaumes 27: 3).

Comme nous l'avons dit, ces exhortations à ne pas craindre sont aussi pour nous, et pleins de confiance nous pouvons dire: «Je ne craindrai pas» (Hébreux 13: 6). Mais, au milieu du monde hostile qui nous entoure, en butte aux attaques d'un ennemi à la fois subtil, méchant et puissant, faibles comme nous le sommes, est-il étonnant si parfois nous tremblons? Mais, outre les paroles que l'Eternel adressait à son peuple, nous avons celles que Jésus disait à ses disciples autrefois, et qui demeurent pour nous: «Que votre coeur ne soit pas troublé. Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi». — «Ayez bon courage, j'ai vaincu le monde». Pauvre résidu que nous sommes, il nous dit encore: «Ne crains pas, petit troupeau». Oui, précieux Sauveur, ton amour parfait et ta présence au milieu de nous, sont là pour ôter toute crainte de nos coeurs. Tu es digne de toute notre confiance; établis-la dans nos âmes!

Ces encouragements que l'Eternel donnait au résidu prouvaient qu'il était avec eux et pour eux. Avec eux dans ce travail qui était à sa gloire et comme un témoignage de sa présence, pour eux contre tous les ennemis qu'ils auraient pu redouter. Et «si Dieu est pour nous, qui sera contre nous». Mais un dernier et bien précieux encouragement leur est donné, qui devait les consoler lorsqu'ils s'affligeaient de voir leur oeuvre actuelle si chétive. L'Eternel place devant eux l'avenir. Il fait briller devant leurs yeux une espérance glorieuse: cette espérance qui est le fil d'or courant à travers tout l'Ancien Testament, réunissant en un ses diverses parties, mais qui n'a pas encore reçu pour le peuple juif son entier accomplissement. «Or l'espérance» — fondée sur les promesses de Dieu — «ne rend pas honteux». Voici la teneur de la promesse qui devait soutenir le résidu juif d'alors, et qui, sans doute, sera l'attente du résidu dans l'avenir. «Ainsi dit l'Eternel des armées: Encore une fois, ce sera dans peu de temps, et j'ébranlerai les cieux et la terre, et la mer et la terre sèche; et j'ébranlerai toutes les nations. Et l'objet du désir de toutes les nations viendra, et je remplirai cette maison de gloire, dit l'Eternel des armées. L'argent est à moi, et l'or est à moi, dit l'Eternel des armées: la dernière gloire de cette maison sera plus grande que la première, dit l'Eternel des armées, et dans ce lieu, je donnerai la paix, dit l'Eternel des armées». Remarquons que c'est toujours la maison qui est dans la pensée de l'Eternel, et qu'à ses yeux, à travers toutes les vicissitudes du temps, et quel que soit son aspect extérieur, elle est toujours la même, le centre de rassemblement de son peuple, le lieu où il a mis son nom, où sa présence se trouve. La première gloire de la maison avait été grande aux jours de Salomon. L'édifice que ce roi avait élevé était d'une splendeur merveilleuse, comme nous le voyons décrit dans les livres des Rois et des Chroniques. Tous les anciens et les chefs d'Israël avec l'assemblée d'Israël se trouvaient présents à la dédicace du temple. La foule des sacrificateurs et des lévites offraient des victimes sans nombre devant l'arche. Et lorsque ce trône de l'Eternel, le marchepied de ses pieds, eut été porté sous les ailes des chérubins, au son des trompettes mêlé à celui des autres instruments de musique et à la voix des chantres, célébrant la bonté immuable du Dieu d'Israël, alors la maison de Dieu fut remplie d'une nuée, symbole visible de la présence et de la gloire de l'Eternel. Rien de semblable aux jours d'Aggée. Toutefois c'était la même maison, et l'oeil de la foi percevait la présence de Celui qui avait dit: «Je suis avec vous;» et ce même regard de la foi perçant les voiles de l'avenir, était appelé à contempler la dernière gloire de la maison bien supérieure à celle qui s'était vue aux jours du roi, fils de David.

Pourquoi la dernière gloire de la maison devait-elle être si grande? C'est qu'elle se lie à la venue de Celui qui est le grand objet de la prophétie, à Christ qui est présenté ici par l'Esprit de Dieu comme «l'objet du désir des nations». C'est Lui qui doit rétablir le royaume pour Israël et faire cesser les désolations de Jérusalem, Lui, le Seigneur cherché et attendu par Israël persécuté aux derniers jours, et qui viendra soudain à son temple, l'Ange de l'alliance en qui le résidu prendra plaisir (Actes des Apôtres 1: 6; Daniel 9: 2, 24-27; Malachie 3: 1). Remarquons bien que ce n'est pas Christ à sa première venue, dont parlent Aggée et Malachie. Rien dans ces prophéties ne se rapporte à cette époque. On peut y voir une certaine application au moment où le premier-né est introduit dans le monde, mais il ressort avec évidence des paroles de ces prophéties, qu'il est question de la seconde venue de Christ, puisqu'elles

annoncent les jugements qui l'accompagneront. En effet, on ne peut pas dire que lors de la naissance de l'humble enfant de Marie à Bethléem, il y ait eu un ébranlement général des cieux et de la terre et des nations. Au contraire, tout était en paix dans le vaste empire romain, et la venue du Seigneur dans ce monde passa inaperçue, sauf pour les anges et quelques croyants. De plus, l'épître aux Hébreux, en citant le passage d'Aggée qui nous occupe, montre clairement que l'événement est encore à venir: «Encore une fois», est-il dit, «je secouerai non seulement la terre, mais aussi le ciel» (Hébreux 12: 26). Et la suite du passage fait bien voir qu'il s'agit de la seconde venue de Christ, lorsque les choses muables céderont la place aux choses immuables. L'épître aux Hébreux va sans doute plus loin, car partout elle nous présente les choses célestes et permanentes en contraste avec les terrestres qui devaient avoir une fin; mais pour les Juifs, il y a aussi dans cette épître une vue sur les bénédictions qui les attendent sur la terre quand sera établi le royaume de Christ, le cinquième et dernier empire, qui ne pourra être ébranlé, et que le Seigneur à la fin remettra à Dieu le Père.

L'Écriture montre toujours la seconde venue de Christ précédée et accompagnée de grands bouleversements dans le monde politique et social, et de plaies et de fléaux tombant sur les hommes, parce que Christ apparaît alors pour le jugement de l'iniquité parvenue à son comble. Lisons en Matthieu 24, ce que le Seigneur dit à ses disciples en réponse à leur question: «Dis nous quand ces choses arriveront, et quel sera le signe de ta venue et de la consommation du siècle?» Voici les paroles de Jésus en rapport avec les derniers termes de la question: «Et aussitôt après la tribulation de ces jours-là, le soleil sera obscurci, et la lune ne donnera pas sa lumière, et les étoiles tomberont du ciel, et les puissances des cieux seront ébranlées. Et *alors* paraîtra le signe du fils de l'homme dans le ciel: et alors toutes les tribus de la terre se lamenteront et verront le fils de l'homme venant sur les nuées du ciel, avec puissance et une grande gloire» (versets 29, 30; voyez aussi Luc 21: 25-27). Dans l'Apocalypse, nous trouvons: «Et je vis, lorsqu'il ouvrit le sixième sceau: et il se fit un grand tremblement de terre, et le soleil devint noir comme un sac de poil, et la lune devint tout entière comme du sang; et les étoiles du ciel tombèrent sur la terre, comme un figuier, agité par un grand vent, jette loin ses figues tardives. Et le ciel se retira comme un livre qui s'enroule, et toute montagne et toute île furent transportées de leur place. Et les rois de la terre, et les grands, et les chiliarques, et les riches, et les forts, et tout esclave, et tout homme libre, se cachèrent dans les cavernes et dans les rochers des montagnes; et ils disent aux montagnes et aux rochers: Tombez sur nous, et tenez-nous cachés de devant la face de celui qui est assis sur le trône, et de devant la colère de l'Agneau; car le grand jour de sa colère est venu, et qui peut subsister?» (chapitre 6: 12-17). Beaucoup d'autres passages décrivent le trouble et la terreur de ces jours-là; le bouleversement de tout l'ordre de choses ici-bas.

Il est certain que maintenant déjà, il y a dans le monde politique et social tout entier un malaise très grand, un équilibre si instable que le moindre choc peut le détruire. Les jalousies entre nations, les menées anarchistes, socialistes et révolutionnaires sont un danger incessant. Les hommes, à la vérité, font leurs efforts pour maintenir ce qui existe; et tant que les saints sont encore sur la terre, et que l'Évangile de la grâce est annoncé, Dieu, et non les

hommes, conservera l'ordre actuel. Mais nuls efforts humains n'arriveront à procurer une paix stable, une tranquillité durable. L'état de choses où nous sommes, dans lequel fermentent tant d'éléments divers et tendant à la ruine, ne durera pas. Le mal que nous voyons déjà si grand se développera de plus en plus, et abandonné à lui-même, l'homme ne pourra lui opposer une digue. Les principes anarchistes prévaudront, toute autorité sera méconnue et méprisée, un bouleversement complet aura lieu dans l'ordre politique et social; l'effroi remplira les coeurs, les hommes chercheront vers qui se tourner pour échapper à leur angoisse, mais ce ne sera pas vers Dieu. Du sein de l'anarchie surgira une puissance qui dominera les vagues tumultueuses des peuples en désordre, et semblera rétablir l'ordre et la paix parmi les nations qui ont rejeté Christ. Mais cette puissance ne sera pas de Dieu; elle sortira de l'abîme. Inspirée par l'Antichrist, elle persécutera les saints, blasphémera Dieu et favorisera l'idolâtrie. Cependant les hommes s'attacheront à elle comme à un sauveur. Sera-ce donc la paix et le bonheur? Non; les chapitres 8 à 18 de l'Apocalypse démontrent que la soumission au trône de méchanceté ne les donnent pas, et que des jugements terribles atteindront ceux qui, méprisant la vérité, auront cru au mensonge. Comment l'homme sans Dieu pourrait-il vraiment prospérer? Comment ceux qui se prosterneront devant l'homme de péché goûteraient-ils la paix? «Il n'y a point de paix pour les méchants, a dit mon Dieu». Aussi cette paix que l'homme aura cru atteindre est-elle une illusion: «Lorsqu'ils diront: Paix et sûreté, une ruine subite les atteindra», et ils n'échapperont point au juste jugement de Dieu.

C'est alors que viendra «l'objet du désir des nations», et Lui apportera au monde la vraie paix. Alors s'accomplira ce que les anges ont proclamé à sa première venue: «Sur la terre, paix». Mais ce sera par le jugement des méchants. Le règne de ceux-ci ne peut durer; sur les ruines de leur domination s'établira le règne de paix et de justice de Christ. Mais pourquoi est-il nommé «l'objet du désir des nations», puisque le monde l'a rejeté et ne veut point de Lui? C'est qu'au fond de l'âme humaine, il y a un désir ardent de voir cesser les maux, les peines, les troubles, les angoisses et les larmes; de voir loin les amertumes, les souffrances, les deuils, et ce qui les cause. Au fond de tout coeur, il y a un profond besoin de repos et de bonheur. Christ seul peut répondre à cette soif de l'âme et faire cesser ces soupirs. Les hommes l'ignorent, mais le besoin est là, et ils s'égareront en cherchant à le satisfaire en dehors de Dieu et de Christ. Ils se laissent leurrer par tout ce qui leur offre un semblant de repos. N'est-ce pas ainsi que l'homme de péché, le suppôt de Satan, agira pour séduire les âmes? Il fera sans doute des signes et des miracles pour frapper l'imagination et établir son pouvoir, mais il promettra aussi la paix et la sécurité, et l'homme trompé par cette ruse de Satan, croira voir la fin de ses soupirs. Assurément le désir *conscient* de Christ n'existe pas chez ceux qui ne le connaissent pas, mais un désir *inconscient* de voir quelqu'un qui mette fin aux douleurs se trouve chez tout homme, dans toutes les nations. Et c'est ainsi que Christ est l'objet du désir des nations; c'est de Lui que les nations ont besoin; et *viendra* et établira la paix et la justice, soit dans les relations des gouvernements entre eux, (quelle différence avec ce qui existe aujourd'hui!) soit dans les relations mutuelles des hommes. Le rêve d'un temps où il n'y aura plus de guerres sera réalisé, sans qu'il soit besoin de conférences de la paix. «Les nations s'agitent tumultueusement, les royaumes sont ébranlés; il a fait entendre sa voix: la terre s'est fondue...

Venez, voyez les actes de l'Eternel, quelles dévastations il a faites sur la terre! Il a fait cesser les guerres jusqu'au bout de la terre; il brise les arcs et met en pièces les lances, il brûle les chariots par le feu» (Psaumes 46: 6-9). Après l'orage terrible des jugements, viendra le calme bienfaisant du règne de paix. Et ce ne sera pas seulement dans les relations des gouvernements et des hommes entre eux que la justice sera établie, mais dans les coeurs auront pris fin les soupirs et les gémissements; les larmes seront essuyées, et l'on n'entendra plus la voix des pleurs (Esaïe 65: 19). L'objet du désir des nations viendra, et un soupir inexprimable de soulagement soulèvera la poitrine de la création tout entière. Ce nom ne convient-il pas bien à Christ? Heureux temps que ceux décrits en Esaïe 2 et 32, lorsque, «à la fin des jours, *la montagne de la maison de l'Eternel* sera établie sur le sommet des montagnes, et sera élevée au-dessus des collines, et que toutes les nations y afflueront; et beaucoup de peuples iront, et diront: Venez, et montons à la montagne de l'Eternel, à *la maison du Dieu de Jacob*, et il nous instruira de ses voies, et nous marcherons dans ses sentiers» (Esaïe 2: 2, 3). Alors «un roi régnera en justice, et des princes domineront avec droiture; et il y aura un homme qui sera comme une protection contre le vent et un abri contre l'orage, comme des ruisseaux d'eau dans un lieu sec, comme l'ombre d'un grand rocher dans un pays aride» (32: 1, 2). Les nations connaîtront alors Celui qui, d'une manière inconsciente, était l'objet de leur désir. Sous son règne, elles goûteront le repos, et seront rafraîchies par sa présence. Béni soit l'Eternel qui présente à ce pauvre monde une telle perspective!

Et c'est alors, quand l'objet du désir des nations sera venu, que la maison, celle dont parle Esaïe, aussi bien qu'Aggée, sera remplie de gloire. «Et je remplirai *cette* maison de gloire». Remarquons ce mot *cette* qui indique l'unité de la maison dont nous avons déjà parlé. Bien que ruinée, puis reconstruite à diverses reprises, splendide ou sans éclat, c'est la même maison. Actuellement, elle n'existe pas. Sur son emplacement s'élève l'édifice consacré au faux prophète. Mais elle sera de nouveau édifiée à Jérusalem, car les yeux de l'Eternel ne cessent pas de reposer là où une fois il a mis son nom. L'infidélité de son peuple ne peut l'empêcher d'accomplir ses desseins. Le temple nouveau de l'avenir décrit par Ezéchiel, animé de l'esprit prophétique, est identifié avec celui que le pauvre résidu érigeait. «Je remplirai *cette* maison de gloire». La gloire, c'est la présence du Seigneur avec toutes les perfections de son Etre. Cette présence autrefois se manifesta d'une manière sensible par la nuée qui remplissait le tabernacle au désert, et le temple en Canaan. Dans l'Eglise, le jour de la Pentecôte, la présence de Dieu par l'Esprit remplit la maison spirituelle composée des croyants, et se montra d'une manière sensible aussi. «Il se fit tout à coup du ciel un son, comme d'un souffle violent et impétueux, et il remplit toute la maison où ils étaient assis. Et il leur apparut des langues divisées, comme de feu; et elles se posèrent sur chacun d'eux. Et ils furent tous remplis de l'Esprit Saint, et commencèrent à parler d'autres langues» (Actes des Apôtres 2: 2-4). Quant au temple des fils de la transportation, la présence de l'Eternel, sans signe visible, s'affirmait pour la foi de ceux qui recevaient la parole: «Je suis avec vous». Et de même aujourd'hui, sans manifestation extérieure, la présence de Jésus au milieu des deux ou trois assemblés en son nom, n'est pas moins une réalité vivante pour ceux qui croient à sa parole: «Je suis au milieu d'eux».

Mais dans le temps à venir, lorsque les tribus d'Israël et de Juda, ramenées dans leur terre, auront mené deuil, se seront repenties et auront reçu Jésus comme leur Messie et leur Roi, lorsque le temple aura été réédifié à Jérusalem au milieu du peuple lavé de ses péchés (Ezéchiel 36: 24-38; et 37, en particulier les versets 26-28), alors la gloire de l'Eternel viendra remplir la maison. «Et voici», dit le prophète, «la gloire du Dieu d'Israël venait du côté de l'orient; et sa voix était comme une voix de grandes eaux, et la terre était illuminée par sa gloire... Et la gloire de l'Eternel entra dans la maison par le chemin de la porte qui regardait vers l'orient... Et voici la gloire de l'Eternel *remplissait* la maison» (Ezéchiel 43: 1-6). Ainsi «la dernière gloire de cette maison sera plus grande que la première», que celle même du temple si magnifique élevé par Salomon. Dans celle-ci était la nuée. Elle n'illuminait pas la terre. L'Eternel y demeurait caché; il habitait l'obscurité profonde. Dans le dernier état de la maison, la gloire entre, telle qu'elle est décrite par le prophète au premier chapitre de son livre, et sa splendeur illumine la terre; de Jérusalem sortira la lumière pour éclairer les nations.

Et qui fournira les richesses nécessaires pour que le temple réponde à la gloire qui le remplira? Telle pouvait être la question que se posaient les Juifs à qui s'adressait Aggée. «L'argent est à moi, et l'or est à moi, dit l'Eternel des armées». Voilà la réponse. Les richesses immenses accumulées par David et les contributions généreuses des chefs d'Israël transmises à Salomon, avaient permis à celui-ci d'orner magnifiquement le temple qu'il érigeait (voyez 1 Chroniques 22: 14, 15; 29: 2-8). Qu'elles étaient chétives en comparaison les ressources de Zorobabel et du résidu! Mais pour le temple à venir, il y aura des richesses auprès desquelles pâliront celles de Salomon. Écoutons ce que dit Esaïe dans son langage sublime: «Sur toi (Jérusalem) se lèvera l'Eternel, et sa gloire sera vue sur toi. Et les nations marcheront à ta lumière, et les rois, à la splendeur de ton lever. Lève autour de toi tes yeux, et regarde: ils se rassemblent tous, ils viennent vers toi; tes fils viennent de loin, et tes filles sont portées sur les bras. Alors tu verras, et tu seras rayonnante, et ton cœur frissonnera et s'élargira; car *l'abondance de la mer se tournera vers toi, les richesses des nations viendront vers toi*. Une multitude de chameaux te couvrira, les dromadaires de Madian et d'Epha; tous ils viendront de Sheba; ils porteront *de l'or et de l'encens...* Tes portes seront continuellement ouvertes pour que te soient apportées *les richesses des nations*» (Esaïe 60). De même qu'à la naissance du Sauveur, les mages, représentants des nations, vinrent lui rendre hommage et lui apportèrent leurs présents, ainsi à sa seconde venue, les nations et leurs rois apporteront leurs trésors à ses pieds (Psaumes 72: 10, 11, 15; Apocalypse 21: 26). Alors sera réalisée la parole «L'argent est à moi, et l'or est à moi», et sous tous les rapports, la dernière gloire de la maison sera plus grande que la première, le vrai Salomon étant là.

Temps heureux et pour Israël, et pour les nations, car alors «dans ce lieu, je donnerai la paix, dit l'Eternel des armées». Dans ce lieu qui depuis des siècles a été le témoin de bouleversements continuels, dans ce lieu d'où, après des douleurs inouïes, les Juifs ont été chassés à cause de leurs iniquités et n'ont plus connu que le trouble, dans ce lieu où a été consommé leur plus horrible forfait, dans ce lieu ils seront ramenés, humiliés et repentants, ils verront Celui qu'ils ont percé et mèneront deuil, et ils recevront le pardon et la paix en vertu

du sacrifice offert sur la croix (Esaïe 53: 5). Ils sauront qu'en effet il est mort pour la nation, ainsi que l'avait dit l'impie Caïphe (Jean 11: 50-52). Alors «les fils d'iniquité ne l'affligeront plus»; l'inimitié profonde des nations contre Israël prendra fin. Sa paix coulera comme un fleuve, ainsi qu'il est dit: «J'étends sur elle la paix comme une rivière, et la gloire des nations comme un torrent qui se déborde» (Esaïe 66: 12), et «la paix de tes fils sera grande» (Esaïe 54: 13). Nombre d'autres passages parlent de cette paix qui sera l'heureux partage d'Israël en ces jours où l'objet du désir des nations sera venu, et où la gloire remplira la maison de l'Eternel des armées. «L'oeuvre de la justice sera la paix», dit encore Esaïe, «et le travail de la justice, repos et sécurité, à toujours. Et mon peuple habitera une demeure de paix et des habitations sûres, et des lieux de repos tranquilles» (Esaïe 32: 17, 18). Quel contraste avec la condition de ce peuple telle que nous la voyons et telle qu'elle a été depuis tant de siècles! Et ce sera la présence du «Prince de paix», de Celui qu'ils avaient rejeté, mais qu'ils auront alors reçu comme Celui qui vient au nom du Seigneur, qui garantira leur paix. Sous son règne béni, «le juste fleurira, et il y aura une abondance de paix» (Psaumes 72: 7); «il dira paix à son peuple», car alors «la justice et la paix se sont entre-baisées» (Psaumes 85: 8-10).

Alors s'accomplira la prophétie de Zacharie: «Voici un homme dont le nom est Germe, et il germera de son propre lieu, et il bâtira le temple de l'Eternel. Lui, il bâtira le temple de l'Eternel, et il portera la gloire, et il s'assiéra, et dominera sur son trône, et il sera sacrificateur sur son trône; et le conseil de paix sera entre eux deux» (Zacharie 6: 12, 13). Ce sera le temps où régnera le vrai Melchisédec, roi de justice et roi de paix; et la paix, objet de l'ardente aspiration de l'humanité, s'étendra sur toutes les nations, car ce Roi, qui d'abord a paru humble et débonnaire, «annoncera la paix aux nations», lorsqu'«il dominera d'une mer à l'autre, et depuis le fleuve jusqu'aux bouts de la terre» (Zacharie 9: 9, 10).

«Dans ce lieu, je donnerai la paix», à Israël et aux nations. Temps heureux, époque de rafraîchissement pour la pauvre terre! Quel contraste avec ce qu'elle est actuellement, remplie d'injustices, de troubles et de guerres incessantes! Quel contraste avec les temps plus sombres encore qui doivent venir! Le coeur attristé se repose sur cette parole: «Je donnerai la paix». Au vent de tempête et à l'orage, succédera le jour serein: «un matin sans nuages».

Après les encouragements donnés aux fils de la transportation, et qui concernaient leur condition actuelle, telles sont les perspectives d'avenir que l'Eternel leur présente. Ils étaient dans la faiblesse et la pauvreté, sans aucune gloire, et le découragement se glissait dans leur coeur. Mais dans ses voies de bonté envers eux, l'Eternel, qui leur avait donné l'assurance qu'il était avec eux, et que sa parole d'alliance et son Esprit demeuraient avec eux, ajoute encore cette promesse d'une bénédiction à venir que rien ne pourra altérer, qui ne pourra leur être enlevée. «Dans ce lieu, je donnerai *la paix*, dit l'Eternel des armées;» voici, à ce sujet quelques paroles d'un autre: «Celui qui remplira la maison de gloire est venu, il est vrai, mais, tout en faisant la paix éternelle pour nos âmes, le monde était dans un tel état qu'il a dû dire au peuple: Ne pensez pas que je sois venu mettre la paix sur la terre; je ne suis pas venu apporter la paix, mais l'épée. Mais après avoir ébranlé toutes les nations, il mettra, en venant dans la gloire, la paix sur la terre (*)».

(*) Etudes sur la Parole de Dieu, Tome III.

Ainsi, bien-aimés, nous qui traversons le désert, nous avons la paix de Dieu dans nos coeurs. De plus nous jouissons de la présence de Jésus, selon sa promesse, et nous avons aussi sa Parole et son Esprit pour nous guider, nous consoler et nous fortifier. Et en espérance, nous voyons la splendeur du jour de gloire qui va se lever quand il viendra. «Ce sera dans *peu de temps*», disait Aggée aux Juifs, et des siècles se sont écoulés, et l'accomplissement est encore à venir. «Je viens bientôt», nous a dit Jésus, et plus de dix-huit cents ans ont passé, et nous l'attendons. Mais la promesse est sûre. Dieu ne peut mentir. «Vous n'ignorez pas cette chose, bien-aimés, c'est qu'un jour est devant le Seigneur comme mille ans, et mille ans comme un jour. Le Seigneur ne tarde pas pour ce qui concerne la promesse, comme quelques-uns estiment qu'il y a du retardement; mais il est patient envers vous, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance... Selon sa promesse, nous attendons de nouveaux cieux et une nouvelle terre où la justice habite. C'est pourquoi, bien-aimés, en attendant ces choses, étudiez-vous à être trouvés sans tache et irréprochables devant lui, en paix; et estimez que la patience de notre Seigneur est salut» (2 Pierre 3: 8, 9, 13-15).

4. La séparation et le jugement de soi-même (chapitre 2: 10-19)

Nous sommes ici en présence d'un nouveau message de l'Eternel. C'est le troisième. Trois mois s'étaient écoulés depuis que, réveillés de leur indolente insouciance par la parole de l'Eternel, les Juifs avaient repris le travail du temple. C'était un peu plus de deux mois après l'encouragement qui leur avait été donné. L'Eternel, dans le message qui va nous occuper, rappelle ce qu'avait été leur état avant leur réveil. Il était nécessaire, pour leur complète restauration, qu'ils jugeassent à fond cet état, ce qu'ils étaient, et ce qu'ils auraient dû être comme appelés à l'oeuvre excellente de la réédification de la maison de l'Eternel. Ils avaient aussi à considérer ce qui les avait fait déchoir de la position bénie que l'Eternel leur avait donnée, en leur faisant la grâce de travailler pour Lui, et d'être ainsi, malgré leur faiblesse, en témoignage aux nations qui les entouraient.

Pour amener les Juifs à ce jugement d'eux-mêmes, l'Eternel dit à Aggée d'interroger les sacrificateurs sur un point qui touchait à la sainteté et à la souillure. Les Juifs n'avaient sans doute pas pensé combien avait été grave leur manquement, et que par lui ils eussent été souillés. L'Eternel veut le leur faire comprendre. Tout ce qui ne répond pas à la pensée de Dieu, tout ce qui n'est pas fait en communion avec Lui, est une souillure pour l'âme et un obstacle à la bénédiction. Nous sommes souvent d'une grande légèreté à cet égard. Dieu veut un jugement à fond, non seulement des manquements, mais de ce qui les a causés. Voilà la raison du nouveau message de l'Eternel par Aggée le prophète. Celui-ci doit s'adresser aux sacrificateurs, parce que selon ce qui est écrit en Malachie: «Les lèvres du sacrificateur gardent la connaissance, et c'est de sa bouche qu'on recherche la loi» (Malachie 2: 7); et dans le Lévitique: «Afin que vous discerniez entre ce qui est saint et ce qui est profane, et entre ce qui est impur et ce qui est pur, et afin que vous enseigniez aux fils d'Israël tous les statuts que l'Eternel leur a dits par Moïse» (Lévitique 10: 10, 11).

La première question est celle-ci: «Si un homme porte de la chair sainte dans le pan de sa robe, et qu'il touche avec le pan de sa robe du pain, ou quelque mets, ou du vin, ou de l'huile, ou quoi que ce soit que l'on mange, ce qu'il a touché sera-t-il sanctifié? Et les sacrificateurs répondirent et dirent: Non».

Dans ce que nous allons voir se trouve un principe de séparation qui subsiste dans tous les temps, parce qu'il repose sur la nature même de Dieu. L'Eternel avait dit autrefois à Israël: «Vous serez saints, car moi, l'Eternel votre Dieu, je suis saint» (Lévitique 19: 2), et l'apôtre Pierre, s'adressant aux chrétiens, leur applique ces paroles et leur dit: «Il est écrit: Soyez saints, car moi je suis saint» (1 Pierre 1: 16). Et c'est de là que dépend la jouissance de la bénédiction.

En premier lieu, nous avons à examiner ce qu'il faut entendre par «saint» et «sanctifié». A proprement parler et d'une manière générale, c'est ce qui est pur, séparé, en dehors du mal. Il n'y a qu'un seul Etre qui soit tel par sa nature, d'une manière intrinsèque et absolue. C'est Dieu, dont la nature exclut le mal, de même que la lumière exclut les ténèbres, parce que le mal consiste en ce qui est contraire à ce qu'il est. Il est le SAINT par excellence. Jésus était saint; il écartait, par sa nature, le mal qui ne trouvait aucune entrée en Lui (Jean 14: 30). Il n'était pas souillé en touchant le lépreux. Mais le terme saint s'applique aussi à des personnes et à des choses; et dans ce sens, la sainteté est toujours relative et signifie la séparation du mal et la mise à part pour Dieu, pour son service, la consécration à Dieu. Chez les Israélites, tout ce qui servait au culte de l'Eternel était saint, comme Lui étant exclusivement consacré. La tente d'assignation, l'arche, la table des pains de proposition et ses ustensiles, le chandelier et ses ustensiles, les autels et la cuve, étaient très saints; quiconque les touchait était saint (Exode 30: 26-29). L'offrande de gâteau, les sacrifices pour le délit et pour le péché, étaient des choses très saintes. Quiconque touchait la chair de ces derniers était saint (Lévitique 6: 7-23). Le sabbat était saint, c'était le jour consacré, mis à part pour Dieu.

Voilà pour les choses: elles étaient saintes, c'est-à-dire consacrées à Dieu et à Lui seul. Voyons maintenant pour les personnes. En passant, remarquons que l'innocence dans une créature n'est pas la sainteté, car cette dernière suppose la connaissance du mal, ce que ne fait pas l'innocence. Les anges sont *saints* (Luc 9: 26), car il y en a qui ont péché et qui n'ont pas gardé leur origine (2 Pierre 2: 4; Jude 6); ils ont donc su ce qu'était le mal. Les anges élus (1 Timothée 5: 21) n'ont pas péché: ils sont *saints*. Quant à nous, enfants d'Adam pécheur, pécheurs nous-mêmes, ayant perdu l'innocence qui ne se peut recouvrer, nous pouvons être saints. En quoi consistera la sainteté pour nous? En une mise à part pour Dieu, en dehors du mal dans lequel nous sommes par nature. Il y a, à cet égard, une sainteté de position qui résulte d'un choix, d'un appel de Dieu, qui met à part pour Lui-même un peuple, des individus. Tels étaient les Israélites. «Tu es un peuple *saint*, consacré à l'Eternel, ton Dieu», leur dit Moïse, «et l'Eternel t'a *choisi* afin que tu sois pour lui un peuple qui lui appartienne en propre, d'entre tous les peuples qui sont sur la face de la terre» (Deutéronome 14: 2). De là découlait pour eux une sainteté pratique qui leur est souvent rappelée et qui trouve son expression dans ces paroles: «Soyez saints, car je suis saint». Elle consistait à se tenir à part de l'idolâtrie, des coutumes païennes, de toute alliance avec les nations, et aussi à éviter toute souillure

contractée par le contact ou l'usage des choses déclarées impures par la loi. Il fallait aussi s'abstenir de relations illicites ou contre nature. Mais on voit que cette sainteté était surtout extérieure, comme l'étaient aussi les moyens employés pour laver et purifier celui qui se serait souillé. Toutefois il y avait chez les Israélites pieux un sentiment de la souillure morale, pour laquelle les sacrifices étaient insuffisants, et même inutiles, comme le montre d'une manière remarquable le Psaume 51. Il n'y avait alors d'autre ressource pour restaurer l'âme que la grâce et les compassions de l'Eternel. Il y avait donc aussi une sainteté morale pratique qui consistait à marcher dans la crainte de Dieu, dans l'observation de la justice et de la vérité selon les commandements de l'Eternel, et cela avec un coeur droit.

Les chrétiens sont *saints*, mis à part par l'appel céleste, par la parole reçue dans le coeur, par l'action de l'Esprit, mis aussi à part par l'aspersion du sang; ils sont sanctifiés dans le Christ Jésus; élus en Lui pour être saints et irréprochables devant Dieu. Telle est leur position, qui fait d'eux une nation sainte. A cette position correspond une oeuvre de Dieu en eux; ils ont revêtu le nouvel homme, créé selon Dieu en justice et sainteté de la vérité, et de là doit découler une sainteté pratique qui consiste dans la séparation de tout mal moral intérieurement et extérieurement, et une consécration de tout son être, esprit, âme et corps, à Dieu.

Revenons à la question posée par Aggée aux sacrificateurs. La chair sainte dont il parle est, sans doute, la chair de l'un des sacrifices dont nous avons parlé. Celui qui la portait était saint, comme nous l'avons vu; mais si le pan de sa robe dans lequel il portait la chair sainte, touchait du pain, ou quelque mets, ou du vin, ou de l'huile, ou quoi que ce fût qu'on mangeait, ces choses n'étaient point sanctifiées. Elles restaient ce qu'elles étaient. Remarquons que ces choses, le pain, etc., étaient le produit de l'oeuvre des mains des Juifs, le résultat de leur labeur. Ils s'imaginaient que leur position de séparation comme peuple de Dieu, les sacrifices qu'ils offraient, la chair sainte qu'ils portaient, pour ainsi dire, dans le pan de leur robe, devaient sanctifier leur travail et attirer sur eux la bénédiction. Il n'en était rien. C'était de leur part une illusion funeste. Ce qui est saint ne peut sanctifier ce qui ne l'est pas, principe d'une haute importance et qui a aussi son application pour nous. Ainsi, par exemple, des chrétiens penseront qu'ils peuvent se mêler et s'associer au monde en vue de lui faire du bien; d'autres ne voudront pas quitter leurs associations religieuses, sous prétexte qu'ils peuvent y être utiles par leurs lumières, mais la chose sainte ne peut sanctifier ce qui est profane. Ces chrétiens perdent leur peine, l'oeuvre qu'ils pensent accomplir est stérile, eux-mêmes renoncent à leur position de séparation, et contreviennent à l'exhortation de se purifier des vases à déshonneur.

Ensuite le prophète, de la part de l'Eternel, pose aux sacrificateurs une seconde question d'une importance non moins grande que la première et qui la complète, en montrant aux Juifs leur véritable état devant Dieu. «Si un homme qui est impur par un corps mort», dit-il, «touche quelqu'une de toutes ces choses, est-elle devenue impure? Et les sacrificateurs répondirent et dirent: Elle est impure». Le chapitre 19 du livre des Nombres nous explique ce qu'il faut entendre par les mots «impur par un mort», et en même temps montre que la réponse des

sacrificateurs était bien selon la loi. Si quelqu'un avait touché un mort, ou était entré dans la tente d'un homme mort; si même dans les champs, quelqu'un avait touché un homme tué, ou un ossement d'homme, ou un sépulcre, et cela même inconsciemment ou pour un pieux devoir à rendre, cette personne, dans tous ces cas, était impure. Et tout ce qu'elle aurait touché, homme ou chose, était impur. On voit qu'il s'agit de quelqu'un qui était pur, mais que le contact d'un corps mort ou de ce qui provient de la mort, a rendu impur; et ensuite d'une personne pure, mais que l'attouchement d'une personne impure par un mort, a souillée elle-même. Pourquoi le contact avec l'homme mort ou ce qui provenait de la mort souillait-il celui qui était pur? C'est parce que la mort est le fruit du péché. Sans le péché, la mort n'eût pas été. C'est donc le contact du péché, cause de la mort, qui souillait l'homme pur. Ce principe a une grande portée, comme nous allons voir. Il y avait un remède à cette souillure. L'homme rendu impur pour un mort pouvait recouvrer sa pureté. L'Eternel y avait pourvu. Le moyen était l'eau de purification, une eau vive que l'on avait versée dans un vase contenant les cendres d'une génisse rousse brûlée tout entière devant le sacrificateur avec un certain cérémonial. Un homme pur devait asperger avec cette eau, le troisième et le septième jour, l'homme rendu impur, et celui-ci était purifié. Mais, et le sacrificateur devant qui la génisse avait été brûlée, et l'homme qui l'avait brûlée, et celui qui en avait ramassé les cendres, et celui qui avait fait les aspersion sur l'homme impur, tous étaient impurs jusqu'au soir. Dieu voulait montrer par là que tout contact avec le péché, que s'occuper du péché, alors même qu'on n'en est pas coupable, imprime une souillure. Mais dans ce cas, il n'était pas besoin de l'eau de purification, la grâce restaurait. La sainteté de Dieu était engagée dans tout cela. Là où il demeurait, dans le camp d'Israël, il ne devait y avoir rien d'impur. Aussi l'homme impur pour un mort et qui aurait négligé sa purification, rendait impur le sanctuaire de l'Eternel, et devait être retranché de la congrégation d'Israël. Quelle leçon sérieuse ressort pour nous de toutes ces prescriptions. Pensons-nous suffisamment dans les assemblées à ce que requiert la sainteté de Celui que nous estimons être présent au milieu de nous?

Nous ne pouvons nous étendre sur ce sujet qui a été traité au long dans différents ouvrages. Nous voudrions seulement, en vue de l'état des Juifs en Aggée, rappeler encore le cas du nazaréat (Nombres 6). Le nazaréen, par un vœu, s'était consacré à l'Eternel. Il devait s'abstenir de toute boisson fermentée, il devait laisser croître ses cheveux, et ne devait s'approcher d'aucune personne morte, fût-ce de quelqu'un de ses plus proches parents. Et si quelqu'un venait à mourir d'une manière imprévue auprès de lui, son nazaréat, c'est-à-dire sa consécration à Dieu, était souillé. Nous avons encore ici les droits de la sainteté de Dieu qui écarte absolument le péché et tout ce qui tient du péché. Combien n'est-il pas important pour nous d'avoir présente à notre cœur et à notre conscience cette pensée de la sainteté de Dieu et de ce que nous Lui devons, et d'être sérieux dans notre marche individuelle!

Revenons au message d'Aggée. Après avoir reçu les réponses des sacrificateurs, il en fait l'application au peuple. «Ainsi est ce peuple, et ainsi est cette nation devant moi, dit l'Eternel, et ainsi est toute l'oeuvre de leurs mains, et ce qu'ils présentent là est impur». Ce n'est pas seulement: J'ai soufflé dessus comme une chose de nulle valeur, mais c'est «impur». «Et

maintenant», continue le prophète, «considérez bien, je vous prie, ce qui va arriver dès ce jour et dorénavant: avant qu'on eût mis pierre sur pierre au temple de l'Eternel, — avant que ces jours fussent, si l'on venait à un tas de vingt boisseaux, il y en avait dix; si l'on venait à la cuve pour puiser cinquante mesures, il y en avait vingt; je vous ai frappés par la brûlure et la rouille et la grêle, dans toute l'oeuvre de vos mains, et aucun de vous n'est revenu à moi, dit l'Eternel: considérez-le bien, je vous prie, dès ce jour et dorénavant, depuis le vingt-quatrième jour du neuvième mois, depuis le jour où le temple de l'Eternel a été fondé; considérez-le bien. La semence est-elle encore dans le grenier? Même la vigne, et le figuier, et le grenadier, et l'olivier, n'ont pas porté de fruit. Dès ce jour-ci, je bénirai».

Le prophète, conduit par l'Esprit de Dieu, applique au peuple, sans ménagement, la parole des sacrificateurs: «Elle est impure», et détruit toute l'illusion qu'ils auraient pu se faire sur leur état. Il dit: Vous êtes tels — impurs et, par conséquent, l'oeuvre de vos mains est souillée; il en est de même de vos sacrifices, et la bénédiction s'est éloignée de vous. Il va droit à la conscience en se servant de la Parole comme d'une épée à deux tranchants, atteignant jusqu'au fond de l'âme. Si, pour les serviteurs de Dieu, il est un temps de faire entendre les doux accents de la grâce, afin de relever le coeur abattu et brisé, il est aussi un temps de dévoiler courageusement le mal et de dire: «Tu es cet homme». Paul pouvait être doux comme une nourrice chérissant ses propres enfants (1 Thessaloniens 2), mais il savait dire aussi: «O Galates insensés!» Il est bon que les yeux soient ouverts, que la plaie soit sondée, si douloureux que cela puisse être. La parole fidèle d'un serviteur de Dieu qui a discerné qu'une âme n'est pas heureuse, et qui en a découvert la cause, est une bénédiction pour cette âme. Dire «paix, paix», lorsqu'en réalité il n'y a pas de paix, est une chose des plus fatales.

Le prophète continue en rappelant la misère, la pauvreté, qui avaient accablé le peuple avant le temps où, réveillé par la voix de l'Eternel, il avait considéré ses voies. En s'occupant de leurs propres intérêts, de leurs maisons, et en négligeant la maison de l'Eternel, ils avaient touché la chose morte, le moi, le monde et ce qui est dans le monde, et s'étaient souillés à ce contact. Ils avaient préféré ce qui leur faisait plaisir à ce qui plaisait à l'Eternel — ils étaient impurs. Ils pouvaient offrir des sacrifices, mais ceux-là participaient de leur impureté, étant présentés par des mains et des coeurs souillés. Nous ne saurions y faire trop attention. L'amour du monde et des choses qui sont dans le monde, à quelque degré que ce soit, là recherche du soi et de ses aises, d'un bon établissement ici-bas, l'esprit occupé et tendu vers ce qui passe, tout cela est une souillure pour l'âme. Apporter ces choses dans nos sacrifices, dans notre culte, empêche qu'il soit acceptable aux yeux du Seigneur. Je sais qu'il y a de la faiblesse, que les pensées aisément vagabondent et ont besoin d'être tenues en bride, que souvent les soucis agitent. Si nous jugeons ces choses, si nous ne les voulons pas, Dieu a égard au coeur sincère et vrai. Mais si, dans la vie habituelle, il y a l'amour et la recherche des choses qui plaisent au coeur naturel, si on se laisse aller en quelque mesure aux convoitises de la chair et des yeux, et à l'orgueil de la vie, et que par conséquent il y ait de la froideur et de la négligence à l'égard de Christ, nous sommes impurs. Et combien n'est-il pas facile de glisser sur cette pente et de se faire illusion! Parce que l'on est régulier à suivre les exercices religieux

chez soi et en public, parce que l'on donne pour les pauvres et les ouvriers du Seigneur, parce que peut-être l'on visite les nécessiteux et les malades, on croit que tout va bien. Mais le coeur? Est-il d'abord, et tout entier, pour Christ et les intérêts de Christ? Comme Paul, s'applique-t-on à faire *une chose*? L'appel céleste est-il ce qui remplit la pensée? Ne touche-t-on pas le corps mort de ce qui plaît à la chair? Et n'est-ce pas là la grande cause de l'extrême faiblesse des assemblées?

Leur pauvreté, leur disette, le fait qu'ils avaient été frappés dans toute l'oeuvre de leurs mains, n'avait pas d'abord eu d'effet sur le coeur et la conscience des Juifs: «Aucun de vous n'est revenu vers moi, dit l'Eternel». L'épreuve aurait dû leur parler, d'autant plus que comme peuple terrestre, la privation des bénédictions temporelles était un signe qu'il y avait un interdit chez eux (voyez Josué 7: 12, 13). Mais ils n'y avaient pas pris garde, occupés qu'ils étaient de leurs propres affaires, attribuant peut-être à des causes secondaires l'état de misère où ils étaient. L'Eternel aurait-il pu les bénir, impurs comme ils l'étaient? C'était impossible, et n'aurait fait qu'aggraver leur position et les plonger plus avant dans leur indifférence. «Il nous discipline pour notre profit, afin que nous participions à sa sainteté» (Hébreux 12: 10). La fidélité de l'Eternel, se montre envers eux en ne les bénissant pas, et en même temps en s'occupant d'eux pour les restaurer. «Considérez bien vos voies», leur dit-il. Et comme nous l'avons vu, leur conscience est réveillée; ils se jugent eux-mêmes et reprennent le travail longtemps abandonné. Ils avaient perdu leur nazaréat, et ils le recouvrent. L'eau de purification a été aspergée *une première fois* sur eux.

Avant d'aller plus loin dans ce qui concerne le peuple, voyons s'il n'y aurait pas quelque leçon pour nous dans la manière dont Dieu agit envers les Juifs et dans la conduite de ceux-ci. Il est certain que nous n'avons pas à attendre des bénédictions terrestres en récompense de notre fidélité. Nous l'avons déjà rappelé. Mais si nous nous sommes rendus «impurs par un corps mort», si nous sommes souillés par un attachement illicite à quelque chose, même dans les affections naturelles, si, en un mot, nous avons perdu notre nazaréat spirituel, Dieu peut-il y rester indifférent? Cela est impossible, et il a ses moyens pour nous ramener. L'épreuve en est un. Toute épreuve n'est pas un châtiment, mais toute épreuve est un avertissement à nous examiner. «Considérez bien vos voies». Et n'est-il pas bien désirable que nous examinions sérieusement devant Dieu, s'il n'y a pas eu dans notre vie, s'il n'y a pas dans notre coeur, quelque chose qui a obligé Dieu de nous discipliner? Et alors gardons-nous d'imiter le peuple à qui l'Eternel disait: «Aucun de vous n'est revenu à moi». Laissons la parole de Dieu, vivante et opérante, pénétrer jusque dans les recoins cachés de notre être intérieur, les éclairer pleinement, en sorte que tout soit jugé et que soit préparée une restauration complète.

Il se peut que nous soyons exempts d'épreuves dans les circonstances de famille, de fortune ou de santé. Gardons-nous d'en conclure trop promptement que tout va bien. Nous pouvons malgré cela être impurs par un corps mort. Comment le découvrir? «Considérez bien vos voies». La sécheresse de l'âme, le manque de jouissances spirituelles, la privation du bonheur dans la communion avec Dieu, sont des marques certaines du contact avec la chose morte. Et cet état est plus fâcheux que l'épreuve qui, tombant sur nous, nous réveille et nous

avertit. Jouissez-vous du Seigneur comme au premier temps de votre conversion, alors que se réalisaient pour vous spirituellement ce que l'Eternel disait à Israël: «Je me souviens de toi, de la grâce de ta jeunesse, de l'amour de tes fiançailles, quand tu marchais après moi dans le désert, dans un pays non semé. Israël était saint à l'Eternel, les prémices de ses fruits»? (Jérémie 2: 2). Avez-vous toujours pour Christ, le plus beau d'entre les fils des hommes, ce saint zèle, ce coeur brûlant, qui d'abord ne voulaient que Lui? Une froide routine n'a-t-elle pas remplacé ce premier amour? Ne croyons pas qu'il en doive être ainsi, comme quelques-uns le disent. Christ a-t-il changé? Est-il moins précieux aujourd'hui qu'hier? Je sais qu'à mesure que l'on avance, on comprend mieux le sérieux de la vie chrétienne; l'expérience rend plus grave: il y a moins d'expansion, une joie plus contenue, mais non moins réelle. On approfondit davantage les choses, on tend à être père; mais cela n'est pas le déclin dans l'amour. Connaître Celui qui est dès le commencement est l'aspiration toujours plus ardente du coeur, et, comme Paul après de longues années d'expérience, on veut connaître plus pour aimer davantage. Voilà l'état normal. Mais la sécheresse, le peu de jouissance en Christ, cela dénote qu'on a touché le corps mort, et perdu sa séparation. Vous avez besoin de considérer vos voies, et de revenir à «vos premières oeuvres», à l'amour de Christ. L'eau de purification et de séparation est là pour vous: le jugement de vous-même et de vos voies, l'abandon de ce qui rend impur, la séparation pour Dieu, le souvenir des souffrances que Christ endura pour vous sauver et vous retirer du présent siècle mauvais (Galates 1: 4). Ecoutons la voix de l'Esprit adressée aux Corinthiens, encore charnels, parce qu'ils ne se séparaient pas du monde: «Vous êtes le temple du Dieu vivant, selon ce que Dieu a dit: J'habiterai au milieu d'eux, et j'y marcherai, et je serai leur Dieu, et eux seront mon peuple. C'est pourquoi sortez du milieu d'eux, et soyez séparés, dit le Seigneur, *et ne touchez pas à ce qui est impur*, et moi, *je vous recevrai; et je vous serai pour père, et vous, vous me serez pour fils et pour filles, dit le Seigneur, le Tout-puissant*» (2 Corinthiens 6: 16-18). Dieu veut la sainteté, la séparation pour Lui-même, et à ceux qui écoutent l'exhortation est la promesse des plus précieuses bénédictions.

C'est aussi ce que nous trouvons à la fin de l'exhortation d'Aggée: «*Dès ce jour-ci, je bénirai*». Mais nous avons encore quelques points à examiner.

On peut se demander pourquoi, par l'ordre de l'Eternel, le prophète revient sur les reproches qu'il avait déjà adressés au peuple, et y revient avec plus de force. Le peuple avait pourtant écouté, avait craint l'Eternel, et s'était mis à l'oeuvre depuis le vingt-quatrième jour du sixième mois, et l'on était au vingt-quatrième jour du neuvième. Trois mois s'étaient écoulés, et, au septième mois, comme nous l'avons vu, l'Eternel des armées avait encouragé les Juifs de la manière la plus touchante. Pourquoi donc rappeler ici leur manquement? De plus, pourquoi la bénédiction ne leur avait-elle pas encore été donnée?

La réponse à ces questions a une grande importance. Quant à la première, il était nécessaire de voir si leur piété n'était pas comme la rosée du matin qui s'évanouit aux rayons du soleil levant (Osée 6: 4); et ensuite, il fallait qu'ils eussent la conscience bien nette de la grandeur de la faute qu'ils avaient commise en négligeant la maison de l'Eternel pour leurs propres intérêts, et en ne comprenant pas d'abord pourquoi Dieu les châtiait, et en ne

revenant pas à Lui. Ce n'était pas une chose sur laquelle on pût passer à la légère. Ils s'étaient rendus *impurs* en agissant ainsi. La sainteté pratique est non seulement de s'abstenir du mal, mais d'être tout entier pour Dieu et son service. L'Eternel ne leur avait pas fait sentir cela dès l'abord. Il avait seulement attiré leur attention sur l'état de disette où ils étaient réduits, en conséquence de leur manquement. Mais il fallait un exercice de conscience plus profond; il était nécessaire qu'ils vissent que ce manquement les avait souillés et ainsi séparés de Dieu qui ne pouvait pas les bénir. De même, lorsque nous sommes tombés en faute, nous jugerons bien l'acte commis et nous le condamnerons; nous nous efforcerons de ne plus y retomber et de marcher plus fidèlement; mais il faut que le fond soit jugé, et que nous voyions de quelle source impure est sorti le mal. L'homme souillé par un corps mort était aspergé le troisième jour avec l'eau de purification. Puis une nouvelle aspersion était nécessaire le septième jour, sans quoi il n'eût pas été pur. Il en était ainsi pour le peuple. Il fallait que ces paroles d'Aggée, au bout des trois mois, lui rappelassent le triste état où il avait été, privé de la bénédiction, parce qu'il était sorti de la communion des pensées de Dieu et s'était souillé. Durant ces trois mois son obéissance avait été mise à l'épreuve. Il avait eu le temps de réfléchir aux tristes conséquences de sa faute. Mais maintenant il était restauré; aspergé, pour ainsi dire, pour la seconde fois, il avait recouvré son nazaréat, sa sainte séparation pour l'Eternel. Les fondements du temple qui étaient posés, en étaient le témoignage: l'Eternel pouvait les bénir.

Voyez, comme exemple pour nous, l'histoire de Pierre. Il tombe en reniant son Maître; il tombe par confiance en lui-même. Le «moi» est aussi un corps mort dont le contact souille et sépare de la communion avec Dieu, Jésus se tourne vers Pierre, et le regard de son Maître pénètre au fond de son coeur et de sa conscience. Il a senti l'horreur de sa faute; il sort et pleure abondamment. Mais sa pleine restauration n'a lieu que lorsque le Seigneur lui a montré et fait juger la racine du mal qui l'avait conduit à renier Celui que cependant il aimait. C'était comme la seconde aspersion. Il faut ce travail de l'âme, ce jugement de soi-même, pour que ne soit pas perdu le bénéfice du fait que l'on a reconnu sa faute.

Et l'on peut comprendre maintenant pourquoi trois mois s'écoulaient avant que se fasse entendre la parole: «Dès ce jour-ci, je bénirai». La restauration devait être complète. Dieu les avait approuvés et encouragés sans doute, dès qu'ils s'étaient mis au travail du temple, mais si la bénédiction était venue à ce moment-là, il eût été à craindre qu'ils ne se relâchassent. Dieu leur fait alors une promesse pour un temps éloigné; il leur donne l'assurance de sa présence, de sa force, et leur montre un glorieux avenir; mais c'est par la foi, c'est dans une obéissance qui démontre la réalité de leur repentance que, sans bénédiction actuelle, ils ont eu à marcher durant ces trois mois. Alors l'Eternel leur dit: «Considérez-le bien, je vous prie; dès ce jour et dorénavant, depuis le vingt-quatrième jour du neuvième mois, depuis le jour où le temple de l'Eternel a été fondé... Dès ce jour-ci, je bénirai».

Heureux le peuple qui rentrait ainsi pleinement dans la faveur et la communion de son Dieu, et qui allait poursuivre son travail en jouissant de sa bénédiction! Un long temps devait encore s'écouler avant que tout fût achevé, car la maison ne fut terminée, que la sixième année de Darius (Esdras 6: 15). Les difficultés n'étaient pas passées. Les serviteurs du roi de

Perse étaient encore là, et s'enquéraient de ce qui se faisait et par quel ordre. Les Juifs pouvaient craindre une nouvelle opposition violente. Mais ils marchaient dans l'obéissance; l'oeil de leur Dieu était sur eux; il bénissait, et non seulement ils ne furent pas entravés dans leur travail, mais le roi Darius les favorisa et les aida (Esdras 6: 6-12), figure bien faible de ce qui aura lieu quand les fils de l'étranger bâtiront les murailles de Jérusalem, et que leurs rois la serviront (Esaïe 60: 10). L'Eternel bénissait ce faible résidu.

Heureuse l'assemblée qui, troublée par le péché de quelqu'un de ceux qui en font partie, et qui a été ainsi un interdit faisant obstacle à la bénédiction, ne s'est pas laissée aller à l'indifférence et au relâchement, mais, ayant découvert le mal, s'en est humiliée, l'a jugé, s'en est purifiée, et a retrouvé la bénédiction. Heureuse l'âme qui, tombée en faute, ayant mondanisé, s'étant laissée entraîner par les convoitises charnelles, et s'étant ainsi souillée à ce contact, et ayant en conséquence pour partage la sécheresse et l'absence de jouissances spirituelles, a été réveillée par la parole: «Réveille-toi, toi qui dors, et te relève d'entre les morts», a reconnu son triste état, s'en est humiliée, en a jugé la cause, et ayant rompu avec ce qui l'avait enlacée, s'est remise avec dévouement au service du Seigneur. Le Christ brille de nouveau sur elle. Elle se réjouit aux doux rayons de son amour, et s'étonne d'avoir pu préférer quoi que ce soit du monde, à l'affection du Bien-aimé. Aimer ce qu'il aime, être attaché à ce qui est l'objet de ses pensées, c'est la communion avec Lui et une source de délices pour le coeur. Christ a aimé l'Assemblée; il la chérit et la nourrit, et nous pensons avec Lui à cet égard. Comme ces Juifs qui prenaient plaisir aux pierres de Sion et avaient compassion de sa poussière, de son état de ruine (Psaumes 102: 14), nous aussi, quelle que soit la ruine, nous restons affectionnés à l'Assemblée.

5. Dernière prophétie ; bénédiction finale. Introduction du Messie comme Roi (chapitre 2: 20-23)

Ce message est adressé à Zorobabel, gouverneur de Juda. Il suit la promesse de bénédiction. Il fut délivré le même jour que cette promesse, et, de fait, il s'y rattache d'une manière intime. En effet, la bénédiction qui allait résulter pour les Juifs de la parole de l'Eternel: «Je bénirai», est une image, bien pâle, il est vrai, de la bénédiction qui attend aux jours à venir le résidu fidèle qui aura passé par la tribulation. Cette dernière prophétie d'Aggée se rapporte à ces temps-là. Ce sera alors la bénédiction du grand jour millénaire où, rétabli dans sa terre, Israël verra Jérusalem dans sa splendeur nouvelle, le temple de l'Eternel rempli de sa gloire, la paix et l'abondance régnant dans son heureux pays, et Lui-même à la tête des nations, et non plus méprisé et foulé aux pieds. Mais deux choses sont toujours présentées en rapport avec ce jour-là: la première est la manifestation du Messie, et la seconde le jugement des nations.

Et c'est pour cette raison que la prophétie est adressée à Zorobabel qui, comme «gouverneur de Juda» et descendant de David, était un type du Messie. Occupons-nous d'abord de la première partie du message d'Aggée.

Elle se rattache évidemment à ce qui est dit aux versets 6 et 7 du même chapitre, mais ce n'est plus seulement de *l'ébranlement* des cieux et de la terre, et de *l'ébranlement* des nations qu'il est question. Ce n'étaient là que des signes précurseurs et plus généraux du jugement. Il s'agit dans cette dernière prophétie, d'abord de l'ébranlement des cieux et de la terre, mais ensuite du *renversement* du trône des royaumes, de la *destruction* des royaumes des nations, et de l'anéantissement de ce qui constituait leur force. L'autorité des royaumes est renversée; leur puissance est détruite, leurs armées sont réduites à rien. Evidemment cela est en rapport avec la délivrance d'Israël; mais à quelles scènes des derniers temps cela a-t-il trait? C'est ce qu'il faut examiner.

Nous lisons dans l'Apocalypse le jugement de la bête (*), du faux prophète (**), et des rois de la terre assemblés avec leurs armées pour livrer combat à l'Agneau, à Celui qui sort du ciel avec les armées qui sont dans le ciel. La puissance impie de la terre contre la puissance céleste. Et nous voyons le jugement terrible qui tombe sur ces adversaires. Mais nous avons aussi dans Zacharie la prophétie d'un rassemblement de toutes les nations contre Jérusalem. Au chapitre 12, nous lisons: «Voici, je ferai de Jérusalem une coupe d'étourdissement pour tous les peuples d'alentour, et elle sera aussi contre Juda lors du siège contre Jérusalem. Et il arrivera, en ce jour-là, que je ferai de Jérusalem une pierre pesante pour tous les peuples: tous ceux qui s'en chargeront s'y meurtriront certainement; et toutes les nations de la terre seront rassemblées contre elle. En ce jour-là, dit l'Eternel, je frapperai de terreur tous les chevaux, et de délire ceux qui les montent» (versets 1-5). On voit le rapport de ces paroles avec ce qui est dit en Aggée. Puis au chapitre 14, le sujet est repris avec détails: «Voici, un jour vient pour l'Eternel, et tes dépouilles seront partagées au milieu de toi. Et j'assemblerai toutes les nations contre Jérusalem pour le combat; et la ville sera prise, et les maisons seront pillées, et les femmes violées, et la moitié de la ville s'en ira en captivité; et le reste du peuple ne sera pas retranché de la ville» (versets 1, 2). Et alors aussi l'Eternel délivrera son peuple par le jugement des nations, comme le disent les versets suivants. A cet événement se rapportent encore les prophéties d'Esaië et de Michée: «Car voici, l'Eternel viendra en feu, et ses chars, comme un tourbillon, pour rendre sa colère avec fureur, et pour tancer avec des flammes de feu. Car l'Eternel entrera en jugement avec toute chair» (Esaië 66: 15, 16). «Et maintenant sont rassemblées contre toi beaucoup de nations qui disent: Qu'elle soit profanée, que notre oeil voie Sion! Mais elles ne connaissent pas les pensées de l'Eternel et ne comprennent pas son conseil, car il les a amassées comme des gerbes sur l'aire. Lève-toi et foule, fille de Sion, car je ferai ta corne de fer, et tu broieras beaucoup de peuples» (Michée 4: 11-13).

(*) Le chef de l'empire romain reconstitué. (**) L'Antichrist.

Or remarquons que dans ce qui nous est dit en Apocalypse 16: 13, 14; 17: 14; 19: 11-21, il s'agit du rassemblement par Satan, la bête, le faux prophète et les rois de la terre, avec leurs armées pour combattre contre l'Agneau, contre Celui qui, avec ses armées, sort du ciel pour anéantir ses adversaires. C'est le combat du grand jour de Dieu, le Tout-puissant. Il n'y est pas parlé de Jérusalem. Bien que le mobile qui fait agir les nations soit le même, il ne semble pas que le passage d'Aggée et ceux que nous avons cités se rapportent à ce déchaînement violent

de haine contre Christ et les siens, tel qu'il se manifesterait chez la bête, l'Antichrist, et ceux qui leur sont associés. Le jugement qui tombe sur eux est aussi plus terrible.

Après que le trône de l'Éternel a été retiré de Jérusalem, le trône de la terre, les royaumes du monde, ont été mis entre les mains des gentils. Au temps d'Aggée, c'était le second grand empire contemplé par Daniel, qui dominait, et le prophète reconnaissait le fait puisqu'il date ses prophéties d'après les années du règne de Darius, chef de cet empire. Jérusalem, à cause des péchés d'Israël et de Juda, était sous l'autorité des gentils. La maison de l'Éternel se bâtissait avec la permission du roi de Perse; le peuple juif était serviteur des nations. Mais Jérusalem et Israël ne cessent pas d'être, quant à la terre, le centre des pensées de Dieu, et lorsque Christ vint dans l'humiliation, il était le vrai Israël et le vrai temple, et il était aussi suscité pour délivrer le peuple de sa servitude. Mais qu'est-il arrivé?

Les nations ont corrompu ce qui leur avait été confié, et au lieu de glorifier Dieu, elles se sont exaltées elles-mêmes et ont exclu Dieu de leurs voies. Le livre de Daniel l'annonce clairement dans les chapitres 2 à 6, qui présentent une histoire anticipée de ces voies d'orgueil et d'impiété. Lorsque le Seigneur vint au milieu des siens, ceux-ci comme déjà animés de l'esprit de l'Antichrist, l'ont rejeté, et les nations se sont jointes à eux dans leur opposition à Christ (*). Les saints, dans leur prière en Actes 4, le reconnaissent en appliquant le Psaume 2, à l'état de choses où ils se trouvaient: «O Souverain!» disent-ils, «toi, tu es le Dieu qui as fait le ciel et la terre, et la mer, et toutes les choses qui y sont: qui as dit, par la bouche de David, ton serviteur: Pourquoi se sont déchaînées les nations, et les peuples ont-ils projeté des choses vaines? Les rois de la terre se sont trouvés là, et les chefs se sont réunis ensemble, contre le Seigneur et contre son Christ. Car, en effet, dans cette ville, contre ton saint serviteur Jésus, que tu as oint, se sont rassemblés et Hérode et Ponce Pilate, avec les nations et les peuples d'Israël» (Actes des Apôtres 4: 23-27).

(*) «Ils ont, et vu, et haï et moi et mon Père», dit Jésus. C'est là l'esprit de l'Antichrist (Jean 15: 24; 1 Jean 2: 22). En Apocalypse 13, on voit l'alliance entre le chef de l'empire romain, la première bête, et l'Antichrist, la seconde bête.

Il n'y eut alors qu'un accomplissement partiel de la prophétie du Psaume 2. L'esprit qui animait les Juifs et gentils contre Christ, y était indiqué, et après avoir crucifié le Seigneur, il se manifestait en persécutant les saints. Mais remarquons que l'Esprit Saint, parlant par la bouche des fidèles, s'arrête avant d'exprimer le résultat des vaines entreprises des nations, avant même de dire le fond des pensées des adversaires: «Rompons leurs liens, et jetons loin de nous leurs cordes», avant aussi de prononcer les paroles de menace et d'annoncer le décret de l'Éternel au sujet de l'Oint méprisé. C'est ainsi que fait le Seigneur, en citant Esaïe 61: 1, 2; il s'arrête aux mots: «l'an agréable du Seigneur», et ne parle pas «du jour de la vengeance» (voyez Luc 4). C'est que le jour de la grâce devait avoir son cours. Entre l'an de la faveur de l'Éternel et le jour de la vengeance, l'Église devait être rassemblée.

Mais durant cette période de la patience, les pensées et les sentiments des nations ont-elles changé? Non. Si un frein a été mis pour un temps, afin que l'iniquité ne déborde pas dans toute sa violence, s'il y a «ce qui retient» (2 Thessaloniens 2), nous savons et nous pouvons

voir que la haine latente dans le coeur de l'homme contre Christ n'a pas cédé à la grâce. Elle est là, toujours la même. Et quand les saints auront été recueillis auprès du Seigneur, que ce qui retient aura été ôté, non seulement paraîtra l'homme de péché, l'Antichrist, mais les nations qui s'agitent déjà dans leurs vaines pensées, et au sein desquelles fermentent les principes destructeurs de toute autorité divine, se soulèveront contre l'Eternel et son Oint, et alors viendra le jour de la vengeance, soit comme il est annoncé dans les prophéties citées, soit plus terrible encore, comme nous le voyons dans l'Apocalypse.

La prophétie de Zacharie nous donne la raison de ce qu'annonce Aggée. Les nations se rassemblent contre Jérusalem, en réalité contre Christ et son peuple: Jérusalem et le temple sont toujours le centre. Elles réunissent toutes leurs forces, toute leur autorité et leur puissance. A en juger par ce que les hommes possèdent aujourd'hui et la rapidité des progrès qu'ils font par le moyen de la science, mettant toute leur intelligence et leurs richesses au service de la création d'instruments de destruction, de moyens de communiquer entre eux et de se rassembler promptement, que sera-ce au bout des années qui nous séparent du temps où Jérusalem sera assiégée? L'orgueil et l'audace de l'homme, avec tous les moyens dont il disposera ne connaîtra plus de frein. Armées comme elles le seront alors, se croyant invincibles, les nations venues contre la ville sainte, obtiendront d'abord un succès partiel. La ville sera prise et subira les horreurs de cette situation. Les vainqueurs n'épargneront rien dans leur brutalité et l'enivrement de leur victoire (voyez Psaumes 79 et Zacharie 14). Ils exulteront et croiront être venus à bout de leurs desseins. Ils auront dit: «Rompons leurs liens, et jetons loin de nous leurs cordes», et penseront qu'ils ont enfin secoué un joug qui leur pesait. Mais ce sera le terme de leur orgueil. «Celui qui habite dans les cieux se rira d'eux, le Seigneur s'en moquera. Alors il leur parlera dans sa colère, et, dans sa fureur, il les épouvantera. Et moi, j'ai oint mon Roi sur Sion, la montagne de ma sainteté. Je raconterai le décret: l'Eternel m'a dit: Tu es mon Fils; aujourd'hui, je t'ai engendré. Demande-moi, et je te donnerai *les nations* pour héritage, et, pour ta possession, les bouts de la terre; tu les *briseras* avec un sceptre de fer; comme un vase de potier, tu les *mettras en pièces*» (Psaumes 2: 4-9). Avant que ce temps vienne, l'Eternel aura invité les rois de la terre à rendre hommage au Fils; mais ils ont refusé, et ont marché contre Jérusalem. Alors le jour de l'Eternel se lève: «Multitudes, multitudes, dans la vallée de jugement! car le jour de l'Eternel est proche dans la vallée de jugement. Le soleil et la lune seront obscurcis, et les étoiles retireront leur splendeur; et l'Eternel rugira de Sion, et de Jérusalem il fera entendre sa voix, et les cieux et la terre trembleront; et l'Eternel sera l'abri de son peuple, et le refuge des fils d'Israël» (Joël 3: 2, 14-16). Les rois des nations se seront unis pour accomplir leur oeuvre d'iniquité, mais la division se mettra entre eux, et ils s'entre-détruiront comme autrefois le firent les ennemis d'Israël (Juges 7: 22; 2 Chroniques 20: 22, 23). Qu'elle sera grande et terrible cette journée de l'Eternel! Mais le jugement des nations est la délivrance d'Israël. «En ce temps-là», dit l'Eternel, «je rétablirai les captifs de Juda et de Jérusalem, je rassemblerai toutes les nations, et je les ferai descendre dans la vallée de Josaphat, et là j'entrerai en jugement avec elles au sujet de mon peuple» (Joël 3: 1, 2). Oui, tous les plans audacieux de l'homme seront confondus. Là où ils auront cru s'être débarrassés finalement du contrôle gênant d'un Dieu

souverain et de ceux qui maintiennent ses droits, ils verront sa puissance irrésistible se déployer contre eux en jugement et en destruction. «Et l'Eternel sortira et combattra contre ces nations, comme au jour où il a combattu au jour de la bataille» (voyez Josué 10: 11).

C'est alors que sera accomplie la seconde partie de la prophétie de Zacharie, car, d'après le Psaume 2, c'est alors que le Fils, déclaré Roi en Sion, prend en mains le sceptre de fer avec lequel il brise les nations et établit sa puissance. Alors aussi sera réalisé le magnifique Psaume 110: «L'Eternel a dit à mon Seigneur: Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je mette tes ennemis pour le marchepied de tes pieds. L'Eternel enverra de Sion la verge de ta force: Domine au milieu de tes ennemis! Ton peuple sera un peuple de franche volonté, au jour de ta puissance, en sainte magnificence. Du sein de l'aurore te viendra la rosée de ta jeunesse... Le Seigneur, à ta droite, brisera les rois au jour de sa colère. Il jugera parmi les nations, il remplira tout de corps morts, il brisera le chef d'un grand pays». A cela se rapporte encore le commencement du chapitre 63 d'Esaië: «C'est moi, qui parle en justice — puissant pour sauver... Le jour de la vengeance était dans mon coeur, et l'année de mes rachetés était venue... J'ai foulé les peuples dans ma colère, et je les ai enivrés dans ma fureur».

Il est aisé de voir que la prophétie d'Aggée (2: 23) ne peut s'appliquer directement à Zorobabel, et qu'il n'est ici qu'un type d'un plus grand que sa place de gouverneur de Juda préfigure. A ce moment de l'histoire d'Israël, Zorobabel, de la tribu de Juda, de la lignée de David, héritier de ses droits royaux, ancêtre de Christ, occupait la place et portait le titre de gouverneur de Juda. Etabli sur le résidu chétif assujetti aux rois de Perse, il ne pouvait aspirer au titre de roi. Le royaume pour Israël n'était pas rétabli (Actes des Apôtres 1: 6), et ne le sera que lorsque le Messie viendra dans sa gloire. «Dès ce jour-ci, je bénirai», est-il dit; la prophétie qui nous occupe est donc en rapport avec la bénédiction de la terre. Mais la pleine bénédiction pour tout le peuple n'est pas arrivée sous Zorobabel. Elle n'aura lieu qu'à la venue de Christ et après le jugement des nations annoncé aux versets 21, 22. «En ce jour-là», dit le prophète, ce jour d'ébranlement de toutes choses et de vengeance. Or ce jour est encore à venir et n'a pas eu son accomplissement au temps de Zorobabel; le peuple en son temps n'a pas été délivré.

Mais «en ce jour-là, dit l'Eternel des armées, je te prendrai, Zorobabel, fils de Shealthiel, mon serviteur, dit l'Eternel, et je te mettrai comme un cachet; car je t'ai choisi, dit l'Eternel des armées». Ici donc nous voyons que Zorobabel représente Christ. Il n'est plus appelé gouverneur de Juda, mais «mon serviteur»; il est établi d'une manière ferme et immuable, «comme un cachet», une chose scellée; il est «choisi», élu pour cela. Comparons avec ces expressions d'autres portions des Ecritures, et nous verrons que le passage d'Aggée s'applique bien à Christ. Esaië dit: «Voici mon *serviteur* que *je soutiens*, mon *élu*, en qui mon âme trouve son plaisir. Je mettrai mon Esprit sur lui; il fera valoir le jugement à l'égard des nations» (Esaië 42: 1-4; voyez aussi 43: 10 et 49: 1-6).

Combien il est beau, et nous trouvons toujours cela dans la Parole, de voir, après la tempête terrible du jugement qui frappe les ennemis de Dieu et de son peuple, les sombres nuages se dissiper, et le Soleil de justice se lever sur Israël et sur la terre, et y apporter la lumière et la chaleur, une entière prospérité! Toute la longue suite de prophéties à l'égard de

Celui qui doit venir, Lui, l'étoile d'espérance de son peuple (Nombres 24: 17), l'Objet du désir des nations, sera accomplie. Dans le passé lointain, nous entendons la voix du vieux patriarche sur son lit de mort préférer ces paroles: «Le sceptre ne se retirera point de Juda, ni un législateur d'entre ses pieds, jusqu'à ce que Shilo vienne; et à lui sera l'obéissance des peuples» (Genèse 49: 10). Esaïe annonce la venue de Celui que Jacob voyait si longtemps d'avance et le présente revêtu de gloire: «Un enfant nous est né, un fils nous a été donné, et le gouvernement sera sur son épaule; et on appellera son nom: Merveilleux, Conseiller, Dieu fort, Père du siècle, Prince de paix. A l'accroissement de son empire, et à la paix, il n'y aura pas de fin, sur le trône de David et dans son royaume, pour l'établir et le soutenir en jugement et en justice, dès maintenant et à toujours» (Esaïe 9: 6, 7). Le même prophète nous le montre aussi quand son règne de gloire, de justice et de paix est établi, et que sous son empire Israël est béni dans sa terre. «En ce *jour-là*», est-il dit encore, «il y aura une racine d'Isaï, se tenant là comme une bannière des peuples: les *nations* la rechercheront, et son repos sera gloire» (Esaïe 11: 10). Jérémie aussi parle de Lui, en rapport avec la délivrance d'Israël et son rassemblement dans la terre de ses pères: «Voici, les jours viennent, dit l'Eternel, et je susciterai à David un Germe juste; et il régnera en roi, et prospérera, et exercera le jugement et la justice dans le pays. Dans ses jours Juda sera sauvé et Israël demeurera en sécurité; et c'est ici le nom dont on l'appellera: L'Eternel notre justice» (Jérémie 23: 5, 6). Michée aussi nous le présente dans ces paroles: «Et toi, Bethléhem Ephrata, bien que tu sois petite entre les milliers de Juda, de toi sortira pour moi celui qui doit dominer en Israël, et duquel les origines ont été d'ancienneté, dès les jours d'éternité» (Michée 5: 2). C'est donc de Lui qu'Aggée parle sous le type de Zorobabel, de Lui à qui est faite la promesse, et qui, en rapport avec Israël, s'assiéra sur «le trône de David son père, et régnera sur la maison de Jacob à toujours, et il n'y aura pas de fin à son royaume», ainsi que le dit l'ange à Marie, en lui annonçant la naissance d'un fils qui devait être grand et être appelé Fils du Très-haut (Luc 1: 32, 33). C'est Lui que Siméon voit dans le petit enfant: une lumière pour la révélation des nations et la gloire d'Israël. C'est Lui, le Fils de l'homme qui, en rapport avec les nations, recevra de l'Ancien des jours «la domination, et l'honneur, et la royauté, pour que tous les peuples, les peuplades et les langues, le servent. Sa domination est une domination éternelle, qui ne passera pas, et son royaume, un royaume qui ne sera pas détruit» (Daniel 7: 13, 14). Alors, comme nous le voyons en Aggée, tous ces royaumes qui ont passé sur la terre, dominant par l'injustice et la violence et persécutant les saints, seront broyés et détruits par la pierre détachée sans mains, c'est-à-dire agissant sans l'appui de la puissance humaine, et par le Dieu des cieux, un royaume sera établi qui ne sera jamais détruit, et qui ne passera point à un autre peuple (Daniel 2: 44, 45). Ce sera le royaume millénaire du Fils. Ainsi nous voyons que le jugement des nations, la délivrance d'Israël et la bénédiction universelle, sont en rapport avec l'apparition de Christ en gloire. Partout nous le trouvons ainsi dans les Ecritures. Pour nous, notre espérance, nos bénédictions, notre héritage, sont bien aussi par Christ, mais c'est en Lui dans les cieux, d'où nous l'attendons. Et lorsqu'il régnera sur la terre, nous régnerons avec Lui.

Remarquons, en dernier lieu, la manière solennelle dont est présentée la dernière partie de la prophétie relative à Zorobabel, type du Messie. Il y a une triple affirmation qui nous en

montre toute l'importance et la certitude. Dans ce court verset, il nous est rappelé trois fois que c'est la parole de l'Eternel, sa parole immuable.

Bien que la promesse attende encore son accomplissement, il aura lieu assurément: Dieu ne peut mentir. «La vision est pour un temps déterminé, et elle parle de la fin, et ne mentira pas. Si elle tarde, attends-la, car elle viendra sûrement, elle ne sera pas différée» (Habakuk 2: 3). Pour le résidu du temps d'Aggée, comme pour celui de la fin, et pour nous aussi qui attendons, la parole est: «Le juste vivra de foi;» et «Je viens bientôt».

«Ceux qui sont du Christ, à sa venue»

1 Corinthiens 15: 23 - H.P.

ME 1900 page 12

Préface

«Usez donc de patience, frères, jusqu'à la venue du Seigneur. Voici, le laboureur attend le fruit précieux de la terre, prenant patience à son égard, jusqu'à ce qu'il reçoive les pluies de la première et de la dernière saison. Vous aussi, usez de patience; affermissez vos coeurs, car la venue du Seigneur est proche» (Jacques 5: 7, 8).

Nous publions l'article suivant avec l'espoir qu'il réveillera les rachetés du Seigneur à la perspective bénie qui est devant eux; nous désirons que, durant le peu de temps de son absence, il amène chacun à redoubler de dévouement pour Lui et pour le service que son amour nous a assigné. Tout en combattant ardemment pour la foi qui a été une fois enseignée aux saints, il faut servir avec un coeur et un esprit intelligents en édifiant ce qui rencontrera son approbation au jour de sa récompense. «Car il faut que nous soyons tous manifestés devant le tribunal du Christ, afin que chacun reçoive les choses accomplies dans le corps, selon ce qu'il aura fait, soit bien, soit mal» (2 Corinthiens 5: 10).

Rappelons-nous, frères, ces paroles salutaires auxquelles les prédicateurs de la chrétienté prêtent peu d'attention et dont ils ne parlent que rarement, paroles que nous trouvons en 1 Corinthiens 3: 11-15: «Car personne ne peut poser d'autre fondement que celui qui est posé, lequel est Jésus Christ. Or si quelqu'un édifie sur ce fondement de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, du bois, du foin, du chaume, l'ouvrage de chacun sera rendu manifeste, car le jour le fera connaître, parce qu'il est révélé en feu; et quel est l'ouvrage de chacun, le feu l'éprouvera... Si l'ouvrage de quelqu'un vient à être consumé, il en éprouvera une perte, mais lui-même il sera sauvé, toutefois comme à travers le feu». Nous ne pouvons manquer de voir par cette portion de l'Écriture et par les versets qui suivent qu'il y a:

- *De bons constructeurs et un bon ouvrage.*
- *Des constructeurs sauvés, mais une mauvaise construction.*
- *Des corrupteurs et de la corruption.*

Les bons constructeurs sont suscités dans la simplicité de la vérité et par la puissance du Saint Esprit, ce que Dieu peut reconnaître comme sien, afin que les âmes soient introduites dans l'Assemblée du Dieu vivant (*), et unies ensemble par la puissance formatrice de la Parole écrite, et par l'opération incessante de l'Esprit lui-même. «Vous êtes sauvés par la grâce, par

la foi, *et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu*» (Ephésiens 2: 8; voyez aussi 1 Corinthiens 12: 13).

(*) Voyez Actes 20: 28: «L'assemblée de Dieu, laquelle il a acquise par le sang de son propre Fils».

Constructeurs sauvés et mauvais ouvrage; ce sont des saints et des serviteurs, mais qui prêchent de manière à faire appel à l'homme dans la chair et à rassembler les foules; ce n'est pas la simple parole de Dieu présentée sous la dépendance du Seigneur, et dans la puissance de l'Esprit non contristé. Ainsi sa puissance formatrice n'est pas là, bien qu'une religion d'état et qu'un esprit de secte, dénommés ou non, puissent s'élever et même commander l'admiration du monde.

En dernier lieu, les corrupteurs et la corruption. Ces corrupteurs sont ceux que l'apôtre dénonce; faux apôtres, ouvriers trompeurs, se transformant en apôtres de Christ, prêchant un évangile différent, qui veulent pervertir l'évangile du Christ, ceux sur qui il appelle l'anathème (voyez Galates 1: 7-9). «Mais il y a des gens qui vous troublent, et qui veulent pervertir l'évangile du Christ. Mais quand nous-mêmes, ou quand un ange venu du ciel vous évangéliserait outre ce que nous vous avons évangélisé, qu'il soit anathème. Comme nous l'avons déjà dit, maintenant aussi je le dis encore: Si quelqu'un vous évangélise outre ce que vous avez reçu, qu'il soit anathème». Et en 2 Corinthiens 11: 3-5. «Mais je crains que, en quelque manière, comme le serpent séduisit Eve par sa ruse, ainsi vos pensées ne soient corrompues et détournées de la simplicité quant au Christ. Car si celui qui vient prêche un autre Jésus, que nous n'avons pas prêché, ou que vous receviez un esprit différent, que vous n'avez pas reçu, ou un évangile différent, que vous n'avez pas reçu, vous pourriez bien le supporter. Car j'estime que je n'ai été en rien moindre que les plus excellents apôtres». Et en Galates 2: 4, 5. «Les faux frères, furtivement introduits, qui s'étaient insinués pour épier la liberté que nous avons dans le Christ Jésus, afin de nous réduire à la servitude; auxquels nous n'avons pas cédé par soumission, non pas même un moment, afin que la vérité de l'évangile demeurât avec vous».

Comptez, cher lecteur, que beaucoup de choses qui ont cours dans la chrétienté aujourd'hui et qui rencontrent l'approbation de l'homme, ne seront, au tribunal du Christ, rien que bois, foin et chaume; tandis que ce qui maintenant est regardé comme méprisable et comme l'ordure et le rebut de toutes choses, recevra, au tribunal du Christ, son sourire et son approbation. Ceci est pour ceux qui auront estimé «l'opprobre de Christ un plus grand trésor que les richesses de l'Egypte», et qui auront «regardé à la rémunération». Or, Celui qui «tient les sept étoiles dans sa droite, qui marche au milieu des sept lampes d'or», dit: «Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux assemblées», et encore: «Celui qui vaincra,... je lui donnerai de s'asseoir avec moi sur mon trône, comme moi aussi j'ai vaincu et je me suis assis avec mon Père sur son trône».

Si, de leur temps, Jérémie se lamentait sur la ruine de Jérusalem, et Ezéchiel, sur la désolation du peuple d'Israël; quelle doit être la lamentation de chaque enfant de Dieu, de chaque vrai serviteur de Christ sur la ruine de l'Eglise quant à son témoignage collectif; cette Eglise qui fut une fois si brillante et si belle qu'il est écrit d'elle, en Actes 5: 13: «Mais d'entre

les autres, nul n'osait se joindre à eux, mais le peuple les louait hautement; et des croyants d'autant plus nombreux se joignaient au Seigneur, une multitude tant d'hommes que de femmes».

Ayant par grâce, et dans une faible mesure, connaissance du sérieux et de la solennité de ces choses, nous recommandons à tout chrétien, en quelque lieu qu'il se trouve et quel que soit son nom parmi les hommes, de faire, avec attention et prière, la lecture de cet écrit.

Quelle scène d'indescriptible gloire ce sera quand le Seigneur lui-même descendra pour rassembler ses rachetés dans la demeure qu'il a préparée pour eux. Quel moment de pur délice quand, au cri de commandement, à la voix de l'archange et à la trompette de Dieu, en un moment, en un clin d'oeil, ses saints endormis, ressuscités, et les saints vivants, changés, «seront ravis à la rencontre du Seigneur en l'air, et ainsi seront toujours avec le Seigneur!»

Toutes les armées des rachetés seront rangées là, en des corps glorieux animés de la vie divine; les saints de l'ancienne alliance, qui, sur la foi d'une promesse, furent adorateurs, forains, soldats; ceux à la foi desquels les cavernes et les trous de la terre rendent témoignage, «desquels le monde n'était pas digne;» les anciens et les justes, qui «sont morts dans la foi, n'ayant pas reçu les choses promises», seront là; «Abraham, Isaac et Jacob», «Noé, Daniel et Job», «Moïse et Elie», seront là; Abel et la longue lignée des martyrs; Aaron et les sacrificateurs de Dieu; Samuel et les prophètes de l'Eternel, David et les hommes de foi qui s'assirent sur son trône; tous les hommes de Dieu, les justes consommés, auront leur place sur cette scène qu'ils ont attendue par la foi. «L'assemblée des premiers-nés», comme l'épouse préparée pour son Seigneur, y prendra aussi sa place; tous ceux qui, depuis la première jusqu'à la dernière âme née de nouveau, formeront l'accomplissement du mystère (*). Elle aussi, dans ce matin-là, pensera à ses vaillants hommes, ceux qui se sont montrés jadis, et ceux qui se montrent de nos jours comme les témoins de la vérité de Dieu, et les hérauts du salut. Tous s'élèveront ensemble et augmenteront l'innombrable multitude de *ceux qui appartiennent à Christ*, et prendront leur place, chacun reflétant l'image de Jésus. Il y aura des sièges aussi dans le royaume; des trônes pour le gouvernement des tribus d'Israël; des demeures dans la maison du Père; des trônes autour du trône de Dieu; tous seront occupés par les rachetés, chacun étant revêtu des insignes que le souverain amour lui a assignés. Tous «connaîtront à fond comme ils ont été connus» — chacun connu de chacun, tous connus de tous. Quel temps d'indicible joie, de saintes relations, de continuelle communion! Mais la ravissante pensée de chacun dans cette innombrable multitude sera: *ils sont du Christ*. «Je suis à mon bien-aimé, et son désir se porte vers moi». Etre en propre à Christ sera une source de plaisir profond et sans mélange *alors*. (Ne devrait-il pas l'être *maintenant*?) L'objet absorbant de leur vision céleste sera CHRIST; leur joie, être pour toujours avec Lui, le contempler, jeter leurs couronnes à ses pieds, Lui rendant à l'unisson le suprême hommage de leur coeur, en disant: «Tu es digne: car tu as été immolé, et tu nous as achetés pour Dieu par ton sang».

(*) «Ce mystère est grand; mais moi je parle relativement à Christ et à l'assemblée» (Ephésiens 5: 32).
(Editeur)

La puissance de la résurrection de Christ sera appliquée aux corps de ses saints, ils seront ressuscités, parce qu'il a été ressuscité, parce qu'ils possèdent sa vie et que son Esprit habite en eux, ils seront vus dans la perfection de cette vie, dans son plein triomphe sur la mort et sur celui qui avait le pouvoir de la mort; ils sont ressuscités — non pour le jugement qui pour eux est passé, Christ l'a subi à leur place, mais parce qu'ils sont de Christ — la résurrection de Christ fut le gage et les prémices de cette abondante moisson. Il fut la première gerbe présentée à Dieu, l'échantillon et les arrhes de la moisson qui sera rassemblée alors dans le grenier de Dieu; ils seront ressuscités et présentés dans la gloire avec Lui. Il est l'expression de la gloire et ils sont en Lui. La poussière réunie sera ranimée et vivifiée par la vie divine; la faiblesse sera changée en puissance, la corruption en incorruptibilité, le déshonneur en gloire, le corps animal en corps spirituel; il portera l'empreinte du céleste, de même qu'il a porté l'image de celui qui est poussière. Où est l'aiguillon de la mort? Détruit! — Où est la victoire du hadès? — Annulée! C'est une victoire pleine, complète, éternelle que la leur — Satan est brisé sous leurs pieds pour jamais.

Les saints se tiendront devant le tribunal du Christ pour recevoir les récompenses du royaume; mais ils y apparaîtront comme des saints glorifiés; il n'y aura là aucune tache de péché, la dernière trace de la malédiction aura été effacée, l'opprobre de l'Egypte enlevé et roulé au loin pour toujours, la mort de l'Agneau immolé sera parfaitement appréciée dans la lumière de la gloire et dans la présence de Dieu.

La terre peut poursuivre sa course et ses projets, comme elle le fit quand sa lumière s'obscurcit dans les ténèbres qui couvrirent la croix; sa religion peut continuer aussi, religion tout à fait compatible avec ses occupations impies, jusqu'à ce que le jugement rompe le charme de ses illusions et détruise le rêve — réveillant les hommes par cette terrible réalité: «tomber entre les mains du Dieu vivant». La lumière, lumière de Dieu, aura été transportée dans sa propre sphère pour y refléter chacune de ses clartés particulières, «brillant comme la splendeur de l'étendue», — «comme le soleil dans le royaume de leur Père». Ils seront avec Celui qui est le soleil et le centre de ce système céleste que n'éclipsent et n'obscurcissent pas les nuages du doute et de l'incrédulité. Ils sont avec Lui pendant qu'il avance dans le cours des conseils de Dieu relatifs soit aux cieux en haut, soit à la terre en bas. Ils seront vus sans tache, «avec abondance de joie», dans la présence de sa gloire. Qu'il «prenne sa grande puissance et entre dans son règne», étendant le sceptre d'une juste suprématie sur une terre jugée et renouvelée; ils y seront avec Lui. Qu'il habite la demeure même de la justice, les nouveaux cieux et la nouvelle terre, après que la durée du royaume sera accomplie et qu'il aura remis le royaume au Père; ceux qui sont siens seront encore avec Lui. Ils sont la portion actuelle et éternelle de Christ et leur place est d'être «pour toujours avec le Seigneur». Que ce soit dans le royaume ou dans les nouveaux cieux et la nouvelle terre, ils jouiront du repos de Dieu dans sa perfection, et rendront témoignage à sa gloire dans la sphère élevée en laquelle la grâce les a placés et à laquelle elle les a appropriés.

L'espérance que nous attendons est — non pas le jugement, non le royaume établi, non le rétablissement d'Israël, ni la délivrance de la création de sa servitude actuelle — toutes

choses vraies à leur place — mais le Fils de Dieu du ciel! Il vient, non pour accomplir *la prophétie*, mais *la promesse*: «Je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi, afin que là où moi je suis, vous, vous soyez aussi». Le jugement attend! — le rétablissement d'Israël, la délivrance de la création, tout est en suspens jusqu'à l'enlèvement des saints, de «ceux qui sont du Christ, à sa venue».

Après que le Seigneur Jésus aura rassemblé les siens avec Lui dans les cieux, il exécutera la parole prophétique dans ses rapports avec la terre et délivrera la création, l'introduisant dans la liberté de la rédemption.

Les affections du coeur peuvent bien être ranimées par cette espérance! Le son de cette parole bien connue peut bien retentir dans l'homme intérieur: «Je viens bientôt!» Oui, il vient prendre ce qu'il a acquis au prix de sa propre personne; ceux à qui il peut dire: «Je t'ai racheté, tu es à moi!» Il vient pour s'entourer des trophées de son amour rédempteur. La volonté du Père sera pleinement accomplie dans la résurrection et la glorification de ceux qui en furent les objets; ils ont été sauvés pour cela (*). Nos besoins n'en furent pas la première cause; Dieu est glorifié dans la rédemption qu'il a opérée, et les objets de son amour sont préparés pour la gloire qui les attend. Ils se tiendront dans la lumière claire et sans nuages de la justice divine et là ils seront *chez eux*. La robe dont ils sont vêtus est la justice divine et elle répond à la place qu'ils occupent.

(*) «Or Celui qui nous a formés à cela même, c'est Dieu, qui nous a aussi donné les arrhes de l'Esprit» (2 Corinthiens 5: 5). (*Editeur*)

Dieu, se reposant dans la satisfaction de l'amour tout-puissant, les recevra lui-même — sa présence immédiate sera leur repos — sa gloire sans nuages, la sphère de leur adoration; — Dieu et l'Agneau seront leur lumière et leur temple: il habitera au milieu d'eux, — eux, son peuple, — Lui, leur Dieu.

Quelle perspective! La seule anticipation d'une telle espérance élève nos âmes au-dessus des nuages et des brumes de la terre; mais il nous faut des coeurs purifiés pour que les rayons de cette gloire y pénètrent et répandent leur lumière au dehors; rien ne saurait être toléré qui soit en désaccord avec la sainteté de cette scène; cela ne ferait qu'obscurcir la vue et troubler les affections; le Saint Esprit nous conduira intérieurement à surveiller la maison et à la débarrasser de toute corruption et de ceux qui s'y introduisent furtivement, avant d'ouvrir le coeur pour que la lumière d'un nouveau ciel le remplisse et l'illumine de sa gloire éclatante.

Oh! puisse notre constante position être celle de ceux qui se sont «tournés des idoles vers Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour attendre des cieux son Fils», avec le coeur purifié et l'oeil simple, avec le bâton et la ceinture; prêts à répondre au cri qui se fera entendre en l'air, à quelque moment qu'il retentisse; prêts! N'ayant rien à laisser en arrière qui retarde notre essor vers le ciel, rien qui soit contraire à ce désir souvent exprimé: «Amen, viens, Seigneur Jésus!»

Seigneur Jésus, viens!

Ne nous laisse pas, nous, les tiens,
Plus longtemps loin de toi, de la brillante place
Où nous te verrons face à face.
O Seigneur, viens!

Seigneur Jésus, viens!
Ton absence est deuil pour les tiens;
Loin de toi, pour nos coeurs, il n'est point d'allégresse,
Ta vue écarte la tristesse.
Viens, Jésus, viens!

Seigneur Jésus, viens!
Et réclame-nous comme tiens:
Nos pieds las finiraient leur carrière si dure
Dans ce monde noir de souillure.
Viens, Sauveur, viens!

Lettres de Darby J.N.

Lettre de J.N.D. n° 237 – ME 1900 page 16

à Mr P.S.

3 Lonsdale square, Liverpool road, Londres N., mai? 1858

Bien cher frère,

... Nous avons eu une excellente conférence à Nîmes; je n'ai fait que cette course, car les épreuves du Nouveau Testament me retiennent à Londres. — Je crois que les frères ont joui de cette conférence plus que de toutes celles qui l'ont précédée; un bon esprit y régnait. Nous sommes bénis, grâces à Dieu, en Angleterre, et les frères sont bien encouragés. On sent que le témoignage est beaucoup plus net et la vérité plus clairement mise en avant depuis qu'on est séparé de tout le système Plymouth et Béthesda, qui entravait beaucoup le témoignage. Nous avons eu une bonne petite conférence en province où les frères ont beaucoup joui, et ce que je viens de dire y a été très sensible. Je suis en controverse avec l'église libre d'Ecosse sur le sujet qui vous a occupé, mais les recherches scripturaires que j'ai faites à cette occasion ont développé dans mon esprit l'intelligence des Psaumes, et des souffrances de Christ, d'une manière sensible et dont j'ai beaucoup joui.

Ce serait une joie pour moi de vous revoir tous; peut-être Dieu m'accordera-t-il encore ce privilège.

J'ai un appartement plus au centre de l'oeuvre à Londres. J'ai trouvé déjà en place à mon retour de Nîmes, environ la moitié des meubles que l'affection des frères m'a envoyés.

Je salue affectueusement toute votre famille, ainsi que les frères.

Je ne sais ce que fait R. de parousia, le mot est très simple — c'est la présence et cela après l'absence, le mot est par conséquent employé avec le sens d'arrivée. — «J'ai été consolé par la parousia de Tite» (qui avait été à Corinthe), dit Paul — rien de plus simple. Ainsi Christ, jusque-là absent dans le ciel, est à la fin présent dans la création. C'est sa parousia, sans dire que ce soit pour l'Eglise ou pour le monde. Ainsi aussi epiyaneia tju parousiav.

A la hâte.

Votre affectionné...

Lettre de J.N.D. n° 238 – ME 1900 page 18

à Mr P.S.

Londres, septembre 1858

Bien-aimé frère,

Vous trouverez mes notes (pour le N.T.) sur la feuille ci-jointe, je vous l'envoie comme la précédente. Je suis arrivé ici tout juste pour trouver votre envoi. Je pense repartir demain pour York. Je viens d'Exeter et de l'ouest. J'ai été très occupé des conférences dont les frères ont singulièrement joui. Je crois qu'à travers les combats ordinaires de la vie et de la marche chrétienne, Dieu nous bénit. Les frères en ont le sentiment; voici quatre conférences auxquelles j'ai assisté depuis mon retour de Nîmes, et partout on a senti la bénédiction. En attendant, j'ai prêché et les auditeurs ont été très nombreux et très attentifs. J'ai été dans le Wiltshire, où il y a plusieurs petites assemblées naissantes et un frère, ouvrier que Dieu a suscité dans ces quartiers. J'ai logé chez lui; j'ai prêché dans sa grange et puis de bonnes réunions dans la grande salle de l'hôtel de ville de la ville la plus rapprochée. A Londres l'oeuvre dépasse un peu la force des ouvriers, autrement il y a du bien. La circulation des publications des frères augmente aussi considérablement.

Après quelques courses, j'espère être de nouveau un peu tranquille à Londres. Je penche entre le besoin d'écrire pour l'Eglise et le travail de la prédication. J'essaie d'accomplir les deux; c'est un travail auquel on a de la peine à suffire, mais Dieu nous soutient.

Saluez cordialement tous les frères de ma part.

Votre bien affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 239 – ME 1900 page 19

à Mr P.S.

Londres, 1858

Bien-aimé frère,

Je travaille on ne peut plus — moi du moins je ne peux plus — aux corrections du Nouveau Testament.

On a publié des livres critiques qui renferment le résultat des progrès faits soit dans la grammaire grecque, soit dans la critique en général. Je les ai achetés et j'en profite assidûment. Ceux qui ont été publiés en anglais sont d'une assez grande utilité. J'en ai acheté aussi de bons en allemand.

On vient de publier en français mes méditations sur les «Sept Eglises», deuxième édition. R. est très utile pour les détails de notre traduction; je les examine moi-même avec beaucoup plus de soin qu'au commencement, et je lis chaque mot avec le grec.

Les âmes qui ne marchent pas dans la communion de Dieu et près de Lui, dans l'assujettissement de la volonté propre, sont toujours prêtes à se jeter dans des choses de rien et à les grossir; elles s'en revêtent comme d'une espèce de fidélité. Faire la fête avec le pain sans levain de la sincérité et de la vérité, est bien plus important. Je ne dirai pas que ces choses détournent de Christ, elles sont plutôt une preuve que l'âme s'est détournée de Lui. J'ai pu remettre cette difficulté à Dieu, ainsi que d'autres plus importantes où l'ennemi travaille à fourvoyer les enfants de Dieu. Il cherche toujours à les troubler. Que Dieu nous rende sages

dans ces cas. Ce n'est pas tout de savoir que telle chose est une machination de l'ennemi; on doit savoir y faire face selon Dieu, c'est-à-dire selon sa grâce, et le faire intervenir en regardant vers Lui.

Ici, Dieu nous bénit. Je crains un peu chez quelques-uns la précipitation à recevoir les âmes; il y en a beaucoup d'ajoutées, toujours quelques-unes, souvent une huitaine par semaine. Quelques jeunes âmes me font parfois trembler, mais certainement Dieu agit dans sa grâce; il y a d'assez fréquentes conversions; les frères vont bien. Cela me donne du travail — heureux travail à coup sûr — mais qui exige du temps.

Je salue tous les frères.

Votre affectionné frère...

Lettre de J.N.D. n° 240 – ME 1900 page 39

à Mr P.S.

Londres, commencement de 1859

Bien-aimé frère,

Je vous envoie mes notes sur la quinzième feuille du Nouveau Testament, que vous aurez la bonté de transmettre ensuite à R. J'ai fini tout ce que j'avais entre les mains, remarques sur vos notes, celles de R. et de N., elles partiront aujourd'hui Dieu voulant pour Vevey. R. se plaint beaucoup du manque d'harmonie et de littéralité sur l'article. Je crois que quelques expressions auraient pu être harmonisées — mais l'idée de mettre en français le même mot pour le même mot en grec quand le sens n'est pas le même, ou lorsque le mot français ne répond pas exactement au grec, me paraît d'une absurdité qui saute aux yeux. R. se plaint beaucoup aussi quant à l'article, mais ici je crois ses principes totalement faux; il suppose que l'emploi de l'article en grec et en français est le même — il n'en est rien, et le reproduire même entre crochets *fausserait* souvent complètement le sens. Il n'entend évidemment pas l'emploi de l'article en grec. La même chose quant à ses ablatifs «par». C'est souvent ne pas comprendre l'emploi du datif. J'ai dû rester ferme sur plusieurs points et le mécontenter, mais cela m'a donné du fil à retordre. Je crains que quelquefois il n'ait été blessé, ce qui me ferait de la peine, mais son insistance là où j'étais sûr qu'il n'y avait que le manque d'habitude de la langue grecque, m'a pris beaucoup de temps. J'ai ajouté plusieurs crochets lorsque cela ne changeait pas le sens — pour reproduire, autant que possible, l'original même dans ses formes. Si je dois traduire, je ne peux pas fausser le sens pour satisfaire à un principe que je crois totalement faux. — Malgré cela ses notes sont très utiles, parce qu'elles sont très minutieuses et très consciencieuses dans l'examen des détails, en sorte que je serais fâché de les perdre; ma seule crainte, c'est de l'avoir troublé par mon refus de faire droit à ses remarques grammaticales. Je crois que la version de Lausanne lui a fait beaucoup de mal. C'est une pauvre traduction. On me dit qu'il y en a une nouvelle édition. On admire ici les caractères et l'impression de notre N.T.

Votre affectionné frère.

L'emploi du nom de Père sur la croix n'est qu'une confirmation de la doctrine de mon article, parce que c'est lorsqu'il est sorti de son angoisse que le Seigneur a remis, en se servant de ce mot, son âme à son Père. Ce point (des noms employés par le Seigneur) m'a beaucoup intéressé.

Lettre de J.N.D. n° 241 – ME 1900 page 78

à Mr P.S.

Londres, printemps? 1859

Bien-aimé frère,

J'ai essayé de m'occuper un peu du hollandais, mais si vous saviez ce que c'est que travailler à Londres, de visiter les malades seulement de corps et d'âme, puis les travaux de cabinet, vous comprendriez que ce n'est pas chose facile. Mes lectures à moi, sauf la Bible, se font en omnibus entre les visites. Mais, grâce à Dieu, quand il est avec nous tout va bien. Dans sa grande bonté il bénit très évidemment l'oeuvre en Angleterre. On le sent ici à Londres, non qu'il n'y ait pas de faiblesses, mais toujours de nouvelles âmes sont amenées et les frères s'intéressent à la Parole. Les réunions où l'on s'en occupe pour la lire ou comme méditation, sont bonnes; l'évangélisation suivie et bénie; et cela s'étend à d'autres endroits. J'ai de bonnes nouvelles ces jours-ci de Gloucestershire et de Yorkshire. Plusieurs frères de Londres s'emploient maintenant à l'oeuvre dans les carrefours, etc., et sont écoutés et bénis; naturellement cela les encourage et les rend heureux. Que Dieu nous garde dans l'humilité et que nos regards soient toujours sur Lui, seule source possible de bénédiction, en nous enseignant toutefois de compter sur sa grâce. Il semblerait même que Dieu réveille plus d'une conscience du côté de Béthesda. On comprendra naturellement que je n'aime pas m'absenter beaucoup lorsque l'oeuvre s'ouvre; j'ai aussi devant moi un énorme travail de cabinet; notre traduction pour laquelle mes livres sont très utiles à consulter, un nouveau volume des Etudes en anglais, la traduction anglaise du N.T. qui est en train, beaucoup d'articles de journal et des traités qui surgissent. — Peut-être, Dieu le sait, la guerre contre tout un système de doctrines qui court dans ce pays et en Ecosse. Je crains de la commencer; je prévois qu'une fois commencée, on y sera engagé tout de bon. Eux ont commencé l'attaque, il ne s'en suit pas qu'on y réponde; il faut être deux, dit-on, pour une bataille, mais c'est une question quoi qu'il en soit. J'ai examiné le sujet, mais ce sera toute la Free Church, les piétistes de l'école de Bonar et, selon leur dire, tous les réformateurs qu'on aurait sur le dos; mais il ne s'agit que de savoir quelle est la volonté de Dieu. Si c'est sa volonté qu'on commence, je ne crains rien. La seule question est: Où est, dans ce cas, l'édification de l'Eglise? Il y a une vilaine doctrine par derrière. Pensez qu'on est allé si loin qu'on a publié un traité (tiré d'une biographie qui a beaucoup de succès) pour dire que les doutes sur le salut et la misère qui en découle, c'est participer aux souffrances de Christ, de sorte qu'on devrait s'en consoler et s'en réjouir — de

telles pensées ont la vogue! Mais qui peut délivrer, sinon Dieu? C'est une question grave, en pareil cas, de savoir si l'on doit livrer combat à l'Ennemi, ou tout laisser à Dieu. Ils nous ont formellement attaqués sans nous nommer jusqu'à présent. J'ai engagé notre frère, l'éditeur du journal, de chercher l'édification et d'éviter la controverse. Si je commence, Dieu aidant, je ne lâcherai pas prise de sitôt, jusqu'à ce que j'en aie fini avec ce sujet.

Je m'arrête. J'ai médité aux deux bouts de Londres l'épître aux Hébreux et les Psaumes, très heureux dans les deux cas, et on s'attend à ce que je les reprenne. Je pense louer cinq chambres plus au centre de l'oeuvre.

Très à la hâte.

Votre bien affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 242 – ME 1900 page 80

à Mr P.S.

Londres, 1859

Je suis bien aise, cher frère, de pouvoir vous saluer affectueusement au milieu de toutes mes occupations à Londres. La ville même, le nombre des frères, des réunions, et les distances les multiplient beaucoup. Grâce à Dieu nous sommes très heureux et un bon esprit règne au milieu des frères; seulement je cherche des portes pour un peu plus d'évangélisation au milieu de cette masse de monde où l'on serait perdu si ce n'était la puissance de Dieu, où il faut faire 8 et 10 kilomètres pour une visite, pour une réunion, tout comme si l'on était à deux pas de chez soi. J'ai fait une tournée très heureuse au milieu des frères dans une bonne moitié de l'Angleterre et j'ai senti le Seigneur avec moi...

V. me donne de très bonnes nouvelles de l'oeuvre.

Votre tout affectionné frère.

Lettre de J.N.D. n° 243 – ME 1900 page 96

à Mr P.S.

Lausanne, avril? 1859

Bien cher frère,

Je vous renvoie les épreuves des Galates (*). J'ai fait une masse de corrections que je crois être justes, et une masse d'autres qui, je crois, affaiblissent beaucoup la phrase, mais je me sou mets à la langue, quoiqu'il me soit impossible de croire que le français soit aussi incapable que vous le dites de se prêter à des idées abstraites ou qu'on puisse laisser si peu à l'intelligence du lecteur, car je ne parle plus de poésie. Il y a une autre chose: je fais mes remarques pour qu'elles soient lues en ayant le texte sous les yeux. Vos corrections les rendent souvent indépendantes et affirment quelque chose, de ma part, au lieu de rappeler et de résumer ce que l'apôtre dit comme venant de lui; si c'est plus clair pour le lecteur, je n'ai

rien à dire. Ce ne sont pas toujours des questions de style anglais qui surgissent et me font me plaindre du français, parce que le grec offrant le même caractère, on ne peut pas reproduire en français ce qu'il dit. Le français se refuse à des généralisations et à des abstractions, ce qui, pour un livre aussi plein de principes que la Bible, et de principes qui s'appliquent à tous les temps, rend sa reproduction dans cette langue, très difficile. Je vous en ai cité un exemple: «en amenant à la perfection par la chair». Impossible, sans fausser l'idée de l'apôtre, de matérialiser cette idée abstraite. Son but est: — commencer par l'Esprit — amener à la perfection par la chair. On me dit: Amener quoi? Cela n'entre pas dans sa pensée, c'est le moyen de la perfection qui est en question, et non une chose quelconque amenée. Introduisez quelque chose, et vous perdrez la force de l'expression, et on ne saurait dire quoi sans dire ce que *le passage n'autorise pas à dire*. Il en est de même pour mille autre cas. On a dit «achever;» on a complètement perdu l'idée. Moi je crois que le français, comme langue, devrait pouvoir dire ces choses, et si quelqu'un en avait le courage, les dirait parfaitement bien et que tout le monde les comprendrait — et aurait ainsi plus d'idées et des *idées* plus claires et plus nettes. «Quoi, vous commencez par l'Esprit et vous amenez à la perfection par la chair!» celui qui le dirait rendrait un grand service à ceux qui veulent des vérités et non des formes. Je ne puis me résigner à croire que la langue en soit incapable.

(*) Traduction du Nouveau Testament.

Je connais X; c'était un frère très fidèle et consciencieux quand je l'ai connu, qui avait fait des progrès et beaucoup; au commencement il avait besoin de fondre son intelligence et son énergie dans l'humilité et dans la grâce, mais il avait beaucoup gagné sous ce rapport. Il a été très utile dans les controverses au sujet des baptistes, mais il était un peu rude; il les confondait et ils ne lui en savaient pas bon gré; je crois que les exercices par lesquels il a passé lui ont été très utiles; au reste, il y a chez lui de la piété et de l'intégrité, et quoique ses pensées ne soient pas toujours très nettes, il est au-dessus de la masse quant à sa capacité intellectuelle. Il était, je crois, très bon instituteur; il avait au commencement une certaine confiance en lui-même, et il avait reçu trop d'idées pour pouvoir les digérer, mais un service de plusieurs années a mis beaucoup plus de réalité et d'ordre dans son coeur et dans son esprit.

J'ai eu plusieurs réunions à G., et j'y ai vu plus de personnes que de coutume, mais je n'ai pu poursuivre très loin cette partie de mon service. Il y a du bien là, et je crois que votre visite leur a été utile.

Il y a des difficultés de détail à Lausanne, à Genève et le long du lac.

J'ai eu de très nombreuses réunions à Lausanne; une volée d'étudiants libres et quelques étudiants nationaux, quelques-uns aussi de Genève. Les portes sont assez ouvertes, et j'ai senti le Seigneur avec moi, particulièrement à Lausanne.

Il n'y a que deux ou trois heures que nous avons eu, dans la maison, une des plus douces morts que j'aie vues; la belle-soeur de Mlle M.: un repos parfait si doux, si confiant, c'était vraiment délicieux à voir, et édifiant aussi. Je suis heureux d'avoir été ici; c'était une

consolation pour cette chère âme. Nous chantions à la réunion, au moment où elle expirait: «Que je vive ou que je meure, ton ciel est ouvert pour moi»...

Il faut que je m'arrête.

Saluez bien affectueusement tous les frères et votre maison aussi.

Votre bien affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 244 – ME 1900 page 138

à Mr P.S.

Londres, septembre 1859

Bien cher frère,

Quant à ma santé, grâce à Dieu, elle est maintenant excellente, mais mon genou, quoique je n'en souffre pas, est encore très faible, et peu de chose le dérange. Je n'ai pas de douleur, et j'ai plus de force, mais je n'ose m'y fier. Mon activité, en fait de courses à pied, est arrêtée. J'ai toutefois marché une lieue en m'asseyant un moment — mais il faut me ménager.

Je cherche un copiste pour les Philippiens et les épîtres suivantes (*); j'espère en avoir trouvé un.

(*) Etudes sur la parole de Dieu.

J'ai reçu un exemplaire du Nouveau Testament, qui a assez bonne façon; nous en avons commandé 1200 pour l'Angleterre.

Nous avons été occupés du sujet dont vous me parlez, à Malvern, où j'ai passé quelque temps chez un excellent frère, homme d'une assez bonne famille dans le monde, et habitué à la société, mais qui prêche maintenant en plein air et partout; franc, cordial, et homme de coeur.

Malvern est un lieu charmant, où l'on va pour santé, hydropathie, etc.; nous avons une lecture tous les matins, et toute sorte de personnes y venaient. Nous avons lu ainsi les Psaumes, et la question, jusqu'à quel point le résidu aurait connaissance de Christ, a été soulevée, spécialement en rapport avec le péché. La révélation de ces choses, de l'expiation, de l'ascension, etc., se trouve dans l'Ancien Testament, de sorte que les moyens de connaissance s'y trouvent, et il n'y a que la vérité de l'Eglise qui ait été cachée. Jusqu'à quel point on réalisera la vérité est autre chose. Hélas! jusqu'à quel point les chrétiens réalisent-ils les vérités qui leur sont propres? Je crois que, quant au Psaume 20, ce ne sera pour le résidu qu'un témoignage de la position dans laquelle le Christ s'est trouvé sur la terre; ainsi il n'y aura pas d'accomplissement historique dans l'avenir; ils comprendront, chose importante pour eux, l'état par lequel le Christ a passé, son rejet, pourquoi ils ne peuvent pas l'attendre simplement en gloire comme la première fois, mais qu'ils doivent attendre un Sauveur rejeté, revenant en gloire. Ceci jettera un grand jour sur l'état de la nation, sur leurs propres espérances, sur l'état dans lequel ils se trouvent eux-mêmes; leur intelligence pratique se fera,

je le pense, très lentement, parce qu'il sera terrible pour eux de reconnaître où ils en sont et ce qu'ils ont fait, mais ce sont précisément ces passages qui les éclaireront. La difficulté morale, c'est la confiance sans la connaissance de l'efficace de l'expiation. Mais ils demeureront, comme la plupart des chrétiens, sur des promesses. Ce ne sera, je le pense, que lorsqu'ils verront Celui qu'ils ont percé, qu'ils seront affranchis.

J'ai été très content des nouvelles que vous me donnez de N. Dieu en soit béni. S'il est encore avec vous, je vous prie de le saluer de ma part.

Paix vous soit, cher frère.

Je pense retourner en Irlande pour quelques visites. Il se peut que je visite la France, si Dieu le veut, cet hiver; cela dépend aussi un peu de mon genou...

Votre affectionné frère.

L'article sur la Justice de Dieu a attiré passablement d'attention ici.

Le réveil en Irlande est vraiment remarquable. En bien des cas des personnes ont été sourdes et muettes pour une semaine; l'impression sur les esprits est universelle et profonde.

Un littérateur populaire n'a pas pu donner un cours à Belfast; il n'avait pas d'auditoire. Belfast est une ville commerçante de 80 000 âmes, qui se pique aussi de son intellectualisme. Beaucoup de mauvais sujets sont convertis et marchent maintenant en vrais chrétiens. Les Wesleyens ont cherché à produire de l'excitation; mais en général, pour des circonstances pareilles, il y en a très peu; plutôt un sérieux remarquable.

Lettre de J.N.D. n° 245 – ME 1900 page 178

à Mr P.S.

Irlande, octobre? 1859

Bien-aimé frère,

... Je pense bientôt partir pour l'Ecosse, bien qu'il y ait beaucoup à faire ici.

Quant à votre question sur 1 Jean 1: 7, 9, la purification nous présente devant Dieu sans tache, et c'est ce qui convient à la lumière. On ne parle pas de coulpe devant la lumière, mais de taches et de souillure. Au verset 9, vous avez les deux idées, pardon et purification. La culpabilité se rapporte à un juge. Ici, nous sommes devant les yeux de Dieu; il s'agit aussi de communion. Le pardon est nécessaire pour le coeur, seulement, parmi les Juifs, le mot «purification» se rapportait à la responsabilité. On parlait de faire la purification καθαρισμον ποιησαμενος. (2 Pierre 1: 9. Voyez aussi Actes des Apôtres 18: 6; 20: 26).

Pour ce qui concerne Abraham, il y a plus de difficulté. Mais il me semble que la vraie différence est que, pour nous, l'Eglise est la cité. Quant à Abraham, l'idée est générale; «il attendait la cité qui a les fondements» (Hébreux 11: 10), en contraste avec ce monde qui n'en

a point. Je ne doute nullement qu'il ne jouisse dans l'avenir de la gloire et des bénédictions de la cité sans la constituer. Il fait partie de cette assemblée universelle du ciel qui jouira de la gloire qui s'y trouve, sans être précisément de l'Eglise des premiers-nés dont les noms sont écrits dans les cieux, mais plutôt des esprits des justes parvenus à la perfection (Hébreux 12: 22, 23). Ils seront dans la même perfection et jouiront de la gloire de la cité, sans avoir la «chose meilleure» que Dieu a préparée pour nous (Hébreux 11: 40). Je ne me rappelle plus du tout ce que vous m'avez demandé sur Matthieu 12: 1-8. Dites-le-moi.

L'oeuvre en Irlande est très intéressante. J'ai été excessivement occupé. Une troupe de jeunes gens, principalement de bonnes familles selon le monde, se sont voués à l'oeuvre du Seigneur. Ils ont été bénis et, étant très décidés, il s'est formé plusieurs réunions séparées des systèmes ecclésiastiques. Ils étaient plutôt prévenus contre nous, comme étant étroits, n'avaient guère de principes arrêtés, et on avait cherché laborieusement à les prémunir contre les frères. Il y a ici une réunion (Béthesda), puis une grande chapelle pour la prédication où l'on a essayé de rompre le pain. C'est un peu un «tout y va». Au commencement, ces jeunes gens y allaient; bientôt ils n'y tinrent plus; ils sont allés de temps à autre à la réunion Béthesda; à présent tous, je le crois, ont aussi rompu complètement avec celle-là. Ils ont aussi compris jusqu'à un certain point l'Eglise et son unité, ce dont ils n'avaient aucune idée. En attendant, grand remue-ménage ici; question de les chasser des maisons paternelles, et dans tout le pays la question sur quels principes on doit se réunir. J'attends l'opération de l'Esprit de Dieu. Je trouve toujours qu'il est important de reconnaître son oeuvre, de la respecter. Il y a beaucoup à redresser chez ces chers frères, mais Dieu a agi par leur moyen et ils font des progrès; au reste il y en a qui sont très sérieux et bien dévoués. Nous avons eu des réunions de lecture fort nombreuses et d'un grand intérêt et j'ai eu plusieurs entretiens particuliers.

Il y a dans Hérodote VII, 179, καθαρμον (= καθαριζμον) χαρηζ ποιεσθαι, faire propitiation pour le pays, mais 1 Jean 1: 7, est un peu différent.

Votre toujours affectionné frère.

Lettre de J.N.D. n° 246 – ME 1900 page 197

à Mr P.S.

Montpellier, février? 1860

Bien cher frère,

Je vous écris un petit mot au sujet de mes manuscrits. Je suis encore retenu ici par l'état de Nîmes. Les choses vont bien, je crois pouvoir le dire, mais il faut attendre que l'oeuvre de Dieu soit faite dans les coeurs pour que les actes extérieurs soient solides, Il agit, je ne puis en douter: en quelques circonstances il est intervenu d'une manière remarquable, et en général les esprits sont dans un bien autre état que précédemment, mais il se peut que ma présence soit utile les premières fois qu'ils se réuniraient. Dieu peut les rendre tout joyeux de se retrouver, mais il se peut qu'il y ait un certain malaise que l'action d'un étranger pourrait écarter.

... Dieu a amené une pauvre dame anglaise d'Algérie à Montpellier, pour mourir au milieu des chrétiens. Je l'ai vue pendant une semaine; je l'ai trouvée morte la suivante, mais sa mort a été on ne peut plus édifiante. Elle laisse six enfants; l'aînée a douze ans. Son mari est arrivé pour l'ensevelir; il n'est pas converti. Mais les soins des soeurs étaient édifiants par le déploiement de leur charité. Sa paix, sa confiance et son calme étaient parfaits.

A la hâte.

Votre affectionné frère.

Lettre de J.N.D. n° 247 – ME 1900 page 198

à Mr P.S.

Montpellier, vers le 30 avril 1860

Bien cher frère,

Depuis quelque temps je pensais vous écrire, quand j'ai reçu votre bonne lettre.

Je vous avais déjà expédié deux exemplaires de la «Justice divine». Cet envoi a été retardé, parce que je suis parti pour une tournée dans les Cévennes, je ne pensais y passer que quatre ou cinq jours, et j'y suis resté plus de dix, étonné que mon genou s'accommodât des sentiers de montagnes et de rochers pendant deux ou trois heures. Quoique j'aime mon cabinet, je préfère cette vie où il ne s'agit que de Christ et des âmes. J'ai été dans des endroits où je n'ai pu faire cirer mes souliers qu'une fois en dix ou quinze jours; logeant naturellement comme on pouvait, mais heureux dans l'oeuvre. A St-André et à Florac, petites villes, nous n'avions pas assez de place pour les auditeurs; on nous disait que nous aurions dû aller au temple. A Florac, dix ou douze assistants catholiques.

Il y a du bien du côté de Auché; à Champblanc, près le Pont de Monvert, on nous a dressé procès-verbal, mais on m'a laissé aller ainsi que M. et T. qui avaient pris part à la réunion, cependant ils ont dû comparaître devant le maire. On ne sait pas exactement ce que cela donnera; mais quoi qu'il en soit, Dieu fait contribuer toutes choses au bien de ceux qui l'aiment. La réunion était terminée quand les gendarmes, très honnêtes du reste, se sont présentés. J'ai eu partout de très bonnes réunions. J'ai poursuivi ma route le lundi jusqu'à Vialas où il y a de bons frères. Ensuite je suis descendu ici; j'étais hier à Cette. Je pense que je partirai sous peu pour la Suisse. Voilà mon histoire, cher frère.

E. a écrit à B. une lettre foudroyante contre le français du traité «l'Eglise corps et maison». Il pouvait en effet lui signaler une masse d'anglicismes. Malgré cela, les frères qui s'occupent de ce sujet en jouissent beaucoup. Les hommes instruits souffrent de la forme. *Qui hoeret in litera hoeret in cortice.*

... J'ai extraordinairement joui d'étudier la vie de Christ, comme homme dépendant sur la terre; le 16^e Psaume m'en a fourni l'occasion. La vérité de sa vie humaine, son association avec nous, la manière dont il a tracé le chemin de la vie à travers la mort, pour trouver la parfaite joie d'une vie qui n'avait que l'Eternel pour objet dans la présence de l'Eternel lui-même, tout

cela développé dans la vie et dans la personne du Christ, m'ont instruit et merveilleusement nourri.

Je m'arrête, bien-aimé frère; les travaux se sont un peu accumulés pendant mon absence dans les Cévennes.

B. vous salue beaucoup; il a de bonnes nouvelles de sa fille à Shanghai où elle et son mari sont établis pour le moment; Dieu a pris soin d'eux de toute manière. Lui est un jeune homme pieux et qui a fait du progrès dans les choses de Dieu.

Adieu, cher frère.

Votre tout affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 248 – ME 1900 page 219

à Mr P.S.

Londres, fin mai? 1860

Bien cher frère,

... Je n'ai pris Londres que comme une étape vers Pau, et je pense m'y rendre dans très peu de temps, dans quelques jours je l'espère, sans le savoir au juste.

Il fait beaucoup plus chaud ici qu'au midi de la France; peut-être la même chose est-elle arrivée dans le midi depuis mon départ.

Dieu agit dans sa grâce et d'une manière frappante en plus d'un endroit, au milieu des frères. A Stafford, une cinquantaine de personnes ont été ajoutées en quinze jours, et beaucoup d'autres converties, qui ne rompent pas le pain. A Malvern, dit-on, une vingtaine ont été converties dans une réunion. Il n'y avait guère précédemment qu'une vingtaine de frères réunis. Dans le Devonshire, c'est la même chose; ici une trentaine. Il y en a peut-être une douzaine dans une réunion à Greenwich. Ce sont des gouttes de cette pluie abondante qui est tombée ailleurs.

Nous avons eu des circonstances bien pénibles ici, mais les frères ont montré de la patience. Cela m'a réjoui, et j'espère que l'épreuve tire à sa fin. Au reste, les réunions sont très heureuses.

On est heureux de sentir que l'on avance, soutenu par la force de Dieu, vers la parfaite bénédiction de notre réunion avec Christ en haut. On réalise davantage cette chose, toute nouvelle ici, toute ancienne et éternelle dans le ciel, la vie éternelle dans le Fils, amenée à son plein résultat dans la gloire humaine du Sauveur dans le ciel. Nous partageons cette gloire dans la communion du Père et de son Fils — telle est notre vie, notre avenir, notre présent — accomplie ailleurs sans doute, mais dont on jouit maintenant dans la personne de Jésus. Et ce bonheur on le porte avec soi, à travers toutes les circonstances qui ne font après tout que passer. Mais je fais un peu un monologue.

Adieu, cher frère, paix vous soit, et à tous les vôtres. Saluez affectueusement tous les frères.

Votre affectionné en Jésus.

Lettre de J.N.D. n° 249 – ME 1900 page 237

à Mr P.S.

Londres, 6 juin 1860

Bien cher frère,

Nous avons eu un vrai ouragan ces jours-ci, en sorte que mon départ n'aurait guère été possible; je ne sais même si les bateaux ont fait la traversée. De très nombreux sinistres ont eu lieu. Maintenant que la semaine sera fort avancée avant que je sois à Paris, je crains que les frères de Paris ne soient blessés si je ne m'y arrête pas le dimanche, car j'ai traversé Paris tant de fois sans les voir! Ainsi il se peut bien que je ne quitte Paris que le lundi matin, dans ce cas je coucherai, je le suppose, à Bordeaux et je vous verrai le 14 juin; c'est tard, mais je ne sais trop comment faire autrement.

En Angleterre, les frères ont été largement bénis sous le rapport des conversions, et cela dans beaucoup d'endroits; je crains que quelques-unes n'aient été précipitées; des âmes considérées un peu trop vite comme ayant trouvé la paix cependant la bénédiction a été très grande aussi le témoignage a pris sur beaucoup d'âmes en dehors des frères. On n'a pas de place pour les auditeurs. Par contre, nous sommes éprouvés à Londres par une tentative de l'Ennemi qui a cherché à nous troubler intérieurement par des personnes sans frein; l'une a voulu prendre la cène par force étant excommuniée, mais je compte sur Dieu qui jusqu'à présent nous a conduits d'une manière admirable à travers l'orage.

Paix vous soit; je me réjouis de vous voir ainsi que les frères.

Votre bien affectionné... à la hâte.

Lettre de J.N.D. n° 250 – ME 1900 page 238

à Mr P.S.

Fin juin ou juillet 1860

Bien cher frère,

Je crois avoir oublié aux Eaux-Bonnes mon Nouveau Testament (nouvelle édition), où j'ai fait les corrections que nous avons examinées ensemble; je pense l'avoir laissé au salon où je l'avais pris pour la lecture de midi moins un quart. Vous pourrez me l'envoyer par la poste.

Il m'a semblé un peu étrange, cher frère, de passer devant votre porte sans entrer, quoique ce fût en votre absence. Tout froid et peu liant que je sois (par timidité je crois), une fois que j'ai confiance en quelqu'un, je me considère par là même peut-être trop comme chez

moi; je l'ai souvent senti dans mon passage à travers ce pauvre monde. Au reste, plus on se sent étranger et pèlerin dans ce monde, plus on sent le prix de la bienveillance (kindness) qui nous entoure et qui nous inspire cette confiance. Soyez sûr, cher frère, que je n'oublie pas combien j'en ai été l'objet de votre part. Je sais qu'en Christ c'est un plaisir pour vous, mais je n'y suis pas insensible.

Je ne sais si je vous reverrai dans ce moment. Une petite circonstance peut changer tous mes plans de détail, circonstance qui n'est venue à ma connaissance qu'hier, et dont j'écris à C. aujourd'hui. En tout cas, Dieu voulant, j'achèverai les corrections jusqu'à la fin des Hébreux (*). Que je vous voie ou que je ne vous voie pas, et je tâcherai de vous revoir si possible, votre affection sera toujours dans mon souvenir, et votre affection chrétienne me sera toujours précieuse. Je sais qu'on a à supporter en moi les moeurs d'un solitaire, mais enfin Christ est là.

Votre affectionné frère.

(*) Etudes de la Parole de Dieu.

Lettre de J.N.D. n° 251 – ME 1900 page 239

à Mr P.S.

St-Agrève, août 1860

Bien cher frère,

Les frères de Guernesey ont eu l'idée d'inviter les frères français pour cultiver la fraternité. Je n'avais pas pensé à vous, je vous croyais trop casanier à cause de votre santé, mais je n'ai pas besoin de dire quelle joie ce serait pour les frères de vous voir.

Il me semble que Matthieu 3: 12, est le froment de l'aire d'Israël, et 13: 30, par contre, les chrétiens reçus dans le ciel — tout au plus, en Matthieu 3, ils sont reçus dans l'Eglise, et cela parce que le Messie a été rejeté, autrement à la fin ils seront gardés pour la terre. L'explication va toujours plus loin que la parabole ou prophétie. Le froment dans le grenier est reçu en haut, le jugement des scandales s'exécute sur la terre, et alors ceux du grenier brillent comme le soleil, les justes étant laissés sur la terre. Le *royaume des cieux* n'est que lorsque Christ est dans le ciel. Dans Luc 17: 21, le royaume de Dieu était au milieu d'eux, parce que le roi y était.

Je m'occuperai de Matthieu 12. J'écris à la hâte pour ne pas manquer le courrier.

Ai-je besoin de dire, cher frère, combien je me réjouis de la conversion de N. C'était, vous le savez, ma pensée quand je l'ai vu. Il n'y a pas besoin de presser la chose, tout en encourageant et y prenant intérêt, ce que je crois important, afin que cela se lie à ses affections de famille aussi, mais il faut lui laisser prendre son cours naturel. Je parle de l'effet qu'a produit sur moi le caractère de sa conversion. Je me réjouis de tout mon coeur avec vous.

Nous avons eu une très bonne conférence ici, qui du reste n'est pas terminée; hier nous avons eu, disait-on, 1000 personnes au Pape dans un champ sous une tente; moi je disais 600; c'est probablement entre les deux; du sérieux, de l'attention; les notabilités de l'endroit y assistaient.

Votre affectionné... bien à la hâte.

Lettre de J.N.D. n° 252 – ME 1900 page 258

à Mr P.S.

St-Agrève, août 1860

Bien-aimé frère,

... Le mouvement religieux dans ce pays est remarquable. Les baptistes ont bien fait quelques dégâts parmi les frères. En divers endroits, quinze personnes environ se sont séparées. Ils compromettent excessivement le témoignage, de sorte que, sous certains rapports, il est bien qu'ils soient séparés. Ici leur marche a été caractérisée par la chair d'une manière non équivoque. La plupart de ceux qui avaient subi leur influence s'y sont soustraits. La conduite de ceux qui ont été actifs dans cette affaire y est pour une grande partie. Mais il est remarquable de voir comment l'activité religieuse prend pied dans ce pays, et combien le monde (sous la main de Dieu) s'y résigne, l'accepte comme un fait accompli dont il faut prendre son parti, et qu'il faut considérer comme une chose faisant partie de l'état de la société. On fréquente les réunions dont il y a souvent plusieurs: frères, wesleyens, église libre; et en même temps il y a du bien. Les conversions s'opèrent. Chez les frères, le nombre de ceux qui prennent la cène a augmenté; de nouvelles réunions ont été formées et les portes sont ouvertes presque partout. On désire des réunions là où l'on n'a pas d'ouvriers pour en tenir, et ce besoin est assez général. Une trentaine rompent le pain à Valence, il y a une réunion à Orange, des âmes converties à Florac, de bonnes réunions à Vialas et à Vébron; Dieu a aussi suscité quelques ouvriers utiles dans ces diverses localités. Vous pouvez bien croire que cela ne se fait pas hélas! sans alliage humain et que l'ennemi cherche à entraver l'oeuvre en y mêlant des éléments hétérogènes. Toutefois Dieu est le plus fort. Il y a bien une responsabilité croissante et qui exige un amour et un dévouement plus grand que jamais. Pour ma part, je sens que peu à peu je disparaissais des activités de la scène, mais Celui qui fait tout est toujours là, et je me réjouis de voir des frères pieux et solides, comme il y en a, s'occupant de l'oeuvre, non seulement en prêchant, mais en ayant l'ensemble des chrétiens et la gloire de Dieu à coeur.

J'aimerais bien que notre traduction du Nouveau Testament fût achevée, mais Dieu a son temps pour tout. Les frères sont venus de plusieurs côtés à la conférence, et dans un bon esprit, et je crois que Dieu a été avec nous. J'ai été heureux avec Lui; le soir, l'affluence a été telle que j'ai préféré ne pas avoir trop de réunions, craignant l'excitation. Je ne sais si c'est en partie mon caractère timide et peureux; mais j'espère, en partie aussi, la direction et la sagesse de Dieu en bonté sur nous.

Paix vous soit, bien-aimé frère.

Lettre de J.N.D. n° 253 – ME 1900 page 260

à Mr P.S.

Lausanne, fin septembre 1860

Bien cher frère,

Ma correspondance est un peu irrégulière en ce que je fais des efforts pour tenir des réunions tout en souffrant de l'oeil, etc. Rien de sérieux, mais cela rend un travail régulier et suivi plus difficile.

... Je pense toujours qu'en Ephésiens 1: 23, la plénitude de Celui qui remplit tout en tous, signifie le corps comme complément de la Tête; au reste c'est l'Eglise qui fait ici la plénitude de Christ. Dans le chapitre 4: 13, «la stature de la plénitude du Christ» est plus vague. C'est, il me semble, tout ce qui est en Lui, on doit croître à tous égards jusqu'à la mesure de Christ. C'est beaucoup dire, mais nous ne vivons pas assez dans sa vie. On est heureux de savoir que, lorsqu'on est faible, on est fort.

Je crois que par la grâce mes méditations ont été aussi nourries, quand ma faiblesse pour penser m'était sensible, que lorsqu'il y avait plus d'élan.

Je ne pensais pas à vous, cher frère, en parlant de l'oeuvre d'évangélisation. Je sais que vous donnez. Peut-être pourrais-je moi-même donner davantage, mais, dans un certain sens, je donne aussi ce que je peux. Je pensais à l'attitude morale de toutes les assemblées vis-à-vis de l'oeuvre.

Affectueuses salutations à tous les frères.

Votre affectionné frère.

Lettre de J.N.D. n° 254 – ME 1900 page 297

à Mr P.S.

Droitwich, 28 mars 1861

Bien cher frère,

Je vous remercie de votre bonne lettre. Depuis quelque temps j'espérais recevoir une lettre de vous sans que vous fussiez, que je sache, mon débiteur à cet égard. Quand je vous écrivais, je ne savais pas qu'une nouvelle livraison des Etudes eût déjà paru. Vous avez encore en manuscrit jusqu'à la fin de l'épître aux Hébreux, mais je ne pense pas que cela suffise pour une livraison. Si vous vous mettez à ce travail, vous aurez la bonté de me le faire savoir.

J'ai été très content de ma traduction allemande du Nouveau Testament quand je l'ai revue à Elberfeld; nous avons retranché quelques participes, et changé quelques petits détails, mais j'ai été étonné de constater que le résultat de toutes les recherches que j'ai faites depuis

en Meyer, Fritsche, Delitsch, Alford, Ellicett, etc., s'y trouvait déjà. Au reste l'absence d'emploi des participes est une vraie faiblesse de la langue allemande, mais les Allemands s'en servent beaucoup plus qu'il y a vingt ans. J'ai noté tout ce qui m'a paru avoir besoin de changement dans la traduction française; j'en fais autant pour les épîtres en anglais. Je crois que pour ces trois langues nous avons une traduction meilleure que toutes celles qui ont paru jusqu'à présent; parce que premièrement nous avons des ressources que les anciens ne possédaient pas, ensuite à cause du respect que nous avons pour la Parole, chose qui de toute manière exerce une immense influence.

Je doute beaucoup que les mots βεβαιαν ποιεισθαι [affermir] (2 Pierre 1: 10) puissent avoir le sens de «estimer ferme». βεβαιοζ n'est pas simplement ferme «en soi», mais sûr, assuré pour moi. Au verset 19: «Nous avons la parole de la prophétie rendue plus ferme», non pas en soi, mais confirmée pour moi, plus ferme à mes yeux. La diligence chrétienne rend aussi l'appel et l'élection fermes pour moi; on en est, assuré; mais ce n'est pas parce que ποιεισθαι signifie «estimer». Le sens du passage me paraît donc très clair. On s'assure à soi-même, par la diligence, son appel et son élection. La diligence ne fait pas que nous les estimions sûrs, mais nous les rend sûrs à nous-mêmes.

Ce sera en effet une grande brèche dans la famille B. et je crois pour tous les membres de cette famille que la perte de Marie. Naturellement Mme B. la sentira plus que tous les autres, son frère je le crois aussi, mais Dieu est sage dans tout ce qu'il fait. Je ne doute nullement de son amour dans cette dispensation, bien qu'elle soit pénible. Chacun aimait Marie, le Seigneur plus que tous et mieux que tous. Il l'ôte de ce monde de peine et de chagrin pour l'avoir auprès de Lui; comment la plaindrais-je? Il y en a qu'il honore en leur accordant de servir et de souffrir; il y en a auxquels il montre son amour en les prenant auprès de Lui. Je ne veux pas le stoïcisme; je ne me plais pas non plus dans le système qui met une auréole autour de la tête des objets même de l'amour de Jésus, mais je désire que Marie abonde en joie par la grâce souveraine et parfaite du Sauveur, et qu'elle le trouve bien près d'elle. On a raison d'apprécier l'amabilité de son caractère, et cela se manifeste même dans la mort; mais il faut plus que cela pour l'âme elle-même; elle ne doit plus même y penser pour jouir de cette joie profonde qu'on trouve dans la conscience qu'on va vers Lui; et il est une source de joie profonde. L'âme qui se tient près de Lui jouit de la douce et paisible, mais puissante joie, d'une relation connue avec Dieu, d'une relation sans nuage, de ce que nous aurons dans le ciel.

Je serais très heureux, cher frère, d'être près de vous. Mais je crois que pour le moment mon oeuvre me tient ou me conduit ailleurs. C'est pour *moi* comme une oeuvre à commencer en Angleterre et même en Irlande, oeuvre qui reçoit une impulsion nouvelle et évidente. Le nombre des frères se multiplie; de nouvelles réunions se forment, et Dieu, me semble-t-il, me donne une oeuvre à y faire; en Hollande aussi, où depuis deux ou trois ans il y a près de trois cents personnes réunies, seulement je ne prêche pas en hollandais. On me demande au Canada; nous y avons un frère fidèle et béni. Les Suisses étaient dispersés, il a été employé pour les réunir eux aussi. On sent que Dieu nous bénit ici dans le pays et que c'est un temps de travail. Il y a plus d'énergie spirituelle. Je me fais vieux, mais il y a des évangélistes,

quelques-uns du moins, et je puis travailler à consolider l'oeuvre et à placer, par la grâce, les âmes sur un terrain solide. J'ai de bonnes nouvelles du midi de la France. Cela va bien en général dans le Gard, et St-Hippolyte me semble se retrouver. J'avais un peu pensé m'en occuper si nos contrées ne m'avaient pas retenu. Dieu sait combien d'années j'ai encore à travailler. Quoiqu'il en soit, c'est bon. Travailler pour Christ ici, jouir de Christ en haut, voilà toute la différence; grande sans doute, mais dans l'un et l'autre cas bénédiction immense. Je m'étonne de la bonté des voies de Dieu.

Saluez affectueusement tous les frères. J'ai écrit à Marie et à Mme B.

Votre tout affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 255 – ME 1900 page 316

à Mr P.S.

Londres, 24 juillet 1861

Bien cher frère,

Il y a fort longtemps que je pense à vous écrire car il me tarde d'avoir de vos nouvelles, d'autant plus qu'on me dit que vous êtes souffrant. Avec des occupations incessantes, et j'en ai plus que jamais, on renvoie certaines choses de jour en jour pour faire face à quelque devoir pressant, et puis on est fâché contre soi-même de ne pas avoir fait ce qu'on aurait voulu faire. Mais dites-moi un peu comment vous allez, si cela ne vous fatigue pas. Maintenant que je suis très occupé de l'oeuvre ici, j'ai un plus grand besoin de coeur de savoir quelque chose de mes chers amis de France. Le fait de ne pas les visiter produit tout le contraire de l'éloignement de coeur, me fait sentir davantage le besoin d'avoir de leurs nouvelles, et il y a longtemps que je n'en ai point des frères de vos côtés. J'en ai de bonnes, grâce à Dieu, et même du Midi et de l'Est, en général d'assez bonnes. Dans les Cévennes, l'oeuvre va bien, sans rien de très saillant, sauf à Portes et à Genolhac où il y a assez de bénédiction. Dans le Doubs la bénédiction est sensible. C'est encore mieux que d'y être, quelle que soit l'affection que j'aie pour eux.

Savez-vous que je rêve quelque nouveau champ de travail où je n'aie pas été et où l'on n'a pas été, au moins avec l'Evangile comme je l'entends. Je ne suis pas content de me tourner et de me retourner dans un champ que j'ai déjà travaillé mais je me fais vieux, et où aller. Ce n'est pas que l'ouvrage me manque ici; il y a une masse de nouvelles âmes entrées au milieu des frères. Les réunions se multiplient dans plusieurs contrées; puis il y a les ouvriers, contents d'avoir des conférences pour s'instruire.

Au milieu de ce mouvement un travail continu de cabinet; mais tout cela m'occupe de ce qui se fait et de l'oeuvre faite, ou à fournir des matériaux pour les ouvriers, ou à veiller à la doctrine, etc. Je soupire un peu après la simple évangélisation; je prêche, sans doute, mais ma vie n'est pas vouée à cela. J'aimerais communiquer le nom de Christ à ceux qui ne le connaissent pas, là même où il n'est pas prêché. Je suis heureux de travailler en seconde ligne

pour les âmes amenées et pour ceux qui les amènent; mais j'aimerais me cacher et faire connaître le Sauveur aux pauvres.

En Irlande, il y a beaucoup de bénédiction, une oeuvre intéressante. Les grands de la terre aussi sont atteints, et il y en a même qui se joignent aux frères, mais c'est difficile d'être simple et seigneur territorial. Il y a là, au nord, un pays où j'aimerais travailler un peu; c'est pourtant un peuple dur, assujetti, on ne peut plus, au joug de la loi, et aimant le joug qui pèse sur lui: mais il y a à faire.

Nous aurons une petite conférence le six août, voilà les frères qui s'y rendent. Quatre au moins me mande-t-on aujourd'hui (l'un dont le père était catholique, négociant bien établi à Londres), se disposent à s'y rendre à pied en prêchant en route de village en village. Cela vous donne une idée du genre d'activité qui se déploie. Dieu a aussi suscité quelques ouvriers ces temps-ci qui travaillent dans le voisinage de leurs demeures. On me demande beaucoup sous toutes les formes, et sur toutes sortes de sujets une espèce de nourriture intellectuelle, mais j'aimerais être davantage à l'oeuvre directe avec les âmes. Mais pourquoi vous vidé-je mon coeur ainsi? En attendant, les catholiques se remuent et les nationalistes sont actifs; le système rationaliste, l'incrédulité, se propage parmi la classe ouvrière. Les dissidents ainsi que le nationalisme, et surtout les premiers, sont mal à l'aise; ils ont cultivé l'intellectualisme, et l'intellectualisme leur échappe; les âmes affamées ont besoin de Christ, les autres vont trop loin; ils le sentent tous, on peut le dire. De ce côté-là les frères sont très utiles, parce qu'au moins, quelque faibles qu'ils soient, ils ne prêchent que Christ. Mais les bases ecclésiastiques se lézardent; l'activité irrégulière ne les raccommode pas. J'aimerais voir une plus puissante union chez les frères et une plus entière séparation du monde, plus de profondeur. Autrement, grâce à Dieu, ils vont bien et sont en paix. Dieu sait quand je verrai ces chers amis en France vu l'occupation où je me trouve, mais, comme je vous l'ai dit, je désire d'autant plus avoir de leurs nouvelles et sentir que Dieu les bénit.

Saluez, je vous prie, bien affectueusement tous les frères; aussi ceux d'Orthez. J'ai à coeur d'avoir des nouvelles des frères.

Votre bien affectionné frère.

Lettre de J.N.D. n° 256 – ME 1900 page 319

Mr P.S.

Londres, derniers jours de juillet 1861

Bien cher frère,

Nos lettres se sont croisées. J'écris un mot en réponse à la vôtre.

Quant aux Psaumes (*), la chose est entièrement entre vos mains, de toute manière; je veux dire que le seul côté duquel je puisse l'envisager est celui de l'utilité pour les frères. Vous pouvez en juger même mieux que moi; je ne vois pas que la chose presse; si cela vous fatigue

trop, vous pouvez en confier la traduction à quelqu'autre personne, mais une seule main donnerait plus d'ensemble au travail.

Je suis bien aise que le volume des Etudes soit près de paraître.

Je ne doute nullement, cher frère, que l'affection des frères ne fût avec vous quand vous étiez malade. Souvent l'affection dort et quand l'occasion se présente on la trouve dans toute sa force. Je prie Dieu de vous conserver encore pour nous. Ce serait pour moi, je puis vous le dire quoique je ne sois guère démonstratif, une perte bien sensible si Dieu trouvait bon de vous reprendre, mais j'espère qu'il ne le fera pas. Je sais qu'il est sage en tout et qu'il vaut mieux s'en aller et être auprès de Lui, mais il y a des personnes qui se sont faites pour nous comme une partie de notre vie morale et des relations du coeur, qui entrent dans le mouvement spirituel de l'homme intérieur, et dont le départ vous laisse un vide nécessairement sensible. Christ est mon tout, je le sais, et je suis satisfait; je traverse ce pauvre monde, heureux, mais connaissant les hommes selon la chair aussi bien, je le crois, que qui que ce soit; mais cela n'empêche pas d'aimer et d'avoir, comme une partie de soi-même, des personnes qu'on rencontre sur ce chemin désert. On n'a pas toujours beaucoup de communications ensemble, mais le moi intérieur est frappé quand elles sont frappées. Tout cela doit être, et je vois que Jésus même, quand Jean (ce beau témoin désintéressé de la gloire de Celui qui venait après lui) eut été décapité, se retire dans le désert. Je sais bien que tous nos sentiments sont bien pauvres et moralement imparfaits au prix de ceux de Jésus, la faiblesse et la chair se mêlant avec eux, mais cela justifie pour le coeur le sentiment dont je parle, tout en jugeant ce qui pourrait là-dedans être du vieil homme. J'espère, cher frère, que Dieu vous fortifiera et vous fera du bien.

Votre bien affectionné frère.

(*) Nouvelle édition très augmentée du travail sur les Psaumes dans les Etudes sur la Parole de Dieu.

Lettre de J.N.D. n° 257 – ME 1900 page 358

à Mr P.S.

Elberfeld, vers le 28 octobre 1861

Bien-aimé frère,

Je suis ici seulement pour quelques jours. Je devais visiter les frères en Hollande, car en quittant le continent, je n'y étais demeuré que deux jours. Il y a maintenant seize réunions et plus de trois cents frères. Elberfeld n'est éloigné de la Hollande que de quelques heures par le chemin de fer; c'était le moment d'une conférence des ouvriers, et j'ai poussé une pointe jusqu'ici.

Avant de quitter Londres, j'ai fait copier par un Français tout le reste de ce que j'ai écrit des Etudes, excepté l'Apocalypse. J'ai plus d'un écrit sur ce dernier livre. Je ne sais si vous avez vu mon article dans le «Present Testimony». C'est une esquisse du livre en ne comptant qu'une seule demi-semaine pour tout ce qui a une date.

L'étude que j'y ai faite des sept églises, m'a beaucoup intéressé; elle a donné plus de forme et de certitude aux vues que j'avais sur le progrès moral historique de cette partie du livre.

Je me sens un peu «verwaist» à l'égard des frères français. Je leur écris et je reçois des lettres, mais mon coeur est souvent avec l'oeuvre dans ce pays.

L'Angleterre me retient pour le moment, car toutes les portes sont ouvertes; les réunions augmentent beaucoup; il y en a un grand nombre de nouvelles, et beaucoup de jeunes âmes qui ont besoin d'être affermiées et établies dans la vérité. Les conversions dans le réveil qui a lieu en Irlande, sont souvent caractérisées par peu de profondeur et peu de sentiment de péché. L'ardeur des prédicateurs et le genre de prédication (et cela a eu lieu même au milieu des frères) font qu'on suppose beaucoup d'âmes converties qui ne le sont pas, et celles qui le sont ont besoin d'être exercées et surveillées; cependant il y a beaucoup de bien.

Parmi les frères, l'accroissement est très rapide; à Woolwich il y avait seize frères; après le laps d'une année cent trente environ; à Swindon, huit et maintenant quatre-vingts. A Ashford, ateliers d'un chemin de fer, une oeuvre des plus intéressantes. Cette augmentation a plus ou moins lieu presque partout. Dieu a suscité quelques ouvriers, entre autres un officier de marine...

Nous n'insérons naturellement rien dans les journaux du réveil; nous suivons notre chemin comme de coutume, seulement Dieu agit. On a dû veiller aussi à ce que rien ne sortît des rails quand tout était en mouvement autour de nous. Aussi les conférences sont en ce moment d'une grande importance pour les ouvriers.

Du midi de la France, j'ai d'assez bonnes nouvelles. Nîmes et St-Hippolyte ont été en souffrance, mais je crois que St-Hippolyte va mieux.

En Suisse, il y a un peu de langueur, moins pourtant à Neuchâtel.

Ici beaucoup de portes ouvertes, mais peu d'ouvriers, et pas beaucoup d'énergie. Dans quelques-unes des anciennes réunions, en Hesse, je crois qu'il y a de la vie et des besoins.

Les réunions se sont aussi multipliées autour de Francfort.

Je crois que la venue du Seigneur est devenue plus pratique pour beaucoup de frères en Angleterre, mais il reste beaucoup à faire dans le pays. En attendant, l'incrédulité et le papisme sont actifs, et bien que le pays soit très prospère, les fondements moraux et ecclésiastiques s'ébranlent. Le manque de coton et la maladie des pommes de terre en Irlande donnent de la préoccupation, même pour la prospérité temporelle.

Paix vous soit, bien-aimé frère. Saluez beaucoup les frères.

Votre affectionné frère.

Lettre de J.N.D. n° 258 – ME 1900 page 398

à Mr P.S.

Bien cher frère,

Je vous remercie beaucoup pour votre lettre; je pensais chaque jour à vous écrire. J'ai été heureux d'avoir de si bonnes nouvelles de l'assemblée. En général, avec les luttes que le Seigneur lui-même nous a enseigné à attendre, il y a de la bénédiction, et l'on voit que notre fidèle et bon Dieu étend sa main sur l'oeuvre. Notre difficulté en Angleterre est le grand nombre de conversions qui ne sont pas toujours accompagnées d'une oeuvre profonde de conviction à l'égard du péché, en sorte que ces âmes nouvelles sont plus difficiles à soigner. Toutefois la bénédiction a été très grande, et le nombre des frères a largement augmenté. Ici, à Elberfeld, l'Esprit de Dieu agit, soit en bénissant les frères, soit en dehors d'eux. Il y a une maison d'orphelins et d'orphelines où les enfants ont été saisis de crampes, ils ont prié pour leurs camarades; il y a eu confession de péché. Plusieurs sont restés muets pendant quelques jours; ils ont de six à vingt ans. On dit qu'il y a soixante-dix conversions environ. Il y a eu dans le temps quelque chose de semblable en Hesse, mais B. ne s'y fiait pas du tout. En Irlande, il y a eu récemment des cas où la conversion paraît être incontestable; il y a eu ces mêmes crampes et, dans un cas au moins, un jeune homme est resté muet; — il est heureux et a retrouvé la faculté de parler. Il est tombé sans autre un jour de marché dans la rue, de sorte que l'attention de tout le pays a été attirée. Sa famille était catholique, lui-même extérieurement converti au protestantisme, comme beaucoup d'autres dans le district. Il a gardé son intelligence tout le temps qu'il est resté muet et répondait par écrit. On lui a demandé si l'on devait prier pour lui, il a écrit: Non, priez pour ma mère, chantez pour moi. Sa mère était catholique. C'est un temps merveilleux, voilà ce qui est certain. Je pense que le Seigneur prépare les âmes pour sa venue. Au reste, j'ai senti moi-même la puissance de l'Esprit de Dieu avec moi dans mon service et même dans mon âme, comme je ne l'ai jamais fait, je crois. Cependant nous sommes à chaque instant dépendants de sa grâce. Lui est fidèle.

Quant aux chapitres 6 et 7 du Lévitique, vous trouverez dans cette partie du livre: 1° les sacrifices eux-mêmes; 2° l'application aux individus, aux chapitres 4, 5, 6, jusqu'au verset 7. Au verset 8, commence une nouvelle partie qui s'occupe du service sacerdotal de ceux qui pouvaient manger des sacrifices. Sous quelles conditions l'offrande était sainte et agréable à Dieu; le caractère de sainteté qui se rattachait à l'offrande; enfin la portée de cette sainteté en rapport avec les personnes, les lieux, etc.

2° Les prémices, Lévitique 23: 10 et 18, étaient des offrandes publiques; 2: 14, tous les cas où les individus pouvaient offrir.

3° Lévitique 2: 4-6, vous pouvez remarquer que les deux genres d'application de l'huile s'y trouvent réunis. Le gâteau devait être de la première espèce nommée au verset 4, mais ointe comme la dernière. Je ne sais si je vois clair, mais il me semble que c'est un moyen de présenter, même sous la figure du gâteau, un Christ dont le corps était rompu; — non précisément l'offrande de lui-même (l'holocauste); ni le fait qu'il a porté le péché, que le péché a été mis sur Lui; mais que, lorsque sa nature humaine a été comme brisée dans la mort (autre

côté de son sacrifice), tout a été dans la puissance de l'Esprit, comme cette nature avait été engendrée par l'Esprit. La disruption de tout son être par les souffrances et par la mort, n'a été, quelque complète qu'elle ait pu être (et en apparence la faiblesse de l'humanité), que la manifestation de la puissance de l'Esprit. Chaque élément de cette nature était et se montrait selon cette puissance. — Le gâteau (gâteau avec des trous) était pétri avec de l'huile, brisé en morceaux, puis les morceaux étaient oints d'huile.

4° Sans doute Christ avait reçu de Dieu comme homme ce qui formait l'énergie de sa nature humaine, mais jusqu'à présent je n'ai pas vu de raison pour changer l'idée que j'en avais formée, idée qui est exprimée dans les «Etudes».

Nous avons eu dimanche une excellente réunion de plus de six cents personnes. Je crois qu'elle a été très utile; il y a eu beaucoup d'attention et du bien dans des cas particuliers.

En Hollande, il y a eu beaucoup de bien. Je crains un peu un esprit étroit, mais j'ai trouvé les ouvriers, qui étaient ici à la conférence, bien braves et aimables. Il y a là une quinzaine de réunions et peut-être deux cent cinquante qui rompent le pain.

Votre bien affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 259 – ME 1900 page 411

à Mr P.S.

Londres, décembre 1861

Bien-aimé frère,

J'ai été heureux de recevoir votre lettre; il y avait longtemps que je n'en avais reçu de vous. Vous serez peut-être surpris d'apprendre que dans notre version anglaise on ne se sert dans l'Ancien Testament, ni du mot *propitiation*, ni du mot *expiation*; *propitiation* se trouve seulement dans le Nouveau. La différence entre ces mots me semble celle-ci: *l'expiation* est une satisfaction suffisante faite à une justice qui exige; cela répond à l'idée universelle de la vengeance de Dieu, colorée par les passions chez les païens, et produite dans la Bible par la sainte justice. La *propitiation* est ce qui rend la divinité propice, favorable; elle est plus que l'effet d'une expiation bien que comme sens elle en soit très rapprochée. *L'expiation* suffit à la vengeance, la *propitiation* change les relations de Dieu avec nous; elles sont fondées sur ce qui attire sa faveur. Une juste idée de Dieu modifie nécessairement dans ces choses la pensée d'un païen, mais le principe reste essentiellement et nécessairement vrai. Maintenant je ne sache pas qu'il y ait un autre mot en hébreu que «caphar», couvrir; nom du propitiatoire, traduit dans les Septante par des mots voisins de *propitiation*, mais les Septante se servent du mot ἰλασμοζ pour ce qui est essentiellement l'expiation. Je ne sais si vous savez que les mots péché, transgression, sont les mêmes que sacrifice pour le péché, pour la transgression? On trouve des cas, mais ils sont rares, où les Septante traduisent «acham» et «chata» par ἰλασμοζ ; ici c'est plutôt expiation que propitiation, mais il n'y a, que je sache, qu'un seul cas de chaque mot, en Amos 8: 14, et Ezéchiel 44: 27. Deux fois les Septante l'emploient pour

pardon «salicha». «Salach» est employé plusieurs fois, c'est-à-dire le verbe, pour «faire grâce», alors les Septante se servent du mot *ιλασμομαι* ; une fois pour: «l'Eternel s'est repenti» (Exode 32: 14). *Εξιλασμομαι*, mot plus fort que l'autre, le *εξ* disant que la chose est complètement faite, se trouve trois fois dans les prophètes pour Chata (offrande pour) le péché, autrement le mot universellement employé est Caphar, couvrir.

Voilà, je crois, à peu près tout ce qu'on peut indiquer comme jetant de la lumière sur la différence entre ces deux termes. Dans le sens *expiation*, c'est ce qui suffit comme répondant pour le péché ou l'offense. Dans le sens *propitiation*, c'est la faveur, l'acceptation qui en résulte, ou plus exactement, l'obtention de cette faveur lorsqu'on l'a perdue par quelque faute. Je ne sais comment on a rendu ces mots dans les traductions.

Ici, certainement Dieu nous bénit. Non seulement le nombre des frères augmente rapidement, presque partout, mais en général l'esprit est bon et je crois qu'il y a plus de vie et de dévouement. Cela ne veut nullement dire qu'il n'en manque pas encore beaucoup, mais je crois qu'il y a un besoin produit par le Saint Esprit qui donne de l'élasticité aux coeurs. Les réunions sont toujours nombreuses. Je me réjouis bien du progrès à Pau; vous avez, cher frère, de quoi bénir Dieu du bien qu'il y a fait, et de la part qu'il vous a donnée dans ce travail; la faiblesse du corps n'est rien pour Dieu quand il veut se servir de nous, si seulement nous dépendons de Lui et que nous le cherchions. Je sens qu'il a beaucoup été avec moi dans l'oeuvre ces temps-ci; ma tournée en Hollande n'a été qu'un petit épisode, à cause de la langue, mais j'ai fait la connaissance des frères et noué des relations fraternelles; les derniers jours j'ai commencé à écorcher le hollandais. Puis ils ne sont pas difficiles comme vous autres Français, quoiqu'ils admirent extrêmement leur langue, qui du reste est riche. En somme, je suis très heureux d'y avoir été, puis c'était mon devoir.

Les choses avancent partout, on le sent, mais avec cela, non seulement il y a beaucoup de conversions, mais on voit partout que les chrétiens sentent le besoin d'être chrétiens, et qu'être chrétien n'est pas le monde, et qu'ils pensent davantage à la venue du Seigneur. Partout on est disposé à entendre l'Evangile, et le christianisme réclame ses droits chez les chrétiens. En même temps, la néologie se montre avec plus de vivacité, chez vous du moins qu'ici. Probablement que par ce réveil, Dieu non seulement bénit, mais nous prépare pour des jours plus sombres; mais on est toujours heureux quand on se confie en Lui.

Vous m'avez fait encore une question, et je laisse trop courir ma plume.

Je ne crois pas que le résidu entrera en quoi que ce soit dans ce qui est dit à Marie de Magdala (Jean 20: 17); Christ les appellera bien ses frères, et dans un certain sens Dieu leur sera Père, mais ils ne seront pas enfants comme nous. Il ne faut pas oublier qu'il dit: «Je monte vers», non «je descends de»; il nous porte en haut dans la même relation que Lui avec Dieu. Dès lors, si nous sommes enfants, nous sommes donc héritiers, héritiers de Dieu, cohéritiers de Christ. Les 144 000 du chapitre 14 de l'Apocalypse, nous présentent la gloire du résidu, mais ils ne montent pas. Ayant souffert, ils ont une bénédiction spéciale, mais avec Christ sur la terre. Nous le verrons tel qu'il est; ils le verront quand il sortira avec nous. Mais tandis qu'il

est au dedans du voile, le Saint Esprit en est sorti, et nous le connaissons là, car nous sommes célestes. En Actes 2: 38, il est seulement dit: «Vous recevrez le don du Saint Esprit».

Quant à l'historique (Actes des Apôtres 2: 1-4), je ne crois pas que le passage dépasse la descente du Saint Esprit en puissance, seulement nous avons «l'assemblée» à la fin du chapitre. L'union avec Christ, et l'unité du corps qui suit la mort et la résurrection avec Christ, n'y sont pas. Dans tous les points, Paul est seul sur ce terrain. Le Saint Esprit était répandu (Actes des Apôtres 2: 33) pour l'accomplissement de la prophétie, mais aussi de la promesse du Christ, ce qui est quelque chose de plus. Le récit d'Actes 2 suit l'évangile de Luc, en ajoutant ce trait de Jean (*), mais n'entre nullement dans la doctrine de l'union avec un Christ céleste, et suppose un rassemblement terrestre de l'Eglise commençant à Jérusalem avec les Juifs, et avec la puissance nécessaire pour cela. — Dans ce chapitre, Christ est ressuscité, non pas nous ressuscités avec Lui. — Sous ce rapport Paul parle autrement du baptême.

Votre bien affectionné.

(*) Jean 20: 22. (*Editeur*)

Lettre de J.N.D. n° 260 – ME 1900 page 415

à Mr P.S.

Londres, mars 1862

Bien cher frère,

J'avais commencé par les Psaumes (*), oubliant qu'il y avait dans l'enveloppe votre petit écrit sur l'Eglise, et que je devais vous le renvoyer. Je viens de le lire et je n'ai aucune observation critique à faire — sauf que je ne crois pas qu'il soit exact (je me suis souvent servi autrefois de ce terme sans y faire attention) de dire: le Saint Esprit habite dans le corps — il habite dans la maison; il unit les membres du corps à la Tête, et les membres les uns aux autres, et constitue ainsi l'unité du corps. Je crois qu'en un endroit il est dit que le chrétien est uni dans une seule vie, mais je ne puis retrouver l'expression. Je crois que c'est le Saint Esprit qui forme l'unité, non pas la vie. Il n'y a rien d'autre à remarquer, j'ai joui de votre écrit. Ici j'ai dû revenir un peu sur ce point, car le parti de Béthesda paraît maintenant nier d'un côté la possibilité de la souillure d'une assemblée, et de l'autre l'existence d'un corps sur la terre. On a publié un traité qui dit que si une assemblée admettait la fornication, qu'il y en eût au milieu d'elle, et que l'assemblée refusât de se purifier, on devait y rester; que l'assemblée ne pouvait être souillée mais seulement l'individu, et qu'il en était de même si les blasphèmes et l'hérésie étaient enseignés; que ceux-là seuls seraient souillés qui les recevraient dans leurs coeurs. Mais de telles doctrines font plutôt du bien en se manifestant.

(*) Traduction de l'Etude sur les Psaumes.

Je pense que vous n'aurez pas d'objection à ce qu'on traduise votre écrit lorsqu'il sera publié.

Ce serait une joie pour moi de vous revoir tous, mais comme je l'ai dit à H.P., je ne suis que comme un soldat sous son chef. Savez-vous que j'ai quelque idée de me rendre cet été au Canada, si cela se peut. Il y a des réunions là-bas qui désirent me voir, et un frère qui y a travaillé s'y rendrait avec moi.

Je crois que Dieu m'a amené en Angleterre au moment opportun — ce qui m'encourage — car non seulement la doctrine newtonienne se reproduisait plus publiquement en Ecosse où du reste elle avait toujours été et aussi dans des publications religieuses, la question de Béthesda devenait ainsi une question générale. L'unité des enfants de Dieu doit-elle avoir lieu sur le pied de l'indifférence à la vérité ou sur le pied de l'apôtre Jean, quand il dit: «Que j'aime dans la vérité» et «pour l'amour de la vérité»? Tout se dissout et les chrétiens sentent qu'il faut être chrétiens. Il y a beaucoup de bien, mais beaucoup de mal, et il est très important d'avoir un fil conducteur, un fil scripturaire pour se retrouver. Croiriez-vous qu'ils en sont venus à dire que Christ était tellement envisagé comme lépreux, que Dieu ne lui a pas permis de coucher à Jérusalem!

Au reste, Dieu bénit les frères sensiblement. Nous sommes ici dans un local qui contient trois fois autant de personnes que celui où nous nous réunissons il y a une année environ. Il est déjà question d'avoir d'autres réunions; il y a d'intéressants jeunes hommes qui travaillent dans différents quartiers de la ville, et cela dure.

... Je publie une réponse aux Essais incrédules¹ qui ont fait tant de bruit en Angleterre; tout cela, avec d'autres publications, m'a beaucoup occupé.

Votre bien affectionné frère.

(*) *Essays and Reviews.*

Lettre de J.N.D. n° 261 – ME 1900 page 436

à Mr P.S.

Londres, juillet? 1862

Bien cher frère,

Les Dialogues (*) ont été assez rapidement vendus ici, et ont donné du repos à beaucoup d'esprits de croyants, qui étaient quelque peu harassés par ces attaques.

Le pauvre P.B.! J'espère que ce coup sera de la part de Dieu un moyen et une occasion de bénédiction pour son âme. Souvent Dieu brise ainsi la volonté et ouvre l'accès du cœur; il est si bon! Dites-lui, si vous le voyez, tout l'intérêt que je lui porte dans son chagrin, et que je forme le vœu que cette traverse soit, dans les voies de Dieu lui-même, pour le bien de son âme, et qu'il soit assuré que ses voies sont bonnes et pleines d'amour pour nous.

(*) *Dialogues on the Essays and Reviews.*

Quant à Genèse 3: 16, et 1 Corinthiens 11, vous trouverez les deux principes en 1 Timothée 2: 13, 14. Je crois qu'il y avait une différence. Il y avait pour l'homme une certaine

prééminence lors de la création même. Quand on forme une chose pour une autre, elle tient certainement dans un sens la seconde place, Mais il y avait en même temps une grande différence. On y avait de l'ordre; l'existence et la vie de la femme ainsi que sa position se rapportaient à l'homme, non pas celle de l'homme à la femme, bien qu'ensuite, comme dit l'apôtre, l'homme soit par la femme; mais en Genèse 2, la femme est *une aide* qui correspondait à ce qu'il était, évidemment donnée à l'homme, c'est la première place mais «semblable» devant lui (ein gegenstück); c'est la place comme n'étant pas inférieure. Tandis qu'après le péché son désir sera tourné vers son mari avec le sentiment de dépendance et d'infériorité, comme nous l'exprimons en anglais, dans un bon sens; «looking up to». La femme avait désormais besoin de l'homme comme d'un soutien, ne pouvait s'en passer, et lui, *dominerait* sur elle. Ce n'est pas le même mot, mais à peu près le même sens que ce qui est dit de la domination de l'homme sur les bêtes seules (Genèse 1: 28). Une aide semblable à l'homme est différent d'une relation de dépendance et de domination, mais tout de même une aide subordonnée. Nous trouvons ces deux relations entre Christ et l'Eglise, mais en grâce.

Adieu, cher frère. Si je visite la France je tâcherai de vous voir, ne fût-ce qu'en courant. Dans ce moment, je suis occupé de l'impression des Dialogues.

Saluez bien, je vous prie, tous les frères.

Votre bien affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 262 – ME 1900 page 438

à Mr P.S.

Londres, août? 1862

Bien-aimé frère,

Je réponds premièrement à vos questions:

L'Essai de de Wette, n'est que l'Esaië de Gesenius rationaliste déclaré. Je ne doute nullement que le sens d'Esaië 42: 6, ne soit: «Je t'ai appelé en justice». Je fais valoir ma justice en t'appelant. Dieu établit ainsi ce qu'il a promis et ce qu'il est. Nous avons, dit Pierre, l'Evangile par la justice de notre Dieu et Sauveur. La justice, c'est être conséquent avec les relations dans lesquelles on se trouve. Quand il s'agit de Dieu, c'est être conséquent avec Lui-même, soit fidèle à ses promesses, soit juste en punissant, etc. Ainsi il a appelé Cyrus pour accomplir l'oeuvre dans laquelle ce qu'il est sera manifesté (autant que cela s'est fait alors). C'est pourquoi, au chapitre 42, il passe outre et parle du Christ en qui cela a lieu parfaitement. Au verset 21, «lui» ne se trouve pas du tout. Les Juifs et de Wette traduisent: «Il s'est plu à faire grande la loi». Je pense que le sens est que Dieu agit selon son bon plaisir (en faveur de son peuple) pour l'amour de sa justice: seiner Gerechtigkeit wegen. Er vollbringt sein Wohlgefallen, thut es in Wirklichkeit durch Christum. Dieses Volk ist aber geplündert. Warum das? denn es ist das Volk Gottes, etc.

Au chapitre 41: 25, c'est bien Cyrus. Au verset 27, Jéhovah dit que c'est Lui qui est le premier qui ait annoncé à Sion la délivrance. Il jette à tous les faux dieux le défi de dire ce qui allait arriver, mais Lui l'annonce à son peuple, prenant plaisir à leur délivrance. Les bonnes nouvelles du moment étaient bien par Cyrus, mais l'habitude de l'Esprit de prophétie est d'encourager par des délivrances du moment, mais ensuite de s'étendre à des temps à venir où la vraie délivrance arriverait. Souvent on a de la peine à trouver le moment où il passe de l'un à l'autre, mais le fait est clair. Ceci se retrouve partout. Ainsi de Cyrus il passe à Christ. Israël aurait dû être le serviteur, mais il était infidèle; Cyrus a délivré dans le temps; le vrai serviteur, c'est Christ. Annoncé ici, au chapitre 42, nous avons son histoire et au chapitre 49, comment il remplace Israël selon la chair.

Ce que vous demandez sur Lévitique 16, a une certaine importance; la question se retrouve en Hébreux 2: 17. Le souverain sacrificateur dans cet acte n'agissait pas comme sacrificateur dans le sens ordinaire. Il n'était pas entre le peuple et Dieu; il représentait le peuple. C'est pourquoi lui met ses mains sur la tête de la victime, l'égorge, etc. Il est tout seul pour cette oeuvre, il est le peuple; seulement il fallait avoir un représentant; mais il n'était pas entre le peuple et Dieu en vertu du sang; lui près, les autres loin. C'est le peuple qui vient dans sa personne, seulement il était pur pour cela. Il en était de même de Christ. Maintenant il intercède auprès de Dieu en vertu de son oeuvre. Sur la croix il représentait devant Dieu l'état de péché dans lequel son peuple se trouvait, seulement le Sauveur était aussi victime. Il a confessé nos péchés sur sa propre tête.

Je suis toujours en suspens à l'égard de mon voyage au Canada, parce que je dépends de l'imprimeur. Il ne reste plus que trois feuilles de mes Dialogues à imprimer, mais le travail va si lentement que je ne sais s'il ne sera pas trop tard pour revenir cette année en Europe. J'ai écrit à celui qui, à vue humaine, sera mon guide, pour lui en parler.

Votre toujours affectionné frère.

Lettre de J.N.D. n° 263 – ME 1900 page 458

à Mr P.S.

Toronto (Canada), mai, 1863

Bien cher frère,

Depuis quelque temps je pensais vous écrire quand votre lettre est arrivée. Je suis très heureux de recevoir de vos nouvelles ainsi que celles que vous me donnez des frères. Ici Dieu a été sensiblement avec moi. Il fallait de la foi, à moi du moins qui crains la mer, pour traverser à mon âge l'océan pour la première fois. Je n'ai pas souffert; j'ai travaillé dans ma cabine comme de coutume, après deux jours pendant lesquels j'ai dû me ménager sans toutefois avoir le mal de mer. Seul, sur une centaine de passagers, je n'ai pas été malade, et cependant la mer était houleuse, le vent a même déchiré une voile. Partout Dieu bénit mon oeuvre ici. Notre frère M. E. y avait, peut-on dire, fondé des réunions. Il y avait déjà bien des frères, mais tout était mélangé, le bien et le mal, les amis de Newton, Bethesda, et les frères. Tout cela a

été tiré au clair, et presque tous marchent fidèlement. Les émigrés exposaient ici les frères à ces dangers plus même qu'en Angleterre, mais, sauf dans un endroit où je connaissais les individus, je n'ai pas eu à m'en mêler. M. E. avait été aussi béni par des conversions et au milieu d'Allemands et de Suisses. Il n'a pas pu découvrir les frères français; maintenant nous savons où ils demeurent et nous espérons les voir; ils sont dans les Etats-Unis près de la frontière. J'ai été à Québec, Toronto, Guelph, Hamilton, Brantford, où j'ai visité les Indiens. Sauf à Montréal où j'ai été malade, il y a eu des âmes ajoutées et des âmes réveillées.

Le catéchiste des Anglicans au milieu des «Indiens des six nations», mohawk de race, a reçu la pleine grâce de l'Evangile, et je crois qu'il quittera ce système; il prêchait déjà dans la chapelle. Il a été mon interprète dans une assemblée de trois ou quatre cents Indiens — deux d'entre eux, je l'espère, ont reçu du bien — il est très intelligent. Au moment de mon arrivée deux ministres anglicans quittaient l'anglicanisme; peu après ils ont rompu le pain pour la première fois. L'un était ministre anglican au milieu des Indiens à Hamilton; tant d'âmes de toute espèce ont été travaillées, que je pense, Dieu voulant, y retourner la semaine prochaine. Nous avons eu une conférence à Guelph, où Dieu nous a abondamment bénis. Des frères de la forêt (on l'appelle Bush), où il n'y avait que des ours et des loups il y a cinq ou six ans, y ont assisté. J'ai été frappé de leur intelligence et de l'intérêt qu'ils prenaient à la Parole. Du reste il y avait beaucoup de fraîcheur et de sérieux; on sentait la présence de Dieu. Je pense visiter ces endroits plus tard.

Ce qui frappe c'est un simple et clair Evangile, une oeuvre accomplie, le salut. On ne vient pas en foule mais les âmes s'intéressent profondément à la vérité. On voit que l'Esprit opère. Les locaux cependant se remplissent.

... Quant à ce pauvre M., j'ai peine à croire certaines choses. La discipline était en tout cas juste et nécessaire et M. a un caractère très orgueilleux. Il est tombé bien bas, et il n'en disconvient pas; mais je ne suis pas convaincu que tout ce qu'on a dit soit vrai. C'est un frère qui a été largement béni. Il est certain qu'il avait besoin de ce châtiment. C'était un cas terrible; j'y vois la fidélité de Dieu. J'avais appris que les frères, ayant été fidèles en jugeant ce mal, le monde n'a pas été détourné des réunions. Dieu est plein de bonté et toujours fidèle. C'est un bien qu'il ne supporte pas le mal. Il est le Dieu de sainteté, et s'il ne l'était pas le bonheur ne serait pas possible.

Que Dieu bénisse et garde vos enfants, cher frère. Les voilà à peu près lancés dans le monde, cet océan de vanité et de péché, mais où Christ garde les siens et leur enseigne à s'attacher à Lui, seule source de force et de bonheur. Lui seul demeure. Je sens d'une manière toujours plus sensible qu'il est tout. Que voulez-vous d'autre? Il est l'objet des délices du Père, Celui qui le manifeste. Tout ce qui est dans le monde disparaît, même avec la nature qui lui appartient.

Que Dieu nous garde près de Lui. Il y a liberté, énergie, joie, quand on est avec Lui. Sous ce rapport, l'épître aux Philippiens m'a beaucoup intéressé, il y a quelque temps. Le péché, ni la chair en tant qu'agissant en nous, n'y sont nommés. Le saint peut tout, est au-dessus de

tout. En 2 Corinthiens, c'est la force divine, dans la conscience de la faiblesse du vase. En 1 Corinthiens, la confiance en Dieu, en présence du mal qui envahit les autres. En Philippiens on se réjouit toujours; en 2 Corinthiens, Dieu console les abattus et la force du Christ s'accomplit dans l'infirmité. En 1 Corinthiens, il sait que Dieu les affermira jusqu'à la fin pour les présenter *irréprochables*, eux qui alors marchaient très mal.

Votre affectionné frère.

Lettre de J.N.D. n° 264 – ME 1900 page 472

à Mr P.S.

Canada, mars? 1863

Bien cher frère,

Il y a longtemps déjà que j'ai reçu votre bonne lettre qui de toute manière m'a fait plaisir, mais j'étais dans les détails de l'oeuvre comme un journalier et je renvoyais toujours ma réponse. L'oeuvre ici est une oeuvre de grande patience et le sera encore, me semble-t-il pour un temps. On est tellement occupé de la poursuite des objets mondains que les choses de Dieu ont peu de place. Elles en ont beaucoup dans les Etats-Unis, s'il s'agit d'activité extérieure. On jette aussitôt les jeunes âmes dans cette activité. Une excitation fiévreuse seule les soutient dans la paix, si paix on peut l'appeler, et la mondanité des chrétiens est épouvantable: personne n'est affranchi. Cela tend à jeter le mépris sur ce qui sonde l'âme, sur une vie qui est réellement la vie de Christ dans l'âme. Toutefois l'oeuvre a porté des fruits; je ne sais si je vous ai dit qu'il y a des commencements de réunions à Galveston (Texas), à San Francisco, dans la Caroline du nord, par le moyen de frères sortis du milieu de nous, principalement de New York. A Québec, ville très morte et mondaine, il y a un mouvement remarquable tout est en émoi au sujet de l'Evangile par le moyen d'un de nos frères venus d'Angleterre. Autrement l'oeuvre se fait en général paisiblement dans le Canada, mais tout doucement. Dans le Michigan et dans l'Illinois, il y a progrès; l'oeuvre s'étend sensiblement.

Je me rappelle avoir entendu parler quelque part de ce que vous dites à l'égard de la faveur du Père quand le Sauveur adorable était sur la croix. Je crois que c'est quelque chose que M. Newton a dit; mais ce pauvre ami disait toujours des choses pour s'opposer à une vérité annoncée, sans s'inquiéter si ce qu'il disait était la vérité ou non. Ceci a l'air dur, mais c'est ce qu'il faisait habituellement. Or je n'ai aucun doute au sujet de la parfaite justesse de la pensée que vous émettez (*). Il est évident que «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?» n'est pas la jouissance de la faveur du Père, de la clarté de la face de Dieu. Une telle jouissance aurait faussé ou plutôt détruit la réalité de la coupe que, dans sa grâce infinie, il a bue pour nous. En même temps jamais son obéissance n'a été aussi agréable à Dieu, comme il est dit: «C'est pourquoi mon Père m'aime, parce que je laisse ma vie afin que je la reprenne». Mot merveilleux qui montre qui il était. Car qui pouvait donner un motif à Dieu pour l'aimer, un motif puisé dans les propres actes du Seigneur.

(*) Voici en quels termes le correspondant de J.N.D. exposait sa pensée:

«Peut-on dire, comme je le vois écrit quelque part, que Jésus n'a pas perdu un seul instant le sentiment et la *jouissance* de sa relation avec le Père?» Je comprends bien (si je puis dire ainsi) qu'il n'a jamais été plus aimé et digne d'être aimé du Père qu'à la croix; il savait ce qu'il faisait en laissant sa vie, selon Jean 10: 17, et il présentait un motif nouveau à l'amour du Père. Mais la *jouissance* de l'amour du Père, n'est-ce pas autre chose, et qui n'était pas possible quand Dieu l'avait abandonné et faisait peser sa colère sur Lui? Est-ce que la communion avec son *Dieu* et *Père* n'est pas la condition nécessaire de l'intercession, et est-ce que l'abandon de Dieu n'est pas exclusif de la communion quant à l'état de l'âme du Sauveur? Est-ce qu'il ne ressort pas clairement des évangiles synoptiques que, dans les trois premières heures de la croix, le Seigneur Jésus était en pleine communion avec son Dieu et Père pour ce qui est de sa propre personne, et ainsi il a pu dire: «Père, pardonne-leur», dans l'activité de son amour; — et que, dans les trois dernières heures, il était passif, si je puis dire ainsi, souffrant *l'abandon* de Dieu et privé, quant à son âme, des *communications* de l'amour de son Père? Ensuite, à la fin, il peut dire: «Père, entre tes mains» je remets mon esprit», parce que le flot a passé et qu'il a droit de dire «*Père!*» Sans doute le mystère de sa personne cache des choses que nous ne pouvons pas sonder, car, tout en étant homme et en mourant, il était le Fils du Dieu vivant, il était Dieu; mais n'est-il pas vrai que *l'abandon* de Dieu exclut la *jouissance* de la communion de l'amour du Père et la double *activité* de Christ, en Luc 23: 34 et 43, vis-à-vis du Père et puis du brigand?» (*Note de la rédaction*)

Quant à l'autre question, notre frère G. l'a soulevée ici; je ne lutte pas sur cette question; c'est une affaire de clarté d'exposition et non de doctrine, de sorte qu'on peut avoir patience. Je veux parler de la question de l'Épouse de l'Agneau; mais pour ma part je ne comprends pas comment, en lisant Ephésiens 5, on peut échapper à la conviction que l'Église est l'Épouse de l'Agneau. On a voulu que le corps soit l'Église et que l'Épouse embrasse les saints de l'Ancien Testament aussi. Mais avec le chapitre 5 des Ephésiens, je ne saurais séparer les deux choses; on a bien dit que l'Église n'est pas nommée femme dans ce passage, mais si le mot n'y est pas, la chose y est bien. Abraham jouira de la cité comme un Israélite jouissait de Jérusalem sans en faire partie, et l'expression est plus vague d'un côté et plus précise de l'autre qu'on ne le pense. Il est dit «la cité», non une cité; voilà ce qui est plus précis, mais «qui a des fondements», c'est vague, cela caractérise seulement. Il était pèlerin et étranger, mais son repos était plus haut et céleste. L'établissement de l'Église en autorité avec Christ, fondera l'empire universel de Dieu, comme Babylone a été le siège de l'empire de Nebucadnetsar. Abraham jouira d'une manière céleste de cette sainte cité, mais il ne sera pas la cité elle-même; la cité, c'est l'Église.

Quant à l'adoption (*), deux passages décident la question pour moi. Galates 4: *il ne différait en rien d'un esclave* quoiqu'il fût seigneur de tout. Ensuite Christ est venu, «né de femme, né sous la loi, pour qu'il rachetât ceux qui étaient sous la loi, afin que nous reçussions l'adoption». Puis Jean 1: «A ceux qui l'ont reçu il a donné le droit d'être enfants de Dieu» (τεχνα Θεου γενεσθαι), de prendre cette place. Sans doute les anciens fidèles étaient nés de Dieu; ils auront part au règne. Mais l'adoption n'était pas révélée jusqu'à ce que le Fils fût révélé, et, jusqu'à ce que le rachat fût accompli, les disciples ne pouvaient pas prendre cette place. Christ leur révélait bien le nom du Père. C'est une des choses qu'il a faites sur la terre, étant lui-même Fils dans le sein du Père. Mais ce n'est qu'après sa résurrection qu'il appelle ses disciples, ses frères, et c'est seulement quand le Saint Esprit est descendu, que les disciples, ayant reçu l'Esprit d'adoption, ont pu crier: Abba Père. La nation était le premier-né de Jéhovah, et la prophétie appelle dans le millénium les Israélites fils et filles de Jéhovah.

(*) Le correspondant disait:

«Un frère a beaucoup insisté ici sur ce que les *Juifs* avaient *l'adoption* comme nous et dans le même sens, complètement, se fondant sur Romains 9: 4 et Galates 4. Il me semble pourtant qu'il y a une adoption pour la terre, comme peuple, et une pour le ciel avec Christ monté en haut». (*Note de la rédaction*)

Je me réjouis fort de la bénédiction dont Dieu couronne l'oeuvre autour de vous, cher frère, et autour de votre chère soeur en Alsace.

J'ai examiné avec un peu plus de suite le concile de Trente, puis aussi les dogmes presbytériens. Je sens toujours davantage combien c'est un éloignement général, universel, du chemin de la Bible, de la parole de Dieu. On a bien éliminé des abus; on a introduit quelques vérités et cela en souffrant avec foi pour le Seigneur. Les individus, mon coeur les embrasse avec joie, et je les honore de tout mon coeur, mais le tout est un gâchis. On sent qu'on est dans les derniers temps où tout est faux, même ce qui s'appelle Eglise, et que la parole de Dieu seule est vraie, et qu'il faut se coller à elle ou plutôt recevoir avec joie et soumission chaque parole qui sort de la bouche de Dieu, et par grâce vivre par son moyen. C'est ce que le Seigneur lui-même a fait dans sa grâce envers nous il a laissé les traces de ses pas et de son coeur d'amour; c'est un chemin sûr, un chemin consacré pour nous, en ce qu'il y a marché, quand même ce serait une *via dolorosa* pendant que nous y sommes.

Je ne sais si je fais bien de vous dire que M. L. nie à présent l'immortalité de l'âme. Cette vilaine doctrine infecte plus d'une branche de la Mission canadienne. Que Dieu les garde.

Mes cordiales salutations aux frères.

Votre tout affectionné.

Pensées

ME 1900 page 20

Si on eût pu ôter à Christ la liberté, c'eût été l'empêcher de faire la volonté de Dieu.

Christ sorti du tombeau est la mesure de notre délivrance.

ME 1900 page 200

Vous trouvez des «si» dans la Parole, du moment qu'il est question des saints sur la terre.

ME 1900 page 213

Un chrétien n'est pas un homme meilleur que les autres; c'est un homme qui a accepté le salut, parce qu'il se trouvait plus mauvais que les autres.

ME 1900 page 280

Chrétien, considère avec soin, que tu n'es pas seulement sauvé par Christ, mais que tu vis de Lui. Qu'il soit la portion journalière de ton âme. Cherche-le de bonne heure, cherche-le Lui seul. Si quelque chose sollicite ton attention, demande-toi: «Est-ce que cela rapprochera Christ de mon coeur? Y trouverai-je une connaissance plus intime de ses affections, une proximité plus grande de sa personne?» Sinon rejette immédiatement ce qui te sollicite.

Si je dois rester ici-bas, c'est un gain pour Christ; si je suis appelé à quitter le corps, c'est un gain pour moi.

ME 1900 page 340

C'est une chose profondément solennelle que de connaître la vérité, car il n'y a pas un seul principe que nous professions avoir appris sans être appelés à le réaliser pratiquement.

On court un grand danger à laisser l'intelligence dépasser la conscience et les affections.

ME 1900 page 351

Lorsque nous traversons l'épreuve, nous pouvons être assurés que la tentation aura une issue, et ce qu'il nous faut, c'est une volonté brisée et un oeil simple pour le voir.

ME 1900 page 357

Rien ne peut dépasser l'incrédulité désespérante et la méchanceté du coeur de l'homme, sinon la surabondante grâce de Dieu.

Y a-t-il des doutes et des craintes dans le lieu très saint?

ME 1900 page 360

Dieu se repent, change de pensée, mais seulement à l'égard de la création, etc.; jamais quand il a un conseil. Dieu juge différemment d'une chose, mais seulement lorsque cette chose est complètement changée.

Au milieu du miel et du lait de Canaan, Israël ne devait jamais oublier ce qui l'avait soutenu pendant les quarante années du désert.

ME 1900 page 457

On dit: Je n'ai pas la prétention d'être céleste. Je sais pourquoi: c'est parce que vous ne *désirez pas* l'être.

Fragments

ME 1900 page 38 - Gagnons le coeur aussi bien que la conscience

Il peut être juste d'employer le fouet et les châtiments, mais jamais ils ne gagneront le coeur humain. Ce n'est pas la justice qui règne parmi les enfants de Dieu, mais, par la justice, la grâce qui promet la vie éternelle.

Combien de péchés, hélas! auraient pu être effacés ([Jean 13](#)) et ont été retenus! Combien de frères, éloignés à toujours, qui eussent pu être ramenés à Dieu et à nous, et cela parce que nous nous en sommes pris à la *conscience* seule, sans que le coeur n'ait été gagné — sans que, je puis le dire, nous ayons même *cherché à l'atteindre!*

Nous n'avons pas surmonté le mal, parce que nous ne l'avons pas surmonté par le bien. Nous avons pris volontiers la place du juge et avons rendu une sentence; mais nous n'avons que peu accompli l'humble travail du Maître.

Combien peu nous comprenons qu'un traitement simplement juste — absolument juste même — n'opérera pas la restauration des âmes; que le jugement, si modéré et si sincère qu'il soit, ne pourra ni toucher, ni attendrir, ni soumettre les coeurs, de façon à leur faire recevoir de l'instruction, quand il est démontré, par les actes en cause, que ces coeurs ne sont pas dans leur vraie position devant Dieu.

L'homme n'est *pas tout entier conscience*; si la conscience est atteinte, sans le coeur, il en sera comme avec le premier pécheur parmi les hommes: l'âme sera *chassée* parmi les arbres du jardin pour éviter la voix qu'elle redoute.

ME 1900 page 99

Il est impossible de lire l'évangile de Jean (*) (ou l'un ou l'autre des évangiles), où ce que le Seigneur Jésus était — sa personne — brille d'une manière si particulière, sans y trouver, à chaque instant, ce parfum précieux de l'obéissance, de l'amour et du renoncement de soi-même. Ce n'est point de l'histoire, c'est Lui-même qu'on ne peut pas ne pas voir, et aussi la méchanceté de l'homme, qui se fraya violemment le chemin à travers la couverture et le saint lieu de refuge que l'amour avait formé autour de lui, dévoilant ainsi, malgré lui, Celui qui était vêtu d'humilité — la personne divine qui passait, débonnaire, à travers un monde qui la rejetait. La violence de l'homme ne fait ainsi que démontrer toute la signification et le prix de l'abaissement volontaire de Celui qui ne faiblit jamais, même lorsqu'il fut forcé de confesser sa divinité. «*Je suis*» était là, mais dans l'abaissement et l'isolement humains de la plus parfaite obéissance volontaire. Il n'y avait chez Lui nul secret désir d'occuper une place dans son humiliation et par son humiliation: glorifier son Père était le parfait désir de son coeur. Cette perfection se révèle partout. C'était vraiment «*Je suis*» qui était là, mais dans la perfection de l'obéissance humaine. «Il est écrit» était sa réponse à l'ennemi; «l'homme ne vivra pas

seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu». «Il est écrit» était sa réponse constante. «Laisse faire maintenant», dit-il à Jean le baptiseur, «car ainsi il nous est convenable d'accomplir toute justice». «*Donne-le*», dit-il à Pierre, — quoique «*les enfants soient libres*» — «*pour moi et pour toi*». Ceci pour ce qui est de l'histoire. Dans Jean, où, comme nous l'avons dit, sa personne est davantage mise en lumière, sa bouche exprime la chose plus directement: «J'ai reçu ce commandement de mon Père, et je sais que son commandement est la vie éternelle». «Comme le Père m'a commandé, ainsi je fais». «Le Fils ne peut rien faire de lui-même, à moins qu'il ne voie faire une chose au Père». «J'ai gardé», dit-il, «les commandements de mon Père, et je demeure dans son amour». «Si quelqu'un marche de jour, il ne bronche pas».

(*) Dans Jean, le divin déployé dans l'homme se montre particulièrement. C'est pourquoi son évangile attire le coeur, tandis qu'il choque l'incrédulité.

ME 1900 page 477

Abraham est le premier que Dieu ait appelé à sortir du monde, le premier auquel il ait donné des promesses. Il a été mis à part par Dieu en dehors du monde, de sorte que Dieu s'est appelé son Dieu. Dieu ne s'appelle jamais le Dieu d'Abel, ni de Noé, quoiqu'il soit le Dieu de tous les saints d'une manière générale. C'est dans le cas d'Abraham qu'il est déclaré que la foi est imputée à justice.

En Eden, Dieu, en jugeant le serpent, avait annoncé la victoire finale de la semence de la femme; en Abel, il avait montré quel est le sacrifice qui Lui est agréable de la part du pécheur: non les fruits de ses travaux, placé qu'il est sous le jugement, mais le sang que la grâce de Dieu lui a fourni et qui répond à ses besoins; et ceci établissait pour l'homme une justice qui était mesurée d'après son offrande. En Hénoc, Dieu avait proclamé la victoire pleine et absolue sur la mort et l'enlèvement du juste, Dieu le prenant à Lui. En Noé, la délivrance au travers des jugements, lorsque le monde est jugé. Ensuite un nouveau monde commence, accompagné de la cessation de la malédiction de la terre par le moyen de la bonne odeur du sacrifice et de l'alliance qui la garantit à l'avenir de toute destruction par l'eau. Voilà ce que Dieu avait déjà mis en évidence devant les hommes.

Mais en Abraham (après le jugement de Babel) nous est présenté quelqu'un appelé à sortir du monde qui adorait maintenant d'autres dieux, qui est introduit, comme mis à part par Dieu, dans une relation immédiate avec Lui, et à qui des promesses sont faites, — un personnage appelé à être l'objet et le dépositaire des promesses de Dieu.

Abraham avait ainsi une position toute spéciale. Dieu était son Dieu. Il avait une place avec Dieu en dehors du monde, comme héritier de la promesse. Il est la souche et la racine de tous les héritiers de la promesse. Le Christ lui-même vint dans le monde comme sentence d'Abraham, qui est le père aussi de tous les fidèles pour ce qui regarde la terre. Israël est la nation promise selon ce titre. Eu égard à l'élection, il est bien-aimé à cause des pères.

«C'est moi» ou la voix de Jésus dans la tempête

Marc 6: 45-52 - T.G.

ME 1900 page 53

Ces mots qui sont sortis de la bouche bénie de notre précieux Sauveur, et qui ont rassuré les disciples ballottés par la tempête, ont aussi, bien souvent, ramené le calme et la paix dans l'âme de milliers de croyants battus par les épreuves et les afflictions de cette vie, ou exposés à l'opposition d'un monde ennemi du Seigneur et des siens. Mais pour que ces paroles puissent apporter à une âme la bénédiction, il est nécessaire qu'elle connaisse Jésus comme *son* Sauveur, connaissance qui ne s'acquiert pas par la simple intelligence humaine, mais *par la foi*, la foi du *coeur*, selon ce qui est dit: «On croit du coeur à justice» (Romains 10: 10). C'est cette foi qui saisit Christ et avec Lui la vie éternelle: «*C'est ici la vie éternelle* qu'ils te *connaissent* seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus Christ». Et encore: «En vérité, en vérité, je vous dis que celui qui entend ma parole, et qui croit celui qui m'a envoyé, *a* la vie éternelle et *ne vient pas* en jugement; mais *il est passé* de la mort à la vie» (Jean 17: 3; 5: 24).

Mon cher lecteur chrétien comprend, sans doute, pourquoi j'insiste sur le fait qu'afin de pouvoir s'appliquer les paroles du Seigneur, il est nécessaire *d'être à Lui*, d'une manière consciente, de le connaître réellement. Dans la chrétienté professante, un grand nombre d'âmes se font illusion et se croient chrétiennes, sans avoir été régénérées, et cela simplement parce qu'elles ont une certaine connaissance des vérités de l'Évangile, qu'elles pratiquent certaines oeuvres et ont éprouvé parfois des émotions religieuses. Mais la parole de Dieu est positive: «Si quelqu'un n'est né de nouveau, né d'eau et de l'Esprit, il ne peut voir le royaume de Dieu, ni y entrer» (Jean 3: 5-7). «A tous ceux qui l'ont *reçu* (c'est-à-dire Christ), il leur a donné le droit d'être *enfants de Dieu*, savoir à ceux qui *croient* en son nom» (Jean 1: 12). Ceux-là seuls sont vraiment chrétiens, et ont seuls le privilège de jouir des paroles du Seigneur: «C'est moi».

Le simple bon sens d'ailleurs nous dit qu'elles ne sont que pour le vrai disciple de Jésus, pour les brebis de son troupeau. Supposez, par exemple, qu'un mari soit absent de la maison depuis plusieurs jours, et vienne à rentrer plus tôt qu'on ne l'attendait et à une heure avancée de la nuit. Il frappe fort pour se faire entendre, et le premier effet est d'effrayer ceux de la maison, tirés ainsi brusquement de leur premier sommeil. Sa femme tremblante va à la porte, mais avant d'ouvrir, elle demande: «Qui est là?» Et son mari répond: «C'est moi!» La voix est connue, c'est celle d'une personne aimée, la crainte disparaît, et la porte s'ouvre aussitôt. Il en était ainsi des disciples dans cette nuit d'orage. Jésus était pour eux un Maître connu et aimé; sa voix réveille dans leurs coeurs des sentiments que nulle autre voix n'aurait pu faire vibrer. Heureux le disciple de nos jours pour qui il en est de même dans les jours de détresse auxquels nul ne peut se flatter d'échapper! Car le Seigneur a dit: «Vous avez de la tribulation

dans le monde», et Paul nous avertit «que c'est par beaucoup d'afflictions qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu» (Actes des Apôtres 14: 22).

Les afflictions sont aussi diverses que nombreuses, mais Dieu, notre Père, s'en sert pour notre éducation spirituelle, comme la discipline à laquelle tout enfant de Dieu participe, selon ce que dit l'apôtre: «Vous endurez des peines comme discipline: Dieu agit envers vous comme envers des fils, car qui est le fils que le père ne discipline pas? Mais si vous êtes sans la discipline, à laquelle tous participent, alors vous êtes des bâtards et non pas des fils» (Hébreux 12: 7, 8). De plus, nous avons atteint «les temps fâcheux» qui caractérisent les derniers jours, des temps où tout devient difficile, et surtout le chemin du croyant, à cause de l'état de la chrétienté. C'est bien en effet maintenant que les hommes sont ce que Dieu nous annonce en 2 Timothée 3: 1-5, ce qu'ils étaient déjà dans le paganisme, mais avec cette différence aggravante pour le temps actuel, qu'ils «ont la forme de la piété, mais en ont renié la puissance».

Mais, chers amis, si les temps changent, le Seigneur ne change pas; sa voix est toujours, comme pour les disciples sur la mer agitée, une voix connue qui se fait entendre pour nous rassurer et nous encourager. Elle se faisait entendre à Jean, le disciple bien-aimé, lorsqu'à Patmos, effrayé et tremblant, il était tombé aux pieds du Seigneur. «Ne crains point», lui dit Jésus; «moi, je suis le premier et le dernier, et le vivant» (Apocalypse 1: 17, 18). Paul l'entendit aussi, lorsqu'à Corinthe, il était «dans la faiblesse, et dans la crainte, et dans un grand tremblement». Le Seigneur lui dit de nuit: «Ne crains point, Paul, mais parle, et ne te tais point, parce que je suis avec toi» (1 Corinthiens 2: 3; Actes des Apôtres 18: 9, 10). Et nous l'entendons dans la parole de Dieu, cette voix bénie, dans cette Parole qui nous reste au milieu de la ruine, des afflictions et des épreuves, et qui nous fait connaître le Dieu qui a et aura toujours «la puissance d'édifier et de nous donner un héritage avec tous les sanctifiés» (Actes des Apôtres 20: 32). Béni en soit son saint Nom!

Qu'elle est précieuse la parole de Dieu! Si l'ennemi déchaîne sa fureur et se montre sous son caractère de «lion rugissant», de persécuteur des saints, ceux-ci trouvent dans la Parole de puissants encouragements qui les soutiennent. Satan se présente-t-il comme le serpent ancien cherchant à séduire les enfants de Dieu par ses ruses, c'est encore la parole divine qui nous rendra capables de découvrir ses pièges, ainsi que les dangers venant du dedans ou du dehors. Et quand l'ennemi cherche à corrompre l'Eglise et à égarer les disciples du Seigneur par de fausses doctrines, c'est encore à cette précieuse Parole que nous avons à recourir. Il n'y a que la brebis qui connaît la voix du bon Berger; elle sait aussi discerner celle de l'étranger, mais c'est pour s'enfuir loin de lui (Jean 10: 4, 5).

Mais pour cela, il faut que Jésus ait sa place dans nos coeurs, qu'il domine dans nos affections. Que de pauvres âmes suivent le grand courant et sont entraînées par «l'erreur des pervers» (2 Pierre 3: 17), parce qu'elles accordent plus de confiance et d'affection à tel ou tel homme considéré dans sa congrégation ou à la congrégation elle-même, qu'à la voix du Seigneur. Alors la vue de l'âme s'obscurcit, et on ne sait plus chercher sa sauvegarde près du bon Berger, ce vrai surveillant de nos âmes (1 Pierre 2: 25).

Il est vrai que parfois les ordres du Seigneur que sa Parole nous donne, semblent bien mystérieux, surtout quand ils vont à l'encontre de nos pensées, contrecarrent nos plans, et s'opposent à nos goûts, mettant ainsi à l'épreuve notre foi et nos coeurs à l'égard du Seigneur. Ce fut le cas pour les disciples dans la circonstance que nous présente la portion de la Parole dont nous nous occupons.

Remarquons d'abord que, lorsque le Seigneur eut appelé les douze (Marc 3: 13, etc.), il les établit premièrement «*pour être avec lui*», et ensuite «*pour les envoyer prêcher, et pour avoir autorité de guérir les maladies et de chasser les démons*». Nous voyons en effet (Marc 6: 7, etc.), qu'il les envoya deux à deux faire leur premier voyage missionnaire, comme l'on dirait de nos jours. Au verset 30, ils reviennent auprès de Jésus et lui racontent ce qu'ils ont fait et enseigné. Le Seigneur, plein de tendresse, les invite à se retirer avec Lui dans un lieu désert, à l'écart, afin de s'y reposer un peu. Mais arrivés dans ce lieu, ils y trouvent une grande foule qui les y avait devancés. Quelle déception pour les disciples, car cette foule qui était comme des brebis sans berger, occupe aussitôt, le Seigneur, *ému de compassion envers elle*. Les disciples sont bien obligés de se soumettre et d'attendre, mais leur patience est bientôt à bout. Humainement parlant, on les comprend bien, n'est-ce pas? Alors ils demandent à Jésus de renvoyer la foule et cela pour deux raisons: l'heure était avancée et le lieu était désert. C'étaient de bonnes raisons pour les disciples qui ne pensaient qu'à eux-mêmes; pour le Seigneur, au contraire, c'était précisément ce qui le portait à ne pas renvoyer ceux qui s'étaient rassemblés auprès de Lui, mais à vouloir les nourrir, de peur qu'ils ne tombassent en défaillance en chemin (voyez chapitre 8: 3). Mais désirant que les disciples disposent de la puissance qui était là *en Lui* pour les besoins du peuple, Jésus leur dit: «Vous, donnez-leur à manger». Hélas! ils avaient enseigné, guéri des malades, chassé des démons, mais à présent ils ne savent pas s'élever à la hauteur de la pensée de Dieu, ni faire valoir la ressource de la grâce qui se dévoilait dans ces paroles: «Vous, donnez-leur à manger».

Et d'où vient cela? Simplement de ce qu'ils n'étaient pas dans les mêmes pensées et les mêmes sentiments que le Seigneur à l'égard de la foule. Il faut penser et sentir comme Lui, si l'on veut être en état d'agir comme Lui. Hors de la communion de pensée, il n'y a pas de communion d'action; c'est un point très important: il faut nous le rappeler. Le Seigneur alors agit selon les propres sentiments de son coeur, et nourrit miraculeusement la multitude.

«Et aussitôt il *contraignit* ses disciples de monter dans la nacelle, et d'aller devant lui à l'autre rive, vers Bethsaïda, tandis qu'il renvoyait la foule». Il dut les *contraindre*. Cet ordre pouvait en effet leur paraître étrange. Sans doute qu'ils n'en comprenaient pas la raison. Pourquoi leur Maître veut-il rester seul pour renvoyer la foule, et s'il préférerait être seul, pourquoi ne pouvaient-ils pas l'attendre sur le rivage? Et comment les suivrait-il, s'ils prennent la nacelle? Voilà des questions, sans en compter d'autres, qui pouvaient surgir dans leur esprit. Mais l'ordre de partir devant Lui, leur avait été donné, et cela suffisait. Il en est de même pour les chrétiens à quelque époque que ce soit. Ils ont à accomplir et à traverser bien des choses sur l'ordre du Seigneur, sans en connaître le pourquoi. D'ailleurs un disciple soumis et obéissant ne dit pas: Pourquoi dois-je faire ceci? ou: Pourquoi dois-je passer par cela? mais

avec l'apôtre, il dit: «Seigneur, que veux-tu que je fasse?» Un général d'armée, un capitaine de vaisseau, un chef de maison, donnent souvent des ordres dont la raison ni le but ne sont pas compris de leurs inférieurs, et qui, pourtant, sont immédiatement exécutés. Et nous, disciples du Sauveur, raisonnerions-nous, différencierions-nous d'agir, parce que nous ne comprenons pas, et nous attirerions-nous le reproche: «Que t'importe? Toi, *suis-moi*»?

Non seulement la raison et le but de l'ordre nous semblent souvent obscurs, mais bien des fois ce que nous avons à faire est contraire à notre volonté, va à l'encontre de nos plans et renverse nos projets, ou ne s'accorde pas avec nos désirs et nos préférences. Comme nous l'avons dit, c'était le cas des disciples. Ils auraient mieux aimé rester avec leur Maître, jouir avec Lui de l'enthousiasme de la foule que le miracle des pains avait émerveillée (voyez Jean 6: 14, 15), plutôt que d'aller *sans Lui* dans la nacelle. Il leur semblait certainement faire une perte; mais les apparences trompent: en restant avec Lui ils n'auraient certes pas appris tout ce que leur séparation momentanée d'avec Lui selon son ordre, leur enseigna. Ainsi, dans ce cas, se séparer de Lui par obéissance valait mieux que de rester avec Lui en désobéissant. Et cela est toujours vrai et peut s'appliquer en bien des cas de notre vie chrétienne.

Nous avons, dans les versets 45 et suivants, une figure de l'état de choses actuel. La foule, congédiée par Jésus, représente Israël renvoyé comme nation dans le temps présent; tandis que, dans la petite troupe des disciples, nous voyons l'Eglise appelée à traverser ce monde semblable à une mer agitée, pendant que le Seigneur est là-haut priant pour nous, ainsi que nous le montrent les passages suivants: Romains 8: 34; Hébreux 4: 14, etc.; et 7: 25, etc. Mais hélas! nous perdons bien vite la conscience du lien qui nous unit à Christ, c'est-à-dire de son amour dont rien ne peut nous séparer. Le temps devait être calme, lorsqu'à la fin du jour les disciples s'embarquèrent sur l'ordre de Jésus, car la journée avait été belle, puisque les cinq mille qui mangèrent des pains s'étaient assis sur l'herbe verte. Ce fut après que les disciples eurent quitté le rivage que le vent se leva, la nacelle étant déjà au milieu de la mer. Ils pensaient avoir une agréable et facile traversée, et voilà l'orage et la peine. Il en arrive souvent de même au croyant. Il débute par un temps calme; ses premiers pas se font comme sur une pelouse bien unie; mais au jour le plus serein peut succéder une nuit orageuse. La mer semble d'abord calme, sans une ride, et en peu de temps elle est remuée jusqu'au fond par la tempête. Combien de fois ne voit-on pas des chrétiens jouir d'une vie douce et paisible, vraiment enviable, et soudainement tout est changé. La maladie survient, la mort frappe et vous enlève quelqu'un des êtres bien-aimés qui vous entourent. Un événement inattendu vient en un instant couper jusque dans leur racine nos plus chères espérances (voyez Job 17: 11), ou nous priver des moyens nécessaires à notre existence ici-bas. Ainsi le beau temps et le calme sont choses toujours incertaines et de peu de durée. Il faut être prêts pour l'orage. Voyez les matelots; ils s'attendent toujours à rencontrer des tempêtes; aussi se munissent-ils de tout ce qui peut parer aux dangers qui les menacent et être pour eux des moyens de salut. Qu'ils sont insensés et à plaindre ceux qui traversent l'océan du monde, si souvent agité, sans avoir une espérance vivante, «comme une ancre de l'âme, sûre et ferme, et qui entre jusqu'au

dedans du voile, où Jésus est entré comme notre précurseur» (Hébreux 6: 18-20). Avec Jésus, la plus terrible tempête n'est pas à redouter; sans Lui, le calme le plus profond est dangereux.

Voyez les disciples effrayés dans leur frêle embarcation, battue par le vent qui leur était contraire. Ils luttent contre les difficultés. Ils se tourmentent à ramer. La nuit était sombre, et le danger était imminent, car la nacelle était au milieu de la mer. Et ce qu'il y avait de pire, c'est qu'ils étaient *seuls*. Jésus n'était pas avec eux.

Quelle image fidèle des circonstances par lesquelles le chrétien passe et qui l'éprouvent souvent cruellement! Tous les nuages semblent parfois s'amonceler sur sa tête, les vents sont contraires et les ténèbres l'enveloppent de toutes parts. Que de périls le menacent! Et avec cela Jésus paraît être si loin! Puis l'ennemi des âmes lance ses dards enflammés, cherchant à le terrasser par des doutes, à l'ébranler par l'incrédulité, à l'effrayer en tournant ses regards sur lui-même et lui rappelant ses manquements, son peu de foi, ou sa piété défectueuse. Ou bien encore le chrétien se trouve exposé au courant de doctrines perverses et étrangères, sans avoir pour les discerner et les rejeter une capacité spirituelle suffisante. Une autre fois il est éprouvé par quelque maladie longue et douloureuse qui même peut le rendre un objet de dégoût pour ses proches (voyez Job 19: 17-20), ou bien il perd ses biens, et est tourmenté par des soucis croissants et des inquiétudes pénibles. Il aura peut-être à subir une suspension de son travail quotidien, du travail qui nourrit lui et les siens, ou bien il aura à supporter des injures et des opprobres de la part des ennemis, ou, ce qui est plus douloureux, l'indifférence ou l'inconstance de ses amis. Que de parents aussi soupirent en voyant leurs enfants choisir le chemin large, et payer leurs soins et leur affection par l'ingratitude et la révolte. D'autres pleurent des êtres chéris que la mort leur a ravis, laissant un vide que rien ne peut remplir. Oh! que de sombres nuages sont souvent amoncelés sur le fidèle, jusqu'à ce qu'enfin un rayon de lumière se fasse jour dans son cœur et vienne le réjouir et le calmer au milieu des dangers et des détresses!

Peut-être mon lecteur trouvera-t-il que ce tableau est trop noir et que le chemin du chrétien ne rencontre pas tant de difficultés. Quand on est l'objet de la tendre et constante sollicitude du Seigneur Jésus, direz-vous, Lui notre Sauveur, notre Protecteur, notre Ami, de tels troubles peuvent-ils m'assaillir, de tels malheurs peuvent-ils m'atteindre? Je réponds: Les disciples se sont trouvés dans les difficultés et cependant Jésus était sur la terre. Sa présence ne les préserva pas de la tempête, et pourtant il n'était pas indifférent à leur égard. Ainsi, cher lecteur, ne soyez ni étonné, ni découragé, si vous êtes quelquefois comme sur une mer orageuse dont les flots se soulèvent sous l'effort de vents contraires. Qui pourrait supposer que l'océan restera toujours calme. La carrière du chrétien se distingue bien plutôt par des épreuves, que par l'exemption de souffrances. Comme nous l'avons déjà dit: «C'est par beaucoup d'afflictions qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu». Le Seigneur ne nous dit nulle part que nous ne rencontrerons pas d'orages, mais il nous assure de sa tendre sympathie pour nous dans l'épreuve, de son secours et de la délivrance qu'il nous accordera, lorsque le but qu'il se propose à notre égard sera atteint. «Aucune tentation ne vous est survenue», dit l'apôtre, «qui n'ait été une tentation humaine, et Dieu est fidèle, non pour vous

en préserver, mais il ne permettra pas que vous soyez tentés au delà de ce que vous pouvez supporter — non l'éviter — mais avec la tentation, il fera aussi l'issue, afin que vous puissiez la supporter» (1 Corinthiens 10: 13). Les saints de tous les temps ont été éprouvés, ont eu à essayer des tempêtes. Le Seigneur Jésus lui-même a pu dire: «Toutes tes vagues et tes flots ont passé sur moi», et «tu m'as accablé de toutes tes vagues» (Psaumes 42: 7; 88: 7). Il dut en toutes choses, être rendu semblable à ses frères, et «il a été tenté en toutes choses, à part le péché» (Hébreux 2: 17, etc.; 4: 15). «Bien-aimés», dit Pierre, «ne trouvez pas étrange le feu ardent qui est au milieu de vous, qui est venu sur vous pour votre épreuve, comme s'il vous arrivait quelque chose d'extraordinaire» (1 Pierre 4: 12).

On rencontre parfois des personnes pieuses qui admettent que des épreuves atteignent des chrétiens charnels et mondains comme avertissement et châtement. Mais elles ont de la peine à concevoir qu'elles soient la part de ceux qui sont spirituels et fidèles dans leur marche. C'est une erreur qu'un moment de réflexion suffit pour corriger. Voyez Christ, l'homme parfait dans son obéissance et sa dépendance. Il n'a jamais dévié du sentier de la volonté de son Père, et cependant il disait à ses apôtres: «Vous êtes ceux qui avez persévéré *avec moi* dans mes tentations» (Luc 22: 28). Oui, de la crèche à la croix, son chemin fut un sentier d'épreuves et d'afflictions. Que de fois la tempête s'est déchaînée contre Lui, et avec quelle violence surtout dans le moment suprême où son obéissance fut consommée à la croix!

Paul était un éminent apôtre, un dévoué serviteur du Seigneur; il pouvait dire: «Soyez mes imitateurs, comme moi je le suis du Christ;» mais lui aussi fut exposé aux épreuves et aux tribulations de tous genres, comme le prouvent les passages suivants: 2 Corinthiens 1: 3-10; 4: 7, etc.; 6: 4-10; 11: 23, etc.; sans compter l'écharde qui lui fut donnée pour la chair (2 Corinthiens 12), afin qu'il fût maintenu dans l'humilité. Jean, le disciple que le Seigneur aimait, n'a point été exempt de tribulations, comme nous le voyons en Apocalypse 1: 9. Et la portion même des Ecritures qui nous occupe, prouve aussi que la tempête peut s'élever contre nous, même lorsque nous agissons en parfaite harmonie avec la volonté du Seigneur.

Les disciples ne s'étaient pas embarqués sans son ordre, et cependant la tempête les assaillit. Le Seigneur, en les contraignant de monter dans la nacelle, savait que le vent se lèverait. C'est de Lui qu'il est dit: «Il a commandé, et a fait venir un vent de tempête, qui souleva ses flots» (Psaumes 107: 25). Chers amis, gardons-nous bien de ne jamais chercher dans *le succès la preuve du devoir*. Les difficultés que nous rencontrons dans notre chemin, lorsque nous nous laissons diriger par la parole de Dieu, ne sont nullement une preuve que nous nous sommes trompés. Celui qui conduit ses bien-aimés rachetés, est aussi Celui qui dirige les événements, les petits comme les grands, ceux qui réjouissent aussi bien que ceux qui affligent ou effrayent. Sa volonté peut être que nous rencontrions la tempête. Il savait les difficultés qui surgiraient sur notre chemin, lorsqu'il nous l'a tracé. Et la foi ne retourne jamais en arrière (Hébreux 11: 15). Lorsque le vent leur devint contraire, les disciples auraient pu désirer retourner au rivage qu'ils avaient quitté, d'autant plus que leur Maître s'y trouvait encore et que, dans cette direction, le vent leur aurait été favorable. Mais Jésus leur avait donné l'ordre d'aller «à l'autre rive», et ainsi ils continuèrent bravement à ramer, bien qu'ils

n'avançassent presque pas. Ils n'étaient pas responsables du vent qui leur était contraire, mais bien d'obéir à leur Maître et de faire tous leurs efforts dans ce but. Ainsi aucune difficulté ne doit nous arrêter, non pas même un instant, dans le sentier de l'obéissance. Il faut que la proue de notre navire soit toujours dans la direction de l'ordre du Maître, quelque terribles, quelque puissantes que soient les vagues qui viennent se briser contre lui. Quoiqu'elles semblent nous repousser en arrière, nous avancerons cependant en les combattant avec persévérance. Christ nous assure la victoire, si nous demeurons fidèles. Il vaut mieux faire la perte de tout, si telle est sa volonté, que d'acquérir quelque avantage temporel en battant en retraite devant l'orage. Il vaudrait même mieux périr dans la tempête que de chercher son salut dans une fuite qui ne serait autre chose que de la rébellion: «Car quiconque voudra sauver sa vie la perdra; et quiconque perdra sa vie la trouvera».

Mais tandis que les disciples luttent ainsi contre le vent et les vagues, où est Jésus? Les a-t-il oubliés? Non; Jésus ne les oublie pas. Seul avec son Dieu sur la montagne, il est occupé d'eux dans sa prière; il les porte sur son coeur, car il n'ignorait pas leur détresse, ainsi que nous lisons: «Et les *voyant* se tourmenter à ramer». Et vous, cher lecteur chrétien, vous êtes peut-être dans quelque épreuve douloureuse, agité et battu par la tempête. Les autres, vos amis intimes même, ne la connaissent pas, car il y a des chagrins secrets qui rongent le coeur, des soucis inconnus aux autres, des difficultés de tous genres que vous ne pouvez dire à personne, des fardeaux qu'il faut porter seul, mais plus on est seul, plus il est facile d'introduire le Seigneur dans ce qui nous tourmente. Lui n'ignore rien; il connaît les douleurs les plus cachées, les inquiétudes et les soucis les plus secrets de notre coeur, ainsi que les dangers qui se trouvent dans notre chemin et dont parfois nous ne nous doutons même pas: Il connaît tout.

Il savait le danger que courait son disciple Pierre, lorsqu'il comptait sur sa propre force pour suivre son Maître, et en prison et à la mort. Et Jésus lui dit, en l'avertissant de sa folle présomption: «J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point» (Luc 22: 31, 32). Remarquez que Jésus ne dit pas: «Je prierai pour toi», mais «j'ai prié pour toi». Ainsi son intercession précède nos dangers, les tempêtes que nous devons traverser, les tribulations que nous avons à subir, car il est dit: «Si cela est nécessaire» (1 Pierre 1: 6).

Précieuse vérité! grâce infinie! de savoir que le Seigneur là-haut s'occupe de nous, afin que la grâce de Dieu nous vienne en secours au moment opportun (Hébreux 4: 14, etc.). Cela donne à la fois confiance et liberté pour nous approcher du trône de la grâce.

Lecteur, qui êtes peut-être accablé et découragé, ayez confiance: le Seigneur pense à vous et s'occupe de vos besoins. Il n'est pas comme Moïse dont les mains se lassaient d'être élevées, ce qui donnait momentanément la victoire à Amalek, l'ennemi du peuple de Dieu. Mais il est dit, en parlant de Christ: «Celui-ci, parce qu'il demeure éternellement, a la sacrificature qui ne se transmet pas. De là vient aussi qu'il *peut* sauver entièrement ceux qui s'approchent de Dieu par lui, étant *toujours vivant pour intercéder pour eux*» (Hébreux 7: 24, 25). Ayez donc confiance. La tempête peut être terrible, l'épreuve longue et douloureuse, mais

le Seigneur le sait; il vous voit languir et souffrir, comme il voyait les disciples «se tourmenter à ramer», et soyez sûr qu'il interviendra au moment où il le faudra.

En Jean 6: 19, nous lisons: «Ayant donc ramé environ vingt-cinq à trente stades», et dans le récit de Marc: «Vers la quatrième veille de la nuit». Cher lecteur, le chemin est mesuré et le temps est compté. «Vous aurez une tribulation de dix jours», est-il dit aux souffrants à Smyrne (Apocalypse 2: 10), mais vous ne serez pas tentés «au delà de ce que vous pouvez supporter». Trente-cinq stades auraient dépassé la mesure de la foi des disciples; «vers la quatrième veille de la nuit» était le moment opportun, aussi bien pour le coeur du Seigneur que pour la foi des disciples.

Il est vrai qu'il n'y a rien de tel que les tempêtes, les éléments déchaînés, rien de tel que les épreuves, et surtout celles qui touchent aux parties sensibles de nos affections et des tendances naturelles de nos coeurs, pour manifester la pauvreté de notre état spirituel, notre peu de foi et de confiance. C'est ce que notre récit montre aussi. Si la profonde obscurité de la nuit n'était pas un obstacle qui empêchât le regard du Seigneur de voir les disciples se tourmenter à ramer, est-ce que la mer démontée et furieuse pourrait l'arrêter, Lui dont il est dit: «Les eaux t'ont vu, elles ont tremblé; les abîmes aussi se sont émus... Ta voie est dans la mer, et tes sentiers dans les grandes eaux; et tes traces ne sont pas connues»? (Psaumes 77: 16, 19). Non, mon cher lecteur, les flots en tourmente n'étaient pas un obstacle pour Jésus; il pouvait se frayer un sentier au travers des vagues écumantes pour aller secourir ses bien-aimés en détresse, et ainsi ils auraient pu chanter, comme nous le faisons quelquefois:

La délivrance est dans ton bras,
Et l'amour dans ton coeur:
Quel bonheur! toujours tu seras
Ma gloire et mon Sauveur.

Mais, hélas! les disciples n'étaient pas dans cet état heureux, absorbés qu'ils étaient par le danger de leur situation et la durée de leur lutte contre les flots tumultueux, et probablement très peu ou même pas occupés de l'amour qui remplissait le coeur de Jésus pour eux, ni de sa puissance à laquelle rien ne peut résister. S'ils avaient eu ces pensées-là, ils n'auraient pas cru voir en Lui «un fantôme». Non; sa miraculeuse intervention n'aurait été pour eux que toute naturelle, tout étrange et inattendue que fût sa venue.

Hélas! cher lecteur, n'en est-il pas souvent ainsi de nous? Quand l'épreuve devient intense et que sa durée semble dépasser toute mesure, on se trouve comme Zacharie, le père de Jean le Baptiseur, qui n'avait pas d'enfant, parce qu'Elisabeth, sa femme, était stérile. C'était une grande épreuve pour lui, un Israélite; mais il en fit un sujet de supplications (Luc 1: 7, 13), et cependant quand Dieu l'exauça, il ne put croire et regarda aux circonstances, au lieu de regarder à Dieu (verset 18). Cela n'arrêta pas la grâce de Dieu, ni ses desseins de miséricorde envers Israël; seulement Zacharie dut subir les conséquences de son incrédulité: il devint muet pour un temps. Le trouble des disciples, leurs cris en le voyant venir à eux marchant sur la mer, n'arrêtèrent pas le Seigneur. Au contraire; il se hâta de les rassurer en leur disant: «Ayez bon courage; C'EST MOI; n'ayez point de peur». Ainsi il calma ses disciples,

et dissipa par ses paroles empreintes de grâce et de tendre amour, le trouble, dont sa venue extraordinaire avait rempli leurs coeurs; et il le fait avant de faire cesser le vent et d'apaiser la mer. Que son Nom soit à jamais béni de ce que rien ne peut arrêter sa grâce, de ce que rien ne peut nous séparer de son amour!

«*C'est moi;*» ah! c'était bien sa voix, c'étaient ses paroles: «Ayez bon courage; c'est moi; n'ayez point de peur!» Quel baume bienfaisant pour le coeur de ses disciples qui s'étaient mépris en le voyant apparaître d'une façon si mystérieuse! Non, ce n'était pas un fantôme. Que l'homme est insensé quand il se laisse dominer par son imagination et ses impressions! Mais Jésus ne laisse pas plus longtemps ses disciples exposés à leurs folles pensées, ni au danger des éléments déchaînés. Sa douce voix, ses paroles pleines de tendresse, calment leurs coeurs, et sa précieuse présence dans la nacelle apaise le vent et la mer. «Et il monta vers eux dans la nacelle, et le vent tomba». Quel changement soudain! Comme ces pauvres disciples devaient respirer librement, et comme leurs coeurs devaient être remplis des sentiments les plus divers, de joie et de tristesse, de regrets et de reconnaissance!

Mais Jésus était avec eux; ils avaient entendu sa voix: «C'est moi; n'ayez point de peur». Leurs coeurs étaient rassurés, aussi bien quant au danger qu'ils venaient réellement de courir, qu'à l'égard de la frayeur provenant de leur folle imagination. Ce n'était pas un fantôme; c'était bien Jésus, leur Maître, leur Ami, leur Protecteur et leur Sauveur. Dans combien de circonstances n'avaient-ils pas déjà pu voir sa tendre bonté, son amour et sa fidélité! Et cependant ils ne connaissaient pas alors l'amour de Christ comme ils le connurent plus tard, et comme nous le connaissons maintenant. Oui, nous connaissons cet amour qui ne l'a pas seulement conduit jusqu'à nous pour nous secourir et nous bénir, mais qui l'a porté à subir la croix et à souffrir et mourir à notre place comme victime expiatoire. Oui, cet amour l'a conduit à endurer pour nous le terrible châtement que nous avons mérité, l'abandon de Dieu qui, pour nous, eût été éternel. Par quelles heures sombres il a passé sur la croix, lorsque Dieu détournait sa face de Lui, parce qu'il avait accepté d'*être fait péché* pour nous, Lui qui n'avait pas connu le péché! Et c'était afin que nous devinssions justice de Dieu en Lui. Quel amour nous révèle le cri douloureux qui s'échappe de ses lèvres en ce moment solennel: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?»

Il a fait ainsi la purification des péchés, et cette oeuvre suprême achevée, il s'est assis à la droite de la Majesté dans les hauts lieux. Et là, «il est toujours le même, hier, et aujourd'hui, et éternellement» (Hébreux 13: 8). Bien qu'il soit maintenant couronné de gloire et d'honneur, son coeur n'a pas changé. Il entend les prières et les supplications, comme nous le voyons dans les paroles qu'il adresse à son humble disciple Ananias, à propos de Saul de Tarse: «Voici, il prie». N'a-t-il pas aussi entendu les ferventes prières des plusieurs qui étaient réunis à Jérusalem dans la maison de Marie, et qui intercédèrent en faveur de Pierre? Cher lecteur, il en est maintenant de même, il vous entend, il vous porte sur son coeur.

Mais revenons à notre sujet. L'épreuve était-elle terminée pour les disciples, une fois que Jésus était avec eux dans la nacelle et que le vent était tombé? Oui, quant aux circonstances extérieures, mais il s'ensuivait certains exercices de coeur et de conscience, aussi nécessaires

que bénis en tout temps pour les rachetés du Seigneur. Et cela convient d'autant plus que nous sommes tellement disposés à regarder aux causes secondaires quant aux voies de Dieu à notre égard dans les choses qu'il nous dispense, au lieu de regarder à Lui. L'un dira: «C'est un accident qui m'est arrivé;» un autre: «C'est tel ou tel qui en est la cause;» un troisième «Si je n'avais pas fait ceci ou cela», ou bien «Si seulement j'avais été plus prudent», etc. Mais Jésus nous dit: «C'est moi!» Suis-je pauvre ou infirme, ou malade, ou en deuil à cause d'un bien-aimé qui m'a été ravi, ou bien encore exercé au sujet de mes affaires ou de ma famille? Quelle que soit la nature de la tempête, de quelque côté ou avec quelque force que souffle le vent, le Seigneur nous dit: «C'est moi!» Il se peut que ce soit notre légèreté, notre imprudence ou notre présomption, qui nous aient conduits dans des circonstances éprouvantes, et même dans une position accablante; c'est pénible et humiliant à constater: mais rien n'arrive sans la sage permission du Seigneur, ni sans sa direction. Il est vrai que les verges les plus cuisantes sont celles que l'on a coupées soi-même, mais en cela aussi on peut voir la sagesse du Seigneur.

Bien des vieillards déplorent les folies de leur jeunesse, et les regrettent; mais le Seigneur emploie justement cela pour leur éducation et leur instruction. Si l'on reçoit les choses et les circonstances directement de la main du Seigneur, tout change, on gagne du temps; dans le cas contraire, on perd de précieuses bénédictions. J'aime à entendre ce passage: «Qu'on écrase sous les pieds tous les prisonniers de la terre, qu'on fasse fléchir le droit d'un homme devant la face du Très-haut, qu'on fasse tort à un homme dans sa cause, le Seigneur ne le voit-il point? Qui est-ce qui dit une chose, et elle arrive, quand le Seigneur ne l'a point commandée? N'est-ce pas de la bouche du Très-haut que viennent les maux et les biens? Pourquoi un homme vivant se plaindrait-il, un homme, à cause de la peine de ses péchés?» (Lamentations de Jérémie 3: 34-39; voyez aussi Esaïe 45: 5-7; comparez 1 Samuel 3: 18, et 2 Samuel 16: 10-14).

Dans notre récit, nous lisons que les disciples «furent excessivement frappés et étonnés en eux-mêmes». On dira: «C'était bien naturel». Mais ce que l'Esprit Saint ajoute, semble nous dire autre chose: «Car ils n'avaient pas été rendus intelligents par les pains (le miracle de la multiplication des pains), car leur coeur était endurci». La manière dont le Seigneur était intervenu, était sans doute frappante, et il y avait de quoi s'étonner, mais les disciples n'en étaient point aux premiers pas de leurs expériences. Ce n'était pas la première fois qu'ils voyaient se déployer l'amour et la puissance du Seigneur. Ce n'était pas moins que le onzième miracle qu'ils voyaient s'accomplir sous leurs yeux, sans compter ceux qui sont résumés au chapitre 3: 10, 11. Ils avaient vu que Jésus avait le pouvoir de reprendre le vent et de dire à la mer: «Fais silence, tais-toi! Et le vent tomba et il se fit un grand calme» (chapitre 4: 35-41). Mais le miracle qui aurait surtout dû les rendre intelligents, était celui de la multiplication des pains. Là ils avaient pu voir ce qu'était le Seigneur envers ce peuple abandonné à lui-même; là ils avaient pu voir *son coeur ému* de compassion et sa puissance selon laquelle il bénissait abondamment ses vivres et rassasiait de pain ses pauvres (Psaumes 132: 15). Mais les pauvres

disciples oubliaient au fur et à mesure les miracles du Seigneur, et, de cette manière, leur éducation ne se faisait pas, et leur foi ne se formait point.

Le Seigneur, au 11^e chapitre de Jean, dit à ses disciples: «Lazare est mort; et je me réjouis à cause de vous, de ce que je n'étais pas là *afin que vous croyiez*». Or cela nous concerne autant que les disciples, cher lecteur. Nous sommes à la même école qu'eux, et nous avons le même Maître, comme les deux passages suivants le montrent: «Jésus donc fit aussi devant ses disciples beaucoup d'autres miracles, qui ne sont pas écrits dans ce livre. Mais ces choses sont écrites, afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie par son nom» (Jean 20: 30, 31).

Et pourquoi les disciples n'ont-ils pas été rendus intelligents par le miracle des pains? Pourquoi nous, faisons-nous si peu de progrès dans la connaissance du Seigneur Jésus et de son amour qui surpasse toute intelligence? Et cependant Dieu nous dit: «Ne soyez pas sans intelligence» (Ephésiens 5: 17). La fin de notre récit nous donne la réponse: «Car leur coeur était endurci». Le coeur est le siège des affections, et la communion avec le Seigneur n'est pas affaire d'intelligence, mais de coeur. Il ne faut pas beaucoup d'égoïsme, ni beaucoup de recherche de soi-même, pour entraver tout progrès dans la connaissance du Seigneur, et même pour nous faire rétrograder. Nous l'apprenons par cette parole du Seigneur: «La lampe du corps, c'est ton oeil. Lorsque ton oeil est simple, ton corps tout entier aussi est plein de lumière; mais lorsqu'il est méchant, ton corps aussi est ténébreux. Prends donc garde que la lumière qui est en toi ne soit ténèbres. Si donc ton corps tout entier est plein de lumière, n'ayant aucune partie ténébreuse, il sera tout plein de lumière, comme quand la lampe t'éclaire de son éclat» (Luc 11: 34-36). L'oeil des disciples n'était pas bon quand ils voulaient que leur Maître renvoyât la foule affamée; leur coeur n'était pas incliné à l'amour de Dieu (2 Thessaloniens 3: 5). Les nôtres le sont-ils toujours? Une petite partie ténébreuse peut s'étendre et projeter son ombre dans tout notre être intérieur. Aussi l'apôtre Paul a-t-il deux expressions remarquables dans ses deux prières pour les Ephésiens. Dans la première qui a pour objet son désir qu'*ils connaissent*, il dit: «Les yeux de votre coeur étant éclairés». Et dans la seconde où il demande qu'*ils possèdent*, nous lisons: «Qu'il vous donne d'être fortifiés en puissance par son Esprit, quant à l'homme intérieur; de sorte que le Christ habite, par la foi, dans vos coeurs, et *que vous soyez enracinés et fondés* dans l'amour; afin que vous soyez capables de *comprendre* avec tous les saints quelle est la largeur et la longueur, et la profondeur et la hauteur — et de *connaître* l'amour du Christ, qui surpasse toute connaissance» (Ephésiens 1: 18; et 3: 16-20).

Etre occupé de soi, à moins que ce ne soit pour nous juger nous-mêmes, enduret nos coeurs, limite nos capacités spirituelles et nous concentre toujours plus sur nous-mêmes. Etre occupé de Dieu, de son amour, de ses compassions envers nous, nous rend capables de comprendre avec tous les saints la scène où se déploie tout ce qu'est Dieu et de connaître l'amour du Christ; nous sommes ainsi rendus sensibles à ses intérêts, à sa gloire et au bien des siens, en attendant son heureux retour.

Voilà pourquoi le Seigneur a dû contraindre ses disciples à passer à l'autre rive. Son amour ne s'épuise, ni ne se fatigue; si une de ses dispensations miséricordieuses à notre égard reste infructueuse, s'il n'a pas atteint par elle le but qu'il se proposait pour sa gloire et notre bénédiction, alors il change de manière d'agir, car il est aussi riche en moyens que grand en puissance. Mais souvent, c'est parce que nous sommes des gens sans intelligence et lents de coeur à croire, que le Seigneur est obligé de commander au vent de s'élever et de battre notre frêle embarcation. Alors le chemin devient rude et les circonstances souvent effrayantes; mais la fin est du Seigneur et les résultats pour notre plus grand bien. Et nous apprenons à apprécier cette parole: «*C'est moi!*» Oui, c'est Lui et toujours Lui avec nous, nous apprenant la précieuse leçon d'obéissance, de dépendance et de confiance.

Qu'il nous soit donné d'être des disciples attentifs et soumis, marchant sur les traces de notre divin Modèle. Nous pourrons alors chanter avec confiance:

Contre moi, dans ce monde,
Si l'orage en fureur
Enfle les flots et gronde,
Troublera-t-il mon coeur?
Non; je n'ai point de crainte,
Jésus est avec moi,
Et sa présence sainte
Eloigne tout effroi.

«Christ a aimé l'Assemblée»

Ephésiens 5: 22, 23

ME 1900 page 111

Remarquez, bien-aimés frères, comment la grâce de Dieu nous a associés avec Lui-même et avec Christ, bien que, naturellement, il reste lui-même dans la suprématie de la Dité infinie, dans laquelle nul ne peut être associé avec Lui; mais il nous a faits participants de la nature divine, et nous a donné son Esprit pour qu'il habite en nous, de sorte que nous réalisons ce qu'il est, et que nous devenions un avec Christ en étant unis à Lui.

Nous trouvons au commencement du chapitre 5 des Ephésiens, que nous sommes appelés à être «imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants, et à marcher dans l'amour». L'amour est sa nature, et si nous prenons Christ comme le modèle de cette marche, nous la voyons réalisée dans un homme: «Marchez dans l'amour, comme aussi le Christ nous a aimés».

Outre cela, une autre parole est placée devant nous, qui exprime aussi la nature de Dieu: c'est la *lumière*. «Dieu est lumière», et il est dit: «Vous étiez autrefois ténèbres, mais maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur; marchez comme des enfants de lumière». Et encore ici, Christ est présenté comme la parfaite expression de ce qui est placé devant nous. «Réveille-toi, toi qui dors, et te relève d'entre les morts, et le Christ luira sur toi». Comme homme dans le monde, il était l'expression et le modèle de la lumière.

Mais ensuite l'apôtre ajoute: «Soyez remplis de l'Esprit», car bien que nous soyons participants de cette nature divine qui est lumière, et que nous soyons appelés à aimer selon le modèle de Dieu en Christ, nous ne sommes après tout que de pauvres créatures humaines, impuissantes en nous-mêmes, et l'Esprit est la seule puissance que nous ayons pour toutes choses.

Dans la pensée de Dieu, c'est tout pour nous que d'avoir communion avec Lui-même. Il nous a placés devant Lui en amour; il nous a faits ses fils et ses filles — les objets de son bon plaisir; et il devrait être l'objet de nos délices. Telle est la première relation que nous trouvons ici: c'est d'être avec le Père comme fils, et dans cette relation, Christ est premier-né entre plusieurs frères.

La seconde relation est l'union avec Christ glorifié: «Nous sommes membres de son corps, de sa chair et de ses os». Nous sommes unis à Lui d'une manière vivante, comme les membres le sont à la tête. Je ne puis avoir de relation plus intime avec Lui que d'être un membre de son corps, et dans la même gloire que Lui. Cette relation nous présente l'indissoluble union de Christ et de l'Assemblée. «Maris, aimez vos propres femmes, comme aussi le Christ a aimé l'assemblée et s'est livré lui-même pour elle... et quant à la femme, qu'elle craigne son mari».

Bien que ce soit tout à fait vrai du mari et de la femme, c'est une figure de Christ et de l'Assemblée.

Mais, quoique nous Lui soyons unis, il est toujours prééminent, et même ce qui donne à cette relation sa valeur est la prééminence de Christ en elle, comme en toutes choses. Lorsque Moïse et Elie étaient sur la montagne avec le Seigneur, ils étaient dans la même gloire que Lui, et ils parlaient avec Lui de ce qui était le plus près de son coeur, comme ce l'était aussi du coeur de son Père. Ils étaient avec Lui dans des rapports familiers. Mais lorsqu'en ce moment, Pierre parle de faire trois tentes, une pour chacun, plaçant ainsi le Seigneur sur un pied d'égalité avec Moïse et Elie, la voix du Père se fait entendre reconnaissant Jésus pour son Fils, et Moïse et Elie disparaissent. Je cite cela pour faire saisir ce que je voulais dire. Il doit toujours en être ainsi. Il doit toujours y avoir l'éternelle félicité et l'éternelle prééminence de sa personne, et plus près nous serons de Lui et plus nous en aurons conscience. Si je connais quelqu'un dans une vraie intimité, je connaîtrai certainement ses faiblesses. En Christ, plus je le connais, plus profondément je ne connaîtrai autre chose que sa divine excellence. Il n'est pas à craindre qu'une connaissance plus intime diminue le respect envers Lui; plus je sens son amour, plus je sentirai qu'il est suprême en amour. L'intimité dans son amour ne fait que me montrer son excellence, et produit en moi plus d'adoration et d'amour.

Dieu est suprême en amour. Il n'est pas dit que nous devons être amour; nous ne pouvons pas être libres et suprêmes en amour; mais il est dit que nous sommes lumière, parce que le nouvel homme est participant de la pureté de la nature divine. Dans l'amour de Christ nous trouvons l'activité de cette bonté suprême, et cela dans un homme, de sorte qu'en le suivant, nous pouvons marcher dans l'amour, bien que nous ne pouvions pas dire que nous sommes amour, comme nous disons que nous sommes lumière.

Mais à la fin du chapitre 5, dans le cas de l'Assemblée, nous avons l'amour dans une relation spéciale, et pas simplement la bonté et l'amour souverain de Dieu. Toutefois l'origine et la source de tout est dans l'amour désintéressé de Christ, dans lequel il agit selon sa propre grâce, sans qu'il y eût rien qui pût l'attirer. Il faut qu'il achète ce qu'il aime, et qu'il le forme pour Lui-même. Il s'est «livré lui-même» pour l'objet de cet amour, et quand il l'a acquis, il le purifie pour lui-même.

Il y a encore un autre point de vue. Il se présente l'Assemblée «à lui-même». Lorsque Dieu eut fait Eve, il la présenta à Adam; mais ici nous voyons la gloire de la Personne de Christ. Etant une Personne divine, il se présente l'Assemblée à lui-même, l'ayant formée et rendue parfaite, de manière à ce qu'elle Lui convînt. Il fait tout pour l'Assemblée. Examinons un peu comment il le fait.

La première chose, le mobile de tout, est son amour désintéressé; aucun motif extérieur ne l'a poussé à aimer. «Il a aimé l'Assemblée», d'une manière parfaite, divine et infinie, et nous en trouvons ici l'expression suprême: «Il s'est livré pour elle». Il n'a pas seulement fait quelque chose pour elle, mais «il s'est livré lui-même!» Et c'est ce qui est constamment répété dans la Parole; il est même dit: «Il s'est donné lui-même pour nos péchés», nos péchés étant

ce qui se trouvait entre nous et Dieu. Lorsque je contemple l'amour de Christ, je vois qu'il n'avait aucun motif si ce n'est en lui-même, et il se donne lui-même: il ne retient rien. Il est entièrement et tout à fait à moi; il s'est livré lui-même; tout est compris dans ces mots. Le sacrifice de lui-même, de Christ, a été absolu: c'était lui-même, tout ce qu'il était, et tout ce qu'il était dans sa perfection. Le mobile entier de sa nature y était engagé: «Il s'est livré lui-même». Et c'est une merveilleuse pensée, si seulement nos coeurs pouvaient la saisir. Ce n'est pas qu'il a donné son sang, sa vie, quoique cela soit vrai, et nous pouvons en parler distinctivement, car l'Écriture le fait: mais le point ici est le caractère de son amour, ainsi il est dit: «Il s'est livré lui-même». Le motif est l'abandon de soi.

Remarquez ici comment, par rapport à la manière de rendre l'Assemblée propre pour Christ, l'aimer et se donner pour elle viennent en premier lieu. Il n'est pas dit: «Il l'a purifiée et l'a lavée, afin qu'il puisse l'avoir», et ensuite il l'a aimée, parce qu'elle était purifiée et propre à être aimée. Non. Il se livre Lui-même pour elle, et la possède ayant sur elle un droit entier: Lui-même livré pour elle dans l'absolue perfection de son coeur tout entier, selon laquelle il l'a prise pour Lui-même. Il s'est livré Lui-même pour elle, parce qu'il l'aimait, et maintenant, dit-il, elle doit être purifiée et rendue propre pour moi. Ce n'est pas: elle doit être heureuse — heureuse, sans doute, elle l'est — mais non seulement cela, elle doit être rendue propre pour Lui-même. Je ne puis être satisfait si une personne que j'aime — ma femme ou mes enfants, par exemple — n'est pas ce que j'aimerais qu'elle fût. Ce n'est pas un sentiment de mécontentement — je ne veux pas dire cela — mais c'est un manque de pleine satisfaction. Ainsi Christ s'occupe à rendre l'Assemblée telle qu'il désire qu'elle soit. Il la purifie «par le lavage d'eau par la parole», ainsi qu'il l'avait dit auparavant: «Sanctifie-les par la vérité: ta parole est la vérité».

La Parole venant de Dieu, juge tout ce qui est contraire à Dieu par la révélation de ce qui est en Dieu, de sorte qu'elle peut me rendre semblable à ce qu'elle révèle. «Je me sanctifie moi-même pour eux», dit le Seigneur. Comme homme, il se met Lui-même à part comme la parfaite expression de ce qui est divin dans un homme, ou selon Dieu dans un homme. Ainsi ce n'est pas que je sois ce que je devrais être, mais que je suis en relation d'union avec Christ qui est l'expression de ce que je devrais être, et qui me forme à sa ressemblance. «Nous tous, contemplant, à face découverte, la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit». C'est ainsi que la Parole lave; elle purifie nos motifs, nos pensées, nos conceptions, nous transformant ainsi en la même image de gloire en gloire. Mais c'est Christ qui fait tout: il nous rachète, nous purifie, nous sanctifie et nous présente à Lui-même.

Il y a encore ici une pensée pleine du plus profond intérêt: c'est que nous ne pouvons pas séparer la purification de la gloire. La purification est selon la gloire, et, lorsque le corps est changé, l'état de sainteté est selon la gloire révélée. Voyez 1 Thessaloniens 3: 13, où nous, nous aurions dit: «Sans reproche en sainteté» dans notre marche, mais où nous lisons «devant notre Dieu et Père, en la venue de notre Seigneur Jésus». Nous ne pouvons réellement aller en avant si nous ne regardons pas à Christ dans la gloire. Il est dit: «Afin que lui se présentât

l'Assemblée à lui-même, glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais afin qu'elle fût sainte et irréprochable». Tel est le résultat de la purification. La purification pratique s'effectue par la puissance de la révélation de la gloire de Christ. Mais rappelons-nous toujours que la purification n'a pas lieu afin que nous puissions Lui appartenir, mais que «Christ a aimé l'Assemblée et s'est livré lui-même pour elle, afin qu'il la sanctifiât».

Nous trouvons par rapport à l'Assemblée une autre chose qui doit nous encourager dans ces jours difficiles et dans ceux plus sombres encore que nous voyons venir. Nous lisons plus loin: «Personne n'a jamais haï sa propre chair, mais il la nourrit et la chérit, comme aussi le Christ l'Assemblée». Ce n'est pas seulement qu'il la rend propre pour Lui-même, qu'il la forme selon sa pensée, mais le même amour qui agit pour cette fin, veille sur l'Assemblée dans les circonstances de faiblesse où elle se trouve en passant à travers le monde. Eh quoi! dit l'apôtre, la chair d'un homme c'est lui-même; ainsi en prenant soin de l'Assemblée, Christ prend soin de Lui-même. Comme il le dit à Saul: «Pourquoi me persécutes-tu? En persécutant les saints, tu me touches». Christ ne sépare pas de Lui-même les saints qui sont ici-bas. Il s'intéresse à eux; il prend soin d'eux, il les nourrit et les chérit, comme un homme le fait de la chair de son propre corps. Et en cela il ne peut jamais manquer. Les ténèbres peuvent être épaisses, et grande peut être la puissance du mal, et elle peut devenir plus forte — non pas que Dieu n'agisse point, car il agit, et quand l'ennemi vient comme un fleuve, l'Esprit de l'Eternel lèvera un étendard contre lui, et il le fait et prépare la venue du Seigneur — mais pas plus qu'un homme peut se haïr lui-même, pas plus Christ ne peut manquer de nourrir et de chérir l'Assemblée.

Le Seigneur montre sa longue patience en supportant ce mal qui va croissant. Nous pouvons sans doute prier pour que les choses aillent plus vite, pour qu'il amène plus rapidement la fin; mais dans ce cas, le mal surgira aussi plus vite ainsi que les jugements qui doivent fondre sur la terre; cependant nous pouvons désirer cette fin. Mais à travers tout, la foi du fidèle peut compter sur les soins et l'amour de Christ. Vous ne pouvez être dans quelque circonstance que ce soit où l'amour de Christ ne puisse s'adapter et agir.

L'incrédulité même ne sera pas un obstacle. Car, quand ceux qui sont des croyants ne peuvent se servir de la puissance qui a été donnée contre le mal, qu'y a-t-il à faire? Nous lisons dans les évangiles qu'un possédé du démon ayant été amené aux disciples, ils ne purent chasser le démon, et le Seigneur dit: «Jusques à quand serai-je avec vous? Jusques à quand vous supporterai-je?» Si vous ne pouvez faire usage de la puissance que j'ai apportée, de quoi sert-il que je reste avec vous? Mais il ajoute: «Amenez-le-moi». Si même la foi de l'Assemblée vient à manquer, et que l'on reste seul au milieu de l'épreuve, la foi individuelle trouvera toujours dans le Seigneur Jésus Christ, la grâce pour ses besoins, de même que le père de l'enfant s'écriant avec larmes: «Je crois; viens en aide à mon incrédulité». Christ ne peut manquer, et nous, de notre côté, nous ne devons pas faire comme Elie lorsqu'il disait: «Eternel, ils ont renversé tes autels, et ils ont tué tes prophètes par l'épée, et je suis resté, moi seul, et ils cherchent ma vie pour me l'ôter» (et remarquez qu'à ce moment même, c'est lui qui avait renversé les autels de Baal et tué ses prophètes), et puis nous en aller. Ce que nous

devrions dire, c'est: «Christ ne manque jamais, et il ne saurait y avoir dans l'Assemblée de Christ un seul besoin, auquel il n'y ait une réponse dans le coeur de Christ».

Ce qu'il nous faut, chers amis, c'est d'avoir nos regards attachés sur Christ, de qui découlent toute grâce et tout amour, et d'être par là sanctifiés de coeur et d'esprit, tandis que nous l'attendons, Lui qui s'est livré pour nous, de sorte que nous Lui soyons semblables même à présent, pendant que nous traversons ce monde.

Méditations de Darby J.N.

Méditation de J.N.D. n° 120 – ME 1900 page 131 Nombres 35: 9-34

La parole de Dieu juge de toutes choses, pour montrer si elles conviennent à la présence de Dieu, et c'est là la seule mesure définitive du péché. Ce qui est souillé devant Dieu, et non devant l'homme, voilà ce qui est péché. La présence de Dieu au milieu de son peuple en est la règle et en juge (verset 34).

La gloire de Dieu se manifestait dans la nuée et tout était jugé par sa présence, car il s'est manifesté d'une manière sensible à Israël, de même qu'il s'est révélé à nous dans la personne de Jésus. Cette dernière manifestation étant beaucoup plus claire que l'autre, car Dieu n'était pas pleinement révélé à Israël, le jugement actuel de Dieu sur le péché est aussi plus clair et plus positif. Alors, certaines choses pouvaient être passées sous silence qui maintenant ne peuvent plus l'être (1 Jean 1: 5). Dieu étant pleinement révélé dans la personne de Jésus, ne peut désormais passer sur rien, et il somme tous les hommes, en tout lieu, à se repentir.

Si l'on juge d'une chose autrement que par la Parole et la présence de Dieu, on se trompe. On peut être à l'aise dans le chemin de la perdition quand on n'a jamais connu Dieu, mais la paix dont on jouit est fautive, tant que l'on n'a pas compris que Dieu nous a lavés dans le sang de Jésus. Rien n'est plus étonnant que de voir des âmes tranquilles sans la certitude de cette purification, ni plus incompréhensible que l'insouciance du coeur de l'homme, devant la pensée de passer l'éternité ou en la présence de Dieu, ou bien chassé de sa présence, jugé ou pardonné par Lui. Dieu prend les choses au sérieux, le Seigneur Jésus était toujours sérieux; Satan lui-même, craignant que les âmes ne lui échappent, est sérieux et préoccupé. Seules, les âmes que Satan domine sont insouciantes et légères. C'est la plus triste preuve que le coeur de l'homme, dans sa folie, est tombé aussi bas que possible. On voit tous les jours, autour de soi, des âmes passer dans l'éternité, et néanmoins le même oubli, la même dureté de coeur, subsistent toujours et tout s'efface, comme le mouvement de l'eau où une pierre est jetée. Le péché a des conséquences qui devraient réveiller le monde. En nous chassant de sa présence, Dieu, dans sa bonté, a ajouté au péché des misères sensibles, comme un appel aux hommes de penser à Lui. En même temps, Dieu dit la vérité et annonce qu'il ne peut y avoir de communion entre la lumière et les ténèbres, entre les enfants de la lumière et les fils des ténèbres. Le monde est ténèbres, Satan est le prince des ténèbres; aimer ce que Dieu hait, aimer les choses que Satan nous offre, c'est être ténèbres. Si la présence de Christ gâte vos plaisirs, cela montre que Christ n'est pas la joie de vos coeurs. Quand il se présente, même vos plaisirs innocents cessent. Vous appelez innocent ce que sa présence dissipe; vous n'avez donc pas même conscience de vos ténèbres!

Pourriez-vous dire qu'à un seul moment de votre vie, Christ ait été votre joie? Quel est donc l'état de votre âme, et comment passeriez-vous une éternité de bonheur en sa présence?

Christ est venu dans ce monde et a été rejeté, parce que le monde le haïssait. «Ils ont vu et haï et moi et mon Père». Vous voilà, nous voilà tous, selon le jugement de Dieu en grâce. Je dis: «en grâce», car Dieu n'avait nul besoin de vous dire cela, mais, en rendant ce témoignage dans le monde, il a voulu vous avertir pour vous sauver.

Mais, en même temps qu'un Dieu de grâce, il est un Dieu de vérité, et il ne peut nous admettre en sa présence, dans l'état d'éloignement de nos coeurs. Tout est plus facile au pécheur que de se présenter devant Dieu: on accomplit des devoirs, on s'impose des pénitences, même celle de rendre culte à Dieu, mais tout cela n'est pas sa présence. Si Dieu n'est pas votre joie, il n'y aura rien que vous évitiez autant que le ciel, car si vous n'avez pas la joie de cette présence, la frayeur de la gloire de Dieu vous écraserait. Le monde, comme Adam, emploie les dons de Dieu pour se cacher de Lui, car sa conscience lui dit que Dieu est lumière. Mais Dieu qui nous juge selon sa sainteté est un Dieu de grâce, et veut que nous possédions une certitude et une paix qui ne se démentent pas quand nous serons en sa présence. C'est là le salut que Dieu nous a préparé.

Ces choses, nous les voyons dans ce chapitre des Nombres. Dieu juge le péché, au milieu des enfants d'Israël, selon la sainteté de sa présence, mais il donne en même temps un refuge au pécheur, et nous en voyons l'effet sur son âme.

Pour donner toute facilité d'y recourir, il y avait trois villes de refuge à l'orient et trois à l'occident du Jourdain. Le meurtrier avec préméditation devait mourir; le meurtrier sans préméditation était aussi un pécheur; il avait répandu sang et le pays était souillé. Dieu qui y habitait ne pouvait pas supporter la souillure, et il en est de même de tout péché. Si l'on pêche volontairement, si l'on veut, si l'on préfère le péché, il n'y a point de remède, puisque l'expiation est par là même rejetée. Dieu ne veut point de souillure ni de péché en sa présence, il faut donc un asile au pécheur qui n'a pas péché volontairement. Si nos âmes ignorent ce qu'est le péché, ce n'est qu'une preuve de plus de l'aveuglement où le péché nous a conduits. Dieu ne peut pas s'aveugler. Il ne veut pas de péché en sa présence et nous en a fourni la preuve en donnant Jésus. Le monde est souillé du sang de Jésus, et Dieu ne peut le voir sous un autre aspect. Quand la foi saisit cela, elle y trouve l'expiation dans le sang même de Christ. Vous êtes coupables du sang de Jésus; vous avez manifesté que vos coeurs sont dans le même état que les coeurs de ceux qui l'ont rejeté. Les Juifs étaient le meilleur terrain que l'on pût trouver dans le monde, un terrain labouré, ensemençé et arrosé de Dieu, et ce terrain a rejeté Jésus. Les Juifs sont un échantillon du coeur humain, et le reste du monde est pire qu'eux. «Il est venu dans le monde, et le monde ne l'a pas connu; il vint chez soi, et les siens ne l'ont pas reçu». C'est parce que vos coeurs sont ce qu'ils sont, que les Juifs ont rejeté Christ. Mais Jésus est votre ville de refuge, parce que vous l'avez fait par ignorance. Dieu veut habiter en Israël, et il faut que le péché en soit absent.

On se voit coupable d'avoir rejeté Jésus, quand on est travaillé par l'Esprit de Dieu; alors, au lieu de raisonner, on s'enfuit à la ville de refuge. C'est Dieu qui a fixé le lieu du refuge selon sa volonté. Christ a pris la culpabilité, de l'homme sur Lui; sans cette expiation, il n'y aurait point de refuge et de salut. Il n'y a pas d'expiation sans le sang du coupable. Christ a été fait

péché pour nous, et, dans sa personne, le sang du coupable a été répandu. Le sang de Christ est la démonstration de la méchanceté de l'homme, en même temps qu'il est le salut de l'homme et l'expiation de son péché. C'est là la sagesse de Dieu lui-même, reçue par la foi. L'âme peut sentir sa responsabilité et chercher, pour se tranquilliser, quelque remède dans sa propre justice. C'est alors que nous voyons que nous sommes perdus et qu'il n'y a qu'à fuir dans la ville de refuge. La même sainteté de Dieu qui a prononcé que le péché ne peut subsister là où Dieu habite, a donné un refuge que sa justice reconnaît. Le droit de vengeance est arrêté. La même justice de Dieu qui a exigé la mort de Jésus pour satisfaction, a mis cette mort pour refuge; là, celui qui a le droit de vengeance ne peut rien.

Celui qui s'était réfugié ne pouvait retourner à son héritage avant la mort du souverain sacrificateur (*). Le chrétien n'a pas encore son héritage, n'en peut jouir encore, mais il est en paix dans la ville, aussi sûr de son salut, qu'il est sûr d'être pécheur. Le mondain se dit pécheur et espère néanmoins arriver au ciel, parce qu'il ne comprend ni le péché, ni le résultat du péché, selon Dieu, et ainsi il ne dit, ni que le pécheur soit perdu, ni que le chrétien soit sauvé, aveuglé qu'il est des deux côtés; tandis que Dieu nous dit: Te voilà pécheur et te voilà sauvé.

(*) La mort du souverain sacrificateur représente la fin de l'économie et de l'intercession de Jésus.

Qu'est-ce que cela vous vaudra de vous excuser de vos péchés? C'est vous excuser d'entrer au ciel. Le sang, est versé, le pays est souillé, et Dieu ne peut le permettre. Vous ne pouvez, dans le péché, entrer dans le royaume de Dieu. Pour vos péchés, Dieu présente Christ. Il est notre ville de refuge, ordonnée de Dieu. Est-ce de la sagesse de rester dehors? Vous ne serez pas plus perdus que vos voisins, dites-vous. C'est bien assez de l'être comme eux! On n'en sera que plus malheureux, d'être nombreux en enfer. Dieu a vu que vous Lui préféreriez toutes vos vanités, et, voyant votre péché, il a donné son Fils. C'est le refuge de vos âmes.

Quel est l'état d'un homme qui, réfugié dans la ville, entend les cris et les réclamations de celui qui a le droit de vengeance? Il a une joie d'autant plus grande, qu'il est en sûreté. Impossible que la colère de Dieu franchisse la croix de Jésus. De l'autre côté tout est serein; tout y est paix de la part de Dieu lui-même, et le pécheur y trouve la provision faite par Dieu, non pour les justes, mais pour les pécheurs.

Dieu, dans sa grâce, vous a-t-il fait entrer là? Dans ce cas, pouvez-vous hésiter sur votre salut? La gloire du second Adam n'est pas moins certaine que la ruine du premier. Avez-vous trouvé en Jésus le refuge de votre âme? S'il en est ainsi c'est la paix; gardez-vous bien d'en sortir. Si vous n'avez pas la conscience d'être dans la ville, vous aurez nécessairement des craintes.

Vous n'avez autre chose à faire qu'à vous réfugier en Jésus. C'est là le sang de Celui qui a pris pour nous la place d'un coupable et qui a expié nos péchés. Vous saurez alors ce qu'est la paix que Dieu a acquise à votre âme.

Méditation de J.N.D. n° 121 – ME 1900 page 276 1 Corinthiens 2

L'apôtre distingue entre son oeuvre quand il la commença à Corinthe et son travail au milieu de ceux qui avaient déjà la foi et la connaissance de leur position en Christ. Pour combattre la science du monde au milieu d'un peuple savant, il n'a voulu savoir que Jésus Christ, et encore Jésus Christ dans la faiblesse, crucifié.

Paul était loin d'être éloquent; il travaillait dans la faiblesse, dans la crainte et dans un grand tremblement. Il est bon pour le chrétien de sentir sa faiblesse et son néant; plus on est près de Dieu, plus on les éprouve. Il n'est pas agréable d'être faible et incapable d'accomplir ce qu'on a devant soi, mais c'est une bonne chose. Il arrive souvent que, tout en affirmant qu'il n'y a pas de force en nous, nous ne nous sentons pas faibles. Paul se sentait faible, puisqu'il était dans la crainte et, je le répète, c'est une bonne chose quand nous travaillons pour le Seigneur.

Les paroles de la sagesse humaine sont un attrait pour l'homme; mais ce que Paul déployait, c'était l'action du Saint Esprit qui glorifiait la puissance de Dieu. Celui qui est attiré par la sagesse de l'homme, s'attache à cette sagesse; celui qui est touché par la puissance de Dieu est mis directement en rapport avec Dieu; il sait de qui il est enseigné. L'homme est capable d'apprendre toute sorte de choses, mais si ces choses ne le mettent pas directement en rapport avec Dieu, son âme n'y gagnera rien pour l'éternité.

Verset 6. — Nous sommes parfaits quand nous avons saisi la puissance de notre résurrection avec Jésus. Une âme peut être attirée, vivifiée, justifiée, sans être encore parmi les parfaits. Cette expression se rattache toujours à la résurrection et à la communion que nous avons avec Jésus ressuscité. On peut avoir la foi, sans une assurance simple et bénie d'être identifié avec le Seigneur, d'être ressuscité avec Lui, d'avoir passé par la mort et d'être devant Dieu comme ressuscité et parfait. Dans le premier cas, Christ est déjà l'objet de l'âme, objet qu'elle perd quelquefois de vue; dans le second, il s'agit d'un état d'âme tout différent. Savoir qu'on est amené à Christ est une chose, savoir qu'on est *identifié* avec Lui est une autre chose, qui apporte à l'âme une nouvelle sûreté et une nouvelle puissance.

Verset 7. — «Pour *notre* gloire». Christ en est le centre et le Chef; on y trouve un lien avec tous les enfants de Dieu; on a le sentiment de posséder Christ ensemble. Le monde est tout à fait en dehors d'une telle position; les chefs de ce siècle n'y ont rien vu; c'est une chose cachée, même à ceux qui, étant attirés, n'ont pas encore reçu le sceau de l'Esprit dans leurs âmes. Si le monde n'avait pas méconnu la gloire de Jésus, cette gloire n'aurait pas été accomplie. Quand il cherche le plus à entraver les desseins de Dieu, Satan ne fait jamais que pousser à leur accomplissement.

Versets 9, 10. — L'homme le plus instruit du monde, ne sait rien de cette gloire; tout chrétien peut la connaître. Cela différencie l'intelligence de l'homme de la révélation que nous fait le Saint Esprit. Les capacités de l'homme n'y sont pour rien, et la conscience du plus grand pécheur est beaucoup plus rapprochée de ces choses que l'intelligence des sages, parce que cette révélation entre en nous par la conscience. Le chrétien ne peut pas prétexter son

ignorance; Pierre était un pêcheur ignorant, mais il était enseigné du Saint Esprit et pouvait comprendre des choses que, ni le souverain sacrificateur, ni Gamaliel, ne pouvaient comprendre. De plus, le chrétien le plus ignorant, enseigné par le Saint Esprit, et mis par lui en rapport avec Dieu, est bien plus intelligent dans les choses de Dieu que même le chrétien le plus savant quand il ne cherche pas l'enseignement du Saint Esprit. L'âme qui se borne à goûter la révélation par l'intelligence n'est pas en position de connaître les choses profondes de Dieu, mais si, comme un pauvre pêcheur, vous êtes enseigné de Dieu, quelle certitude, quelle intelligence n'aurez-vous pas!

Versets 11, 12. — Personne ne sait ce qui est dans la pensée de Dieu, sinon l'Esprit de Dieu. Nous avons reçu cet Esprit, et c'est par lui que nous connaissons les choses de Dieu. Personne n'en sait tant soit peu sans le Saint Esprit et, s'il ne demeure pas en nous, nous ne savons rien. Tout ce que nous apprenons de Dieu, nous met en rapport avec Lui; il faut aussi employer des instruments humains pour nous révéler ces choses. C'est ce que dit le verset 13. «Lesquelles nous proposons»: il parle ici de sa fonction d'apôtre. Même pour les proposer, il faut être enseigné du Saint Esprit et avoir le Saint Esprit; il est nécessaire, soit pour les recevoir, soit pour les communiquer, soit pour les recevoir quand elles sont communiquées.

Versets 14, 15. — La chair ne peut ni juger l'Esprit de Dieu, ni comprendre ses motifs. Elle ne peut (verset 16) comprendre la pensée du Seigneur, *mais nous avons* la pensée de Christ. Cela donne un grand calme et une grande sûreté dans la conduite; cela suppose un état spirituel, non un état charnel. Quand la chair agit, elle entrave nos relations avec Dieu.

La source de toute connaissance, c'est le Saint Esprit demeurant en nous. Sans doute il y a en nous de la faiblesse, mais en même temps nous avons l'Esprit et la pensée de Christ. Tout ce qui ne vient pas de Dieu ne vaut rien et ne pourra nous servir ni dans la tentation, ni contre l'abattement. Ce que le Saint Esprit nous a enseigné vaut seul quelque chose. Nous trouvons dans la communion avec Jésus une joie et une douceur qui excluent toute difficulté. L'âme se repose sur son amour et oublie les obstacles, sachant que c'est son affaire à Lui et qu'il y pourvoit. Comme ayant le Saint Esprit, tout est à nous.

Méditation de J.N.D. n° 122 – ME 1900 page 311 Philippiens 2: 1-18

Le désir de l'apôtre était que ses chers Philippiens fussent sans reproche (versets 15, 16). Le salut est toujours présenté dans cette épître comme s'opérant à travers le désert et comme une chose qui est pleinement réalisée à la fin de la carrière chrétienne. Cela est simple, parce que notre salut consiste, en effet, à être à la fin dans la gloire de Christ, qu'il nous a lui-même acquise, mais dont nous ne jouissons pas encore. Ayant reçu le Saint Esprit comme arrhes, nous savons très bien que cette gloire nous appartient. Paul désire que, dans le trajet du désert, nous glorifiions parfaitement Dieu, et, dans ce but, le Saint Esprit agit sur nos affections pour nous rendre Christ plus précieux. La vie de Jésus glorifiait toujours le Père; si l'Esprit de Christ est en nous, notre désir sera aussi de le glorifier. Il ne faut pas confondre le désir de glorifier le Seigneur avec l'accomplissement du salut. Quand Jésus glorifiait le Père, il ne s'agissait évidemment pas de l'oeuvre de son salut. Impossible de trouver la paix, si notre salut

dépend en quoi que ce soit de la manière dont nous glorifions Dieu. Que l'âme soit mécontente de ne pas le glorifier, c'est une bonne chose, mais si nous y rattachons la certitude du salut, nous serons troublés et même notre service le sera, car cela nous donne un esprit de servitude au lieu d'un esprit de liberté.

C'est dans l'atmosphère de la grâce, qu'on peut servir Dieu. Sous le régime de la grâce, je puis servir Dieu comme les anges le servent, sans préoccupation ni question de salut, mais parce que cela appartient à ma nouvelle nature.

Nous avons à désirer d'être toujours des flambeaux allumés par le Seigneur pour être des lumières dans le monde et, si nous n'avons pas ce désir, c'est la preuve que nous sommes dans un état de sommeil. Nous n'avons pas d'autre relation avec Dieu que celle de sauvés, ses enfants par grâce, et Dieu ne nous connaît pas autrement.

On peut chercher de deux manières à glorifier le Seigneur Jésus. Souvent une âme voit en elle une mauvaise disposition qui l'empêche de glorifier le Seigneur comme elle le devrait; il y a dans ce cas le danger de retomber sous l'esprit de la loi et celui de regarder à l'obligation de glorifier Dieu, au lieu de regarder au Seigneur lui-même. La vue du mal voile Dieu; c'est un moyen d'affaiblissement et de découragement. Il n'y a qu'un remède à cela: regarder à Christ. Rien n'est plus humiliant que de regarder à Christ. Souvent, au désir de glorifier Dieu, se joint le désir d'être satisfait de soi-même. C'est tout simplement de l'orgueil. En regardant à Christ, je trouve la perfection qui m'humilie et la grâce qui me relève. Je vois en Lui toute humilité, toute patience, et j'ai honte de moi-même, tout en regardant à la grâce qui me relève et m'encourage. En regardant à moi-même, rien ne peut chasser de mon coeur ce qui me trouble; je demeure dans l'atmosphère du mal, et je n'y trouve aucune force. En Jésus, la vue s'élève au-dessus du mal; nous sentons qu'il nous aime, que nous sommes unis à Lui. Si la vérité est venue par Jésus, par Lui aussi est venue la grâce. La vérité nous condamne et nous humilie, la grâce nous encourage et nous relève.

Quoi de plus élevé, de plus béni pour l'âme, que d'avoir le même sentiment que le Seigneur Jésus! Le coeur répond à cette pensée de l'apôtre. Vivifié et animé par le Saint Esprit, son désir est d'avoir le même sentiment qui a été en Jésus. Le Saint Esprit, en demandant cela, déploie devant nos yeux la grâce qui est en Lui: «Lequel, étant en forme de Dieu, etc.» Mais le coeur dit bientôt: «Ah! si j'étais comme cela!» ou: «Voilà ce que Dieu demande». Ce n'est pas là l'oeuvre de l'Esprit, désirant qu'il y ait en nous cette pensée qui a été dans le Christ Jésus et nous montrant aussitôt ce qu'il est. Quand le Saint Esprit agit dans le coeur, il produit le désir en révélant Jésus, et l'effet du désir, en nous faisant le contempler.

Si je suis disposé à être quelque chose et que je voie le mal en moi, cela me décourage et ne guérit pas le mal. Mais si je m'aperçois que je veux être quelque chose quand Jésus s'est anéanti, j'ai honte de ce désir et je préfère être anéanti avec Jésus. Le mal est ainsi détruit en moi et la communion avec le Seigneur est renouvelée. Mon âme se retrouve dans le courant du bien. Il est impossible de vouloir être quelque chose quand on voit que Jésus s'est anéanti.

Voyons comment Jésus a manifesté cet esprit qui l'a conduit à s'anéantir. Il vient faire une autre volonté que la sienne: «Je viens, ô Dieu, pour faire ta volonté». Il prend la place qui Lui était prescrite dans les conseils de Dieu. N'avoir aucune volonté, c'est s'anéantir. Jésus s'est anéanti jusqu'à être fait malédiction par Celui dont il est venu faire la volonté.

Lorsque Jacques et Jean demandent d'être assis à sa droite et à sa gauche, il répond: Je n'ai rien à vous donner; je n'ai aucune volonté en cela. Il fait la volonté du Père. Il donne à ses disciples, à ceux que Dieu veut, les récompenses que son Père veut.

Le résultat de cet anéantissement est le mépris du monde. Jésus se soumet encore à ce mépris. L'homme peut, par héroïsme, se soumettre à tout ce que sa volonté lui dicte; Jésus, en toutes choses, renonce à la sienne. Il se soumet d'avance à être abandonné, même de ses disciples. Son Père était là; c'était pour le glorifier qu'il s'était soumis à cet anéantissement. Dieu le fait péché pour nous; c'était pour Jésus la chose la plus horrible. Il s'y soumet: «C'est ce qui est agréable à tes yeux». Mais même alors, Dieu a dû l'abandonner aussi. C'était l'anéantissement sans ressource. Dieu l'avait abandonné. Il n'a plus rien comme récompense, comme appui, comme soulagement. Il n'y avait plus qu'une chose, la puissance de l'amour. Tel est le principe de la vie chrétienne. Que nous ayons la même pensée qui a été dans le Christ Jésus, et nous aurons le même encouragement que Lui mais jamais nous ne pourrons dire comme Lui «Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?»

Vous suffit-il d'avoir la même part que Jésus dans son anéantissement? C'est le renoncement à soi-même. Voilà pourquoi Dieu nous éprouve, car il y a en nous une épaisse couche de volonté propre qui n'a pas été atteinte. Tant que ce mal n'a pas été entièrement sondé, on ne peut jouir de Dieu. Heureux sommes-nous quand Dieu sonde notre coeur et nous réduit à nous oublier, à ne penser qu'à Dieu et à ne pas désirer trouver en nous-mêmes quelque chose qui nous satisfasse. Pour cela, il nous faut regarder à Jésus, avoir la même pensée que Lui: alors, le contemplant à face découverte, nous sommes transformés à la même image, de gloire en gloire.

Méditation de J.N.D. n° 123 – ME 1900 page 332 Psaume 88

Ce Psaume nous rend attentifs aux souffrances de Christ, comme, en général, c'est dans les Psaumes que nous en trouvons l'expression. Dans les évangiles, nous voyons la perfection de Jésus dans ses souffrances et malgré elles, tout se passant entre Dieu et Lui. Quand il se présentait aux hommes, le Seigneur le faisait toujours dans le résultat de sa communion intime avec le Père. Quant à nous, nous sommes souvent faibles et impatients dans l'épreuve, parce que nous ne présentons point à Dieu tout ce qui exerce notre âme, et que nos coeurs n'étant pas vidés du moi, la chair peut s'en emparer.

Nous trouvons dans les Psaumes ce qui se passait dans le coeur de Christ, en communion avec Dieu au milieu de ses angoisses. Le jardin de Gethsémané nous en offre aussi un aperçu dans les évangiles. On y voit, sans souffrances extérieures, l'angoisse de son âme en face de la mort.

Si nous cherchons la force, l'espérance et la joie pour marcher en avant! il nous faut contempler la gloire de Jésus; mais rien ne nous rend plus honteux du péché, que de voir ses souffrances, et c'est un puissant moyen que Dieu emploie pour chasser le mal, s'il est dans nos coeurs. Il faut pour cela considérer ses souffrances intérieures. On peut facilement surmonter des difficultés qui n'ont pas trait à l'âme, mais Jésus a parfaitement senti ce que c'est que d'être accablé, ce que sont ces eaux qui entrent jusque dans l'âme. On peut supposer une force morale supportant les souffrances extérieures, et même l'homme naturel peut compatir quand il envisage Jésus de ce côté-là, comme les femmes de Jérusalem qui, sans être converties, pleuraient en le voyant conduit à la mort. Mais il y a souvent chez nous une légèreté de coeur et une indécatesse de conscience qui proviennent de ce que nous ne sommes pas attentifs aux souffrances de l'âme du Sauveur.

Jésus éprouvait l'inimitié de tous contre Lui. Ce n'était pas comme un héros qui se soutient par sa propre force contre l'ennemi. Son coeur voulait le bien et parlait de paix, mais il n'a pas rencontré la moindre sympathie et il avait le sentiment de toute la puissance de l'ennemi contre Lui. Les puissants taureaux de Basan, le lion déchirant et rugissant, l'environnaient et sa vigueur était desséchée.

Jésus éprouvait aussi l'abandon de Dieu et de ses amis. Eux n'avaient aucun sentiment, aucune sympathie de l'Esprit au milieu de ses souffrances. Satan excite ses ennemis; le Sauveur savait que Dieu l'abandonnerait à cause de nos péchés, car il en a porté la responsabilité pour nous et la colère de Dieu est tombée sur Lui. Il était responsable aussi de la gloire de Dieu: les outrages de ceux qui l'outrageaient sont tombés sur Lui. Il a eu à soutenir la colère de Dieu et la puissance de Satan, sans chercher contre elles la force de l'homme.

Le Psaume 88 nous présente la colère de Dieu tombant sur Jésus selon la loi, quand il est fait malédiction pour nous. Il nous faut savoir tout ce que notre salut lui a coûté. Pour Lui, la mort était, dans toute sa force, les gages du péché et le juste jugement de Dieu, qui l'écrasait à cause du péché. Il a éprouvé jusqu'au fond la terrible colère du Dieu dont il avait connu l'amour, dont l'amour est la vie. Parfaitement saint, il a pu sonder ce que c'est que la colère, parfaitement amour, il a pu faire la même expérience: Christ a été fait malédiction pour nous (Galates 3). Nous voyons ici cette malédiction tombant sur lui (verset 2). Ce cri n'a pas été exaucé jusqu'à la résurrection (verset 5). Il était retranché par la main de Dieu qui l'avait livré entre les mains de ses ennemis (Psaumes 22), et Dieu n'y prenait plus garde (verset 6). «Tu m'as mis dans une fosse profonde». Cela était terrible, parce que, pour Lui, l'amour de Dieu était la vie. Il était accablé de toutes les vagues de Dieu et, béni soit Dieu qu'il en soit ainsi, car il ne reste aucune vague de Dieu pour nous accabler! (verset 11). Il a senti la puissance de la mort, comme ne pouvant s'y soustraire, et néanmoins, comme Fils de Dieu, il ne pouvait être retenu par elle (verset 14). Pourquoi me caches-tu ta face? (verset 15). Cela se voit aussi en Jean 12: 27, 28, mais on y voit en même temps la perfection de son obéissance. «Dès ma jeunesse»: il est vrai que Jésus n'a été abandonné de Dieu que sur la croix; sa vie n'était pas une expiation, mais la manifestation de la justice; néanmoins il savait d'avance pourquoi il était venu. Il voyait le péché dans le monde, l'inimitié du coeur de l'homme, le droit de Satan

de faire mourir le pécheur et Celui qui a été fait péché pour nous. Il a toujours senti cela, mais il a agi et vécu en justice, tout en manifestant la grâce parfaite de Dieu. A tout moment il rendait son esprit à Dieu, pour ainsi dire. Il était là en faiblesse, mais en communion parfaite. Il demande que la coupe passe loin de lui, mais il se soumet, épuisant toute la douleur dans la communion avec son Père. Sur la croix il en fut autrement, parce qu'il buvait la coupe. Pendant sa vie, il sentait tous les droits que la colère et la justice de Dieu donnaient à Satan, et il voyait les droits de Dieu dans la main de l'Ennemi qui ne Lui laissait point de relâche.

Quel amour que le sien! Jamais son pied n'a chancelé, même un moment, dans ce chemin terrible! Au contraire, il a rendu sa face comme un caillou et il est monté à Jérusalem, parce qu'il nous a aimés.

Voilà ce qui fait du péché une chose abominable et honteuse. Est-il possible que nos coeurs restent insouciantes et légers en présence des souffrances de l'âme du Sauveur et retournent, après cette contemplation, légèrement et comme sans y penser, aux choses les plus futiles, après avoir joui de la communion avec Dieu au sujet de son Fils?

Gardons-nous des péchés, des souillures, des mauvaises convoitises, pour lesquels Jésus a dû affronter la mort. Que Dieu nous fasse penser à ses souffrances et à leur réalité pour son âme!

Méditation de J.N.D. n° 124 – ME 1900 page 352 Esaïe 43: 14-28

La première chose à remarquer, c'est la bonté et la grâce immense de Dieu. Il veut plaider avec Israël son peuple et ne pas le laisser dans son iniquité. «Fais-moi souvenir, plaidons ensemble, raconte toi-même, afin que tu sois justifié» (verset 26). Dieu vous appelle à plaider ainsi avec Lui et si vous pouvez lui donner des raisons, montrer que vous n'êtes pas pécheurs et vous justifier, il vous écoutera. «Mais ton premier père a péché» (verset 27), et entre mille choses, Job ne pouvait pas répondre à Dieu sur une seule.

Il y a, à côté de cela, une chose fort sérieuse, c'est que Dieu s'abaisse jusqu'à nous pour que chaque circonstance, chaque pensée soit produite devant Lui. S'il faut rendre compte de quelque chose, il faut rendre compte de tout, afin que tout soit mis en évidence. Qui est-ce qui peut subsister devant Lui? Si l'on veut la justice, ou aura la justice de Dieu et l'on verra si l'on peut être justifié par ses oeuvres devant un Dieu dont la sainteté nous juge.

Il n'y a qu'une classe de personnes qui puisse se présenter devant Dieu et lui remettre en mémoire ce qu'elles ont fait; ce sont celles qui ont déjà connu et reçu la grâce. Cacher à Dieu ce que l'on fait et vouloir être bien avec Lui, c'est de l'hypocrisie. «Devant toi, nul homme vivant ne sera justifié» (Psaumes 143: 2).

On peut considérer les hommes comme hommes ou comme chrétiens. L'homme qui voudrait se dire juste, cherche à se placer devant Dieu sur le pied d'un chrétien. Quoique sans Christ, il veut être juste. Chrétien de profession, il désire se prévaloir de son titre. Mais Dieu, je le répète, nous tient comme des hommes ou comme des chrétiens. Considérés comme hommes, il est évident que nous sommes perdus. Pour être avec Dieu et pour remettre en

mémoire devant Lui ce que nous sommes sans Christ, il faut n'avoir point de péché. «Mais ton premier père a péché».

Les hommes ne s'inquiètent pas de Dieu, sauf quand, par sa providence, il se fait leur serviteur pour les combler de biens temporels. Mais quand il s'agit de la conscience, le cœur de l'homme ne cherche jamais Dieu. Une mauvaise conscience n'aime pas Sa présence; le coupable n'aime pas la présence du juge et se garde bien d'appeler la police. Personne ne voudrait voir le public connaître tout ce qu'il a fait, encore moins voudrait-on se placer devant Dieu pour lui montrer tout ce qu'on a fait, et se placer devant Dieu, sans le lui montrer, c'est de l'hypocrisie. Il faut que votre conscience soit vidée sincèrement devant Dieu.

D'un autre côté, on sait très bien que Dieu connaît tout ce que nous avons fait, même les choses que nous voudrions cacher aux hommes. Mais on fait plus de cas de sa réputation dans le monde que de la vérité et de l'éternité même; on n'a pas honte de faire sous les yeux de Dieu ce qu'on fait loin des yeux de tous.

(Verset 21). — Si Dieu se forme un peuple pour lui-même, c'est pour que ce peuple raconte Sa louange dans le monde. Il y va de la réputation de Dieu. Si vous vous présentez à Dieu comme chrétiens, avez-vous donc fait ce qui racontera sa louange, même aux yeux d'un païen? Un étranger ne doit trouver au milieu de vous que ce qui est à la louange de Dieu; la réputation de Dieu doit être établie par notre moyen. Si vous vous présentez à Dieu comme chrétiens, en justice, voilà ce que vous devez Lui montrer. Pouvez-vous dire que vous avez passé une vie qui a glorifié le Seigneur Jésus? Trouvez-vous dans vos cœurs les mêmes motifs qui le faisaient agir? Si vous vous dites chrétiens, pourquoi le nom de Christ vous repousse, vous répugne, vous effraie-t-il? Alors, pourquoi vous dire chrétiens? N'est-ce pas de l'hypocrisie, puisqu'il n'y a pas un seul motif chrétien qui agisse sur votre cœur? Pouvez-vous dire que ce que vous faites dans vos sociétés, vous le faites au nom de Jésus, en rendant grâces au Père, et que votre motif a été de raconter la louange de Christ? Ne vous appelez donc pas chrétiens. Vos voies ont-elles manifesté la vie de Christ? Si un chrétien venait au milieu de vous, y trouverait-il la louange de Jésus dans toute votre vie pratique?

Que ferez-vous au jour du jugement, quand il faudra que toutes ces choses soient remises en mémoire? Il faut à Dieu, dans ce monde où Satan règne, un peuple qui raconte sa louange. Mais «tu ne m'as pas invoqué» (verset 22). L'homme veut rendre culte à Dieu, avoir la réputation d'être un bon chrétien, mais ne veut pas que Dieu se souvienne de ce qu'il a fait; il ne l'invoque point.

Dieu ne demande rien d'extérieur (versets 23, 24), ni offrandes, ni holocaustes. Voyons ce que je t'ai demandé. T'ai-je fatigué de mes services religieux? Je ne t'ai pas imposé de sacrifice pénible, mais toi, «tu m'as asservi par tes péchés, fatigué par tes iniquités». Voilà ce que Dieu trouve quand il plaide avec l'homme. Ce dernier pense souvent que Dieu lui doit quelque chose, quand il va au sermon et se donne l'apparence de servir Dieu. C'est parce que l'homme n'aime pas à le servir qu'il s'en vante et s'en fait un mérite. Si le cœur aime ces choses, il en jouit et ne s'en vante pas. C'est se moquer de Dieu, que de Lui offrir de l'encens

une heure par semaine, en faisant sa propre volonté tout le reste du temps. Et d'ailleurs, si l'on veut la justice, Dieu n'oublie rien; il n'oublie pas vos services du dimanche, mais il en sonde les motifs. Et si vous allez vous présenter une heure devant Dieu, pour l'éviter tout le reste du temps, vous montrez ainsi ce qu'il y a de parfaitement mauvais dans le coeur de l'homme. Heureusement que, quelquefois, le Seigneur vous trouve là pour vous convaincre. Ces services religieux seraient la chose dont vous auriez le plus de honte, si vous deviez en rendre compte à Dieu, à qui rien n'échappe. Si la mémoire vous manque, Dieu connaît tout; son oeil a tout vu. Il ne laisse pas passer les choses comme s'il n'était pas Dieu; il dit: «Tu m'as travaillé par Les iniquités». Dieu compte sur son peuple, s'y intéresse, mais le peuple lui a manqué en tout. C'est aussi le cas des prétendus chrétiens; ils ont fatigué Dieu de leurs péchés. Vos coeurs, peut-être, aiment les ténèbres, mais la lumière existe et tous vos péchés sont vus de Dieu à la lumière de la croix de Christ. A quoi pouvez-vous vous attendre, sinon au jugement de Dieu? Et néanmoins sa grâce répond à la pleine conviction du péché de l'homme. «C'est moi, c'est moi qui efface tes transgressions, à cause de moi-même» (verset 25). La grâce est la seule espérance du pauvre pécheur. Dieu se rappelle très bien tout ce que le pécheur est, tout ce qu'il a fait. Il voit bien que l'homme est sans excuse, qu'il est souillé, qu'il a rejeté Jésus, qu'il n'a pas «raconté sa louange». Et quand l'homme s'est privé de la gloire de Dieu, Dieu prend sur Lui la tâche de se glorifier, et il se glorifie comme Dieu d'amour.

Si vous n'êtes pas satisfaits de cela, il vous faut aller plaider avec Dieu et lui remettre en mémoire ce que vous êtes. Si vous ne l'osez pas, remettez-vous-en à la grâce pure et gratuite sans oeuvres. Il faut être dans le vrai devant Dieu, et si vous ne pouvez satisfaire à sa justice, confiez vous en ce que Dieu est. Il dit: «C'est moi qui efface tes transgressions, à cause de moi-même». Des iniquités qui sont effacées ne reparaissent jamais; le sang de Christ efface complètement les péchés, nous donne une rédemption éternelle; il est d'un tel prix aux yeux de Dieu, que c'est du sang seul que Dieu se souvient et non du péché. La justification que nous avons est éternelle et la grâce de Dieu ne se souvient plus de nos péchés ni de nos iniquités.

L'âme qui prend ces choses comme Dieu les a dites, sait, par la justice et la bonté même de Dieu, qu'il ne se souviendra plus de ses péchés. Pouvez-vous vous présenter devant un Dieu qui a dit: «Je ne me souviendrai plus de vos péchés»? Si vous avez été travaillés par vos péchés, Dieu aussi en a été travaillé et les a effacés dans le sang de Jésus. Si, oubliant vos péchés, vous présentez à Dieu votre offrande comme Caïn, vous ne trouverez que confusion. Il faut s'en remettre à la grâce; elle est assurée dans le sang de Jésus. Ce que Dieu efface, il l'efface pour toujours!

Méditation de J.N.D. n° 125 – ME 1900 page 369 1 Jean 2: 3-27

Il est des âmes pour lesquelles les «*si*» contenus dans cette épître, sont un sujet de doute et d'angoisse. Il vaut donc la peine de montrer que c'est précisément pour dissiper les doutes dans l'esprit de ceux auxquels il écrit, que l'apôtre énumère les preuves de la vie de Dieu dans l'âme. Si nous contristons le Saint Esprit et négligeons l'onction d'en haut par laquelle nous savons toutes choses, il n'est pas étonnant que nous perdions la certitude et la lumière, mais

il ne faut pas confondre les âmes qui n'ont jamais eu de certitude avec celles qui l'ont eue et l'ont négligée. Le but de l'apôtre est de fortifier les disciples dans leur assurance. Il dit: «Je vous écris... parce que vos péchés vous sont pardonnés par son nom;» «parce que vous avez connu le Père;» «touchant ceux qui vous égarent», etc. Il veut leur faire comprendre que les faux docteurs qui les séduisaient étaient dans un état qu'on pouvait discerner, et il leur donne dans ce but les deux signes de la vie de Dieu, savoir: garder les commandements de Jésus et aimer les frères. Au verset 6, il nous apprend à discerner ces faux docteurs. Il n'y a point d'autre règle que de vivre comme Christ a vécu. Si quelque chose est contre le principe de la vie de Christ nous devons le combattre, même en nous.

Le principe du salut, caché au monde, c'est que la vie de Christ nous est communiquée, que Christ demeure en nous. Les chrétiens eux-mêmes ignorent souvent la conséquence de ce principe, c'est que celui qui dit: Je demeure en Lui, doit marcher comme Lui a marché. Si la grâce de Dieu nous a donné ce privilège, peut-il y avoir une plus grande bénédiction que le droit de vivre sur cette terre comme Jésus y a vécu. Si les chrétiens ne reconnaissent pas cela, je ne sais vraiment ce qu'ils reconnaissent, car c'est s'identifier avec les douceurs de la communion de Jésus, non moins que s'identifier avec ses souffrances ici-bas. Demandez-vous, dans les détails de la vie, si vous vivez comme Jésus a vécu; cela tranche bien des choses. Mais cela ne veut pas dire: Je suis ce que Jésus était; nous ne le sommes pas, ni ne le serons jamais. Jésus, quant à la chair, était *né* du Saint Esprit et la parole de Dieu ne nous demande pas cela, mais elle nous demande de vivre comme Jésus a vécu; elle ne l'exige pas comme une loi. C'est une chose vraie en Lui et en nous. La vie de Jésus nous est communiquée; c'est une chose vraie et Dieu ne demande de vivre comme Lui, qu'à ceux auxquels il a donné cette vie. L'expression «*enfants*» du verset 12, s'applique à tous les chrétiens. Le mot «*pères*» désigne ceux qui sont mûrs dans le christianisme. Ils sont caractérisés par une connaissance intime du Seigneur, tel qu'il est dès le commencement.

Savoir que Jésus nous a sauvés, est une chose commune à tous les chrétiens, mais les «*pères*» sont distingués par une connaissance approfondie du Seigneur. Le connaître peu, c'est être jeune dans la foi.

Les *jeunes gens* sont caractérisés par le combat avec tout ce que Satan nous présente. Celui qui entre dans le chemin de la foi est d'abord très joyeux, mais il ne peut vivre longtemps de cette joie, parce qu'il trouve en lui des facultés et des goûts auxquels Satan présente des amorces. Les jeunes gens en Christ ont déjà vaincu le malin. Satan se cache comme un serpent dans l'herbe, nous présente toute sorte de choses pour nous attirer, ou rugit contre nous, nous oppose toute sorte de conséquences de la vie de Christ, pour nous effrayer et nous empêcher ainsi de vivre comme Christ a vécu. Mais il nous faut juger de tout selon la vie de Christ que nous possédons et nous contenter de la part qu'il nous donne. Quand nous vivons par l'Esprit, le malin ne nous touche pas. Ce qui manifeste la vigueur de la vie chrétienne, c'est de vaincre Satan, de résister à ce qu'il nous présente. Il nous faut pour cela être occupés du Seigneur; il y a des facultés d'intelligence, des désirs du cœur qui réclament quelque chose et si le nouvel homme ne les emploie pas, Satan et la chair les occuperont.

Ce qui caractérise les petits enfants, c'est l'Esprit d'adoption, la connaissance du Père. Sans cet Esprit, l'apôtre ne suppose pas qu'on soit chrétien; il y insiste, tandis qu'un chrétien vieilli et expérimenté connaît Jésus. Cette connaissance est le terme de tout.

Il ajoute, en parlant aux jeunes gens: «La parole de Dieu demeure en vous». C'est là ce qui rend le jeune homme fort; c'est pour lui le moyen d'intelligence et de discernement; c'est aussi le signe de sa force. La Parole est l'épée de l'Esprit. Jésus a vaincu le méchant en disant: «Il est écrit», et s'en est tenu à cela. Du moment que je me sers de la parole de Dieu, impossible qu'on me réponde. Si l'on veut m'empêcher d'obéir à cette Parole, je puis dire: Cela vient de Satan. Il pourra y avoir lutte, mais la grâce de Christ suffira pour me donner la victoire. Si vous ne lisez pas soigneusement la Parole et que vous vous contentiez de dire: «Je sais que je suis sauvé, cela me suffit», vous serez vaincu et cela n'est pas étonnant, puisque, pour combattre, vous n'aurez pas votre épée dans la main.

L'apôtre met ensuite les jeunes gens en garde contre le monde (verset 15). Ce dernier est, toujours en contraste avec le Père. Souvent les chrétiens n'admettent pas que l'amitié du monde soit inimitié contre Dieu. La Parole emploie le mot monde comme vous l'employez vous-mêmes. Ce monde a rejeté Christ, et le Père l'a fait héritier du monde à venir. Il faut choisir entre les deux. Vous ne pouvez pas aimer ce monde-ci et le monde à venir, ni vous attacher au monde à venir sans mépriser ce monde-ci. Aimer les choses agréables à vos yeux, aimer à être riches, à garder vos richesses et vos aises, ce n'est pas vivre comme Jésus a vécu, et cela vous empêche de croître et de mûrir en Christ.

Au verset 18, l'apôtre revient aux petits enfants; il les place sous l'onction du Saint, soit quant à leur responsabilité, soit pour leur encouragement. Il leur dit: Vous savez toutes choses. Tout chrétien doit marcher par la foi et il y manque; aussi l'apôtre les exhorte-t-il en les avertissant que c'est la dernière heure. La dernière heure est, dans la Parole, le temps de l'Antichrist et non pas, comme certains docteurs le disent, le temps du Messie.

Si vous êtes de petits enfants en Christ, l'apôtre vous met ici en garde contre les fausses doctrines et vous donne en même temps l'assurance que vous avez l'onction de la part du Saint. Ce n'est pas l'onction du Sage, ou du Dieu tout-puissant, ni même celle du Père, mais l'onction du Saint. Si la sainteté n'est pas au dedans de nous, nous ne pouvons être gardés, ni comprendre les choses de Dieu, car c'est par elle que nous connaissons toutes choses.

Avez-vous le désir de vivre comme Jésus a vécu? Votre coeur s'est-il, sans interdit, donné à Lui? Il faut cela pour jouir de la connaissance de Celui qui est dès le commencement. Si vous êtes de petits enfants, vous avez l'onction de la part du Saint. Si vous êtes des jeunes gens, gardez-vous de toute séduction du monde; gardez-vous de vous y élever, d'y être prudents et sages. C'est pour vous le moyen de vaincre et d'avancer dans la connaissance de Celui qui est dès le commencement.

Méditation de J.N.D. n° 126 – ME 1900 page 392 1 Pierre 1: 1-16

Ce qui importe pour la sainteté de notre conduite et pour la paix habituelle de nos âmes, c'est que nos pensées soient à l'unisson avec celles de Dieu. Impossible qu'il nous manque quelque chose quand rien ne manque à nos affections spirituelles. Jésus est descendu ici-bas pour communiquer à nos âmes la joie du Père et nous révéler cette bonté dont il jouissait lui-même dans Sa maison. Même prophétiquement il nous est toujours présenté ainsi (Proverbes 8). Il avait vu la gloire et connaissait dans son cœur la joie et l'amour du Père. Il rendait témoignage de ce qu'il avait vu et parlait de ce qu'il connaissait, mais personne ne recevait son témoignage (Jean 3: 11).

Jésus est venu nous retirer des liens de ce monde, nous introduire dans la joie qu'il avait avant la fondation du monde et nous faire entrer dans la gloire qu'il possédait. Le chrétien n'est heureux, joyeux, sanctifié, que lorsque ses affections s'épanouissent et se développent là où le Seigneur Jésus l'a introduit. Il lui faut la gloire et la communion intime avec le Père, deux choses que le Saint Esprit lui présente.

Quand nos affections nous égarent loin de la place où Jésus nous a introduits, Lui qui est monté vers son Dieu et notre Dieu, vers son Père et notre Père, et nous a placés là comme ses frères — le Saint Esprit devient un Esprit de répréhension et de tristesse.

Nous voyons au commencement de ce chapitre la manière dont nous jouissons de ces choses. Vient ensuite la distinction entre la crainte qui convient à un chrétien et l'assurance du salut.

Pierre était l'apôtre de la circoncision et s'adresse à ceux qui étaient dispersés. Il les dit élus selon la préconnaissance de Dieu le Père, non comme nation, mais en sainteté de l'Esprit. Ici, la sanctification de l'Esprit est présentée avant l'aspersion du sang de Jésus Christ. L'âme étant trouvée et visitée par le Saint Esprit quand elle est encore dehors, celui-ci la prend dans la carrière du monde, l'en sépare, la sanctifie pour qu'elle obéisse à Jésus Christ et qu'elle soit placée sous toute l'influence et sous l'effet de l'aspersion de son sang. Pierre place les chrétiens en dehors de ce monde par la résurrection. Leur espérance suit le Seigneur Jésus. Christ étant ressuscité, le chrétien est introduit avec Lui dans sa résurrection, placé en Lui et a sa part avec Lui.

Nous avons été régénérés pour cette espérance vivante. Comme Jésus, nous avons laissé les morts. Le chrétien est encore dans le monde, mais, selon cette nouvelle nature qu'il a reçue, il ne peut se contenter que des choses célestes, de l'héritage avec Christ, héritage qui est réservé dans les cieux et auquel Satan ne peut toucher. Il est *gardé* pour nous qui sommes *gardés* sur la terre. La puissance de Dieu nous garde, par la foi, parce que nous ne sommes pas encore en possession des choses promises. Quelle joie et quelle paix pour mon âme! Mon héritage est gardé dans les cieux, et moi, pauvre, faible et assailli par Satan, je suis gardé sur la terre pour le salut qui va être révélé. Dieu se porte garant de notre héritage et garant de nos âmes sur la terre.

Dans l'intervalle il y a l'épreuve de la foi qui doit être éclairée, purifiée, développée. Quand nous sommes jeunes dans la foi, elle est mêlée de choses qui ne sont pas pures et Dieu a soin de l'épurer. Il lie à tout ce que Jésus est la fin de notre foi, le salut des âmes, un salut spirituel, en contraste avec les délivrances temporelles d'Israël. Lorsque nous sommes remplis du Saint Esprit, nos affections trouvent tout ce qu'elles désirent, notre coeur est satisfait; c'est la vraie paix de l'âme. Si vous n'avez pas le repos, c'est que vous n'êtes pas occupés du Seigneur, selon la connaissance que nous en donne le Saint Esprit. Par l'épreuve de la foi, on reçoit la fin de la foi. Celui qui a Jésus, qui l'a connu, a tout vu, tout connu; nous ne verrons rien de *nouveau* quand nous le verrons face à face en résurrection.

Voyons maintenant quelle *crainte* il convient à un chrétien d'avoir. Ce n'est pas la crainte de ne pas être un enfant de Dieu, car l'apôtre dit: «Si vous invoquez comme Père...», mais c'est la crainte durant le séjour temporel. C'est un coeur rempli de Christ qui traverse un pays ennemi et craint de tomber dans quelque piège pendant le voyage. Le mondain ne craint pas Satan et ses convoitises le précipitent dans sa gueule, mais par contre il redoute Dieu. Le chrétien ne craint plus Dieu, mais il craint de se fourvoyer. Si nous invoquons le Père saint auquel Jésus nous a confiés, le Père ne peut pas permettre chez ses enfants ce qui est contraire à la sainteté, et il les reprend par des avertissements ou par des châtiments. Etant gardés pour l'héritage et introduits dans la maison du Père, ne faites rien pour attirer sur vous ses châtiments et pour troubler votre communion avec Lui. Mais, en tout cas, vous n'auriez pas de châtiments de sa part si vous n'étiez pas rachetés. Nous avons à régler nos pas et notre vie pour que nos affections soient au large et que nous puissions jouir de l'amour du Père, au lieu d'être châtiés par son amour. Etant un avec Jésus, étant en Lui et avec Lui, nous jouissons avec Lui de la communion du Père. Cela doit être pour nous la règle du mal et du bien; ce qui nuit à notre communion et attire les châtiments du Père, voilà ce que nous devons éviter et fuir.

Cherchez-vous réellement la jouissance de cette position comme enfants de Dieu et avec le Seigneur? Dès que nous admettons quelque chose qui ne soit pas selon la sainteté de nos relations avec Lui, le Saint Esprit devient en nous un Esprit de répréhension et de tristesse.

Que Dieu nous rende fidèles et nous donne cette crainte durant notre séjour temporel. Dieu ne peut supporter ce qui nous empêche de jouir de la communion de son amour.

Méditation de J.N.D. n° 127 – ME 1900 page 396 1 Pierre 1: 17 – 2: 10

Nous avons parlé l'autre jour du caractère de la *crainte* (verset 17), lorsque nous sommes placés comme enfants en présence de Dieu, crainte qui nous met en garde contre les souillures du monde. Ce qui nous fait craindre la souillure, c'est aussi le prix auquel nous avons été rachetés, c'est-à-dire le précieux sang de Christ (verset 18). L'apôtre dit: «*Sachant* que vous avez été rachetés», car tous les enfants de Dieu, dans tous les temps, peuvent avoir la pleine certitude du rachat de leurs péchés.

(Verset 21). — La foi que j'ai en Dieu est *par Jésus*. La seule chose que, par Jésus, je puisse croire de Dieu, c'est qu'il m'aime parfaitement. Le Dieu que je connais a agi en puissance et entièrement en ma faveur en donnant et ressuscitant Jésus. Je ne connais pas Dieu par la loi qui prononce la malédiction sur quiconque ne fait pas les choses qu'elle commande; je connais Dieu par Jésus, et c'est là que je trouve la certitude et la source de toutes mes espérances.

(Verset 22). — Le résultat de cette connaissance de Dieu est l'amour fraternel. Nous nous connaissons mutuellement en Christ, comme nous connaissons Dieu par Christ, mais nous avons à nous purifier, car si le coeur ne l'est pas, l'amour fraternel sera toujours affaibli. Le péché est toujours égoïste; je ne puis chercher quelque satisfaction charnelle dans le péché pour un autre que moi.

(2: 4). — La sanctification a deux caractères. Nous sommes une *sainte* sacrificature. Etant en relation heureuse avec Dieu et vivant dans l'amour les uns avec les autres, qu'avons-nous à faire, si ce n'est à offrir des sacrifices spirituels, chose «agréable à Dieu», dont il jouit et en laquelle il prend plaisir. N'est-il pas bien précieux pour nos âmes que nous puissions faire des choses agréables à Dieu? C'est à Lui que monte tout le culte de nos coeurs, car nous sommes une maison spirituelle dans laquelle Dieu demeure par son Esprit.

Nous sommes en outre une sacrificature *royale*. Dieu nous a placés dans la même position que Christ, et, avec la vie de son Fils, nous a communiqué tout ce qui Lui appartient. Jésus, dans sa gloire la plus élevée, est sacrificateur sur son trône; nous sommes associés à cette sacrificature. La gloire de Dieu sera pleinement *manifestée* en Christ et c'est là aussi qu'il nous place.

Ayant toute la gloire de Christ comme notre part, nous avons à annoncer toutes ses vertus. Sachant qu'il nous a rachetés, ayant nos coeurs purifiés, nous aimant les uns les autres, notre plus grande joie est d'offrir des sacrifices spirituels et de rendre témoignage à Christ dans ce monde.

Pouvons-nous dire que nous annonçons les vertus de Celui qui nous a appelés? Avons-nous tellement apprécié les vertus de Christ que nous les annonçons dans le monde? Certes, si nous sommes en communion avec Lui, de l'abondance de notre coeur notre bouche parlera.

Méditation de J.N.D. n° 128 – ME 1900 page 430 Zacharie 3: 1-5

Nous voyons ici l'ange de l'Eternel, la manifestation de sa présence. Jacob lutte avec l'ange, Moïse le voit dans le buisson; la manifestation de la présence de Dieu est toujours appelée de ce nom, car personne ne peut voir la face de Dieu et vivre.

L'ange de l'Eternel siège en tribunal, et c'est là que Satan s'oppose à ce que la bénédiction de Dieu s'accomplisse envers Son peuple. La question se pose, si Dieu veut recevoir le peuple qu'il avait racheté de Babylone et fait rentrer dans son pays, et s'il peut l'y bénir en restant d'accord avec son amour et sa sainteté.

Si l'homme est pécheur et que Dieu le bénisse, c'est que Dieu peut bénir les pécheurs, et si Dieu ne peut bénir des pécheurs, il ne peut bénir personne. Satan cherche à contrarier ces desseins de Dieu, et c'est ce qu'il fait toujours, quoiqu'il ne puisse y réussir. L'esprit de Satan est un esprit de mensonge et de meurtre. Comme Dieu veut bénir les hommes, c'est d'eux que Satan s'occupe. Dieu avait béni Adam; Satan réussit à le séduire, à entraver et à arrêter la bénédiction. Il n'a pu séduire Jésus, mais il a poussé les Juifs à le faire mourir pour empêcher la bénédiction du peuple de Dieu.

Dieu ne peut sanctionner le péché et ne peut être injuste ni inconséquent vis-à-vis de sa sainteté. Satan cherche à employer cette justice et cette sainteté de Dieu contre son peuple; on le voit dans le cas de Balaam et de Balac. Il veut accuser et maudire; ne l'ayant pu, il entraîne Israël dans le péché, pour que Dieu ne puisse plus le bénir, car il est impossible à Dieu de supporter et de bénir le péché. Satan va donc accuser le peuple, comme il a accusé Job. Il dit: Job est hypocrite; il ne sert pas Dieu pour rien. Tu l'as béni: ôte la bénédiction et il te maudira. Mais Dieu emploie cette malice de Satan à sonder le cœur de Job, sans rejeter Job. Joshua se tient là devant Dieu pour le peuple et Satan cherche à s'opposer à lui. Il accuse les enfants de Dieu et se sert du mal dont ils sont coupables pour attirer la malédiction de Dieu sur eux.

Quoique Satan ne puisse ni comprendre l'amour de Dieu, ni compter sur les effets de cet amour, car il n'aime pas et Dieu est amour, il comprend un peu la justice et la sainteté de Dieu et s'en sert pour accuser les enfants de Dieu, afin que Dieu ne les bénisse pas.

Dans leur folie, les hommes cherchent souvent à se placer devant Dieu sur le principe de la justice, d'après lequel Satan peut, pour ainsi dire, contraindre le Dieu juste à les maudire. Si l'homme veut être juste devant Dieu, Satan cherche à profiter, pour nous condamner, de tout ce qui est vrai, juste et saint en Dieu. Nous avons affaire à un ennemi vigilant qui, après nous avoir entraînés dans le péché, nous accuse devant Dieu, afin qu'il ne nous bénisse pas. Si nous faisons appel à la justice de Dieu, Dieu doit nous condamner. C'est ainsi que les âmes se placent elles mêmes sous la condamnation.

Il est trop tard pour venir nous dire: Si vous annoncez la grâce, l'homme fera ce qu'il voudra; car l'homme a déjà fait tout ce qu'il a voulu. Vous avez tous fait votre propre volonté, et s'il n'y a pas de grâce pour ceux qui ont fait tout ce qu'ils ont voulu, il n'y a de grâce pour aucun d'entre vous. La grâce n'a rien de commun avec la justice. La justice a déjà condamné, et la question est de savoir si Dieu peut, selon sa souveraineté, faire grâce à ceux que sa justice a condamnés. L'homme voudrait la miséricorde pour pouvoir pécher un peu et la justice pour nourrir son orgueil. Dieu ne veut ni de l'un ni de l'autre. Que nous reste-t-il? La grâce qui suppose le droit de pardonner, la souveraineté qui a la volonté de pardonner. Si Dieu ne fait pas usage de sa souveraineté par grâce, pour nous pardonner, nous sommes perdus, car «maudit est *quiconque* ne fait pas tout ce qui est écrit au livre de la loi». Ceux qui sont des oeuvres de la loi (non des mauvaises oeuvres) sont sous la malédiction, parce que personne n'accomplit ces oeuvres. Si vous vous placez sur ce principe, c'est sur ce principe que Dieu agira envers vous, car il dit: «Maudit est *quiconque*...» L'homme est sous la malédiction et la sainteté de Dieu doit la prononcer.

Dieu a-t-il voulu révéler qu'il y a, dans sa pure bonté, une source d'espérance? Il ne peut voir le souverain sacrificateur avec des vêtements sales: il devait être vêtu de vêtements blancs, parés d'ornements exquis. Vous êtes tous vêtus de vêtements sales, que la justice de Dieu ne peut tolérer, et Satan se tient là pour que Dieu ne les tolère pas. Joshua n'avait pas un mot à dire; il était évidemment coupable. L'oeil de Dieu voyait tout ce que Satan pouvait opposer, car tout était à découvert devant Son tribunal.

Qui parle avec Joshua, lorsque celui-ci n'osait rien dire? C'est l'Eternel. Il dit: «Celui-ci n'est-il pas un tison sauvé du feu?» Il ferme la bouche à Satan: Qu'as-tu à objecter si j'ai retiré ce tison du feu? Dieu savait bien que les vêtements de Joshua étaient sales; il savait bien ce qu'était Israël. La question est si Dieu peut, malgré Satan, retirer un tison du feu. Satan ne peut répondre un mot à Dieu, car Dieu reconnaît tout le mal; il voit ce qu'est un tison dans le feu, il le voit sale en sa présence. Sa justice condamne, mais où le péché a abondé, la grâce a surabondé, et Dieu fait grâce malgré tout le péché. La source de ce pardon, c'est la pure grâce, Si Joshua avait cherché à s'excuser, en disant que ses habits s'étaient salis à Babylone, il se serait fait condamner par Satan. Quand nous cherchons une excuse, nous ne faisons que mettre aux mains de l'Ennemi un glaive contre nous. Dieu nous voit pécheurs, mais veut sauver des pécheurs. Au lieu de rejeter Joshua et de chasser le pécheur loin de Lui, il ôte ses péchés, et Joshua peut demeurer en sa présence. Jésus fait grâce à la femme adultère et prend son parti contre ses accusateurs. L'âme est chargée de ses péchés en la présence de Dieu, et l'Ange dit: «Otez de dessus lui les vêtements sales». Dieu agit en amour et bénit son peuple en ôtant leurs péchés, afin de leur donner, comme au fils prodigue, la plus belle robe de la maison.

Dieu fait deux choses: non seulement il ôte les péchés, mais, de plus, il révèle à l'homme ce qu'il a fait pour lui; il lui donne de nouveaux vêtements, L'âme a besoin d'être encouragée et fortifiée par Dieu lui-même. Dieu dit à Joshua: «Regarde, j'ai fait passer de dessus toi ton iniquité». Dieu nous justifie, et si Celui devant lequel nous devons comparaître est Celui qui nous justifie, qui donc condamnera? Nous savons ce que Dieu a fait, comment il a concilié sa justice et son amour souverain. Il a donné Jésus. Le coeur pourrait-il dire, en présence de la croix: Je ne suis pas pécheur? Dans ce cas, Dieu se serait trompé, le sang de Christ aurait coulé en vain. S'il nous faut confesser notre péché en présence de la croix, que trouvons-nous là? L'amour de Dieu qui a donné Jésus, et la justice de Dieu qui l'a frappé une fois pour toutes. La mort de Christ a épuisé, pour ceux qui croient, la justice du Dieu juge. Jésus a confessé nos péchés, tous les péchés dont Satan peut nous accuser et Dieu les a tous punis en Lui. La croix de Christ est la justice de Dieu *exécutée* contre le péché, mais, en même temps, Dieu a pris notre cause en main et a accompli sa bonne volonté à notre égard. Il a trouvé un moyen qui ferme pour toujours la bouche à l'accusateur; il a fait venir sur *Lui* l'iniquité de nous tous. La conscience peut dire: Mes vêtements sont sales, mais Dieu les a ôtés. On n'aime pas avouer que les vêtements qu'on porte soient sales, mais quand on les a dépouillés et qu'on en a d'autres on n'a plus honte de le dire. La fraude est ôtée du coeur et celui-ci condamne le péché, comme Dieu lui-même le condamne.

Il ne suffit pas à Dieu que l'âme ait obtenu grâce; sa joie est d'agir en amour, sa satisfaction, d'agir selon sa nature. Dieu veut donner confiance à l'âme: «J'ai fait passer de dessus toi ton iniquité». Qu'y a-t-il désormais entre nous et Dieu? Rien que cette voix qui dit: «J'ai fait passer de dessus toi ton iniquité!»

Dieu place Joshua comme sacrificateur en sa présence. C'est ainsi qu'il nous agrée, après nous avoir, comme sacrificateurs, revêtus de Christ. Comment pourrais-je me présenter devant Dieu, s'il n'avait pas pardonné? Tout vrai culte; rendu à Dieu, provient de ce que Dieu nous a pardonné. Nous avons senti que la satisfaction du coeur de Dieu était de nous pardonner et de nous introduire devant Lui pour lui rendre culte et pour l'adorer en liberté, en joie, en confiance.

Tout ce qu'on trouve en Dieu, tel qu'il s'est révélé en Jésus, c'est qu'il est un Dieu qui s'est occupé de nous, qui a pensé à nous dans nos péchés, et qui se fait connaître à nous comme ayant, par Jésus, fait passer notre iniquité.

Avez-vous cette paix que donne la connaissance de l'oeuvre de Christ? En tout cas, nous avons tous porté des vêtements sales. Que Dieu vous fasse la grâce de vous faire comprendre, par sa Parole et son Esprit, qu'il a accompli l'oeuvre de votre salut, d'un salut qui vous est révélé de sa part !

La marche chrétienne

Ladrière A.

ME 1900 page 154

Après la grande et fondamentale question du salut, je veux dire la certitude que nous sommes mis à l'abri du jugement et pardonnés, et qu'«ayant été justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu», il vient une autre question des plus importantes pour la gloire de Dieu et, quant à ce qui nous concerne, pour la jouissance de sa faveur dans une vraie communion avec Lui: c'est celle de notre marche comme pécheurs rachetés, purifiés par le sang de Jésus, au milieu d'un monde ennemi de Dieu et qui «gît dans le mal», entourés aussi, comme nous le sommes, par les circonstances diverses qui tiennent à notre présence dans ce monde et à notre existence ici-bas, et au fait que nous sommes dans un état d'infirmité, ayant la chair en nous, et en butte aux attaques et aux pièges de l'ennemi.

Ayant été délivrés du poids de notre culpabilité, ayant échappé au jugement qui nous menaçait, quelle vie mènerons-nous désormais?

Le tableau de la vie chrétienne, dans son ensemble ou dans ses traits particuliers, nous est tracé en plus d'un passage des épîtres. Prenons, par exemple, ce que Paul désirait pour les Colossiens: «Que vous soyez remplis de la connaissance de sa volonté (celle de Dieu), en toute sagesse et intelligence spirituelle, pour *marcher* d'une manière digne du Seigneur, pour lui plaire à *tous égards*, portant du fruit en *toute bonne oeuvre*, et croissant par la connaissance de Dieu: étant fortifiés en toute force, selon la puissance de sa gloire, pour *toute patience et constance*, avec *joie*, *rendant grâces* au Père» (Colossiens 1: 9-12). Dans la même épître, l'apôtre exhorte les chrétiens par ces paroles: «Revêtez-vous donc, comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés, d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de douceur, de longanimité, vous supportant l'un l'autre, et vous pardonnant les uns aux autres, si l'un a un sujet de plainte contre un autre; comme aussi le Christ vous a pardonné, vous aussi faites de même. Et par-dessus toutes ces choses, revêtez-vous de l'amour, qui est le lien de la perfection. Et que la paix du Christ, à laquelle aussi vous avez été appelés en un seul corps, préside dans vos coeurs; et soyez reconnaissants» (chapitre 3: 12-15). Nous pourrions citer bien d'autres passages, tels que Romains 12; 1 Thessaloniens 5: 14-18; 1 Pierre 1: 13-22, etc., et y ajouter celui-ci qui nous montre à quelle hauteur la marche du chrétien est placée: «Soyez imitateurs de Dieu, comme de bien-aimés enfants, et marchez dans l'amour, comme aussi le Christ nous a aimés» (Ephésiens 5: 1, 2) Nous pouvons voir aussi que cette marche chrétienne dont le modèle est si haut élevé, est tracée dans les détails des devoirs réciproques se rapportant aux diverses relations de la vie ici-bas, et cela non pas selon une loi ne réglant que nos actes extérieurs, mais selon une puissance qui pénètre nos pensées et nos sentiments intimes de tous les moments. La marche chrétienne doit être la manifestation de la vie de Christ. On n'est plus à soi-même, tout est fait pour le Seigneur, tout se rapporte à Lui.

Mais comment réaliser dans la pratique cette vie, comment marcher comme Christ a marché? (1 Jean 2: 6). Lorsqu'une conversion a été réelle, et que la conviction de l'état de péché a été profonde, dans le premier élan d'un coeur qui a trouvé le Sauveur, plein de joie et de ferveur, guidé, pour ainsi dire, par l'instinct de la vie nouvelle qui lui a été communiquée, le jeune croyant saisit comme d'emblée qu'il n'est plus à lui-même, et qu'il n'a plus à vivre pour lui-même. Il ne voit plus, il n'a plus dans sa pensée que son précieux Libérateur et le salut qu'il lui a apporté; son coeur déborde et ne voudrait parler et ne s'occuper que de Lui.

Généralement cet heureux état ne dure point. On voit, hélas! des chrétiens qui, après ces premiers moments de joie ineffable, où ils couraient bien (Galates 5: 7), se refroidissent peu à peu et tombent dans une sorte d'indifférence, se contentant, dans leur marche, d'exercices religieux et d'une simple moralité qui ne va guère plus loin que celle des honnêtes gens du monde, bien pâle réalisation de la vie de Christ, si même c'en est une. D'autres, chose plus triste, négligeant Christ et sa gloire, en viennent à marcher comme ayant leurs pensées aux choses de la terre (Philippiens 3: 19), qui sont l'objet de leurs poursuites, et occupent leurs coeurs et leur vie. Dans cette voie, il en est même qui, pour excuser leurs manquements qui souvent les exposent au blâme du monde, disent qu'ils ne sont pas sous la loi, mais sous la grâce, tournant ainsi la grâce de Dieu en dissolution. Aux uns et aux autres de ces chrétiens s'appliquent les paroles de Pierre: «Aveugle, et ne voit pas loin, ayant oublié la purification de ses péchés d'autrefois» (2 Pierre 1: 9). Il faut pour un chrétien plus que l'honnêteté et la moralité dont le monde se contente, il faut surtout la haine et l'horreur du péché qui chez un chrétien est inexcusable, il faut l'amour de la sainteté qui produit une entière séparation du mal, à la gloire de Christ.

D'un autre côté, on rencontre des âmes qui, après leur conversion, conservent leur conscience et leurs sens spirituels en activité, sont sérieuses et s'appliquent à servir le Seigneur avec un ferme désir de Lui plaire à tous égards. Seulement, par suite souvent d'un mauvais enseignement, en faisant ainsi, elles se placent sous la loi, et, par leurs efforts, cherchent à atteindre une certaine perfection. Parfois, elles se font illusion à l'égard du point où elles pensent être parvenues; mais le plus souvent les âmes sincères et sérieuses découvrent avec douleur que le péché est toujours là. Leurs efforts n'aboutissent qu'à leur en montrer l'existence en elles, ainsi que leur impuissance à le vaincre et à s'en débarrasser. On en vient ainsi à être toujours troublé et même à perdre l'assurance du salut que l'on fait dépendre de sa marche, et l'on s'écrie: «Misérable homme que je suis, qui me délivrera?»

Et cependant quelle doit être la marche d'un racheté de Christ? N'est-ce pas la sainteté, la justice, la vérité et l'amour, car il a revêtu le nouvel homme, créé selon Dieu, en justice et sainteté de la vérité, et il est appelé à marcher dans l'amour? Comment donc arriver à réaliser une telle marche dans notre vie ici-bas?

La parole de Dieu est très claire au sujet de la sainteté à laquelle nous sommes appelés (1 Thessaloniens 4: 7). D'abord, c'est un fait que, comme croyants, nous sommes sanctifiés, mis à part par l'Esprit, par la Parole et par le sang, et que devant Dieu nous sommes saints et irréprochables en Christ (Ephésiens 1: 4). Il est notre sainteté. D'un autre côté; la parole de

Dieu n'insiste pas moins sur la nécessité de la sainteté pratique, d'une marche à la gloire de Dieu dans tous les détails même de notre vie. «Comme celui qui vous a appelés est saint, *vous aussi soyez saints dans toute votre conduite*; parce qu'il est écrit: Soyez saints, car moi je suis saint» (1 Pierre 1: 15, 16).

Mais nous découvrons, et la parole de Dieu confirme le fait, et même y insiste (1 Jean 1: 8), que le péché, la chair est toujours en nous. Comment être délivrés du trouble que cette présence du péché apporte dans l'âme quand elle pense et sait que Dieu condamne le péché? Ensuite, comment être délivrés de sa puissance, de manière à ce qu'il n'entrave pas notre marche dans une sainteté pratique, c'est-à-dire dans une entière consécration à Dieu de tout notre être? (Romains 12: 1, 2).

Pour répondre à cette question, il faut nous souvenir que l'oeuvre de Christ sur la croix n'a pas pour unique résultat qu'ayant subi le jugement de Dieu, à cause de nos péchés dont il s'est chargé, nous sommes en croyant pardonnés et justifiés devant Dieu. Il y a une autre partie de cette oeuvre magnifique, qui complète la première et qui a rapport à notre marche. C'est une nouvelle position devant Dieu. La Parole nous apprend que non seulement «il n'y a plus de condamnation pour nous qui sommes dans le Christ Jésus» (Romains 8: 1), et qui sommes ainsi au bénéfice de ce que Christ a souffert pour expier nos péchés, mais que nous sommes aussi délivrés du péché qui est en nous, d'abord quant à *l'imputation* de ce péché, et ensuite quant à sa puissance et à sa domination sur nous.

Comment a lieu cette double délivrance? 1° La Parole nous enseigne que non seulement Christ est mort pour nous, mais que nous sommes morts *avec Christ*, et, par conséquent, morts au péché (Romains 6: 1-14). Le baptême est comme la déclaration publique du fait que nous avons été ensevelis; or on n'ensevelit que les morts. Avoir été baptisé pour le Christ Jésus est la déclaration publique que j'ai part à sa mort. Or, sur la croix, le péché, non pas les péchés, mais le péché, a été condamné dans la personne de Christ, *fait péché* pour nous, Lui qui n'avait pas connu le péché (2 Corinthiens 5: 21). En effet, «Dieu a envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché, et *pour le péché*, et *a condamné le péché dans la chair*» (Romains 8: 3); et moi qui, par la foi, ai part avec Christ dans sa mort, je sais que le péché qui est en moi, a été condamné à la croix, et que judiciairement il a pris fin devant Dieu quant à l'imputation qui pourrait m'en être faite. Les péchés, les actes coupables, qui sont les manifestations et le fruit du péché, peuvent être remis ou pardonnés; le péché, qui est une nature et une mauvaise nature, source des péchés, ne peut être pardonné, et ne peut être détruit que par la mort. Or notre vieil homme et tout ce qui y tient, le corps du péché, tout cet ensemble qui constitue notre vieille nature, a été crucifié avec Christ, de sorte que le corps du péché a été annulé, a trouvé sa fin judiciairement devant Dieu (Romains 6: 6).

Le fait important à saisir par la foi, parce que Dieu le déclare, est donc que je suis mort au péché avec Christ qui, ayant passé par la mort, après avoir été fait péché, en a fini avec le péché, «car celui qui est mort est justifié (ou quitte) du péché» (Romains 6: 7). On ne peut condamner pour un crime ou un délit quelconque un homme qui est mort. Christ est venu en ressemblance de chair de péché (il n'y avait pas de péché en Lui); il a été fait péché, et comme

tel a été un sacrifice pour le péché. Ainsi le péché dans la chair a été jugé et condamné à la croix. Ce péché que je trouve en moi, a été condamné, et, aux yeux de Dieu, il a pris fin, et Dieu ne me condamne plus à cause de ce péché.

En effet, moi, j'étais dans la chair comme enfant d'Adam; le péché était donc là, en moi, comme nature; mais maintenant ayant cru, je suis en Christ, qui a été fait péché, et qui a été un sacrifice pour le péché. La condamnation due au péché n'existe donc plus pour moi. Je suis mort, tout comme Christ, à cette chose-là, et *je ne suis plus condamné par sa présence en moi*. C'est une vérité précieuse, bien importante à saisir en toute simplicité par nous tous, et spécialement par ceux que trouble le sentiment que le péché, la mauvaise nature, est toujours là, en nous. Cette nature n'est pas morte, mais moi je suis mort, et je sais que si elle est en moi, elle y est comme une chose jugée, condamnée, et que j'ai à la tenir pour telle.

2° Mais, dira-t-on, cela n'empêche pas le péché de se manifester par des actes, et ne suis-je pas condamné pour ces actes? Et comment marcher sans céder au péché? Sans doute que, si je cède à la mauvaise nature qui est en moi et qui cherche toujours à se manifester, je suis condamnable. La question est maintenant de savoir comment échapper à la domination du péché. Il est là, et le fait de *sa présence* ne me condamne pas, mais bien son action, si je le laisse agir. Comment être soustrait à son action? La réponse est la même que pour l'imputation; on ne le peut que par *la mort*.

Dans le chapitre 6 de l'épître aux Romains, nous voyons que si nous sommes morts avec Christ au péché, si notre vieil homme a été crucifié avec Lui pour l'annulation du corps du péché, c'est afin que nous ne servions plus le péché, (verset 6) auquel nous sommes morts. Un mort ne sert pas. Nous avons à nous tenir pour morts au péché; nous n'avons plus rien à faire avec lui, ni lui avec nous. Il faut le lui dire, s'il veut agir; il faut le laisser de côté et ne pas nous arrêter ni à le considérer, ni à raisonner avec lui et sur lui, mais passer outre. Mais pour cela, il faut saisir un autre côté de la vérité, c'est que, si nous restons dans la mort quant au péché, nous ne sommes pas dans la mort quant à Dieu. En effet, si nous avons part avec Christ dans sa mort relativement au péché, nous avons aussi part avec Lui dans sa vie relativement à Dieu. Christ a été ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père (Romains 6: 4). Il était descendu dans la mort comme subissant la peine due à nos péchés et comme victime pour le péché; mais Dieu, pleinement satisfait, n'a pas laissé son Fils, dans le tombeau. Dans sa puissance glorieuse et comme Père, il est venu tirer de la mort son Fils qui l'avait glorifié par son obéissance. C'était un acte de justice divine (voyez Jean 16: 10). Christ est ainsi entré dans la puissance d'une vie nouvelle et impérissable. «Il ne meurt plus», la mort n'a plus de domination sur Lui. Il est mort une fois pour toutes au péché, et il vit à Dieu, devant Dieu et pour Dieu à jamais (Romains 6: 9, 10). Et nous, identifiés avec Lui dans la ressemblance de sa mort, étant morts au péché, nous entrons avec Lui et comme Lui dans une vie nouvelle, «afin que comme Christ a été ressuscité d'entre les morts... ainsi nous aussi, *nous marchions* en nouveauté de vie» (Romains 6: 4), dans cette vie qui est au delà de la mort, du péché, du jugement, et de la puissance de Satan. Ainsi nous sommes identifiés avec Christ dans sa mort et en avons fini avec le vieil homme, et dans sa vie actuelle — il vit à Dieu — et c'est la raison

de notre marche en nouveauté de vie, ainsi qu'il est dit: «*Afin que* comme Christ a été ressuscité d'entre les morts... nous marchions en nouveauté de vie».

Ce n'est pas, remarquons-le: «Nous devons marcher», comme si c'était une loi, mais c'est une conséquence de notre identification avec Christ. Normalement, il n'en peut être autrement et il ne devrait pas en être autrement dans la pratique.

Remarquons encore que nous ne sommes pas envisagés, dans le chapitre 6 aux Romains, comme ressuscités avec le Christ, ainsi que nous le trouvons dans l'épître aux Colossiens (chapitre 3), mais simplement comme identifiés avec Christ pour marcher «en nouveauté de vie». Ce n'est plus la vie que nous menions quand le péché dominait sur nous, mais c'est une nouvelle manière, un nouveau mode de vie (*). C'est une vie qui est à Dieu, devant Lui et pour Lui. Notre résurrection, celle de nos corps, est présentée comme devant avoir lieu plus tard, toujours par suite de notre identification avec Christ: «Or si nous sommes morts avec Christ, nous croyons que nous vivrons aussi avec lui» (verset 8).

(*) Ce n'est pas «*afin que* nous marchions dans une vie nouvelle», mais «en nouveauté de vie», bien que, sans doute, nous ayons une nouvelle nature, une nouvelle vie. Mais ce n'est pas le sujet dans l'épître aux Romains. C'est l'identification avec Christ dans sa mort et sa vie à Dieu.

Ainsi, de même que Christ est dans cette vie où il est quitte du péché, justifié du péché qu'il avait pris sur Lui, nous y sommes aussi avec Lui pour vivre, non plus au péché, mais à Dieu. Nous sommes passés d'un état à un autre, et nous avons à saisir par la foi cette exhortation capitale, résultat de notre identification avec Christ: «Tenez-vous donc pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu *dans le Christ Jésus*». C'est la base et le point de départ de notre marche comme chrétiens.

En effet, quelle est la conséquence pratique tirée par l'apôtre de ce qu'il vient d'établir? «Que le péché donc ne règne point dans votre corps mortel pour que vous obéissiez aux convoitises de celui-ci; et ne livrez pas vos membres au péché comme instruments d'iniquité, mais *livrez-vous* vous-mêmes à Dieu, comme de *morts étant faits vivants* — et vos membres à Dieu, comme instruments de justice. Car le péché *ne dominera pas sur vous*, parce que vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce» (Romains 6: 12-14). Le péché, en dominant en maître dans notre corps mortel, nous fait céder aux convoitises de la chair, et se sert de nos membres pour faire le mal. L'oreille se plaît à ce qui flatte nos sens et notre imagination, et écoute les discours séducteurs et impurs, plaisanteries, bouffonneries et choses semblables (voyez Ephésiens 5: 3, 4); l'oeil s'arrête sur ce qui brille, sur ce qui produit des sensations agréables, ou sur des choses malséantes qui excitent la convoitise dans le coeur; la bouche est employée par le péché à des paroles vaines, mensongères, flatteuses, médisantes, calomniatrices et même blasphématoires (voyez Jacques 3); les pieds nous portent où nous ne devrions pas aller, au milieu du monde et des moqueurs ou des profanes, et nos mains deviennent des instruments d'injustice, de violence et même de mort (voyez Romains 3: 13-16). C'est ainsi que le péché, dominant en l'homme, fait servir les membres de celui-ci à toute espèce d'iniquité. Mais, d'une part, si je suis chrétien, étant mort au péché — si je me tiens pour mort — j'échappe à sa domination. Règne-t-on sur un mort? A-t-on puissance sur lui pour le faire

agir? Tant que je me tiens pour mort, il ne régnera pas sur moi, je ne lui obéirai pas, et je ne lui livrerai pas mes membres pour faire le mal. Mais il y a un autre côté. Je suis vivant, mais d'une vie nouvelle que la grâce m'a communiquée et comme identifié avec Christ; je suis vivant à Dieu. Comme mort avec Christ, je ne sers plus le péché, comme vivant, je sers Dieu, je me livre à Lui, et ces mêmes membres qui servaient le péché pour faire toute sorte de mal, deviennent des instruments de justice, livrés à Dieu pour le servir en tout ce qui Lui est agréable. Merveilleux et bienheureux changement!

Remarquons en passant que l'on dit souvent aux âmes non converties auxquelles on annonce l'Evangile: «Donnez-vous à Dieu». Sans doute, par cette expression, on veut dire: «Convertissez-vous, tournez-vous vers Dieu». Mais elle peut donner la fausse idée que l'on vaut et que l'on peut quelque chose par soi-même. Pour se donner, il faut la vie, et pour avoir la vie, il faut que j'aie cru que Christ s'est donné pour moi. On veut se donner pour vivre; la parole de Dieu, au contraire, dit: «Vous êtes vivants à Dieu dans le Christ Jésus; livrez-vous à Lui». Le chrétien, mort au péché et vivant à Dieu, se trouve placé dans la seule vraie et heureuse liberté où Christ l'a placé en l'affranchissant (voyez Galates 5: 1), et peut se livrer à Dieu pour le servir. Remarquez l'expression «*dans le Christ Jésus*», car hors de Lui, il n'y a point de vie à Dieu; il n'y a rien.

Que nous dit la loi? «Fais ceci et cela, et tu vivras». L'obéissance à ce qu'elle prescrit est la condition pour vivre. Mais comment agir pour observer la loi, si l'on n'a pas la vie, ou si l'ayant, on est «sans force»? J'essaie donc de faire ce que la loi commande, mais quand même je parviendrais à m'abstenir du mal extérieur, je trouve toujours en moi la convoitise, le désir vers les choses défendues, les mauvaises pensées, les sentiments coupables; je me débats, mais en vain, le péché est plus fort (voyez Romains 7: 7, 8, 15-23). Tant que je suis sous la loi, le péché domine: «La puissance du péché, c'est la loi» (1 Corinthiens 15: 56).

Mais que dit la grâce? Elle me dit que Christ est mort pour moi, et bien plus, que je suis mort avec Lui, mort au péché qui se trouve en moi, mon vieil homme ayant été crucifié avec Lui. Dès lors je sais qu'étant sous la grâce, ce n'est plus le péché qui est mon maître; à ce maître-là je suis mort, je n'ai plus rien à faire avec lui, il n'a aucun droit sur moi; je puis et dois le traiter comme une chose étrangère. Je suis passé sous un autre maître, sous Celui qui m'a affranchi de la loi du péché et de la mort, et qui m'a placé sous la loi de l'Esprit de vie (voyez Romains 8: 2).

Or cela n'est pas seulement une doctrine qu'il faut recevoir et croire dans notre intelligence, et sur laquelle on raisonne. C'est plus. Ce que nous venons de voir, ce sont des réalités que la foi doit saisir, tout comme le fait que nous sommes pardonnés, et qui doivent passer dans notre cœur et notre vie. Ce sont choses d'expérience. Reasonner là-dessus n'avance à rien pour notre marche. L'affranchissement est une chose réelle et à réaliser. Nous sommes morts au péché et vivants à Dieu dans le Christ Jésus; c'est le précieux privilège du chrétien. Etant sous la grâce, le péché n'a plus autorité pour dominer sur nous. La parole de Dieu le dit; je n'ai qu'à l'accepter sans raisonner, mais en en rendant grâces à Dieu: «Je rends grâces à Dieu par Jésus Christ notre Seigneur», s'écrie l'homme qui voit et saisit la délivrance

là où elle est, en Christ Jésus (Romains 7: 25). Mais comment réaliser en pratique cette mort au péché, cette vie à Dieu, de sorte que nous marchions, affranchis de la loi du péché, «d'une manière digne du Seigneur, pour lui plaire à tous égards», selon les directions qu'il nous donne dans sa Parole, soit quant aux choses qu'il faut éviter, soit quant à celles que nous avons à pratiquer, en un mot, afin que notre marche soit chrétienne, dans une vraie et complète séparation du mal et une réelle et entière consécration à Dieu?

Premièrement, c'est un fait qu'en croyant en Christ, nous sommes, non seulement délivrés de toute la culpabilité qui pesait sur nous, mais que nous possédons une nouvelle vie. Nous sommes «vivants à Dieu», mais dans une nouvelle nature — nés de nouveau, «nés d'eau et de l'Esprit» — et dans cette nouvelle nature, nous vivons d'une vie nouvelle qui est celle de Christ ressuscité. Ce n'est pas que nous ne restions les mêmes personnes, avec notre corps, nos facultés diverses, mémoire, intelligence, sentiments, etc.; mais une nouvelle vie nous anime, vie produite par l'Esprit Saint; c'est la vie de Dieu, la vie de Christ. Nous ne l'avons pas hors de Christ, cela va sans dire, nous l'avons en Lui. Il y a ainsi une nouvelle création, un nouvel homme avec des pensées, des objets, des désirs, des affections nouvelles. Nous sommes passés de la mort à la vie; ce n'est plus nous qui vivons, mais c'est Christ qui vit en nous, et c'est Lui qui est l'objet de cette vie que nous avons en Lui.

Or à cette vie, dont l'objet suprême est Christ dans la gloire, correspond nécessairement une marche, une conduite qui manifeste la vie que nous avons reçue. Si, comme le dit l'apôtre, «nous portons toujours partout dans le corps la mort de Jésus» (2 Corinthiens 4: 10), c'est-à-dire si nous réalisons constamment — «toujours, partout», en tout lieu et en toute circonstance — le fait que nous sommes morts avec Christ, c'est «afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre corps». Or «celui qui dit demeurer en lui, doit lui-même aussi marcher comme lui a marché» (1 Jean 2: 6). Dans cette vie nouvelle que nous possédons, la vie de Jésus, et que nous avons à manifester ici-bas, c'est Lui qui est notre modèle. Sa marche est la mesure de la nôtre, puisque c'est Lui qui vit en nous, et que c'est sa vie que nous avons à manifester dans nos corps, c'est-à-dire dans notre conduite, et cette marche est infiniment au-dessus de celle prescrite par la loi, bien que «la juste exigence de la loi soit accomplie en nous, qui ne marchons pas selon la chair, mais selon l'Esprit» (Romains 8: 4). C'est une telle marche qui réalise la vraie sainteté, et l'unique mesure de la sainteté pratique, c'est Christ. «Celui qui a cette espérance en Lui se purifie comme Lui est pur» (1 Jean 3: 3).

Mais cela est-il vraiment possible? Marcher comme Christ lui-même a marché! C'est en dehors de la capacité humaine. C'est vrai. Tant que je chercherai en moi-même la force pour réaliser la vie de Christ dans ma marche, tant que je regarderai et m'attendrai à moi-même pour cela, même en étant un croyant sincère, une âme régénérée, je n'y arriverai pas. Ou si je crois y être arrivé, je me ferai illusion. Il faut regarder ailleurs qu'à soi, chercher la force autre part qu'en soi. De même que Pierre, sortant de la nacelle et marchant sur les flots agités, enfonce dès qu'il cesse d'avoir ses yeux arrêtés sur Christ, ainsi, en regardant à moi-même pour marcher fidèlement, je manquerai. Mais quand Pierre obéit à la voix du Maître et ne regarde que Lui, il marche sur les eaux sans enfoncer, il est semblable à Jésus. De même, la

première chose pour que notre marche réponde à celle de Christ, c'est que nous ne cessions, par la foi, d'avoir nos regards arrêtés sur Lui. «Contemplant, à face découverte, la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image» (2 Corinthiens 3: 18).

Mais ce n'est pas encore tout. Pour marcher ainsi à la gloire du Seigneur, pour Lui plaire à tous égards et porter du fruit en toute bonne oeuvre, il faut de la puissance. En moi il n'y a point de force. Où donc la trouver? La puissance de la vie est l'Esprit Saint qui nous a été donné. Paul demandait pour les Ephésiens qu'ils fussent «fortifiés en puissance par son Esprit (l'Esprit de Dieu), quant à l'homme intérieur» (Ephésiens 3: 16). Il dit encore: «Si nous vivons par l'Esprit, marchons aussi par l'Esprit», et encore: «Marchez par l'Esprit, et vous n'accomplirez pas la convoitise de la chair» (Galates 5: 25, 16). C'est par l'Esprit que l'on fait mourir les actions du corps (Romains 8: 13). C'est l'Esprit Saint qui nous révèle les choses de Christ, qui nous fait contempler sa gloire et remplit nos âmes de saintes et divines pensées (Jean 16: 14; 2 Corinthiens 3: 18; Romains 8: 5, 6); et il est ainsi la puissance qui nous détache du monde et de nous-mêmes et nous attache à Christ. Conduits par Lui, fortifiés par son énergie puissante, nous rejetons les sollicitations et les oeuvres de la chair, et Lui-même produit en nous le fruit béni de «l'amour, la joie, la paix, la longanimité, la bienveillance, la bonté, la fidélité, la douceur, la tempérance» (Galates 5: 22). Et c'est pourquoi l'apôtre nous exhorte à être «remplis de l'Esprit» (Ephésiens 5: 18).

Ayant donc réalisé que nous sommes morts au péché avec Christ et vivants à Dieu dans le Christ Jésus, nous tenant pour morts au péché qui, parce que nous sommes sous la grâce, n'a plus de domination sur nous, étant, par la loi de l'Esprit de vie qui est dans le Christ Jésus, affranchis de la loi du péché et de la mort, possédant une nouvelle nature, une vie nouvelle — Christ notre vie — la vie en Lui, et la puissance de cette vie, l'Esprit Saint; ayant aussi devant nous le Modèle parfait, Christ, dont nous avons à être les imitateurs, et un Objet divin, Christ encore, mais Christ dans la gloire, lequel, par la foi, nous contempons à face découverte; ayant, dis-je, réalisé toutes ces choses, que nous manque-t-il pour «marcher d'une manière digne du Seigneur, pour lui plaire à tous égards»? Absolument rien. Et s'il en est ainsi, quelle responsabilité n'assument-ils pas, les chrétiens qui négligent de s'appliquer *«avec ardeur à être agréables au Seigneur»* par une telle marche, ou qui en abaissent le niveau, ou encore qui font bon marché de leurs manquements, parce que, disent-ils, ils sont sous la grâce?

D'un côté, nous n'avons pas à nous placer sous la loi, car c'est la servitude et la mort, mais nous avons à nous tenir fermes dans la liberté où Christ nous a placés en nous affranchissant. Mais d'un autre côté, cette liberté ne doit pas être prise comme permettant à la chair d'agir; nous avons cette liberté pour nous livrer à Dieu, nous et nos membres, nous et notre être tout entier.

N'abaissions donc pas la mesure de notre marche. Elle est élevée, sans doute, mais elle ne peut pas l'être moins, vu notre position en Christ devant Dieu, vu notre relation avec Dieu, vu ce que nous devons au Seigneur qui nous a rachetés. Nous avons à marcher comme Christ a marché; nous avons à être *«sans reproche et purs, des enfants de Dieu irréprochables au milieu d'une génération perverse»*, un témoignage ici-bas pour la gloire du Seigneur, *«luisant*

comme des luminaires dans le monde, présentant la parole de vie», non pas seulement en paroles, mais en sainte conduite et piété. Nous sommes appelés à rien moins qu'à *être «imitateurs de Dieu, comme de bien-aimés enfants;»* marchant dans l'amour comme Christ. Tout cela est positif, et si Dieu nous le dit, n'avons-nous pas à le prendre en très haute et sérieuse considération? *«Quelque chose que vous fassiez, en parole ou en oeuvre, faites tout au nom du Seigneur Jésus»*, est-il dit. Ai-je le droit de réserver quelque chose? Cela ne s'applique-t-il pas à toute ma marche, comme racheté, enfant de Dieu, affranchi par Christ? La grâce nous introduit dans la communion du Père et du Fils, de ce Dieu qui est lumière, et l'apôtre dit: *«Je vous écris ces choses afin que vous ne péchiez point»*. C'est encore bien positif. Il s'agit de marcher sans pécher. Sommes-nous en communion avec le Père et le Fils, si nous marchons dans la légèreté, les vaines pensées, la conformité au monde, la satisfaction de nos goûts, des convoitises? C'est impossible. Dieu ne peut pactiser avec ces choses. Pour jouir du précieux privilège de sa communion, il faut être tout à Lui et pour Lui.

Ne dites pas: *«Nous ne pouvons pas ne point manquer»*; la Parole dit: *«Afin que vous ne péchiez pas»*. On peut manquer, hélas! et dans la grâce de Dieu il y a une ressource; mais vous ne devez pas avoir dans la pensée qu'il faut nécessairement manquer. C'est faire injure à Dieu. C'est lui dire: *«Tu ne m'as pas donné tout ce qu'il fallait pour te servir et marcher à ta gloire. Tu m'as dit d'être ton imitateur, de marcher comme Christ, et tu savais que c'était impossible»*. Loin de nous semblable pensée. Ce que nous avons à dire, c'est: *«Tu ne dois pas manquer»*. Qu'un homme du monde pêche, il suit sa nature, mais du chrétien il est dit: *«Quiconque est né de Dieu ne pêche pas;»* la nouvelle nature, nature divine, qui est en lui, ne saurait pécher, et il a à marcher selon cette nouvelle nature, et ne pas écouter sa vieille nature, la chair, le péché auquel il est mort.

Le chrétien *a* *«dépouillé le vieil homme avec ses actions»* — il n'est pas dit *«doit dépouiller le vieil homme»*, mais c'est chose faite. Il *a* *«revêtu le nouvel homme»*, et non il doit le revêtir. Cela étant, c'est le nouvel homme que le chrétien doit manifester. De là l'exhortation: *«Revêtez-vous donc, comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés, d'entrailles de miséricorde, de bonté, etc.»*, toutes choses vues en Christ, Modèle parfait du nouvel homme. Il y a donc le fait qu'on *a* dépouillé l'un avec ses actions: on ne le voit plus; mais on a revêtu l'autre, et il y a sa manifestation dans la puissance de l'Esprit.

N'est-il pas dit encore: *«Ceux qui sont du Christ ont crucifié la chair avec les passions et les convoitises»*, non pas doivent crucifier; c'est donc chose faite. Et alors vivants par l'Esprit, nous marchons par l'Esprit et portons le fruit de l'Esprit.

Oh! chers amis, pensons sérieusement à ce à quoi nous sommes appelés. C'est à marcher d'une manière digne de notre appel, digne du Seigneur et digne de Dieu. Laissons là ce christianisme sans vigueur, sans réalité vivante, qui se contente de doctrines reçues dans l'intelligence, mais sans presque d'effet dans la vie pratique; un christianisme qui en pratique ne va pas au delà de la moralité du monde honnête. Prenons garde que la préoccupation des choses matérielles n'envahisse et n'étouffe notre vie spirituelle, et qu'alors notre marche ne réponde plus à notre appel, ni à ce que le Seigneur demande qu'elle soit. Il s'agit de votre

jouissance des bénédictions et des espérances divines dans la communion avec Dieu, il s'agit surtout de la gloire du Seigneur et du témoignage que nous avons à Lui rendre dans ce monde. N'y a-t-il pas dans l'amour de Dieu pour nous, dans l'amour du Père pour ses enfants, dans l'amour de Christ pour les siens, un tout puissant mobile pour nous faire marcher ainsi «achevant la sainteté dans la crainte de Dieu» Souvenons-nous que, si nous sommes passés de la mort à la vie, nous n'avons plus à vivre *pour nous-mêmes*, mais *pour Celui* qui, dans son amour et sa grâce parfaite, est mort pour nous et a été ressuscité, afin qu'en haut où il est, il soit un Objet vivant pour nos coeurs.

En même temps n'oublions pas que, si nous avons à coeur que notre marche chrétienne soit telle que la Parole la présente, telle que nous sommes appelés à la réaliser, nous avons besoin d'une vigilance constante et d'une prière incessante. La parole de Dieu insiste à maintes reprises sur ces deux points que rendent nécessaires notre faiblesse, notre ignorance et notre impuissance au milieu des dangers, des pièges, des ruses de Satan, des attraites du monde, des sollicitations de notre mauvais coeur. N'oublions pas non plus l'exhortation pressante de l'apôtre à nous revêtir de l'armure complète de Dieu (Ephésiens 6), et celles-ci: «Que la parole du Christ habite en vous richement» (Colossiens 3: 16) et: «Croyez dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ» (2 Pierre 3: 18).

En terminant le sujet important qui vient de nous occuper, je voudrais mettre mes lecteurs en garde contre un livre qui, sous des formes séduisantes, est au fond subversif du vrai christianisme. Il est largement répandu, hautement prôné, et son titre très attractif: «Sur ses traces, ou que ferait Jésus», est tout à fait propre à se bien faire venir des personnes chrétiennes et sérieuses qui désirent marcher à la gloire du Seigneur. Mais sans parler de plus du Seigneur, ce livre ignore la rédemption par le sang de Christ, la ruine totale de l'homme, et veut engager à l'imitation de Christ, les âmes irrégénérées, chrétiennes seulement de nom, et ignorant ce que Christ a fait pour elles. Comment ceux qui sont encore morts dans leurs fautes et dans leurs péchés, pourraient-ils suivre Christ, le prendre pour Modèle? Pour marcher réellement, et non en apparence trompeuse, sur les traces de Jésus, il faut vivre d'abord, et la vie divine n'est qu'à ceux qui, comme pécheurs perdus, sont venus à Christ et ont cru à la nécessité de sa mort expiatoire pour les sauver. Le caractère moral de notre adorable Sauveur est si grand et si beau que même un homme naturel peut l'admirer; mais marcher sur ses traces dans toutes les circonstances de la vie, n'appartient qu'à ceux qui sont identifiés avec Lui dans sa mort et dans sa vie — vivants à Dieu en Lui — et qui sont conduits par l'Esprit de Dieu.

Quelques mots sur l'usage que font de l'Ancien Testament les écrivains du Nouveau

ME 1900 page 214

Nous savons que le Seigneur Jésus a mis son sceau sur l'inspiration de l'Ancien Testament, en le citant comme étant la parole de Dieu, et en en référant constamment à lui comme à l'autorité infaillible et indiscutable qui réglait toute question. Qu'il s'adressât au diable pour le repousser, à ses adversaires pour les confondre, à ses disciples pour les enseigner et les reprendre, «il est écrit», ou «n'avez-vous pas lu dans les Ecritures», décidait tout d'une manière définitive et sans appel.

De nos jours, il est vrai, une critique audacieuse et impie prétend en savoir plus que le Fils de Dieu, et va jusqu'à dire, pour infirmer le témoignage qu'il rend aux écrits de l'Ancien Testament, qu'il a partagé les erreurs et les préjugés de son temps, ou, chose non moins irrévérencieuse, qu'il s'y est accommodé. Pour nous, béni soit Dieu, nous savons que «nul mensonge ne vient de la vérité;» or Jésus est «la vérité» (1 Jean 2: 21; Jean 14: 6), et nous recevons son témoignage, en repoussant avec horreur la pensée même qu'il ait pu errer, ou ait prêté son appui à l'erreur. L'Ancien Testament est pour nous comme pour Lui l'Ecriture, les Ecritures par excellence, la parole de Dieu.

Le Seigneur avait promis à ses disciples qu'il leur enverrait l'Esprit Saint pour leur enseigner toutes choses, leur rappeler tout ce qu'il leur avait dit, et les conduire dans toute la vérité (Jean 14: 26; 16: 13). Il nous a ainsi garanti l'inspiration des écrivains du Nouveau Testament. Eux-mêmes, ayant reçu l'Esprit Saint, se présentent à nous comme ayant par Lui reçu les choses de Dieu qu'ils nous ont communiquées en paroles enseignées de l'Esprit. Les choses sont de Dieu — l'esprit de l'homme ne pouvait les connaître — la communication est de Dieu par l'Esprit Saint, et les paroles mêmes sont de Dieu par le même Esprit (1 Corinthiens 2: 11-13).

Or quel usage les écrivains du Nouveau Testament font-ils de l'Ancien? Qu'est-il pour eux? Comme pour leur Maître, il est la parole de Dieu, l'Ecriture divinement inspirée, les saintes lettres, l'autorité indiscutable; pour eux, de quelque livre de l'Ancien Testament qu'il s'agisse, le «il est écrit» enseigne la vérité divine, sert de base pour toute discussion et de réfutation péremptoire aux arguments des faux docteurs. Un examen rapide de leurs citations de la loi et des prophètes (*) nous le montrera.

(*) En parlant de l'ensemble des écrits de l'Ancien Testament, le Seigneur les nomme «la loi de Moïse, les prophètes et les Psaumes», et parfois «la loi de Moïse et les prophètes».

Prenons d'abord les récits des évangiles; non pas les passages où c'est Jésus qui cite les Ecritures, mais ceux où l'écrivain sacré exprime sa pensée.

Matthieu d'abord, relativement à la naissance de Jésus annoncée à Joseph, puis à propos de son retour d'Égypte avec le petit enfant, dit: «Afin que fût accompli ce que *le Seigneur avait dit* par le prophète» (Matthieu 1: 22; 2: 15), et alors il cite Esaïe 7: 14, et Osée 11: 1. Pour Matthieu, ce que disent ces deux prophètes, est la parole du Seigneur. Plus loin (2: 17, 18), à l'occasion du massacre des enfants à Bethléhem, il dit: «Alors fut accompli ce qui a été dit par Jérémie le prophète» (Jérémie 31: 15). Le prophète était la bouche de Dieu; il annonçait les choses à venir, et Matthieu reconnaît par l'événement ce que Dieu avait dit à l'avance par le prophète. Quand il s'agit de la mission de Jean et du ministère de Jésus en Galilée (Matthieu 3: 3; 4: 15, 16), c'est encore Esaïe que cite l'évangéliste: «C'est ici celui dont il a été parlé par Esaïe le prophète» (Esaïe 40: 3); et «afin que fût accompli ce qui avait été dit par Esaïe le prophète» (Esaïe 9: 1, 2) Matthieu veut-il montrer la sympathie de Jésus pour les souffrants, ou bien le caractère paisible de sa mission (Matthieu 8: 17; 12: 18-21), il cite de nouveau le même prophète: «En sorte, ou afin», dit-il, «que fût accompli ce qui a été dit par Esaïe le prophète» (Esaïe 53: 4; 42: 1-4). Remarquons que dans ces diverses citations d'Esaïe, il y en a trois qui sont tirées de la seconde partie du livre de ce prophète, celle qui commence au chapitre 40, et que les incrédules rationalistes prétendent avoir un autre auteur. Mais pour Matthieu inspiré de l'Esprit, comme pour Jésus, le livre est tout entier du même Esaïe le prophète. Est-il question de l'enseignement du Seigneur (Matthieu 13: 35), l'évangéliste rappelle ce qui est dit au Psaume 78: 2: «En sorte que fut accompli ce qui a été dit par le prophète». Pour Matthieu, le psalmiste est un prophète, quelqu'un qui est la bouche de Dieu. Lorsque Jésus fait son entrée pacifique comme roi dans Jérusalem, «tout cela arriva», dit l'évangéliste, «afin que fût accompli ce qui avait été dit par le prophète» (Matthieu 21: 4, 5; comparez Zacharie 9: 9). Si Judas trahit le Seigneur pour trente pièces d'argent, et, avant de se donner la mort, les jette dans le temple, Matthieu dit: «Alors fut accompli ce qui avait été dit par Jérémie le prophète» (Matthieu 27: 9, 10; comparez Zacharie 11: 12, 13).

Marc rend le même témoignage que Matthieu dans les passages parallèles. Il cite de plus Malachie 3: 1 (en même temps qu'Esaïe 40: 3), dans les versets 2 et 3 de son premier chapitre (*).

(*) Le verset 28 du chapitre 15 (citation d'Esaïe 53: 12) est probablement ici une interpolation. Ces paroles se trouvent prononcées par Jésus lui-même en Luc 22: 37.

Luc donne moins de citations que Matthieu. On le comprend, si l'on se rappelle que, dans ce dernier, il s'agit de la présentation de Jésus au peuple comme le Messie annoncé par les prophètes, tandis que Luc le montre comme le Fils de l'homme venu en grâce pour tous — pour chercher et sauver ce qui était perdu. Nous trouvons cependant dans cet évangile plusieurs citations de l'Ancien Testament, ou bien des allusions à ce qui y est écrit, telles que celles-ci: «Quand les jours de leur purification, selon *la loi de Moïse*, furent accomplis, ils le portèrent à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur, selon qu'*il est écrit* dans *la loi du Seigneur*». Puis, «selon ce qui est prescrit dans *la loi du Seigneur*» (Luc 2: 22-24; comparez avec Exode 13: 2, 12, 15; Lévitique 12: 8). La loi de Moïse est pour Luc la loi du Seigneur; il reconnaît cette loi comme datant de Moïse, comme donnée par lui, mais de la part du Seigneur. Plus loin, nous trouvons à propos de la prédication de Jean: «Comme il est écrit au

livre des paroles d'Esaië le prophète: «Voix de celui qui crie dans le désert: Préparez le chemin du Seigneur» (Luc 3: 4-6; Esaïe 40: 3-5).

Jean, en plusieurs endroits, cite les paroles de l'Ancien Testament comme s'appliquant au Seigneur. Ainsi: «Les disciples se souvinrent qu'*il est écrit*: «Le zèle de ta maison me dévore» (Jean 2: 17, comparez Psaumes 69: 9). Puis à l'occasion de l'entrée de Jésus à Jérusalem: «Jésus, ayant trouvé un ânon, s'assit dessus, *selon qu'il est écrit*» (Jean 12: 14, 15; Zacharie 9: 9). Les actes de Jésus sont pour Jean l'accomplissement des paroles des prophètes, qui les ont annoncés de la part de l'Eternel. L'évangéliste appelle ainsi notre attention sur la prophétie et sur Celui qui accomplit les paroles des prophètes. Ensuite, parlant de l'incrédulité des Juifs, Jean dit: «Afin que *la parole d'Esaië le prophète*, qu'il prononça, *fût accomplie*: Seigneur, qui est-ce qui a cru?» et ensuite: «Esaië dit encore: Il a aveuglé leurs yeux» (Jean 12: 38-40; Esaïe 53: 1; 6: 9, 10). A quoi l'évangéliste ajoute: «*Esaië dit ces choses*, quand il vit sa gloire, et qu'il parla de lui». Il fait ainsi ressortir que le Jésus méprisé par les Juifs était le Jéhovah des armées. Enfin, dans les scènes de la crucifixion, Jean montre encore l'accomplissement des Ecritures: «Ils dirent entre eux: Ne la déchirons pas, mais jetons-la au sort à qui elle sera, — afin que *l'écriture fût accomplie*, qui dit: Ils ont partagé entre eux mes vêtements, et ils ont jeté le sort sur ma robe», et plus loin: «Comme ils virent qu'il était déjà mort, ils ne lui rompirent pas les jambes; mais l'un des soldats lui perça le côté avec une lance... *Ces choses sont arrivées, afin que l'écriture fût accomplie*: Pas un de ses os ne sera cassé. Et encore *une autre écriture dit*: Ils regarderont vers celui qu'ils ont percé» (Jean 19: 24, 33-37; comparez Psaumes 22: 18; Exode 12: 46; Psaumes 34: 20; Zacharie 12: 10).

De ce que nous venons de voir, il résulte que les évangélistes regardaient les Ecritures de l'Ancien Testament comme inspirées, et annonçant d'avance, et même dans les détails, ce qui concerne Christ. Comme le dit Pierre: «L'Esprit de Christ qui était en eux, rendait par avance témoignage des souffrances qui devaient être la part de Christ, et des gloires qui suivraient» (1 Pierre 1: 11). Et c'est ce que les écrivains des évangiles font ressortir.

Dans les Actes, nous voyons les apôtres citer constamment l'Ancien Testament, et établir leurs enseignements concernant Christ sur ses déclarations; c'est par lui aussi qu'ils réglèrent des points en discussion. Comme Apollos, ils réfutaient les Juifs et démontraient par les Ecritures que Jésus était le Christ — le Messie attendu (Actes des Apôtres 18: 28; comparez 17: 2, 3, 11). Le Seigneur, après sa résurrection et avant de monter au ciel, leur avait ouvert l'intelligence pour entendre les Ecritures (Luc 24: 45). Aussi, quand il s'agit de choisir un successeur à Judas, nous voyons Pierre citer deux passages des Psaumes: «*Il est écrit*», dit-il, «dans le livre des Psaumes» (Actes des Apôtres 1: 20; — Psaumes 69: 25; 109: 8). Dans sa première prédication aux Juifs, prenant occasion de leur surprise en voyant les effets de la puissance de l'Esprit descendu sur les disciples, il commence son discours en leur montrant que ce qu'ils voyaient et entendaient, avait été annoncé par le prophète Joël: «C'est ici *ce qui a été dit par le prophète Joël*: Et il arrivera aux derniers jours, *dit Dieu* (pour l'apôtre c'est Dieu qui parle par le prophète), que je répandrai de mon Esprit sur toute chair» (Actes des Apôtres 2: 16-21; — Joël 2: 28-32). Ensuite, Pierre cite le Psaume 16: 8-11, pour démontrer que le

Christ devait ressusciter, et le Psaume 110: 1, pour prouver que Jésus étant monté au ciel a été fait Seigneur et Christ, ce dont l'Esprit Saint répandu sur les disciples était le témoin (Actes des Apôtres 2: 25, 28, 34, 35). Dans sa seconde prédication, il présente Christ comme le prophète annoncé par Moïse, et que les Juifs attendaient (*). «Dieu», dit-il, «a parlé par la bouche de ses saints prophètes de tout temps. Moïse déjà a dit: Le Seigneur, votre Dieu, vous suscitera d'entre vos frères un prophète comme moi», et plus loin, pour leur montrer que les bénédictions promises à Abraham leur appartenaient, il cite comme étant de Dieu les paroles dites à Abraham (Actes des Apôtres 3: 21-25; — Deutéronome 18: 15-19; Genèse 22: 18). Devant le sanhédrin, Pierre parle de Christ comme de la pierre angulaire, méprisée par ceux qui bâtaient, selon Esaïe et les Psaumes (Actes des Apôtres 4: 11; — Esaïe 28: 16; Psaumes 118: 22).

(*) «Es-tu le prophète?» demandent à Jean les envoyés des Juifs (Jean 1: 21).

Dans leur prière (Actes des Apôtres 4: 23-26), les saints rassemblés, après que Pierre et Jean sont revenus auprès d'eux, rappellent ce que Dieu a dit par la bouche de David son serviteur, et ils citent les paroles du Psaume 2. Le discours d'Etienne (Actes des Apôtres 7) n'est qu'un long récit tiré de l'Ancien Testament, et destiné à montrer aux Juifs la grâce de Dieu et sa longue patience envers eux, en regard de leur constante ingratitude. Les faits rapportés dans la Genèse et les autres livres de Moïse y sont rappelés avec exactitude. Etienne cite la promesse faite à Abraham au chapitre 15 de la Genèse (versets 13-16); l'intervention de Moïse dans la querelle entre deux Israélites; la déclaration divine faite à Moïse et la mission qui lui est confiée, quand l'Ange de l'Eternel lui apparaît dans le buisson (Exode 2: 11-14; 3: 1-10). Etienne rappelle comme Pierre la promesse d'un prophète tel que Moïse; il cite les paroles du peuple à Aaron, quand ils veulent avoir des dieux visibles (Exode 32: 1), et, à la fin de son discours, il cite «ce qui est écrit au livre des prophètes» contre l'infidélité d'Israël (Actes des Apôtres 7: 43; — Amos 5: 25-27). Il y ajoute des paroles d'Esaïe pour montrer que le Très-haut n'habite pas dans des demeures faites de main (Actes des Apôtres 7: 49, 50; — Esaïe 66: 1, 2). Il répond ainsi à l'accusation portée contre lui (Actes des Apôtres 6: 13).

Nous trouvons plus loin dans les Actes (chapitre 8), l'histoire de l'eunuque éthiopien. Il lisait dans le prophète Esaïe un passage de l'Écriture qui parle des souffrances de Jésus, et qui devient le texte de l'enseignement de Philippe. Celui-ci, «commençant par cette écriture, lui annonça Jésus» (Actes des Apôtres 8: 32, 33; — Esaïe 53: 7, 8). «Tous les prophètes», dit Pierre à Corneille et à ses amis, en terminant le discours où il leur a présenté Jésus, sa vie de bonté sur la terre, sa mort et sa résurrection, «tous les prophètes lui rendent témoignage que, par son nom, quiconque croit en lui reçoit la rémission des péchés» (Actes des Apôtres 10: 43).

Paul, le grand apôtre des gentils, paraît; mais il ne se borne pas à prêcher aux nations; il s'adresse tout d'abord aux Juifs. Il prêche aussitôt après sa conversion, que Jésus est le Christ, et c'est toujours sur les Écritures qu'il s'appuie pour le démontrer. Nous le voyons dans son discours aux Juifs à Antioche de Pisidie (Actes des Apôtres 13: 17-41). Il raconte brièvement l'histoire des Israélites; il rappelle le témoignage rendu à David en 1 Samuel 13: 14; puis il en appelle «à la voix des prophètes qui se lisent chaque sabbat, et que les chefs du peuple, en

jugeant Jésus, ont accomplies». Et il poursuit, en disant: «Et après qu'ils eurent accompli toutes les choses *qui sont écrites* de lui, ils le descendirent du bois, et le mirent dans un sépulcre». «Quant à la promesse faite aux pères», dit-il encore, «Dieu l'a accomplie envers nous, leurs enfants, ayant suscité Jésus, comme aussi il est écrit dans le Psaume second: Tu es mon Fils, moi je t'ai aujourd'hui engendré». Puis, pour démontrer la résurrection de Jésus, il cite Esaïe 55: 3 et le Psaume 16: 10, et sa péroraison est une parole de solennel avertissement dite dans les prophètes (Habakuk 1: 5). Mais les Juifs s'opposent à lui, et il leur dit: «Puisque vous rejetez *la parole de Dieu*, et que vous vous jugez indignes de la vie éternelle, voici, nous nous tournons vers les nations, car *le Seigneur nous a commandé ainsi*: Je t'ai établi pour être la lumière des nations, afin que tu sois en salut jusqu'au bout de la terre» (Esaïe 49: 6).

Une dispute surgit pour savoir si les nations doivent être assujetties aux observances de la loi de Moïse (Actes des Apôtres 15). Les apôtres sont appelés à décider, et Jacques termine la discussion en citant «les paroles des prophètes, *selon qu'il est écrit*», et alors vient un passage d'Amos 9: 11, 12, qui annonce que toutes les nations rechercheront le Seigneur.

Paul reprend son travail missionnaire. Arrivé à Thessalonique, il entre dans la synagogue des Juifs; et que fait-il? «Il discourut avec eux *d'après les écritures*, expliquant et exposant qu'il fallait que le Christ souffrît et qu'il ressuscitât d'entre les morts» (Actes des Apôtres 17: 1-3), et disant que Jésus qu'il annonçait était le Christ. C'était la méthode divine. Plus loin les Béréens, reconnaissant l'autorité des Ecritures, sont loués parce qu'ils confrontent avec elles les enseignements de Paul (versets 10, 11). Apollos suivait l'exemple de Paul, «démontrant *par les écritures* que Jésus était le Christ» (Actes des Apôtres 18: 28).

Comparaissant devant le gouverneur Félix, Paul dit qu'il croit «toutes les choses *qui sont écrites dans la loi et dans les prophètes*, ayant espérance en Dieu... qu'il y aura une résurrection, tant des justes que des injustes» (Actes des Apôtres 24: 14, 15). Devant Agrippa aussi, il professe n'avoir dit «rien d'autre que *ce que les prophètes et Moïse* ont prédit devoir arriver», savoir qu'il fallait que le Christ souffrît, qu'il ressuscitât, et annonçât la lumière au peuple et aux nations (Actes des Apôtres 26: 22, 23).

Paul arrive à Rome. Il convoque les principaux des Juifs et cherche «à les persuader des choses concernant Jésus, *et par la loi de Moïse et par les prophètes*». Et comme plusieurs ne croyaient pas, l'apôtre leur dit: «*L'Esprit Saint* a bien parlé à nos pères par Esaïe le prophète, disant: Va vers ce peuple, etc.» (Actes des Apôtres 28: 23-27; — Esaïe 6: 9, 10).

Ainsi, dans leurs enseignements oraux, les apôtres se basaient sur les Ecritures de l'Ancien Testament. Leurs écrits aussi sont remplis de citations qui montrent qu'elles étaient pour eux l'autorité sans appel, comme nous allons le voir.

Paul commence l'épître aux Romains en déclarant que l'évangile de Dieu a été promis par Lui «*par ses prophètes dans de SAINTES ECRITURES*, touchant son Fils» (1: 1-3). Il cite en passant un passage du prophète Habakuk pour montrer que la justice de Dieu est révélée pour l'homme sur le principe de la foi, selon qu'il est écrit: «Or le juste vivra de foi» (Habakuk 2: 4). Ensuite, ayant tracé le tableau frappant de l'état effrayant de péché et de culpabilité tant des

Juifs que des gentils, en faisant allusion quant aux Juifs, plus coupables que les autres, à Esaïe 52: 5, et Ezéchiel 36: 20-23, il pose cette question: «Quel est l'avantage du Juif?» et il répond par cette vérité importante: «Grand de toute manière, et d'abord en ce que *les oracles de Dieu* leur ont été confiés» (3: 1, 2). Pour Paul donc, l'Ancien Testament est *la parole de Dieu* par les prophètes, de *saintes écritures, les oracles de Dieu*.

Cela posé, citant le Psaume 14, le 5, le 140, le 10, le 36, et le chapitre 59: 7, 8, d'Esaïe, il fait voir, «*selon qu'il est écrit*», l'horrible corruption du coeur de l'homme et de ses voies, pour arriver à la conclusion: «Tous sont coupables devant Dieu» (3: 10-20). Mais lorsqu'ensuite, au chapitre 4, il fait connaître le moyen de salut, comment l'homme peut être justifié devant Dieu, c'est encore à l'Ancien Testament qu'il emprunte ses textes: «*Que dit l'Écriture? Et Abraham crut Dieu, et cela lui fut compté à justice*» (Romains 4: 3; — Genèse 15: 6). Puis, voulant montrer le bonheur dont jouit celui qui, étant justifié, a le pardon de ses péchés, il rappelle ce que David a dit au Psaume 32: «Bienheureux ceux dont les iniquités ont été pardonnées, etc.». Il continue en faisant voir que ce salut est pour tous, Juifs et gentils, et c'est encore l'Ancien Testament qui lui fournit des preuves. Il les tire du fait rapporté dans la Genèse, que la foi d'Abraham lui fut comptée à justice avant la circoncision, et qu'il reçut ce signe comme sceau de la justice de la foi qu'il avait dans l'incirconcision, de sorte qu'il est père de tous ceux qui croient, tant des incirconcis que des circoncis, et il cite ces passages de la Genèse: «Je t'ai établi père de plusieurs nations», et «ainsi sera ta semence» (Romains 4: 17, 18; — Genèse 17: 5; 15: 5). Sans parler de l'allusion au péché d'Adam (chapitre 5: 12) et au passage d'Osée 6: 7; et de la citation de la loi à propos de la convoitise (chapitre 7: 7), veut-il décrire ensuite les tribulations par lesquelles peut passer le fidèle, mais qui ne sauraient en aucune manière porter atteinte à son union avec Christ, il dit, d'après le Psaume 44: 22: «Pour l'amour de toi, nous sommes mis à mort tout le jour; nous avons été estimés comme des brebis de tuerie» (Romains 8: 36).

Mais c'est surtout lorsqu'il s'agit de la chute, du rejet, de la restauration d'Israël et de la fidélité de Dieu à l'égard de ce peuple, dans les chapitres 9-11, que l'apôtre fait un abondant usage de l'Ancien Testament. Voulant établir la souveraineté de Dieu dans les choix qu'il fait et dans la manière dont il agit, il cite la Genèse et dit: «En Isaac te sera appelée une semence» (Romains 9: 7; — Genèse 21: 12), et il en conclut que ce sont les enfants de la promesse qui sont comptés pour semence, et non ce qui est né de la chair, et il rappelle cette parole qui est une promesse: «En cette saison-ci, je viendrai, et Sara aura un fils» (Romains 9: 9; — Genèse 18: 10). Puis, voulant faire voir que l'élection est de grâce et non selon les oeuvres, il rapporte ce que Dieu dit à Rebecca: «Le plus grand sera asservi au plus petit» (Genèse 25: 23), ce qu'il confirme par un passage de Malachie: «Ainsi qu'il est écrit: J'ai aimé Jacob, et j'ai haï Esau» (Malachie 1: 2, 3).

Poursuivant le même sujet de la souveraineté de Dieu, il avance ce que *Dieu dit* à Moïse: «Je ferai miséricorde à celui à qui je fais miséricorde, et j'aurai compassion de qui j'ai compassion» (Exode 33: 19). Puis vient cette parole remarquable: «Car *l'écriture dit* au Pharaon: C'est pour cela même que je t'ai suscité, pour montrer en toi ma puissance» (Exode

9: 16). Ensuite, appliquant ces principes au rejet d'Israël comme peuple et à l'appel des nations et de ceux des Juifs à qui Dieu fait et fera miséricorde, selon la souveraineté de sa grâce, l'apôtre cite Osée, en commençant par cette parole: «Comme aussi *il* dit en Osée». Qui est cet *il*? Dieu évidemment, l'Eternel (Osée 2: 23; 1: 10). Ces deux passages ont rapport à l'appel des nations, et à celui des Juifs épargnés. Mais quand Paul veut encore appuyer sur le fait d'un résidu d'entre Israël, selon l'élection de grâce, il prend les paroles d'Esaië (Esaië 10: 22, 23; 1: 9). Puis il donne la raison du rejet d'Israël comme peuple; c'est qu'il n'a pas voulu de Christ, et il fait voir ce qui constitue le résidu, savoir la foi en Christ rejeté. Et il le montre, «*selon qu'il est écrit*», par deux nouveaux passages d'Esaië (Esaië 8: 14; 28: 16).

Au chapitre 10, l'apôtre continue et montre que si Israël a fait fausse route, c'est qu'il a voulu établir sa propre justice, la justice qui vient de la loi, au lieu de la justice de Dieu par la foi. Et il fait voir le contraste des deux, en citant Lévitique 18: 5: «Car Moïse décrit la justice qui vient de la loi: L'homme qui aura pratiqué ces choses vivra par elles», puis Deutéronome 30: 12-14, pour faire connaître ce qu'est la justice qui est sur le principe de la foi. Elle parle ainsi, dit Paul: «Ne dis pas en ton coeur: Qui montera au ciel? etc., ou: Qui descendra dans l'abîme? Mais que dit-elle? La parole est près de toi, dans ta bouche et dans ton coeur». Et ensuite, commentant ces déclarations, afin d'établir que c'est la parole de la foi qu'il prêche, il ajoute: «Si tu confesses de ta bouche Jésus comme Seigneur, et que tu croies dans ton coeur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, tu seras sauvé», et il l'appuie par ces paroles: «Car *l'Écriture dit*: Quiconque croit en Lui ne sera pas confus» (Esaië 28: 16). Et plus loin, pour prouver que ce salut par la foi en Christ est pour tous, il dit, en citant Joël 2: 32: «Car quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé».

Dans la seconde partie du chapitre 10, Paul fait voir qu'Israël ne peut alléguer son ignorance pour excuser son manque de foi. La parole de paix, l'Évangile, leur a été annoncée par les messagers de Dieu; «*selon qu'il est écrit*: Combien sont beaux les pieds de ceux qui annoncent la paix, de ceux qui annoncent de bonnes choses» (Esaië 52: 7). Et il ajoute le témoignage du Psaume 19: 4: «Leur voix est allée par toute la terre, et leurs paroles jusqu'aux extrémités de la terre habitée», appliquant, selon la lumière de l'Esprit qui était en lui, ce qui est dit du témoignage des cieux au témoignage des messagers du ciel. Et il le fait, après avoir dit que tous n'ont pas cru, pour montrer que ceux-là sont inexcusables, d'après la parole d'Esaië: «Seigneur, qui est-ce qui a cru à ce qu'il a entendu de nous?» (Esaië 53: 1). Après cela viennent trois passages qui prouvent que si Israël est mis de côté, c'est à cause de son incrédulité et de sa dureté de coeur (Deutéronome 32: 21; Esaië 65: 1, 2). En même temps, dans les deux premiers de ces passages, il annonce l'appel des nations.

Au chapitre 11, l'apôtre traite de la restauration d'Israël, et montre qu'au temps actuel il y a déjà un résidu selon l'élection de grâce, et il cite le cas du résidu des 7000 hommes au temps d'Elie: «Ne savez-vous pas ce que *l'Écriture dit* dans l'histoire d'Elie, comment il fait requête à Dieu contre Israël: Seigneur, ils ont tué tes prophètes; ils ont renversé tes autels; et moi, je suis demeuré seul, et ils cherchent ma vie». Mais que lui dit *la réponse divine*? «Je me suis réservé sept mille hommes qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal» (voyez 1 Rois 19:

14, 18). Mais s'il y a un résidu, la masse est restée incrédule, et judiciairement, ils ont été endurcis. A ce sujet, il cite Esaïe 29: 10, Deutéronome 29: 4, et Psaume 69: 22, 23. Passant ensuite aux temps du rétablissement d'Israël, quand la plénitude des nations sera entrée, il rappelle la promesse faite en Esaïe: «Le libérateur viendra de Sion; il détournera de Jacob l'impiété» (Esaïe 59: 20, 21).

La seconde partie de l'épître est consacré aux exhortations pratiques, mais les citations de l'Ancien Testament y abondent. L'apôtre veut-il engager les chrétiens à ne pas se venger, «*il est écrit*», dit-il: «A moi la vengeance; moi, je rendrai, dit le Seigneur» (Deutéronome 32: 35), puis il cite comme conséquence un passage des Proverbes (25: 21, 22), pour montrer la mansuétude dont il faut user envers son ennemi. Au chapitre 13, exhortant les fidèles à s'aimer les uns les autres, il cite Exode 20: 13-17; Lévitique 19: 18. Au chapitre 14, il exhorte les chrétiens à ne pas juger, ni mépriser leurs frères, «car nous comparâtrons tous devant le tribunal de Dieu; car», dit Paul, «*il est écrit*: Je suis vivant, dit le Seigneur, que tout genou se ploiera devant moi» (Esaïe 45: 23). Puis au chapitre 15, à propos du dévouement de Christ et de son renoncement à Lui-même que nous devons imiter, il cite le Psaume 69: 9. Plus loin, il parle de la miséricorde de Dieu envers les nations comme confirmation des promesses faites aux pères, «*selon qu'il est écrit*», et il rappelle plusieurs passages des Psaumes, du Deutéronome et d'Esaïe (Psaumes 18: 49; Deutéronome 32: 43; Psaumes 117: 1; Esaïe 11: 10), qui annoncent la bénédiction des nations, et les invitent à célébrer le Seigneur. Puis, parlant de son oeuvre d'évangélisation parmi les nations, il cite encore ce passage d'Esaïe: «*Selon qu'il est écrit*: Ceux à qui il n'a pas été annoncé, verront, et ceux qui n'ont pas entendu, comprendront» (Esaïe 52: 15). Doctrine ou exhortations, on voit dans cette épître comme Paul s'appuie sur les Ecritures de l'Ancien Testament; non seulement il en fait des citations textuelles, mais ses épîtres renferment nombre d'allusions à des faits ou à des enseignements des Ecritures.

Les épîtres aux Corinthiens qui se rapportent en grande partie à la constitution et au gouvernement de l'Eglise, renferment moins de citations des Ecritures de l'Ancien Testament. Mais cependant, dès le premier chapitre, nous en trouvons une tirée d'Esaïe relative au néant de la sagesse humaine; car, *il est écrit*: «Je détruirai la sagesse des sages», puis vient un passage de Jérémie pour montrer que nous ne pouvons nous glorifier que dans le Seigneur en qui nous avons tout (1 Corinthiens 1: 19, 31; — Esaïe 29: 14; Jérémie 9: 24). Au chapitre 2: 9 et 16, Esaïe est de nouveau cité, pour rappeler que l'homme n'a pas connu ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment (Esaïe 64: 4), et qu'il ne peut savoir la pensée du Seigneur, si elle ne lui est révélée (Esaïe 40: 13, 14). Le chapitre 3: 19, 20, cite *ce qui est écrit* en Job 5: 13, et dans le Psaume 94: 11, pour faire voir la vanité des pensées et des raisonnements des hommes devant la sagesse de Dieu. Au chapitre 6: 16, afin de montrer le grand mal du péché d'impureté commis par un chrétien, l'apôtre rappelle le passage de Genèse 2: 24: «Car les deux, dit-il, seront une seule chair». *Dit-il* se rapporte à Dieu; c'est Dieu qui dit cela. A propos des ouvriers du Seigneur et de leur droit à vivre de l'Evangile, Paul cite Deutéronome 25: 4. «Car dans la loi de Moïse, *il est écrit*: Tu n'emmuselleras pas le boeuf qui foule le grain. Dieu

s'occupe-t-il des boeufs? ou parle-t-il entièrement pour nous?» (1 Corinthiens 9: 9, 10). Le Deutéronome pour Paul est la loi de Moïse, contrairement aux dires des rationalistes, et c'est Dieu qui y parle. Met-il en garde contre l'idolâtrie, la fornication, l'incrédulité et les murmures (chapitre 10: 1-13), il rappelle les manquements des Israélites dans le désert et les châtements qui en furent la conséquence, et cite en particulier ce passage de l'Exode: «Ainsi qu'il est écrit: Le peuple s'assit pour manger et pour boire, et ils se levèrent pour jouer» (Exode 32: 6), passage qui avait une application particulière aux Corinthiens. Quant à la liberté de manger de toutes choses (chapitre 10: 26), il allègue ce qui est dit au Psaume 24: 1: «La terre est au Seigneur, et tout ce qu'elle contient». Au chapitre 14, à propos du don des langues qui sont un signe pour les incrédules, l'apôtre cite encore Esaïe 28: 11, 12: «*Il est écrit dans la loi*», dit-il: «C'est en d'autres langues et par des lèvres étrangères que je parlerai à ce peuple».

Nous pouvons remarquer à propos de toutes ces citations, que les païens convertis avaient appris à connaître les Ecritures de l'Ancien Testament; elles leur étaient présentées, et ils les recevaient comme les oracles de Dieu. L'apôtre supposait chez eux cette connaissance, et s'appuyait sur l'autorité divine des Ecritures, de même qu'aujourd'hui les vrais serviteurs de Dieu basent leurs enseignements sur les Ecritures de l'Ancien et du Nouveau Testament.

C'est pour cela que Paul, au chapitre 15, dit: «Je vous ai *communiqué* avant toutes choses ce que j'ai aussi reçu, que Christ est mort pour nos péchés, *selon les Ecritures*, et qu'il a été enseveli, et qu'il a été ressuscité le troisième jour, *selon les Ecritures*», établissant ainsi ces deux faits fondamentaux du christianisme sur ce que Dieu avait annoncé dans sa parole de l'Ancien Testament.

Plus loin (verset 27), en parlant du royaume médiatorial de Christ, il prouve que Christ doit régner, par cette citation du Psaume 8: «il a assujetti toutes choses sous ses pieds». Contre ceux qui niaient la résurrection, il montre la conséquence matérialiste de leur erreur par cette parole d'Esaïe: «Mangeons et buvons, car demain nous mourrons» (Esaïe 22: 13). Il établit ensuite le contraste entre le premier et le dernier Adam par ce passage de la Genèse: «Le premier homme Adam devint une âme vivante» (Genèse 2: 7), à quoi il ajoute: «Le dernier Adam, un esprit vivifiant». Puis la victoire finale de Christ sur la mort est proclamée par ces paroles triomphantes d'Esaïe 25: 8, et d'Osée 13: 14: «La mort a été engloutie en victoire». «Où est, ô mort, ton aiguillon? Où est, ô mort, ta victoire?»

Tout cela montre l'importance que Paul, qui cependant avait reçu directement du ciel la révélation de son Evangile, attachait à ce que les chrétiens fussent établis sur la parole de Dieu. Et cette parole était l'Ancien Testament. Il le considérait comme venant, non de l'homme, mais de Dieu par le moyen de l'homme; Dieu se servant de l'homme avec ses facultés propres pour exprimer ses pensées et les communiquer, en gardant de toute erreur ceux qu'il employait dans ce but.

La seconde épître aux Corinthiens renferme moins de citations que la première. Au chapitre 3, Paul rappelle l'histoire de Moïse descendant de la montagne avec son visage

rayonnant de la gloire qu'il avait contemplée (Exode 34: 29-35), afin de montrer l'excellence supérieure de l'Évangile, ministère de justice et de l'Esprit, sur la loi, ministère de condamnation et de mort (2 Corinthiens 3: 7-18). Plus loin (4: 13), il cite un passage d'un Psaume (116: 10), pour montrer que le mobile de son ministère était la foi; puis au chapitre 6, il cite Esaïe 49: 8, pour affirmer que Dieu exauce et secourt au temps convenable; ensuite Lévitique 26: 11, 12, et Esaïe 52: 11, selon ce que *Dieu a dit*: «J'habiterai au milieu d'eux», afin de montrer aux chrétiens qu'étant le temple de Dieu, ils ont à se séparer du mal (2 Corinthiens 6: 2, 16-18). A propos de l'exercice de la bienfaisance (8: 15), il rappelle la manne au désert: «*Selon qu'il est écrit*: Celui qui recueillait beaucoup n'avait pas plus, et celui qui recueillait peu n'avait pas moins» (Exode 16: 18). Pour encourager les saints à donner, au chapitre 9: 9, il cite le Psaume 112: 9, *selon qu'il est écrit*: «Il a répandu, il a donné aux pauvres, sa justice demeure éternellement».

L'épître aux Galates, dirigée contre l'enseignement des docteurs judaisants, renferme beaucoup de passages de l'Ancien Testament destinés à les combattre. D'abord (chapitre 3), Abraham est cité comme exemple de la justification par la foi, sans la loi (Genèse 15: 6). Ensuite le fait que tous, les gentils comme les Juifs, s'ils croient, sont justifiés et bénis comme lui, est confirmé par cette parole de l'Écriture: «En toi toutes les nations seront bénies» (Genèse 12: 3). Ensuite, le fait que l'homme sur le principe des œuvres est sous la malédiction prononcée par la loi et l'impossibilité d'y échapper autrement que par la foi en Christ, fait malédiction pour nous, est établi par les passages suivants Deutéronome 27: 26; Habakuk 2: 4; Lévitique 18: 5 Deutéronome 21: 23. Et plus loin (versets 15, 16), l'apôtre, pour faire voir que les promesses faites à Abraham se rapportent à Christ, argumente sur un seul mot, mais ce mot, *Dieu l'a dit* (Genèse 22: 18). «Il ne dit pas: et aux semences, comme parlant de plusieurs, mais comme parlant d'un seul — et à *ta* semence, qui est Christ». Au verset 17, il cite un nombre d'années donné par l'Écriture en Exode 12: 40, 41. Au chapitre 4, il fait allusion à l'histoire de Sara et d'Agar, pour montrer la différence entre la servitude dans laquelle on est sous la loi et la liberté dont on jouit en Christ, et il cite encore Esaïe 54: 1, et Genèse 21: 10. Enfin il exhorte les chrétiens à s'aimer, «car», dit-il, «toute la loi est accomplie dans une seule parole: Tu aimeras ton prochain comme toi-même» (Lévitique 19: 18).

L'épître aux Ephésiens ayant pour sujet principal le mystère de l'Église, inconnu dans les âges précédents, renferme peu de citations de l'Ancien Testament. Cependant quand il est question de Christ, chef de l'Église, annoncé par les prophètes (toutefois non comme tel), il est fait allusion (chapitre 1: 22) à un passage du Psaume 8, qui parle de la suprématie du Seigneur, Fils de l'homme établi sur toutes choses. Et au chapitre 4, le Psaume 68: 18, est cité, montrant Christ entrant dans la gloire et répandant des dons pour les hommes. Un passage d'Esaïe (60: 1) qui se rapporte à Jérusalem sortant de son long sommeil de mort au milieu des nations, est appliqué par l'apôtre au chrétien qui s'endort dans le monde (chapitre 5: 14). A propos du mariage, l'institution en est rappelée comme nous la trouvons en Genèse 2: 24. Au chapitre 6, les devoirs des enfants envers leurs parents sont exprimés par les paroles mêmes de la loi de Moïse (Exode 20: 12).

L'épître aux Philippiens qui traite tout entière d'expérience chrétienne, ne renferme aucune citation de l'Ancien Testament. Le verset 6 du second chapitre présente, il est vrai, le contraste entre le premier Adam et Christ, mais c'est une allusion et non une citation.

L'épître aux Colossiens, dont la partie doctrinale a plutôt en vue de combattre le gnosticisme, celles aux Thessaloniciens adressées à de nouveaux convertis d'entre les nations, la première à Timothée, sauf une exception (5: 18) relative à ceux qui travaillent dans l'oeuvre *du Seigneur* (Deutéronome 25: 4), n'en présentent pas non plus. Mais il est intéressant de remarquer que la citation de Luc 10: 7, est l'Écriture tout comme la précédente. Luc, à cette époque, avait donc écrit son évangile, et Paul le met au même rang que l'Ancien Testament. Mais la seconde épître qui n'en contient pas, rend aux écrits de l'Ancien Testament, que l'apôtre nomme «les saintes lettres», ce témoignage remarquable: «Toute écriture est inspirée de Dieu» (2 Timothée 3: 15, 16). Ces paroles nous disent de la manière la plus claire ce qu'étaient pour Paul ces Écritures. Et nous pouvons supposer qu'en exhortant Timothée à s'appliquer à la lecture (1 Timothée 4: 13), il entendait la lecture de l'Ancien Testament. Tite et Philémon n'ont pas de citations de ces saints écrits.

Mais lorsque nous en venons à la grande et importante lettre adressée aux Hébreux, et destinée à établir la supériorité de Christ et de l'économie chrétienne sur Moïse et les ordonnances judaïques, l'argumentation tout entière est tirée des anciennes Écritures, et les citations abondent. D'abord on y voit la distinction nettement établie entre deux époques, celle où *Dieu a parlé par les prophètes* aux pères, voilà clairement pour l'auteur la valeur de l'Ancien Testament, c'est Dieu qui parle dans les écrits des prophètes, par la bouche de ces saints hommes. Puis, dans la seconde époque, *Dieu parle lui-même dans la personne du Fils*. Cela posé, l'écrivain sacré fait voir l'éminente supériorité de Christ au-dessus des anges comme Dieu et Fils de Dieu (1: 4-6), par des citations des Psaumes et du premier livre des Chroniques; et remarquons que, dans cette dernière (1 Chroniques 17: 13), il applique à Christ ce qui est dit par Nathan d'un des fils de David. Remarquons que partout dans les citations contenues dans ce premier chapitre, pour Paul, c'est toujours Dieu qui parle: Il dit: c'est Dieu qui dit. L'écrivain sacré établit l'excellence de Christ au-dessus des anges (qui ne sont que des serviteurs, Psaumes 104: 4) par le Psaume 2: 7, par le passage des Chroniques déjà cité, par le Psaume 97: 7, où il présente Christ comme l'objet de l'adoration des anges. Aux versets 8, 9, il établit sa divinité par le Psaume 45: 6, 7; le Psaume 102: 25-27, cité aux versets 10-12, le présente comme le Créateur et le Dieu immuable, en contraste avec les choses créées muables et passagères. Il exalte sa grandeur en citant (verset 13) comme s'appliquant à Christ, le Psaume 110: 1: «Assieds-toi à ma droite».

Le chapitre 2 montre le Fils de Dieu devenu fils de l'homme pour souffrir et mourir et être ainsi consommé comme chef du salut des croyants. Mais les souffrances sont pour Lui le chemin de la gloire, et Paul, aux versets 6-8, cite pour le prouver le Psaume 8: «Tu l'as couronné de gloire et d'honneur... tu as assujetti toutes choses sous ses pieds». Ensuite, aux versets 12, 13, le Psaume 22: 22, et Esaïe 8: 17, 18, nous font voir Jésus en résurrection entouré de ses frères, les amenant et se présentant avec eux en sainte confiance devant Dieu.

Si nous passons aux chapitres 3 et 4, nous y voyons la supériorité de Christ sur Moïse. Celui-ci n'est que serviteur dans la maison, sur laquelle Christ comme Fils, est établi. Et les versets 2 et 5 sont évidemment une citation de Nombres 12: 7. Ensuite, exhortant les Hébreux à écouter la voix du Seigneur et à ne pas être incrédules, afin de ne pas perdre le privilège d'entrer dans le repos, il cite (3: 7-12) un long passage du Psaume 95: 7-11, en faisant allusion à ce qui est rapporté dans les Nombres touchant l'incrédulité du peuple et son exclusion de Canaan comme châtiment, puis il parle de l'entrée en Canaan sous la conduite de Josué. Et ce qui est à remarquer, c'est qu'après sa citation, l'apôtre en reprend successivement toutes les expressions, commentant les divers membres de phrases, et insistant sur le mot «aujourd'hui», montrant ainsi la valeur qu'il attache à *un mot*, parce que ce mot est prononcé par l'*Esprit Saint* (Hébreux 3: 7). Chemin faisant, il cite Genèse 2: 2, à propos du repos du septième jour, mais le cite comme une parole de Dieu: «*Il a dit ainsi*».

Passons aux chapitres 5-7. Là se trouvent établies la gloire de Christ comme sacrificateur, la nature et l'excellence de sa sacrificature en contraste avec celle d'Aaron. Au chapitre 5, il est «salué par Dieu souverain sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec», comme Fils d'après le Psaume 2, pour l'éternité selon le Psaume 110. Le chapitre 6, en y comprenant les versets 11-14 du 5^e, est comme une parenthèse où l'apôtre reprend les Hébreux de leur lenteur à apprendre, leur montre le danger d'abandonner la vérité, les engage à ne pas se décourager, mais à attendre avec patience les choses promises, et leur cite à cette occasion (verset 14) la promesse immuable faite à Abraham en Genèse 22: 17, et en Abraham à ses héritiers, à ceux qui imitent sa foi et sa patience. Ensuite, au chapitre 7, l'écrivain sacré reprend le sujet de la sacrificature de Christ, et rappelle (versets 1-3) l'entrevue de Melchisédec et d'Abraham rapportée au chapitre 14 de la Genèse, pour établir la dignité de la sacrificature de Christ dont Melchisédec est le type, et sa supériorité sur la sacrificature lévitique, en faisant allusion (versets 4-9) aux dîmes attribuées aux Lévites, selon ce qui est dit en Nombres 18: 21. De nouveau il rehausse la sacrificature de Christ, aux versets 17 et 18 à 21, en ce que, en contraste avec Aaron, Christ est sacrificateur dans la puissance d'une vie impérissable et en ce que la sacrificature de Christ est établie avec serment, et il cite encore deux fois le Psaume 110: 4. Il épuise ainsi, pour ainsi dire, en le commentant, tout ce que ce verset, *ce simple verset*, renferme à la gloire de Christ. Sans citer directement (verset 26), mais par une claire allusion à Lévitique 16: 11, il rappelle qu'au contraire de Christ, «saint, innocent et sans souillure», les souverains sacrificateurs lévites offraient des sacrifices pour leurs propres péchés.

Le verset 22 parle de la nouvelle alliance. Le sujet des alliances est traité dans le chapitre 8. Avant d'en parler, l'auteur de l'épître rappelle que les choses terrestres établies dans les ordonnances léviques ne sont que l'ombre des choses célestes, et cite à ce propos Exode 25: 40: «Prends garde», dit-il (*il*, c'est-à-dire Dieu), «à faire toutes choses selon le modèle qui t'a été montré sur la montagne». Puis pour faire voir l'excellence de la nouvelle alliance dont Christ est le médiateur, Paul cite tout au long le beau passage de Jérémie 31: 31-34, et commence par «*il leur dit*», c'est-à-dire Dieu leur dit.

Le chapitre 9 rappelle d'abord l'arrangement du tabernacle et de ses ustensiles, comme nous le trouvons dans les livres de Moïse, puis pour montrer la nécessité de l'effusion et de l'aspersion du sang, il cite (verset 20) ce qui eut lieu sous la première alliance, après la promulgation de la loi: «C'est ici le sang de l'alliance que Dieu vous a ordonnée» (Exode 24: 8). Il parle (verset 13) de la génisse rousse, dont la cendre servait à l'eau de purification, selon Nombres 19. Il fait aussi allusion (versets 24, 25) à l'entrée du souverain sacrificateur une fois par an dans les lieux saints, comme nous le trouvons en Lévitique 16.

Le chapitre 10, traite du sacrifice de Christ, en contraste avec les sacrifices offerts sous la loi. Nous y trouvons d'abord (versets 5-8) une citation du Psaume 40: 6-8, et un commentaire sur ces paroles, pour établir que tous ces sacrifices sont abolis par celui de Christ dont ils n'étaient que la figure. Puis pour faire voir que ce sacrifice n'a pas à être répété, il cite (verset 13) le Psaume 110: 1, où Christ, assis à la droite de Dieu, attend «jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour marchepied de ses pieds». Et pour affirmer la pleine suffisance de ce sacrifice, l'apôtre avance encore (versets 16, 17) les déclarations de Jérémie 31: 33, 34. Au sujet des chrétiens qui se retireraient et comme avertissement solennel à leur adresse, il rappelle (versets 26-31) les dispositions de la loi de Moïse contre le blasphémateur et celui qui avait péché par fierté, c'est-à-dire volontairement (Lévitique 24: 10-16; Exode 31: 14; Nombres 15: 30-36), et il ajoute comme sanction le passage de Deutéronome 32: 35, 36. Enfin, pour exhorter à la persévérance, il cite Habakuk 2: 3, 4.

Le chapitre 11 tout entier, comme nous le savons, est une récapitulation de faits historiques contenus dans les livres saints, depuis la Genèse jusqu'au premier des Rois. Ces faits sont rappelés au point de vue de la foi des personnes principales qui y figurent. C'est l'histoire des héros de la foi qui ont cru sans avoir reçu ce qui était promis. Genèse 21: 12, est cité à propos d'Isaac offert par Abraham, exemple le plus saisissant et le plus remarquable de tous.

Au chapitre 12, viennent les exhortations à la persévérance malgré les épreuves — discipline de Dieu salutaire à l'âme. Et à ce propos l'apôtre (verset 5) cite Proverbes 3: 11, 12. Puis on trouve au verset 13, des allusions à Esaïe 35: 3, et Proverbes 4: 26; aux versets 16, 17, l'histoire d'Esau le profane est rappelée pour mettre en garde les Hébreux contre le même esprit. Le contraste entre la loi et la grâce est ensuite établi, et les terreurs de la loi mises en évidence par le récit d'Exode 19, en citant en particulier le verset 13. L'écrivain sacré met aussi en opposition le sang de Christ et celui d'Abel. Puis à la fin du chapitre, Aggée 2: 6, est cité pour montrer que les choses muables vont céder la place aux immuables. Le verset 29, à la fin du chapitre, est une allusion à Deutéronome 4: 24.

Le chapitre 13 donne aux chrétiens, par les paroles de l'Eternel à Josué, en Josué 1: 5, la consolante promesse que Dieu ne les abandonnera pas, et la réponse de la foi tirée du Psaume 118: 6. Ensuite le verset 11 rappelle ce qui était prescrit pour certains sacrifices en Lévitique 4: 1-29; l'apôtre l'applique à Jésus, victime pour le péché, dont ces sacrifices étaient le type.

L'épître de Jacques révèle quelqu'un qui est nourri de l'Ancien Testament, bien qu'il n'y ait que quelques citations directes, telles que celle de la loi royale (chapitre 2: 8), «*selon l'Écriture: Ta aimeras ton prochain comme toi-même*» (Lévitique 19: 18). Puis pour montrer que la foi, comme un ressort caché, se manifeste par des oeuvres (chapitre 2: 23-26), Jacques dit: «*Et l'Écriture a été accomplie* qui dit: Abraham crut Dieu, et cela lui fut compté à justice» (Genèse 15: 6). Et il cite encore l'exemple de Rahab (Josué 2). Au chapitre 4: 6, exhortant les chrétiens à l'humilité, il rappelle Proverbes 3: 34: «*Dieu résiste aux orgueilleux*». Et ensuite, comme exemple de patience, au chapitre 5: 11, il montre Job, et pour encourager à la prière (verset 17), il parle d'Elie (1 Rois 17).

Pierre aussi dans ses épîtres fait usage des saintes lettres de l'Ancien Testament dans ses enseignements. Au chapitre premier (versets 10-12), il rappelle que les prophètes ont prédit les souffrances et les gloires de Christ. Puis il exhorte (verset 15) les chrétiens à la sainteté, par ce passage du Lévitique: «*Soyez saints, car moi je suis saint*» (Lévitique 19: 2). Il met en contraste (versets 23-25) l'homme périssable et la vivante et permanente parole de Dieu, par le passage d'Ésaïe 40: 6-8: «*Toute chair est comme l'herbe*». Auparavant, aux versets 18, 19, il fait allusion au rachat des premiers-nés des Israélites (Exode 13: 13; 30: 11-16), pour montrer le prix infiniment plus excellent auquel nous avons été rachetés. Le chapitre 2 parle, aux versets 4-10, de la sacrificature chrétienne basée sur Christ, et il cite Ésaïe 28: 16, qui montre le Seigneur comme «*la maîtresse pierre du coin*». Mais cela reporte son esprit sur Israël qui l'a méprisée et rejetée, selon le Psaume 118: 22 et Ésaïe 8: 14. Le verset 10 est une allusion claire à Osée 1: 10; 2: 23, et montre l'accomplissement partiel de la prophétie dans le résidu croyant et par extension à tous les croyants actuels. Plus loin (versets 22-25), la belle prophétie d'Ésaïe 53, relative aux souffrances de Christ, lui est appliquée comme modèle de patience et victime pour nos péchés. Ensuite l'apôtre veut-il enseigner (chapitre 3: 8-15) aux chrétiens à rechercher le bien en paroles et en action, il cite le Psaume 34: 12-16; et Ésaïe 8: 12, 13, pour les exhorter à ne pas se troubler s'ils ont à souffrir pour la justice. Il rappelle ensuite (versets 20, 21) Noé et l'arche, figure du baptême. Au chapitre 5: 5, il fait allusion à Proverbes 3: 34, pour exhorter à l'humilité.

La seconde épître de Pierre n'a qu'une seule citation de l'Ancien Testament, celle de Proverbes 26: 11, au sujet de ceux qui se détournent de la vérité (chapitre 2: 22). Mais il y est fait allusion aux faux prophètes qui s'élevèrent en Israël. Pierre rappelle au sujet du jugement qui attend les faux docteurs, la destruction de l'ancien monde par le déluge et la préservation de Noé, ainsi que la délivrance de Lot et la subversion des villes coupables, puis ayant parlé de Balaam qui fut repris par une ânesse, il fait encore allusion au déluge, au chapitre 3: 5-6. Le verset 8 reporte évidemment le lecteur au Psaume 90: 4, et le verset 9, à Ézéchiel 18: 23.

Jean, dans son épître, traite essentiellement de la vie éternelle manifestée en Christ et de la vie de Christ dans le chrétien; c'est ce qui est au-dessus de toute dispensation. Aussi n'y trouvons-nous aucune citation de l'Ancien Testament. Le sujet ne le comportait pas. Il dit cependant un mot touchant Caïn et Abel, quand il montre les deux familles opposées, les enfants de Dieu et les enfants du diable (chapitre 3: 11, 12).

Jude, au verset 5 de son épître, dirigée contre les apostats, rappelle le jugement des Israélites incrédules rapporté dans les Nombres; celui de Sodome, de Gomorrhe et des villes d'alentour, dans la Genèse; l'histoire de Caïn, celle de Balaam et celle de Coré, puis il mentionne Enoch, le septième homme depuis Adam.

L'Apocalypse ne renferme aucune citation directe de l'Ancien Testament, mais son contenu tout entier rappelle cette partie des saintes lettres. On ne saurait s'en étonner, car Jean, dans l'Apocalypse, occupe la même place que les prophètes de l'ancienne alliance. Il est la bouche du Seigneur pour annoncer les choses à venir que ceux-ci proclamaient déjà; mais de plus qu'eux il appartient à la dispensation chrétienne et a aussi l'Eglise devant les yeux. Le chapitre premier, où Christ est vu comme Fils de l'homme, rappelle le chapitre 7 de Daniel et les versets 13-17 sont parallèles aux versets 1-10 du chapitre 10 de ce prophète. La description du ciel, au chapitre 4, se rapporte aux dispositions des meubles du tabernacle, et les quatre animaux nous reportent au premier chapitre d'Ezéchiel et au 6^e d'Esaïe. Le livre présenté à Ezéchiel pour qu'il le mange (chapitres 2: 9, 10; 3: 1-3) se retrouve dans le petit livre donné à Jean, au chapitre 10. Les quatre plaies mortelles du chapitre 6: 8, sont celles dont parle Ezéchiel, au chapitre 5: 17. La quatrième bête de la prophétie de Daniel est celle que nous voyons au chapitre 13 de l'Apocalypse. Les deux oliviers, les deux témoins du chapitre 11, rappellent Zacharie 4: 11-14. Leur puissance est celle d'Elie et de Moïse, et le verset 8 a pour parallèle Esaïe 1: 10. La Babylone de ce livre est celle qui succède à la Babylone de l'Ancien Testament et la continue; aussi les expressions qui décrivent son châtement sont-elles les mêmes que celles que nous trouvons dans les prophètes (comparez Apocalypse 18, avec Esaïe 47; Jérémie 51: 63, 64). Et de même la merveilleuse description de la Jérusalem céleste emprunte ses figures à la description faite par Esaïe de la Jérusalem terrestre à venir (comparez Apocalypse 21: 9-27 et 22: 1-5, avec Esaïe 54: 11, 12; 60; Ezéchiel 40: 1-3; 47: 1-12).

Nous voyons par ce rapide exposé quel abondant usage les écrivains du Nouveau Testament ont fait des Ecritures de l'Ancien. Eux inspirés par l'Esprit Saint, ils les tenaient pour étant la parole de Dieu et ils en étaient remplis; pourrions-nous faire mieux qu'eux? Voudrions-nous invalider leur témoignage? Nous voyons aussi dans ce fait la parfaite unité du saint volume, un même Esprit instruisait, dirigeait et gardait ceux qui en écrivirent les diverses parties. Et enfin, nous apprenons par là comment nous aussi nous avons à nous servir des écrits de l'Ancien Testament, dont la lecture et l'étude sont parfois trop négligées, et l'application que nous en pouvons faire. Les écrivains du Nouveau Testament voyaient constamment et en tout Christ dans l'Ancien. C'était sa Personne qui en éclairait les diverses parties. Faisons comme eux; étudions le saint volume en y cherchant Christ, et il nous apparaîtra sous un jour tout nouveau, plein d'enseignements précieux, et il aura pour nous une fraîcheur nouvelle, car Christ est le centre de toutes les pensées de Dieu, et par conséquent dans le Livre de Dieu, tout doit se rapporter à Lui.

Quelques notes sur le royaume

ME 1900 page 301

Les expressions suivantes que l'on rencontre dans les évangiles, les Actes et les épîtres: royaume des cieux, royaume de Dieu, royaume du fils de l'homme, royaume de leur Père, royaume du Fils de son amour, royaume éternel de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ, le royaume du Christ et de Dieu, ou le royaume, sans déterminatif — sont loin d'être claires dans l'esprit de beaucoup de frères.

La prédication du royaume se joint à celle de l'Evangile. Paul, ainsi qu'il le rappelle (Actes des Apôtres 20: 24, 25), prêchait l'évangile de la grâce de Dieu sans le séparer de la prédication du royaume de Dieu.

Matthieu, dans son évangile, emploie invariablement, sauf dans quatre passages: chapitres 12: 28; 19: 23, 24; 21: 28-31 et 43; l'expression royaume des cieux; les autres évangélistes, Marc, Luc et Jean, les Actes et les épîtres, emploient exclusivement l'expression royaume de Dieu.

Le Christ avait le droit de régner, les hommes n'ont pas voulu de Lui. Selon Luc 19, il s'en est allé pour recevoir le royaume et revenir. Le royaume, tel qu'il sera manifesté et établi en puissance et en gloire, comprend deux domaines, le domaine céleste et le domaine terrestre (voyez Ephésiens 1: 9, 10).

En Matthieu 16: 18, 19, pour la première fois, la Parole mentionne l'Assemblée, puis le royaume des cieux. Le Seigneur donne les clefs de ce dernier à Pierre. C'est lui, Pierre, qui en a ouvert l'entrée aux Juifs premièrement (Actes des Apôtres 2: 37-41), puis aux gentils (Actes des Apôtres 10: 44-48).

Tandis que l'Assemblée est bâtie par Christ et que les portes du hadès ne peuvent prévaloir contre elle, l'administration du royaume des cieux a été confiée à l'homme. De là imperfection dans le royaume, ainsi que les paraboles de Matthieu 13 le manifestent; de là deux caractères nettement dessinés, deux parties fort distinctes: l'une est opérée dans le royaume par la parole de Dieu, ce sont les fils du royaume; l'autre est le résultat de l'infirmité et de l'iniquité de l'homme et de l'action de l'ennemi, ce sont les fils du méchant. Il y a une expression extérieure du royaume des cieux sous trois caractères généraux: une récolte gâtée par l'ivraie mêlée au bon grain, le grain de sénevé devenu un grand arbre, et le levain mêlé à trois mesures de farine. Il y a aussi une expression intérieure, connue de la foi seulement, et comprenant ce qui est de Dieu dans le royaume; elle est comparée à un trésor caché dans un champ, à une perle de grand prix, et à de bons poissons mis ensemble dans des vaisseaux.

En Matthieu 5, 6 et 7, les caractères moraux de ceux qui appartiennent à ce domaine de Dieu sont mis en évidence par le Seigneur dans son discours sur la montagne.

Le royaume des cieux comprend-il l'Assemblée?... L'Assemblée se trouve dans le royaume sans cependant qu'elle puisse être confondue avec celui-ci, l'Assemblée est l'épouse du Roi. Celle-ci, tout en étant dans le royaume et soumise aux lois qui le régissent, est bien distincte du royaume. L'épouse du Roi n'est pas un sujet; elle est une avec le Roi. L'empereur ne fait pas partie de l'empire; l'empire est sous ses pieds. Le royaume *des cieux* existe; mais ce nom lui est donné parce que le roi est absent, ayant été rejeté; c'est un mystère pour le monde. Bien que le mal ait pris le dessus dans le monde à la suite du rejet du Christ, il y a cependant une direction divine positive et ferme, laquelle amènera au temps marqué de Dieu, l'établissement du royaume en puissance et en gloire. Moralement il y a parmi les hommes un domaine qui appartient à Dieu; mais sans être manifestement établi, ce domaine existe; les uns y appartiennent et les autres pas.

Que faut-il entendre par le royaume de Dieu? Le royaume était là dans la personne du roi (Luc 17: 21), il était là, présenté et manifesté dans sa puissance et sa perfection morale à tous égards. Le Fils de Dieu, Jésus, n'ayant pas été reçu, le royaume, pendant l'absence du Seigneur, est devenu un mystère dans le monde, où il se manifeste par certains effets moraux en ceux qui en font partie, lesquels sont nés de Dieu. Le royaume de Dieu sera établi en puissance et en gloire plus tard.

En Jean 3: 12, le Seigneur fait allusion aux deux parties du royaume de Dieu tel qu'il sera établi en puissance et en gloire: Ezéchiel 36: 24-32, auquel le Seigneur fait allusion dans ce qu'il dit à Nicodème. Jean 3: 3, 5 et 10, a trait à la partie terrestre du royaume, et il est nécessaire d'être né de nouveau même pour y entrer.

En Matthieu 13: 43, les vrais fils du royaume apparaissent en gloire dans le royaume de leur Père, où ils resplendissent comme le soleil: donc le royaume du Père est le ciel et non pas la partie terrestre du royaume. Le royaume du Père est une chose; mais les fils du Père sont une autre chose; ceux-ci resplendissent comme le soleil dans le royaume de leur Père. L'empire est une chose, les fils de l'empereur une autre chose; partout dans l'empire ils apparaissent et sont reconnus et honorés comme les fils de l'empereur. En Luc 12: 32, c'est le royaume du Père, comme en Matthieu 13: 43: «Il a plu à votre Père de vous donner le royaume». Quelle position de gloire! Quelle noblesse que celle des fils de Dieu!

Actuellement il y a sur la terre quelque chose du royaume de Dieu, en ce que les principes et les mystères du royaume sont là, introduits par la Parole, ayant produit certains effets moraux dans des personnes disséminées dans le monde.

Le royaume de Dieu n'est pas la providence de Dieu dans le monde. Il ne faut pas non plus le confondre avec la maison de Dieu, laquelle représente la profession chrétienne devenue bien vite une profession sans vie, mais n'est jamais dans aucun cas le monde païen, la profession ne les comprenant pas. La maison est quelque chose qui a été bâti pour être une habitation de Dieu sur la terre. Elle a été gâtée, il est vrai, par la coopération de l'homme à ce travail, ainsi que cela est manifesté en 1 Corinthiens 3: 9, 10, 13, 15. C'est de là que vient la difficulté pratique d'en tenir compte, car ce que Dieu avait établi en perfection, ce qui avait

été fait bon, l'homme l'a bientôt élargi à sa manière et gâté. Pendant l'absence du roi, le royaume reste le royaume de Dieu moralement (Romains 14: 17). L'ordre de choses décrit en Matthieu 13, fera place au royaume de Dieu qui sera introduit en puissance et en gloire par la présence du Roi.

Aujourd'hui la prédication du royaume de Dieu, et la prédication des droits de Christ comme Seigneur et Sauveur sur les hommes. La sphère de cette prédication c'est le monde, comme on le voit en Matthieu 13: 38. La prédication de l'Évangile de la grâce de Dieu est la prédication des droits de la grâce régnant par la justice pour la vie éternelle par Jésus Christ notre Seigneur. Il est important que les droits de Christ comme Seigneur soient établis sur les cœurs et les consciences; car alors seulement les personnes seront formées pour une marche dans la crainte du Seigneur, et établies également dans la force même de l'Évangile.

En Colossiens 1: 13, l'expression de «royaume du Fils de son amour», indique la partie céleste du royaume déjà maintenant appelé le «royaume du Fils», comme introduisant la personne du Fils, comme centre de tout. C'est bien son royaume et pour que nous saisissons le caractère de ce royaume actuellement pour nous, et notre rapprochement de Dieu, comme y ayant part, il est appelé le «royaume du Fils de son amour». C'est ce titre qui constitue maintenant le fondement de la relation avec Dieu de ceux qui y sont transportés, et qui caractérise cette relation. Ici, le royaume est caractérisé par la relation personnelle du Fils avec le Père, en ajoutant ce qui nous donne plein droit d'y avoir part, savoir «la rédemption par son sang, la rémission des péchés».

En 2 Timothée 4: 18: «Il me conservera pour son royaume céleste», désigne la partie céleste du royaume millénaire de notre Seigneur; de même qu'en Hébreux 12: 28, où le «royaume qui ne peut être ébranlé» désigne le royaume éternel, immuable. Nous sommes arrivés à la possession par la foi de toutes ces gloires millénaires et éternelles du royaume qui ne peut être ébranlé et qui sera introduit de fait par l'écroulement des choses muables. Présentement, nous avons déjà reçu ce royaume par la foi. Jacques 2: 5, parle de ce même royaume, comme étant le «royaume que Dieu destine à ceux qui l'aiment»; et 1 Thessaloniens 2: 12, nous exhorte à marcher d'une manière digne de Dieu qui nous appelle à «son propre royaume et à sa propre gloire».

Que faut-il entendre dans Matthieu 26: 29, par le «royaume de mon Père», et dans Luc 22: 18, par le «royaume de Dieu»? En Matthieu 26: 29, c'est le côté céleste, mais actuel du royaume de Dieu, comme Père de notre Seigneur. C'est le même caractère qu'en Colossiens 1: 13. Le Seigneur parle du moment où il pourrait se réjouir avec eux, mais d'une joie nouvelle, céleste. Unis à notre Seigneur ressuscité et exalté à la droite de Dieu le Père, nous sommes dans le royaume du Père de notre Seigneur, devenu le royaume de notre Père par grâce inexprimable. Luc 22: 18, exprime une chose encore future; c'est le royaume de Dieu établi en puissance et en gloire sur la terre. Quand ce royaume sera venu, alors seulement le roi pourra se réjouir dans le fruit de sa vigne, savoir en la partie terrestre de son royaume.

En 1 Corinthiens 15: 24, c'est simplement «le royaume» confié à Christ, la fin du *règne* de justice pour faire place aux nouveaux cieux et à la nouvelle terre où la justice *habite*. Comme nous l'avons vu, le royaume millénaire de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ comprend une domination sur l'univers entier, les cieux et la terre (Ephésiens 1: 10). Dans sa partie terrestre, ainsi que Daniel 7: 14, l'annonce, toutes les nations y entrent: «Et on lui donna la domination, et l'honneur, et la royauté, pour que tous les peuples, les peuplades et les langues, le servissent». Le royaume du Père comprend la partie céleste, où les fils du Père resplendiront comme le soleil (Matthieu 13: 43).

Avant le règne glorieux de notre Seigneur, pendant le temps où il est rejeté, il est assis à la droite de Dieu, son Père. Vers la fin de ce temps de sa patience, Dieu met les ennemis de son Fils sous les pieds de Celui-ci pour lui servir de marchepied quand il se lèvera pour monter sur son trône comme fils de l'homme (Hébreux 1: 13, rappelant Psaumes 110: 1), tandis qu'au Psaume 8: 6, rappelé en 1 Corinthiens 15: 27, ce sont toutes choses, qui sont assujetties au Fils, qui sont mises sous ses pieds. Maintenant notre Seigneur est sur le trône de son Père, mais dans le millénium, il est sur son propre trône comme Fils de l'homme, et alors, selon Psaume 8: 6, toutes choses sont sous ses pieds. Après que Jésus aura aboli toute principauté, et toute autorité, et toute puissance, car il faut qu'il règne jusqu'à ce qu'il ait mis tous les ennemis sous ses pieds, il remettra le royaume à Dieu le Père, afin que Dieu soit tout en tous. Cet acte marque la fin du jour du Seigneur et le commencement du jour de Dieu. Mais quand toutes choses Lui auront été assujetties, alors le Fils aussi lui-même sera assujetti à Celui qui lui a assujetti toutes choses, afin que Dieu soit tout en tous.

Ce verset 28 de 1 Corinthiens 15, exprime la merveilleuse grâce et la perfection absolue de Jésus notre Seigneur. Il rentre comme homme dans la sujétion de Dieu le Père, tout en étant un avec Lui. C'est la merveille de sa grâce et de son amour pendant l'éternité. Il rentre dans cette position de sujétion comme homme pour être avec ses frères au sein de l'accomplissement parfait par lui-même, de tous les conseils éternels de Dieu le Père, accomplissement dans lequel toutes les gloires de Dieu ont été manifestées dans le Fils dans leur plénitude, devant les yeux de fils rendus capables par cette même grâce de les comprendre, de les apprécier et d'en jouir pendant l'éternité. L'accomplissement de ces conseils est résumé dans ses merveilleux résultats par ces quelques paroles: «Dieu tout en tous».

L'assujettissement du Fils à Celui qui lui a assujetti toutes choses, a lieu par le fait que Jésus demeure Homme pour l'éternité. Soit humanité ne serait pas parfaite si elle n'était pas soumise à Dieu, sans pour cela qu'il cesse jamais d'être Dieu, un avec le Père. Pendant ce temps médiateur du règne de Christ, tous ont été amenés à honorer le Fils comme ils honorent le Père. Le Père a remis tout jugement au Fils, parce qu'il faut que Jésus soit honoré comme Fils de l'homme, c'est-à-dire dans le caractère d'humiliation qu'il a revêtu pour glorifier Dieu le Père, et accomplir ses desseins de grâce, mais caractère dans lequel il a été méconnu, méprisé, rejeté. Comme Fils de l'homme, il faut qu'il soit honoré de toute la gloire qui lui appartient comme Fils de Dieu.

Dans l'état éternel, Dieu est tout en tous, Dieu est tout comme Objet, et en tous comme capacité de jouissance de cet Objet. Dieu seul objet remplissant tout dans chaque coeur. Le bonheur de tous sera parfait; les petits vases seront remplis comme les grands et par conséquent pleinement satisfaits. Rien ne viendra plus obscurcir la gloire et la grâce de Dieu pleinement révélées en tous ceux en qui Dieu habite par son Esprit, lesquels ont été ainsi rendus capables de jouir de Dieu révélé en grâce, en amour, en toute perfection. Dans l'éternité, Dieu habitera avec les hommes. On voit ce fait en dessein déjà en Proverbes 8.

Quand par le règne glorieux du Fils tous les ennemis ont été abolis, que le royaume a été amené à la perfection selon Dieu, au parfait accomplissement de tous ses desseins éternels, que la gloire de Dieu remplit tout dans le royaume, que Dieu peut se reposer dans son amour, alors le Fils lui-même s'avance et remet le royaume à Dieu le Père, afin que Dieu soit tout en tous.

Le dernier ennemi qui sera aboli, c'est la mort. La résurrection des méchants, voilà l'abolition de la mort. La mort, séparation de l'âme et du corps, n'existera plus; elle sera abolie. Une fois la première résurrection terminée, non seulement il ne demeurera plus sous la puissance de la mort aucun des saints qui s'étaient endormis, mais les saints qui vivront sur la terre pendant la durée du règne de Jésus, ne mourront pas, la mort ne pourra plus mettre sa puissance sur aucun d'entre eux. Fait merveilleux! La première résurrection achevée, alors s'accomplira la parole qui est écrite: «La mort a été engloutie en victoire» (Esaïe 25: 8). Dieu est le Dieu bienheureux. Quelle éternité de parfait bonheur lorsque le Dieu bienheureux sera tout en tous! Il ne manquera rien au bonheur de l'ensemble comme au bonheur de l'individu; pour tous il y aura un rassasiement de joie; une couronne de gloire sur tous les fronts, et une allégresse éternelle dans tous les coeurs:

«Que le chant de louange à la gloire du Père,
S'élève de nos coeurs par son amour ravis,
Et que l'hymne éternel commencé sur la terre
Exalte, glorifie et le Père et le Fils».

Notes sur la première épître aux Corinthiens

ME 1900 page 321 - ME 1901 page 3

Chapitre premier

Cette épître pourrait être nommée: «*La constitution de l'Eglise*», en contraste avec les constitutions qu'ont élaborées les diverses dénominations de la chrétienté, et qui les régissent. En effet, elle renferme les directions divines pour la marche et l'administration des assemblées de Dieu de tous les pays et durant tout le temps renfermé entre la Pentecôte et le retour du Seigneur pour prendre les siens avec Lui.

(Verset 1). — Paul, qui aura à revendiquer son autorité apostolique que n'avaient les faux docteurs à Corinthe, se présente comme apôtre par l'appel de Dieu: «Apôtre appelé de Jésus Christ par la volonté de Dieu». Il avait été appelé par Jésus Christ sur le chemin de Damas, et la mission d'Ananias, envoyé par le Seigneur auprès de lui, lui expliquait et confirmait cet appel (Actes des Apôtres 9: 5, 6, 15-17; comparez 26: 16-18; 22: 14-16). La volonté de Dieu (Christ agit toujours selon la volonté de Dieu) peut avoir été exprimée lorsqu'à Antioche, l'Esprit Saint dit: «Mettez-moi à part Barnabas et Saul, pour l'oeuvre à laquelle je les ai appelés» (Actes des Apôtres 13: 2). «Par la volonté de Dieu» est aussi en contraste avec la volonté de l'homme. Paul n'était pas appelé par l'homme (comparez Galates 1: 1).

Sosthène, le frère, est peut-être le même que celui dont il est fait mention en Actes 18: 17. Paul se l'adjoint ici comme un témoin de l'opportunité de l'épître; c'est ce qu'il fait aussi en d'autres occasions.

(Verset 2). — Quel que fût le fâcheux état spirituel où se trouvaient les Corinthiens, l'apôtre les reconnaît comme étant «l'assemblée de Dieu à Corinthe». L'assemblée est ainsi envisagée dans sa position en Christ, comme étant à Christ, et, par conséquent, une chose sainte. C'est la qualité de l'assemblée comme telle, en dehors de la qualité des individus qui la composent. L'assemblée considérée ainsi est une pâte sans levain (chapitre 5: 7). On ne peut comprendre ce qu'est une assemblée si on ne l'envisage pas comme telle, et comme telle, elle est un fait existant en permanence. Ceux qui délogent la laissent subsister, ceux qui y entrent ne la constituent pas: ils la trouvent ce qu'elle est. L'assemblée existe aussi d'une manière permanente, et non seulement quand ceux qui la composent se trouvent rassemblés aux jours convenus pour cela.

A côté des païens et des Juifs dégénérés, Dieu avait une assemblée à Corinthe, et tous ceux qui dans cette ville étaient au Seigneur, se trouvaient dans l'assemblée. En ce temps-là, être à Christ, et être dans l'assemblée était une seule et même chose, et il n'y avait qu'une seule assemblée. Dans la pensée de Dieu, l'assemblée de Dieu d'un endroit comprend tous les enfants de Dieu de cet endroit. Aujourd'hui, au milieu de la ruine de l'Eglise, aucun rassemblement de chrétiens dans une localité ne peut se dire «l'assemblée de Dieu» de cette

localité. Il faudrait pour cela que tous les croyants de l'endroit s'y trouvaient. Mais s'il y a là quelques croyants qui se réunissent au nom de Jésus sur le principe de l'unité du corps, ils *représentent* l'assemblée, et ils jouissent des privilèges et ont aussi la responsabilité de l'assemblée de Dieu de cet endroit. Ils sont alors *une* assemblée de Dieu. Une telle assemblée perdra son caractère si elle refuse de juger le mal. Si les Corinthiens avaient refusé d'ôter le méchant du milieu d'eux (chapitre 5), l'apôtre ne les aurait plus reconnus comme «l'assemblée de Dieu qui est à Corinthe».

L'apôtre ajoute: «Aux sanctifiés dans le Christ Jésus, saints appelés». *Vus ensemble*, les croyants à Corinthe étaient l'assemblée de Dieu; *vus comme individus*, ils étaient «sanctifiés», mis à part dans le Christ Jésus, et «saints», séparés pour Dieu par son appel. Telles étaient les bases divines de leur position. Ensuite, l'apôtre embrasse dans sa pensée «tous ceux qui, en tous lieux, invoquent le nom de notre Seigneur Jésus Christ, et leur Seigneur et le nôtre». Les directions données dans l'épître ont donc une portée universelle; tous les saints sur la terre, sont tenus de s'y conformer. De plus, l'épître faisant partie maintenant de la parole de Dieu, vivante et permanente, elle a son application pour tous les temps du passage de l'Eglise sur la terre. Aujourd'hui, où la profession d'invoquer le nom du Seigneur a pris de l'extension, tous ceux qui se réclament du nom du Seigneur sont responsables envers ce Seigneur: Il est leur Seigneur et le nôtre. «Il y a un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême». De sorte qu'aujourd'hui, tout l'ensemble de la profession chrétienne — la chrétienté — est responsable à l'égard des directions de cette épître, quant à la marche de l'assemblée.

(Verset 3). — La grâce et la paix, dans le sens pratique, sont souhaitées aux sanctifiés dans le Christ Jésus, de la part de Dieu notre Père et du Seigneur Jésus Christ. C'est du Père et de son Fils, unis dans une même pensée, que découlent ces grâces dans le coeur et la vie des croyants.

(Versets 4-9). — L'apôtre reconnaît avec actions de grâces tout ce que l'assemblée de Corinthe avait reçu de Dieu en Christ. Ils étaient enrichis des dons qui leur avaient été conférés; aucun ne leur manquait, et par cela le témoignage du Christ était confirmé au milieu d'eux. Plus loin dans l'épître, l'apôtre devra les reprendre au sujet de l'exercice de ces grands dons qu'ils possédaient, et avec lesquels ils aimaient à se produire. Mais ici, tout ce qui est reconnu est de Dieu, tout repose sur des bases divines. Pendant qu'ils marchaient à la rencontre du moment où Christ serait révélé — en contraste avec son absence — il ne leur manquait aucun don de grâce.

Au verset 8, quel que fût d'ailleurs l'état regrettable des Corinthiens au point de vue doctrinal et moral, Paul exprime la confiance qu'il a dans le Seigneur, qu'il les affermira jusqu'à la fin, de sorte qu'ils soient irréprochables dans la journée de notre Seigneur Jésus Christ, cette journée où tout sera manifesté. Le Dieu qui les avait appelés à avoir part avec son Fils à toutes les bénédictions futures, était fidèle. L'apôtre savait qu'il pouvait compter sur Lui.

Ces neuf premiers versets forment l'introduction de l'épître. Tout y repose sur une base divine. Après cela et en conséquence de cela, l'apôtre peut entrer dans tous les détails

nécessaires pour blâmer et redresser tout ce qui était incompatible avec le caractère divin qu'ils possédaient, d'être l'assemblée de Dieu, des sanctifiés dans le Christ Jésus, et des saints par l'appel de Dieu.

(Versets 10). — L'apôtre ici commence ses exhortations, en faisant appel au nom de notre Seigneur Jésus Christ. C'est ce nom qui les avait rassemblés en unité autour de Lui, et c'est l'unité et la pratique de cette unité, qui sont tout d'abord réclamées. Le Christ est-il divisé? demandera-t-il au verset 13. Pour demeurer dans l'unité pratique, il fallait donc parler tous un même langage, celui de la vérité, afin d'éviter les divisions intestines, et d'être au contraire parfaitement unis dans un même sentiment et un même avis, comme étant un seul tout, où chacun accomplit sa fonction selon la vérité commune à tous.

(Verset 11). — Paul leur apprend qu'il a été informé par des personnes d'entre eux (et il ne manque pas de les nommer) qu'il y a des dissensions parmi eux.

(Verset 12). — Les Corinthiens apportaient dans l'assemblée l'esprit de parti auquel les avaient habitués les opinions divergentes des écoles de philosophie; chez les païens, les uns se réclamant de tel maître fameux et de sa doctrine, les autres de tel autre avec une doctrine différente. Ainsi, au chapitre 17 des Actes, il est question des philosophes stoïciens et des philosophes épicuriens qui disputaient contre Paul à Athènes. Les chrétiens de Corinthe, conservant leurs anciennes idées, faisaient des ouvriers du Seigneur des chefs de partis, sans que ceux-ci, il va sans dire, y donnassent les mains. Les uns se réclamaient de Paul, d'autres d'Apollos ou de Céphas. Il y en avait même qui croyaient s'honorer davantage en se réclamant de Christ, faisant ainsi de Christ un chef d'école. Tout cela était bien le contraire de l'unité de pensée et de sentiment, à laquelle les rattachait le nom de Christ (verset 10). C'est pourquoi l'apôtre s'écrie: «Le Christ est-il divisé?».

(Versets 13-16). — C'est à un Christ unique, à un unique Sauveur que l'on est rattaché. C'est pourquoi Paul, peiné de ce que quelques-uns prenaient son nom comme centre de ralliement et se réclamaient de lui, dit: «Paul a-t-il été crucifié pour vous? Avez-vous été baptisés pour le nom de Paul?» Et à cause de cela, Paul rend grâces à Dieu de n'avoir pas baptisé beaucoup de Corinthiens. Tous avaient été baptisés, mais lui-même n'en avait baptisé que quelques-uns. Il n'y avait donc pas lieu de dire qu'il avait baptisé pour son nom, en vue de rattacher quelqu'un à lui.

(Verset 17). — L'apôtre veut dire ici qu'il n'a pas reçu la mission des douze, comme nous la trouvons en Matthieu 28: 19; sa mission était celle que nous trouvons en Actes 26: 16-18, et qui fut mise à exécution, selon l'ordre de l'Esprit Saint, en Actes 13: 2. Ce n'est pas que Paul ne donnât au baptême toute l'importance qui lui appartient. Lui-même avait été baptisé à Damas (Actes des Apôtres 9). Lydie et sa maison, de même que le geôlier et les siens, l'avaient été par ses soins, peut-être par lui-même. Mais dans ce verset, il s'en réfère à sa mission d'évangéliste. Seulement, son évangélisation n'était pas un exposé philosophique de la doctrine qu'il annonçait, ce n'était pas non plus en empruntant à la philosophie ses formes

d'exposition qui commencent par flatter l'homme au moyen d'un beau langage. Agir ainsi aurait été rendre vaine la croix de Christ qui abaisse l'homme et son orgueil.

(Verset 18). — Mais le simple exposé de ce qu'est la croix de Christ, c'est-à-dire la fin de tout ce qu'est l'homme dans la chair, ne peut être qu'une folie pour ceux qui périssent; pour nous qui avons le bonheur d'obtenir le salut par ce moyen, la parole de la croix est la puissance de Dieu. Ces paroles de Paul semblent montrer comme sous-entendu dans sa pensée, un côté de la croix que les Corinthiens n'avaient pas saisi. Ils avaient compris la mort de Christ pour le pardon de leurs péchés, mais non pas le fait qu'ils étaient morts avec Christ, et que la croix de Christ était la fin de l'homme comme tel, et, pour le croyant, la fin de tout ce qu'est le monde. Les choses auxquelles les Corinthiens tenaient encore, et qui étaient selon l'homme, prouvaient qu'ils n'avaient pas encore compris que ces choses avaient trouvé leur fin dans la croix de Christ.

(Versets 19, 20). — Les sages de ce monde font partie de ceux qui périssent; aucun de leurs systèmes ne peut donner à l'homme le salut et le bonheur. Dieu met fin à leur sagesse: il la détruit par la croix de Christ, et montre que toute cette sagesse n'est que folie, puisqu'elle ne peut donner à l'homme ce qui répond à ses réels besoins. Que l'on prenne le sage, le philosophe grec, ou le scribe — les savants rabbins juifs, ou le disputeur de ce siècle — le sophiste qui soulève des objections pour l'amour de la dispute, tous ces partisans de la sagesse de ce monde se disant sages sont devenus fous. «Où sont-ils?» s'écrie avec hardiesse l'apôtre. Dieu a montré que leur sagesse n'est que folie.

(Verset 21). — Il entrait dans les voies de Dieu, selon sa sagesse à Lui, que l'homme, par sa propre sagesse, n'arrivât pas à la connaissance de Dieu. Il aurait dû conserver, après le déluge, le fait de l'existence de Dieu; il pouvait et devait la connaître en considérant les oeuvres de la création (Romains 1: 20); mais *la connaissance même de Dieu*, de ce qu'il est dans son essence, ses conseils, ses desseins et ses voies, cette connaissance-là ne se trouve que dans la foi à la révélation qu'il nous a donnée; et maintenant nous n'avons la vraie et pleine connaissance de Dieu que par Christ. Cela étant, il a plu à Dieu de sauver ceux qui croient, par cette prédication de la croix qui est taxée de folie par les sages de ce monde.

(Versets 22-25). — Ce qui était reconnu alors dans le monde, c'était, ou le judaïsme, ou la philosophie païenne. Les Juifs voulaient des miracles, des signes grands et palpables (voyez Jean 6: 30). Les Grecs recherchaient ce que la raison humaine peut expliquer; ils se complaisaient dans les spéculations de la philosophie. A cela Paul oppose la croix. «Mais nous», dit-il, «nous prêchons Christ crucifié». Or Christ crucifié mettait absolument de côté et l'homme, et sa religion, et sa sagesse. Pour les Juifs orgueilleux, Christ était une occasion de chute: un Messie crucifié au lieu d'un Roi glorieux, comment accepter semblable chose? Pour les nations, croire comme Sauveur à un homme pendu au bois, quelle folie! Mais au milieu des Juifs et des Grecs incrédules, il y avait des appelés, et pour ceux-là, en contraste avec les Juifs scandalisés, ce Christ crucifié était la puissance de Dieu, et en contraste avec les Grecs sceptiques et moqueurs, il était la sagesse de Dieu. Car ce qui en Dieu est taxé de folie par

l'homme, est plus sage que l'homme; et ce que l'homme appelle faiblesse en Dieu est plus fort et plus puissant que l'homme.

(Verset 26). — L'appel des Corinthiens semblait justifier, en apparence du moins, ce que les hommes disaient de la faiblesse de Dieu. Parmi ceux que la grâce avait convertis et rassemblés, il n'y avait pas beaucoup de sages selon la chair, de ces puissants, de ces nobles, qui auraient relevé le christianisme aux yeux du monde. Il pouvait y en avoir, mais il y en avait peu. Dieu aimait à se glorifier dans ce qui était petit, lors même que sa grâce était accessible à tous.

(Verset 27). — Dans le verset précédent, il s'agit de personnes dont la condition dans ce monde pouvait justifier le reproche de faiblesse adressé au christianisme par les Juifs et les sages du monde. Ici, il s'agit de certaines choses qui rendent honteuses certaines personnes. L'apôtre reprend les expressions employées par les hommes du monde à l'égard de l'Evangile, et qu'il a citées dans les versets 18-25. Il s'agit de l'estimation que le monde fait de ces choses, et non de ce qu'elles sont en elles-mêmes. Les choses folles du monde sont les choses que le monde estimait telles, et c'était le christianisme. Mais cet Evangile, qui convertissait et rassemblait des idolâtres, et, en leur faisant rejeter leurs idoles, les faisait changer de conduite et abandonner leur vie impure et dissolue, cet Evangile était une chose qui, dans ses résultats, couvrait de honte les hommes sages qui s'en moquaient.

Les choses estimées faibles par le monde étaient ce même christianisme, ce même Evangile, choses choisies de Dieu, pour couvrir de honte les choses fortes, ce que le monde reconnaissait comme telles, c'est-à-dire le judaïsme et la philosophie.

(Verset 28). — C'étaient encore des choses viles et méprisées aux yeux des hommes, mais non viles et méprisables en elles-mêmes, que ce christianisme qui annonçait un Christ crucifié. Et, pour le monde, il paraissait comme une chose qui n'est pas, tandis que le judaïsme et la philosophie étaient des choses existantes. Mais cette chose vile, méprisée et n'existant pas, le christianisme, convertissait et rassemblait des Juifs et des gentils en tous lieux, et se montrait ainsi, en s'établissant dans le monde, comme une chose qui annulait les choses reconnues des hommes comme existant seules et prenait leur place.

(Verset 29). — Or cette puissance et cette sagesse de Dieu en Christ, manifestées de cette manière, montraient que nulle chair, nul homme quel qu'il fût, soit Juif, demandant des signes, soit Grec, recherchant la sagesse, ne pouvait se glorifier devant Dieu; tout ce que l'homme prétend avoir ou pouvoir ou être, étant annulé.

(Versets 30, 31). — Or les croyants à Corinthe — et nous avec eux — tout en n'étant pas, d'une manière générale, des sages, des puissants et des nobles, étaient cependant *de Dieu*. Ils tiraient de Lui, dans le Christ Jésus, leur origine, leur vie, leur position et leur caractère. C'était leur qualité, leur raison d'être: ils étaient de Dieu et le Christ Jésus leur avait été fait de la part de Dieu, sagesse, justice, sainteté et rédemption. C'est ce qu'il a été fait pour nous, et non pas proprement ce que nous sommes en Lui. Il a été fait tel en vue de nous. Sans doute que de notre position découle la pratique; mais, position et pratique, nous ne saurions les posséder

sans Christ. C'est en Lui seul que nous avons tout, et non en nous-mêmes ni par nous-mêmes, comme le voudraient les sages de ce monde. Il est notre sagesse, notre justice, notre sainteté et notre rédemption. Celle-ci est nommée la dernière, parce qu'il s'agit du couronnement de ce qu'est Christ pour nous, c'est-à-dire de la rédemption de nos corps mortels. Alors la gloire de la sagesse et de la puissance de Dieu en Lui sera pleinement manifestée.

Or, puisque tout est en Christ et par Christ, l'homme, la chair, n'a pas sujet de se glorifier. Tout sujet de gloire est *dans le Seigneur*, ainsi qu'il est écrit (Esaïe 45: 25; Jérémie 9: 23, 24).

«A la fin du chapitre 1, nous avons l'expression la plus complète de ce qu'est un chrétien: «Vous êtes de lui dans le Christ Jésus, qui nous a été fait sagesse de la part de Dieu, et justice, et sainteté, et rédemption». Ce n'est pas la sagesse que l'on possède en soi et d'après laquelle on agit, de sorte que l'on est sage à l'égard de Dieu; mais «vous êtes de lui», c'est-à-dire de Dieu, «dans le Christ Jésus». Je suis de Dieu, et j'ai de Lui ma sagesse, ma justice, ma sainteté et ma rédemption, le tout en Christ. Je suis de Dieu en Christ, et je tiens tout de Dieu en Christ. Cela vient de Lui, et non de ce que je pense à son égard. Ainsi l'homme est totalement mis de côté, la chair est réduite au silence. Le monde par la sagesse n'avait pas connu Dieu, mais en Christ j'ai un nouvel être, je suis une nouvelle créature, créé de nouveau, et j'ai sagesse, justice, sainteté et rédemption, tout en Christ. Ce passage est un exposé complet de ce qu'est un chrétien, la pleine rédemption, du corps et de l'âme, couronnant le tout.

» Nous avons ici la mesure et le caractère et la plénitude de la sainteté; elle n'est ni légale, ni extérieure, elle est ce qui est en Christ. Elle est pratique: la sainteté, dans la Parole, l'est toujours, sauf dans les Hébreux. Nous en avons la nature et la qualité. Si nous regardons à Christ, nous voyons ce qu'est la sainteté. Quelques-uns disent que la sainteté de Christ nous est imputée, mais c'est absurde. Pensez quelle absurdité ce serait de parier d'une rédemption imputée! Mais en Christ toutes choses sont réelles pour moi. Quelle sagesse que celle que j'ai! Suis-je donc un sage comme Platon? Non, Christ est ma sagesse. La justice est imputée, dit-on. Oui, le terme est juste, mais il ne s'applique pas dans ce passage. Quelle sainteté je possède! C'est Christ, et j'ai aussi la rédemption quand tout sera accompli en gloire. Tout est accompli, sans doute, mais n'est pas encore dans sa pleine réalisation.

» Quant à l'ordre des mots, je pense que la sagesse est quelque peu séparée du reste, parce que c'est ce dont l'apôtre venait de parler. Ce n'était pas la sagesse de l'homme, Dieu avait choisi les choses folles du monde, etc., avait dit l'apôtre, et alors il introduit le fait que Christ nous a été fait sagesse, appuyant davantage sur ce mot.

«Vous êtes *de Dieu*», c'est la vie positive nous tirons de Dieu notre vie et notre nature par la puissance vivifiante de l'Esprit; tandis qu'ensuite nous avons «de la part de Dieu»

(J.N.D. Notes sur 1 Corinthiens)

Chapitre 2

(Versets 1, 2). — L'apôtre rappelle aux Corinthiens que lorsqu'il est allé auprès d'eux pour leur annoncer l'Évangile, il a laissé de côté tout ce qui satisfait l'homme naturel, savoir

l'éloquence et la logique humaine. Il avait annoncé *le témoignage de Dieu*; le témoignage que Dieu rend au sujet de son Fils. (1 Jean 5: 6-13). En arrivant à Corinthe, il a présenté d'emblée à ses auditeurs Jésus Christ, et Jésus Christ dans son état le plus humiliant, sujet de scandale pour les Juifs et de moquerie pour les philosophes, savoir Jésus Christ *crucifié*. Mais bien que ce Jésus Christ crucifié fût un objet d'opprobre et de moquerie pour les hommes, la prédication de Paul avait converti et rassemblé un grand peuple dans la ville de Corinthe.

«Remarquez comment Paul vient vers les pécheurs, vers les sages de ce monde. Il n'y avait dans sa prédication ni excellence de paroles et de sagesse aux yeux de l'homme. Ce n'est pas à strictement parler la croix de Christ qui en est le sujet, mais Jésus Christ; le fait positif qu'il présente est Christ dans son état d'abaissement le plus grand: Christ, et Christ crucifié. La prédication de la croix n'est pas exactement la même chose, mais le point est qu'il ne raisonnait pas comme les philosophes avec eux, mais qu'il prêchait Christ — un homme crucifié.

» Habitués comme nous le sommes à regarder la croix comme le moyen de la rédemption, il nous est difficile de sentir l'effet que devait produire sur des philosophes et leurs disciples des paroles comme celles-ci: «Il y a un homme qui a été pendu à la croix en tel endroit — confiez-vous en lui». Pour l'homme, c'était la plus grossière folie possible. Et c'est la plus forte chose à placer devant l'homme, car c'est ce qui écrit le mot folie sur toute sa sagesse et sur toute la grandeur du monde.

» Du moment que l'homme est un pécheur, c'est une toute autre chose, et quand l'amour infini de Dieu entre sur la scène et vient parler à l'homme comme homme, que devient toute grandeur, toute sagesse, et toute autre chose? Tout ce qu'est l'homme dans la chair est balayé, il n'en reste rien. Tout ce en quoi la chair pouvait se glorifier prend fin. Dans la croix il n'y a aucune sorte de gloire de la chair. Et c'était la sagesse de Dieu d'agir ainsi: il n'y avait dans la croix ni dignité, ni héroïsme, mais seulement honte, opprobre, ignominie et mort; tout ce qui était de l'homme était mis à néant là où l'on ne pouvait rien trouver, pas une pierre pour y poser le pied, pour le soutenir hors de l'eau. Les esclaves seuls étaient crucifiés, et c'est un homme crucifié que Dieu prend pour réduire le monde à néant, en jugement d'abord, à néant aussi lorsque nous savons que Christ est dans la gloire.» (J.N.D.)

(Versets 3-5). — La conscience qu'avait l'apôtre que ce qu'il annonçait était *le témoignage de Dieu*, jointe au sentiment de l'opposition des hommes, lui avait fait sentir sa faiblesse; il avait été dans la crainte et dans un grand tremblement. Mais le Seigneur l'avait encouragé en lui disant: «Ne crains point, mais parle et ne te tais point, parce que je suis avec toi, et personne ne mettra les mains sur toi pour te faire du mal, parce que j'ai un grand peuple dans cette ville» (Actes des Apôtres 18: 9, 10). Mais dans ce sentiment de faiblesse et de crainte, Paul avait parlé et prêché, et s'il ne l'avait pas fait avec éloquence et sagesse humaines, il y avait eu démonstration de l'Esprit et de puissance, de sorte que la foi des Corinthiens reposait uniquement sur la puissance de Dieu. L'Esprit Saint avait agi puissamment en eux pour produire cette foi.

(Versets 6-10). — Paul, ayant parlé de la sagesse de l'homme, semble dire ici que c'est maintenant le tour de la sagesse de Dieu d'être aussi présentée. Seulement il ne peut parler de cette sagesse que parmi les hommes faits. L'état d'homme fait est celui de la maturité spirituelle, en contraste avec l'état d'enfance, et surtout d'enfance anormale, tel qu'était celui des Corinthiens (chapitre 3: 1, 2), des Hébreux (chapitre 5: 12-14), et tel qu'il est mentionné en Ephésiens 4: 14. C'est un état comme de nains spirituels, en contraste avec les petits enfants, en 1 Jean 2: 13, où nous avons l'enfance à l'état normal. Les hommes faits sont initiés dans la connaissance de l'état chrétien complet, et ils le possèdent. Ils jouissent de toute l'étendue de la rédemption, non seulement de la justification par la mort de Christ pour nous, mais de la rédemption de notre état en Adam par notre mort avec Christ, laquelle est la fin de tout ce qui se rattache à l'homme dans la chair. Ensuite, dans cet état d'homme fait, il y a la possession consciente de notre union avec Christ ressuscité et glorifié; c'est le nouvel homme, un être céleste, étranger ici-bas, ayant sa bourgeoisie dans les cieux, attendant de là le Seigneur Jésus Christ. L'état d'homme fait n'est pas une théorie, mais une affaire de foi, de conscience et de marche, dans la jouissance de l'union avec Christ dans la gloire, à laquelle témoignage est rendu par l'Esprit Saint, selon les paroles du Seigneur: «En ce jour-là vous connaîtrez que je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous» (Jean 14: 20). L'homme fait se nourrit de viande solide, de la parole de la justice, en contraste avec le lait, nourriture des enfants. Aussi est-il dit que les hommes faits ont les sens exercés à discerner le bien et le mal. Ils n'ont pas besoin de demander, un texte formel pour chaque détail. Il y a chez eux un exercice de sentiments — par la Parole et par l'Esprit, sans doute — qui leur fait saisir ce qui convient et ce qui ne convient pas à un être céleste uni à Christ dans la gloire.

«La sagesse de Dieu en mystère» (verset 7) est tout ce qui est dévoilé des conseils de Dieu en Christ; tout ce qu'il a fait en Christ. S'ils avaient vu toute la gloire de Dieu en Christ, ils ne l'auraient pas crucifié.

» Les versets 9 et 10 sont en contraste avec l'état de choses juif. «Ce que l'oeil n'a pas vu, et que l'oreille n'a pas entendu, et qui n'est pas monté au coeur de l'homme, ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment;» voilà le Juif, le prophète déclarant que ce n'était pas entré au coeur de l'homme; mais Dieu *nous* a révélé ces choses. Dans l'Ancien Testament elles n'étaient pas révélées, elles le sont maintenant. L'apôtre parle de la condition chrétienne tout entière, et non de l'état de l'individu, et par conséquent il prend le chrétien dans son plein caractère normal, et non dans son manque fautif de développement.» (J.N.D.)

L'état des Corinthiens n'était pas tel que l'apôtre ne pût entrer avec eux dans des développements au sujet de la sagesse de Dieu. Il ne fait que l'indiquer, mais suffisamment pour montrer que c'est quelque chose qui se rapporte aux conseils de Dieu relativement à notre position en Christ, le Seigneur de gloire. C'est une sagesse en contraste avec celle de ce siècle et des chefs de ce siècle qui s'en vont. Ils ne l'ont pas connue, sinon ils n'auraient pas crucifié le Seigneur de gloire, en qui se concentre tout ce qui se rapporte à cette sagesse de Dieu, et qui est Lui-même la sagesse de Dieu, cette sagesse éternelle dont il est parlé en Proverbes 8.

Cette sagesse était un mystère caché en Dieu jusqu'à sa révélation par l'Esprit, mais Dieu l'avait préordonnée avant les siècles pour notre gloire. L'oeil de l'homme n'y pénètre pas, son oreille n'en avait rien perçu, son coeur n'avait pu la concevoir (lisez Job 28). Dieu le tenait en réserve pour ceux qui l'aiment. Mais il nous l'a maintenant révélée, cette sagesse, et il l'a révélée par son Esprit, car l'Esprit qui sonde les choses profondes de Dieu, nous les fait connaître. Quelle chose merveilleuse que Dieu nous fasse ainsi entrer dans ses pensées et nous découvre ses desseins éternels de grâce et de gloire envers nous!

(Verset 11). — Nul ne peut connaître les pensées d'un homme à moins qu'il ne les exprime; jusque-là son esprit seul les connaît. A plus forte raison ne peut-on pas connaître les choses de Dieu, s'il ne les révèle pas; l'Esprit de Dieu seul reste à les connaître, jusqu'à ce qu'il nous les dévoile; et l'apôtre va nous dire qu'il le fait et comment il le fait. «Nous avons l'Esprit de Dieu qui connaît les choses de Dieu, et par conséquent nous les connaissons».

(Versets 12-14). — Ce passage remarquable et d'une haute importance, place devant nous le chemin par lequel les pensées du coeur de Dieu arrivent directement à nos coeurs, sans qu'il y ait pour nous les transmettre d'autre agent effectif que l'Esprit de Dieu.

Au verset 12, nous avons la révélation des choses de Dieu à Paul (et à d'autres) par l'Esprit de Dieu; l'esprit du monde, la sagesse et les raisonnements humains y étant complètement étrangers.

Au verset 13, c'est la communication de cette révélation des pensées de Dieu par le moyen de Paul et d'autres — car il est dit «*nous parlons*» — mais cette communication est en «paroles enseignées de l'Esprit», et non en paroles choisies et arrangées par la sagesse humaine, de sorte que les choses révélées par l'Esprit — les choses spirituelles — nous arrivent par des moyens spirituels — des paroles que l'Esprit Saint a données aux instruments qu'il emploie, instruments non passifs toutefois, mais goûtant eux-mêmes dans leur intelligence spirituelle les choses que l'Esprit leur révèle et qu'il leur donne d'exprimer. Ainsi la faiblesse de l'homme n'a pu en altérer en quoi que ce soit la vérité; c'est l'inspiration quant aux choses, et l'inspiration aussi quant aux paroles qui les expriment.

Au verset 14, on a la réception de la communication. Elle ne peut avoir lieu que par l'action de l'Esprit de Dieu. En effet, l'homme animal, l'homme tel qu'il est avec son âme créée, quelles que soient d'ailleurs l'étendue de ses facultés, ne peut pas saisir, comprendre ni recevoir les choses de Dieu que l'Esprit révèle et communique. Elles lui apparaissent comme une folie, ainsi que l'apôtre l'a fait voir au chapitre 1, et que l'expérience, et de nous-mêmes, et du monde qui nous entoure, vient affirmer. Pour recevoir avec fruit l'enseignement de l'Esprit, pour profiter de la révélation des pensées de Dieu, il faut l'action puissante de l'Esprit Saint, illuminant notre être intérieur, agissant sur notre conscience et notre coeur, et faisant de nous des hommes spirituels. «La source, le moyen de communication, et la réception, tout est donc de l'Esprit». Et ainsi la révélation des choses par l'Esprit, la communication inspirée par l'Esprit, et la réception par l'Esprit, amènent dans nos coeurs les pensées qui étaient dans le coeur de Dieu, sans que l'homme y ait rien à faire, sinon comme instrument de l'Esprit.

Lorsqu'on a bien compris ce passage, on connaît la valeur de la Bible, et nul ne peut nous l'ôter comme étant la *Parole de Dieu, l'Écriture divinement inspirée*.

(Versets 15, 16). — Le verset 15 montre que l'action de l'Esprit de Dieu dans le croyant, non seulement lui donne la capacité de recevoir la communication inspirée, mais produit en même temps en lui un état spirituel qui le rend capable de discerner sainement toutes choses. Il en découle une marche dont les motifs sont inconnus à l'homme naturel; il ne les discerne pas mieux qu'il ne reçoit les choses de l'Esprit de Dieu. L'homme spirituel discerne tout et juge sainement de tout, mais lui, dans sa marche et les motifs qui le guident, n'est discerné de personne. L'homme naturel se trompe toujours à l'égard des mobiles qu'il veut imputer à la marche de l'homme spirituel. Mais quelle grâce! nous avons, nous chrétiens, la pensée de Christ, et c'est pour cela que l'homme naturel ne nous comprend pas. «Car qui a connu la pensée du Seigneur pour qu'il l'instruise?» Nous avons la pensée de Christ, la faculté intelligente, la faculté de penser et les pensées de Christ par l'Esprit. «Celui qui est uni au Seigneur est un même Esprit avec Lui» (1 Corinthiens 6: 17).

«Si j'ai la pensée de Christ (l'entendement de Christ), j'ai les pensées qui sont en elle et tout ce qu'elles renferment. Nous n'avons pas d'une manière abstraite la pensée divine, mais nous avons l'Esprit Saint demeurant en nous; et alors vient toute la révélation du mystère.» (J.N.D.)

«Je dois apporter la croix à un pauvre pécheur quel qu'il soit. L'habileté et le génie d'une personne ne lui serviront de rien au jour du jugement; la croix est pour cela la réponse de la sagesse divine. Supposons un homme du plus grand talent sur la terre, un homme qui ait fait les plus merveilleuses inventions. Quand il est mort, que seront-elles pour lui? Dieu veut vous donner, non l'habileté d'esprit, mais l'Esprit Saint, et la vérité de Dieu, et la pensée de Christ. Jean dit: «Vous avez l'onction de la part du Saint, et vous connaissez toutes choses» (1 Jean 2: 20). Il n'y a pas une seule partie des conseils de Dieu qui ne soit maintenant mise en lumière. Quant à cela l'intelligence et l'intelligible vont ensemble; pour nous, créatures, nous ne pouvons avoir la capacité sans la pensée.» (J.N.D.)

Chapitre 3

(Versets 1, 2). — Les Corinthiens n'étaient plus des hommes naturels, car ils avaient l'Esprit de Dieu lequel posséder est le privilège de tout croyant; mais ils n'étaient pas pratiquement des hommes spirituels, ils étaient charnels, agissant selon la chair. Ils n'avaient pas crû dans la vraie connaissance, et étaient restés dans un état d'enfance anormal; ils étaient comme des nains dont la croissance est arrêtée. C'est pourquoi, soit quand l'apôtre était au milieu d'eux, soit maintenant qu'il leur écrivait, il devait les nourrir de lait, les éléments du christianisme, car ils ne pouvaient supporter la viande solide, la connaissance des vérités plus profondes qui est pour les hommes faits. Quel soufflet pour l'orgueil des Corinthiens qui se glorifiaient de leurs dons et de leurs connaissances, et se croyaient sans doute très spirituels.

«Dieu accorde ses communications au coeur prêt à les recevoir. Telle était Marie de Magdala. Son coeur était tout entier attaché à Christ. Pierre et Jean s'en vont, mais elle reste et elle est appelée à communiquer aux disciples nos privilèges les plus élevés à ce moment, et cela parce que son coeur était rempli de Christ: «Va vers mes frères, et dis-leur: Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu». Tel est le message dont le Seigneur la charge — et c'est la première fois que nous avons une déclaration aussi complète. C'était l'affection personnelle de son coeur pour Jésus — affection produite par la puissance attractive de la grâce — qui la rendait propre à recevoir et à communiquer un tel message. Il en était ainsi de la grande pécheresse de Luc 7, et de Marie assise aux pieds de Jésus, écoutant sa parole. Elle vint et l'oignit pour sa sépulture. Ainsi vous verrez toujours que l'intelligence de la pensée de Christ découle de l'attachement à sa Personne. Mais les Corinthiens étaient amoureux d'eux-mêmes et des dons qui les faisaient valoir. Aussi ne pouvaient-ils faire des progrès.» (J.N.D.)

(Versets 3, 4). — L'état charnel des Corinthiens se manifestait en ce qu'ils pensaient à l'égard des choses de Dieu comme les hommes pensent à l'égard des choses du monde. Ils traitaient les unes à l'égal des autres. Ils agissaient à la manière des hommes, en manifestant de l'envie et en se querellant à propos des serviteurs de Dieu qui avaient travaillé parmi eux et dont ils faisaient des chefs d'école, comme le faisaient les païens à l'égard des philosophes. L'un disait: «Moi, je suis de Paul,» et un autre: «Moi, je suis d'Apollos», comme les païens auraient dit: Je suis de Platon, ou d'Aristote. C'est pourquoi l'apôtre leur dit En faisant cela, «n'êtes-vous pas *des hommes*» Ils auraient dû se montrer non comme des hommes, mais comme des chrétiens.

(Versets 5, 6). — Apollos et Paul étaient sans doute d'éminents serviteurs de Dieu, par le moyen desquels les Corinthiens avaient été amenés à la foi. Chacun d'eux avait fait l'oeuvre que le Seigneur lui avait départie. L'un, Paul, avait planté; venu le premier, il avait jeté la semence de la parole; puis Apollos étant arrivé à Corinthe, avait arrosé, mais ni l'un ni l'autre n'étaient rien pour faire germer et croître la semence: Dieu seul est Celui qui donne l'accroissement. Qu'il est beau de voir Paul prendre cette place de dépendance! C'est un des caractères du vrai ouvrier.

(Versets 7, 8). — Celui qui plante et celui qui arrose ne sont donc rien quant à eux-mêmes; Dieu qui donne l'accroissement est tout. Cependant, comme serviteurs du même Maître et occupés à la même oeuvre, ils sont un; différents dans leur service, ils tendent à un même but, et comme chacun d'eux a son travail propre, chacun recevra sa propre récompense: parole bien encourageante pour les ouvriers du Seigneur. L'un a une sphère d'action plus étendue et qui attire davantage l'attention; à l'autre est départie une oeuvre plus restreinte et moins apparente; mais l'un et l'autre recevront du Seigneur la récompense de leur travail.

(Versets 9-11). — Ces versets présentent les ouvriers eux-mêmes dans leur responsabilité comme tels, plutôt que l'édifice. Mais avant de nous occuper de ce sujet, remarquons ce qui est dit au verset 9. Il fait ressortir que Dieu est tout et que l'homme n'est qu'un instrument. Littéralement il est dit: «C'est *de Dieu* que nous sommes collaborateurs; c'est *de Dieu* que vous

êtes le labourage (ou le champ), *de Dieu l'édifice*», L'apôtre laisse ici l'image qu'il avait prise de la culture des plantes et d'un labourage pour passer à celle d'un édifice. L'édifice, ce qui se construit, ce qui s'élève sur la terre, est présenté ici en rapport avec la responsabilité des ouvriers. Par suite de leur infidélité, la maison de Dieu a été amenée à l'état de 2 Timothée 2, représenté par une grande maison. Pour la foi, la maison de Dieu existe toujours selon la pensée de Dieu au début: elle est l'habitation de Dieu par l'Esprit. Mais l'édifice que Christ bâtit lui-même ne doit pas être confondu avec ce qui est le résultat de la responsabilité de l'homme. En Matthieu 16: 18, le Seigneur dit: «JE bâtirai mon assemblée». C'est son oeuvre à Lui. En Ephésiens 2: 19-21, l'édifice *croît* pour atteindre un résultat final, sans qu'il soit fait mention d'instruments humains. En 1 Pierre 2: 4, 5, les pierres *vivantes* s'ajoutent en s'approchant du Seigneur, pour constituer une maison spirituelle sans l'instrumentalité de constructeurs humains. Mais dans le passage de 1 Corinthiens 3, que nous considérons, l'homme entre comme ouvrier pour élever l'édifice, il y entre avec sa responsabilité comme constructeur, et dès lors il n'y a plus de garantie, mais toute possibilité de manquement. Et c'est pour cela qu'il est dit: «Que chacun considère comment il édifie dessus», c'est-à-dire sur le fondement qui est Jésus Christ. Paul, comme un sage architecte, avait posé ce sûr et inébranlable fondement, selon la grâce qui lui avait été donnée, et nul n'en peut poser d'autre; il demeure intact malgré tout: *Il est posé* et nul ne peut l'ébranler (Matthieu 16).

«L'erreur grave commise par le système papiste et la doctrine courante dans les églises, est d'identifier avec l'édifice élevé par Christ ce qui se rattache à l'édifice auquel l'homme travaille sous sa responsabilité».

(Versets 12-15). — De l'édifice de Christ, il est dit: «Les portes du hadès ne prévaudront point;» mais quant à ce qui est confié à l'homme: Que chacun prenne garde comment et avec quels matériaux il édifie. L'ouvrage de chacun sera rendu manifeste au jour de Christ. Ce «jour» a toujours trait au jugement. «Il sera révélé en feu», est-il dit. Le feu du jugement éprouvera l'ouvrage, et tout ce qui n'est pas de Dieu sera consumé. Ceux qui auront édifié sur ce fondement des matières précieuses, des choses, doctrines ou personnes, que Dieu peut reconnaître comme siennes, comme répondant à sa pensée, recevront en ce jour-là une récompense. Tandis que ceux qui auront introduit des vues erronées, de fausses doctrines ou des personnes inconverties, subiront une perte, leur travail aura été vain; ils verront le résultat de leur travail consumé par le feu qui éprouvera tout. Eux-mêmes toutefois seront sauvés comme à travers ce feu, s'ils ont eu la vie de Dieu.

L'or, l'argent et les pierres précieuses peuvent représenter les caractères précieux, mais divers, des doctrines chrétiennes, De même le bois, le foin, le chaume, donnent l'idée, de doctrines qui ont plus ou moins l'apparence des vérités chrétiennes, et qui semblent offrir une résistance plus ou moins grande au feu qui finalement les consumera toutes.

En y comprenant le verset 17, nous voyons qu'il y a trois classes de personnes. D'abord les bons ouvriers qui font de bon ouvrage. Leur travail supportera l'épreuve du feu. Ensuite les mauvais ouvriers qui bâtissent avec de mauvais matériaux; leur travail sera consumé, mais eux personnellement seront sauvés. Enfin il y a — verset 17 — ceux qui corrompent le temple

de Dieu et qui seront détruits. Quelqu'un a dit: «On peut être vrai chrétien et bon ouvrier, vrai chrétien et mauvais ouvrier; puis ni chrétien, ni ouvrier, sinon hérétique». Et encore: «Il ne faut pas confondre le fait de bâtir avec du bois, du foin et du chaume, et le fait de corrompre le temple. Dans le premier cas, l'ouvrier bâtit sur le fondement, quoi que ce soit qu'il édifie, et il est sauvé, bien que la doctrine soit erronée. Mais le second cherche positivement à corrompre le temple de Dieu même par de fausses doctrines. Un chrétien peut introduire une mauvaise doctrine, mais reconnaître qu'il n'y a d'autre Sauveur que Christ; il peut enseigner la perfection dans la chair, et cela sera brûlé. Mais celui qui cherche à corrompre, introduit des erreurs mortelles, et il n'est pas chrétien... Les gnostiques étaient des corrupteurs; tels aussi sont les sociniens.» (J.N.D.)

(Versets 16, 17). — Dans ces versets, le *temple* est la chose collective, l'habitation de Dieu par l'Esprit, envisagée au point de vue de la responsabilité; tandis qu'au chapitre 6: 19, le temple est la personne même du croyant. La sainteté de Dieu ne peut admettre que son temple soit corrompu, aussi il détruira ceux qui le corrompent, jugement solennel et avertissement sérieux pour chacun. «Bien qu'il y soit introduit du bois, du foin et du chaume, ce n'en est pas moins le temple de Dieu».

(Versets 18-23). — L'apôtre semble reprendre ici le sujet de la sagesse. La vraie sagesse étant celle de Dieu, il veut que les Corinthiens se dépouillent de leurs pensées humaines même à l'égard des serviteurs de Dieu. En effet, en faisant de Paul, d'Apollos, de Céphas, des chefs d'école, ils agissaient comme les autres hommes et selon leur sagesse. Il fallait dépouiller la vaine sagesse humaine, devenir fou aux yeux du monde, afin de devenir vraiment sage de la sagesse de Dieu. En se réclamant de l'un ou de l'autre, ils rabaissaient les serviteurs de Dieu au niveau *d'hommes*, chefs de partis. En se glorifiant dans l'un ou dans l'autre, ils se plaçaient sous leur dépendance, et restaient ainsi au-dessous de leurs privilèges, car toutes choses étaient à eux, même les serviteurs tels que Paul, Apollos et Céphas, comme donnés de Christ. Ils n'étaient pas à ceux-ci et ne dépendaient pas d'eux; ils étaient à Christ. Ces serviteurs leur avaient été donnés et non eux aux serviteurs, et ils leur avaient été donnés, non pour se glorifier en eux, mais pour profiter par leur moyen. Nous sommes la propriété de Christ. Personne, ni rien d'autre, n'a des droits sur nous. Asservis à Christ, nous pouvons, sous sa dépendance, user de tout comme étant à nous. La manière de jouir de ce fait, c'est de ne nous laisser asservir par aucune des choses que Paul énumère. Etant à Christ, nous sommes au-dessus de toutes, et toutes nous appartiennent comme étant à Lui. Paul, Apollos et Céphas sont à nous comme serviteurs donnés de Christ pour nous, et nous ne leur sommes pas donnés pour qu'ils dominent sur nous ou que nous nous glorifiions en eux. Le monde entier est à nous et nous pouvons user de ce qu'il présente, mais en user pour nos besoins comme voyageurs ici-bas. Si je veux me l'approprier pour en jouir, il cesse d'être à moi, c'est moi qui suis à lui. La vie est à moi, non pour ma jouissance, mais pour la donner à Christ. La mort est à moi, non pour la redouter, car alors elle me dominerait, mais pour l'envisager comme ce qui me conduit à Christ. Les choses présentes sont à moi, et alors les peines, les difficultés et les labeurs qu'elles offrent, n'ont pas le pouvoir de me troubler. Les choses à venir sont à moi, car je suis

héritier de Dieu, cohéritier de Christ, et ainsi je régnerai avec Lui. Je n'appartiens qu'à Christ et à rien d'autre qu'à Lui dans l'avenir comme dans le présent. Quelle position glorieuse! Puissions-nous la réaliser et ne nous laisser asservir par rien. Le point culminant de cette échelle ascendante est Dieu. Nous sommes autant à Christ que Christ est à Dieu, et ainsi en Lui nous sommes à Dieu.

L'apôtre réalisait que le monde était à lui quand il disait: «Comme n'ayant rien, et possédant toutes choses» (2 Corinthiens 6: 10).

Ainsi le résumé de ces deux derniers versets, c'est que le chrétien n'a personne ni rien au-dessus de lui que Christ. Il a tout au-dessous de lui, il domine tout, et n'est dominé par rien.

Chapitre 4

Nous avons dans ce chapitre un bel et remarquable exemple de ce qu'il y avait d'affection ardente dans le coeur de l'apôtre, sans qu'il y traite aucun sujet particulier.

(Versets 1, 2). — il débute par ce qu'il était en droit de réclamer des Corinthiens et de tout homme, savoir d'être tenus, lui et ses collègues, pour des serviteurs spéciaux donnés par le Seigneur, des administrateurs des mystères de Dieu, ceux auxquels la révélation était donnée pour la communiquer (chapitre 2: 11-13). Les Corinthiens auraient dû les reconnaître comme tels. D'ailleurs ce que l'on requiert d'un administrateur, c'est qu'il soit fidèle dans ce qu'il administre. Lui, Paul, l'avait-il été?

(Versets 3-5). — Il avait conscience de sa fidélité dans son administration, et s'en remettait au Seigneur. Peu lui importait le jugement des Corinthiens ou d'autres. Mais tout en ayant une bonne conscience, il ne se croyait pas pour cela exempt de tout manquement, il ne prenait pas sa conscience comme règle pour se juger lui-même. Le Seigneur est au-dessus de la conscience, c'est pourquoi il s'en remettait à son jugement. Ainsi, au verset 5, il invite à ne pas prononcer un jugement avant le temps où tout sera mis en lumière. Ce serait un jugement d'homme, un jour d'homme. (Jour d'homme veut dire jour assigné pour un jugement et est pris pour le jugement lui-même). Mais quand le Seigneur viendra, ce sera son jour à Lui, et son propre jugement. Alors ce jour, du Seigneur mettra en lumière, fera connaître pleinement les choses cachées des ténèbres, celles que maintenant l'homme ne peut pas plus voir et discerner que quelqu'un, qui se trouve dans une obscurité profonde, ne peut discerner les objets qui l'entourent; alors les conseils, les pensées et les intentions du coeur seront manifestés. Alors aussi chacun recevra sa louange de la part de Dieu: le jugement et la louange de la part des hommes auront pris fin.

(Versets 6, 7). — L'apôtre dit qu'il a tourné ce qui précède sur lui et Apollos (chapitre 3: 4-6, 21, 22), mais c'était aussi pour poser un principe général qui visait ceux qui étaient venus au milieu des Corinthiens avec de grandes prétentions. Les Corinthiens ne devaient pas se vanter d'être pour l'un en étant contre l'autre, par exemple pour Apollos contre Paul. Car qui mettait de la différence entre l'un et l'autre, c'est-à-dire, si quelqu'un était plus ou autrement doué qu'un autre, d'où cela venait-il? Tout venait de Dieu. L'un disait: Je suis de Paul, et un

autre: Je suis d'Apollos; mais l'apôtre disait à ceux qui parlaient ainsi: «Toutes choses sont à vous, et si l'un est plus grand qu'un autre, qui a établi cette différence»? C'est ainsi que Jean disait: «Un homme ne peut rien recevoir, à moins qu'il ne lui soit donné du ciel».

(Versets 8, 9). — Si ces paroles, dans un sens, renferment une certaine ironie, elles ne sont pas moins très instructives. Sous l'influence exercée par les faux docteurs qui étaient venus parmi eux, les Corinthiens avaient de grandes prétentions. Ils étaient un peu comme ceux de Laodicée (Apocalypse 3: 17). Ils étaient rassasiés, ils étaient riches, ils régnaient, mais tout cela selon leur propre estimation. L'apôtre réprime cette prétention et leur fait honte d'être ainsi à leur aise, tandis que lui et ses compagnons souffraient. «Vous avez régné *sans nous*», dit-il. Il réfute cette pensée en disant: «Plût à Dieu que vous régnassiez, afin que nous régnassions avec vous;» c'est-à-dire, plût à Dieu que ce fût le moment de régner, car nous serions du nombre. Au contraire c'était le moment de souffrir, car les apôtres étaient produits les derniers sur la scène de ce monde et voués à la mort comme ces prisonniers que le vainqueur traînait derrière son char de triomphe. Les hommes et les anges étaient, chacun dans leur sens, les spectateurs qui contemplaient cette scène. Admirés par les anges, les apôtres étaient honnis et méprisés par les hommes.

(Versets 10-13). — Le contraste était donc complet entre la position des Corinthiens et celle des apôtres. Ceux-ci étaient estimés par les hommes comme les balayures du monde et le rebut de tous, parce qu'ils avaient accepté ce que le monde méprisait, la folie de la croix pour l'amour du Christ, la faiblesse aux yeux des hommes et leur mépris; en un mot, ils réalisaient le chemin chrétien, la mort avec Christ. Et ils éprouvaient ce que cette position comporte: ils souffraient avec constance de toutes manières; injuriés, ils bénissaient comme leur divin Maître l'avait enseigné; persécutés, ils le supportaient avec patience; calomniés, ils priaient pour ceux qui disaient du mal d'eux. Il est beau de comparer cela avec la position du Seigneur qui n'avait pas un lieu où reposer sa tête, et avec les enseignements de Jésus, en Matthieu 5 et 10. Les Corinthiens au contraire s'estimaient sages et forts, et étaient en honneur dans le monde. Ils étaient de ces chrétiens que le monde regarde comme n'étant pas excentriques dans leurs idées et avec qui l'on peut encore s'arranger. Ces chrétiens-là, par leur christianisme commode qui n'accepte pas l'opprobre de Christ, peuvent jouir de la considération du monde, et y être en honneur et estimés sages. Cet état, chez les Corinthiens, provenait sans doute de l'enseignement des faux docteurs qu'ils avaient écoutés, car l'erreur donne toujours une place à la chair, à l'homme comme tel, et cela en contraste avec la vérité, qui montre la croix de Christ comme étant la fin de l'homme et du monde pour le croyant.

(Versets 14-16). — L'apôtre donne maintenant essor aux sentiments de son cœur envers les Corinthiens. Il établit un contraste touchant entre lui, le père des Corinthiens dans la foi, et qui les chérissait comme de bien-aimés enfants, et tous ces maîtres qui les enseignaient, qui se recherchaient eux-mêmes et se glorifiaient en eux. Pouvaient-ils ces maîtres avec leurs prétentions, avoir les mêmes sentiments paternels que lui, Paul, qui les avait engendrés dans l'Évangile, par qui ils étaient devenus chrétiens? L'affection paternelle de l'apôtre s'unissait à son autorité. C'est pourquoi il avertit les Corinthiens et va bientôt leur parler avec cette

autorité. Mais en attendant, il réclame d'eux une réciprocité d'affection, des sentiments filiaux à son égard. C'est pourquoi il leur dit: «Je vous supplie donc d'être mes imitateurs». Quel accent touchant dans cette supplication de l'apôtre. Pouvaient-ils y résister?

(Verset 17). — L'envoi de Timothée était une preuve des sentiments paternels de Paul pour les Corinthiens, et en même temps de son autorité apostolique. Il pouvait envoyer son délégué pour contrecarrer l'influence de ceux qui agissaient contre lui parmi les Corinthiens. Timothée était son enfant bien-aimé, instruit par lui et fidèle dans le Seigneur; c'était sa recommandation auprès d'eux, et il devait rappeler à leur mémoire les voies de Paul en Christ, ces voies selon lesquelles il se conduisait parmi les saints, et ce qu'il enseignait partout dans les assemblées. Paul n'avait pas changé; son enseignement était partout et toujours le même.

(Versets 18, 19). — Ceux qui s'enflaient d'orgueil étaient sans doute les chefs de parti qui répandaient le bruit que Paul ne viendrait pas à Corinthe; le tout pour fortifier leur position. Mais Paul viendrait bientôt, si le Seigneur le permettait, et connaîtrait s'il y avait chez eux la puissance et pas seulement des paroles de vanterie.

(Verset 20). — A cette occasion, il dit que le royaume de Dieu n'est pas en parole, mais en puissance. La puissance ne consiste pas en facilité d'élocution, en beaux discours bien agencés pour produire de l'effet, ni en connaissances approfondies, même dans le domaine religieux. La puissance selon Dieu est le ressort produit par l'action de l'Esprit Saint, dans un homme où est libre d'agir, où aucune entrave n'est mise à son action. Sans grand effet extérieur, il y a une puissance active qui se manifeste même par la patience, l'endurance, la persévérance, à travers toutes les difficultés, pour la vérité et la cause du Seigneur.

Le royaume de Dieu est le grand domaine de toute l'administration du pouvoir de Dieu et de Christ, surtout à la suite de la rédemption, pouvoir qui aura son action effective jusqu'au moment où tout ce qui s'oppose sera subjugué et détruit. Après quoi, Christ remettra au Père les résultats et les conséquences éternelles du royaume, celui-ci n'ayant plus sa raison d'être, lorsque tous les ennemis, même la mort, auront été détruits.

Avant cela, il y aura eu une administration en grâce et en gloire pour une bénédiction terrestre sur la terre millénaire.

Actuellement le royaume est un principe moral s'imposant à toute âme qui reconnaît que Dieu a des droits sur tout ce qui se trouve sous sa dépendance. Pour le chrétien il revêt un caractère spécial. «Le royaume de Dieu», dit Paul, «est justice, et paix, et joie dans l'Esprit Saint» (Romains 14: 17). Tels sont les fruits produits dans l'âme du chrétien par cette reconnaissance des droits de Dieu. Paul prêchait le royaume de Dieu tout en rendant témoignage à l'Évangile de la grâce de Dieu (Actes des Apôtres 20: 24, 25). Il était ministre ou serviteur du royaume de Dieu, de la nouvelle alliance, de l'Évangile et de l'Assemblée.

(Verset 21). — Ici l'apôtre en appelle à son autorité, et donne le choix aux Corinthiens. Veulent-ils se soumettre à cette autorité, afin qu'il puisse continuer à agir, envers eux avec amour et dans un esprit de douceur, ou bien veulent-ils être rétifs et l'obliger à employer la verge?

Chapitre 5

(Verset 1). — Une chose bien triste, mais remarquable en même temps, c'est qu'au milieu de la corruption qui régnait dans la ville de Corinthe, il se trouvait dans l'assemblée un cas pire que tout ce qui existait chez les païens. Cela montre l'empire qu'a le mal sur un chrétien abandonné à lui-même. Un mondain, par amour-propre, peut avoir une certaine retenue dans le mal, tandis qu'un chrétien laissé à lui-même enfonce dans le mal comme du plomb dans l'eau.

(Verset 2). — Bien que les Corinthiens n'eussent pas encore les directions de l'apôtre pour agir comme assemblée contre ce mal qui se trouvait parmi eux, ils auraient dû cependant en être profondément humiliés, et avoir le front dans la poussière, afin que Dieu agit pour les délivrer d'un mal aussi horrible. Hélas! au lieu de cela, ils étaient enflés d'orgueil, se vantant de leurs dons et de leurs connaissances, et les faux docteurs qu'ils accrédaient, ne les pressaient pas de réprimer le mal.

(Versets 3-5). — L'apôtre, pénétré de l'horreur de ce péché abominable, devance les Corinthiens en s'en occupant avec l'autorité apostolique qui lui était conférée par le Seigneur. Absent de corps, mais présent au milieu d'eux, et les associant avec lui en esprit, il juge pour son propre compte, que c'est le cas de livrer un tel homme à Satan pour la destruction de la chair, afin que l'esprit soit sauvé dans la journée du Seigneur Jésus. Livrer à Satan était un acte d'autorité apostolique et non un acte d'assemblée. Celle-ci doit ôter le mal du milieu d'elle. L'apôtre a livré à Satan Hyménée et Alexandre (1 Timothée 1: 20). Ici, il juge que c'est le cas de le faire. L'a-t-il fait, puisque l'assemblée a fait son devoir en excluant le coupable? Cela est douteux.

Dans l'assemblée, en marchant avec le Seigneur, on est gardé sous sa conduite et celle de l'Esprit Saint. C'est le *dedans*, où l'on se trouve en sécurité. En *dehors*, c'est le domaine où Satan peut exercer ses droits. Mais s'il lui est permis de le faire à l'égard de quelqu'un qui est à Dieu, comme dans le cas de Job, c'est afin de mâter une chair rebelle. C'est le châtement gouvernemental infligé pour que l'on échappe à la condamnation finale qui atteindra le monde.

Une assemblée, en ôtant le méchant du milieu d'elle, ne le livre pas à Satan, mais le coupable une fois dehors se trouve, hélas! dans le domaine où Satan exerce ses droits.

Il faut aussi se rappeler que l'exclusion a deux buts: la purification de l'assemblée, et le relèvement du coupable.

(Verset 6). — Les Corinthiens n'avaient pas à se vanter, car l'assemblée tout entière était souillée par le mal qui était au milieu d'elle et qu'elle tolérait. «Un peu de levain fait lever la pâte tout entière». Le mal ne s'arrête donc pas à la personne coupable; l'assemblée en est souillée.

(Verset 7). — Il fallait donc que l'assemblée ôtât le vieux levain, le péché qui était dans son sein. Une fois purifiée du péché qui l'avait souillée, elle serait une nouvelle pâte, le mal en

ayant été exclu. Ce qui nécessitait cette purification, c'est que l'assemblée est en elle-même une chose sainte. En sa qualité d'assemblée de Dieu, appartenant à Christ et étant en Lui, l'assemblée de Corinthe était sans levain. Elle était telle comme résultat de ce que notre pâque, Christ, a été sacrifiée.

(Verset 8). — La fête des pains sans levain, qui durait sept jours, suivait la célébration de la Pâque. Durant ce temps, indiquant une période complète, il était interdit chez les Israélites d'avoir du levain dans les maisons. «C'est pourquoi», dit l'apôtre, «célébrons la fête» — celle des pains sans levain, qui pour nous figure le temps complet de notre vie ici-bas — «célébrons la fête, non avec du vieux levain» — le péché qui est vieux en effet, car il date de la chute d'Adam — «ni avec un levain de malice et de méchanceté». «Le vieux levain» est le levain de la vieille nature; le levain de malice et de méchanceté exprime plutôt l'activité du levain. Paul fait peut-être allusion ici à l'esprit qui animait les Corinthiens, même à son égard, par suite de l'influence qu'exerçaient parmi eux les faux docteurs. Enfin il ajoute: «Mais avec des pains sans levain de sincérité et de vérité». Contraste frappant avec ces dispositions qui existaient chez eux.

(Versets 9-13). — L'apôtre nous enseigne ici quelle est la conduite à tenir envers les personnes qui ont dû être ôtées du milieu de nous-mêmes, c'est-à-dire de l'assemblée. Il dit qu'on ne peut rompre d'une manière absolue avec les pécheurs, même avec les grands pécheurs de ce monde; on peut avoir affaire avec eux pour les choses de la vie. Mais si quelqu'un portant le nom de frère, a dû être exclu pour l'un des péchés mentionnés au verset 11, ou pour d'autres, on ne doit pas conserver avec celui-là les relations ordinaires de la vie, qui peuvent être obligatoires avec les mondains. On ne doit, pas même manger avec ces exclus.

Ce sont donc ceux du dedans qui tombent sous le jugement de l'assemblée. Ceux du dehors ont affaire avec le jugement de Dieu. Mais si quelqu'un du dedans peut être appelé méchant, pour avoir fait outrage d'une manière quelconque au saint nom du Seigneur Jésus, celui-là doit être ôté, du milieu de nous-mêmes, «mais bien qu'exclu de l'assemblée, il appartient néanmoins à la maison, comme un méchant enfant renvoyé du salon, appartient cependant à la famille».

Il est bon de remarquer aussi que les péchés mentionnés au verset 11, ne composent pas la liste complète des cas qui exigent le retranchement. Il n'y a pas une telle liste. Ici, il n'est question que du mal moral. Le voleur et même le meurtrier n'y sont pas nommés.

Trois points importants ressortent de l'enseignement de ce chapitre. 1° Le sentiment de profonde humiliation qui doit s'emparer de l'assemblée à la découverte d'un péché dans son sein. 2° L'action de l'assemblée pour se purifier du mal en excluant le coupable, mais en vue de son relèvement. 3° La ligne sévère de conduite à tenir à l'égard de la personne qu'on a dû exclure de l'assemblée. «Il y a des cas difficiles à juger, comme, par exemple, si un homme est «avare ou convoiteur». Mais si l'assemblée est dans un bon état spirituel, le Seigneur, dans un tel cas, amènera tout au jour. Là où se trouve une assemblée spirituelle, ce qui est faux ou

hypocrite ne peut toujours durer. Mais on ne peut pas mettre quelqu'un dehors, jusqu'à ce qu'il ait commis quelque acte d'après lequel l'on peut agir».

Chapitre 6

L'apôtre, dans ce chapitre, entre dans des détails relatifs au relâchement, des Corinthiens dans leur vie ordinaire. Ils avaient des procès devant les infidèles; ils faisaient tort à leurs frères plutôt que de supporter le tort qui leur était fait. Puis il revient à ce qui était le grand piège à Corinthe, la corruption par les convoitises de la chair.

(Versets 1-8). — Les Corinthiens agissaient aussi comme des hommes du monde dans leurs différends en matière d'intérêt. Se conduire comme morts et ressuscités avec Christ leur était bien étranger. Ils avaient des procès entre eux; triste chose déjà que d'avoir des procès, mais de plus ils les portaient devant les hommes du monde pour être jugés. Ils allaient devant les injustes, devant les incrédules, dit l'apôtre, et non devant les saints. A ce propos, Paul leur répète ces paroles qui reviennent souvent dans cette épître: «Ne savez-vous pas?» On les trouve jusqu'à six fois dans le chapitre qui nous occupe. Ils avaient été enseignés par l'apôtre; ils auraient dû savoir quelle était la pensée de Dieu à l'égard de telle ou telle chose. Et parmi les choses qu'ils ne devaient pas ignorer étaient celles-ci, savoir, que les saints accompagneront le Seigneur au jour du jugement des vivants, et que même ils assisteront, au jugement des anges comme associés à Lui. Sont-ils donc indignes ou incapables de juger dans les petites choses de la terre?

«Une chose bien digne de remarque dans le Nouveau Testament, c'est que très souvent les choses de Christ les plus élevées et les plus merveilleuses sont introduites dans les circonstances de la vie ordinaire et leur sont appliquées. Ici il est dit que les saints jugeront les anges. L'Esprit de Dieu introduit les gloires d'un autre monde et en projette la lumière directe dans les choses les plus ordinaires d'ici-bas. Nulle manière de les juger n'est semblable à celle-là. Si l'apôtre exhorte les esclaves à ne rien détourner, il présente comme motif le résumé de tout le christianisme (Tite 2: 9-14). Les Corinthiens avaient des différends et des procès entre eux: «Eh quoi», dit l'apôtre, «vous allez juger le monde, et même les anges, et vous ne sauriez juger dans les choses de cette vie!» De même, quant à la fornication, il dit: «Votre corps est le temple de Dieu, ne le souillez pas». Ce qui est si remarquable, c'est la révélation de semblables motifs introduits pour agir sur toute notre conduite journalière. La chair est là, et pour la juger, il faut appliquer ces motifs élevés.

» Les saints jugeront le monde et les anges quand Christ reviendra; dans un sens ce sera durant tout le millénium, mais d'une manière générale, quand il reviendra. Et dans le jugement du monde, les saints de l'Ancien Testament seront associés avec Christ. Dans l'Apocalypse 20: 4, nous lisons: «Je vis des trônes, et ils étaient assis dessus, et le jugement leur fut donné». Ils sont ressuscités et glorifiés, et arriveront à la perfection avec nous (Hébreux 11: 40).» (J.N.D.)

Ce coup d'oeil sur la gloire à venir montre, par contraste, combien ce qui concerne les affaires de cette vie est peu de chose. Si les Corinthiens avaient des procès entre eux, ceux qui étaient peu estimés dans l'assemblée — c'est-à-dire ceux qui avaient le moins de puissance spirituelle — valaient mieux pour juger les procès que les juges de ce monde. Il leur fait honte de ce qu'ils agissaient comme s'il n'y avait pas parmi eux un seul homme sage pour décider entre ses frères, plutôt que d'avoir recours aux incrédules.

(Verset 7). — C'était d'ailleurs un mal que d'avoir des procès entre eux. Ils auraient dû plutôt supporter des pertes, des injustices, et se laisser faire tort. Quel triste état que le leur! Ils ne manquaient d'aucun don, mais la grâce leur faisait défaut. Le Seigneur nous dit que nous ne devons pas résister au mal (Matthieu 5: 39), et que si quelqu'un veut plaider contre nous et nous ôter la tunique, il faut la lui laisser, et même au besoin lui abandonner le manteau. C'est une question de grâce. Il vaut mieux garder le caractère de Christ que de conserver son manteau.

(Verset 8). — Mais les Corinthiens, au lieu d'agir ainsi, faisaient même tort à leurs frères et commettaient des injustices à leur égard. Combien n'étaient-ils pas coupables!

(Versets 9, 10). — De nouveau l'apôtre porte leurs regards en avant vers la gloire, en leur disant que les injustes n'hériteront pas le royaume de Dieu. Ceux qui trouvent leur plaisir dans les péchés énumérés aux versets 9 et 10, ne pourraient pas participer au jugement de ces choses dans le royaume.

(Verset 11). — Quelques-uns des Corinthiens avaient été autrefois du nombre de ceux qui sont mentionnés dans les versets 9 et 10, mais maintenant, ayant cru au Seigneur, ils étaient dans un état tout nouveau. Ils avaient été lavés, sanctifiés, justifiés, au nom du Seigneur Jésus, et par l'Esprit de notre Dieu. Il y a un lavage initial dont le Seigneur parle à Pierre, en Jean 13: 10, en disant: «Celui qui a tout le corps lavé n'a besoin que de se laver les pieds, mais il est tout net». Il y a aussi une sanctification, c'est-à-dire une mise à part qui précède la justification; puis vient celle-ci qui donne la paix en vertu de l'oeuvre de Christ, «lequel a été livré pour nos fautes, et a été ressuscité pour notre justification». Ainsi justifiés, «nous avons la paix avec Dieu» (Romains 4: 25; 5: 1).

Quelqu'un a dit: Dans ce verset 11, la sanctification vient avant la justification. Il en est ainsi habituellement, lorsque les deux choses sont placées ensemble. Ainsi, en 1 Pierre 1: 2: «Elus... en sainteté de l'Esprit, pour l'aspersion du sang de Jésus Christ», L'Ecriture parle aussi très clairement d'une sanctification progressive, mais quand la sanctification et la justification sont mises ensemble, la première vient d'abord. La raison en est que si vous la mettiez la dernière, vous auriez un homme qui a un droit au ciel, mais qui n'est pas propre pour y entrer. D'un autre côté, on ne trouve jamais que le fait d'être propre pour le ciel soit en rapport avec la sanctification progressive. L'Ecriture parle souvent de celle-ci, par exemple: «Afin que nous croissions en toutes choses jusqu'à lui» (Ephésiens 4: 15); et encore: «Se purifie comme lui aussi est pur» (1 Jean 3: 3), etc. Ces passages montrent qu'il y a des progrès à faire quand l'on est chrétien; mais ils ne se rattachent pas du tout au fait de rendre propres pour le ciel. Au

contraire, nous lisons: «Rendant grâces au Père qui nous a rendus capables (ou dignes) de participer au lot des saints dans la lumière» (Colossiens 1: 12); il est question là de tous les chrétiens ensemble. Le pauvre brigand qui va droit dans le paradis était sans doute propre pour y être, sans sanctification progressive. L'Écriture est claire quant à celle-ci: c'est être transformé en la ressemblance de Christ ici-bas.» (J.N.D.)

«*Sanctifié*, c'est être mis à part pour Dieu. Un homme est mis à part pour Dieu. Il est semblable à une pierre dans une carrière, et l'Esprit de Dieu vient l'en tirer. Il est vivifié par le Saint Esprit, puis il est placé sous l'efficacité de l'oeuvre de Christ. Dans l'épître aux Hébreux, nous avons: «sanctifiés par le sang de l'alliance», cela veut dire simplement que maintenant la nouvelle alliance est introduite, car Christ est mort pour la nation, et le sang de l'alliance a été versé, et Dieu a posé le fondement sur lequel le peuple peut être placé pour entrer dans l'alliance... Mais en Pierre: «sanctifiés pour l'aspersion du sang», est par l'Esprit de Dieu; l'Esprit nous met à part pour cela. La sanctification par l'Esprit ne se trouve pas dans l'épître aux Hébreux.» (J.N.D.)

«*Vous avez été lavés*, dans le passage que nous considérons, est le développement de la vérité, l'apôtre ayant parlé de la souillure dans laquelle ils étaient auparavant. Ce lavage s'opère par l'application de la Parole à l'âme. «Vous êtes nets», dit le Seigneur, «par la parole que je vous ai dite» (Jean 15: 3).» (J.N.D.)

(Versets 12-14). — Ici se présente un autre enseignement. Pour le chrétien, il y a pleine liberté s'il s'agit des viandes, mais tout n'est pas avantageux, et il ne faut se laisser asservir par rien. Quant aux viandes et à l'estomac, Dieu les mettra à néant dans leur rapport l'un avec les autres. Il y aura une fin à tous deux: l'état présent sera détruit. Mais s'il s'agit du corps, du vase, il a une tout autre destination. Il est déjà *pour le Seigneur*, comme instrument du nouvel homme. En Romains 12: 1, l'apôtre exhorte les chrétiens à l'offrir en sacrifice vivant (en contraste avec les sacrifices de victimes que l'on tuait). Le corps est un instrument vivant offert à Dieu pour son service. Et par conséquent il ne doit servir à aucun usage impur. Si toutes choses sont permises, c'est en rapport avec la sainteté de Dieu et pour le bien des autres. Mais le Seigneur est pour le corps, et le sera jusqu'à la résurrection de celui-ci. Dieu a ressuscité le Seigneur et il nous ressuscitera par sa puissance.

Écoutons encore ces paroles d'un autre: «Par ces paroles: «Toutes choses me sont permises», mais toutes ne sont pas avantageuses», l'apôtre veut dire que pour lui, il n'y a pas différence entre elles; toutes lui sont indifférentes, mais il ne veut permettre à aucune d'avoir puissance sur lui. Du moment qu'une chose gouverne, la convoitise a puissance sur moi, même s'il ne s'agit que de quelque chose de bon à manger. Il y a dans ces passages quantité de détails rapprochés les uns des autres: les viandes sont pour l'estomac; le corps n'est pas pour la fornication, mais pour le Seigneur et le Seigneur pour le corps. Le Seigneur s'est occupé du corps aussi bien que de l'âme, bien qu'il n'ait pas encore racheté celui-là de son présent état. Le corps est donc pour le Seigneur et non pour ses propres convoitises, et le Seigneur l'a fait être le temple de l'Esprit Saint. Le corps attend la rédemption, dans ce sens qu'il attend d'être transformé pour être dans la gloire. Mon âme jouit de la liberté de la grâce; mon corps, ainsi

que toute la création, attend la liberté de la gloire. Mais le corps appartient maintenant au Seigneur, et l'Esprit Saint y habite comme dans un temple.» (J.N.D.)

(Versets 15-20). — Dans ces versets, les raisons données pour montrer que le corps mortel du racheté doit être un instrument consacré au Seigneur, présentent une gradation frappante. L'apôtre avait dit: «Le corps n'est pas pour la fornication, mais pour le Seigneur;» puis il ajoute: «Vos corps sont des membres de Christ». De là vient l'énormité du péché commis en prenant un membre de Christ pour le faire membre d'une prostituée. La grandeur de ce péché est démontrée par ce que, dans l'acte de la fornication, il y a union des deux, selon la parole que nous trouvons en Genèse 2: 24. Un membre de Christ uni à une prostituée devient une seule chair avec elle! Quelle abomination!

Au contraire, la position bénie du racheté est d'être uni au Seigneur. Ayant la vie de Christ, ayant l'Esprit de Christ, on est un avec Lui. «Dans ces paroles: «Celui qui est uni au Seigneur est un seul esprit avec lui», il y a la pensée d'autorité. C'est au *Seigneur* lui-même que l'on est uni. La personne à qui l'on est uni n'est rien moins que le Seigneur. Aussi ne pourrait-on pas dire d'une manière intelligente «membres du Seigneur», car on perdrait alors la notion de la seigneurie de Christ».

(Verset 18). — La fornication est un péché énorme en soi, comme nous l'avons vu. Le chrétien est uni au Seigneur; quelle confusion horrible, s'il s'unissait à une prostituée! Mais ce péché est encore aggravé par le fait qu'il est une dégradation du corps qui est l'ouvrage de Dieu. Le fornicateur pèche contre Dieu et contre son propre corps.

(Verset 19). — Ici vient s'ajouter une raison encore plus puissante; c'est que le corps du racheté est le temple du Saint Esprit qui est en lui, et qu'il a de Dieu. Un tel temple ne peut ni ne doit être profané. — Enfin le chrétien est la propriété de Celui qui l'a acheté, corps et âme. Un esclave ne s'appartient pas; tout ce qu'il fait, tout ce qu'il gagne, appartient à son maître. Ainsi vous n'êtes pas à vous-mêmes, «car vous avez été achetés à prix». Oui, au prix du précieux sang de Christ. Tels sont les grands motifs présentés pour nous engager à marcher dans la pureté, et pour ne faire servir nos corps que pour le Seigneur.

Quelques mots d'un autre: «Le corps est le temple du Saint Esprit qui agit sur l'âme et sur le coeur. Christ habite dans nos coeurs par la foi — mais le corps est son temple, et par conséquent on doit s'en servir selon ce qu'il est. Un temple est saint comme Celui qui y habite. Il ne comporte rien de profane, ni d'impur. Bien du mal provient de ce que l'on ne reconnaît pas cela. Le corps n'est à sa vraie place que lorsqu'il est un vase dont l'on se sert pour Dieu et en vue de Dieu. Il est un membre de Christ, parce qu'il est à Lui, une partie de Lui. Il est le temple de Dieu, parce que l'Esprit Saint y demeure. Mon corps est son temple, c'est une simple déclaration; mais j'ai l'Esprit Saint pour me guider. «Vous n'êtes point à vous-mêmes», est-il dit. Cela et le fait que mon corps est le temple du Saint Esprit sont les deux grands principes directeurs de la condition chrétienne. Pour cette double raison, nous devons glorifier Dieu dans notre corps. «Votre corps est le temple du Saint Esprit qui est en vous». Ces paroles nous montrent d'une manière très distincte la réalité de la présence de l'Esprit Saint en nous comme

Personne divine, et non comme une simple influence, ainsi que bien des personnes en parlent. — On ne doit donc pas profaner le temple de Dieu. Depuis que la rédemption a été accomplie, être le temple du Saint Esprit est le privilège des saints. Etre uni au Seigneur est une chose réelle. Si je suis uni au Seigneur, je possède toute la plénitude de Celui qui demeure en moi. Cela montre la grande différence qu'il y a entre la vie et l'union. On dit quelquefois que nous sommes unis par la foi, et aussi par la vie: ni l'un ni l'autre n'est vrai. Nous sommes unis *en* vie, mais l'union est *par* l'Esprit Saint. Les saints de l'Ancien Testament pouvaient être unis de coeur et d'esprit, mais ce n'est pas l'union des saints du Nouveau Testament. Des personnes demeurant ensemble ne constituent pas un corps. Le corps de Christ formé de membres unis à Lui par le Saint Esprit, ne pouvait pas exister avant que Christ, la Tête, fût à la droite de Dieu. Il faut avoir la Tête avant d'avoir le corps. Il y avait le Fils de Dieu sur la terre vivifiant qui il voulait, mais il n'y avait pas de corps jusqu'à ce que l'Esprit Saint eût été donné en suite de la séance de Christ à la droite de Dieu.» (J.N.D.)

(Verset 20). — La conclusion de tous les motifs donnés par l'apôtre est: «Glorifiez donc Dieu dans votre corps». C'est du corps, du vase, de l'instrument seulement qu'il a été question dans tout le passage. Il est important de le remarquer. L'addition du texte reçu: «Et dans votre esprit qui appartient à Dieu», ne peut qu'ôter à la force de l'exhortation qui est de glorifier Dieu dans l'emploi de l'instrument. Il n'y a point de similarité entre cette exhortation et le voeu de l'apôtre Paul pour les Thessaloniens (1 Thessaloniens 5: 23), où nous avons l'esprit, l'âme et le corps.

Chapitre 7

«Dans ce chapitre, l'apôtre traite du mariage et de la vérité générale qu'il convient de rester dans la position où l'on a été appelé. C'est un très beau passage relativement à la sainteté du mariage. En toutes choses nous devons agir avec Dieu».

(Versets 1-9). — Ce chapitre fait moralement suite à l'enseignement donné à la fin du chapitre 6. On avait adressé des questions à l'apôtre. On comprend qu'en apprenant que la fornication était réprouvée de Dieu, les païens convertis aient pu se demander si le mariage n'était pas aussi une chose impure (*). L'apôtre répond en maintenant l'institution divine établie pour l'homme à la création, mais il la veut dans toute son intégrité primitive: une seule femme pour un seul homme et vice versa. Le christianisme condamne absolument la polygamie. Dieu avait condescendu à l'égard de son peuple terrestre à tolérer cet usage et à donner des directions à celui qui aurait deux femmes (Deutéronome 21: 15). Mais quand le christianisme arrive, l'institution divine établie à la création est rigoureusement réclamée, telle qu'au commencement. Un païen converti uni à plus d'une femme ne pouvait occuper aucune charge dans l'assemblée (1 Timothée 3: 2, 12; Tite 1: 6). En considérant aussi ce que la Parole nous rapporte des maisons d'Abraham, de Jacob, d'Elkana, de David, de Salomon, etc., on voit que la pluralité des femmes a toujours été une cause de chagrins et de difficultés dans les familles des justes.

(*) Des sectes hérétiques l'ont prétendu (voyez 1 Timothée 4: 3).

Mais dans ce chapitre, l'apôtre, tout en maintenant l'institution du mariage dans son intégrité et comme absolument légitime, présente une chose nouvelle, un nouvel état en dehors du mariage et émanant du christianisme. Celui-ci a introduit ici-bas une vie nouvelle, une vie divine dans la puissance de l'Esprit. Et cette puissance peut maintenir un chrétien, ce qui a eu lieu pour Paul et quelques autres, au-dessus et en dehors de ce qui a trait à la nature, de sorte que ce chrétien soit consacré entièrement au Seigneur, libre de le servir sans rien qui l'embarrasse. Alors c'est la meilleure part. Si donc le célibat n'était pas prévu en principe lors de la création, maintenant c'est l'état le plus excellent; mais il faut que ce soit «un don de grâce de la part du Seigneur» (verset 7) et non une contrainte, ni un acte de propre volonté qui voudrait s'en faire un mérite devant Dieu. Il ne faut pas non plus en faire un système, une règle imposée à une certaine classe de personnes, comme l'a fait l'église romaine. En 1 Timothée 4: 3, la *défense* de se marier est présentée comme provenant d'esprits séducteurs, et des enseignements de démons. Les faits ont prouvé qu'en dehors d'un don personnel du Seigneur, cette abstinence de ce que Dieu a ordonné selon la nature, aboutit le plus souvent à des péchés positifs.

C'est pourquoi l'apôtre, tout en souhaitant que tous fussent comme lui, et disant à ceux qui ne sont pas mariés et aux veuves qu'il leur était bon de demeurer comme lui, enjoint à ceux qui ne savent pas garder la continence, de se marier, et cela à cause du danger qu'ils courraient de tomber dans le péché. «Il vaut mieux», dit-il, «se marier que de brûler». Etre préoccupé de la chose est plus nuisible à l'âme que d'être marié. Ainsi être marié est comme une sauvegarde contre le péché.

(Versets 10-17). — Une fois mariés, un lien positif est établi entre les époux: «Ils ne sont plus deux, mais une seule chair» (Marc 10: 8), de sorte que chacun des deux époux ne dispose plus de sa propre personne à son gré. C'est une chose à laquelle il est important de penser quand l'on se marie, car on pourrait ensuite se trouver dans l'épreuve et être en danger, ou de désobéir à la Parole, ou d'avoir recours à des moyens illicites pour éviter d'être chargé de famille. L'enseignement de l'apôtre est positif. Une fois le lien formé, on ne peut et on ne doit pas se frustrer l'un de l'autre (verset 5). Les versets 3 à 5 montrent donc aux époux chrétiens l'obligation sous laquelle le lien les place. — D'un autre côté, il y a ailleurs, dans la Parole, des exhortations adressées aux femmes et aux maris: Ephésiens 5; Colossiens 3 et 1 Pierre 3. Dans ce dernier chapitre, l'apôtre Pierre dit aux maris: «Pareillement, vous, maris, demeurez avec elles (c'est-à-dire vos femmes) *selon la connaissance*, comme avec un vase plus faible, c'est-à-dire féminin, leur portant honneur comme étant aussi ensemble héritiers de la grâce de la vie, afin que vos prières ne soient pas interrompues» (1 Pierre 3: 7). Ce passage s'applique sans doute à tous les détails de la vie des époux entr'eux, mais s'il s'agit de la vie conjugale, il est, pour ainsi dire, relativement aux maris, comme le régulateur de l'obligation dont parle notre chapitre 7, aux versets 2 à 5. Quelqu'un a dit: «Les maris de même doivent demeurer avec leurs femmes en les honorant — leur affection et leurs rapports étant réglés par la connaissance chrétienne, et non par aucune passion humaine — marchant avec elles comme étant héritiers ensemble de la grâce de la vie (*)».

(*) Etudes sur la Parole de Dieu.

Revenant aux versets 10 et 11, l'apôtre, se basant sur le commandement du Seigneur, enjoint à ceux qui sont mariés que la femme ne soit pas séparée de son mari et que le mari n'abandonne pas sa femme. Tel est l'ordre positif. La parenthèse du verset 11 dit par rapport à la femme: «Et si elle est séparée, qu'elle demeure sans être mariée, ou qu'elle se réconcilie avec son mari»; mais cela n'établit nullement pour elle la faculté de se séparer, elle n'en a pas le droit. Mais si, par exemple, une femme chrétienne a un mari mondain, et qu'il l'abandonne, elle doit rester tranquille dans cette position, ou bien, le cas échéant, se réconcilier avec lui.

Les versets 12 à 16 s'occupent du cas où l'un des époux a été pris par l'Evangile et non pas l'autre. Le fidèle devait-il continuer à habiter avec l'infidèle? La réponse de l'apôtre montre qu'il n'en est pas dans le christianisme comme dans le judaïsme. Un Juif qui épousait une gentile se profanait et les enfants étaient profanes ou impurs. Pour lui, la fidélité consistait à renvoyer la femme et les enfants. (Esdras 10). Dans le christianisme, système de grâce, c'est le contraire: si l'un des deux époux est encore étranger à la nouvelle vie, il est sanctifié par celui qui a la vie, et les enfants au lieu d'être impurs sont saints (en contraste avec impurs). Ils ont ainsi part aux droits ecclésiastiques du père chrétien ou de la mère chrétienne. Si l'infidèle voulait rompre le lien, le fidèle, frère ou soeur, n'y était plus assujéti; mais Dieu nous a appelés à marcher dans la paix. Puis il y a dans la vérité divine et le salut qu'elle proclame, quelque chose de contagieux; le mari ou la femme fidèle peuvent, dans la main de Dieu, être l'instrument de la conversion de l'infidèle. Il faut remarquer que ce passage n'a trait qu'à une union déjà formée quand l'Evangile lui arrive, et qu'il n'apporte aucune sanction à un mariage qu'un chrétien voudrait contracter avec un mondain.

Le verset 17 établit comme règle que chacun doit marcher comme le Seigneur le lui a départi, comme Dieu l'a appelé. L'apôtre, investi de son autorité, en ordonne ainsi dans toutes les assemblées.

Remarquons encore que la parenthèse du verset 11, n'a pas du tout rapport à un état de divorce. Ce chapitre ne renferme pas trace de la question du divorce.

Un autre point intéressant établi dans notre chapitre, c'est la distinction que fait l'apôtre entre ce qu'il ordonne comme émanant d'une révélation directe du Seigneur, et ce qu'il dit comme fruit d'une expérience personnelle provenant d'une marche sous la direction de l'Esprit Saint, mais qui n'est pas l'inspiration directe. Au verset 10, il dit: «*Non pas moi*, mais le Seigneur»; au verset 12: «*Moi*, non pas le Seigneur;» au verset 25: «Je n'ai pas d'ordre du Seigneur, mais *je donne mon opinion* comme ayant reçu miséricorde du Seigneur pour être fidèle»; au verset 40: «Mais elle (la veuve) est, à *mon avis*, plus heureuse si elle demeure ainsi: or j'estime que moi aussi j'ai l'Esprit de Dieu». Cette distinction que fait l'apôtre rehausse le prix de la révélation; elle montre que l'inspiration est plus que le fruit d'une piété exceptionnelle et de l'expérience la plus haute d'un homme dont la marche pratique serait sous la direction du Saint Esprit. Mais tout en tenant compte de cette distinction qui fait ressortir ce qu'est l'inspiration et sa valeur, il ne faudrait pas penser que les paroles de l'apôtre, lorsqu'il dit: «*Moi*, et non pas le Seigneur», n'aient pas toute leur importance pour

nous. Il est inspiré pour écrire: «Moi, et non pas le Seigneur». Ces passages font partie de l'Écriture divinement inspirée, «utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice» (2 Timothée 3: 16). Voici sur ce sujet quelques paroles d'un autre:

«Au verset 12, nous lisons: «Quant aux autres, je dis, moi, non pas le Seigneur;» et cela est très précieux, parce que les incrédules de nos jours parlent de l'inspiration comme si elle n'était que la plus haute expression de la vie intérieure. L'apôtre fait ici une différence instructive. Il dit: «Je donne mon opinion comme ayant reçu miséricorde du Seigneur pour être fidèle». «Quant aux autres je dis, moi, non pas le Seigneur», c'est-à-dire, comme homme, je vous donne le fruit de mon expérience. Ainsi l'Écriture répond à tout et répudie le système entier de ces hommes qui nient l'inspiration, en distinguant soigneusement entre les meilleures pensées de Paul et les commandements du Seigneur. Sur le sujet dont il est question dans ces versets, Paul n'a pas de commandement du Seigneur, et, il est inspiré pour nous le dire. Et cela est très précieux en soi. Nous avons son jugement spirituel, et lui-même nous dit que ce n'est pas un commandement du Seigneur. Il est inspiré pour faire cette différence. Toutes les paroles rapportées dans l'Écriture ne sont pas des paroles inspirées, car il y a des paroles du diable et celles d'hommes méchants; mais l'écrivain sacré est inspiré pour les rapporter.» (J.N.D.)

(Versets 18-24). — Chacun devait marcher comme le Seigneur le lui avait départi, chacun comme Dieu l'avait appelé. Celui qui avait été appelé étant circoncis ne devait pas mépriser les privilèges juifs, parce qu'il était maintenant chrétien. Comme aussi celui qui avait été appelé dans l'incirconcision, ne devait pas faire comme les Colossiens et les Galates et se placer sous les ordonnances de la loi. Être circoncis ou incirconcis n'est rien; l'important ce sont les commandements: la vérité, doit faire autorité pour l'âme.

Chacun doit demeurer dans la vocation où il était lorsqu'il a été appelé. Ce principe est général, bien qu'ici il s'applique particulièrement au cas de l'esclave. Mais il s'applique aussi aux occupations, à la profession que l'on suivait quand on a été appelé. Il y a des professions qui ne peuvent s'accorder avec le christianisme; il est évident que l'on ne peut continuer à les pratiquer, et qu'un chrétien ne peut pas y entrer. Il ne faut pas devenir esclave des hommes, puisque l'on a été acheté à prix par le Seigneur. C'est pourquoi si un esclave pouvait devenir libre, il faisait bien d'en profiter. Sinon il pouvait se consoler en pensant qu'il était l'affranchi du Seigneur. Mais en général le chemin est de rester tout simplement dans l'état où l'on était quand on a été appelé et d'y rester avec Dieu.

(Versets 25-40). — Quant aux personnes des deux sexes qui étaient vierges, non mariées, l'apôtre n'avait pas de commandement. S'il y avait eu un commandement, chacun serait sous l'obligation de s'y conformer. Si le commandement eût été de se marier, le célibat serait une désobéissance. Si le commandement avait été de ne pas se marier, le mariage serait une désobéissance. Aussi la Parole, dans sa sagesse, laisse-t-elle chacun libre et responsable d'avoir à faire personnellement avec Dieu. L'apôtre avait reçu miséricorde du Seigneur pour être fidèle en restant seul. Il sait par expérience que c'est la meilleure part lorsqu'on est consacré au Seigneur, mais il ne l'impose à personne. Si l'on se marie, on ne pêche pas, mais

on aura des afflictions dans la chair, et, dit-il, «moi je vous épargne». Ceux qui sont mariés sont dans l'obligation de se plaire l'un à l'autre; ceux qui ne le sont pas, s'ils sont consacrés au Seigneur, ont le coeur libre pour plaire entièrement au Seigneur. Enfin, tous ces conseils de l'apôtre n'ont pas pour but d'enlacer les saints dans des liens, mais il les donne pour leur avantage, en vue de ce qui est bienséant, et afin qu'ils puissent vaquer sans distraction au service du Seigneur. Si n'être pas marié distrait l'âme en occupant les pensées, il vaut mieux se marier, car être préoccupé du mariage lorsqu'on n'est pas dans cet état, est plus préjudiciable à la piété que tout ce qui accompagne le mariage.

En terminant, l'apôtre répète que le lien du mariage ne peut être rompu que par la mort, et que la femme veuve est libre de se remarier, pourvu que ce soit «dans le Seigneur». Au temps où l'apôtre écrivait, se marier «dans le Seigneur» ne comportait pas seulement que c'était entre chrétiens, mais les deux étaient nécessairement dans l'assemblée. Aujourd'hui les chrétiens sont dispersés dans les systèmes religieux formés par les hommes. Mais si le coeur est lié au témoignage de la vérité, de manière que ce soit le tout de la vie, on ne sacrifiera pas cette position pour s'unir à une personne, même chrétienne, mais qui se trouve dans ces systèmes.

Au dernier verset, l'apôtre dit de la veuve qu'elle est, à son avis, plus heureuse de demeurer comme elle est, et il a l'Esprit de Dieu pour donner son avis.

Chapitre 8

(Versets 1-3). — L'apôtre répond par ordre aux questions qui lui avaient été faites. Ici, il s'agit des choses sacrifiées aux idoles. Paul parle premièrement d'avoir *de la connaissance*. Les Corinthiens se vantaient de leur connaissance, et il semble qu'il leur en parle avec un peu d'ironie. La connaissance enfle si l'on s'en occupe comme d'une connaissance que l'on a, que l'on possède en soi, et qui n'est pas la connaissance de ce qui est en Dieu, laquelle rend Dieu précieux à l'âme et la garde dans l'humilité. Alors on aime Dieu, et l'on a conscience d'être connu de Lui. Si quelqu'un *pense* savoir quelque chose, il est encore ignorant de la vraie connaissance. Dans tout ce chapitre, la connaissance et l'amour sont mis en contraste: l'amour pour Dieu et l'amour pour les frères.

(Verset 4). — Ici, l'apôtre établit nettement le fait qu'une idole n'est rien dans le monde. C'est un morceau de bois ou d'une autre matière. Les prophètes de l'Ancien Testament avaient déjà parlé de la même manière, et même ironiquement, comme Elie sur le mont Carmel, au sujet de Baal (1 Rois 18); comme Esaïe, au sujet des images taillées (Esaïe 44). Paul, au 10^e chapitre de notre épître, ira plus loin en montrant que, derrière l'idole, il y avait l'activité des démons.

«Il y a deux directions distinctes quant aux idoles. Il fallait reconnaître qu'en elle-même l'idole n'est rien, et cependant qu'elle est quelque chose relativement à la conscience des hommes» (J.N.D. Notes sur 1 Corinthiens)

(Versets 5, 6). — Les païens reconnaissaient beaucoup de dieux et beaucoup de seigneurs, des êtres imaginaires. Mais les chrétiens avaient été amenés au seul Dieu vivant et vrai (1 Thessaloniens 1); le seul vrai Dieu qui a envoyé Jésus Christ (Jean 17). Il y a un seul Dieu, le Père, duquel sont toutes choses, et nous pour Lui. Il nous a acquis maintenant par Christ. Nous ne reconnaissons aussi qu'un seul Seigneur, qui est Jésus Christ, Celui par qui sont toutes choses. Il est le Créateur des mondes, et nous sommes par Lui, soit comme Créateur, soit comme Rédempteur. Citons encore ici quelques paroles d'un frère maintenant auprès du Seigneur:

«Au verset 6, l'acception différente entre les mots «Dieu» et «Seigneur» se voit clairement. Il ne s'agit pas de la nature divine comme telle, mais de la place que les Personnes divines occupent dans ce que l'on appelle l'économie de la grâce. Le Père demeure dans la simple Déité, mais le Fils est devenu un homme, et dans son humanité il a pris la place de Seigneur. Quand donc je parle spécifiquement de Dieu, je parle du Père. Mais quant à Christ, il est dit: «Tu appelleras son nom Jésus», c'est-à-dire Jéhovah Sauveur, et la place qu'il a prise actuellement comme homme est celle de Seigneur: «Dieu a fait *Seigneur* et Christ ce Jésus que vous avez crucifié». Ce n'est pas qu'il cesse d'être Jéhovah, mais il a pris la place de Seigneur, tandis que le Père demeure dans la simple Déité abstraite. Je fais cette remarque, parce qu'en Christ comme Seigneur la grâce est administrée. Auprès du Père, je suis un enfant, mais si je regarde à l'administration de la grâce, je vais au Seigneur. C'est ainsi qu'Etienne dit: «*Seigneur* Jésus, reçois mon esprit», et Ananias: «*Seigneur*, j'ai ouï parler à plusieurs de cet homme», — «Pour nous il y a un seul Dieu, le Père, et un seul Seigneur, Jésus Christ». Cela ne dit pas quelle est la nature de ce Seigneur; nous savons qu'il est à la fois Dieu et homme, mais ici nous avons la place éminente qu'il a prise, selon qu'il a dit: Toute autorité m'a été donnée dans le ciel et sur la terre.» (J.N.D.)

(Versets 7-13). — Dans ces versets, la question des choses sacrifiées aux idoles se présente comme affaire de conscience à conscience entre frères (*), et non au point de vue de ce qu'est l'idolâtrie aux yeux de Dieu. Il fallait que l'amour pour un frère pour lequel Christ était mort par amour, prédominât sur la connaissance et la liberté que l'on pouvait avoir en ne tenant aucun compte de l'idole. Sinon, l'on devenait une pierre d'achoppement pour les faibles, et ainsi l'on péchait contre eux et contre Christ qui était mort pour eux. Il valait donc mieux ne pas manger de viande plutôt que d'être une occasion de chute pour un frère. La viande ne nous recommande pas à Dieu. Ce qui importe, c'est d'avoir à coeur le bien des frères.

(*) «Souiller la conscience», au verset 7, signifie que si quelqu'un juge dans sa conscience qu'une chose est mauvaise, il doit suivre sa conscience et s'abstenir, sans quoi il la souille. Remarquez que l'on ne peut pas édifier sur la connaissance du mal. Si je pense ne devoir manger que des herbes (Romains 14), je dois me tenir à cela, ou bien ma conscience est souillée. Je dois me séparer de l'iniquité, mais je ne puis édifier sur quelque chose de négatif. (J.N.D.)

Pour nous aujourd'hui, la question de choses sacrifiées aux idoles n'a pas son application littérale, mais les principes qui sont à la base de l'enseignement de ce chapitre sont applicables à une quantité de détails dans la marche pratique des chrétiens. Au verset 6 du chapitre 18 de

Matthieu, le Seigneur montre combien c'est une chose grave d'être une occasion de chute pour un petit qui croit en Lui. Là et ailleurs dans cet évangile, les petits, les simples, ne sont pas seulement des petits enfants selon la nature, mais aussi des adultes tout simples dans leur foi.

Note relative au verset 11: «Celui qui est faible, le frère pour lequel Christ est mort, *périra* par ta connaissance». «Périr» c'est à quoi tend, pour autant qu'il est en toi, ton acte de manger, parce que tu l'induis à pécher contre sa conscience. Ce n'est pas que le Seigneur ne veuille intervenir et le sauver, mais c'est ce que tu fais. Nous trouvons ailleurs la même vérité sous d'autres formes; par exemple: «Car si vous vivez selon la chair, vous mourrez» (Romains 8: 13); cela veut dire que la mort est la fin d'une vie selon la chair. Il n'y a rien là touchant la mort éternelle ou la vie éternelle. La fin de ces choses, c'est la mort. Elle est le jugement de Dieu, et si un homme vit dans ces choses, «selon la chair», il mourra. Dieu a montré que la fin de certaines choses est la mort; si j'entraîne mon frère dans ces choses dont la fin est la mort, alors je fais périr mon frère, bien que, d'après d'autres textes, on puisse croire que Dieu ne le laissera pas.

Il est très important de ne tordre aucun texte des Ecritures pour établir une doctrine. Dieu est plus sage que nous, et il ne commet pas d'erreurs. Quelques personnes s'effraient de certains textes qui se rapportent à telle ou telle doctrine; cela prouve seulement qu'elles ne sont pas fondées dans la doctrine. En Romains 14: 15, nous lisons: «Ne détruis pas par la viande celui pour lequel Christ est mort». Détruire mon frère pour un morceau de viande! Du moment que je vois que la fin de ces choses est la mort et que j'induis mon frère à en faire une, il est clair que, pour ce qui est de moi, je détruis mon frère. Toutefois Dieu agira à son égard en dépit de moi.

Il est tout à fait vrai que si je regarde un croyant comme étant en Christ, il n'y a point de «*si*», et il ne peut y en avoir quant à sa sécurité. «Il est agréable à Dieu dans le Bien-aimé», et là il n'y a pas de «*si*». Il est «assis dans les lieux célestes en Christ», et tout est réglé. Mais ce n'est pas tout ce que Dieu a voulu à son égard. Après l'avoir racheté, il l'a placé dans le désert afin qu'il le traverse, et alors nous avons les «*si*» et les «pourvu que», comme nous lisons en Hébreux: «Si du moins nous retenons ferme», et en Colossiens: «Si du moins vous demeurez dans la foi», etc. Mais ce que nous avons en même temps tout le long du chemin, c'est la dépendance absolue de Dieu, et son infaillible fidélité. Comme je l'ai dit quelquefois — je pourrais être avec mon enfant au bord d'un précipice, et lui serait porté à courir étourdiment, et je lui dirais: «Si tu tombes, tu seras mis en pièces», mais je n'aurais pas la moindre idée de le lâcher et de le laisser tomber. Or nous sommes «gardés par la puissance de Dieu par la foi pour le salut». Cela montre que nous avons besoin d'être gardés, mais de notre côté c'est la dépendance de la puissance qui nous garde. Il ne faut pas confondre cela avec notre acceptation; mais c'est une dépendance constante de Dieu qui garde mon âme dans un bon état envers Lui.

Les avertissements qui se trouvent dans la parole de Dieu me font penser à l'amour parfait de Dieu et à sa fidélité qui me gardent. Cela me tient dans la place de dépendance qui est convenable pour moi. Ce qui cause toute la difficulté, c'est de confondre cela avec l'acceptation. Je ne pourrais pas vous dire: «Si j'allais à B.», puisque j'y suis, et telle est ma position d'absolue acceptation devant Dieu.

L'expression «qui vous affermira jusqu'à la fin» (chapitre 1: 8), prouve que nous avons besoin d'être affermis. Dieu nous place là où la manne ne manquera pas un seul matin; ainsi nous avons à vivre de toute parole qui sort de la bouche de Dieu, et nous sommes continuellement ramenés à un sentiment de dépendance qui est bien précieux. La rédemption nous introduit dans le désert, et qu'est-ce que j'y trouve? Que Dieu a pensé tout le temps à ce que mon vêtement ne s'use point et à ce que mon pied ne s'enfle pas, tandis qu'il me conduit pour m'humilier et pour m'éprouver, afin que je connaisse ce qu'il y a dans mon cœur; et ensuite «pour me faire connaître que l'homme ne vit pas de pain seulement, mais de toute parole de Dieu» (voyez aussi Deutéronome 8: 15, 16). Ce n'est pas seulement que je suis sauf en Christ — accepté en Lui — mais je suis gardé par la puissance de Dieu, en dépendance de Lui, et c'est là que nous trouvons les «si» répétés tant de fois, mais jamais en rapport avec Dieu quant à sa fidélité. C'est par rapport à moi-même que je trouve les «si» destinés à me garder dans la dépendance. Du côté du Seigneur, nous avons: «Je connais les miens et je suis connu des miens... Je connais mes brebis, et elles me suivent, et moi, je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais, et personne ne les ravira de ma main». Eh bien! la main doit être là pour me garder. La parfaite fidélité, de Dieu nous reçoit, mais alors nous sommes dépendants de cette fidélité. (J.N.D.)

Chapitre 9

(Versets 1-3). — Dans le chapitre précédent, l'apôtre établit la liberté des chrétiens; dans celui-ci il revendique la liberté du ministère. Il était douloureux pour le cœur de Paul de voir les Corinthiens, ses enfants dans la foi, mettre en doute son apostolat, sous l'influence des faux docteurs.

«Ne suis-je pas libre?» dit-il. Il l'était certes, mais comme nous le voyons à la fin du chapitre 8, il savait, par amour pour les faibles, renoncer à cette liberté, et donner ainsi un exemple à ceux qui abusaient de leur liberté et froissaient les consciences des faibles. «Ne suis pas apôtre?» Ses adversaires pouvaient, contre son apostolat, faire valoir le fait qu'il ne faisait pas partie des douze (peut-être était-ce ceux qui disaient: «Moi je suis de Céphas»), qu'il n'avait pas été avec le Seigneur sur la terre, et n'avait pas été le témoin de ses actes, ni n'avait entendu la vérité de sa bouche. A cela Paul répond: «N'ai-je pas vu Jésus, notre Seigneur?» C'était comme une condition pour être apôtre que d'avoir vu le Seigneur, d'avoir été avec Lui (Actes des Apôtres 1: 21, 22). Or Paul, en effet, n'avait pas marché avec Jésus sur la terre. Il l'avait vu cependant, mais d'une manière toute différente. Il l'avait vu glorifié, et plus d'une fois (Actes des Apôtres 9: 3, etc.; 22: 17, 18). De plus, Jésus lui-même l'avait envoyé (Actes des Apôtres 26: 17, 18). Et Dieu avait mis son sceau sur son apostolat: les Corinthiens amenés par

son moyen à la foi, en étaient la preuve: «N'êtes-vous pas», dit-il, «mon ouvrage dans le Seigneur?» Ces mots «dans le Seigneur» montrent que l'oeuvre de Paul parmi les Corinthiens s'était accomplie selon le Seigneur, dans sa communion, et non par lui-même, ni pour lui.

D'autres avaient pu être amenés à Christ par le ministère d'autres apôtres, mais quant aux Corinthiens, c'était lui, Paul, qui avait été envoyé vers eux, près desquels son travail n'avait pas été vain, encouragé qu'il avait été par le Seigneur lui-même (Actes des Apôtres 18: 9-11). Ils étaient son ouvrage, le sceau de son apostolat dans le Seigneur, la preuve que le Seigneur avait agi par lui, et c'était sa défense, son apologie auprès de ceux qui l'interrogeaient. Le mot «interrogeait» veut dire: qui m'accusent comme en jugement et me font subir un interrogatoire (*). Son apologie contre ses accusateurs, c'est qu'il a vu le Seigneur et que les Corinthiens sont son ouvrage.

(*) «Interrogent», du grec *αναχρηω*, juger, faire subir un interrogatoire.

Dans les versets 4 à 12, l'apôtre établit tous ses droits, qui sont ceux du ministère en général. Il avait le droit de manger et de boire, c'est-à-dire de vivre des dons que lui feraient les assemblées (verset 7). Il avait le droit, s'il eût été marié, de mener sa femme avec lui, comme le faisaient les autres apôtres, tels que Pierre, et les frères du Seigneur. Lui, Paul, avait renoncé à l'état du mariage, comme il le dit au chapitre 7, mais son droit ne subsistait pas moins. Il avait le droit de ne point travailler de ses mains pour subvenir à ses besoins, mais il le faisait afin de ne pas être à charge aux assemblées (Actes des Apôtres 20: 34; 18: 3; 2 Thessaloniens 3: 8, 9). Et Barnabas, son compagnon d'oeuvre autrefois et toujours au service du Seigneur, comme ces paroles le montrent, suivait la même ligne de conduite que Paul qui n'avait pas cessé de l'aimer malgré leur dissension momentanée (Actes des Apôtres 15: 39).

Pour établir et légitimer sa pensée à l'égard de ce qu'il a dit au verset 6, Paul prend des exemples tirés des moeurs et des usages des hommes. Un soldat ne va pas à la guerre à ses propres dépens; celui qui plante une vigne, en mange le fruit; celui qui paît un troupeau, mange du lait du troupeau. Mais l'apôtre ne se contente pas de ces témoignages naturels; il invoque une autorité plus élevée, celle de la loi, et pour cela il montre le sens spirituel du passage de Deutéronome 25: 4: «Tu n'emmuselleras pas le boeuf qui foule le grain». Il dit: «Est-ce des boeufs que Dieu prend soin?» Sans doute Dieu prend soin des boeufs comme de toute créature (Psaumes 104: 27, 28; Jonas 4: 11). D'autres passages de la loi le font aussi voir (Deutéronome 22: 6, 10; Lévitique 22: 27, 28); mais ces passages sont moins écrits pour les animaux sans raison que pour l'homme qui doit apprendre par là à être humain, et comme nous le voyons, ils ont une portée encore plus grande. «C'est pour nous entièrement que cela est écrit». Il y a dans la loi une portée spirituelle que l'âme enseignée de Dieu sait découvrir. Et ainsi c'est pour nous qu'il est écrit que celui qui laboure, doit labourer dans l'espérance de recueillir du fruit, et que celui qui foule le grain, doit le faire avec l'espérance d'y avoir part. Puis l'apôtre fait l'application du principe qu'il vient d'établir au droit qu'a celui qui prêche l'Evangile de profiter des biens charnels de ceux à qui il a apporté des biens spirituels (Galates 6: 6). Paul avait donc ce droit, tout comme d'autres qui en usaient, mais lui n'en veut rien faire et préfère tout souffrir, la faim et le dénuement s'il le faut, afin qu'aucun obstacle ne fût mis

à l'Evangile du Christ, c'est-à-dire pour prévenir les accusations que ses adversaires pourraient porter contre lui.

Aux versets 13 et 14, l'apôtre apporte deux nouveaux arguments à l'appui de sa thèse relative au droit du ministère. En premier lieu, il rappelle que sacrificateurs et lévites qui, sous le régime de la loi, n'avaient point de part comme les autres tribus, leur part bénie étant l'Eternel, vivaient de ce qui leur était offert, c'est-à-dire des dîmes (Nombres 18). Ensuite il cite ce que le Seigneur a ordonné, savoir que ceux qui annoncent l'Evangile, vivent de l'Evangile. «L'ouvrier est digne de sa nourriture», a dit Jésus en envoyant les douze (Matthieu 10: 10); «digne de son salaire», a-t-il répété en envoyant les soixante et dix disciples (Luc 10: 7). Puis Paul insiste de nouveau, au verset 15, sur le fait qu'il renonce à son droit, qu'il n'écrit point cela pour qu'on en use avec lui comme s'il désirait ces choses, et qu'il aimerait mieux mourir plutôt que de se voir enlever ce sujet de gloire. Il dit: «Anéantir ma gloire». Ce n'était pas sa gloire devant Dieu, mais devant les hommes, la gloire d'annoncer *gratuitement* l'Evangile, en s'imposant pour cela toutes sortes de fatigues. Et l'honneur en revenait finalement à Dieu.

(Versets 16-18). — Sa gloire n'est pas d'annoncer l'Evangile, mais de le faire gratuitement. Quant à évangéliser, le devoir lui en a été imposé par le Seigneur; une administration lui a été confiée; il est administrateur des mystères de Dieu (chapitre 4: 1). Il n'a donc pas à se glorifier de prêcher l'Evangile; malheur à lui s'il ne le fait pas, s'il méconnaît la grâce que Dieu lui a faite en l'y appelant. S'il le fait volontairement, il en a un salaire, et ce salaire est celui de rendre l'Evangile exempt de frais, en attendant un autre salaire au jour des rétributions. S'il évangélisait malgré lui, il ne ferait qu'administrer ce qui lui a été confié. En tout cela, nous voyons quel bel exemple de renoncement Paul nous donne.

(Versets 19-23). — Au lieu d'user de sa liberté pour son propre profit, Paul s'asservissait à tous, disait-il, afin de gagner le plus de gens. Bel usage de sa liberté! Libre afin de renoncer à lui-même, Dans son service, il s'accommodait aux pensées religieuses de ceux dont il s'occupait, en vue de faire pénétrer la vérité dans leurs coeurs. En prêchant, a dit quelqu'un, il s'adaptait à la capacité religieuse et à la forme des pensées des uns et des autres, afin de trouver accès pour la vérité dans les esprits, et il agissait de même dans sa manière de vivre parmi eux. «Pour les Juifs, je suis devenu comme Juif, dit-il, afin de gagner les Juifs; pour ceux qui étaient sous la loi, comme si j'étais sous la loi, n'étant pas moi-même sous la loi». Les Juifs et ceux qui sont sous la loi sont bien les mêmes hommes, mais le premier terme les désigne comme nation ayant ses moeurs et ses usages; «sous la loi» rappelle leur relation avec Dieu par le moyen de la loi. Paul leur parle donc et agit au milieu d'eux comme étant de leur nation et sous la loi, mais il a bien soin d'ajouter qu'il n'est pas sous la loi — «il est mort à la loi» (Galates 2: 19). Mais le fait que toujours il entre d'abord dans les synagogues pour prêcher Christ, la manière dont il le fait et dont son discours à Antioche de Pisidie est un exemple, nous montre comment il se faisait Juif avec les Juifs, afin de gagner les Juifs. Paul continue en disant: «Pour ceux qui étaient sans loi, comme si j'étais sans loi». C'est des païens qu'il parle, comme ne possédant point une loi divine révélée et écrite, mais près desquels on pouvait en appeler

aux oeuvres de la nature qui rendent témoignage de Dieu, et à la conscience. C'est ce que Paul fait à Lystre et à Athènes (Actes des Apôtres 14; 17). En comparant son apologie adressée aux Juifs lors de son arrestation à Jérusalem (Actes des Apôtres 22) avec son apologie devant Agrippa, Festus et les principaux officiers romains (Actes des Apôtres 26), on voit que dans la première, il rapporte aux Juifs les choses qui pouvaient avoir un effet sur leurs consciences; tandis qu'il les omet dans la seconde qui s'adresse plutôt à des gentils. Mais remarquons que comme le mot «sans loi» qu'il s'applique pourrait être mal compris, Paul se hâte d'ajouter qu'il n'est pas sans loi quant à Dieu; il est justement soumis à Christ: Christ est sa loi. Ainsi c'était dans son service, et non dans sa marche, que l'apôtre s'adaptait ainsi à chacun. Avec les faibles, il savait parler le langage qui convenait à leur faiblesse, il y condescendait sans sacrifier rien de la vérité, et renonçait à ce qui aurait pu les blesser, comme il exhorte à le faire (Romains 14; voyez aussi 1 Corinthiens 3; Hébreux 5; Philippiens 3: 15, 16). Et ce renoncement, cette condescendance, cet abandon de lui-même, c'était afin de gagner les faibles pour les affermir, les fortifier et les faire croître en Christ. En un mot, il était devenu toutes choses pour tous, faisant entièrement abnégation de lui-même, renonçant à tous ses droits, afin d'en sauver quelques-uns. Quel ardent amour des âmes, et comme Paul marchait bien sur les traces de Celui qui a renoncé à tout et qui est venu du ciel pour servir! Et il faisait tout cela à cause de l'Evangile, afin d'y avoir part lui-même, afin de jouir des résultats de la réception de l'Evangile par ceux qu'il aurait ainsi évangélisés avec dévouement.

(Versets 24-27). — Dans ce qui précède l'apôtre a montré comment par amour pour les faibles, comment pour gagner des âmes à Christ, il renonçait à ses droits et à lui-même. Dans les versets qui terminent ce chapitre, nous voyons comment il se conduisait à l'égard de lui-même, — car ce lui-même était la seule personne qu'il ne voulait pas servir (verset 27). Afin de bien rendre sa pensée, Paul se sert de deux images empruntées aux spectacles publics chez les anciens. Il le fait plus d'une fois dans ses épîtres. Il y avait des courses dans la lice et diverses sortes de combats dans l'arène. Tous couraient dans la lice, mais un seul remportait le prix. Nous chrétiens, nous avons tous un but vers lequel nous avons à courir: c'est «le prix de l'appel céleste de Dieu dans le Christ Jésus» (Philippiens 3), et nous devons courir comme si chacun de nous seul devait le remporter. C'est ce que l'apôtre fait comprendre par son exhortation. Le prix est assez grand pour que chacun de ceux qui auront atteint le but y ait sa part. «Courez donc de telle manière que vous le remportiez», dit-il. Celui qui court a un but devant lui; il y court droit; il ne porte ses regards ni à droite, ni à gauche, ni derrière lui; il a rejeté tout ce qui pouvait l'alourdir ou l'embarrasser; c'est ainsi qu'il court de manière à remporter, le prix. De fait, tous les chrétiens atteindront Christ dans la gloire, mais Paul l'atteindra comme un prix décerné à un coureur dans la lice. Lui, Paul, ne se contentait pas que le temps qui s'écoulait l'entraînât vers la gloire, mais, moralement, il courait vers ce but. «Je fais, une chose», dit-il; «oubliant les choses qui sont derrière, et tendant avec effort vers celles qui sont devant, je cours droit au but».

Celui qui combattait dans l'arène vivait de régime. Il s'abstenait, de tout ce qui aurait pu affaiblir ou rendre pesant son corps, moins léger à la course, moins fort pour le combat. Il doit

en être de même de nous moralement. «Rejetant tout fardeau et le péché qui nous enveloppe si aisément, courons» (Hébreux 12: 1). Et combien grand est le prix placé devant nous! Ceux qui couraient ou combattaient mettaient toute leur ardeur, n'épargnaient rien pour obtenir une couronne corruptible, un honneur passager, nous, nous courons et combattons pour une couronne incorruptible, pour une gloire éternelle. Avec quel zèle nous devrions nous appliquer à l'atteindre.

C'est ce que Paul faisait. Il courait, sachant bien vers quel but, et il savait sur quel adversaire devaient tomber ses coups, sans quoi il aurait battu l'air en vain. Pour poursuivre sans entraves son but glorieux, Paul mortifiait son corps et l'asservissait; la chair était l'adversaire contre lequel il dirigeait ses coups. Et il le fait comme s'il eût été en danger de tout, même d'être réprouvé. Il ne voulait pas se faire de la sûreté de son salut un oreiller pour la chair; mais il agissait comme étant en danger de tout perdre. Remarquez cependant qu'il ne dit pas: «De peur qu'après avoir cru;» mais: «De peur qu'après avoir prêché à d'autres, je ne sois moi-même réprouvé». Hélas! ce sera le cas de beaucoup de prédicateurs.

Note sur les versets 26, 27. Nous en venons à des versets qu'on a souvent peur de regarder en face. Le mot «réprouvé» trouble quelques âmes, de sorte que plusieurs ont essayé de prouver que «réprouvé» ne veut pas dire réprouvé. Je n'y vois pour moi aucune difficulté. L'apôtre suppose un cas: quelqu'un qui prêche aux autres et qui cependant périt lui-même. Paul avait une parfaite assurance quant à lui-même; mais il dit que s'il s'était borné à prêcher, il aurait eu une fausse assurance, mais s'il ne se contentait pas de battre l'air, son assurance était bien fondée.

Courir pour «recevoir» est l'idée générale qui se rapporte à la couronne incorruptible de gloire. Paul avait dans sa pensée le salut: «afin que de toutes manières j'en sauve quelques-uns». Il ne pense pas seulement à la récompense du service, mais ici il envisage tout de la manière la plus générale. L'écriture est claire: «Chacun recevra sa propre récompense selon son propre travail». «Il n'y a personne qui ait quitté maison, ou parents, ou frères, ou femme, ou enfants, pour l'amour du royaume de Dieu, qui ne reçoive beaucoup plus en ce temps-ci, et, dans le siècle qui vient, la vie éternelle». Il y a ce qui caractérise la foi du chrétien et fait de la vie éternelle la récompense. Il y a le fait de tenir son corps asservi, c'est le contraire de prêcher. Je ne suis pas seulement un prédicateur, mais quelqu'un qui vit, «de peur qu'après avoir prêché à d'autres, je ne sois moi-même réprouvé». Il faut courir selon les lois, comme un chrétien, et pas seulement prêcher. On pourrait avoir toute la profession extérieure possible et tomber dans le désert. Il faut la réalité.

Ceux qui affaiblissent la force du mot «réprouvé», le font malgré le sens du passage. Le mot ne se rapporte pas à la valeur de la prédication, car l'apôtre dit: «Je combats ainsi, non comme battant l'air, mais je mortifie mon corps et je l'asservis». — «Je combats», ce n'est pas mon service, ni ma prédication. Etre réprouvé, c'est être perdu, c'est subir «le châtement d'une destruction éternelle de devant la présence du Seigneur». Ce que Paul veut dire est qu'il n'est

pas seulement un croyant, mais qu'il vit comme un croyant, et que sans cela il peut être réprouvé tout comme un autre. Je n'ai pas le moindre doute que Dieu gardera les siens, mais si Paul avait prêché seulement, et n'avait pas eu la vie, il aurait été réprouvé. Mais il ne l'était pas, et il montre comment il vivait pour n'être pas réprouvé. Le point est que l'on doit combattre selon les lois. Or la loi de Christ est que l'on doit vivre aussi bien que parler, sans quoi craignez les conséquences. «Si vous vivez selon la chair, vous mourrez». Dieu pose des principes absolus d'où dérivent certaines conséquences, et je ne veux pas affaiblir ces principes. (J.N.D. Notes sur 1 Corinthiens 9)

Chapitre 10

Dans ce chapitre, à partir du verset 14, on entre dans le sujet relatif au *corps* de Christ sur la terre. La première partie de l'épître traite de ce qui a rapport à la *maison*, et l'on y trouve la discipline dans l'assemblée comme purification de la maison de Dieu, etc. Dans les 13 premiers versets du chapitre 10, nous avons, par l'exemple de ce qui est arrivé à Israël dans le désert et par conséquent de son état, un tableau de l'état correspondant de la chrétienté professante dans le monde. «Paul prouve par là qu'une personne peut continuer dans les observances extérieures du christianisme, et cependant être perdue».

Tout Israël était sorti d'Égypte; tous avaient eu part à des privilèges communs; tels qu'être sous la nuée comme protection; passer à travers la mer et ainsi être baptisés pour Moïse; manger la manne et boire l'eau du rocher. Mais en route il s'est opéré un triage, et la plupart tombèrent dans le désert. Voilà, en figure, l'histoire de la chrétienté; mais les avertissements sont pour tous. Seulement ce sont ceux qui ont la vie qui en profitent, et qui vont jusqu'au bout. (comparez).

(Versets 1-13). — «Baptisés pour Moïse». C'est être associés à lui dans ces choses: le passage de la mer et la protection de Dieu dans la nuée. Israël entra dans le chemin que Moïse avait frayé par l'ordre de Dieu, chemin à travers la mer, type de la mort qui délivre. Moïse était pour ainsi dire responsable de ce chemin, et les Israélites y entraient pour lui, adhérant à lui dans cette chose; ils étaient baptisés pour lui sous l'œil de Dieu dans la nuée qui avait changé de place pour les protéger, passant derrière eux pour se mettre entre eux et les Égyptiens. Nous aussi, nous sommes baptisés pour Christ, pour sa mort. Nous entrons après Lui, associés à Lui, dans ce chemin de la mort qu'il a frayé pour nous, de la mort qui nous délivre.

Dans les versets 3 et 4, l'apôtre parle de la manne et de l'eau du rocher, mais les envisage comme des types en parlant de viande spirituelle et de breuvage spirituel. La manne était le type du pain de vie, Jésus, descendu du ciel, et l'eau du rocher, de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croyaient après que Christ eut été glorifié (voyez Jean 6; 7). Mais l'apôtre en parlant de cette nourriture et de ce breuvage veut faire ressortir les grands privilèges qui étaient la part du peuple sorti d'Égypte. Il y a de même pour la chrétienté des privilèges correspondants: le baptême et la cène. Mais si l'apôtre y fait allusion, ce n'est que d'une manière éloignée. «Le rocher était le Christ», et ce rocher les suivait. Nous voyons par ces paroles, comme bien d'autres passages le disent, que Jéhovah, l'Éternel, le Dieu d'Israël, qui

suivait et protégeait le peuple, n'était autre que la Parole éternelle, Celui qui a marché sur la terre comme l'humble Jésus de Nazareth.

Le verset 5 nous fait voir qu'un triage s'est opéré en route. *Tous* avaient eu part aux mêmes privilèges. L'apôtre répète cinq fois ce mot tous; il appuie sur ce fait que tous avaient reçu de l'Eternel les mêmes bienfaits. Mais il ajoute: «la plupart tombèrent dans le désert». Quel contraste entre ce mot «la plupart» et «tous!» Et surtout quand on pense que Caleb et Josué furent les seuls de tous ceux qui sortirent d'Egypte, qui ne tombèrent pas. «Dieu n'a pas pris plaisir en la plupart d'entre eux»; pourquoi? La longue énumération de leurs péchés l'explique. Mais il en sera de même de la chrétienté.

(Versets 6-10). — «Afin que nous ne convoitions pas des choses mauvaises, comme ceux-là aussi ont convoité». Cela n'a pas trait à quelque fait spécial de l'histoire d'Israël, mais exprime plutôt la tendance générale du cœur chez ce peuple, la convoitise, de laquelle découlent les faits ensuite énumérés: ils furent idolâtres, ils commirent la fornication, ils tentèrent le Christ, ils murmurèrent. Le jugement de Dieu s'exerça en châtiment et ils disparurent de la scène. Ce n'est pas ce que fit le peuple, leurs mauvaises actions, qui sont les types pour nous, mais c'est ce qui leur arriva comme jugement.

Lors de l'idolâtrie du veau d'or, Exode 32, il y avait une certaine apparence d'un culte offert à l'Eternel. Aaron ayant fait le veau et bâti un autel devant lui, cria: «Demain une fête à l'Eternel». Et ils offrirent des holocaustes et des sacrifices de prospérités, puis «le peuple s'assit pour manger et pour boire, et ils se levèrent pour se divertir». Il est remarquable de voir que l'apôtre se borne à cette citation. C'est qu'elle s'appliquait tout spécialement à la position des Corinthiens. Sous prétexte de liberté, ils prenaient part aux fêtes païennes qui suivaient les sacrifices offerts aux idoles (chapitre 8), et ces repas étaient accompagnés de jeux et de danses, auxquels un chrétien ne pouvait participer sans se souiller. L'avertissement était donc bien à propos.

Le verset 8 met en garde contre la fornication. C'était encore là un danger auquel ils étaient particulièrement exposés. On sait la corruption et l'immoralité qui régnaient à Corinthe. L'apôtre en disant: «Ne commettons pas la fornication, comme quelques-uns ont commis la fornication», rappelle ce qui est rapporté en Nombres 25: «Le peuple commença à commettre fornication avec les filles de Moab». Là il n'y avait plus rien qui eût même l'apparence d'imiter un sacrifice à l'Eternel. Les filles de Moab «invitèrent les Israélites aux sacrifices de leurs dieux, et le peuple mangea et se prosterna devant leurs dieux. Et Israël s'attacha à Baal-Péor». Le châtiment de l'Eternel fut que vingt-quatre mille hommes en tout moururent de la plaie. Le verset 8 de notre chapitre dit qu'il en est tombé en *un seul jour*, vingt-trois mille. C'est le nombre de ceux qui sont tombés le même jour. Mais les chefs du peuple étaient morts avant ce jour (Nombres 25: 4, 5). Ainsi il n'y a pas de contradiction comme on le prétend entre Nombres 25 et 1 Corinthiens 10.

(Versets 9, 10). — Ils tentèrent le Christ. Comme nous l'avons fait remarquer, Jéhovah, qui les suivait, était le Christ. Ici l'apôtre fait allusion au chapitre 21 des Nombres. Le châtiment

fut qu'ils périrent par les serpents. Tenter Dieu, c'est vouloir éprouver sa puissance et sa bonté en demandant des preuves matérielles (voyez Exode 17: 7). C'est être incrédule et mettre en doute sa fidélité, et par conséquent être mécontent de Dieu et se décourager. C'est ce que fit le peuple. Puis ils murmurèrent et le destructeur les fit périr. Leurs murmures furent fréquents dans leur marche à travers le désert, mais ce fut surtout après le châtement qui tomba sur Coré, Dathan et Abiram, et qui nous est rapporté au chapitre 16 des Nombres. Le châtement fut la mort de quatorze mille sept cents d'entre eux, outre ceux qui moururent dans l'affaire de Coré. Là, le peuple murmura contre le gouvernement de Dieu qui avait frappé les coupables.

Paul nous dit au verset 11, que toutes ces choses arrivaient aux Israélites comme types, et qu'elles ont été écrites pour nous servir d'avertissement, à nous que les fins des siècles ont atteints. Les fins des siècles, c'est le terme de l'histoire de la responsabilité du premier homme, histoire qui trouve sa fin dans la mort de Christ (comparez Hébreux 9: 26).

Comme conclusion sérieuse, l'apôtre, au verset 12, ajoute: «Ainsi, que celui qui *croit être debout*, prenne garde qu'il ne tombe». C'est celui qui se préoccupe de ce qu'il est debout qui est en danger. Littéralement, Israël sorti d'Egypte pouvait se croire debout. Aujourd'hui, la chrétienté peut se croire debout. Israël est tombé dans le désert, et de même la chrétienté professante, sans vie, ne restera pas debout, elle sera coupée (Romains 11: 22). Mais chacun de nous doit mettre à profit cette exhortation. Se glorifier de ses privilèges, de la connaissance que l'on a, et peut-être en secret, des progrès que l'on a faits, est un danger; c'est ce qui amène les chutes.

Le verset 13 contient un grand encouragement et une précieuse promesse. Les tentations qui surviennent ne sont pas des tentations surhumaines; elles ne sont pas au-dessus de ce qu'un homme peut supporter. Dieu est bon et fidèle; il ne permettra pas que la tentation aille au delà de nos forces. Puis, pour que nous puissions supporter l'épreuve, l'apôtre nous dit que Dieu, la source de toute force, *fera* lui-même l'issue, nous en fera sortir dans sa miséricorde.

(Verset 14). — Ici, nous avons l'idolâtrie dans le vrai sens du mot, ce qui est une abomination aux yeux de Dieu. Tous les avertissements qui précèdent se résument en celui-là, car c'était le danger auquel les Corinthiens étaient le plus exposés et qu'ils devaient surtout fuir. Les hommes, sous l'impulsion du diable, ont sciemment abandonné le Créateur connu par ses ouvrages, et se sont fait des divinités à leur portée, selon leur imagination, et en rapport avec leurs passions. C'est ce que rappelle l'apôtre, dans la seconde partie du premier chapitre de l'épître aux Romains.

On comprend, d'après cela, l'importance de l'exhortation de l'apôtre: «C'est pourquoi, bien-aimés, fuyez l'idolâtrie». Il enseigne plus bas que si ce qui est sacrifié à une idole n'est rien en soi-même, et que si une idole n'est rien en elle-même, sinon un morceau de bois ou de pierre, cependant, derrière l'idole, il y a un démon, de sorte qu'à ce point de vue, les choses que les nations sacrifient, elles les sacrifient à des démons (verset 20). Voilà l'énormité du crime d'idolâtrie aux yeux de Dieu.

Pour arriver à montrer que si — étant averti — on mangeait des choses sacrifiées aux idoles, on avait communion avec les démons (versets 19-21), l'apôtre prend pour exemples de communion, la cène, au verset 16, et les sacrifices en Israël, au verset 18 (le verset 17 est une parenthèse et comme une révélation à part).

Cet important passage tout entier est comme une grande leçon de communion. Le fait que la cène et les sacrifices en Israël sont pris comme exemples de communion, explique pourquoi l'apôtre les présente sous forme d'interrogation; puis dans l'application faite aux choses sacrifiées aux démons, il parle en affirmant.

Le but de l'apôtre, au verset 16, n'est pas d'expliquer ce qu'est la cène. Mais la Parole, abondante en richesses d'enseignements, nous en donne ici plusieurs, d'abord dans le motif qui porte l'apôtre à intervertir l'ordre de l'institution de la cène, en parlant de la coupe avant de parler du pain. La coupe est la communion du précieux sang du Christ, versé pour nous sur la croix. Or l'application de ce sang était la première chose nécessaire pour nous purifier de la souillure de nos péchés. Il fallait cette purification pour que nous pussions devenir membres du corps de Christ. Quant au pain de la cène, nommé ici après la coupe, ce pain que nous rompons, est la communion du corps de notre précieux Sauveur souffrant et mourant pour nous sur la croix, ce corps donné et offert pour nous, et duquel est sorti le sang précieux qui nous purifie de tout péché. Nous avons part à tous les bénéfices de ce sacrifice parfait de Christ. Le seul pain de la cène est donc la communion de ce seul corps du seul Sauveur souffrant et mourant sur la croix pour nous.

(Verset 17). — Dans ce verset — qui est comme à part, tout en se liant avec la fin du verset 16 — l'apôtre introduit, relativement à la cène et au pain qui est rompu, un nouvel enseignement. Il y attache une signification que ne connaissent pas les premiers frères à Jérusalem, lorsqu'ils rompaient le pain (Actes des Apôtres 2), parce que ce n'était pas encore révélé. Le verset 16 nous montre la cène dans ce qu'elle est du Seigneur à nous; le verset 17 nous fait connaître ce qu'elle est *entre nous*, par le fait que tous les rachetés forment ensemble le corps de Christ sur la terre. Or le seul pain de la cène qui représente le seul corps du Sauveur sur la croix, représente en même temps, dans son unité, le seul corps mystique de Christ sur la terre, composé de tous les croyants unis à Lui par le seul et même Esprit. Ainsi, la fraction ensemble du seul et même pain qui est la communion du corps du Christ sur la croix, est en même temps l'expression du fait que tous les rachetés ensemble forment un seul corps. Le seul pain de la cène représente donc, d'un côté, le seul corps du Sauveur sur la croix, et, de l'autre, le seul corps de tous les rachetés ensemble. Voilà pourquoi le texte dit: «Car nous qui sommes plusieurs (tous les membres du corps), sommes *un seul pain*, un seul corps (il n'y a pas plus deux corps de Christ sur la terre que deux pains de la cène), car nous participons tous (tous les membres du corps) à un seul et même pain».

Il résulte de ce fait important que tous ceux qui participent ensemble à la cène du Seigneur sont solidaires les uns des autres comme faisant corps ensemble dans la fraction du pain. C'est ce qui détermine avec qui l'on peut et l'on doit rompre le pain. De ce principe ressort nécessairement le fait que tous ceux qui participent ensemble à la cène à une table

quelconque, sont solidaires ensemble de tout ce qui caractérise cette table, et sont chacun responsables, sciemment ou non, de tout ce qui se rattache au terrain sur lequel cette table est dressée.

Or quel est le terrain sur lequel une table doit être dressée pour la cène, pour être la Table du Seigneur? Notre verset 17 nous le dit: c'est le terrain de l'unité du corps de Christ. Une telle table est donc pour tous les membres du corps de Christ, pourvu qu'ils se trouvent individuellement dans les conditions requises par le Seigneur pour y participer. Une assemblée de Dieu est responsable de maintenir les droits du Seigneur (*) sur sa propre table.

(*) Il faut remarquer l'expression «la table du Seigneur», et non «la table de Christ». Le Seigneur est Celui qui est au-dessus de moi. Je ne sais pas que Christ soit jamais appelé Seigneur de l'Assemblée. Il est le Seigneur de l'individu, non de l'Assemblée. Mais il est Seigneur *dans* l'Assemblée, et chaque chrétien reconnaît ce titre et cette autorité de Seigneur. (Notes sur 1 Corinthiens J.N.D.)

Il n'y a nécessairement *qu'une* Table du Seigneur, bien qu'elle puisse être dressée en différents lieux. Toute table dressée pour la cène en dehors du principe de l'unité du corps, selon notre verset 17, est une table de l'homme (*). Pour juger du terrain sur lequel une telle table repose, il faut remonter à l'origine de son érection. Elle provient ou d'un schisme, fruit de quelques fausses doctrines, ou d'un esprit d'indépendance, ou d'une organisation humaine. Mais comme nous l'avons vu, tous ceux qui sont en communion à une telle table, sont solidaires et responsables, le sachant ou non, du mal quel qu'il soit, qui s'y rattache. Il s'ensuit qu'une personne qui se trouve à cette table ne peut être reçue à la Table du Seigneur, en qualité de membre du corps de Christ, qu'en se purifiant personnellement du mal qui se rattache à la table à laquelle elle a participé jusqu'alors. Autrement l'assemblée de Dieu qui recevrait cette personne sans autre, se trouverait accepter le mal qui se rattache à la dite table et se solidariserait avec lui. D'un autre côté, une personne participant à une table qui n'est pas celle du Seigneur, ne peut dans aucun cas être admise à la Table du Seigneur pour retourner ensuite à la sienne propre. L'assemblée de Dieu qui recevrait temporairement cette personne, sanctionnerait par là la table à laquelle elle continuerait de se rattacher (**). — Il y a donc d'un côté le fait d'être membre du corps de Christ, et par là d'avoir place à la Table du Seigneur, et d'un autre côté, les conditions scripturaires voulues pour que l'on ait droit à prendre cette place à la gloire de Dieu, et c'est bien «se recevoir les uns les autres à la gloire de Dieu» (Romains 15: 7).

(*) Ce serait une monstruosité de dire que c'est une table des démons. Ce dernier terme ne s'applique qu'à l'idolâtrie.

(**) Quelques extraits de la correspondance de J.N.D. seront ici à leur place. «La réunion pour la fraction du pain est *en principe* le rassemblement ensemble de tous les chrétiens dans l'unité du corps de Christ. Chaque chrétien, par conséquent, a droit d'y participer. Mais en même temps, dans l'état présent de la chrétienté, nous sommes appelés à maintenir scrupuleusement, avec fidélité et zèle, la sainteté de la table du Seigneur (2 Timothée 11: 22). Or l'assemblée n'est en aucune manière une réunion volontaire de chrétiens qui ont choisi l'assemblée, car dans ce cas, ce serait une secte. *C'est, pour autant que la chose est possible maintenant, le rassemblement de tous les membres du corps de Christ.* Nous devons avoir une preuve suffisante que ceux qui désirent y participer sont de vrais chrétiens, et que leur marche est morale, chrétienne. Or, s'ils se réunissent habituellement avec ceux qui nient les vérités du christianisme, ils sont souillés, et il en est de même s'ils se réunissent là où

l'immoralité est tolérée. — La différence de vues ecclésiastiques n'est pas une raison suffisante pour exclure une âme. Mais si quelqu'un voulait être un jour avec les frères, et un autre jour avec les sectes, je ne pourrais pas le permettre, et je ne recevrais pas une telle personne; car, au lieu d'user de la liberté qui lui appartient pour jouir de la communion spirituelle des enfants de Dieu, elle aurait la prétention de changer l'ordre de la maison de Dieu et de perpétuer la division des chrétiens.

»Le principe de rassemblement est l'unité du corps, de sorte qu'une personne connue comme chrétienne est libre de venir [à la Table]; seulement la personne qui l'introduit doit avoir la confiance de l'assemblée quant à sa compétence pour juger la personne qu'elle introduit. Le relâchement prévaut tellement maintenant parmi les dénominations qu'il faut beaucoup de soin; mais je maintiens que tout chrétien connu a le même titre que moi; quant à être membre d'une assemblée, c'est une chose que je rejette absolument. Mais je n'accepte pas qu'une personne aille et vienne à sa fantaisie. Elle peut pécher ou marcher dans le désordre, or une personne qui rompt le pain est par là sujette à la discipline de la maison de Dieu, si cela est nécessaire, tout comme si elle venait constamment. Je ne puis non plus accepter aucune condition de ceux qui désirent rompre le pain, comme s'ils étaient libres d'aller n'importe où; l'assemblée doit suivre la parole de Dieu, et ne peut être liée par aucune condition. Et je n'en impose aucune, parce que comme l'assemblée est liée par la Parole et ne peut en accepter, ainsi la personne est sujette à la discipline de l'assemblée selon la Parole. Je n'ai jamais changé du tout mes vues. La pratique est plus difficile à cause du relâchement croissant en doctrine et en pratique de tout ce qui nous entoure. Mais si une assemblée refusait une personne connue pour être chrétienne et sans reproche dans sa vie, et cela parce qu'elle n'est pas de l'assemblée, je ne pourrais y donner mon assentiment. Je ne reconnais d'autres membres que ceux de Christ. Une assemblée composée comme telle de ses membres est une secte. Mais la personne qui introduit quelqu'un est responsable vis-à-vis de l'assemblée et doit la mentionner, car c'est finalement l'assemblée qui est responsable».

(Versets 18-22). — Ainsi que nous l'avons déjà vu, de même que la cène (verset 16) est la communion du corps et du sang du Christ, et que ceux qui mangeaient des sacrifices en Israël (verset 18) avaient communion avec l'autel, ainsi ceux qui mangeaient des choses sacrifiées aux idoles avaient communion avec les démons. De là l'injonction de l'apôtre: «Je ne veux pas que vous ayez communion avec les démons». C'est une impossibilité d'associer la coupe du Seigneur et la Table du Seigneur avec la coupe et la table des démons. Celles-ci sont l'idolâtrie qui met le diable à la place de Dieu comme divinité. «Vouloir manger à la Table du Seigneur et à la table des démons, ç'aurait été dire au Seigneur: Je puis manger avec un démon, et manger avec toi». Or cela serait provoquer le Seigneur à la jalousie; comment pourrait-il partager avec un démon? Il ne donnera pas sa gloire à un autre, et ne permettra pas un autre Dieu devant sa face. Pourrions-nous supporter le poids de son indignation. Remarquons que, dans tout ce passage, c'est «le Seigneur», celui qui a autorité sur nous et sur sa Table.

(Versets 23, 24). — Toutes choses sont permises en reconnaissant que «la terre est au Seigneur et tout ce qu'elle contient», et comme l'apôtre le rappelle à Timothée: «Toute créature de Dieu est bonne, et il n'y en a aucune qui soit à rejeter, étant prise avec actions de grâces» (1 Timothée 4: 5). Mais si, de cette manière, toutes choses sont permises, toutes n'édifient pas et ne sont pas avantageuses aux autres. Tout en vivant dans la liberté que donne la connaissance, les Corinthiens avaient, à rechercher l'intérêt d'autrui, comme le montrent les versets 9 à 13 du chapitre 8. C'est un principe général qui s'étend à tout. Sans cela, en usant de son droit et de sa liberté sans avoir égard aux autres, on agirait souvent en égoïste. Au milieu de la chrétienté où nous vivons, nous ne sommes pas exposés à scandaliser en

mangeant ce qui a été sacrifié à des idoles, mais nous avons à nous abstenir de tout ce qui n'est pas édifiant et avantageux pour d'autres, lors même que devant Dieu nous serions libres de le faire.

(Versets 25-27). — On pouvait manger de tout ce qui se vendait à la boucherie, où peut-être il y avait des viandes provenant de sacrifices offerts aux idoles, mais sans s'enquérir de rien à cause de la conscience. La raison de cette liberté est donnée au verset 26: «Car la terre appartient au Seigneur et tout ce qu'elle contient». De même, si un fidèle pensait pouvoir accepter une invitation chez un incrédule, il lui était loisible de manger de tout ce qui lui était présenté, sans s'enquérir de rien, sans demander si, oui ou non, c'étaient des viandes sacrifiées aux idoles, et cela à cause de la conscience, celle du croyant qui était libre. L'apôtre ne défendait donc pas d'accepter une telle invitation, mais vu que dans ces repas chez les païens il se passait souvent des choses peu convenables, il ajoute: «et que vous vouliez aller», comme pour engager à réfléchir avant d'accepter. Ainsi pour nous; avant de «vouloir aller», chez un mondain qui nous invite, réfléchissons, et nous ferons bien aussi de considérer ce qui est dit en Proverbes 23: 6-8.

On a voulu trouver au verset 25, une autorisation à manger du sang, sous le prétexte que la défense est une ordonnance de la loi mosaïque. Or Dieu a clairement indiqué à *l'homme*, non seulement à son peuple terrestre, ce qui devait lui servir de nourriture. Avant la chute: «Toute semence et tout fruit d'arbre» (Genèse 1: 29). Après la chute, est ajoutée «l'herbe des champs» (3: 18). Après le déluge, lorsqu'un monde nouveau recommence, Dieu donne de plus à l'homme la chair pour nourriture: «Tout ce qui se meut et qui est vivant vous sera pour nourriture; comme l'herbe verte, je vous donne tout. Seulement vous ne mangerez pas la chair avec sa vie, c'est-à-dire son sang, etc.» (9: 3, etc.). On ne voit nulle part que Dieu ait modifié ou abrogé cette ordonnance pour les descendants de Noé. Au contraire, elle est renouvelée aux enfants d'Israël (Lévitique 3: 17; 7: 26; 17: 12-14; Deutéronome 12: 16-23; 15: 23). Plus tard, lorsque l'Eglise a pris de l'extension chez les païens, et que des docteurs juifs veulent les placer sous les ordonnances de Moïse, l'Esprit Saint, au 15e chapitre des Actes, maintient la défense faite à Noé, en les libérant de tout le système judaïque. Dieu ayant indiqué et donné à l'homme tout ce qui doit lui servir de nourriture, il doit la prendre avec actions de grâces. Or le sang ne lui a jamais été donné, il ne peut donc être pris avec actions de grâces, ni mangé pour la gloire de Dieu (*).

(*) Les commandements donnés dans les Actes de s'abstenir du sang, des choses sacrifiées aux idoles, et de la fornication, sont obligatoires pour tout chrétien maintenant. Elles ne datent pas de la loi, mais de Noé et de l'ordre établi de Dieu au commencement. Ces trois choses sont spéciales: l'une est la vie et appartient à Dieu; puis les idoles sont l'abandon complet du vrai Dieu, et la fornication est l'abandon de la pureté de l'homme. Ce sont les trois choses qui expriment les principaux éléments des relations de l'homme avec Dieu dans les choses de la nature; l'expression de l'homme comme appartenant à Dieu et non à ses propres convoitises. (Notes sur 1 Corinthiens J.N.D.)

(Versets 28-30). — Si quelqu'un avertissait un fidèle qu'une chose avait été sacrifiée aux idoles, il ne fallait pas en manger, à cause de la conscience, de l'autre qui tenait l'idole pour quelque chose. Le fidèle a bien la liberté de manger, mais cette liberté ne doit pas être jugée

par la conscience d'autrui. Il ne veut pas être blâmé pour une chose dont il a cependant la liberté d'user avec actions de grâces. Il s'abstiendra donc par amour pour son frère faible, mais quant à lui sa liberté subsiste.

(Verset 31). — Un principe bien simple et bien élevé doit diriger le fidèle en toutes choses, c'est que tout se fasse pour la gloire de Dieu, comme l'apôtre le dit en Colossiens 3: 17: «Et quelque chose que vous fassiez, en parole ou en oeuvre, faites tout au nom du Seigneur Jésus, rendant grâces par lui à Dieu le Père». C'est la gloire de Dieu que nous devons avoir pour règle, afin de décider si telle ou telle chose peut se faire; la question n'est pas seulement de savoir si la chose à faire est bonne ou mauvaise en elle-même, mais est-elle à la gloire de Dieu? C'est une chose mauvaise de trahir sa patrie, cependant, dans le cas de Rahab, c'était pour la gloire de Dieu. C'est encore plus mal de tuer son fils, mais pour la gloire de Dieu, Abraham leva sa main pour le faire (*). Les exemples sont nombreux dans la vie du Seigneur notre parfait modèle; du reste, sa vie entière était pour la gloire de Dieu. Il ne respirait que pour cela. C'est en vivant dans la proximité de Dieu que nous serons capables de discerner en toutes circonstances ce qui est à sa gloire.

(*) Il faut être toujours gardé dans la soumission à la Parole dans ce que nous avons à faire, car bien des fanatiques ont cru agir pour la gloire de Dieu, alors qu'ils ne suivaient que leur propre esprit, et ainsi ont commis des actes coupables. (*Note du Réd.*)

(Verset 32). — Le moyen de ne devenir une cause de scandale pour personne, c'est d'être conséquent avec les principes que l'on professe. Le monde sait comment nous devons marcher; si même il hait ceux qui ne courent pas dans le même chemin que lui, il sait voir nos inconséquences, et celles-ci, hélas! sont une cause d'achoppement aussi pour des âmes que Satan retient en les leur faisant voir. Il ne faut être une cause d'achoppement pour personne, dit l'apôtre, ni aux Juifs, ni aux Grecs, ni à l'assemblée de Dieu, les trois classes d'hommes qui se trouvaient alors à Corinthe. Comme chrétien, Paul avait la liberté de faire des choses qui auraient scandalisé des Juifs, d'autres qui auraient scandalisé les Grecs, et même des croyants faibles, mais il s'en abstenait, parce qu'il recherchait la gloire de Dieu et les intérêts d'autrui.

(Verset 33). — Paul complaisait ainsi à tous en toutes choses — dans les limites de la vérité — ne recherchant pas son avantage propre, mais celui du grand nombre, afin qu'ils fussent sauvés. Il était mû par cet amour du Christ, qui, dans une abnégation parfaite, avait été entièrement dévoué au bien des autres et à la gloire de Dieu. Ce Modèle parfait était toujours devant ses yeux; aussi peut-il dire, au verset 1 du chapitre 11: «Soyez mes imitateurs, comme moi aussi je le suis de Christ».

Il est important de comprendre que tous les détails de notre vie sont liés aux grands principes divins et en découlent. Il s'ensuit que tous ces détails ont leur importance, comme nous le verrons au commencement du chapitre suivant, où, pour régler la question de la coiffure de la femme, l'Esprit de Dieu remonte à l'ordre divin établi à la création, et fait intervenir les anges.

Chapitre 11

Comme nous l'avons déjà vu, nous avons ici un exemple de l'introduction, par l'apôtre, des plus hautes vérités dans des sujets de la vie ordinaire. Pour arriver à déclarer ce qui est convenable pour l'homme et pour la femme — les deux sexes en contraste — d'avoir la tête couverte ou non, l'apôtre, au verset 3, établit d'abord tout l'ordre divin, ou, pour ainsi dire, l'ordre hiérarchique, tel qu'il est donné de Dieu. La ligne de subordination ayant Dieu pour point de départ, descend dans l'ordre suivant: Dieu, Christ, l'homme, la femme. Le Christ, homme, a Dieu pour Chef; l'homme, le sexe masculin, a pour Chef Christ; la femme, le sexe féminin, a pour chef l'homme. Cela ne veut pas dire qu'en dehors de cet ordre de rang, la femme ne soit pas sous l'autorité de Christ; mais si l'on déroge à l'ordre établi de Dieu, c'est la confusion. Si dans l'Eglise sur la terre un homme usurpe la place de Christ, on considère la chose comme une énormité; eh bien, si une femme prêche ou prie en public, elle usurpe la place de l'homme, et devant Dieu, c'est le même genre d'énormité: c'est une insulte faite à l'ordre divin établi à la création. L'apôtre exprime d'une manière formelle, dans le chapitre 14 de notre épître (verset 34) et dans 1 Timothée 2: 11, 12, quelle est la place de silence et de réserve que les femmes doivent garder. Dans le dernier passage cité, il donne la raison de sa défense.

«Je n'accepte pas qu'une femme aille évangéliser. Je n'ai jamais vu une femme se mêler d'enseigner, ou entrer dans des questions d'assemblée, sans qu'il en soit résulté du mal pour elle-même et pour d'autres. Si une femme se met à enseigner avec une réunion de personnes devant elle, elle sort tout à fait de sa place. L'Ecriture nous parle de Tryphène et de Tryphose et aussi de Persis la bien-aimée, qui travaillaient dans le Seigneur, chacune dans sa propre place de service, et nous voyons dans les évangiles que tout honneur y est rendu aux femmes; mais jamais le Seigneur n'a envoyé une femme pour prêcher, comme aussi nous ne voyons pas qu'un homme soit venu oindre Christ pour sa sépulture... Des femmes peuvent être employées, comme Marie de Magdala que le Seigneur chargea d'un message pour ses disciples; mais c'était un simple message, ce n'était pas que Marie eût à enseigner» (J.N.D.).

(Versets 4-6). — C'était une chose nouvelle, introduite par le christianisme, que l'homme dût avoir la tête découverte en la présence de Dieu. Dans le judaïsme, les hommes restaient la tête couverte. Les sacrificateurs officiaient la tête couverte (voyez Exode 29: 6, 9; Lévitique 8: 9, 13). C'était la coutume chez les païens que les femmes inspirées par les démons eussent leur chevelure éparse et flottante. C'était contraire à l'ordre. Dans le christianisme, la femme doit avoir la tête couverte pour se présenter devant Dieu.

«Si elles priaient ou prophétisaient, les femmes devaient reconnaître l'autorité de l'homme. Il y avait des femmes qui prophétisaient; nous en avons un exemple dans les filles de Philippe (Actes des Apôtres 21: 9). La femme avait donc sa place pour prier et prophétiser, mais ce n'était pas dans l'assemblée. La femme doit avoir la tête couverte. L'apôtre le montre par la chevelure dont Dieu l'a couverte. Elle doit avoir la tête couverte aux prières de famille, de même que les filles de Philippe en prophétisant dans la maison de leur père. Le principe

s'applique soit quand l'on prie, soit quand on prophétisait. Si une femme a un don, elle doit se borner à l'exercer dans la famille ou auprès des femmes» (J.N.D.)

(Versets 6-10). — Pour montrer l'importance de ce dont il vient de parler, l'apôtre remonte à la création. L'homme est l'image et la gloire de Dieu; il ne doit pas se couvrir la tête. La femme est la gloire de l'homme; elle a été tirée de lui, et a été créée à cause de lui, et non lui à cause d'elle. Les anges ont été témoins de la manière dont Dieu a créé l'homme et la femme, et de la place de suprématie qu'il a donnée à l'homme avant que la femme existât; ils ont vu la position d'aide subordonnée qu'il a faite à la femme en la créant. Maintenant les anges sont spectateurs de la manière dont cet ordre établi de Dieu est respecté. Que doivent-ils penser en voyant des femmes s'installer en public pour prêcher, et même à des hommes?

Le verset 10 dit: «C'est pourquoi la femme, à cause des anges, doit avoir sur la tête une *marque* de l'autorité à laquelle elle est soumise». L'indication est très simple: une *marque*. Les cheveux à eux seuls ne suffisent pas; il faut sur les cheveux une marque quelconque.

«C'est pourquoi la femme, à cause des anges, etc. Elle est en cela, avec tous, un spectacle présent aux anges, et les anges ne doivent pas voir du désordre parmi les chrétiens. Le sujet tout entier se rapporte à la modestie, à l'ordre, à la convenance, et à ce que les choses soient à leur vraie place. C'est pourquoi la femme doit avoir sur la tête, à cause des anges, un signe de l'autorité, c'est-à-dire un signe de soumission à son mari.

»Quant à «l'image de Dieu», au verset 7, «l'image» est quelque chose qui représente un autre; ainsi l'homme représente Dieu, bien que certainement il ait manqué en cela. Mais quoique tombé, il garde la place que Dieu lui avait donnée. Il avait été fait sans péché, mais outre cela, il était le centre d'un immense système; aucun ange n'était cela; aucun ange n'était le centre de tout un système autour de lui. Adam l'était» (J.N.D.)

(Versets 11, 12). — Ici il y a comme un correctif des versets 7 à 9, pour que l'homme ne s'arroge pas une position d'autorité démesurée vis-à-vis de la femme. En dehors de l'ordre de la création, il y a des relations mutuelles entre eux, relations de dépendance de l'un par rapport à l'autre. L'un n'est pas sans l'autre dans le Seigneur, et toutes choses procèdent de Dieu, qui les a établies ce qu'elles sont, ainsi que leurs rapports entre elles.

(Verset 13). — L'apôtre en appelle au sentiment naturel de convenance. Est-il respectueux vis-à-vis de Dieu qu'une femme prie la tête découverte?

(Versets 14, 15). — Et il explique et développe sa pensée en invoquant la nature pour démontrer l'importance de l'enseignement donné dans ce passage. La longue chevelure est un déshonneur pour l'homme. C'était bien cela pour les Nazaréens. «Le Nazaréen laissait croître ses cheveux: c'était se négliger en s'abandonnant à la volonté de Dieu, faire abnégation de sa dignité et de ses droits comme homme; car la longue chevelure marquait, d'une part, dans un homme, la négligence de sa propre personne, et de l'autre, l'assujettissement — le pouvoir sur la tête (*)».

(*) Etudes sur la Parole de Dieu, volume 1, page 347.

Au contraire, la longue chevelure est un honneur pour la femme. Elle lui est donnée en guise de voile, comme un ornement.

(Verset 16). — Pour appuyer son enseignement, l'apôtre a invoqué l'ordre dans la création, versets 7-9; la présence des anges comme spectateurs, verset 10; la nature ou le sentiment naturel des convenances, versets 14-15; au verset 16, il invoque encore, pour ainsi dire, l'autorité des assemblées. Si quelqu'un aime à contester ce que les assemblées ont décidé comme convenable devant Dieu, celui-là conteste contre une autorité. Or ni les apôtres, ni les assemblées de Dieu n'avaient pour coutume que l'homme se couvrît la tête, et que les femmes se la découvrirent pour prier et prophétiser.

(Verset 17). — Ici, nous avons l'assemblée, et dans un terrible désordre. En contraste avec le verset 2, où Paul louait les Corinthiens de ce qu'ils gardaient ses enseignements comme il les leur avait donnés, au verset 17, il ne peut les louer à l'égard de la manière dont ils se réunissaient pour célébrer la cène. Quelles paroles que celles-ci: «Vous vous réunissez non pas pour votre profit, mais à votre détriment»! Que c'est solennel! Dans son état normal, une assemblée se réunit pour profiter de la présence du Seigneur et des dons spirituels qu'il a accordés. Mais si elle s'écarte de la vérité en doctrine ou en pratique, ou en tolérant quelque mal, elle se trouve se réunir à son détriment, pour encourir un jugement de la part du Seigneur, ainsi qu'on le lit au verset 34: «Afin que vous ne vous réunissiez pas pour être jugés».

(Versets 18, 19). — Il était facile à l'apôtre de croire qu'il y avait parmi eux des divisions, des schismes, des séparations en partis, lorsqu'ils se réunissaient en assemblée. Il avait déjà parlé, aux chapitres 1 et 3, des partis que les Corinthiens formaient en se réclamant de Paul, d'Apollos, de Pierre, ou même de Christ, comme d'autant de chefs d'école, mais ici, en se réunissant en assemblée, ils se divisaient aussi entre diverses coteries, pour ainsi dire, et l'apôtre en avait entendu parler et le croyait en partie. Cette tendance à se séparer ainsi, ces divisions les conduiraient à des «sectes (*)» ou écoles, comme en formaient les philosophes. Et les sectes parmi les Corinthiens serviraient à rendre manifestes ceux qui tenaient ferme la vérité et qui ainsi étaient approuvés.

(*) «Sectes», traduction du mot grec *αἵρεσις*, d'où vient notre mot hérésies, qui maintenant, dans notre langage moderne, a le sens de mauvaise doctrine. Un schisme est une division positive; un hérétique est un homme qui est à la tête d'une école de doctrine: «Rejette l'homme hérétique», est-il dit.

Le verset 18 renferme une expression remarquable: «Quand vous vous réunissez *en assemblée*». Toutes les réunions ne sont pas des réunions *d'assemblée*. Si une assemblée convoque une réunion pour profiter du ministère d'un frère évangéliste ou docteur, cette réunion n'est pas une réunion d'assemblée, lors même que toute l'assemblée s'y trouverait présente. Cette réunion appartient à celui pour qui elle a été convoquée, et personne n'a le droit d'y prendre aucune action sans son autorisation. Mais les réunions d'assemblée sont caractérisées par le fait que la personne du Seigneur forme le centre de ceux qui sont assemblés en son nom et qui réalisent ainsi l'unité de son corps. La réunion de culte tient ici le premier rang. Les fidèles entourent le Seigneur pour se souvenir ensemble de sa mort en

adorant Dieu. Cette réunion pour la fraction du pain est la manifestation de l'unité de l'assemblée, la réunion d'assemblée par excellence.

Les réunions de prières ont le même caractère, selon Matthieu 18. Il en sera de même des réunions d'édification où l'assemblée réalise la présence du Seigneur au milieu d'elle et la libre action de son Esprit. Quelque bénie qu'elle soit, une réunion pour l'étude de la Parole, ou une conférence pour s'en occuper, n'a pas ce caractère spécial. Dans la réunion d'assemblée, chacun a une responsabilité, tous en prières intérieures dans le fond de leur cœur, et quelques-uns en actions extérieures, comme organes de l'assemblée, et ainsi que le Seigneur le donnera.

(Versets 20-22). — Les divisions se manifestaient entre riches et pauvres, alors qu'ils prétendaient célébrer la cène. Ils mangeaient ensemble, mais chacun selon ses moyens. Chacun prenait par avance son propre souper, de sorte que les riches mangeaient tout leur saoul et même s'enivraient (*), tandis que le pauvre avait faim. Les riches faisaient ainsi honte à ceux qui n'avaient rien. Et c'est en agissant de cette manière que les Corinthiens prétendaient prendre la cène du Seigneur! De fait, ils l'avaient dénaturée en mettant de côté les éléments institués par le Seigneur. L'apôtre ne pouvait les louer en cela; ce n'était pas manger la cène dominicale, ou du Seigneur.

(*) L'apôtre, par cette expression énergique, met en contraste la sainteté de la cène et la conduite des Corinthiens à cet égard.

Cette expression: «*la cène dominicale*» est remarquable. Elle montre, non seulement que la cène vient du Seigneur qui l'a instituée, mais qu'elle est sa propriété. La cène n'appartient pas à l'assemblée; elle ne peut en disposer à son gré. L'assemblée doit maintenir les droits du Seigneur sur la cène; elle en est responsable, car elle est la cène dominicale ou *seigneuriale*. Il appartient donc au Seigneur de déterminer quelles sont les personnes qui doivent y participer, et quel est le caractère qu'elles doivent revêtir et maintenir.

Une autre expression à remarquer est celle-ci (verset 22): «Ou méprisez-vous l'assemblée de Dieu?» Ce sont les personnes qui composaient l'assemblée, qui agissaient de manière à jeter du mépris sur le caractère de l'assemblée, qui, comme telle, est une chose sainte, puisqu'elle est l'Assemblée *de Dieu*.

Combien cela est solennel! On peut mépriser l'Assemblée de Dieu dont on fait partie; on peut se réunir à son détriment; ou peut se réunir pour être jugés (versets 22, 17, 34).

(Versets 23-25). — Paul avait reçu l'instruction touchant l'institution de la cène, par une révélation du Seigneur lui-même. Le fait que le Seigneur a institué comme de nouveau la cène depuis la gloire, nous montre d'abord la valeur que ce mémorial de sa mort a pour son cœur. Ensuite il était nécessaire que Paul, auquel avait été confiée l'administration de la révélation de l'Assemblée, du corps de Christ, reçût directement du Seigneur, soit l'institution de la cène, telle que Jésus l'établit le soir du souper, la veille de sa mort, soit les vérités qui s'y ajoutaient en relation avec l'unité du corps. Les premiers frères, qui rompaient le pain, comme nous voyons en Actes 2: 42, ne possédaient pas le verset 17 de 1 Corinthiens 10. Ils ignoraient que

la fraction du pain fût l'expression de l'unité du corps; ce n'était pas révélé. Ils jouissaient du mémorial de la mort de leur Sauveur, mais que la cène exprimât l'unité du corps, et que l'on y annonçât la mort du *Seigneur* jusqu'à ce qu'il vienne, cela ne leur était pas encore connu.

L'apôtre rappelle que c'est la nuit où le Seigneur fut livré qu'il institua la cène. Il choisit ce moment-là pour nous dire ce que son coeur désirait que nous fissions en mémoire de Lui. Nous nous souvenons donc d'un Christ qui fut trahi et livré. Et quel souvenir que celui de cette nuit terrible! Mais ayant devant Lui toutes les souffrances qu'elle amenait, Jésus pense aux siens, pense à nous, et demande que nous nous souvenions de Lui.

Paul tenait de la bouche même du Seigneur les paroles dont il s'était servi, le soir du souper, à l'égard du pain et de la coupe; mais ici, au lieu de: «Ceci est mon corps qui est *donné* pour vous» (Luc 22: 19), nous avons: «Ceci est mon corps *qui est pour vous*». En Luc, il allait le donner pour les siens; ici, le fait a eu lieu, et le pain de la cène qui représente le corps du Seigneur, n'est pas pour d'autres que les rachetés. Quant à la coupe, Paul rappelle que c'est celle d'après le souper, celle de la cène, différente de la coupe prise pendant le souper et qui accompagnait la célébration de la Pâque juive (Luc 22: 20, distinct du verset 17). Ensuite le sang que cette coupe représente est aussi celui sur lequel est basée la nouvelle alliance que l'Eternel traitera avec Israël restauré (Jérémie 31: 31-34). Le sang de la nouvelle alliance est donc déjà versé, mais cette alliance n'est pas pour nous chrétiens, qui sommes enfants de Dieu et l'Epouse de Christ; mais nous avons été lavés de nos péchés dans ce précieux sang: il est la base de toutes nos bénédictions (Ephésiens 1: 7; Colossiens 1: 14; Romains 3: 24, 25).

(Verset 26). — L'apôtre ajoute, par le Saint Esprit, que chaque fois que nous célébrons la cène, en mangeant le pain et en buvant la coupe, selon ce que le Seigneur a institué, nous annonçons *la mort du Seigneur*, jusqu'à ce qu'il vienne. Combien cela doit parler à nos coeurs! C'est Celui qui est *le Seigneur*, qui a voulu passer par la mort de la croix pour nous. Jusqu'à ce qu'il vienne nous annoncerons ce fait sans pareil que *le Seigneur* a voulu mourir pour nous. La célébration de la cène est donc un témoignage collectif rendu au Seigneur, se rattachant en arrière à sa mort sur la croix pour nous, et en avant à sa venue pour nous prendre avec Lui.

C'est donc d'un Christ *mort* que l'on se souvient dans la cène; elle n'est pas le souvenir de sa résurrection et de sa glorification, bien que nous soyons heureux d'être en relation avec Lui ressuscité et glorifié. Mais en célébrant la cène, nous nous souvenons de Lui *mort*. C'est pour cela qu'il était important de rétablir au milieu des Corinthiens la cène avec les éléments que le Seigneur avait institués, en les dégageant de tout autre manger ou boire. En les mêlant à d'autre manger et d'autre boire, ou assimilait la cène à un repas ordinaire, et l'on n'avait plus la mort du Seigneur. Tandis qu'avec le pain duquel le Seigneur a dit: «Ceci est mon corps qui est donné pour vous», et avec la coupe dont il a dit: «Cette coupe est mon sang qui est versé pour vous», on a devant les yeux sa mort et pas autre chose. Le coeur s'attache à ce fait de la mort du Seigneur, et la conscience y est engagée, parce que c'est à cause de nos péchés que cette mort, qui est là comme présente devant nous, a été nécessaire. Cela ne veut point dire que le pain et le vin de la cène se transforment dans le corps et le sang du Sauveur: ils sont la communion à ces deux grands faits: son corps donné et son sang versé. Nous nous souvenons

donc de Lui souffrant et mourant sur la croix pour nous, là où son sang a été répandu pour la rémission de nos péchés.

Annoncer la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne, est aussi un témoignage collectif sans égal, rendu devant le monde au fait solennel que *le Seigneur* a été mis à mort par lui. «Ils ont crucifié le Seigneur de gloire» (chapitre 2: 8). C'est le témoignage le plus puissant qui puisse être rendu, et sa puissance consiste dans le fait de manger le pain et de boire la coupe de la cène, et non dans les paroles qui peuvent accompagner l'acte. Mais pour que ce témoignage soit réel, il faut que la cène soit célébrée selon les enseignements de la Parole. L'ennemi s'oppose moins à la prédication de l'Evangile qu'au fait de dresser une Table où la seigneurie de Christ soit proclamée, ainsi que le jugement du monde qui a mis à mort le Seigneur. C'est un témoignage permanent en attendant son retour. Alors tout œil le verra, et ceux qui l'ont percé, et toutes les tribus de la terre se lamenteront à cause de Lui. — Ce verset 26 est la clef de ceux qui suivent.

(Verset 27). — Les signes de cette mort — le pain qui représente le corps, la coupe qui représente le sang — présentent à nos coeurs toutes ses conséquences pour nous: abolition du péché, fin de l'homme en Adam, jugement du monde, manifestation parfaite de la justice, de la sainteté et de l'amour de Dieu. En conséquence, nous devons nous approcher de la cène d'une manière digne du Seigneur, dans un état pratique qui réponde à tout ce que ces signes rappellent au coeur et à la conscience.

«Manger le pain et boire la coupe indignement et se rendre ainsi coupable à l'égard du corps et du sang du Seigneur, consistait pour les Corinthiens dans le fait qu'ils faisaient de la cène un repas ordinaire où ils satisfaisaient leur appétit charnel même jusqu'à l'excès, ne discernant pas le corps du Seigneur dans la cène. Mais manger et boire indignement peut se montrer sous d'autres formes. Si l'on ne s'approche pas de la cène avec un coeur qui a été exercé par toutes les précieuses vérités qui se rattachent à la mort de Christ; si l'on y vient simplement par une sorte d'habitude, de routine, en en faisant, pour ainsi dire, un repas banal; si l'on a négligé de réaliser le jugement de soi-même par lequel tout ce qui est incompatible avec la sainteté de Dieu doit être jugé et abandonné, alors on prend la cène indignement. Remarquons que cette expression ne veut pas dire «que l'on est indigne» de manger le pain et de boire la coupe; il s'agit de la manière dont on le fait: en Christ l'on est digne, hors de Christ on est indigne, et c'est une tout autre chose» (J.N.D.)

(Verset 28). — Il faut donc, avant de s'approcher d'une chose aussi sainte, s'éprouver soi-même, se laisser sonder par Dieu: «Sonde-moi, ô Dieu! et connais mon coeur; éprouve-moi, et connais mes pensées; et regarde en moi s'il y a quelque voie de chagrin, et conduis-moi dans la voie éternelle» (Psaumes 139: 23, 24). On ne peut échapper à ce jugement de soi-même; il faut s'éprouver et puis manger du pain et boire de la coupe et non s'abstenir, à moins qu'il ne s'agisse de cas où l'assemblée doit intervenir pour ôter le méchant du milieu d'elle. On doit se juger, sinon on tolère le mal; si l'on se juge, on est propre à participer à la cène. «Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité» (1 Jean 1: 9). — Des personnes, par ignorance de la grâce, peuvent

se croire indignes de participer à la cène, mais c'est le Seigneur qui est digne que l'on se souvienne de Lui. Il a fait tout ce qui était nécessaire pour que nous puissions nous approcher sans crainte, et ici, la Parole nous enseigne ce que nous avons à faire pour nous approcher sans interruption. L'état normal du chrétien est de se juger continuellement, et pas seulement quand il est tombé; sans ce jugement, pas de communion avec Dieu.

(Verset 29). — En ne distinguant pas le corps et le sang du Seigneur dans les éléments de la cène, les Corinthiens faisaient de celle-ci un manger et un boire ordinaires, et en agissant ainsi ils mangeaient et buvaient un jugement contre eux-mêmes. Il en est de même pour nous, lorsque nous nous approchons légèrement de la Table du Seigneur, par coutume et avec indifférence, ou avec de l'animosité dans le coeur envers l'un ou l'autre, etc., n'ayant pas présent au coeur ce que signifient ce pain et ce vin. Manger et boire ainsi, c'est s'attirer un jugement de la part de Dieu. Dieu et le péché ne peuvent se rencontrer sans que le péché ne soit consumé. «Notre Dieu aussi est un feu consumant» (Hébreux 12: 29).

Au verset 22, l'apôtre montre qu'en prenant la cène indignement, on méprisait l'Assemblée de Dieu; au verset 27, que l'on se rendait coupable à l'égard du corps et du sang du Seigneur, et, au verset 29, que l'on attire un jugement sur soi-même.

(Verset 30). — Ce jugement avait déjà atteint un certain nombre d'entre eux; plusieurs étaient faibles et malades, d'autres s'étaient endormis, avaient été retirés de ce monde par le châtement du Seigneur qui va jusqu'à la mort du corps. La maladie en tenait ainsi plusieurs à l'écart. Cela montre que c'est une chose sérieuse de disposer de la cène pour la porter auprès d'un malade, sans décider pour cela que tel croyant est malade sous l'effet d'un jugement.

(Versets 31, 32). — Si nous portions toujours sur nous-mêmes le jugement que Dieu a porté et accompli à la croix sur notre état en Adam — ce qu'aussi la cène rappelle — il ne serait pas nécessaire que le Seigneur intervînt en jugement. Mais le jugement de Dieu commence par sa maison, et la grâce nous rappelle ici que quand nous sommes ainsi jugés, nous sommes châtiés par le Seigneur, afin de n'être pas condamnés avec le monde. Pour le croyant il n'y a pas de condamnation, mais il y a la discipline de Dieu.

(Versets 33, 34). — Ces versets se relient au verset 20. Qu'il s'agisse d'agapes ou de la cène, il ne peut être question d'y satisfaire son appétit. Le but du rassemblement ne peut être abaissé à ce niveau sans attirer le jugement du Seigneur sur ceux qui y participent.

Il y avait d'autres points à régler. L'apôtre le ferait quand il irait auprès d'eux. Quels sont ces points? Nous l'ignorons; s'il nous eût été utile de les connaître, ils nous eussent été donnés dans cette épître.

Nous insérons ici une lettre de J.N.D. relative à la fraction du pain, et où se trouvent d'utiles et précieux enseignements.

«Je regarde toute prétention à la sacrificature par quelqu'un — sauf celle qui peut être attribuée et qui dans l'Écriture est attribuée à tous les saints — comme le principe de

l'apostasie dans sa forme actuelle de développement et comme la négation du christianisme. Le judaïsme avait des sacrificateurs, parce que le peuple ne pouvait aller directement à Dieu, là où il se révélait Lui-même (*). Dans le christianisme il n'y a personne entre le peuple de Dieu dans son culte, et Dieu lui-même, parce que les chrétiens sont amenés à Dieu et ont la liberté d'entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus. Etablir un sacrificateur afin d'aller pour eux à Dieu, comme étant quelqu'un de plus rapproché de Lui, c'est nier ce que le christianisme a effectué. D'ailleurs, la sacrificature a essentiellement à faire avec l'intercession, ou avec des sacrifices et des offrandes; or dans la cène du Seigneur il n'y a point de sacrifice, et non plus d'intercession. Toute idée d'une sacrificature sur la terre doit donc être rejetée, comme entièrement contraire au christianisme et à l'acte de rompre le pain.

(*) C'est-à-dire dans le lieu très saint. *(Note du trad.)*

»Mais d'un autre côté, c'est une erreur de penser que nous participons à la cène en rompant le pain, ou que nous le rompons. La force tout entière de la chose consiste (quant à ce point) dans le fait que nous participons à un pain déjà rompu. C'est son corps rompu pour nous que nous prenons et mangeons. Nous ne sommes pas ceux qui rompent son corps, à proprement parler. De sorte que je crois que la vraie participation à la cène du Seigneur est après que le pain est rompu. La fraction du pain maintenant est, naturellement, une chose nécessaire à une telle participation, mais n'est pas du tout une partie de la communion.

»L'expression «bénir» signifie simplement rendre grâces, et nullement consacrer le pain. Voyez 1 Corinthiens 11: 24, et comparez Matthieu 26: 26, 27; Marc 14: 22, et Luc 22: 19. Aussi en Luc 9: 16; Jean 6: 11, 23; Marc 8: 6, 7, où nous trouvons les deux expressions. En Matthieu 14: 19, il bénit, et au chapitre 15: 36, il rend grâces. En 1 Corinthiens 14: 16, nous avons la preuve incontestable de ce que les passages cités mettent hors de doute pour tout esprit raisonnable. «Autrement, si tu as béni avec l'esprit, comment celui qui occupe la place d'un homme simple dira-t-il l'amen à ton action de grâces, puisqu'il ne sait ce que tu dis?» Bénir, c'est bénir Dieu, c'est une action de grâces. C'est ainsi que l'apôtre dit (1 Corinthiens 11: 24): «Le Seigneur Jésus, la nuit qu'il fut livré, prit du pain, et après avoir rendu grâces, etc.», et au chapitre 10: «La coupe de bénédiction que nous bénissons». Matthieu et Marc, parlant du pain, disent: «Il bénit», et parlant de la coupe: «Il rendit grâces». En Luc, nous n'avons que cette dernière expression. Ainsi, la bénédiction qui précède la fraction du pain, est une action de grâces. A cette action de grâces, naturellement, tous se joignent, bien qu'un seul l'exprime. Chaque saint est en soi compétent pour cela, bien que, dans une grande congrégation, l'ordre selon Dieu puisse le laisser à ceux qui ont à juste raison mérité le respect de l'assemblée; toutefois, comme la pensée de la sacrificature se glisse aisément dans l'esprit, je croirais désirable que ce ne fût pas toujours un seul.

»La fraction du pain n'est pas en elle-même un acte religieux; elle représente la mise à mort de Christ, et, comme acte extérieur, il fut accompli par des hommes méchants. Mais le Seigneur rompit le pain au dernier souper, pour montrer à ses disciples que c'est d'un Christ mort qu'ils ont à se nourrir; et c'est pourquoi celui qui rend grâces, rompt le pain. La communion vient après, et on a la communion d'un corps rompu. La fraction du pain

représente la mise à mort de Christ, et quoique absolument nécessaire comme figure, parce que sa mort était absolument nécessaire et qu'elle est le point même mis en évidence, cependant l'acte de rompre le pain n'est pas une partie religieuse de la chose que l'on a le privilège de faire. Et quant à l'acte de verser le vin, on le fait sans doute souvent, mais il n'est pas du tout une partie de la cène. Dans l'institution, le vin est supposé être déjà dans la coupe, dirigeant aussi l'esprit sur ce grand fait que la communion se rapporte à un Sauveur déjà mort. Le sang est hors du corps: «Mon sang qui est versé pour vous», dit le Seigneur. L'acte de verser le vin dans la coupe ne représenterait pas la mort, parce que le corps n'est pas ainsi représenté, et c'est pourquoi il n'est pas fait allusion à l'acte de verser le vin. On bénit ou l'on rend grâce pour le sang déjà versé, déjà répandu; c'est «la coupe que nous bénissons». Il y a la fraction du pain comme signe que son corps a été rompu; mais elle précède et prépare la communion.

»... Ce n'est pas le sang dans le corps, mais le sang versé qui est la puissance de la rédemption: sans effusion de sang, *il n'y en a point*. Cela confirme ce qui a été dit plus haut, que c'est d'un corps déjà rompu, d'un sang déjà versé, que nous sommes participants. Ainsi, quoique le pain doive être rompu, comme il le fut par Christ, par celui qui rend grâce, ce n'est que préparatoire et, à strictement parler, ne fait pas partie de la communion, et comme représentant la mise à mort de Christ, ce n'est point une partie du saint service lui-même, bien que nécessaire pour montrer que c'est à un Christ mort que nous avons part. Ce n'est pas à un Christ vivant, existant maintenant, mais à un Christ mort, et il n'y en a pas de tel actuellement. Comme dans la Pâque, c'était un agneau immolé, ainsi le pain représente un Christ mort et la coupe le sang versé, mais il n'y a plus de Christ mort maintenant; il est vivant de nouveau et pour jamais. Comme ressuscités avec Lui, nous rappelons ses douleurs et ses souffrances qui nous ont donné cette place. Sa mort expiatoire est accomplie et passée, le péché est ôté pour nous, et nous sommes vivants avec Lui pour toujours...»

Chapitre 12

(Versets 1-3). — Dans ce chapitre, l'apôtre en vient aux manifestations spirituelles. Il y en a de deux sortes, provenant de deux sources différentes. Les unes viennent des démons, les autres du Saint Esprit. Les Corinthiens sortaient du paganisme. Là ils étaient entraînés vers des idoles muettes, selon que les menaient les prêtres des faux dieux, qui se servaient de prétendus oracles rendus souvent par des pythonisses soi-disant inspirées par le Dieu, mais en réalité par l'action trompeuse d'un démon. Les Corinthiens pouvaient se méprendre au sujet de ces manifestations. L'apôtre leur indique une pierre de touche positive pour les discerner. «C'est pourquoi», dit-il, «je vous fais savoir que nul homme parlant par l'Esprit de Dieu ne dit: «Anathème à Jésus»; et que nul ne peut dire: «Seigneur Jésus», si ce n'est par l'Esprit Saint». — Un démon ne reconnaîtra jamais la seigneurie de Jésus, car la reconnaître serait s'y soumettre. La servante du chapitre 16 des Actes, qui avait un esprit de python, pouvait dire de Paul et de ses compagnons: «Ceux-ci sont les serviteurs *du Dieu Très-Haut*, qui vous annoncent la voie du salut»; mais elle n'aurait pu ni voulu dire: «Ceux-ci sont les

serviteurs du Seigneur Jésus», car on ne peut le dire que par l'Esprit de Dieu. Il ne s'agit pas d'avoir sur les lèvres le mot de Seigneur, il ne s'agit pas de la conversion de quelqu'un, ni de l'état de son cœur, mais il s'agit d'un enseignement qui reconnaît Jésus comme Seigneur et qui provient de l'Esprit de Dieu. L'Esprit de Dieu fait dire, non seulement «Seigneur», mais «Seigneur Jésus».

D'un autre côté, dire «anathème à Jésus», n'est pas seulement que ces mots se trouvent sur les lèvres de quelqu'un; mais tout enseignement, toute doctrine qui porte atteinte d'une manière quelconque à la sainte Personne du Seigneur Jésus, se trouve comprise dans l'expression: «Anathème à Jésus».

L'apôtre Jean, au commencement du chapitre 4 de sa première épître, indique une pierre de touche pour discerner les esprits — esprits dans le sens de principes. — «Tout esprit», dit-il, «qui ne confesse pas Jésus Christ venu en chair, n'est pas de Dieu, et ceci est l'esprit de l'antichrist». La pierre de touche donnée par Paul en 1 Corinthiens 12, était surtout en rapport avec la forme que revêtaient les manifestations de démons à cette époque; celle qu'indique Jean et qui visait des hérésies de son temps, est aussi plus particulièrement en rapport avec les hérésies de notre époque, qui portent atteinte d'une manière ou d'une autre à la Personne du Seigneur Jésus, à l'unité de sa Personne divine et humaine, ou à sa divinité.

(Versets 4-6). — Du côté des démons, il y a pluralité d'esprits, là, l'unité est impossible — sauf pour le mal. Mais s'il s'agit de l'Esprit de Dieu, il y a unité dans la diversité. Diversité de dons de grâce, mais le même Esprit; diversité de services, et le même Seigneur, qui est le Seigneur de chaque serviteur; diversité d'opérations, mais le même Dieu, source de tout, opérant tout en tous. — La diversité des dons de grâce produit nécessairement la diversité de services, et la diversité de services provient nécessairement de la diversité d'opérations. Mais tout découle d'une source unique où se trouvent les trois Personnes de la Trinité. La diversité des dons de grâce se rattache à l'Esprit; la diversité de services se lie au Seigneur, et la diversité d'opérations se rapporte à Dieu. Nous avons Dieu, le Seigneur, l'Esprit, comme en Ephésiens 4: 4-6.

(Versets 7 et suivants). — C'est en vue de l'utilité qu'est donnée cette diversité, de manifestations de l'Esprit provenant de la même source. Elles pouvaient être transitoires, et de fait, plusieurs n'existent plus; tandis que les dons donnés par le Seigneur monté en haut (Ephésiens 4: 8-15), demeurent jusqu'à sa venue. Combien étaient précieuses ces manifestations de l'Esprit! Une parole de sagesse, une parole de connaissance, la foi, guérisons, miracles, prophétie, discernement d'esprits, langues, interprétations des langues, tout cela provenait du même Esprit, et en vue de l'utilité.

(Verset 11). — «Un seul et même Esprit opère toutes ces choses, distribuant à chacun en particulier, comme il lui plaît». — Le Saint Esprit est maître dans son administration, mais c'est le Seigneur qui est Seigneur (*).

(*) «L'action par laquelle la seigneurie est exercée en grâce en nous, s'opère par l'Esprit, comme on le voit en 1 Corinthiens 12 — «il distribue»; mais le titre de Seigneur en administration est en Christ. Si Christ dirige mon cœur, le Saint Esprit l'opère en moi». (Lettres de J.N.D.)

(Verset 12). — Ce verset, au lieu de se terminer par: «ainsi aussi est le corps de Christ», porte: «ainsi aussi *est le Christ*». Combien cela est grand! Le corps de Christ sur la terre, composé de tous les rachetés, est vu comme uni à sa Tête, Christ, Tête glorifiée dans le ciel; le tout ensemble, Christ et son corps, porte son nom: «Ainsi aussi est le Christ!»

Saul, arrêté sur le chemin de Damas, demande: «Qui es-tu, Seigneur?» Et il entend cette réponse: «Je suis Jésus que tu persécutes. Pourquoi me persécutes-tu?» (Actes des Apôtres 9). Jésus dans la gloire et les siens sur la terre, que Saul persécutait, étaient un. L'ensemble portait son nom: «*Je suis Jésus* que tu persécutes».

(Verset 13). — Le corps de Christ sur la terre est formé, et ceux qui le composent sont animés individuellement et unis entre eux et à Christ par l'Esprit Saint, venu ici-bas personnellement à la suite de la glorification du Seigneur Jésus. «Il y a un seul corps et un seul Esprit», est-il dit en Ephésiens 4: 4; et ici: «Nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps». Nous lisons en Actes 2: 1, 2: «Le jour de la Pentecôte, ils étaient tous ensemble dans un même lieu. Et il se fit tout à coup du ciel un son, comme d'un souffle violent et impétueux, et *il remplit toute la maison* où ils étaient assis». Ils se trouvaient donc comme plongés dans ce qui se manifestait, baptisés du Saint Esprit. Il est aussi dit des premiers gentils qui reçurent Christ que l'Esprit Saint tomba sur tous ceux qui entendaient la Parole (Actes des Apôtres 10). Etre baptisés du Saint Esprit pour être un seul corps est une chose collective. L'Ecriture ne parle pas d'un baptême de l'Esprit Saint individuel. L'individu croyant est oint et scellé du Saint Esprit et ainsi introduit dans le corps, uni au corps. — «En étant scellé, je suis uni au Seigneur (*). Dieu met ainsi (par le sceau de l'Esprit) un témoignage de salut sur un homme, mais jusqu'alors nous ne pouvons dire réellement ce qu'il est, même en étant sûrs que Dieu a opéré en lui. Il n'a pas encore sa place avec Christ ici-bas. Nous ne pouvons pas dire qu'une personne est sauvée jusqu'à ce que Dieu ait mis son sceau sur elle». (Notes sur 1 Corinthiens J.N.D.)

(*) «Le mot «le Christ», de même que «le Messie», veut dire l'Oint. A proprement parler, il ne signifie jamais le corps, mais il est employé comme un nom qui nous met en relation avec le Seigneur, parce que l'Oint par excellence est le Chef, la Tête de tous ceux qui sont oints». (Lettres de J.N.D.)

La seconde partie du verset 13 dit: «Et nous avons tous été abreuvés pour l'unité d'un seul Esprit». On a pensé qu'il y avait là une allusion à la cène; mais ces paroles peuvent aussi être en rapport avec le verset 4 du chapitre 10: «Tous, ils ont bu le même breuvage spirituel, car ils buvaient d'un rocher spirituel qui les suivait, et le rocher était le Christ». Le rocher était la figure de Christ, mais l'eau du rocher était la figure du Saint Esprit. L'Esprit dont nous sommes scellés, et qui habite en nous individuellement, nous abreuve de Christ, et cet Esprit, que chacun de nous possède, est un seul Esprit.

(Versets 14 et suivants). — Ce passage important nous apprend que le corps de Christ, composé de ses différents membres, et uni à Lui, la Tête, est un corps, un organisme, comme le corps humain. On est membre du corps de Christ, comme nos mains et nos pieds sont membres de notre corps. Le corps de Christ n'est donc pas une corporation d'individus, ayant un chef, mais c'est un corps composé de différents membres et dont la Tête est Christ.

L'expression «membre» n'est relative qu'à la position d'un croyant dans le corps. On ne la trouve pas dans la Parole comme désignant quelqu'un faisant partie d'une assemblée. Les individus qui composent une assemblée locale y rompent le pain en qualité de membres du corps de Christ, et non en qualité de membres de l'assemblée locale.

Tous les membres du corps ont chacun leur fonction respective, et il y a entre eux une intime relation mutuelle. «Dieu», est-il dit au verset 18, «a placé les membres, chacun dans le corps, comme il l'a voulu». Chaque membre a, pour ainsi dire, à se contenter de la place et de la fonction qui lui sont assignées. Quelqu'un disait: «Le petit doigt n'est pas l'œil, mais s'il entre dans l'œil quelque corps étranger, le petit doigt peut l'en retirer. Si le petit doigt avait la prétention d'être l'œil, non seulement il ne pourrait l'être, mais il perdrait son utilité de petit doigt».

Aussi est-il dit aux versets 24-26: «Mais Dieu a composé le corps en donnant un plus grand honneur à ce qui en manquait, afin qu'il n'y ait point de division dans le corps, mais que les membres aient un égal soin les uns des autres. Et si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui (et non pas devraient souffrir). Et si un membre est glorifié, tous les membres se réjouissent avec lui».

Le corps de Christ sur la terre est toujours complet, car il se compose de tous les rachetés existant ensemble sur la terre à un moment donné. Il en est de même dans Ephésiens 4: 4. Le «seul corps» est celui qui se trouve sur la terre. Quant aux fidèles qui sont délogés, ils ne sont plus de ce corps; les âmes qui pourront être converties n'en sont pas jusqu'à ce qu'elles le soient. Au contraire, en Ephésiens 1: 23, le corps est envisagé dans son plein résultat dans la gloire. Il s'agit alors de tous les croyants entre la Pentecôte et le retour du Seigneur, formant ce corps qui sera la plénitude ou le complément de la Tête glorifiée dans le ciel.

(Verset 27). — Les Corinthiens, assemblée de Dieu à Corinthe, étaient l'expression du corps de Christ dans cette localité: «Or vous êtes le corps de Christ, et ses membres chacun en particulier».

(Versets 28-30). — Ici nous retrouvons l'Assemblée, et non plus le corps comme tel. «Et Dieu a placé les uns dans l'assemblée», puis suit la liste des dons dans l'Assemblée. Les évangélistes ne s'y trouvent pas comme en Ephésiens 4, où il s'agit de l'édification du corps. Ici, il s'agit de l'Assemblée déjà formée. Dans l'énumération des dons, il est à remarquer que le don des langues, dont les Corinthiens s'enorgueillissaient, est nommé le dernier.

Enfin ces dons fonctionnaient chacun à sa place, et ne pouvaient être placés tous sur le même niveau. C'était diversité de services, diversité d'opérations. De même quant aux membres du corps: diversité de membres ayant chacun sa fonction particulière.

(Verset 31). — Dans ce verset, l'apôtre exhorte à désirer avec ardeur les dons de grâce plus grands. La même expression se trouve au premier verset du chapitre 14, qui nous apprend que les dons de grâce plus grands sont ceux qui produisent l'édification de l'assemblée. Par là ils sont plus grands que de faire des miracles, de guérir, de parler en langues et d'interpréter

les langues. Mais il y a un chemin encore plus excellent, c'est l'amour, qui est la nature de Dieu.

Nous ajouterons ici quelques notes tirées des écrits de J.N. Darby.

Le corps (verset 12) est pour l'éternité, bien qu'un croyant, quand il meurt, passe hors du corps comme manifesté dans le temps. Il cesse de faire partie de ce qui était formé de Dieu ici-bas par le Saint Esprit; mais en résultat final, l'ensemble sera le corps de Christ. Si un croyant meurt, il est comme un soldat en congé; il appartient bien à son régiment, mais il ne forme pas partie effective du régiment en service actif. Il faut nous rappeler que l'Esprit Saint est descendu sur la terre. — Toute action directe de Dieu sur la créature est par l'Esprit, ainsi il agissait autrefois; mais c'est le jour de la Pentecôte qu'il est venu. Le Seigneur disait de lui: «Quand il viendra». Il est venu ici-bas et naturellement il forme le corps (le corps de Christ) là où il est. Mais comme Dieu il ne laisse pas le croyant qui meurt, ni son corps; il l'a dans ses mains et sous ses yeux pour le ressusciter. Ainsi le corps même du croyant n'est pas laissé, mais le croyant cesse d'être dans l'ensemble que l'Esprit Saint a formé sur la terre.

En Ephésiens 1, remarquons que Christ est Chef ou Tête, en droit, mais non pas de fait maintenant. Dans les conseils de Dieu, l'Eglise est le corps de Christ, mais il ne s'agit ni du présent, ni du passé, ni de l'avenir, tout est en conseil. Mais ici, en 1 Corinthiens, c'est la chose actuelle dans son accomplissement, tout à fait distincte d'Ephésiens, où elle est en dessein et conseil. Puis nous avons ici aussi, la nature de la chose; nous y voyons la dépendance des membres ici-bas, et il est important de considérer que c'est ici-bas, parce que quand nous lisons: «Dieu a placé les uns dans l'assemblée, etc.», il est clair que ce n'est pas dans le ciel où il n'y a ni guérisons, ni miracles.

(Verset 25). — «Que les membres aient un égal soin les uns des autres»; cela prouve que tous les saints doivent prendre soin l'un de l'autre, et renferme chaque membre du corps sur la terre. C'est dans le sentiment de l'amour qu'il faut avoir un égal soin, l'intérêt et le cœur étant là. Nous sommes tous un seul corps; ma main est intéressée à mon œil, et mon œil à ma main. Tous sont dépendants l'un de l'autre, même malgré eux, mais ce doit être en amour.

(Verset 27). — «Or vous êtes le corps de Christ». L'assemblée locale subsiste comme un corps complet. On ne peut pas dire que l'assemblée à Corinthe fût tout le corps de Christ, mais elle en était l'expression locale. On en peut dire autant de toute assemblée. C'est tout ce qui dans un endroit exprime la vérité de l'assemblée. Un sage architecte ne saurait que faire d'une maison en ruines. Si Paul revenait ici-bas, je ne sais pas à qui il pourrait adresser une lettre. Il y a un danger de perdre, dans une assemblée locale, la vérité du corps entier, et ainsi de n'en avoir que la représentation au lieu de la réalité. Je reconnais pleinement que, dans le principe du rassemblement, c'est la seule chose que Dieu reconnaisse; mais je crains qu'en reconnaissant la chose locale, nous ne perdions de vue l'ensemble. A Corinthe, l'un répond à l'autre. «Vous êtes le corps de Christ» est un principe important. L'assemblée locale existe comme le corps de Christ, car elle agit pour tout le corps, et elle est reconnue dans son action

comme le corps entier dans un certain sens. Si une personne est exclue dans un endroit, elle l'est partout.

(Verset 26). — Il faut remarquer ici que l'apôtre ne dit pas (bien qu'il serait exact de le dire) que si un membre souffre, tous doivent souffrir avec lui, mais tous souffrent avec lui. Dieu a composé le corps, de sorte qu'il en soit ainsi, et j'estime que dans une mesure c'est le cas. La réalisation de ce fait peut être diminuée par les divisions et les distances, et toutes sortes de choses. Mais supposez-vous que s'il y a une grande oeuvre de bénédiction dans les Indes ou le Canada, il n'y aura pas de bénédiction en Irlande? Naturellement il y en aura, pour autant qu'il y a une énergie vivante. La chose est vraie, bien que gâtée en quelque mesure. Si dans une assemblée un frère ne marche pas selon le Seigneur, et que l'assemblée soit spirituelle, tous le sentiront, et il y aura la conscience immédiate que quelque chose attriste l'Esprit. Mais là où l'on est languissant, on le sentira moins distinctement. «Si un membre souffre, tous souffrent avec lui», ainsi si ma main est blessée tout mon corps s'en ressent. (J.N.D. Notes sur 1 Corinthiens)

«Baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps». Le baptême du Saint Esprit a eu lieu le jour de la Pentecôte. Le Consolateur vint; il ne peut pas venir deux fois dans cet ordre de choses, parce qu'il devait être avec les disciples éternellement, demeurer avec eux. Mais il est donné à tous ceux qui croient. «Repentez-vous», dit Pierre, «et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus Christ, en rémission des péchés; et vous recevrez le don du Saint Esprit». Corneille est un cas spécial; Dieu démontrait qu'il recevait les gentils, même si les apôtres ne voulaient pas les recevoir comme tels. Corneille ne fut pas baptisé d'abord, ce qui était l'ordre régulier (Actes des Apôtres 2: 38). Ce qui a lieu à Samarie n'est rien dans la question; cela montre comment l'Esprit Saint était donné par l'imposition des mains des apôtres. Paul agit ainsi à Ephèse, faisant voir qu'il avait le même droit qu'eux (Actes des Apôtres 19). L'effusion de l'Esprit est ce qui arriva à la Pentecôte (Pierre nous le dit: «Il a répandu»), mais les individus le reçoivent en croyant en l'oeuvre de Christ pour la rémission des péchés. Ce don de l'Esprit Saint à l'individu est l'onction et le sceau et devient les arrhes. Etre rempli de l'Esprit est une autre chose. C'est l'Esprit qui est en moi et qui prend tellement possession de tout mon esprit et de toutes mes facultés que rien d'autre ne s'y trouve, et que les choses qu'il révèle occupent les pensées, et qu'il y ait, quant à ces choses, la puissance de Dieu dans l'âme.

Si l'on parle d'une personne comme ayant été baptisée du Saint Esprit après la Pentecôte, je dirais qu'elle a été introduite dans un corps déjà baptisé, mais que c'est en recevant l'Esprit Saint par lequel elle a été unie à la Tête, Christ. Je ne me mets pas en peine au sujet du mot baptême, mais il n'est pas généralement employé pour la réception individuelle de l'Esprit. (Lettres de J.N.D.)

Chapitre 13

Ce chapitre est comme une magnifique parenthèse montrant que ce qui est de la nature de Dieu est au-dessus des manifestations de l'Esprit et plus excellent qu'elles. En même temps,

ce chapitre se relie à la fin du 12^e et au commencement du 14^e, et fait voir que l'amour doit être le mobile et le ressort de l'exercice des dons de grâce, sinon leur utilité est perdue. Les trois premiers versets le prouvent.

Le premier verset suppose un homme qui parlerait les langues des hommes et des anges — s'il n'a pas l'amour, tout n'est qu'un vain son: l'airain qui résonne, la cymbale qui retentit, et qui ne laisse rien après elle. Le second verset suppose chez un homme la possession de la prophétie, une vaste intelligence, la connaissance de tous les mystères, et la foi (*) de manière à transporter des montagnes; mais sans l'amour, il n'est *rien*. Le verset 3 nous montre en quelqu'un un dévouement qui le porterait à distribuer tous ses biens, et même à livrer son corps pour être brûlé, mais s'il n'y a pas l'amour, cela ne *profite de rien*. Il n'y aurait d'autre résultat que la gloire devant les hommes (comparez Matthieu 6: 3, 4). Faire seulement du bruit, n'être rien, et n'avoir aucun profit devant Dieu, tel serait, sans l'amour, le résultat de ces grandes choses.

(*) «Une personne peut avoir la foi dont il est parlé ici, sans la réalité. Paul parle de la foi qui transporte les montagnes, et non de la foi en la personne du Seigneur Jésus Christ. La puissance et la grâce sont toujours distinguées l'une de l'autre». (J.N.D.)

— «Dieu est amour»; c'est la bonté souveraine se répandant hors d'elle-même. Ce que nous trouvons ici, c'est l'amour divin dans le monde, chose totalement différente de la loi. C'est ce qui est au-dessus de tout le mal qui nous entoure, et qui peut sentir pour tout ce mal; l'amour en est affecté, mais en lui-même, il n'est pas touché par le mal. C'est ce que nous voyons dans ses opérations, et c'est ce que nous contemplons en Christ passant à travers le monde. L'amour est souverain». (J.N.D.)

L'amour est la participation à la nature de Dieu; il produit des motifs étrangers à la nature humaine, car quand il est parlé d'amour dans ce chapitre, il s'agit de l'amour de Dieu, et non d'affection humaine. L'amour puise ses motifs en lui-même. L'amour aime gratuitement.

Dans les versets 4 à 6, nous trouvons d'abord deux choses qui caractérisent l'amour: il use de longanimité, de patience au milieu du mal, sans se laisser provoquer par ce mal; ensuite, il est plein de bonté, répandant le bien qu'il puise à sa vraie source, sans se laisser détourner par l'ingratitude qu'il rencontre. Combien ces deux caractères de l'amour se sont montrés d'une manière parfaite dans la vie du Seigneur Jésus ici-bas, et combien ils sont opposés aux sentiments de la nature déchue que nous tenons d'Adam! La chair ne peut user de longanimité, et elle est pleine de malice et non de bonté. Après cela, l'apôtre indique huit choses qui sont incompatibles avec l'amour et qu'il ne fait pas, mais qui caractérisent justement la nature déchue de l'homme. La chair est pleine d'envie, de vanterie, elle s'enfle d'orgueil, elle agit avec inconvenance, elle ne cherche que son propre intérêt, elle s'irrite, elle pense le mal chez les autres, elle se réjouit de l'injustice. Toutes ces choses, le chrétien les évitera s'il marche dans l'amour comme Christ y a marché.

Au verset 7, il y a le côté positif: cinq choses que fait l'amour. D'abord il se réjouit avec la vérité. La vérité et l'amour se trouvent comme soudés ensemble, de sorte que si l'on prétend aimer, mais que la vérité soit absente, ce n'est pas l'amour. «Si la vérité est là, je me réjouis

avec elle, j'y prends mes délices, comme, par exemple, si la vérité est annoncée, mon coeur se trouve là et je m'en réjouis». L'amour supporte ou couvre tout; il croit tout, espère tout, endure tout. L'amour ne révèle pas le mal sans nécessité absolue, il le couvre. «L'amour couvre une multitude de péchés» (1 Pierre 4: 8). L'amour croit tout: c'est n'être pas soupçonneux; l'amour est porté à croire au bien, même lorsqu'il n'y a pas d'apparence de bien. Il espère tout, même que le bien aura le dessus; et il endure toute injustice. «L'amour ne pense pas le mal; le mal tend à déprimer l'âme. Christ était dans ce monde sans aucune pensée de soupçon, et c'est dans cet esprit-là que nous avons à marcher dans le monde. Si vous soupçonnez toujours les gens, qui aura confiance en vous?» Croire et espérer est un puissant moyen pour amener au bien; se défier des autres, les juger, souvent provoque le mal. Tous ces caractères de l'amour se sont trouvés dans leur perfection chez le Seigneur Jésus ici-bas.

(Versets 8-11). — L'amour, étant la nature même de Dieu, ne périt jamais, tandis que les moyens de communications par lesquels nous saisissons maintenant les pensées de Dieu, auront leur fin. Après cela, nous n'apprendrons plus, ce qui suppose l'ignorance, mais nous connaissons. Les prophéties, ce moyen précieux d'édification, d'exhortation, de consolation, ainsi que la connaissance, telle que nous l'avons maintenant (quoique tout nous soit révélé), tout cela aura sa fin. Quant aux langues, elles *cesseront*, et en effet elles ont cessé. Tout est en partie maintenant. Nous ne pouvons, dans notre faiblesse actuelle, embrasser au même instant tout l'ensemble de la révélation. Mais quand ce qui est parfait sera venu, alors ce qui est en partie aura sa fin. Un enfant a des conceptions propres à son âge, relativement aux choses qui l'entourent. Devenu homme, il les envisage autrement, c'est-à-dire au point de vue de ce qu'elles sont réellement.

(Verset 12). — Dans notre faiblesse, nous voyons les choses obscurément (*), comme à travers d'un verre demi-transparent. Quand ce qui est parfait sera venu, nous verrons face à face, tout à fait clairement. Nous connaissons comme nous sommes connus, comme Dieu nous connaît. Quelle mesure de connaissance! Mais ce sera une connaissance morale, et non une connaissance de l'intelligence seulement; ce sera une connaissance où toutes nos facultés seront en jeu. Dieu me connaît à fond maintenant; alors je connaîtrai à fond comme je suis connu.

(*) En grec: «énigmatiquement».

«Quand ce qui est parfait sera venu», veut dire le temps de la gloire, quand toutes choses seront parfaites, et que ce qui est en partie aura cessé. La connaissance maintenant a ses degrés: «nous connaissons en partie»; mais alors toute cette manière de connaître aura passé. Apprendre est une preuve d'ignorance; même dans les choses divines, nous avons à apprendre, et alors il n'y aura plus d'ignorance. Cet état où nous sommes actuellement nous donne une grande idée de notre petitesse. C'en sera fait de tous les instruments partiels de communication, quand je connaîtrai comme je suis connu. Cela signifie, je pense, la manière dont Dieu connaît; ce n'est pas connaître en partie; ce n'est pas tant la mesure que la manière dont Dieu connaît. Je connais pour autant que les choses peuvent être connues». (J.N.D.)

(Verset 13). — «Or maintenant ces trois choses demeurent: la foi, l'espérance et l'amour». Nous les avons *maintenant*. La plus grande, c'est l'amour, et l'amour demeurera quand la foi et l'espérance n'auront plus leur raison d'être. La foi sera changée en vue, et l'espérance en réalité, et dans cette vue et cette réalité, nous aurons éternellement l'amour.

— «La foi, l'espérance et l'amour» ne sont pas placés ici accidentellement. Ce sont les trois choses qui caractérisent maintenant l'état chrétien, comme il est dit: «Revêtant la cuirasse de la foi et de l'amour, et, pour casque, l'espérance du salut» (1 Thessaloniens 5: 8). Environ dix fois dans le Nouveau Testament, nous trouvons la foi, l'espérance et l'amour mises ensemble. Ce sont des éléments positifs, la foi et l'espérance se rapportant à notre état présent, l'amour à notre état présent et éternel. La foi saisit un objet, et l'espérance le désire. L'amour est réellement ce que Dieu est. Celui qui demeure dans l'amour, demeure en Dieu, et cela ne manque jamais. Lorsque nous possédons un objet, nous en avons fini de la foi et de l'espérance qui s'y rapportent; elles ont passé, ont passé à l'état de jouissance positive. Dans le ciel il y aura l'amour, mais non pas la foi, parce qu'il y aura la vue, ni l'espérance, parce que nous posséderons. L'expression «demeurent», montre que les trois sont des choses présentes, mais l'amour ne manque jamais». (Notes sur 1 Corinthiens J.N.D.)

Chapitre 14

En rattachant le dernier verset du chapitre 12 au premier verset du chapitre 14, on voit la place qu'occupe le chapitre 13, et son opportunité (*). Les dons de grâce plus grands étaient ceux qui produisaient l'édification de l'assemblée. Le chemin bien plus excellent était l'amour; il fallait donc poursuivre l'amour (14: 1), et désirer avec ardeur les dons spirituels. L'amour doit être le mobile et le ressort de l'exercice d'un don, sinon celui-ci est sans profit. Il faut donc poursuivre ce chemin bien plus excellent, à rechercher l'amour, et avec cela désirer ardemment d'être utile à l'assemblée. Car c'est l'édification de l'assemblée qui est en vue dans les instructions de ce chapitre. Le tort des Corinthiens, c'est qu'ils étalaient dans l'assemblée les dons destinés à accompagner l'évangélisation au dehors. Il s'ensuivait que les dons pour l'édification de l'assemblée n'avaient pas la place pour agir, de sorte que l'assemblée n'était pas édifiée.

(*) Les chapitres 12 et 14 sont séparés par un chapitre sur l'amour. L'amour est introduit en passant, comme dans une parenthèse, pour enseigner comment il faut se servir des dons. L'apôtre introduit aussi l'amour comme étant à la racine de toute action bonne, comme de toute autre chose; ensuite il procède à exposer l'ordre dans l'exercice des dons. Nous avons la doctrine au chapitre 12, et la pratique et l'exercice des dons dans le chapitre 14 (Notes sur 1 Corinthiens J.N.D.)

Le verset 3 ne donne pas une définition du don de prophétiser, mais en présente l'effet précieux: l'édification, l'exhortation et la consolation. Relativement aux prophètes, les épîtres nous enseignent que les apôtres étaient en même temps prophètes. On ne pouvait être apôtre sans être prophète (Ephésiens 2: 20; 3: 5; comparez Romains 16: 26, qui parle des écrits prophétiques du Nouveau Testament). Les épîtres des apôtres contiennent en effet des prophéties. Puis à côté des apôtres et prophètes, il y avait des prophètes qui n'étaient pas

apôtres (Ephésiens 4: 11; Actes des Apôtres 11: 27, 28; 13: 1; 21: 10, 11, et le verset 29 de notre chapitre).

Au temps apostolique, le prophète, tout en édifiant, exhortant et consolant, donnait aussi des révélations, parce que l'Écriture n'était pas encore complète. C'est pourquoi, au verset 6, l'apôtre dit: «En quoi vous profiterai-je, à moins que je ne vous parle par *révélation*, ou par connaissance, ou par prophétie, ou par doctrine?» Puis au verset 30, en parlant des prophètes, il dit: «Et s'il y a eu une *révélation* faite à un autre qui est assis, que le premier se taise».

Aujourd'hui, grâce au Seigneur, nous avons encore ce précieux don de prophétiser; mais il ne comporte plus celui de communiquer de nouvelles révélations, la révélation étant complète, de sorte que le cas supposé au verset 30, ne peut plus avoir lieu littéralement. Personne aujourd'hui ne peut recevoir une révélation à communiquer; prétendre en avoir proviendrait d'un malin esprit.

Prophétiser de nos jours, c'est faire valoir la Parole auprès des âmes, en faisant ressortir de la révélation ce que d'autres n'y avaient pas trouvé par eux-mêmes, et de manière à appliquer la Parole au cœur et à la conscience au moment opportun. L'âme se trouve ainsi placée devant Dieu sous l'effet de la Parole, et cela est pour ceux qui en profitent comme une sorte de révélation. Il suit de là que le résultat indiqué au verset 3, se trouve aussi produit aujourd'hui par ce don de prophétiser: «Celui qui prophétise parle aux hommes pour l'édification, et l'exhortation, et la consolation».

Quant aux langues, le verset 22 nous dit qu'elles servaient de signe, non à ceux qui croyaient, mais aux incrédules. Ce don des langues facilitait beaucoup l'évangélisation, et était une preuve de la divinité du christianisme qui s'établissait alors sur la terre comme une chose nouvelle (*), Mais nous avons vu, au chapitre 13, qu'il est dit que les langues cesseraient, et, en effet, elles ont cessé, de même que tous les dons extraordinaires — les dons-signes, comme on les appelle.

(*) «Le don des langues, dans un sens, supprimait la confusion des langues. Au lieu de la grâce se confinant à Israël, ce don ouvrait la grâce à toutes les nations. Nous en voyons un spécimen en Actes 2; il annule Babel, pour ainsi dire. Mais à la Pentecôte, tout était clair et simple; tandis que les Corinthiens abusaient de ce don. Lorsqu'il fut donné, c'était en vue de toutes les nations pour leur apporter l'Évangile». (J.N.D.)

Revenant au verset 6, pour expliquer ce qu'il faut entendre par révélation et connaissance, par prophétie et doctrine, nous dirions, par exemple, que l'apôtre parlait par *révélation*, lorsqu'il révélait, dans l'épître aux Ephésiens, le mystère de l'Église et ce qui s'y rapporte. Il parlait par *connaissance*, quand il faisait valoir les enseignements de l'Ancien Testament pour appuyer ce qu'il annonçait. Par *prophétie*, il faudrait entendre ce qu'il disait pour édifier, exhorter et consoler, comme dans l'épître aux Philippiens. Et par *doctrine*, ce qu'il exposait, par exemple, dans l'épître aux Romains touchant la justification par la foi au sacrifice de Christ, et notre délivrance du vieil homme par notre mort avec Christ (*).

(*) Personne ne peut, en aucun cas, parler pour l'édification de l'assemblée, à moins qu'il ne communique les pensées de Dieu. — L'apôtre distingue deux sortes de ces communications: la

révélation et la connaissance. La dernière suppose une révélation déjà donnée, et que quelqu'un met à profit par l'Esprit Saint pour le bien du troupeau. Ensuite il indique les dons qui étaient respectivement les moyens d'édifier de ces deux manières, savoir la prophétie et la doctrine. Ce n'est pas que les deux derniers termes soient les équivalents des deux premiers, mais les deux choses dont il est parlé pour l'édification de l'assemblée — révélation et connaissance — s'accomplissaient par le moyen de ces deux dons. Il pouvait y avoir «prophétie», sans qu'il y eût nécessairement une nouvelle révélation, bien qu'il y eût plus que de la connaissance. Il pouvait y avoir une application des pensées de Dieu, un appel de la part de Dieu aux âmes, à la conscience, qui fût plus que de la connaissance, mais qui ne serait pas une nouvelle révélation. Dieu agit par ce moyen sans révéler une nouvelle vérité ou un nouveau fait. «La connaissance» ou la «doctrine», enseigne des vérités ou explique la Parole, choses très utiles à l'assemblée, mais en cela il n'y a pas dans l'application une action directe de l'Esprit, et ainsi il n'y a pas une manifestation directe de la présence de Dieu aux hommes dans leur conscience et dans leur cœur. Quand quelqu'un enseigne, celui qui est spirituel en profite; quand quelqu'un prophétise, même celui qui n'est pas spirituel en sentira la force, il est atteint et jugé; et il en est de même de la conscience du chrétien. (J.N.D. Etudes sur la Parole de Dieu)

Les versets 12 à 17 nous montrent que toute action dans l'assemblée, même le chant et la prière, doit produire l'édification. Il semble qu'en ces premiers temps on chantait par l'Esprit des cantiques que l'on improvisait, mais il fallait que l'intelligence de celui qui chantait agît pour en faire profiter les autres. Il en était de même pour la prière et l'action de grâces. Si quelqu'un priait en langue, son esprit priait, mais son intelligence n'en retirait pas de fruit; elle était sans fruit pour les autres, puisqu'ils ne le comprenaient pas (*). Pour pouvoir dire «Amen», il fallait comprendre la prière, et, de plus, il fallait être édifié par la prière. Aujourd'hui, bien que l'on prie dans la propre langue de l'assemblée, on prie en général trop à voix basse, on n'est pas entendu par la plupart de ceux qui sont dans l'assemblée, et ainsi l'on est souvent «barbare» pour les autres (verset 11). Comment dire «Amen» et comment être édifié, si l'on n'entend pas la prière?

(*) Ce verset: «Je prierai avec l'esprit, mais je prierai aussi avec l'intelligence», suppose que quelqu'un priait sans comprendre ce qu'il disait; quel bien cela pouvait-il produire? (Notes sur 1 Corinthiens J.N.D.)

Verset 19. — L'apôtre dit, lui qui parlait plus de langues qu'eux tous, que lorsqu'il s'agissait de l'assemblée, il aimait mieux prononcer cinq paroles avec son intelligence, afin d'être compris des autres, que dix mille paroles en langues.

Dans les versets 23 à 25, l'apôtre dit que quand l'assemblée est réunie, si les dons qui sont conférés pour l'édification ont libre cours pour agir, leur action rend manifeste la présence de Dieu au milieu des saints, même à un incrédule qui serait là comme assistant.

«Les «hommes simples» dont il est parlé au verset 23, sont ceux qui n'étaient pas instruits dans la Parole. Cela est vrai d'un incrédule, mais les incrédules sont nommés à part. Le mot employé est ἰδιωτης (idiotes); on nommait ainsi des personnes qui n'étaient pas instruites dans un art. Cela fait donc deux classes: ceux qui ne sont pas instruits dans les choses de Dieu et les incrédules». (J.N.D.)

(Verset 26). — Si nous considérons que les Corinthiens aimaient à se produire dans l'assemblée, et à y étaler leurs grands dons, nous comprendrons que ce verset ait un sens de reproche. Ils arrivaient à la réunion en ayant chacun quelque chose à débiter, pour ainsi dire,

lorsqu'ils trouveraient le moment de le faire. Mais l'apôtre leur rappelle de nouveau son exhortation: «Que tout se fasse pour l'édification».

(Versets 27, 28). — Nous voyons, une fois de plus, combien les Corinthiens aimaient à mettre en avant leur don de langues. Beaucoup parlaient, et même plusieurs en même temps. L'apôtre régularise la chose: il fallait que deux, ou tout au plus trois, parlassent en langues, et chacun à son tour; et encore ce devait être à condition que quelqu'un interprêtât. S'il n'y avait pas d'interprète pour faire profiter l'assemblée de ce qui avait été dit, on n'avait qu'à se taire. De là nous pouvons conclure le principe valable pour nous aujourd'hui, c'est que toute action qui ne produit pas l'édification de l'assemblée ne doit pas avoir lieu.

D'après les données de ce chapitre, on peut penser qu'il y avait deux sortes de dons de langues. L'un, comme on le voit en Actes 2, était la capacité de parler des langues étrangères sans les avoir apprises. Ce don, comme nous l'avons fait remarquer, facilitait beaucoup l'évangélisation dans les divers pays où se rendaient les serviteurs du Seigneur. Mais celui qui parlait ces langues savait ce qu'il disait en s'en servant. En Actes 2: 4-11, il est dit qu'ils parlaient *d'autres langues* (c'est-à-dire que la leur), et ils étaient compris de tous ceux dont ces langues étaient la langue maternelle, ainsi qu'il est dit: «Nous les entendons parler dans nos langues, chacun dans son propre langage, celui du pays où nous sommes nés». Mais d'après le chapitre que nous étudions, il y avait un autre genre de don de parler en langues. Un homme se trouvait sous l'impulsion puissante du Saint Esprit et prononçait des mystères dans une langue étrangère, et son intelligence personnelle n'avait pas la capacité d'interpréter aux autres ce qu'il disait. Il fallait un autre don pour compléter celui-là: c'était le don d'interpréter.

(Verset 29). — Les prophètes, ceux dont le don édifiait l'assemblée, ne devaient cependant pas parler plus de trois successivement dans la même réunion, et ceux qui écoutaient devaient juger ou discerner si ce qu'ils entendaient était selon la vérité. Sans doute que les autres prophètes qui écoutaient, étaient les premiers capables de juger de ce qui était dit, mais tous ceux qui écoutent sont sensés capables de discerner si ce qui est annoncé est la vérité. 1 Thessaloniens 5: 20, 21, confirme cette pensée. L'assemblée des Thessaloniens ne devait pas mépriser les prophéties, c'est-à-dire ne pas dédaigner ce que le Seigneur pouvait donner par le plus simple frère pour l'édification; mais étant spirituels, ils étaient capables d'éprouver ce qu'ils entendaient. C'est ainsi que ce passage doit être lu: «Ne méprisez pas les prophéties, mais éprouvez toutes choses»; c'est-à-dire, ne méprisez pas l'action de l'Esprit par le plus faible même, mais éprouvez ce qui est dit.

(Verset 30). — Au temps apostolique, quelqu'un pouvait recevoir une révélation nouvelle. Il devait avoir la place pour la donner. C'est pourquoi celui qui parlait devait se taire. «Je ne pense pas», a dit quelqu'un, «qu'il dût attendre jusqu'à ce que le premier eût fini; l'ordre va avant la puissance, Dieu n'est pas un Dieu de confusion. Ce passage montre seulement l'esprit de subjection». Aujourd'hui, comme nous l'avons déjà fait remarquer, il n'y a plus de révélation à faire — la révélation est complète. Mais le principe demeure. Un frère en

s'étendant trop lorsqu'il parle, peut priver l'assemblée de ce qu'un autre aurait à dire pour l'édification.

(Verset 31). — Il est précieux de pouvoir recevoir tout ce que le Seigneur veut donner pour l'édification, mais, d'après le verset 29, il semble qu'il ne devait pas y avoir plus de trois prophètes qui parlèrent dans la même réunion, de sorte que s'il y avait à Corinthe dix-huit prophètes, il fallait six réunions pour que chacun prophétisât à son tour.

(Verset 32). — Ce passage a une grande importance. Mais il faut remarquer qu'il s'agit de l'esprit du prophète qui parle, et non d'une soumission mutuelle des prophètes entre eux. Le prophète était maître de son propre esprit, il n'était pas emporté par son sujet, de manière à ne pas pouvoir s'arrêter (comparez verset 30). Ce n'était pas un emportement fougueux, comme cela avait lieu chez les prêtres ou prêtresses des païens, sous l'impulsion d'un esprit de démon. — «Ce verset enseigne que la puissance morale est supérieure à la simple puissance. Quoi que ce soit que j'aie comme puissance, si la sagesse spirituelle est de ne point parler, je ne parlerai pas. Le jugement moral du prophète est au-dessus de la simple puissance, quelque grande et réelle que soit celle-ci». (J.N.D.)

(Versets 33-35). — Dieu ne peut être l'auteur du désordre, et ne peut l'approuver. Il est un Dieu de paix, et c'est comme tel qu'il se trouve dans les assemblées des saints. Or le désordre était tel dans l'assemblée de Corinthe, que non seulement ils se glorifiaient en parlant en langues, et même plusieurs en même temps, mais que même les femmes parlaient dans l'assemblée, ce qui était honteux, dit l'apôtre en terminant le verset 35. La femme doit garder partout la place de subordination que le Créateur lui a faite en la donnant à l'homme comme aide, et non comme rivale. En gardant cette place, elle est une vraie aide, très utile comme telle dans l'oeuvre du Seigneur, tandis que du moment qu'elle veut usurper la place de l'homme, tout est désordre. «Au verset 34, «comme le dit aussi la loi», c'est la teneur générale de la loi, et non une loi particulière».

(Versets 36-38). — On sent que l'apôtre pensait toujours au fait que les Corinthiens s'enorgueillissaient des grands dons qu'ils possédaient, et il met à bas cet orgueil. Il est vrai qu'ils étaient enrichis de toutes sortes de dons de grâce, ainsi que Paul le dit, en en rendant grâces pour eux. Mais il fallait savoir les utiliser, et c'est ce que l'apôtre leur enseigne dans ce chapitre 14. Ici, au verset 36, pour abaisser leurs prétentions, il place sur leurs consciences le fait que, quels que fussent leurs dons, la parole de Dieu n'était pourtant pas sortie d'eux, et qu'ils n'étaient pas les seuls dans le monde à avoir les privilèges dont ils jouissaient.

(Verset 37). — Ils étaient sous l'obligation de se soumettre aux enseignements de l'apôtre quant à l'ordre voulu de Dieu dans l'assemblée, parce que les choses qu'il écrivait étaient le commandement du Seigneur. Si quelqu'un voulait ignorer cela, il fallait l'abandonner à son ignorance.

(Versets 39, 40). — En terminant, Paul résume encore les enseignements du chapitre, répétant l'exhortation de désirer avec ardeur de prophétiser, et avertissant de ne pas déduire

de ce qu'il avait dit sur le don des langues, qu'il fallût en interdire l'usage; mais «que toutes choses», ajoute-t-il, «se fassent avec bienséance et avec ordre».

Chapitre 15

«L'apôtre parle maintenant de la résurrection. Une grande vérité est développée dans ce chapitre: l'identification de Christ avec les hommes — avec les saints — mais avec l'homme comme homme, car il est dit: «Si les hommes (les morts) ne ressuscitent pas, Christ non plus n'a pas été ressuscité». (J.N.D.)

Quels que fussent leurs grands dons, les Corinthiens avaient laissé se glisser parmi eux une fatale erreur: la négation de la résurrection des morts. Etablir la vérité à l'égard de cette doctrine de toute importance est le sujet de ce chapitre. Avant d'attaquer l'erreur, l'apôtre rappelle simplement aux Corinthiens l'Evangile qu'il leur avait annoncé, le plein Evangile, bien établi sur ses propres bases.

(Verset 1). — On remarque quatre choses dans ce verset: l'Evangile annoncé, l'Evangile reçu, une fois reçu on s'y trouve comme renfermé, et enfin on est sauvé par lui.

(Verset 2). — Ce verset contient déjà comme une contre-épreuve. Si les Corinthiens ne tenaient pas ferme la parole de ce plein Evangile, ils se trouveraient avoir cru en vain. La pensée de l'apôtre se portait déjà sur l'erreur qu'il allait attaquer, car cette erreur emportait comme conséquence la négation de la résurrection du Sauveur. C'était le renversement du christianisme, et on aurait cru en vain.

(Versets 3, 4). — L'Evangile annoncé par Paul et qu'il fallait tenir ferme, reposait sur trois faits: 1° La mort du Sauveur. 2° Son ensevelissement. 3° Sa résurrection le troisième jour. Voilà les grands faits de l'Evangile. Et c'était ce que Paul avait communiqué aux Corinthiens *avant toutes choses*. Un Evangile qui ne présenterait que la mort de Christ, sans tenir compte de sa résurrection, ne pourrait pas donner à l'âme une véritable paix. Que saurait-elle si ses péchés sont ôtés, si le sacrifice de Christ a été agréé de Dieu?

Mais l'apôtre en appelle au témoignage des Ecritures par rapport à ces trois bases de l'Evangile. L'Esprit Saint avait annoncé d'avance ces grands faits. N'aurait-on que le 53e chapitre d'Esaië qu'on les y trouverait. L'apôtre dit «Il est mort pour nos péchés»; Esaië déclare «Le châtement de notre paix a été sur lui, l'Eternel a fait venir sur lui l'iniquité de nous tous. Il a été retranché de la terre des vivants... S'il livre son âme en sacrifice pour le péché... Parce qu'il aura livré son âme à la mort... Et qu'il a porté le péché de plusieurs, etc.». Voilà bien Christ «mort pour nos péchés, selon les Ecritures».

Secondement, quant à son ensevelissement, Esaië dit: «Et on lui donna son sépulcre avec les méchants, mais il a été avec le riche en sa mort». Troisièmement, quant à sa résurrection, Esaië la sous-entend quand il dit: «S'il livre son âme en sacrifice pour le péché, il verra une semence, il prolongera ses jours. Il verra du fruit du travail de son âme, et sera satisfait». Mais nous avons aussi le Psaume 16, qui annonce clairement la résurrection du Sauveur. Pierre le cite au chapitre 2 des Actes, et Paul, au chapitre 13 du même livre, comme s'appliquant à la

résurrection du Seigneur Jésus. Nous pourrions encore mentionner le Psaume 22 et d'autres portions des Ecritures.

On a souvent dit que la mort du Sauveur était comme le paiement de notre dette, et sa résurrection comme la quittance. Mais il est frappant que l'apôtre invoque ici le fait de son ensevelissement. La mort d'une personne est bien la fin de sa vie ici-bas, mais son ensevelissement est la fin de tout. C'est la disparition de toute trace de cette personne sur la terre. De plus, l'âme est dans le hadès et le corps dans la tombe. Alors, la résurrection de cette personne sera l'acte qui la ramènera corps et âme réunis.

Le Sauveur ne devait pas rester dans cet état de séparation de l'âme et du corps. Aussi dit-il: «Tu ne laisseras pas mon âme en hadès». S'il est descendu dans les parties inférieures de la terre (Ephésiens 4: 9), il est ressuscité d'entre les morts le troisième jour. Il a annulé la mort, et a mis en lumière la vie et l'incorruptibilité par l'Evangile. Les justes de l'Ancien Testament croyaient bien à la résurrection, mais ils ignoraient l'incorruptibilité; cela n'était pas révélé, ni l'état de l'âme entre la mort et la résurrection, sauf que, d'une manière obscure, ils croyaient à son existence après la mort.

(Versets 5-8). — L'apôtre présente dans ces versets la preuve la plus simple de la réalité de la résurrection du Seigneur Jésus; c'est le témoignage de ceux qui l'ont vu ressuscité. «Il a été vu de Céphas, puis des douze». En effet, la chose a eu lieu le jour et le soir de la résurrection du Seigneur (Luc 24: 34, 36). «Il a été vu de plus de cinq cents frères à la fois», dit encore Paul. Probablement en Galilée, selon Matthieu 28: 7, et Marc 16: 7. «Ensuite, il a été vu de Jacques, puis de tous les apôtres»; les évangiles ne mentionnent pas le cas de Jacques, et quant à tous les apôtres, peut-être est-ce lors de son ascension. Après tous, il a été vu de Saul — plus tard Paul — sur le chemin de Damas. «Comme d'un avorton», dit-il. Paul était comme un enfant venu hors de terme, trop tard pour avoir vu le Seigneur pendant son ministère sur la terre et être alors son disciple; trop tôt pour le voir comme le résidu le verra. Mais il l'avait vu, et il fallait avoir vu le Seigneur pour être apôtre (1 Corinthiens 9: 1).

Nous pouvons encore remarquer que l'apôtre invoque des témoins de la résurrection dont les évangiles ne parlent pas, et passe sous silence plusieurs de ceux dont les évangiles parlent. Les femmes ne sont pas citées, les disciples allant à Emmaüs non plus. Les évangiles ne disent rien des cinq cents frères à la fois qui ont vu le Seigneur, ni de son apparition à Jacques, comme nous l'avons déjà dit. Il y a sans doute une raison à cela. Pierre occupait une place importante comme apôtre. Les cinq cents frères en Galilée étaient répandus dans les assemblées et y étaient des témoins — la plupart encore en vie au temps de Paul. Jacques était le principal frère à Jérusalem. Enfin le témoignage de *tous les apôtres* était important.

Ajoutons un mot sur le verset 8. Un avorton est un enfant né avant terme, et qui n'a en lui-même aucune capacité de vivre. Paul, partant de là (verset 9), pense à son indignité en se souvenant qu'il a persécuté l'assemblée de Dieu. La gravité de ce péché est demeurée toujours vivante en lui. En 1 Timothée 1: 13-15, il se nomme le premier des pécheurs. Il se considère comme celui qui marchait à la tête de ceux qui s'opposaient au Seigneur Jésus. Il se nomme

un blasphémateur, un outrageux. Son zèle comme Juif l'a fait persécuter l'Assemblée (Philippiens 3: 6). Aussi, quand il considère la grâce qui lui a été faite, non seulement d'être sauvé, mais d'être administrateur du mystère de l'Assemblée, il se dit «le moindre des apôtres, et même moins que le moindre de tous les saints» (Ephésiens 3: 8).

L'enseignement pratique que nous tirons des paroles de Paul, est que si, d'un côté, nous avons la conscience que Dieu ne se souvient plus jamais de nos péchés, d'un autre côté, la conscience garde le souvenir de la gravité du péché, sans que cela amène aucun trouble dans l'âme, car nous n'avons plus aucune conscience de péchés comme pesant sur nous. «Le sang de Jésus Christ son Fils nous purifie de tout péché» (Hébreux 10; 1 Jean 1: 7).

(Verset 10). — S'il était un avorton, s'il était le moindre des apôtres, indigne d'être appelé tel, c'était la grâce du Seigneur qui l'avait fait être ce qu'il était; elle n'avait pas été vaine envers lui; par cette grâce, il avait travaillé plus que ceux qui étaient plus dignes que lui d'être appelés apôtres; aussi la nomme-t-il trois fois dans ce verset. Il se met de côté, ce n'est pas lui qui a travaillé, c'est la grâce de Dieu qui est avec lui.

(Verset 11). — Soit donc lui, soit les autres apôtres, ils avaient prêché Christ mort pour nos péchés, Christ enseveli, Christ ressuscité d'entre les morts le troisième jour, et c'est ainsi que les Corinthiens avaient cru.

(Verset 12). — C'était donc une aberration de mettre à côté du fait de la résurrection de Christ d'entre les morts, la négation de la résurrection des autres morts. Christ serait donc l'unique personne qui fût sortie ou qui dût sortir du sépulcre?

(Verset 13). — Cela ne se peut pas, dit l'apôtre; car si, par grâce, l'homme Christ Jésus est mort et a été enseveli, il a été ainsi, par grâce pour nous, mis au rang des trépassés dont les corps sont dans les sépulcres. Si aucun mort ne doit sortir du tombeau, Dieu n'a pas fait d'exception pour Christ, donc il n'est pas ressuscité!... Voilà la conséquence fatale, mais nécessaire, de l'erreur déjà acceptée par quelques-uns des Corinthiens, et qui aurait fait rapidement du chemin parmi eux, comme c'est toujours le cas pour l'erreur. L'Écriture nous fournit ici un exemple de la manière dont il faut traiter une erreur; c'est d'en tirer immédiatement les conséquences extrêmes, lors même qu'elles ne seraient pas dans l'esprit et dans la bouche de ceux qui émettent l'erreur. Car il est bien probable que ces quelques-uns n'avaient pas du tout l'idée de nier la résurrection du Sauveur, et ils auraient pu se récrier de ce que l'apôtre leur imputât des pensées qui n'avaient jamais abordé leur esprit. N'importe, ... si leur doctrine était vraie, il s'ensuivait que Christ n'était pas ressuscité, et tout le christianisme croulait.

Dans les versets 13, 15 et 16, l'apôtre affirme trois fois que si les morts ne ressuscitent pas, Christ non plus n'est pas ressuscité. Il ne peut y avoir d'exception relativement à la résurrection de tous ceux qui ont passé par la mort. Or Christ, par grâce, y a passé; si tous les autres morts ne doivent jamais sortir de leurs sépulcres, Christ aussi y est donc encore!

(Verset 14 et suivants). — L'apôtre maintenant tire les conséquences de cette négation de la résurrection de Christ, lequel, dit-il, «n'est pas ressuscité si les morts ne ressuscitent

pas». Le fait que Christ ne serait pas ressuscité, Lui ôtait son humanité, car si son corps n'est pas ressuscité, son humanité est perdue!... Puis, dit l'apôtre, notre prédication est vaine, et votre foi est vaine aussi (comparez verset 2); nous sommes de faux témoins de Dieu. En effet, la résurrection du Seigneur Jésus a été le point capital du témoignage des apôtres, comme on le voit dans le livre des Actes, et il nous y est dit qu'ils rendaient ce témoignage avec une grande puissance (Actes des Apôtres 4: 33). L'apôtre continue en disant: «Votre foi est vaine, et vous êtes encore dans vos péchés». Le salut opéré pour la foi par le sacrifice et la mort de Christ, reçoit sa sanction de la part de Dieu par la résurrection de Christ (voyez Romains 4: 25), de sorte que si Christ n'est pas ressuscité, nous sommes encore dans nos péchés, nous ne sommes pas sauvés.

Les versets 18 et 19, montrent que les conséquences extrêmes de l'erreur des Corinthiens iraient jusqu'à la négation d'une vie future. «Ceux qui se sont endormis en Christ ont donc péri», dit-il (*); et il ajoute: «Si pour cette vie seulement nous avons espérance en Christ, nous sommes plus misérables que tous les hommes». En effet, les hommes jouissent de ce monde autant qu'ils le peuvent, tandis qu'ils y sont. Les chrétiens laissent ce monde, y renoncent, parce qu'ils ont les espérances d'une vie future. Mais s'il n'y a rien après cette vie, à quoi aura servi ce renoncement et les souffrances inhérentes à la vraie profession de christianisme? Les chrétiens seraient à juste titre taxés d'insensés; ils sont les plus misérables des hommes, n'ayant rien dans ce monde, rien après cette vie. «Mangeons et buvons», dans ce cas, «car demain nous mourrons».

(*) L'idée d'immortalité pour l'homme sans résurrection est une idée païenne entièrement contraire à l'Écriture.

(Versets 20-28). — Comme avec un soupir de soulagement, l'apôtre interrompt ici son raisonnement contre l'erreur fatale où quelques-uns des Corinthiens s'étaient laissé engager. Il le reprendra dans les versets 29 à 34. Mais il a hâte d'en venir au côté positif de son sujet: la résurrection du Sauveur et toutes ses glorieuses conséquences. C'est une sorte de parenthèse qui nous présente un exposé magnifique où, d'un seul coup d'œil, nous embrassons tout l'espace de temps renfermé entre la résurrection de Christ comme point de départ, et l'état éternel comme résultat final.

(Verset 20). — Christ a donc été ressuscité d'entre les morts. Non seulement il est sorti de la mort, mais le premier il est sorti du milieu des morts. Il est ainsi le premier-né d'entre les morts (Colossiens 1: 18). Comme tel, il est les prémices de ceux qui sont endormis. Ceux-ci, comme Lui, se relèveront d'entre les morts. Non seulement ils doivent ressusciter, mais étant identifiés à leur Sauveur, ayant sa vie et son Esprit, ils doivent ressusciter de cette résurrection-là, celle d'entre les morts. C'est ce qui donne à la résurrection de vie (Jean 5: 29) son caractère glorieux: elle est entièrement séparée de la résurrection des méchants, soit en caractère, soit en fait, soit quant à l'époque. Les prémices d'une chose sont de la même nature que cette chose même qui suivra. Les prémices de la moisson, figure de la résurrection de Christ, en Lévitique 23: 10, étaient de même nature que la moisson entière, et vice versa. C'est pourquoi Christ n'est les prémices que de la résurrection de ceux qui sont endormis —

endormis en Lui. Il ne peut être les prémices de la résurrection des méchants. Toutefois c'est bien Lui qui les ressuscite comme Fils de l'homme qui juge; ils devront obéir à sa puissante voix et sortir de leurs sépulcres pour paraître devant Lui (Jean 5: 27-29).

«La résurrection de Christ, d'entre les morts est le témoignage que Dieu a accepté ceux qui sont ressuscités. C'est seulement une question de temps. Si les morts sont ressuscités tous en même temps, tous doivent venir en jugement. Mais Dieu a tiré Christ du reste des morts — c'est le sceau mis à sa parfaite acceptation — et quand le temps sera venu, nous serons tirés d'entre les morts, précisément de la même manière». (J.N.D.)

«Il y a, en Philippiens 3, un passage touchant la résurrection, qui la rend simple quant à ce qui regarde le corps: «Notre bourgeoisie est dans les cieux, d'où aussi nous attendons le Seigneur Jésus Christ comme Sauveur, qui transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire, selon l'opération de ce pouvoir qu'il a de s'assujettir même toutes choses». Qu'elles sont merveilleuses les révélations que nous avons des plans de Dieu, comparées aux obscurités de l'homme! Romains 8: 11, se rapporte aussi à la résurrection: «Celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts vivifiera aussi vos corps mortels à cause de son Esprit qui habite en vous». (J.N.D.)

(Verset 21). — «La mort est par l'homme», ainsi qu'il est écrit: «Par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché, la mort» (Romains 5: 12). Mais ici, au lieu de dire: Si l'homme est la cause de la mort, Dieu saura bien l'en sortir par la résurrection, l'apôtre dit: «C'est par l'homme aussi qu'est la résurrection des morts» — non d'entre les morts: le fait est général, la résurrection vient par l'homme. L'homme Adam est la cause de la mort de tous; l'homme Christ Jésus est la cause de la résurrection de tous. Ce verset exprimant la vérité générale de la résurrection par Christ, celle des méchants y est comprise, mais sans aucune explication, et, à partir de ce verset, il n'y est plus fait allusion dans tout le reste du chapitre. Il n'y est plus question que de la résurrection de Christ et des saints.

(Verset 22). — Les deux Adam, chefs de races, sont mis ici en parallèle, mais pour établir le contraste entre eux, comme à la fin du chapitre, versets 45-49, et aussi en Romains 5: 12-21. «Dans l'Adam tous meurent», — «dans le Christ tous seront rendus vivants»; Adam entraîne tous ses descendants dans la mort; Christ vivifie tous ceux qui se rattachent à Lui; mais cette vivification comprend la résurrection de vie pour ceux des siens qui auront passé par la mort, aussi bien que l'absorption par la vie de ce qui est mortel pour ceux qui seront vivants dans le corps à la venue de Christ (2 Corinthiens 5: 4).

(Verset 23). — «Dans le Christ, tous seront rendus vivants, mais chacun dans son propre rang». Il y a donc des rangs dans la résurrection. Le premier, c'est Christ, les prémices; le second, ceux qui sont de Christ, lesquels seront ressuscités à sa venue. Et c'est tout, car s'il s'agissait aussi de la résurrection des méchants, il faudrait un troisième rang, et cela ferait dire que Christ est les prémices de leur résurrection, ce qui ne peut être. Après la résurrection de ceux qui sont de Christ, plus rien ne suit que la fin, la fin glorieuse pour Dieu, pour Christ, et pour tous les saints de tous les temps: cette fin, c'est l'état éternel.

Remarquons que lorsqu'il est dit: «Ceux qui sont du Christ à sa venue», cela comprend les deux phases de cette venue. La venue de Christ a lieu déjà lorsqu'il se lèvera du trône de son Père et qu'il descendra du ciel pour attirer les siens vers Lui à sa rencontre en l'air. Alors seront ressuscités tous les saints endormis depuis Abel jusqu'au dernier de l'Assemblée. Mais ensuite, à l'apparition de sa venue, il ressuscitera les saints qui seront après nous sur la terre et qui auront donné leur vie pour le témoignage qu'ils auront rendu. Nous en trouvons deux classes dans le chapitre 20 de l'Apocalypse, lesquelles ont part à la première résurrection: 1° «les âmes de ceux qui avaient été décapités pour le témoignage de Jésus et pour la parole de Dieu» (voyez chapitre 6: 9); 2° «ceux qui n'avaient pas rendu hommage à la bête, ni à son image, et qui n'avaient pas reçu la marque sur leur front et sur leur main (voyez 13: 15, 16); et ils vécurent (furent ressuscités) et régnèrent avec le Christ mille ans». Puis il est ajouté: «C'est ici la première résurrection». Nous avons donc ici la dernière époque de la première résurrection, qui est comme une période commençant par la résurrection de Christ, se poursuivant par la résurrection des justes de l'Ancien Testament et de ceux de l'Assemblée qui se seront endormis, et se terminant par la résurrection des témoins de Dieu mis à mort durant le temps des jugements.

(Verset 24). — «Ensuite la fin», la fin définitive de toutes les choses muables pour faire place aux immuables, à ce nouveau monde de Dieu: les nouveaux cieux et la nouvelle terre, où la justice habitera, et où Dieu se reposera dans son amour (Sophonie 3: 17).

«Quand il aura remis le royaume à Dieu le Père». Lorsque Dieu retira son trône de Jérusalem et transféra la royauté aux nations, il donna à Nebucadnetsar la domination universelle (Daniel 2: 37, 38). Mais dans le songe du roi expliqué par Daniel, Dieu révélait que quatre monarchies ou empires des nations se succéderaient, et seraient remplacées à la fin par le règne du Fils de l'homme. Daniel dit: «Et dans les jours de ces rois, le Dieu des cieux établira un royaume qui ne sera jamais détruit; et ce royaume ne passera point à un autre peuple; il broiera et détruira tous ces royaumes, mais lui, il subsistera à toujours» (Daniel 2: 44). Puis encore: «Sa domination est une domination éternelle, qui ne passera pas, et son royaume, un royaume qui ne sera pas détruit... Son royaume est un royaume éternel, et toutes les dominations le serviront et lui obéiront» (Daniel 7: 14, 27). Et plus tard, lorsque l'ange Gabriel vint annoncer à Marie la naissance de Jésus, il lui dit: «Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père; et il régnera sur la maison de Jacob à toujours, et il n'y aura pas de fin à son royaume» (Luc 1: 32, 33).

Ce royaume du Fils de l'homme sera proprement le millénium, le règne personnel du Seigneur Jésus Christ sur tout l'univers. Ce royaume ne sera remplacé par aucun autre: il durera jusqu'à ce que tout ce qui s'oppose à Dieu soit subjugué et détruit. Christ, le Roi des rois, abolira toute principauté, et toute autorité, et toute puissance en opposition avec Dieu où qu'elles se trouvent, dans les cieux et sur la terre.

(Verset 25). — Le règne médiatorial du Fils de l'homme durera, non seulement jusqu'à ce que tout l'univers soit soumis et que tous ses ennemis (Hébreux 10: 13) soient mis sous ses

pieds, mais aussi jusqu'à ce que tous les ennemis, quels qu'ils soient, personnes ou choses, soient sous ses pieds.

(Verset 26). — La mort, cette chose terrible, «le roi des terreurs», est aussi un ennemi, et elle sera abolie, après tous les autres — «le dernier ennemi qui sera aboli, c'est la mort». Car Dieu a assujetti toutes choses sous les pieds du Fils de l'homme. Non seulement Dieu Lui a donné autorité sur toute chair (Jean 17: 2), et mis toutes choses entre ses mains, mais il a assujetti toutes choses sous ses pieds. Alors, quand tous les ennemis auront été réduits à néant et que la mort même aura été abolie, le règne du Fils de l'homme prendra fin, et il remettra le royaume à Dieu le Père.

Une chose frappante à remarquer, c'est que ce sera dans l'acte de l'abolition de la mort que sera effectuée la résurrection des méchants. Lorsqu'il n'y a plus personne qui doit passer par la mort, et qu'il n'y a plus personne à faire sortir des sépulcres, alors la mort sera abolie. Déjà auparavant, relativement aux rachetés, la mort aura été engloutie en victoire. Mais finalement elle sera abolie, et elle le sera, pour ainsi dire, par la résurrection des méchants.

«La destruction de la mort, si vous prenez la chose pour les méchants, sera la seconde mort. Les gages du péché, c'est la mort en général, mais à strictement parler, c'est la première mort, bien que la colère de Dieu soit révélée du ciel avec l'Evangile. Je ne sache pas qu'il y ait un seul passage qui parle de Christ comme ayant subi la seconde mort. Il a subi ce qui nous y aurait amenés. C'est une grande chose que de se tenir à l'Ecriture». (J.N.D.)

(Versets 27, 28). — Le verset 27 nous prépare à comprendre le 28^e. Si c'est Dieu le Père, le Dieu souverain, qui a assujetti toutes choses sous les pieds du Fils de l'homme, il est évident que Lui, Dieu, n'est pas compris dans cet assujettissement de toutes choses. Au contraire (verset 28), lorsque le Fils, par son règne médiateur, aura tout amené à bonne fin, et qu'il pourra remettre les résultats éternels de son règne entre les mains de son Dieu et Père, alors le Fils, comme homme, rentrera dans la dépendance de son humanité parfaite et éternelle, tout en étant toujours éternellement un avec le Père, comme Fils unique de toute éternité dans son sein.

Lorsqu'on a compris que c'est comme homme que le Seigneur Jésus sera Roi des rois, Seigneur des seigneurs, et Juge, et qu'il reste homme éternellement, la déclaration: «Alors le Fils aussi lui-même sera assujetti à celui qui lui a assujetti toutes choses», n'offre plus de difficultés.

Dieu comme tel sera alors tout en tous. Il habitera avec les hommes. Il sera tout pour eux, eux seront tout pour Lui. Le Dieu bienheureux sera tout dans tous les bienheureux, et pour toute la bienheureuse éternité !

Nous ajouterons ici quelques notes tirées de conférences sur 1 Corinthiens de notre frère J.N.D.

«Dans notre chapitre, deux choses sont mises en évidence: l'une qui est toujours notre portion en esprit, c'est-à-dire le temps où toute dispensation et gouvernement des choses auront cessé; l'autre ce qui est dans ces paroles: «Il faut qu'il règne jusqu'à ce qu'il ait mis tous les ennemis sous ses pieds». Il y a tout le système de la dispensation qui sera introduite bientôt, et ensuite Dieu tout en tous, quand toute la partie médiatoriale qui doit amener cet état sera complète, et que Christ aura remis le royaume à Dieu. Dans un sens nous régnerons aux siècles des siècles, mais tout le système gouvernemental qui nous introduit dans l'état éternel sera terminé.

»Il y a ici tout un système de conseils et de pouvoir, qui, dans un certain sens, est provisoire, et par conséquent pour un temps seulement. L'objet est que Dieu — non pas le Père — soit tout en tous. Et ici se présente un fait bien précieux, c'est que le Seigneur Jésus ne laissera jamais son humanité: «Alors le Fils aussi lui-même sera assujéti». Dans l'évangile de Jean, la relation filiale du Seigneur avec Dieu est pleinement établie. Christ était Dieu, et il vint pour être serviteur; bientôt il prendra le gouvernement, et toute autorité et toute puissance seront renversées; ensuite il prendra la place d'assujettissement, et tout cela comme homme. Ce n'est pas qu'il ne soit pas Dieu; il est Dieu tout le temps. En Jean, sa divinité ressort à chaque pas. Dans cet évangile, il n'est jamais vu comme un simple homme, mais il ne sort jamais de la position d'une personne qui reçoit tout. Il a pris la forme de serviteur, et il dit: «Je t'ai glorifié sur la terre, et maintenant glorifie-moi». Il ne dit pas: Je me glorifie moi-même. Et aussi: «Maintenant le Fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui; si Dieu est glorifié en lui, Dieu aussi le glorifiera en lui-même, et incontinent il le glorifiera». Mais au chapitre 17, il parle comme Fils de Dieu: «Père, l'heure est venue; glorifie ton Fils, afin que ton Fils te glorifie». Il est beau de le voir dans tout cet évangile de Jean, comme Dieu, mais homme en même temps. Satan essaya de le faire sortir de cette position d'homme ici-bas. C'est comme s'il Lui eût dit: «Abandonne ta place de serviteur»; mais Jésus dit: «C'est pour cela même que je suis venu». Ainsi il ne cesse et ne cessera jamais d'être premier-né entre plusieurs frères, et cela est merveilleux pour nous. Mais en même temps, il n'est jamais porté atteinte à la gloire de sa Personne, à quelque point qu'il s'abaisse vers nous, comme par exemple au baptême de Jean, où il prend tout à fait sa place comme homme, et où le Père dit. «Celui-ci est mon Fils bien-aimé».

»Le Psaume 8 sera accompli au commencement du millénium. Ses ennemis lui seront mis pour marchepied de ses pieds, selon le Psaume 110. Maintenant il est assis à la droite de Dieu, mais quand Dieu mettra ses ennemis pour son marchepied, il commencera à les fouler sous ses pieds. Au Psaume 8, nous le voyons recevoir ce pouvoir: toutes choses sont mises sous ses pieds. Il a trois titres distincts à cette position sur toutes choses. En Colossiens, c'est parce qu'il les a créées; il est donc Chef sur toutes choses; ensuite, en Colossiens et dans l'épître aux Hébreux, il prend cette place comme Fils, parce que s'il est Fils, il est héritier; son troisième titre est qu'il est Fils de l'homme, et il prend cette place en rédemption: Dieu réconcilie toutes choses par Lui. Le plein résultat du Psaume 8 ne sera pas atteint jusqu'à ce que la mort soit abolie. Dieu place toutes choses sous les pieds de Christ comme Fils de l'homme au

commencement du millénium; Christ commence alors à les assujettir, et quand tout est terminé, il remet le royaume à Dieu le Père. Maintenant c'est le temps du royaume des cieux, non le royaume du Fils de l'homme, bien qu'il soit Roi, et qu'il ait le droit de prendre le royaume à un moment quelconque. Il est prêt à juger les vivants et les morts; seulement il est assis jusqu'au moment, connu de Dieu, où il prendra le royaume d'une manière manifeste et effective. Maintenant tout est dans un état provisoire. Christ est assis sur le trône du Père, et n'est pas encore sur le sien. Cependant le royaume Lui appartient, seulement il est, comme dans les paraboles de Matthieu 13, un royaume sans un roi présent, en patience, non en puissance. Ce n'est pas un royaume dans le sens littéral du mot, mais la forme que prend le royaume avant que le Roi ne prenne son pouvoir, quoiqu'il soit déjà Roi.

»La destruction de la mort n'aura pas lieu avant le grand trône blanc. La prise du royaume par Christ amènera un changement complet dans l'ordre des choses; mais la grande différence sera qu'au lieu d'un Christ rejeté et de l'Esprit Saint donnant de la force pour aller contre le courant, quand le Seigneur viendra, le courant sera dans la voie de la justice: la puissance et la gloire, et toute chose, sont dans la voie de la justice. Maintenant il faut faire des sacrifices, si l'on suit Christ, on porte la croix.

»Quand il est dit que toutes choses sont mises sous ses pieds, c'est à l'exclusion de Celui qui Lui a assujetti toutes choses; autrement c'est tout, sans exception. Ce passage du Psaume 8 est cité en trois endroits: Ephésiens 1: 22; Hébreux 2: 6-9, et dans notre chapitre. C'est en Hébreux 2, que le sujet est le plus développé. Il y est dit que nous ne voyons pas encore toutes choses mises sous ses pieds. La moitié du Psaume est accomplie, le reste est encore à venir. Jésus est couronné de gloire et d'honneur, il est assis sur le trône du Père, mais nous ne voyons pas toutes choses Lui être assujetties. En Ephésiens, Dieu a assujetti toutes choses sous ses pieds, et l'a donné pour être Chef sur toutes choses à l'Assemblée, qui est son corps. Dans le Psaume 2, il est présenté comme Fils de Dieu et Roi d'Israël sur la terre; mais il est rejeté, et alors nous avons l'état où son rejet laisse les Juifs, jusqu'au Psaume 8, où toutes choses Lui sont assujetties. La gloire et le titre du Messie sont mis de côté pour un temps; pendant ce temps, ceux qui Le suivent sont dans l'épreuve et les difficultés; mais ensuite le nom de Jéhovah est magnifique par toute la terre. Nous avons ainsi tout le plan des voies de Dieu en Christ — non l'Assemblée — mais par rapport à la terre».

Revenons à la suite de notre chapitre.

(Verset 29). — Après la riche parenthèse des versets 20 à 28, l'apôtre reprend son raisonnement sur les conséquences de l'erreur dans laquelle les Corinthiens étaient tombés. Il rattache sa pensée aux versets 18 et 19, et il montre que ce serait une chose insensée de devenir chrétien, si les morts ne ressuscitaient pas. En devenant chrétien, on était baptisé pour la mort de Christ (Romains 6: 3); on entrait donc ainsi dans le chemin de la mort, quant à l'homme de la terre. Il y en avait qui avaient parcouru ce chemin, et plusieurs y avaient laissé leur vie. Ceux qui devenaient chrétiens après eux, avaient bien été baptisés pour leur propre compte, mais d'un autre côté, par cela même, ils étaient comme enrôlés pour succéder à ceux qui n'étaient plus, et, dans ce sens, ils avaient été baptisés pour eux, à leur place, pour les

remplacer. Or s'il n'y avait pas de résurrection, c'était être bien insensé que d'entrer dans un tel chemin, car on pouvait y perdre la vie, et ainsi périr, comme il est dit au verset 18.

«On remarquera que le baptême pour les morts signifie que vous prenez votre part avec les morts, et pour (à la place de) les morts, que ce soit Christ, ou quelqu'un d'autre. C'est une pensée très ancienne. Doddridge l'avait il y a deux cents ans. Il disait: «Voilà un homme qui tombe dans les rangs, un autre s'avance à sa place. Quel profit y a-t-il, si personne ne ressuscite?» (J.N.D.)

Remarquons ici que la Parole ne parle pas de l'immortalité de l'âme d'une manière indépendante de la résurrection. S'il est vrai que pour Dieu tous vivent, que pour Lui personne n'est mort, cependant c'est en parlant de la résurrection aux sadducéens que le Seigneur dit que Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants, c'est-à-dire corps et âme réunis. Que l'âme, séparée du corps, existe, nous le savons aussi: Paul tend à déloger pour être avec Christ; Etienne remet son esprit au Seigneur; absent du corps, le chrétien est présent avec le Seigneur.

(Versets 30-32). — L'apôtre bravait le péril à toute heure. Les Corinthiens le savaient bien, et ils n'ignoraient pas qu'il se confiait mieux qu'eux au Seigneur, en parcourant ce chemin de la mort. Il avait été exposé à la mort dans le tumulte qui avait eu lieu à Ephèse (Actes des Apôtres 19: 23-41). Or si les morts ne ressuscitent pas, quel profit y a-t-il à suivre un tel chemin? «Mangeons et buvons, car demain nous mourrons». En Esaïe 22: 12-14, nous lisons cette même parole venant des Juifs incrédules aux déclarations de l'Eternel qui leur annonçait le jugement; parole bien naturelle s'il n'y a rien après la mort, ce qui était la conséquence de l'erreur des Corinthiens relativement à la résurrection.

(Versets 33, 34). — Les Corinthiens n'étaient sans doute pas bien séparés des philosophes et des sophistes raisonneurs qui abondaient dans leur ville, et ces mauvaises compagnies avaient déteint sur eux. Quel danger n'y a-t-il pas aussi de nos jours à prêter l'oreille à ceux qui raisonnent et soulèvent des doutes sur la parole de Dieu. «Leur parole rongera comme une gangrène». Les Corinthiens s'étaient assoupis et restaient indifférents au danger de ces doctrines philosophiques. Ils avaient besoin d'être réveillés à un juste sentiment des choses, afin de vivre justement et de ne pas être entraînés dans le péché. Quelques-uns étaient dans l'ignorance de Dieu, et ressemblaient aux sadducéens à qui le Seigneur disait: «N'est-ce pas à cause de ceci que vous errez, c'est que vous ne connaissez pas les Ecritures, ni la puissance de Dieu?» (Marc 12: 24).

«Quelques-uns sont dans l'ignorance de Dieu, dit l'apôtre, car nier la résurrection se liait réellement à un état moral: il n'y avait pas une réelle connaissance de Dieu. Un chrétien peut être tombé dans un tel état; mais la connaissance de Dieu est cette révélation de Dieu à l'âme qui est saisie par la nouvelle nature, et qui est la source de toute connaissance de la vérité. Un saint peut tomber dans un tel état d'ignorance, car la chair dans un saint est aussi mauvaise, oui même pire, que chez un pécheur. Paul prend ici le fait: «Quelques-uns sont dans l'ignorance de Dieu», de même que, dans Ephésiens, l'on a l'exhortation: «Réveille-toi, toi qui

dors et te relève d'entre les morts»; un homme endormi est, par rapport aux autres, comme un homme mort. De telles personnes pensent selon la chair, au lieu de penser selon Christ, bien que devant Dieu, étant en Christ, elles ne soient pas réellement dans la chair». (J.N.D.)

(Versets 35-41). — On soulevait une autre objection, qu'on peut entendre de nos jours aussi, même au milieu des chrétiens. L'esprit curieux de l'homme aimerait savoir comment sera le corps ressuscité. L'apôtre ne répond pas à cette question; mais il montre à celui qui la pose qu'il est un insensé, car il a dans la nature, sous ses yeux, des exemples de la différence qu'il y aura entre le corps actuel et le corps ressuscité: «Tu ne sèmes pas le corps qui sera, mais le simple grain, de blé, comme il se rencontre, ou de quelque'une des autres semences; mais Dieu lui donne un corps comme il a voulu, et à chacune des semences son propre corps». La semence n'est pas le corps qui en naît. Si, par exemple, on place un grain de semence de salade à côté d'une salade pommée, il n'y a aucune ressemblance entre les deux; seulement la salade, telle que Dieu l'a formée, est issue de la semence. Il y a aussi des différences entre la chair des hommes et celle des animaux, et entre celle des différentes espèces d'animaux. De même il y a des différences entre les corps terrestres et les corps célestes. Et ces derniers ne brillent pas tous du même éclat. Quoi d'étonnant donc s'il y a une différence entre le corps actuel et le corps ressuscité.

(Versets 42-44). — Tirant une conclusion de ces exemples, l'apôtre dit: «Ainsi aussi est la résurrection des morts» — l'état de résurrection est plus glorieux que l'état ici-bas. Retenons toujours qu'il ne s'agit que des morts en Christ. Cela est tellement évident dans tout le chapitre qu'il n'est pas nécessaire de le dire. C'est la même chose au verset 52. Ici l'apôtre dit du corps actuel: «*Il est semé*, en faisant allusion à l'ensevelissement de la dépouille d'un racheté. Il avait parlé d'un grain de blé ou de quelque autre semence; il reprend la comparaison et l'applique au corps que l'on met dans la tombe. «Il est semé», or on sème dans la terre, et non dans un four de crémation.

Une autre pensée précieuse est celle de la relation de vie qui existe entre la semence et le corps qui en surgira. L'apôtre dit, en Romains 8: 11: «Et si l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts, vivifiera aussi vos corps mortels, à cause de son Esprit qui habite en vous». Il ne dit pas: Il vous donnera un autre corps, bien que dans un sens c'en sera un différent, mais c'est votre corps mortel qui sera vivifié. Combien il est doux de penser, lorsqu'on met en terre la dépouille d'un racheté, que c'est une semence d'où surgira un corps glorieux.

Les versets 42 à 44, établissent quatre genres de contrastes entre la semence et le corps qui en sortira. 1° Entre la corruption et l'incorruptibilité; 2° entre le déshonneur et la gloire; 3° entre la faiblesse et la puissance; 4° entre un corps animal, c'est-à-dire animé d'une âme vivante, et un corps spirituel. Le corps spirituel tiendra sa vie de l'Esprit, et sera parfaitement approprié à la condition de gloire qui sera notre part. Ce sera réellement un corps d'homme, mais tenant sa vie de l'Esprit, et animé entièrement par l'Esprit. Le Seigneur ressuscité est un exemple de ce qu'est un corps spirituel. Il se transporte d'un endroit à l'autre comme la pensée. Il se trouve dans une chambre au milieu de ses disciples sans avoir eu à passer par la

porte. Il mange un peu de poisson par un acte de puissance. Enfin il est élevé dans les airs sans aucun moyen de locomotion. Il ne s'agit pas ici seulement de puissance divine, car, à ce point de vue, il aurait pu faire toutes ces choses à quelque moment de sa vie que ce fût, mais il s'agit des effets naturels de la condition d'un corps spirituel.

Il est beau de penser que le Saint Esprit sera la puissance qui animera le corps spirituel, sans qu'il y ait lutte entre l'Esprit et la chair, comme c'est le cas maintenant. Ainsi que quelqu'un l'a dit: «Jésus, homme ressuscité, agit et parle par le Saint Esprit après sa résurrection, comme il l'avait fait auparavant: précieux gage de notre portion à nous, lorsque l'énergie de l'Esprit Saint n'étant plus occupée à restreindre et à mortifier la chair, sera toute entière consacrée à la joie et à l'adoration éternelles, et au service qui pourra nous être confié de la part de Dieu (*)».

(*) Etudes sur la Parole de Dieu, Actes, page 2.

Oui, béni soit Dieu, s'il y a un corps animal, il y a aussi un corps spirituel! «Il ressuscite en gloire»; tout ce qui est dit de la première résurrection, de celle des saints, témoigne contre l'idée d'un jugement comme on la trouve dans le système évangélique. «Il faut que nous soyons tous manifestés devant le tribunal du Christ» — être manifestés là, cela doit être, mais les saints sont dans la gloire avant d'y arriver, par conséquent l'idée d'un jugement, soit qu'ils doivent y avoir place ou non, manque de fondement. La puissance réelle de la rédemption a été perdue de vue, avec cette idée, car la résurrection est le fruit de cette rédemption. Comme Christ lui-même a été ressuscité d'entre les morts (outre le fait qu'il ne pouvait pas être retenu par la mort), ressuscité par la gloire du Père qui, en justice, le reconnaissait pour son Fils, de même les saints seront pris et sortiront d'entre les morts. La résurrection, quant à Christ, était le sceau de l'acceptation mis publiquement sur toute l'oeuvre qu'il avait accomplie, et tout est réglé; et, ainsi, si les saints seuls sont ressuscités et sortent d'entre les autres morts, les méchants, c'est aussi le témoignage positif de leur acceptation.

«Dans l'évangile de Marc, après la transfiguration, Christ dit aux disciples de n'en parler à personne jusqu'à ce qu'il soit ressuscité «d'entre les morts». Les disciples s'étonnaient de ce que voulait dire «ressusciter d'entre les morts». Tout pharisien dans ce temps-là croyait à une résurrection, mais ils ne savaient ce qu'était une résurrection d'entre les morts. Or actuellement l'idée d'une résurrection générale et d'un jugement à venir pour régler le sort d'une personne qui est au Seigneur, me semble renverser tout le christianisme. Paul est auprès du Seigneur dans le ciel depuis plus de dix-huit cents ans, et vous voudriez qu'il fût tiré de là pour être jugé afin de savoir s'il doit y être ou non! Cela est absurde. Mais on s'imagine que croire ainsi à la plénitude de la rédemption, telle que celui qui est à Christ ne vient pas en jugement, affaiblira la moralité. Loin de là; la plénitude est en Christ, et étant en Christ, je vois aussi que Christ est en moi. Si donc Christ est en vous, ne laissez donc rien voir que Christ dans vos voies de chaque jour. Nous ressusciterons en gloire, et certainement, dans ce cas, la question de jugement est un non-sens». (J.N.D.)

(Verset 45). — Après avoir éclairci la question relative à l'objection du verset 35, l'apôtre en vient à la conclusion que la différence entre le corps animal et le corps spirituel a pour

origine et pour cause la différence entre le premier Adam et Christ, le dernier Adam. Ce sont les deux chefs de races.

Cette question de chefs de races est traitée à un autre point de vue en Romains 5: 12 à 21. Là, tout dépend de ce fait: auquel des deux Adam se trouve-t-on rattaché? Est-ce à Adam pour être constitué pécheur, ou à Christ pour être constitué juste? Remarquons qu'Adam n'est devenu chef de race qu'après sa désobéissance, et il a entraîné la race issue de lui dans toutes les conséquences de cette désobéissance, et dans la position où sa chute l'a placé. Christ, de même, mais en contraste, est devenu chef de race après son obéissance parfaite jusqu'à la mort, et après sa résurrection. Il avait dit: «A moins que le grain de blé, tombant en terre, ne meure, il demeure seul; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit» (Jean 12: 24). Ainsi Christ entraîne aussi sa race — pour employer la même expression que pour Adam — dans les conséquences de son obéissance, et dans la position qu'il a prise en vertu de sa mort et de sa résurrection.

Mais ici, dans notre passage, en 1 Corinthiens 15, il s'agit de la différence d'origine des deux Adam. Le premier homme Adam *devint* une âme vivante. Le dernier Adam *ne devint pas* un esprit vivifiant, mais *il est* un esprit vivifiant. Il vivifie ceux qu'il veut, dit-il en Jean 5: 21. Voilà où la Parole nous montre l'origine et la cause de la différence entre le corps animal et le corps spirituel.

(Verset 46). — C'est l'ordre des voies de Dieu que ce qui est spirituel ne vienne pas le premier. On pourrait même le voir en principe en Ismaël et Isaac, selon Galates 4: 21-31. — Dans les conseils de Dieu, Adam était l'homme provisoire; la figure de celui qui devait venir. Christ, dernier Adam, est l'homme définitif, l'homme des conseils de Dieu.

(Versets 47, 48). — Nous avons encore ici un contraste du tout au tout entre l'origine d'Adam et celle de Christ homme. Le premier homme est tiré de la terre — il est donc poussière. Le second homme est venu du ciel.

Christ personnellement est appelé le second homme, en contraste avec le premier, mais lorsqu'il est envisagé comme chef de race, il n'est pas appelé le second Adam, mais le *dernier* Adam, parce que cela est définitif. C'est ce que nous avons au verset 45.

«La pensée de Dieu a été d'introduire un dernier Adam, et le premier est mis de côté; et comme le premier Adam était chef et centre, le dernier Adam est regardé aussi comme chef, mais d'une manière bien plus élevée. Quelques-uns pensent qu'il faut s'occuper à perfectionner l'homme; au lieu de cela, Christ le met de côté... Il est le dernier Adam, il ne peut y en avoir d'autre après Lui». (J.N.D.)

Le verset 48 montre comment on est nécessairement identifié avec chacun de ces deux hommes, le premier et le second. Mais c'est un caractère actuel. Comme Adam était poussière, nous le sommes aussi; comme Christ est céleste, de même nous (les croyants) sommes célestes ainsi que Lui.

(Verset 49). — Ici, relativement à Christ, il s'agit d'une ressemblance future. Combien cela est précieux! Autant nous ressemblons à Adam maintenant, autant, dans un avenir prochain, nous allons ressembler à Christ. Dieu nous a prédestinés à être conformes à l'image de son Fils (Romains 8: 29). Il transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire (Philippiens 3: 21). Nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est (1 Jean 3: 2).

(Verset 50). — Pour être admis dans le domaine de la gloire, il faut être complètement délivré de tout ce qui en nous tient à l'Adam déchu. La chair et le sang, l'assujettissement à la corruption, c'est l'état où se trouve l'homme après la chute. Or dans cet état, l'homme ne peut hériter du royaume de Dieu; ce qui est corruptible ne peut hériter de l'incorruptibilité. Hériter, c'est avoir droit à une chose.

En Hébreux 2, il n'est pas dit que Christ a participé à «la chair et au sang», mais au «sang et à la chair», c'est-à-dire qu'il a revêtu notre humanité, mais non pas notre nature déchu, une humanité semblable à la nôtre, mais sans péché. Le «sang et la chair» désignent proprement la nature humaine; la «chair et le sang», c'est ce qu'est devenue cette nature par la chute.

(Verset 51). — «Je vous dis *un mystère*»; cette déclaration, dans le Nouveau Testament, ne veut pas dire que la chose soit encore cachée, mais que ce qui était un mystère est maintenant révélé. Depuis la venue de l'Esprit Saint, il n'y a plus de mystère non révélé. Le mystère ici, c'est que les saints ne passeront pas tous par la mort. C'était quelque chose de nouveau, car sous le régime de l'Ancien Testament, à part l'exception d'Enoch et d'Elie, tous les justes ont dû passer par la mort. Mais depuis que la rédemption a été accomplie, on ne passe pas nécessairement par la mort pour arriver à la gloire par la résurrection. Le Seigneur avait déjà dit à Marthe: «Celui qui vit et croit en moi, ne mourra point, à jamais» (Jean 11). Dans notre verset 51, après avoir dit: «Nous ne nous endormirons pas tous», l'apôtre ajoute: «Mais nous serons tous changés». La pensée est ramenée au verset 50, où la chair et le sang se rapportent aux vivants, et la corruption aux morts. Les uns et les autres seront *changés*, amenés dans un état capable d'hériter du royaume de Dieu et de l'incorruptibilité. «Nous ne nous endormirons pas tous» — des saints seront vivants dans leur corps quand le Seigneur viendra (1 Thessaloniens 4), mais ils seront changés; «ce qui est mortel sera absorbé par la vie» (2 Corinthiens 5).

(Verset 52). — Nous voyons dans ce verset le temps qu'il faudra pour opérer ce changement: la résurrection des morts en Christ, et la transmutation des vivants. Un instant, un clin d'œil; le temps qu'il faut pour un clignement de la paupière. Quelle merveilleuse puissance que celle du Seigneur! C'est la puissance qu'il a de s'assujettir toutes choses. L'apôtre ajoute: «A la dernière trompette, car la trompette sonnera»; c'est une allusion à la levée du camp chez les Romains. La dernière trompette était le signal du départ. On en sonnait trois fois. A la première trompette, on pliait les tentes; à la seconde, on se mettait en rang; à la troisième et dernière, on partait. Elle sonnera, est-il dit: morts et vivants l'entendront. Les morts seront ressuscités incorruptibles, et nous, nous serons changés. Cela encore se rattache

au verset 50. Les morts ressusciteront incorruptibles, en contraste avec la corruption qui ne peut hériter de l'incorruptibilité; les vivants seront changés, en contraste avec la chair et le sang qui ne peuvent hériter du royaume de Dieu.

En réunissant divers passages qui nous font connaître ce qui va arriver pour les morts et pour les vivants à ce moment glorieux, on a l'ensemble de la pensée de Dieu. En 1 Thessaloniens 4: 17, il est dit que les morts en Christ ressusciteront premièrement; mais quant aux vivants, il est seulement dit qu'ils seront ravis ensemble avec les morts ressuscités. Dans le passage de 1 Corinthiens 15: 52, on voit que ces mêmes morts seront ressuscités *incorruptibles*, et que les vivants seront *changés*. En 2 Corinthiens 5: 4, on lit à propos des vivants: «Nous désirons d'être revêtus, afin que ce qui est mortel *soit absorbé par la vie*». En Philippiens 3: 21, l'apôtre dit des vivants que «le Seigneur, comme Sauveur, transformera le corps de leur abaissement en la conformité du corps de sa gloire, selon l'opération de ce pouvoir qu'il a de s'assujettir même toutes choses».

Les vivants seront donc changés; ce qui est mortel en eux sera absorbé par la vie. Le Seigneur transformera le corps de leur abaissement en la conformité du corps de sa gloire. Ainsi les morts étant ressuscités en gloire, en puissance, en incorruptibilité, et les vivants transformés en la conformité du corps de sa gloire, tous, nous Lui serons semblables, car nous le verrons comme il est. En Romains 8: 29, il est dit que, dans ses conseils, Dieu nous a prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, afin qu'il soit premier-né entre plusieurs frères.

(Verset 53). — «Il faut que ce corruptible revête l'incorruptibilité, et que ce mortel revête l'immortalité». *Il faut*; ce changement est nécessaire. Il y a encore ici une allusion au verset 50. Notre corps est mortel et corruptible; s'il meurt, il devient la proie de la corruption. Or l'incorruptibilité que nous revêtirons est un état qui ne saurait être attaqué par la corruption. «Christ a annulé la mort et a fait luire la vie et l'incorruptibilité par l'évangile» (2 Timothée 1: 10). En Romains 2: 7, il est parlé de ceux qui, en persévérant dans les bonnes oeuvres, cherchent l'honneur, la gloire et l'incorruptibilité. L'immortalité que nous devons revêtir est un état sur lequel la mort n'a pas de prise. Il est dit que Dieu seul possède l'immortalité (1 Timothée 6: 15, 16). Le Dieu vivant, l'Eternel, Celui qui s'appelle Je suis, est certes en dehors des atteintes de la mort. L'immortalité exprime plus qu'une existence qui ne peut finir. Les méchants, dans les peines éternelles, seront bien immortels dans le sens qu'ils existeront à jamais; mais ils n'auront pas revêtu l'immortalité, puisqu'ils subiront éternellement la seconde mort, l'étang de feu. Les rachetés revêtiront l'incorruptibilité et l'immortalité.

(Verset 54). — Lorsque cela aura eu lieu, alors sera accomplie pour les saints, la parole que nous lisons en Esaïe 25: 8: «La mort a été engloutie en victoire». Il ne faut pas confondre la mort engloutie en victoire pour les saints, avec la destruction de la mort comme ennemi. La mort ne sera détruite que lorsqu'il n'y aura plus personne à passer par la mort, ni personne à sortir du sépulcre. Mais avant cela, elle aura été engloutie en victoire pour les saints. Lorsque la dernière phase de la première résurrection aura eu lieu (Apocalypse 20: 5, 6), il n'y aura plus de rachetés dans les sépulcres, et plus que cela, puisque la mort aura été engloutie en victoire,

il ne rentrera plus jamais un racheté dans le sépulcre: les saints du millénium ne mourront pas. Les tombeaux ne contiendront plus de dépouilles de rachetés; il n'y en entrera plus jamais: la mort sera engloutie en victoire.

(Verset 55). — Devant ce résultat glorieux et certain, nous pouvons faire entendre ce cri de triomphe, tiré du prophète Osée: «Où est, ô mort, ton aiguillon? où est, ô mort, ta victoire?»

(Verset 56). — La mort vient du péché; elle en est le salaire. Le péché mène à la mort comme un aiguillon, il harcèle et pousse l'homme vers la mort. La loi, défendant le péché, quand le péché était déjà là, ne fait que lui donner de la force: elle le rend puissant.

(Verset 57). — «Mais grâce à Dieu, qui nous donne la victoire par notre Seigneur Jésus Christ!» Oui, par Lui nous avons une pleine victoire. Victoire sur le péché, victoire sur la mort.

(Verset 58). — L'apôtre conclut donc en exhortant les frères bien-aimés à être fermes, inébranlables. Il faut tenir ferme à ces faits glorieux qui viennent d'être développés. Quelle glorieuse perspective, quelle encourageante assurance que celle d'être changés en la condition voulue de Dieu pour être toujours avec Lui dans un bonheur inaltérable! Nos personnes glorifiées, participant à la gloire, revêtues d'incorruptibilité et d'immortalité, pour porter l'image du céleste; on peut bien, en attendant un tel sort, de telles gloires, abonder dans l'oeuvre du Seigneur, sachant que notre travail n'est pas vain dans le Seigneur, comme c'eût été le cas, s'il n'y avait rien eu après cette vie.

«Oui, «la puissance du péché, c'est la loi». C'est une chose surprenante de voir comme on tient à la loi en vue de la moralité. Je ne sache rien qui dénote mieux que cela la perversité de l'esprit de l'homme. C'est assez clair. Il est écrit: «Le péché ne dominera pas sur vous, parce que vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce». Se mettre sous la loi, c'est introduire le péché, parce que vous ne pouvez pas la garder, et ainsi elle est «la puissance du péché». Les passions (ou les mouvements) du péché sont par la loi. La loi s'adresse à une nature et défend le péché, sans changer la nature, ni lui donner quelque chose, et elle affaiblit tout l'esprit d'un homme en plaçant sa conscience dans l'esclavage. En fait, le péché trouve occasion par le commandement. Et la loi est la puissance du péché en plaçant l'âme sous la culpabilité; non pas qu'il y ait rien de fautif dans la loi, mais parce qu'elle provoque ce qui est dans ma nature. Et alors elle lie la culpabilité sur la conscience. La loi ne donne ni vie, ni puissance, ni objet, mais elle provoque la convoitise, elle donne occasion au péché, et fixe sur moi la culpabilité. Christ me donne un objet, et la vie, et la puissance, et me délivre de tout ce qui était contre moi. La loi me dit d'aimer Dieu; mais je demande: Comment? Je n'ai pas une nature pour cela. La loi établit le devoir, sans agir le moins du monde sur le coeur, mais le péché qui est commis, elle le place sur la conscience: c'est tout ce à quoi elle sert. Paul dit (Philippiens 3) «Quant à la justice qui est par la loi, sans reproche», c'était vrai de la conduite extérieure; mais en Romains 7, il déclare que «la loi est spirituelle», ce qui est une tout autre chose. En Philippiens, il fait allusion aux péchés. Il en était ainsi avec le jeune homme qui dit au Seigneur: «J'ai gardé toutes

ces choses dès ma jeunesse». Mais le Seigneur le met à l'épreuve: «Va», lui dit-il, «et vends tout ce que tu as», cela dévoile son coeur; cela n'allait pas à l'homme naturel». (J.N.D.)

Chapitre 16

(Versets 1-4). — Il s'agit ici de la même collecte dont l'apôtre leur parle de nouveau dans les chapitres 8 et 9 de la seconde épître. La mention du premier jour de la semaine (verset 2), comme étant le jour convenable pour mettre à part chez soi ce que l'on aura amassé en vue de cette collecte, montre que l'on avait compris la valeur de ce jour comme étant le jour du Seigneur, le jour de sa résurrection. Ce jour-là, les frères se réunissaient pour rompre le pain (Actes des Apôtres 20: 7), et la collecte ordinaire, liée au culte, avait sans doute lieu. Mais, en vue de cette collecte spéciale, le jour du Seigneur était favorable pour y penser.

Les versets 3 et 4, ainsi que les chapitres 8 et 9 de la seconde épître, et déjà le chapitre 6 des Actes, font voir que l'administration de l'argent des collectes est une chose délicate, et que l'on n'y employait pas le premier frère venu, mais des frères de toute confiance.

(Versets 5-7). — On voit dans ces versets l'apôtre, plein de confiance dans le Seigneur pour les Corinthiens, laissant aller son coeur comme si tout allait bien au milieu d'eux. Il leur promet une longue visite, et compte sur eux pour lui faire la conduite où que ce soit qu'il aille.

(Versets 8, 9). — L'apôtre se proposait de rester encore à Ephèse; une porte grande et efficace lui était ouverte là, ainsi qu'on le voit dans les Actes (19). Mais il ajoute: «Et il y a beaucoup d'adversaires». Une porte ouverte et beaucoup d'adversaires, c'était un indice qu'il fallait y continuer l'oeuvre. Les deux choses vont habituellement ensemble. Là où le Seigneur travaille, le diable agit.

(Versets 10, 11). — Timothée, délégué par l'apôtre, devait passer à Corinthe, puis retourner auprès de l'apôtre à Ephèse. En le recommandant l'apôtre pouvait dire: «Il s'emploie à l'oeuvre du Seigneur comme moi-même». Quel bel éloge de Timothée! Comme on y voit le dévouement de celui que Paul nomme son enfant bien-aimé! Il fallait donc que Timothée fût sans crainte au milieu d'eux (Timothée était d'un caractère timide); qu'il ne fût pas méprisé, Timothée était jeune; il fallait lui faire la conduite en paix, afin qu'il fût encouragé. On voit par la troisième épître de Jean, que faire la conduite n'impliquait pas seulement d'accompagner un frère, ou des frères, pendant un bout de chemin, mais qu'il fallait avoir soin qu'ils eussent ce qui était nécessaire pour aller plus loin. L'expression employée par Jean est remarquable: «Faire la conduite d'une manière digne de Dieu».

(Verset 12). — Apollos n'était pas un délégué de l'apôtre, mais un serviteur libre de ses mouvements sous la dépendance du Seigneur. L'amour de l'apôtre pour les Corinthiens lui faisait désirer qu'Apollos allât les voir, mais l'affection d'Apollos pour Paul l'empêchait de s'y rendre pour le moment, puisqu'on y mettait en doute l'apostolat de Paul. Il savait aussi qu'on prenait son nom pour faire de lui un chef de parti. «Moi, je suis d'Apollos», disaient quelques-uns.

(Versets 13, 14). — Les exhortations de ces deux versets sont en contraste frappant avec la marche pratique des Corinthiens. Ils avaient besoin de veiller pour ne pas se laisser entraîner par les subtils raisonnements des philosophes; ils avaient à tenir ferme dans la foi et ne pas s'en laisser détourner par les docteurs hérétiques; il devaient être *hommes*, animés d'un courage viril pour résister au mal. Et enfin, ils avaient à faire toutes choses dans l'amour, et non avec de vaines prétentions, et dans le désir de briller par leurs dons, mais au contraire en cherchant le bien des autres.

(Versets 15, 16). — Le verset 15 est une parenthèse qui a trait à la maison de Stéphanas. Les Corinthiens la connaissaient bien; elle était les prémices de l'Achaïe; ceux qui la composaient étaient les premiers qui avaient cru au Seigneur, et ils étaient du nombre de ceux que Paul avait baptisés (1 Corinthiens 1: 16). Mais ce qui les distinguait, c'est qu'ils s'étaient voués au service des saints. Cela était venu d'eux-mêmes. Ils n'avaient été établis par personne pour accomplir ce précieux service. Ils le faisaient devant le Seigneur et pour le Seigneur. L'apôtre exhorte les Corinthiens à se soumettre à de tels hommes, ainsi qu'à quiconque coopère à l'oeuvre et travaille. Celui qui travaille réellement de la part du Seigneur et pour le Seigneur, acquiert une autorité morale que l'on doit reconnaître, selon ce que dit Paul en 1 Timothée 3: 13: «Car ceux qui ont bien servi acquièrent un bon degré pour eux et une grande hardiesse dans la foi qui est dans le Christ Jésus».

(Versets 17, 18). — Nous retrouvons ici le chef de la maison de Stéphanas, Stéphanas lui-même, avec Fortunat et Achaïque. Ces trois chers frères de Corinthe étaient venus auprès de l'apôtre lorsque lui avait des raisons pour ne pas aller à Corinthe. S'ils ont apporté quelques secours à l'apôtre, c'était de leur propre part, et non de celle de l'assemblée; mais Paul veut bien lier les Corinthiens à eux: «Ils ont récréé mon esprit et le vôtre», dit-il. Mais il ajoute: «Reconnaissez donc de tels hommes».

Nous pouvons remarquer dans ce chapitre quatre classes de serviteurs du Seigneur et par conséquent quatre genres de services: d'abord l'apôtre, revêtu de son autorité apostolique; ensuite Timothée, délégué de l'apôtre; puis Apollos, serviteur, ne dépendant que du Seigneur pour ce qu'il avait à faire; et enfin la maison de Stéphanas qui, dans l'amour du Seigneur, s'était vouée elle-même au service des saints, sans autre autorité ni commandement que l'amour.

(Versets 19-24). — Maintenant suivent les salutations. D'abord celles des assemblées de la contrée où Paul se trouvait. En particulier, il envoie les salutations affectueuses d'Aquila et de Priscilla, ce couple dévoué qui avait habité Corinthe, après avoir été banni de Rome avec tous les autres Juifs, sur l'ordre de l'empereur Claude (Actes des Apôtres 18). A Rome, ils avaient déjà une assemblée dans leur maison (Romains 16: 3-5). A Ephèse, ils avaient enseigné Apollos plus exactement dans la voie de Dieu, qu'il ne l'avait d'abord comprise; là aussi, ils avaient une assemblée dans leur maison.

Paul n'avait sans doute pas écrit l'épître de sa propre main; mais il y ajoute sa signature: «La salutation, de la propre main de moi, Paul», pour en affirmer l'authenticité. Quant au fait

qu'il dictait ordinairement ses lettres, comparez Romains 16: 22, et 2 Thessaloniens 3: 17. Il écrivit de sa propre main celle aux Galates. (Voyez chapitre 6: 11).

Après avoir lu l'épître, on comprend le verset 22. Si quelqu'un est trouvé s'être glissé au milieu des saints, et qu'il n'aime pas le Seigneur Jésus Christ, démontrant par ses actes qu'il a ce caractère, l'apôtre prononce l'anathème sur une telle personne. Puis quant aux Corinthiens, l'apôtre déclare son amour pour eux tous dans le Christ Jésus. Il est heureux de terminer ainsi cette épître où, dans son amour aussi pour eux, il a dû leur adresser des reproches et leur donner des avertissements avec de précieux enseignements.

«Christ est tout»

ME 1900 page 336

De plus en plus je sens que Christ n'a pas, parmi les enfants de Dieu, la place qu'il doit avoir. Il n'est pas *l'Objet*. Ce qui nous occupe est ou une doctrine, ou un dogme, ou un parti, ou notre expérience, en un mot quelque chose à côté de Christ. Il semble que nous ayons beaucoup du même esprit que Pierre sur la montagne, lorsqu'il disait: «Faisons ici *trois tentes*». Le Père le réprimanda d'une manière solennelle. «Comme il parlait encore, voici, une nuée lumineuse les couvrit; et voici, une *voix* de la nuée, disant: Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir; écoutez-le. Ce que les disciples ayant entendu, ils tombèrent le visage contre terre et furent saisis d'une très grande peur. Et Jésus, s'approchant, les toucha et dit: Levez-vous, et n'ayez point de peur. Et eux, levant leurs yeux, ne virent personne que *Jésus seul*» (Matthieu 17: 1-8).

Avez-vous été dans la «nuée», cher frère? Avez-vous jamais entendu la «voix»? Etes-vous tombé sur votre «face» contre terre? Avez-vous senti Jésus vous «toucher»? Puis, avez-vous entendu une autre voix vous dire: «Levez-vous»? Et levant les yeux, n'avez-vous vu «personne que *Jésus seul*?» Plusieurs peut-être ont atteint le sommet de la montagne; mais un petit nombre, un bien petit nombre, ont été dans la «nuée», ont entendu la «voix», sont tombés sur leur «face», se sont levés pour voir «*Jésus seul*».

«*Christ est tout*» (Colossiens 3: 11). Est-il cela pour nous? Est-il question de mon salut? «Crois au *Seigneur Jésus Christ*, et tu seras sauvé» (Actes des Apôtres 16: 31). Est-il question de relation avec Dieu? «Vous êtes tous fils de Dieu par la foi dans le *Christ Jésus*» (Galates 3: 26). S'agit-il d'expérience? «Pour moi, vivre c'est *Christ*» (Philippiens 1: 21). Est-il question du service? «Je puis toutes choses *en Celui* qui me fortifie» (Philippiens 4: 13). Veux-je savoir le sentier que j'ai à suivre? Jésus dit: «*Je suis* le chemin» (Jean 14: 6). S'agit-il du ciel ou du lieu où me conduit mon sentier? Christ le définit par ces paroles: «Là où moi je suis» (Jean 14: 3). Oh! puissions-nous connaître davantage ces riches bénédictions que l'on possède lorsque «*Christ est tout*», lorsqu'on voit «*Jésus seul*». Le désir ardent de nos coeurs devrait être: «Le connaître, Lui» (Philippiens 3: 10). Dans notre égoïsme nous soupirons après des bénédictions et nous les demandons. Jésus est Celui en qui se trouvent toutes les bénédictions dont nous avons besoin, LUI, les délices du coeur du Père. Puissions-nous goûter avec Lui la joie qu'il prend en son Fils. Christ est infiniment au-dessus de toute doctrine et de toute expérience. L'expérience nous l'aurons, mais c'est seulement avec Lui que nos coeurs peuvent être ravis et transportés de bonheur.

D'où vient que nous ne sommes pas davantage transformés «de gloire en gloire»? Le voile *a* été déchiré; l'aspersion du sang *a été* faite; l'Esprit *a été* donné; mais nous sommes occupés de nous-mêmes et de l'oeuvre de l'Esprit en nous, plutôt que de Christ *seul*. C'est là ce qui fait la faiblesse de ce grand mouvement vers la sainteté, et ce qui le rend si superficiel chez un

grand nombre. Regardons davantage et contemplons la face découverte de Christ, d'où rayonne la lumière de la connaissance de la gloire de Dieu (2 Corinthiens 3; 4). Toute autre chose pâlit et s'évanouit lorsque nous nous arrêtons là.

L'Esprit ne nous occupe jamais de son oeuvre en nous. Si c'est sur cela que s'arrête ma pensée, je suis expérimentalement hors de l'Esprit. Christ nous dit: «Il ne parlera pas de par lui-même», mais, «il me glorifiera» (Jean 16: 5-15). Bien plus; l'oeuvre de Christ, si merveilleusement précieuse soit-elle, ne peut jamais être l'objet pour *le coeur*. Elle procure à *la conscience* la paix, une douce paix; mais c'est la PERSONNE seule de Christ qui peut satisfaire le coeur. Et avec quelle plénitude il le fait! Qu'il soit béni mille et mille fois.

Le Père dirige notre attention sur Lui; l'Esprit Saint nous occupe de Lui; les Ecritures rendent témoignage de Lui (Jean 5: 39). Il est l'objet de la foi, l'objet de l'amour, l'objet de l'espérance. La foi, l'amour ou l'espérance, qui ne font pas de Lui leur objet, ne sont ni vrais, ni réels. Il est *tout* pour mon sentier, *tout* pour mon service, *tout* pour mon culte. Béni, oui, béni soit son Nom! Il n'est pas sur la croix, il n'est pas dans le tombeau, il est sur le trône. Fait merveilleux! Il y a un *Homme* dans la gloire de Dieu, et cet homme est mon Sauveur, mon Sacrificateur, mon Avocat; c'est Celui qui est mort pour moi, qui vit pour moi, qui vient pour moi: l'Epoux de l'Eglise. Il n'est pas surprenant que Pierre pût dire: «Pour vous qui croyez, elle a *ce prix*». Le monde incrédule aussi bien que le monde religieux l'excluent. Le premier est réservé pour le feu, le second sera vomi de sa bouche (2 Pierre 3; Apocalypse 3). Evitons l'un et l'autre; si nous n'en sommes pas dégagés, «sortons vers Lui» (Hébreux 13: 13). Il est pleinement suffisant et il plaît à son coeur d'être toutes choses pour nous.

Que pour nous ce soit donc Christ, et toujours Christ. L'on ne peut avoir une meilleure part, une place plus excellente que celle qu'il donne. Notre part *ici* est «la nourriture et le vêtement», et notre place est «hors du camp». Notre part là-haut est «toutes bénédictions spirituelles», et notre place est «en Lui».

Et maintenant, cher frère, que toutes nos affections, tous nos désirs, toutes nos pensées, et tous nos buts, soient rassemblés et aient leur centre en Lui!

«Mes délices étaient dans les fils des hommes»

Proverbes 8: 31 - ME 1900 page 374

Qui a prononcé ces paroles exprimant un intérêt si profond pour la pauvre race humaine? C'est le Fils de Dieu, Celui qui s'appelle la Parole et la Sagesse éternelle; Celui qui, venant sur la terre au milieu des hommes, a reçu le nom de Jésus — l'Eternel, le Sauveur.

De toute éternité le Fils était auprès du Père, dans son sein, dans le repos de son amour, et, comme le dit l'Ecriture: «A côté de lui, son nourrisson». Dans cette sainte et ineffable communion, les délices du Père étaient tous les jours le Fils, le Fils de son amour, et le Fils était toujours en joie devant le Père, se réjouissant en même temps d'avance en la partie habitable de la terre où il devait déployer la gloire du Père et manifester son amour, car les délices du Fils «étaient dans les fils des hommes». Dans le chapitre 7 des Proverbes, l'Esprit de Dieu nous transportant dans l'éternité passée, dans le calme profond et inaltérable de la félicité divine, nous révèle la joie du Père et du Fils et ses motifs.

Dans ces âges passés, avant que le temps eût commencé son cours, le Fils, dans la présence du Père, se réjouissait «en la partie habitable de la terre» qui allait être créée aux acclamations et aux chants de joie des anges spectateurs de ces merveilles (Job 38: 7). Mais le Fils ne se réjouissait pas dans les oeuvres si grandes et si belles qui orneraient la terre, montagnes aux pics neigeux, océans tumultueux, vastes solitudes, plaines fertiles arrosées par des fleuves aux eaux limpides; non, mais partout où se trouveraient d'humbles demeures ou de riches palais, dans les villes affairées comme dans les campagnes paisibles, partout où habiteraient des fils des hommes, là le Fils devait trouver sa joie et ses délices; car, dit le cantique:

«Avant que le temps fût, tu pensais à la terre
Ou tu voulais descendre et t'abaisser un jour».

Les affections du Fils envers les fils des hommes ne furent point altérées par l'entrée du péché dans le monde, et de la mort par le péché. Au contraire, l'iniquité de l'homme et la misère qui en est la conséquence, donnèrent à la grâce divine l'occasion de se déployer envers les hommes pécheurs dans toute sa merveilleuse et riche grandeur. «Où le péché abondait, la grâce a surabondé» (Romains 5: 20). Lorsque nous étions les misérables esclaves du péché, et que nous gissions sous la puissance de la mort, il a pris en main notre cause. Il n'a pas pris celle des anges déchus de leur haute position, mais il est devenu notre Médiateur. Pour nous élever dans la gloire du ciel, il s'est abaissé jusqu'à revêtir l'humaine faiblesse. Il a voulu être un homme, semblable à ceux en qui il avait ses délices, mais à part le péché. Le Fils éternel de Dieu devint dans le temps le Fils de l'homme. La Parole éternelle fut faite chair et habita au milieu de nous. Celui qui créa les mondes et qui soutient toutes choses par la parole de sa puissance, Celui qui est toujours dans le sein du Père, fut comme un faible enfant couché dans le sein de sa mère. Le Fils de Dieu fut ici-bas un enfant soumis à ses parents terrestres, et Lui,

devant qui se prosternent les armées du ciel, vécut dans l'obscurité jusqu'au commencement de son ministère, connu seulement comme le fils du charpentier. «Il a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes» (Hébreux 5: 8).

Et pourquoi cet abaissement et ces souffrances? «Ses délices étaient avec les fils des hommes», telle est la réponse. Quel témoignage plein de grâce nous en avons quand nous le contemplons dans la maison de Simon le pharisien! Il accueille la grande pécheresse pleurant à ses genoux. Il prend ses délices à la voir repentante et l'aimant, et son coeur rempli de joie de ce que la brebis perdue est retrouvée, la relève en lui disant: «Tes péchés sont pardonnés, va-t'en en paix». Quel autre merveilleux témoignage de son amour pour les fils des hommes n'avons-nous pas au puits de Sichar où, lassé du chemin, il s'était assis? Une misérable femme, esclave de ses passions, la honte de la ville, s'approche pour puiser de l'eau. Jésus oublie sa soif et sa fatigue pour conduire cette pauvre pécheresse à la connaissance du don de Dieu, à la fontaine d'eau jaillissante en vie éternelle, à l'adoration du Père en Esprit et en vérité. Ouvrir à la Samaritaine l'entrée de la bénédiction était pour Lui un rafraîchissement et une nourriture. «Ses délices étaient dans les fils des hommes!» Ne le voyons-nous pas quand il tressaille de joie en son esprit et qu'il loue le Père d'avoir révélé aux petits enfants les choses du ciel? Et encore lorsque les disciples Lui annoncent que les Grecs désirent le voir. «L'heure est venue», dit-il, «pour que le fils de l'homme soit glorifié» (Jean 12: 23); mais pour cela il doit passer par la mort; il l'anticipe et voit d'avance avec joie la riche moisson d'âmes sauvées qui en serait le résultat. Et combien sa grâce envers les fils des hommes ne se montre-t-elle pas encore dans ces paroles: «J'ai à être baptisé d'un baptême; et combien suis-je à l'étroit jusqu'à ce qu'il soit accompli»? (Luc 12: 50). Ici de nouveau il pense aux conséquences bénies de son sang versé à la croix et de ses souffrances pour la rédemption des pécheurs. Ce baptême une fois accompli, et c'était la mort, il pouvait, étant ressuscité, faire connaître pleinement le nom de son Père (Jean 17: 26; 20: 17) et révéler tout l'amour de Dieu pour les pécheurs, cet amour qui a donné le Fils, afin que par Lui, par sa mort, nous eussions la vie. Et le Fils s'est volontairement livré pour nous! Oui, vraiment, ses délices étaient dans les fils des hommes.

Dans le sein du Père, durant l'éternité passée, il était dans une sainte communion avec Lui, «son nourrisson, ses délices tous les jours, toujours en joie devant lui», de même ici-bas, dans l'humanité qu'il avait prise pour être tout près de ceux en qui était son plaisir, il était toujours en communion de pensées et d'amour avec le Père. Chacun de ses actes était en accord avec les désirs de son Père: «Je fais toujours les choses qui lui plaisent», disait-il (Jean 8: 29). Chacun de ses pas sur la terre en obéissance et en grâce, même jusqu'à la mort de la croix, était l'expression de l'amour de Dieu pour l'homme, ainsi qu'il est dit: «Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique», mais cet amour répondait à celui du Fils qui se donnait pour les pécheurs. «Le Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi», s'écriait Paul (Galates 2: 20), et le chœur des rachetés répète: «A Celui qui nous aime et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang... à Lui soit la gloire» (Apocalypse 1: 5, 6).

Combien cet amour, le plaisir qu'il trouvait avec les fils des hommes, ne s'est-il pas manifesté en bonté, en tendre compassion envers les pauvres, les petits, les souffrants, guérissant, rendant les morts à ceux qui les pleuraient, consolant ainsi les plus amères douleurs. A son baptême, il descend et se place avec les humbles, les repentants, pour Lui les excellents de la terre. Il se plaisait à s'entourer de disciples qu'il choisissait; il aimait à entrer chez Matthieu, chez le péager Zachée, chez Marthe et Marie et à être à table avec les conviés qu'il nourrissait du pain céleste de la parole. «Ses délices étaient avec les fils des hommes». O Sauveur! qu'il est doux de te contempler ainsi, tel que tu fus, habitant avec nous!

Sur la croix, il a plu à l'Eternel de le meurtrir (Esaïe 53: 10). Il le fallait: «Il faut», dit Jésus, «que le fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle» (Jean 3: 15). Si ceux en qui étaient ses délices devaient être sauvés, être avec Lui dans la gloire du ciel, ce ne pouvait être que par sa mort. Et Lui, le Fils éternel, qui, avant que le monde fût, était l'objet de l'amour du Père (Jean 17: 24), le Fils sur qui, lorsqu'il était sur la terre, le ciel fut ouvert et laissa entendre cette voix du Père: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir» (Matthieu 3: 17), le Fils, en communion avec la volonté de Dieu, fut soumis à la souffrance et accepta pour l'amour des pécheurs d'être mis sur la croix au rang des iniques. Il fut fait péché pour nous, il fut abandonné de Dieu pour nous, pour nous il porta le poids du jugement de Dieu. Oui, dans son amour infini et sa bonté suprême, il fut l'homme de douleurs, sachant ce que c'est que la langueur. Oh! comme il a bien montré tout ce qu'il y avait en Lui d'amour, de grâce parfaite, pour les fils des hommes!

Le Fils est retourné au ciel d'où il était descendu pour accomplir son oeuvre d'amour au milieu des hommes et en leur faveur. Il est rentré dans la gloire qu'il avait auprès du Père avant que le monde fût. Mais il est entré au ciel comme Homme; c'est comme fils de l'homme que le Fils éternel de Dieu est assis sur le trône. C'est dans ces lieux célestes qu'il rassemblera tous ceux pour lesquels il a donné sa vie. Ils seront tous transformés à son image, rendus semblables à Lui, le Fils de l'homme ressuscité et glorifié. Dans ce grand et bienheureux jour si près de paraître, la mort sera engloutie en victoire. Il changera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire (Philippiens 3: 21). Tous ceux pour qui il a souffert et a subi la mort, brilleront alors dans la splendeur de sa gloire, car il a dit: «La gloire que tu m'as donnée, moi, je la leur ai donnée» (Jean 17: 22). Là ils ne porteront aucune trace de souillure, aucune tache, aucune infirmité, rien qui rappelle leur condition actuelle d'humiliation dans des corps mortels et corruptibles. Là, ils seront pour toujours avec Lui; il jouira du fruit du travail de son âme; avec eux il se reposera dans son amour. Qui pourra décrire la joie de son coeur, à Lui qui maintenant tout joyeux, met la brebis retrouvée sur ses épaules? Que sera-ce quand tous ses rachetés seront autour de Lui remplis d'une éternelle allégresse? Alors les armées célestes qui autrefois acclamèrent sa venue sur la terre, diront avec les objets de son immuable amour: «Oui, vraiment, ses délices étaient avec les fils des hommes».

Fragment de lettre

Traduit de l'italien.

ME 1900 page 418

Mars 1872

Cher frère, je réponds à vos questions. Satan est une créature tombée; il ne possède ni l'omniscience, ni l'omnipotence. Jean 8: 44, nous dit ce qu'il est, et probablement aussi Ezéchiel 28: 17, chapitre où plusieurs chrétiens croient que Satan est représenté sous la figure du roi de Tyr, et je pense qu'ils ont raison. Quoiqu'il en soit, Jean 8: 44, est un témoignage clair. Mais Satan a toute une multitude de démons sous son autorité, tellement que, dans le pauvre Gadarénien, il y en avait une légion. Il est le prince des démons.

Par rapport aux pensées, il ne les connaît pas intuitivement comme Dieu les connaît; mais il connaît comme un esprit plein d'intelligence et de subtilité, qui discerne avec la plus grande clarté les motifs du coeur, et qui a gagné de l'expérience par une pratique de plusieurs milliers d'années, mais je crois qu'il ne connaît *rien* de la puissance de l'amour. Il pouvait, dans sa malice, exciter les Chaldéens contre Job par le désir du pillage, etc.; mais sans connaître en aucune manière le dessein de Dieu de bénir Job par ce moyen: il ne faisait rien que l'accomplir. Il fit tout ce qu'il pouvait pour faire mettre à mort Christ, mais il accomplissait seulement le merveilleux dessein de Dieu pour notre salut. Cependant lorsqu'il a affaire avec le méchant coeur de l'homme, le cas est différent. Il peut présenter des objets pour éveiller la convoitise. Si nous nous tenons nous-mêmes pour morts, morts au péché et vivants à Dieu dans le Christ Jésus, il ne peut nous tenter, ou du moins la tentation reste sans effet. Mais si la chair n'est pas tenue pour morte, alors il peut présenter des objets que la chair aime, et suggérer à quelqu'un le moyen de satisfaire ses convoitises. Ainsi il mit dans le coeur de Judas de trahir Jésus pour un peu d'argent. Mais l'homme est responsable, parce que sans la convoitise Satan ne peut rien faire. Il n'a rien à offrir au nouvel homme, ou s'il lui offre quelque chose, cela ne fait que produire de l'horreur dans l'âme. L'âme souffre comme Christ a souffert à la vue du mal dans ce monde, ou bien elle remporte la victoire comme Christ a vaincu dans le désert. Mais lorsque l'âme n'est pas affranchie, il peut lui insinuer de mauvaises pensées, des pensées d'incrédulité et des paroles de blasphème, de telle manière que ces paroles et ces pensées semblent procéder de l'homme lui-même. Néanmoins, si l'homme est vraiment converti, on trouve toujours qu'il a un sentiment d'horreur pour ces choses qui s'élèvent dans son esprit, et l'on voit que ce ne sont pas réellement ses propres pensées. S'il n'est pas converti, il ne distingue pas entre le démon et lui-même, comme nous le trouvons dans les évangiles. Mais aussi quand il est converti, c'est une preuve qu'il a ouvert la porte au diable par le péché — un péché secret peut-être — ou par négligence.

De plus, Satan est le prince de ce monde et son dieu, et il gouverne le monde par le moyen des passions et des convoitises des hommes, et il peut soulever le monde entier contre les chrétiens, comme il le fit contre Christ, et ainsi mettre leur foi à l'épreuve. Il peut chercher à

mélanger la vérité et l'erreur, et ainsi tromper les chrétiens s'ils ne sont pas spirituels; et aussi, comme le fit le démon à Philippe, chercher à mêler les chrétiens avec le monde afin de détruire le témoignage de Dieu. Il peut se transformer en ange de lumière, mais «l'homme spirituel discerne toutes choses». Satan n'a que peu de pouvoir sur nous, si nous marchons humblement, près du Seigneur, suivant fidèlement la parole de Dieu, ayant Christ comme unique objet de nos coeurs. Satan sait bien qu'il a été vaincu; c'est pourquoi il est dit: «Résistez au diable et il s'enfuira de vous». Son influence dans le monde est très grande par le moyen des motifs du coeur humain, et il agit sur les hommes en se servant de l'action qu'ils ont les uns sur les autres. De même, à cause de la rapidité de ses opérations et de ses actions, il semble être partout, et de plus il emploie une grande multitude de serviteurs qui tous sont méchants, mais en fait il n'est pas présent partout. Or Dieu est réellement présent, et si nous sommes sous l'influence de l'Esprit de Dieu, et si notre conscience est en la présence de Dieu, Satan n'a point de pouvoir. «Celui qui est né de Dieu se conserve lui-même, et le méchant ne le touche point». Comme que soient les choses avec nous, si nous sommes vraiment des enfants de Dieu, Satan accomplira les conseils de Dieu en ce qui nous concerne; ce peut être par le châtement s'il est nécessaire. Mais Dieu connaît toutes choses, dans le sens le plus absolu, il pénètre partout: il ordonne toutes choses pour notre bien, même les efforts de Satan, et si nous sommes revêtus de l'armure complète de Dieu, les dards du méchant n'atteindront pas notre âme.

Je ne sais pas si ces quelques lignes sur le diable sont suffisantes. La question n'est pas nouvelle. Quant à la manière dont Satan opère, elle ne nous est pas dite, mais elle apparaît dans l'histoire de l'Évangile. Je n'ai pas parlé des possessions.

Quelques aperçus sur l'épître aux Galates

ME 1900 page 448

Je désire placer devant le lecteur les grands principes qui sont à la base de la doctrine de l'épître aux Galates. Elle est élémentaire et s'adresse aux églises de Galatie qui couraient le danger imminent d'ajouter le judaïsme au christianisme, de manière à détruire ce dernier. Ce n'est pas la seule époque où l'on a été exposé à ce danger, et où l'on a eu à s'en garantir.

La loi est la pierre de touche de la nature humaine. Elle est destinée à éprouver si l'homme peut par lui-même avoir une justice qui satisfasse Dieu, et elle est une règle parfaite de justice pour lui en tout ce qu'il doit à Dieu et à son prochain. Ainsi elle réclame de l'homme la soumission et l'accomplissement de tout ce qu'elle requiert, sous peine de jugement. L'autorité de Dieu, la soumission de l'homme à ses commandements, et une parfaite règle de conduite pour l'homme dans son état actuel comme enfant d'Adam, tout cela est compris dans le système de la loi.

Mais l'homme, sentant qu'il doit accomplir la loi, sa conscience lui disant que cela est juste, et lui, ne soupçonnant pas sa faiblesse et la profondeur de sa ruine, voyant d'ailleurs qu'en la gardant il serait juste devant Dieu, l'accepte volontiers comme le moyen d'avoir cette justice, de jouir de la faveur divine, et d'être en état de rencontrer le jugement quand il viendra. Si l'on n'est pas réveillé, l'observation des exigences extérieures de la loi satisfait la conscience naturelle; si elle est comprise spirituellement, elle conduit à la découverte de cette loi qui est dans nos membres et qui empêche tout succès dans la tentative d'accomplir la loi.

Mais Dieu ayant établi la loi, c'était une chose très difficile et très délicate de montrer que, comme système, elle avait pris fin, non parce qu'elle n'était pas à sa vraie place et utile aussi pour le but en vue duquel elle avait été donnée, mais pour faire place à un système de grâce désigné et promis longtemps avant que la loi fût établie. Et cela était montré par la découverte qu'être sous la loi, c'était la condamnation et la mort; que la pensée de la chair (la nature avec laquelle la loi a affaire) ne se soumet pas à elle et ne le peut pas, et que nous échappons à la malédiction qu'elle prononce contre nous, non par la destruction de son autorité, mais en mourant comme étant sous son autorité, et cela par le corps de Christ en qui nous nous trouvons dans une nouvelle vie qui est au delà de la condamnation de la loi. La croix rend toutes choses claires.

Mais la confiance en la chair, c'est-à-dire en lui-même, est chère à l'homme naturel, et jusqu'à ce qu'il ait découvert qu'en lui, c'est-à-dire en sa chair, il n'habite point de bien, il lui répugne d'abandonner une règle qu'il sait être juste, et de confesser qu'il est un tel pécheur qu'elle ne peut être que sa condamnation; que la loi du péché est si forte dans ses membres, et lui-même si enclin au mal, que la loi, faible par la chair, ne peut que le condamner. Les docteurs judaïsants, orgueilleux dans leurs propres conceptions, zélés pour la loi comme étant l'honneur de leur nation, ne pouvaient pas supporter sa mise de côté, nécessaire pour établir

la justice et la vie avec Dieu. Le ministère qui jugeait la chair dans le Juif et dans le gentil, et qui affranchissait le dernier de tout assujettissement au système juif, leur était intolérable. L'homme s'attache toujours à la loi en alléguant d'une manière spécieuse les droits et la sainteté de Dieu, jusqu'à ce qu'il ait reconnu expérimentalement (en découvrant le vrai caractère de la chair) son véritable état, c'est-à-dire que «tous ceux qui sont sur le principe des oeuvres sont sous la malédiction».

C'est pour cela que Paul, soit quant à son propre ministère, soit quant à la place que tenait la loi, était en conflit perpétuel avec ces docteurs judaïsants. Plus nous serons familiers avec ses écrits, plus nous verrons combien il était harassé par cette lutte, et combien ses épîtres insistent sur ce point que l'on ne peut mêler les deux systèmes, la loi et la grâce. C'est la racine de toute sa doctrine, dans ses développements les plus élevés, aussi bien que dans ses premiers éléments.

Les conseils de Dieu dans le second Homme, furent formés avant la création du monde et avant la responsabilité de l'homme, et ils ne furent révélés qu'après la venue du second Homme et l'accomplissement par lui de l'oeuvre sur laquelle était fondée la mise à exécution de tous ces conseils. La doctrine de l'apôtre, pleinement exposée, fait ressortir le fondement et le but de ces conseils dans leur entier développement en Christ, et, quant à nous, dans une position nouvelle et céleste de l'homme en Lui et avec Lui.

D'un autre côté, le véritable état du premier homme, responsable de sa marche dont la loi était la règle parfaite, donnait à l'apôtre l'occasion d'insister sur les premiers éléments de la vérité et sur la nécessité de mettre de côté le premier homme, et d'appuyer sur l'application de la loi, qui ne pouvait l'atteindre qu'aussi longtemps qu'il était en vie. Le but en vue était de substituer à la loi la grâce et la justice divine, non parce que la loi était mauvaise, mais parce qu'étant juste et bonne, elle apportait la mort et la condamnation à ceux qui étaient placés sous elle. Christ s'est chargé de cette responsabilité pour nous sur la croix; il a magnifié la loi en en portant la malédiction, et nous amène, morts au péché et vivants en Lui, en relation avec un autre — c'est-à-dire avec Lui-même ressuscité d'entre les morts. Dans la mort de Christ, Dieu a condamné le péché dans la chair, et a introduit à la place de l'homme ce qui était divin en justice et en vie, lorsque Christ était sur la croix pour le péché, un sacrifice pour le péché. L'épître aux Galates nous fait pénétrer dans ces éléments, sans toucher aux conseils dont, l'accomplissement est basé sur la croix. Ces derniers se trouvent ailleurs, d'une manière très complète, dans l'épître aux Ephésiens.

La première partie de l'épître aux Galates traite de l'indépendance du ministère de Paul. Il n'était ni de l'homme, ni par l'homme. Des autres apôtres, il n'avait rien reçu. Les révélations qui lui étaient données, ainsi que son autorité apostolique, venaient directement du Seigneur. Mais je n'ai pas le dessein de m'arrêter sur ce point. A la fin du chapitre 2, l'apôtre présente, en paroles sérieuses et pressantes, toute la portée de la loi relativement à l'Evangile, et comment ils se rattachent l'un à l'autre; mais je parlerai de cela en terminant. Pour le moment, je montrerai comment Paul place la loi et l'Evangile en opposition l'une avec l'autre.

Sauf par le témoignage des hommes pieux et des prophètes, Dieu n'intervient pas jusqu'au déluge, quoique l'histoire de la perversité de l'homme ait été complète en Adam et en Caïn. Cette histoire se termine par le jugement du déluge. Après cela, Dieu commence de nouveau à agir à l'égard de l'homme, afin de déployer ses voies envers lui dans l'état où il se trouvait. Elles se poursuivirent jusqu'à ce que la preuve complète de l'état irrémédiable de l'homme eût été fournie par le rejet de Christ. La première de ces voies, après la dispersion des hommes et leur division en nations, peuples et langues, fut le choix que fit Dieu d'Abraham, en le séparant de tout pour Lui-même et en le faisant être le tronc et la racine d'une nouvelle famille sur la terre, la famille de Dieu selon la chair ou selon l'Esprit: la première, Israël, la dernière, l'unique semence, Christ. Laissant pour le moment Israël de côté, la semence selon la chair, envers qui les promesses s'accompliront certainement en grâce, nous avons, au chapitre 12 de la Genèse, la promesse faite à Abram, et confirmée à sa semence au chapitre 22. Cela se rapporte à toutes les nations qui devaient être bénies dans sa semence, l'unique semence, dont Isaac offert et ressuscité en figure est le type. Or cette promesse, confirmée comme elle le fut à Isaac (chapitre 26), ne peut pas être annulée, et — ce qui est plus directement le point — rien ne peut y être ajouté. La loi ne pouvait pas y être annexée comme condition.

Les promesses se rattachant à l'observation de la loi étaient conditionnelles, et par conséquent il y avait deux parties; Dieu n'était qu'une de ces parties. L'accomplissement de ces promesses conditionnelles dépendait de la fidélité des deux parties, et par conséquent n'avait pas de stabilité. La promesse de Dieu faite à Abraham dépendait de Lui seul. Sa fidélité à Lui en était la sécurité, et elle ne pouvait faire défaut. Or la loi, venue quatre cent trente ans après, ne pouvait invalider la promesse confirmée, et ne pouvait rien y ajouter. La loi n'est pas contre les promesses de Dieu, mais a été introduite en attendant la semence à qui la promesse a été faite; elle fait ressortir la transgression et n'apporte pas la justice. La loi n'était pas de la foi; sa bénédiction était pour ceux qui étaient sous elle, s'ils l'accomplissaient. La promesse, et la foi dans la promesse et Celui qui était promis, allaient ensemble. La loi apportait avec elle une malédiction; Christ, la semence promise, a été fait malédiction pour ceux qui étaient sous la loi, et lorsque le christianisme (la foi) fut venu, ils ne furent plus du tout sous la loi. La loi était une chose intermédiaire ajoutée et qui n'a plus eu place lorsque la semence promise est venue. La loi et la grâce sont mises en contraste, parce que d'abord quant à la justification, la loi fait contraste avec la promesse, la foi et la semence. Un homme sous la loi est tenu de l'accomplir tout entière. Si un chrétien se place sur ce terrain-là, il est déchu de la grâce; Christ ne lui profite de rien. Un homme qui regarde à la loi perd le bénéfice de la grâce de Dieu; si la justice vient par la loi, Christ est mort en vain.

Mais le contraste est aussi appliqué à une marche selon la piété. L'Esprit est opposé à la chair. Dans leur nature ils sont contraires l'un à l'autre. Nous avons à marcher par l'Esprit, ayant devant nous les choses de l'Esprit, pour pratiquer ses oeuvres, pour produire ses fruits; mais si nous sommes conduits par l'Esprit, nous ne sommes pas sous la loi. Ce qui caractérise l'Esprit, c'est une vie, une puissance et un objet célestes, en contraste avec la loi qui s'occupe

en vain de la chair, au lieu de nous en délivrer. Ainsi, quant à une marche pieuse, aussi bien que pour la justice, la loi est contrastée avec la grâce. D'un côté, il y a la grâce, la promesse, la foi, Christ et l'Esprit, et, je puis ajouter, une position de justice devant Dieu; de l'autre côté, c'est la loi réclamant l'obéissance de la chair qui ne s'y soumet pas et dont la loi ne peut nous délivrer. La loi ne donne pas la vie. Si elle avait pu donner la vie, alors en réalité, la justice aurait été par la loi. C'est ce contraste qui rend l'épître aux Galates si frappante.

Voici le résultat. Etant conduits par l'Esprit, nous ne sommes pas sous la loi. Quelle est donc notre position? Nous, par l'Esprit, nous attendons l'espérance qui lui appartient, c'est-à-dire la gloire. Comment cela? Etant justes en Christ, nous avons reçu l'Esprit, et, dans la puissance de l'Esprit, nous attendons ce qu'il révèle si richement. Le contraste entre la chair et l'Esprit et la puissance de ce dernier, laisse la loi sans utilité pour la marche, soit en puissance, soit en caractère. La loi est une règle et une règle parfaite pour la chair, mais non pour l'Esprit. Celui-ci révèle les choses célestes, Christ dans la gloire, et il nous transforme à l'image de Christ. Cela n'était en rien l'objet de la loi.

Quels sont donc, d'après l'épître, le vrai usage et la réelle puissance de la loi? Quand certaines personnes vinrent de chez Jacques, Pierre ne voulut plus manger avec les gentils. Paul lui résista en face, la faiblesse de l'un cédant à cause de la présence des Juifs, la foi énergique de l'autre tenant ferme la vérité de l'Evangile. Pierre avait abandonné la loi comme moyen d'obtenir la justice, et il y retournait, réédifiant ce qu'il avait détruit; il avait donc été transgresseur en le détruisant. Or Christ l'avait conduit à le faire. Christ était donc ministre de péché? Quel était l'effet de la loi? Nous avons par grâce, dans le sérieux d'une sainte conscience, sa véritable action. Elle opère la mort. La loi avait tué Paul (c'est-à-dire dans sa conscience, devant Dieu). Autrefois, il avait été vivant sans elle. Mais par la loi, il était mort à la loi, et cela afin que, d'une autre manière, dans une autre vie, il pût vivre à Dieu, ce que la chair ne pouvait pas. Si la loi avait eu simplement son effet en lui, ç'aurait été la malédiction et la condamnation aussi bien que la mort, mais l'effet avait été en Christ, qui était mort pour lui sous la malédiction de la loi; et lui était crucifié avec Christ, étant ainsi mort, mort à la loi et au péché en même temps, en ayant fini avec le vieil Adam, auquel la loi s'appliquait. Néanmoins, Paul vivait maintenant. Cependant ce n'était pas lui (ce qui aurait été la chair), mais Christ vivait en lui.

La loi, la condamnation et la chair avaient pris fin ensemble (pour ainsi dire) quant à la position de Paul devant Dieu, et avaient été remplacées par Christ et l'Esprit, sur lequel il insiste fortement dans ce qui suit (chapitre 3). Mais il y a plus; il y a un objet placé devant l'âme: «Ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi». C'est là le grand point. Cette Personne divine, qui nous a tant aimés et s'est livrée pour nous, que nous connaissons ainsi en parfaite grâce, dans un amour qui a été jusqu'à la mort, cette Personne-là est l'Objet sanctifiant de la vie tout entière. Nous vivons par elle. La loi ne nous présentait aucun objet, pas plus qu'elle ne donnait vie, ou force. Ici, nous avons ce qu'il y a de plus précieux, un coeur rempli d'amour, et qui conduit à se confier en un Objet qui rend le coeur semblable à Lui-même. Le principe d'action,

la grâce, la vie, la puissance, l'objet, tout est en contraste avec la loi qui ne présente aucune de ces choses, et qui, par conséquent, ne peut pas plus produire la piété qu'elle ne peut donner une justice devant Dieu.

L'épître met donc en contraste la grâce, la promesse, la foi, Christ, l'Esprit, pour la justice comme pour la marche, avec la loi et la chair. La loi était utile en ce qu'elle nous apportait la mort, la mort du vieil homme, la condamnation ayant été subie par Christ, en qui nous sommes morts et à la loi et à la chair. Une nouvelle position, la vie et la justice, au delà de la croix, est ce en quoi nous sommes entrés, avec Christ dans le ciel devant nous. J'espère que les grands principes de l'épître sur ce point auront été assez clairement exposés pour être une aide à ceux qui voudraient étudier l'épître elle-même.